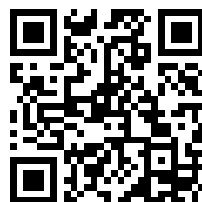

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

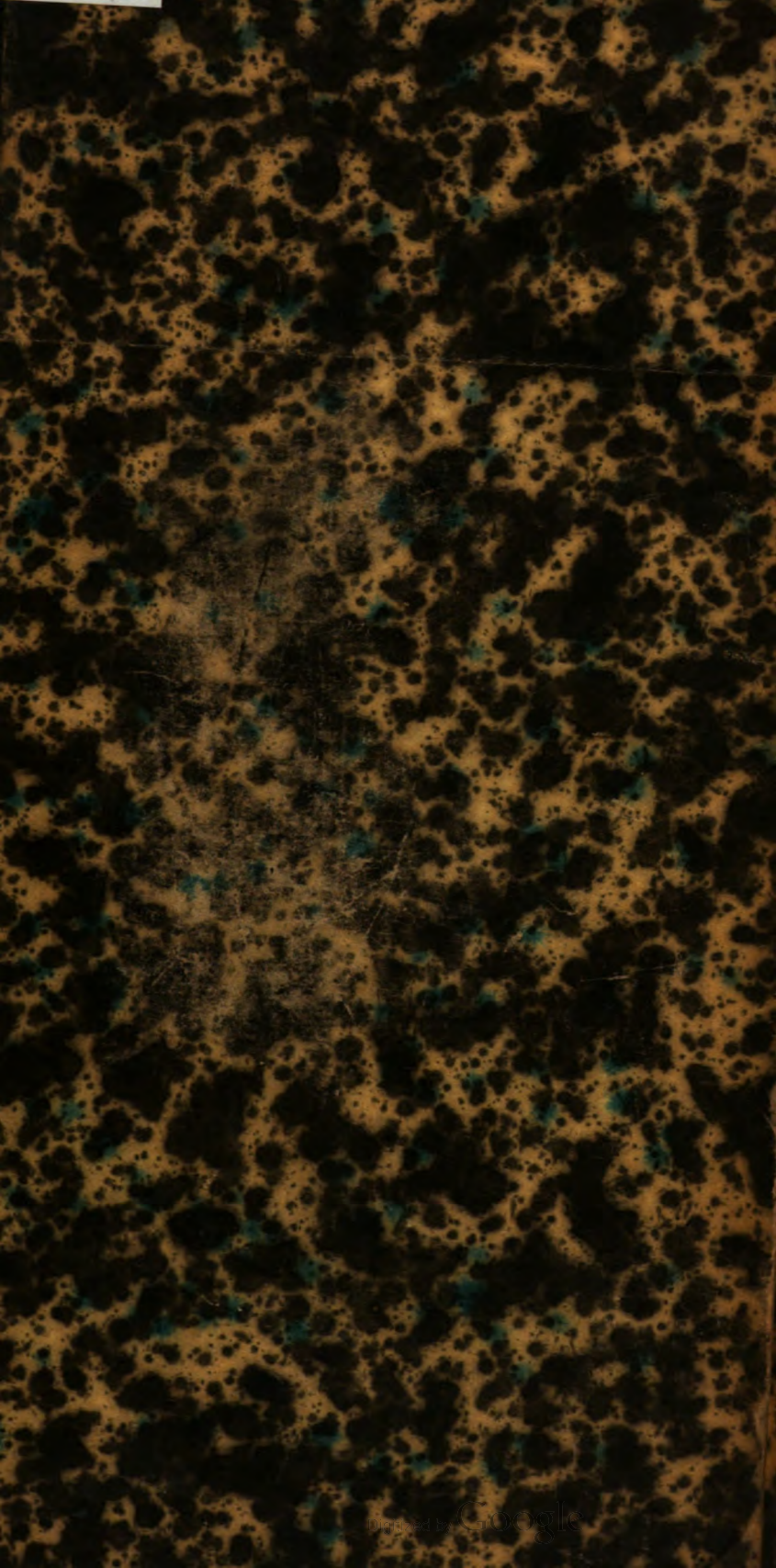
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Fr 41.4

Harvard College Library



FROM THE BEQUEST OF

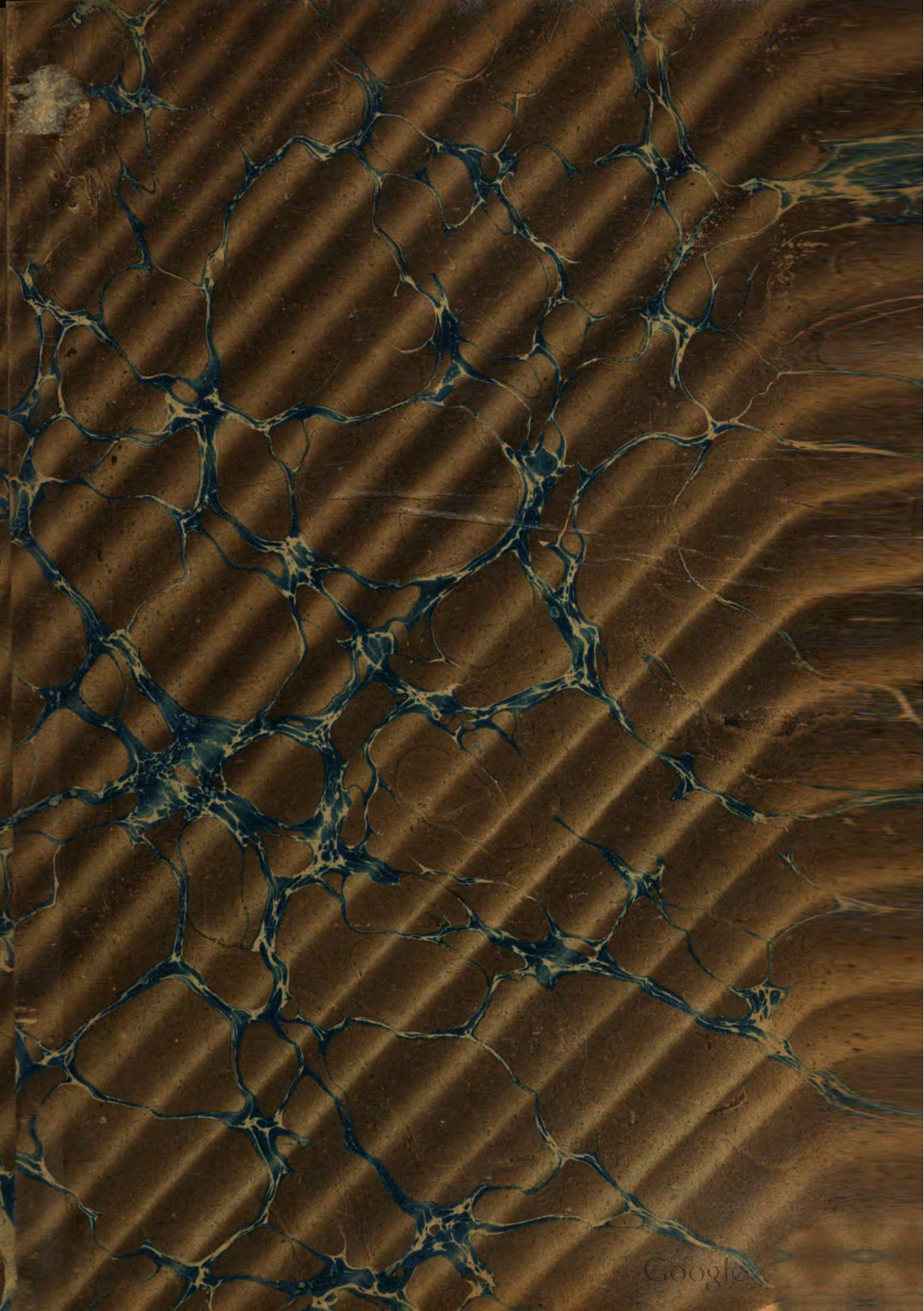
GEORGE FRANCIS PARKMAN

(Class of 1844)

OF BOSTON

A fund of \$25,000, established in 1909, the Income
of which is used

"For the purchase of books for the Library"



SOCIÉTÉ
HISTORIQUE
ET
ARCHÉOLOGIQUE
DE L'ORNE

TOME XXXI.



ALENÇON
IMPRIMERIE ALENÇONNAISE (Association Ouvrière)
11, Rue des Marcheries.

—
1912

**SOCIÉTÉ HISTORIQUE & ARCHÉOLOGIQUE
DE L'ORNE**

SOCIÉTÉ
HISTORIQUE
ET
ARCHÉOLOGIQUE
DE L'ORNE

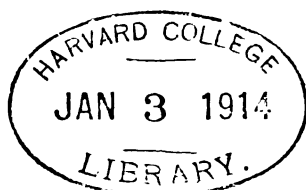
TOME XXXI. — Premier Bulletin

Publication Trimestrielle



ALENÇON
IMPRIMERIE ALENÇONNAISE (Association Ouvrière)
11, Rue des Marcheries.

—
1912



G. F. PARKMAN FUND

LISTE DES MEMBRES
DE LA
SOCIÉTÉ HISTORIQUE & ARCHÉOLOGIQUE
DE L'ORNE

Siège de la Société : ALENÇON, Maison d'Ozé, place de Lamagdelaine

Membres du Bureau ⁽¹⁾

Président : M. HENRI TOURNOUER (1914)

MM.

<i>Vice-Présidents.....</i>	}	l'Abbé DUMAINE (1914) WILFRID CHALLEMEL (1914) Le Vicomte du MOTÉY (1915) ALBERT CHOLLET (1915)
-----------------------------	---	--

Secrétaire général : Le Baron JULES DES ROTOURS (1915)

Secrétaire : l'Abbé DESVAUX (1913)

Secrétaire-adjoint : M^{lle} ROBET (1913)

Trésorier : M. BROUARD (1915)

Trésorier-adjoint : LOUIS PICHON (1914)

Trésorier honoraire : A. GILBERT

Archiviste-Bibliothécaire : JEAN LÉBOUCHER (1914)

Bibliothécaire-adjoint : ALFRED VALLÉE (1913)

(1) La date qui suit chaque nom indique l'année d'expiration du mandat des Membres du Bureau et du Comité de publication.

Comité de Publication

MM. REYNOLD DESCOUTURES (1913)
le comte DE SOUANCÉ (1913)
LOUIS DUVAL (1914)
PAUL ROMET (1914)
H. TOMERET (1915)
J. LEBOUCHER (1915)

Commission du Musée

MM. PAUL ROMET, président (1913)
FÉLIX BESNARD (1913)
REYNOLD DESCOUTURES (1913)
l'abbé DESVAUX (1914)
A. GILBERT (1914)
le comte LE MAROIS (1914)
ALBERT MEZEN (1915)
le comte DE SOUANCÉ (1915)
H. TOMERET (1915)

Membres Titulaires ⁽¹⁾

MM.

ABOVILLE (le baron Louis d') 12, rue Etienne Dolet, à Orléans, et château de Saint-Hilaire-des-Bois, par Nocé (Orne). — 1909.

ADIGARD (Pierre), avocat, député, membre du Conseil général de l'Orne, 52, rue de Messei, à Flers, et à Paris, 47, rue de Boulainvilliers (xvi^e). — 1884.

ALLARD DU CHOLLET (le comte Maurice), A 63, à Paris, 114 bis, boulevard Malesherbes (xvii^e). — 1896.

* ANDIAU (M^{me} la Comtesse d'), château de Voré, par Regmaillard, et 4, rue de Marignan, Paris (viii^e). — 1900.

ANGÉLY-SÉRILLAC (M^{me} la comtesse d'), château de Sérillac, par Beaumont-le-Vicomte (Sarthe). — 1907.

ANGOT (l'abbé), prêtre habitué, à Bazoches-au-Houlme. — 1908.

ANJUBAULT (Paul), peintre-décorateur, 19, rue de Lancrel, à Alençon. — 1911.

* ANTERROCHES (le vicomte Henri d'), château des Yveteaux (Orne), et 2, rue Villersexel, Paris (viii^e). — 1902.

ARROU (M^{me} Joseph), 9, rue Bayard, Paris (viii^e), et château de la Gatine, par Villiers-sous-Mortagne (Orne). — 1902.

ASSOCIATION OUVRIÈRE (Imprimerie Alençonnaise), 21, rue des Marcheries, à Alençon. — 1912.

** AUDIFFRET-PASQUIER (le duc d'), membre du Conseil général de l'Orne, château de Sassy, par Mortrée (Orne), et à Paris, 118, avenue des Champs-Élysées (viii^e). — 1906.

AVELINE (César-Prosper), ✱, avoué, membre du Conseil d'arrondissement, maire d'Alençon, rue du Jeudi, 33. — 1884.

* BANSARD DES BOIS (Alfred) A 63, député, membre du Conseil général de l'Orne, maire de Bellême, à Bellême, et à Paris, 86, faubourg Saint-Honoré (viii^e). — 1900.

* BARILLET (Louis), artiste-peintre 39, avenue de Ségur, Paris (vii^e), et 7, rue de l'Air-Haut, Alençon. — 1903.

BARON (Auguste), ancien instituteur, à la Ferrière-au-Doyen. — 1904.

(1) Les noms des Membres titulaires de la Commission des Monuments Ornaux sont précédés d'un astérisque ; ceux des Membres fondateurs, de deux astérisques. La date qui figure à la suite de chaque nom est celle de l'année de l'admission des Membres dans la Société.

MM.

- BARTH (Jacques), château de Pouvray, par Igé (Orne), et à Paris, 2, rue Saint-Thomas-d'Aquin (vii^e). — 1909.
- BARTH (René), château de Pouvray, par Igé (Orne), et à Paris, 2, rue Saint-Thomas-d'Aquin (vii^e). — 1909.
- ** BEAU (Ferdinand), ✱, ancien officier de cavalerie, château de Tubœuf, par Chandai (Orne), et à Paris, 10, avenue de l'Alma (viii^e). — 1900.
- ** BEAUCHESNE (le marquis ADELSTAN DE), vice-président de la *Société Historique et Archéologique du Maine*, château de la Roche-Talbot, par Sablé (Sarthe), château de Lassay (Mayenne), et à Paris, 8, avenue Marceau (viii^e). — 1883.
- * BEAUDOUIN (le Docteur Frédéric), 35, rue du Château, à Alençon. — 1905.
- BEAUFRET (Antonin DU), Ingénieur des Arts et Manufactures, Licencié en Droit, Chevalier de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand, Commandeur du Nichan-Istikhar, Officier d'Académie, Chevalier du Mérite agricole, Sous-Directeur de la Compagnie des Chemins de Fer de Bône-Guelma et prolongements, à Tunis (Tunisie). — 1910.
- * BEAUGÉ (l'abbé), curé de Saint-Laurent-de-Séez. — 1901.
- BEAUREGARD (DE), château d'Aché, par Alençon. — 1884.
- * BEAUREGARD (Roger DE), château d'Aché, par Alençon. — 1903.
- BECCI (le comte), château de Saint-Germain, par Lisieux (Calvados), et 86, rue de Varennes, Paris (vii^e). — 1910.
- BERNIER (l'abbé P.-D.), chanoine honoraire de la cathédrale de Meaux, docteur ès-lettres, directeur de l'Institut Catholique de Jeunes Gens, à Porrentruy (Suisse). — 1886.
- BESNARD (Félix), élève de l'Ecole des Beaux-Arts, 13, rue du Collège, à Alençon. — 1907.
- BESNIER (Georges), A 63, archiviste-paléographe, archiviste du Calvados, ancien archiviste de la Meuse et de l'Eure, 6, rue Paul-Aimé Lair, Caen (Calvados). — 1902.
- * BEUDIN (l'abbé), curé de Laleu, par Le Mesle-sur-Sarthe (Orne). — 1893.
- BIBLIOTHÈQUE DE FLERS. — 1911.
- BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DE NOGENT-LE-ROTRON (Eure-et-Loir). — 1911.
- BIDARD (l'abbé), curé de Touquettes, par St-Evroult-Notre-Dame-du-Bois, (Orne). — 1911.
- * BIDARD-HUBERDIÈRE (le docteur), ✱, château de la Bérardière, par Saint-Bômer (Orne), et à Paris, 9, rue de Suresnes (viii^e). — 1882.
- BIGNON (l'abbé), curé de Berd'huis (Orne). — 1900.
- BISSON, propriétaire, à Sainte-Marie-la-Robert, par Carrouges (Orne). — 1905.

MM.

- BLAIZOT (P.), juge au Tribunal Civil, 117, rue du Val-de-Saire, à Cherbourg. — 1900.
- BLANZAY (le comte Jules DE), château de la Tanière, par Tessé-la-Madeleine (Orne), et à Paris, 75, rue Saint-Jacques (v^e). — 1892.
- * BOISSEY (l'abbé), curé de Beauchêne (Orne). — 1889.
- BOISSIÈRE (A.), château du Gast, à Tanville (Orne). — 1905.
- BONNEVAL (le vicomte Bernard DE), château de Vimer, par Vimoutiers (Orne), et à Paris, 24, avenue d'Antin (vin^e). — 1905.
- BOULLÉ (l'abbé), professeur, villa des Cèdres, Flers. — 1905.
- * BOURNISIEN (Jean), à Bellême, et à Paris, 41, rue de Saint-Petersbourg (viii^e). — 1900.
- BOUTEILLER (Docteur), conseiller général, à La Ferté-Fresnel (Orne). — 1912.
- BRARD, avocat, à Alençon, 15, rue d'Avesgo. — 1893.
- BRÉBISSON (DE), château des Forges, par Longny. — 1906.
- * BRICON (l'abbé P.), Directeur de l'Institution libre Supérieure de Séez. — 1900.
- BRIDREY (Emile), docteur en droit, professeur à l'Université de Montpellier, 15, rue Maguelonne, à Montpellier, et à Argentan, 10, rue d'Argentan. — 1911.
- * BROC (le vicomte Hervé DE), château des Feugerets, par Bellême (Orne), et à Paris, 15, rue Las-Cases (vii^e). — 1882.
- * BROGLIE (le prince Georges DE), château de Cui, par Argentan, et à Paris, 6, place St-François-Xavier (vii^e). — 1906.
- BROUARD, comptable, 22, rue du Pont-Neuf, à Alençon. — 1912.
- * BRUST (Constant), propriétaire à Laleu, par Le Mesle-sur-Sarthe (Orne). — 1886.
- * BUGUET (Mgr), curé de La Chapelle-Montligeon (Orne). — 1907.
- BUREL (l'abbé), curé de la Lande-Patry. — 1882.
- * CACHET (le docteur A.), membre du conseil d'arrondissement, sénateur de l'Orne, à Domfront (Orne), et à Paris, villa Scheffer, 51, rue Scheffer (xvi^e). — 1884.
- * CAIX DE CHAULIEU (M^{me} la baronne Camille DE), château des Ostieux, par les Yveteaux, et à Paris, 16, avenue de l'Alma (viii^e). — 1903.
- * CAIX DE CHAULIEU (M^{me} la baronne Gérard DE), château de Bernay, par Ecouché, et à Paris, 1, rue Beaujon (viii^e). — 1903.
- CALENDINI (l'abbé Paul), président de la Société d'histoire, lettres, sciences et arts de la Flèche, curé de Saint-Mars-d'Outillé, (Sarthe). — 1908.

MM.

- * CANIVET (M^{me} Auguste), château de Chambois (Orne), et à Paris, 11, boulevard Magenta (x^e). — 1883.
- CARDON (Joseph), instituteur en retraite, à Exmes. — 1903.
- CASTILLA (C. DE), 35, rue de Sarthe, Alençon. — 1909.
- * CATTOIS (l'abbé F.), chanoine, curé - archiprêtre de la Cathédrale de Sées. — 1900.
- CÉDIL (l'abbé), curé de Marmouillé, par Nonant-le-Pin (Orne). — 1908.
- CÉNIVAL (Pierre HELLOUIN DE), élève à l'Ecole des Chartes, château de Lamarre, par Ecouché, et 12, rue Cassette, Paris (vi^e). — 1908.
- * CHALLEMEL (Wilfrid), A. 63, rue Hautevie, à La Ferté-Macé (Orne). — 1882.
- CHAMPAGNE (M^{me} la marquise DE), château de Mesnil-Jean, par Putanges (Orne), et à Paris, 25, rue de la Ville-l'Evêque (viii^e). — 1882.
- CHARENCEY (le comte DE), membre du Conseil général de l'Orne, château de Champthierry, par Saint-Maurice-les-Charencey (Orne), et à Paris, 72, rue de l'Université (vii^e). — 1882.
- * CHAREYRON (H.), propriétaire, à Alençon, 16, ruelle Bourdon. — 1908.
- CHARTIER (Henry), avocat, maire de Mortagne. — 1885.
- CHENNEVIERES-POINTEL (le marquis DE), conservateur-adjoint au Musée du Louvre, professeur à l'Ecole du Louvre, à Paris, 1, rue de la Chaise (vii^e). — 1882.
- CHESNEL (Louis), avocat, 55, rue de Bretagne, à Alençon. — 1912.
- CHESNES (M^{me} Henri DES), château du Mesnil, par Nonant-le-Pin. — 1893.
- CHOISNARD (Maurice), à la Roustière, Verrières (Orne). — 1910.
- CHOISNE (G.), à Neuville-sur-Touques, par le Sap (Orne). — 1910.
- * CHOLLET (Albert), docteur en droit, juge de paix, à Exmes (Orne). — 1890.
- CLÉMENT (René), maître de verrerie, à Saint-Evroult-Notre-Dame-du-Bois (Orne). — 1912.
- COCHIN (Henri), industriel, Le Manoir en Gauciel, par Evreux. — 1908.
- COMMEAUCHE (l'abbé Paul), licencié ès-lettres, vicaire à Saint-Jean de Laigle. — 1903.
- CONTADES (le marquis DE), château de Saint-Maurice-du-Désert, par La Ferté-Macé, et château de Montgeoffroy, par Mazé (Maine-et-Loire). — 1900.

MM.

- * CORBIÈRE (Henri), maire de Nonant, vice-président de la Société départementale d'agriculture de l'Orne, officier du Mérite agricole, château de Nonant-le-Pin. — 1901.
- CORNEVILLE (Alfred), maire de Saint-Victor-de-Reno, 16, rue des Marcheries, Alençon. — 1905.
- * COURCIVAL (M^{me} la marquise DE), château de Courcival, par Bonnétable (Sarthe), et à Paris, 46, rue de Bellechasse (VII^e). — 1887.
- * COUSIN (A.), à Domfront, Grande-Rue. — 1903.
- * CRESTE (Georges), docteur en droit, trésorier de la *Société Percheronne d'Histoire et d'Archéologie*, à Paris, 35, rue de Bellechasse (VII^e), et à Mortagne. — 1902.
- DALLET (Alexandre), à Saint-Aubin-de-Bonneval, par le Sap. — 1910.
- DAREL (l'abbé Charles), professeur à Saint-François de Sales, 20, rue Labillardière, à Alençon. — 1900.
- DARPENTIGNY (René), Greffier de la Justice de Paix, à Putanges, à Pont-Écrepin (Orne). — 1911.
- * DAUGER (le vicomte Guy), secrétaire de la *Commission diocésaine d'Architecture et d'Archéologie*, château du Jardin, par Putanges (Orne). — 1903.
- * DAUPELEY (Paul), imprimeur, 33, rue Gouverneur, à Nogent-le-Rotrou. — 1905.
- DAVID (l'abbé), curé-doyen de Briouze (Orne). — 1900.
- DEROME, capitaine adjudant-major d'infanterie, 71, rue du Fort, à Mamers. — 1909.
- * DESCOUTURES (Reynold), greffier honoraire du Tribunal de commerce, à Alençon, 42, rue de l'Ecusson. — 1882.
- * DESHAYES (Louis), notaire, 5, place des Vieilles Halles, à Argentan (Orne). — 1908.
- * DESMONTS (l'abbé Abel), ancien professeur, curé de Saint-Georges-des-Groseillers, par Flers (Orne). — 1900.
- * DESVAUX (l'abbé), curé de Saint-Pierre de Montsort, à Alençon — 1883.
- DINGREVILLE, maire de Saint-Evroult-Notre-Dame-du-Bois. — 1910.
- DOIN (Paul), château de Luctières, par Longny (Orne), et à Paris, 71 bis, rue de Vaugirard. — 1911.
- DUBOIS (Edmond), notaire, à Rugles (Eure). — 1909.
- * DU BUISSON (Emile), à Longny. — 1904.
- DULAU, à Londres, 37, Soho-Square. — 1887.
- * DUMAINE (l'abbé L.-V.), chanoine, vice-doyen du Chapitre, vicaire général honoraire, président de la *Commission diocésaine d'Architecture et d'Archéologie*, à Sées, 15, rue des Cordeliers. — 1882.

MM.

- DUPONT (l'abbé Joseph), chanoine honoraire, 20, rue Labillardière, à Alençon. -- 1886.
- DUPONT (l'abbé Alexandre), vicaire-administrateur à Montsecrét (Orne). — 1899.
- * DUPRAY DE LA MAHERIE (Lucien), membre du Conseil général de l'Orne, vice-président de la Société Percheronne d'Histoire et d'Archéologie, maire de Pervençères, château de la Ferrière, par Pervençères (Orne). — 1899.
- DURAND (Auguste), maire de Magny-le-Désert, par la Ferté-Macé (Orne). — 1896.
- DUVAL (l'abbé), curé de Courteille-Alençon. — 1907.
- * DUVAL (Frédéric), archiviste-paléographe, archiviste de la ville de Stain-Denis, 9, impasse Cœur de Vey, Paris (xiv^e). — 1900.
- * DUVAL (Louis), I. 63, archiviste honoraire de l'Orne, ancien archiviste du département de la Creuse, membre non résident du Comité des travaux historiques et scientifiques, à Alençon, 47, rue Cazault. — 1882.
- EDOUARD D'ALENÇON (le T. R. Père) LECORNEY, archiviste général des mineurs-capucins, à Rome, 71, via Boncompagni. — 1889.
- FARCY (Paul DE), vice-président de la Commission historique de la Mayenne, St-Martin-la-Forêt, par Angers (Maine-et-Loire), et 5, rue de l'Emulation, à Alençon. — 1882.
- FAZY (Max), archiviste-paléographe, archiviste du département d'Orne, inspecteur des Archives communales et hospitalières, correspondant du ministère de l'Instruction publique pour les travaux historiques, 4, rue des Filles-Notre-Dame, Alençon. — 1909.
- * FLAUX (M^{lle}), château des Hayes, par la Carneille (Orne). — 1905.
- FLEURY (Gabriel), I. 63, imprimeur, lauréat de l'Institut, correspondant du ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, 28, place de la République, à Mamers (Sarthe). 1891.
- FONTAINE (Auguste), industriel, 28, rue du Cours, à Alençon. — 1911.
- * FORTINIÈRE (Paul HOMMEY DE LA), juge au Tribunal civil, à Alençon, 2, rue Odolant-Desnos. — 1882.
- * FOUCAULT (Albert), avocat à la Cour d'Appel, château du Tertre, par Bellême (Orne), et à Paris, 21, rue de Madrid (viii^e). — 1905.
- * FOULON (Eugène), architecte, à Laigle (Orne). -- 1892.
- * FRANCE DE TERSANT (André DE), à Paris, 4, rue Saint-Philippe-du-Roule (viii^e), et à Sannois (Seine-et-Oise). -- 1898.
- * FRANCE DE TERSANT (Urbain DE), à Séez. -- 1903.

MM.

- FRÉVILLE DE LORME (le comte Marcel DE), ✱, conseiller référendaire à la Cour des comptes, château de Livet, par Beaufai (Orne), et à Paris, 12, rue Cassette (vi^e). — 1901.
- * FRILEUZE (DE), 11, rue des Promenades, à Alençon. — 1901.
- * FROMONT (M^{me} Louis DE), 53, rue du Jeudi, Alençon. — 1908.
- * FROTTÉ (le marquis DE), château de Couterne (Orne), et à Paris, 26, avenue Marceau (viii^e). — 1901.
- GALPIN (Gaston), député, membre du Conseil général de la Sarthe, château de Fontaine, par Fresnay (Sarthe), à Paris, 61, rue la Boétie (viii^e), et au Mans, 30, rue Richebourg. — 1882.
- GARIN (Paul), château d'Avoise, Radon, par Alençon et à Paris, 15, rue Greuze (xvi^e). — 1903.
- GASTÉ (Maurice DE), château de la Genevraye, par le Merlerault (Orne), et à Paris, 6, rue Georges-Bizet (xvi^e). — 1900.
- GATECLOU-MAREST (Charles), 15, rue de Mamers, à Alençon. — 1910.
- GERMAIN-LACOUR (Joseph), à Cuigny, par Argentan, et à Paris, 78, rue d'Anjou (viii^e). — 1890.
- * GIBERT (Emmanuel DE), château d'Echauffour (Orne). — 1902.
- * GILBERT (A.), chef comptable divisionnaire en retraite aux chemins de fer de l'Ouest, à Alençon, 81, rue des Tisons. — 1896.
- * GILLET (Charles), membre du Conseil d'arrondissement, château de Dompierre, par Champsecret (Orne), et à Paris, 8, rue de Lévis (xvii^e). — 1903.
- GIRARD (l'abbé), vicaire général, à Séez. — 1883.
- * GOBILLOT (René), 77, avenue Kléber, Paris (xvi^e), et à Mauves (Orne). — 1904.
- * GOBLET (l'abbé F.), curé de Saint-Jean-de-la-Forêt, par Nocé. — 1900.
- * GODET (l'abbé), curé du Pas-Saint-Lhomer, par Moutiers-au-Perche (Orne). — 1882.
- GODOT (Jules), à Bocquencé, par La Ferté-Fresnel (Orne). — 1912.
- * GOUGEON (l'abbé Daniel), chanoine honoraire, curé des Tourailles, par la Carneille (Orne). — 1903.
- GOUGEON (Eug.), banquier, 16, rue Traversière, Argentan (Orne). — 1910.
- * GRENTE (l'abbé Georges), ancien élève de l'école des Carmes, docteur ès-lettres, directeur du collège diocésain, à Saint-Lô. — 1903.
- GRIMBERT, notaire à la Ferté-Fresnel (Orne). — 1910.

MM.

- * GUERCHAIS (l'abbé Léon), vicaire à Notre-Dame, Mortagne, — 1903.
- * GUÉRIN (l'abbé R.), chanoine prébendé, aumônier du Monastère de Sainte-Claire, à Alençon, 5, rue de la Demi-Lune. — 1886.
- GUÉRIN (l'abbé), vicaire à Notre-Dame d'Alençon. — 1909.
- GUÉRY (l'abbé G.), A., aumônier au Lycée d'Evreux, 49, boulevard Gambetta, à Evreux. — 1911.
- * GUESDON (l'abbé), chanoine titulaire, supérieur des Sœurs gardes-malades de Sainte-Marie de Gacé, à Séez. — 1891.
- * GUESNON (Adolphe), membre de l'Académie d'Arras, correspondant honoraire du ministère de l'Instruction publique, 93, rue du Bac, à Paris. — 1904.
- GUILLAUME (Joseph), archiviste-paléographe, ancien archiviste aux Archives Nationales, professeur aux Facultés libres des lettres et de droit de Lille, 54, avenue de Breteuil, Paris (vii^e). — 1908.
- * GUILLET (l'abbé A.), à la Chapelle-Montligeon. — 1904.
- * GUILLOCHIM (Victor), A., maire d'Argentan, membre du Conseil général de l'Orne, avoué près le Tribunal civil, 5, rue de l'Orne, à Argentan. — 1901.
- GUILLOUARD (Louis), ancien bâtonnier de l'ordre des avocats, professeur de droit civil à l'Université, membre correspondant de l'Institut, à Caen, 9, rue des Cordeliers. — 1882.
- HAMON (Joseph), docteur en droit, à Bellefontaine, par Passais-la-Conception. — 1910.
- HAREL (Paul), à Echauffour (Orne). — 1883.
- * HAVAS (l'abbé), curé-archiprêtre de Notre-Dame de Mortagne. — 1904.
- HAYE (Albert), commis-greffier du Tribunal civil de Nogent-le-Rotrou (Eure-et-Loir). — 1910.
- HAYS (l'abbé Maurice), curé du Château-d'Almenesches, par par Almenesches. — 1908.
- * HEURTAUMONT (le vicomte DE), membre du Conseil général de l'Orne, château de la Gohyère, par St-Mard-de-Reno (Orne), et à Paris, 157, boulevard St-Germain. — 1907.
- HOMMEY (Georges), banquier, 44, rue du Cours, Alençon. — 1910.
- * HOMMEY (le docteur Joseph), A. A., médecin de l'hôpital de Séez. — 1897.
- HUBERT (Gabriel), étudiant en pharmacie, rue d'Alençon, à Domfront (Orne), et à Paris, 104, rue d'Assas (vi^e). — 1908.
- * HULOT (Paul), architecte, diplômé par le Gouvernement, 27, rue Singer Paris (xvi^e). — 1905.

MM.

- * JAMET (l'abbé A.), curé de Sainte-Honorine-la-Chardonne, par Athis. — 1899.
- JOUSSELIN DE SAINT-HILAIRE (Maurice), ingénieur des Constructions civiles, 148, rue de Rennes, à Paris (vi^e), et à Alençon, 10, rue de Bretagne. — 1902.
- JOUVIN (Henri), notaire à Villiers-le-Bel (Seine-et-Oise), et 47 bis, avenue Bosquet, à Paris (vii^e). — 1902.
- KERCHNER (Edouard), avocat à la Cour d'appel de Paris, 28, rue de Paradis (x^e), et château de Beauvais, par Héloup (Orne). — 1909.
- * LA BRETÈCHE (A. DU MOULIN DE), à Argentan, 17, rue des Vieilles-Halles. — 1883.
- * LACROIX (Fernand), ingénieur des Arts et Manufactures, 47, rue du Ranelagh, à Paris (xvi^e). — 1904.
- * LAHAYE (J.), propriétaire, 28, rue Cazault, Alençon. — 1904.
- LANDE (l'abbé), aumônier de l'Hospice d'Alençon, 22, rue de Fresnay. — 1896.
- LANGLOIS (Emile), imprimeur, 6, rue du Collège, Argentan, (Orne). — 1910.
- LAPORTE (T.), ancien sous-préfet, à Alençon, rue de Bretagne, 20. — 1883.
- * LA SERRE (Roger BARBIER DE), ✱, conseiller référendaire honoraire à la Cour des Comptes, château du Houssay, par Moulins-la-Marche (Orne), et 25, rue de Grenelle, à Paris (vii^e). — 1901.
- LA SERRE (l'abbé DE), professeur, château du Houssay, par Moulins-la-Marche (Orne). — 1904.
- * LASSAUSAYE (M^{lle}), à Echauffour. — 1904.
- * LAVERERIE (M^{me} Gérard DE), à Angers, 33, place des Halles. — 1908.
- * LEBOUCHER (Jean), ancien pharmacien, vice-président de la Société d'Horticulture de l'Orne, 118, rue du Mans, à Alençon. — 1901.
- * LEBOURDAIS (Frantz), notaire, au Pin-la-Garenne (Orne). — 1908.
- LEBOURDAIS (M^{me} Frantz), au Pin-la-Garenne (Orne). — 1911.
- LEBRETON (l'abbé J.), chanoine titulaire, chanoine honoraire de Munster (Westphalie), ancien vicaire général, à Séz. — 1882.
- LECHEVREL, ancien notaire, 129, rue du Ranelagh, Paris (xvi^e).
- LECHEVREL (Joseph), licencié ès-lettres, professeur au collège de Juilly (Seine-et-Marne), et à Saint-Paul, près Flers. — 1904.
- LECLÈRE (Adhémar), 16, rue de l'Université, Paris (vii^e). — 1894.

MM.

- LECCEUR, pharmacien, lauréat des Hautes Etudes, à Vimoutiers (Orne). — 1896.
- LECOINTRE (Georges), à Alençon, 4, rue Jullien. — 1890.
- * LEDONNÉ-GIRARDIÈRE, directeur de la succursale du Crédit Foncier, 4, rue de la Demi-Lune, Alençon. — 1908.
- * LEFAVERAIS (Augustin), avocat général, à Amiens. — 1903.
- LEFÉBURE (Eugène), château de Ronfeugeray, par Athis (Orne), et à Paris, 14 bis, avenue du Trocadéro (xvi^e). — 1911.
- LÉGER (Louis), 44, avenue de la Bourdonnais, Paris (vii^e). — 1899.
- LÉGER (Alfred), avoué près le Tribunal Civil de la Seine, 4, Faubourg Montmartre, Paris (ix^e). — 1910.
- LEGROS (l'abbé), curé d'Arçonnay (Sarthe). — 1909.
- * LEGUERNAY (François), ✱, A. ❸, vice-président du Conseil général de l'Orne, président de la Société d'Horticulture de l'Orne, route de Sées, 1, à Alençon. — 1903.
- LE JEMTEL (Docteur), rue Saint-Blaise, Alençon. — 1910.
- LELIÈVRE, instituteur à St-Quentin-les-Chardonnets. — 1909.
- * LEMAITRE (l'abbé Paul), chanoine titulaire, 17, rue d'Argenté, à Sées. — 1886.
- * LEMAITRE (Alfred), ancien notaire, 5, rue Notre-Dame, à Vire (Calvados). — 1908.
- * LE MAROIS (le comte), château de Lonray, par Alençon, et à Paris, 59, rue Saint-Dominique (vii^e). — 1893.
- * LEMARQUANT (Henri), I. ❸, ✱, sous-chef de bureau au Ministère de l'Intérieur, à Paris, 11, rue des Feuillantines (v^e), et à Ecouché (Orne). — 1883.
- LEMATRE (Arsène), maître de verrerie, à Saint-Evroult-Notre-Dame-du-Bois (Orne). — 1912.
- LEMÉE (l'abbé), curé de Soligny-la-Trappe (Orne). — 1909.
- LEMONNIER (l'abbé), chanoine honoraire, archiprêtre de Notre-Dame, à Alençon, 17, rue du Bercail. — 1900.
- * LE MONNIER (Romain-J.), publiciste, à Flers. — 1903.
- * LEPRÊTRE (Félix), avocat, 1, rue de l'Ecole, à Alençon. — 1903.
- * LE ROUILLÉ (Jules), château de la Fayencerie, à St-Denis-sur-Sarthon (Orne) et 41, rue du Château, Alençon. — 1907.
- LEROY (Henry), notaire à Laigle. — 1908.
- * LEROY (Paul), quincaillier, à La Carneille (Orne). — 1904.
- * LE ROY-WHITE (J.), château de Rabodanges, par Putanges (Orne), et 1, Quai Voltaire, Paris (vii^e). — 1907.
- LESSART (Henry), maire de Saint-Siméon (Orne), à Alençon, 5, place Saint-Léonard. — 1892.

MM.

- * LETACQ (l'abbé), O. , aumônier des Petites Sœurs des Pauvres, à Alençon, 151 bis, rue du Mans. — 1887.
LEVAÏN (Charles), à Caorches, par Bernay (Eure). — 1882.
- * LEVASSORT (Docteur), vice-président de la Société Percheronne d'Histoire et d'Archéologie, rue de la Sous-Préfecture, à Mortagne (Orne). — 1907.
- * LE VAVASSEUR (M^{me} Gustave), château de la Lande-de-Lougé, par les Yveteaux (Orne). — 1896.
LÉVEILLÉ (l'abbé), chanoine honoraire, ancien supérieur du Petit-Séminaire de La Ferté-Macé (Orne). — 1886.
- * LE VENEUR DE TILLIÈRES (M^{me} la comtesse), château de Trégaret, par Sixt (Ille-et-Vilaine), et à Paris, 89, faubourg St-Honoré (viii^e). — 1904.
LÉVIS-MIREPOIX (le comte DE), château de Chêreperrine (Orne), par Mamers (Sarthe), et à Paris, 121, rue de Lille (vii^e). — 1889.
- * LORILLEUX (Pierre), à Chantecoq, Puteaux (Seine), et 7, boulevard Raspail, Paris (vii^e). — 1906.
LOTTIN, 12, rue du Puits-au-Verrier, Alençon. — 1909.
LOUVARD (l'abbé Th.), chanoine honoraire supérieur de l'école Saint-François de Sales, à Alençon, 20, rue Labillardière. — 1904.
- * LOUVEL (Marcel), 110, rue Saint-Martin, à Argentan. — 1894.
LOYSEL DE LA BILLARDIÈRE, juge, à Pontoise (Seine-et-Oise), et 20, rue de Miromesnil, Paris (viii^e), et château de la Monnerie, à Saint-Germain-du-Corbéis, par Alençon. — 1908.
- * LUDRE-FROLOIS (le marquis de), membre du Conseil général de l'Orne, maire de Longny, château de Longny, et à Paris, 4, square du Bois-de-Boulogne (xvi^e). — 1906.
MACAIRE (Henri), I. , chef de division honoraire à la Préfecture de l'Orne, à Alençon, 10, rue de la Demi-Lune — 1882.
MACÉ (l'abbé), chanoine honoraire, curé-doyen, à Athis (Orne). — 1910.
- * MACKAU (le baron DE), , I. , député, membre du Conseil général de l'Orne, château de Vimer, par Vimoutiers (Orne), et à Paris, 22, avenue d'Antin (viii^e). — 1882.
- * MALLET (l'abbé), chanoine honoraire, ancien professeur d'archéologie au Petit Séminaire de Sées, membre de la *Commission diocésaine d'Architecture et d'Archéologie*, à Alençon, 99, rue des Tisons. — 1882.
- * MALLEVOUE (Fernand DE), , A. , à Paris, 22, rue de Verneuil (vii^e), et manoir de Saint-Germain-d'Aulnay, par le Sap (Orne). — 1896.

MM.

MARAIS (Paul), I. ☞, archiviste-paléographe, conservateur-adjoint à la Bibliothèque Mazarine, à Paris, 23, quai Conti (vi^e). — 1882.

MARAIS (Henri), banquier, ancien président du Tribunal de Commerce, à Laigle (Orne). — 1907.

MARCÈRE (Emile DES HAYES DE), G.-C. ✠, sénateur inamovible, ancien ministre, au Logis, Messai (Orne), et à Paris, 23, rue Montaigne (viii^e). — 1882.

* MARGARITIS (Raoul), agent de change près la Bourse de Paris, à Versailles, 14, avenue de Villeneuve-l'Étang, et château de la Gâtine, par Villiers-sous-Mortagne. — 1899.

MARRE (Athanase), Grande-Rue, à Moulins-la-Marche. — 1911.

MARTIN DU GARD (Roger), archiviste-paléographe, 1, rue du Printemps, Paris (xvii^e). — 1905.

* MAUTÉ (le docteur A.), chef de laboratoire de l'hôpital Beaujon, 9, rue de Monceau, Paris (viii^e), et à Verrières, par Berd'huis (Orne). — 1901.

* MÉLIAND (l'abbé Pierre), curé de Damigny, par Alençon. — 1898.

MESNIL (l'abbé L.-M.), curé de Vingt-Hanaps. — 1905.

* MÉZEN (Albert), architecte, diplômé par le Gouvernement, à Alençon, 29, boulevard Lenoir-Dufresne. — 1900.

* MOTEY (le vicomte RENAULT DU), C. ✠, G. O. ✠, avocat, docteur en droit, lauréat de l'Institut, lauréat de l'Académie de Rouen, membre de la Société Académique d'Agen, à Alençon, 44, rue Saint-Blaise, et château de Tayrac, Puymirol (Lot-et-Garonne). — 1884.

MOUCHEL (J.-O.), ✠, manoir de Boisthorel, par Aube (Orne). — 1911.

MOULINET (Louis), docteur en droit, avocat, 17, rue Traversière, à Argentan, (Orne). — 1902.

NANTEUIL (M^{me} la baronne Amaury DE LA BARRE DE), château de La Chevalerie, Hautéclair, par Arçonnay (Sarthe). — 1897.

NANTEUIL (le vicomte Emmanuel DE LA BARRE DE), château de Moire, par Fresnay (Sarthe), et rue de l'Asile, 1, à Alençon. — 1899.

* NOBIS (Charles), au Val-Saint-Bômer (Orne), et à Paris, 21, Villa d'Alésia (xiv^e). — 1904.

* NORMAND (Charles), architecte diplômé par le Gouvernement, président et fondateur de la *Société des Amis des Monuments Parisiens*, 62, rue Saint-Antoine, Paris (iv). — 1904.

ONFRAY (René), docteur, 6, avenue de la Motte-Piquet, Paris (vii^e). — 1910.

OLIVIER (l'abbé H.), vicaire de Bazoches-en-Houlme. — 1899.

MM.

- PAIXHANS (Louis), château de la Bijude, par Bretteville-sur-Laize (Calvados), et 52, rue de Ponthieu, Paris (viii^e). — 1907.
- PARMENTIER (A.), ancien sous-préfet, receveur des finances honoraire du xx^e arrondissement de Paris, à Alençon, 52, rue Saint-Blaise. — 1907.
- PATOU (Urbain), avocat, à la Fosse-Avrilli, par Domfront. — 1882.
- PATRIE (Léon), chef de gare, à Château-Gontier (Mayenne). — 1908.
- PAYSANT (l'abbé), curé du Mesnil-Gondouin, par Putanges (Orne). — 1905.
- PELLETIER (Victor), maire de Condé-sur-Huisne. — 1900.
- PERNELLE (Alfred), ancien maire de Vimoutiers. — 1910.
- PESLE (René), au Prieuré, Saint-Martin-du-Vieux-Bellême (Orne), et au Havre, 52, rue des Goblins. — 1910.
- PICARD, libraire-éditeur, 82, rue Bonaparte, Paris (vi^e). — 1909.
- PICHON (Louis), 101, rue des Tisons, à Alençon. — 1908.
- PICOT (Émile), membre de l'Institut et du Comité des Travaux historiques, président de la Société de l'Histoire de Paris, château du Mesnil, par Laigle (Orne), et à Paris, avenue de Wagram, 135 (xvii^e). — 1909.
- PIERREY (Maurice), artiste-peintre, château de La Guyardièrre, en la Haute-Chapelle (Orne), à Surineau, par Niort (Deux-Sèvres), et 30, rue Copernic, Paris (xvi^e). — 1903.
- PIQUOT (Gaston), sculpteur, 12, rue au Char, Lisieux. — 1911.
- POIRIER (l'abbé), chanoine honoraire, missionnaire apostolique, 69, rue des Tisons.
- PORCHER (Jacques), 1, rue du Regard, Paris, et Le Clos-André, à Gacé (Orne). — 1901.
- POUPET (Benoît), docteur en Droit, 32 bis, rue de Bretagne, à Alençon. — 1912.
- PREMPAIN (Charles), architecte, à Sées. — 1882.
- PRIMOIS (Georges), industriel, au Pont-Œuvre, par Saint-Evroul-Notre-Dame-du-Bois (Orne). — 1911.
- PRINGAULT (Raoul), agent-voyer en retraite, à Écouché (Orne). — 1900.
- PRODHOMME (le docteur), maire de Putanges. — 1903.
- REGNIER (Louis), A. , vice-Président de la Société des *Amis des Arts de l'Eure*, correspondant du Ministère de l'Instruction publique pour les travaux historiques, à Evreux, 9, rue du Meilet. — 1890.

MM.

RIBOUX (l'abbé A.), curé de Ste-Marie-la-Robert (Orne). — 1904.

- * RIVIÈRE (Albert), ✱, ancien magistrat, château de la Gatine, par Villiers-sous-Mortagne (Orne), et à Paris, 52, rue d'Amsterdam (ix^e). — 1900.

ROBET (M^{me} Louise), 12, rue Porte-de-la-Barre, à Alençon. — 1906.

- * RÖDERER (le comte), ✱, membre du Conseil général de l'Orne, château de Bois-Roussel, par Essai, et 5, rue Freycinet, Paris (xvi^e). — 1903.

- * ROGER (M^{me} Georges), à Planches, par Sainte-Gauburge. — 1904.

ROMANET (le vicomte Olivier DE), ✱, archiviste-paléographe, fondateur des Documents sur la province du Perche, président de la Société Percheronne d'histoire et d'archéologie, château des Guillels, par Mortagne, et 7, rue Sainte-Croix, au Mans. — 1882.

ROMET (M^{me} Paul), 54, rue du Mans, à Alençon. — 1907.

- ** ROMET (Paul), membre du Conseil général, vice-président de la Société d'Horticulture de l'Orne, à Alençon, 54, rue du Mans, et château de Saint-Denis-sur-Sarthon (Orne). — 1887.

- * ROMET (M^{me} Charles), à Alençon, 34, rue du Jeudi. — 1903.

- ** ROMET (Charles), membre du Conseil d'arrondissement, à Alençon, 34, rue du Jeudi. — 1893.

- * ROTOIRS (le baron Jules ANGOT DES), A. 63, vice-président de la *Société d'Economie sociale*, membre de la *Commission diocésaine d'Architecture et d'Archéologie*, maire des Rotours, château des Rotours, par Putanges (Orne), et à Paris, 35, rue Washington (viii^e). — 1886.

ROTOIRS (le baron André ANGOT DES), château des Rotours, par Putanges (Orne), et à Paris, 10, place Saint-François-Xavier (vii^e). — 1906.

ROULLEAUX-DUGAGE (le baron Henry), député, membre du Conseil général de l'Orne, château de Livonnière, à Rouellé, par Domfront, et à Paris, 5 bis, rue de Berri (viii^e). — 1897.

- * SAINTE-PREUVE (M^{me} la baronne DE), château de Boishulant, par Alençon. — 1890.

- * SAINT-PIERRE (M^{me} Henri DE GROSOURDY, marquise DE), château de la Vente, par le Bourg-Saint-Léonard (Orne), et 25, faubourg Saint-Honoré, Paris (viii^e). — 1902.

SALLES (Julien), membre du Conseil général de l'Orne, maire de Flers. — 1911.

SALZE (Edmond), 3, avenue de l'Eglise, Le Chesnay-Versailles (Seine-et-Oise). — 1885.

MM.

- * SANDRET (Jean), A. , architecte du Gouvernement et du département de l'Orne, 15, rue des Champs, à Alençon. — 1907.
- * SARS (le vicomte Albert DE), membre du Conseil d'arrondissement, château de Beliebranche, par Bouère (Mayenne), et 31, avenue de Saxe, Paris (VII^e). — 1903.
- * SAVARY (Georges), Caissier à la Recette des Finances, à Domfront. — 1901.
- * SCHALCK DE LA FAVERIE (M^{me} F.), A. , membre de la *Société des Gens de lettres*, au Val-Nicole, par Domfront, et à Paris, avenue de la Grande-Armée, 83 (XVI^e). — 1882.
- SÉDILLE (l'abbé), chapelain de l'Immaculée-Conception, à Sées. — 1909.
- * SEMALLÉ (le comte Robert DE) château de Frebourg, par Mamers (Sarthe), 16 bis, avenue Bosquet, Paris (VII^e). — 1905.
- * SEVRAY (l'abbé), à Mortrée (Orne). — 1882.
- SORNIN (l'abbé), curé de Saint-Evrout-Notre-Dame-du-Bois. — 1909.
- * SOUANCÉ (le comte DE), château de Montdoucet, par Souancé (Eure-et-Loir). — 1887.
- * SURVILLE (Auguste), A. , bibliothécaire de la ville de Flers, à la Chapelle-Biche, par Flers (Orne). — 1886.
- TABOURIER (l'abbé L.), curé d'Auguaise, par Notre-Dame-d'Aspres (Orne). — 1902.
- * THOUREAU (Paul), château des Chaises, par Bellême (Orne), et à Paris, 12, rue de Penthhièvre (VIII^e). — 1906.
- TIERCELIN (M^{me} Charles, née D'INFREVILLE), La Halte, rue de la Gare, à Mézidon (Calvados) et à Paris, 26, rue de Naples (VIII^e). — 1910.
- TOMERET (Hippolyte), I. , (M. A.), ancien conseiller de préfecture de l'Orne, censeur de la Banque de France, à Alençon, 19, rue Desgenettes. — 1882.
- ** TOURNOUER (Henri), A. , O. , archiviste-paléographe, secrétaire d'ambassade honoraire, membre du Conseil général de l'Orne, vice-président de la *Commission diocésaine d'Architecture et d'Archéologie*, château de Saint-Hilaire-des-Noyers, par Nocé (Orne), et à Paris, 5, boulevard Raspail (VII^e). — 1888.
- * TOURNOUER (M^{me} Henri), château de Saint-Hilaire-des-Noyers, par Nocé (Orne), et à Paris, 5, boulevard Raspail (VII^e). — 1900.
- TRIBOTÉ (l'abbé L.), chanoine honoraire, curé-doyen de Bellême. — 1900.

MM.

- * TRIGER (Robert), A. ☿, C. ✚, docteur en droit, ancien conseiller d'arrondissement, correspondant du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, président de la *Société historique et archéologique du Maine*, aux Talvasières, près Le Mans, et au Mans, 5, rue de l'Ancien-Evêché. -- 1882.
- TRIPPIED (l'abbé F.), curé-doyen de Nocé. -- 1900.
- * TURGEON (Charles), professeur d'Economie politique à la Faculté de Droit de l'Université de Rennes, 25, boulevard Sévigné, à Rennes. -- 1883.
- UBALD D'ALENÇON (le R. P.), 8 bis, rue Campagne-Première, Paris (xiv^e). -- 1903.
- VALLÉE (Alfred), 113, rue des Tisons, Alençon. -- 1910.
- * VAUCELLES (le comte Jules DE), membre du Conseil général de l'Orne, château de Lignou, par Briouze (Orne), et à Paris, 18, rue de Maignan (viii^e). -- 1892.
- VAUGEOIS (l'abbé), vicaire à Saint-Jean de Laigle. -- 1909.
- * VÉREL (Charles), A. ☿, percepteur des Contributions directes, Le Sap, et à Nonant-le-Pin (Orne). -- 1888.
- VERON (Louis), Gacé (Orne), et 10, rue Brea, Paris (vi^e). -- 1910.
- * VIGAN (Victor DE), à Bellême (Orne). -- 1900.
- * VIGNERAL (le comte DE), 123, rue de Grenelle, Paris (viii^e), et château de Ri, par Putanges (Orne). -- 1906.
- * VIMARD (Achille), château des Tourailles, par la Carneille (Orne), et 12, place Rougemare, Rouen (Seine-Inférieure). -- 1904.
- * VOISIN (Etienne), château de la Gâtine, par Villiers-sous-Mortagne, et à Paris, 67, rue d'Amsterdam (viii^e). -- 1900.
- * VOISIN (Félix), O. ✱, membre de l'Institut, conseiller honoraire à la Cour de Cassation, ancien député, ancien préfet de police, château de la Gâtine, par Villiers-sous-Mortagne, et à Paris, 11 bis, rue de Milan (ix^e). -- 1899.
- WICKERSHEIMER (Em.). juge suppléant, 8, boulevard de Strashbourg, à Alençon. -- 1911.

Sociétés Savantes et Établissements Publics

Auxquels la *Société Historique et Archéologique de l'Orne*
adresse ses Publications et ses Correspondances.

Abbeville. — Société d'Emulation d'Abbeville.

Aix. — Bibliothèque de l'Université d'Aix.

Alençon. — Archives départementales de l'Orne.

Alençon. — Bibliothèque publique de la ville.

Angers. — Société d'Agriculture, Sciences et Arts.

Angoulême. — Société Archéologique et Historique de la
Charente.

Argentan. — Bibliothèque publique.

Arles. — Le Vieil Arles. — (Poste).

Avranches. — Société d'Archéologie d'Avranches et Mortain.

Bayeux. — Bulletin de la Société des Sciences, Arts et Belles-
Lettres.

Bernay. — Société libre d'Agriculture, etc., de l'Eure (section
de Bernay).

Bourges. — Société des Antiquaires du Centre.

Caen. — Académie Nationale des Sciences, Belles-Lettres
et Arts.

Caen. — Société des Beaux-Arts.

Caen. — Société des Antiquaires de Normandie.

Caen. — Société Linnéenne de Normandie.

Caen. — Comité des Assises de Caumont, 28, rue de Geôle.
— (Poste).

Chartres. — Société Archéologique d'Eure-et-Loir.

Châteaudun (Eure-et-Loir). — Société Dunoise.

Flers. — Le Pays Bas-Normand.

Grenoble. — Bulletin de l'académie Delphinale.

Guéret. — Société des Sciences Naturelles et Archéologiques
de la Creuse.

La Flèche. — Les Annales Fléchoises. — (Poste).

Laval. — Commission Historique et Archéologique de la
Mayenne.

Le Havre. — L'Ame Normande.

Le Mans. — Société Historique et Archéologique du Maine.

- Le Mans. — Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe.
- Limoges. — Bulletin de la Société Archéologique du Limousin.
- Lisieux. — Société Historique.
- Mortagne. — Société percheronne d'Histoire et d'Archéologie.
- Mortagne. — Documents sur la Province du Perche.
- Moulins. — Société d'émulation de l'Allier.
- Nantes. — Société Archéologique.
- Paris. — Ministère de l'Instruction publique (Direction de l'Enseignement supérieur, 5^e Bureau). — (6 exemplaires).
- Paris. — Bibliothèque Nationale, 58, rue de Richelieu.
- Paris. — Bibliothèque de la Sorbonne, rue de l'Université.
- Paris. — Bibliothèque d'Art et d'Archéologie, 19, rue Spontini (xvi^e).
- Paris. — Bulletin de l'Union Bas-Normande et Percheronne, 22, rue de Vaneau.
- Paris. — Comité des travaux historiques et des Sociétés savantes.
- Paris. — Bibliothèque de l'Ecole des Chartes, 19, rue de la Sorbonne.
- Paris. — Les Marches de l'Est, 84, rue de Vaugirard. (Poste).
- Paris. — Revue des Questions Historiques, 5, rue Saint-Simon. — (Poste).
- Paris. — La Pomme, 9, rue Cyrano de Bergerac.
- Paris. — Actes de la Société Philologique.
- Paris. — Société Française d'Archéologie.
- Paris. — Revue Mabillon.
- Poitiers. — Société des Antiquaires de l'Ouest.
- Quimper. — Bulletin de la Commission diocésaine de Quimper et de Léon (Finistère). — (Poste).
- Rennes. — Société Archéologique d'Ille-et-Vilaine.
- Rochechouart. — Société des Amis des Sciences de Rochechouart (Haute-Vienne).
- Rouen. — Société de l'Histoire de Normandie.
- Rouen. — Société Normande de Géographie.
- Rouen. — Commission des Antiquités de la Seine-Inférieure.
- Saint-Dié. — Société Philomatique Vosgienne.
- Saint-Lô. — Société d'Agriculture et d'Archéologie, 23, rue des Images.
- Saint-Malo. — Société Historique et Archéologique de l'arrondissement de Saint-Malo.

Saumur. — Société des Lettres, Sciences et Arts du Saumurois.

Toulouse. — Société Archéologique du Midi de la France.

Tours. — Société Archéologique de la Touraine.

Valence. — Société d'Histoire Ecclésiastique et Archéologique des diocèses de Valence, Gap, Grenoble et Viviers.

Valognes. — Société Archéologique, Artistique, Littéraire et Scientifique.

Vannes. — Société Polymathique du Morbihan.

Sociétés Étrangères

Abbaye de Ligugé, Chevetogne, par Leignan, Province de Namur, Belgique.

Albany. — Université de l'Etat de New-York.

Bruxelles. — *Analecta Bollandiana*, 14, rue des Ursulines.

Cambridge (Etats-Unis). — Harvard University of Cambridge (Correspondant : M. PICARD, libraire, 82, rue Bonaparte, Paris (VI^e)).

Costa-Rica (Amérique Centrale). — Museo Nacional.

Davenport. — Academy of Sciences.

Mexico. — Museo Nacional.

Monaco. — *Annales du Palais de Monaco*.

Montevideo. — Museo Nacional.

Munich. — Académie Royale des Sciences et Belles-Lettres de Bavière.

Neuchâtel (Suisse). — Société Neuchâteloise de Géographie.

Rio-de-Janeiro. — Museo Nacional.

Stockholm (Suède). — Académie Royale des Belles-Lettres, de l'Histoire et des Antiquités.

Washington. — Smithsonian Institution.

PROCES-VERBAUX

Séance du Vendredi 29 Septembre 1911

Présidence de M. Henri TOURNOÛER, Président

Le vendredi 29 septembre 1911, la Société Historique et Archéologique de l'Orne a tenu séance dans la salle de la Bibliothèque, à la maison d'Ozé, sous la présidence de M. Tournouër, président.

Etaient présents : M^{me} la Baronne DE SAINTE-PREUVE, M^{lle} ROBET, MM. CRESTE, l'abbé DESVAUX, Gabriel FLEURY, A. FONTAINE, GILBERT, Adhémar LECLÈRE, l'abbé LEGROS, LOYSEL DE LA BILLARDIÈRE, l'abbé MESNIL, Paul ROMET, DE LA SERRE, TOMERET, TOURNOUER, VALLÉE.

Se sont fait excuser : MM. DE BRÉBISSON, DE CÉNIVAL, Maurice CHOISNARD, le Comte DAUGER, Louis DUVAL, Max FAZY, René GOBILLOT, l'abbé GUERCHAIS, Paul HAREL, LEBOURDAIS, le Comte LE MAROIS, LE ROY-WHITE, le docteur LEVASSORT, DE MARCÈRE, Emile PICOT, le comte RÆDERER, le Baron Jules DES ROTOURS, l'abbé TABOURIER, Etienne VOISIN, le Révèrend Père UBALD d'ALENÇON.

MM. l'abbé Desvaux et Louis Régnier présentent la candidature de M. l'abbé Guéry, aumônier du Lycée d'Evreux ;

MM. Creste et Hulot, celle de M. Gaston Piquot, de Lisieux ;

MM. le baron des Rotours et Le Roy-White, celle de M. Eugène Lefébure, au château de Ronfeugeray, près Athis.

MM. Tournouër et Surville, celle de M. Salles, maire de Flers ;

La Bibliothèque de la Ville de Flers s'abonne au Bulletin de la Société, sur la présentation de MM. Salles et Surville.

M. le chanoine Burel, curé de la Lande-Patry, a fait remarquer que son nom avait été omis depuis plusieurs années, sur la liste des Membres de la Société, sans que l'on puisse en expliquer la raison. Il y est rétabli, avec joie et honneur, en même temps que des excuses lui sont adressées pour cet oubli.

M. le Président annonce la mort de M. Lefébure, membre de l'Institut, qui était une gloire pour notre Société; celle de M. Henri Brochard, avocat à Domfront, enlevé si prématurément; celle de M. l'abbé Gatry, arrivée comme une délivrance après de si longs mois d'effrayantes souffrances. Il a fait à la Société des dons très appréciés. Ses manuscrits, actuellement conservés par sa sœur, reviendront plus tard à nos archives.

M. Wilfrid Chaillemel a subi une opération assez grave, dont il est heureusement remis.

M. Aveline, l'un de nos collègues de la première heure, et maire d'Alençon, vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur, à l'occasion de l'inauguration du nouvel hôtel des Postes de cette ville. M. Mézen, architecte de ce monument, a reçu le même jour les palmes d'officier d'Académie. Nous adressons nos félicitations à ces deux Membres de la Société.

M. l'abbé Mesnil communique diverses pièces pour la partie documentaire du bulletin.

M. Adhémar Lecièrre rappelle à propos du procès-verbal, qu'au cours d'une séance précédente (1) « il a protesté contre « la pose par la Société, d'une plaque commémorative de la « naissance de Charlotte Corday, sur la maison où elle est née. « Il s'étonne qu'il n'ait point été fait mention de cette protestation au procès-verbal de cette séance (2), et demande que

(1) Séance du 8 septembre 1910.

(2) Le Secrétaire déclare ne point accepter la responsabilité de cette omission, n'ayant point rédigé le procès-verbal de cette séance, à laquelle il n'assistait pas.

A. D.

« mention en soit faite au procès-verbal qui sera fait de la
 « présente séance. Il n'entend pas discuter l'acte de Charlotte
 « Corday et la pensée à laquelle elle a obéi, mais il pense que
 « nul n'a le droit, seul, et de sa propre autorité de juger,
 « condamner et exécuter un individu. Il n'y a pas de morale
 « capable d'approuver un acte pareil. S'il en était autrement,
 « je me demande, dit M. Adhémar Leclère, où nous irions,
 « où s'en irait la société, si ce n'est à l'anarchie. J'ai protesté
 « contre la pose de la plaque, je demande qu'il soit fait mention
 « de ma protestation au procès-verbal. »

M. le Président dit qu'à la suite des circulaires envoyées par lui de divers côtés, 1957 signatures d'adhésion à la protestation de M. Maurice Barrès pour la conservation de nos églises, ont été réunies dans le département.

M. Adhémar Leclère « tient à signaler une sorte de van-
 « dalisme, dont ne parle pas la circulaire, dont vient de parler
 « M. Tournoüer, c'est le vandalisme des curés et de certains
 « chrétiens, et qui consiste à mettre bas les anciennes églises
 « pour les remplacer par des nouvelles. Les anciennes églises
 « ne sont pas toujours très belles, mais il est pour elles quelque
 « chose, c'est qu'elles sont anciennes, qu'elles sont vieilles,
 « que les ancêtres y sont venus prier, espérer, discuter les
 « affaires de la commune, et que quelque chose de leur âme y
 « demeure et qu'on aime à venir là, où ils venaient, alors que
 « les nouvelles sont banales, nues, belles pour les profanes,
 « mais muettes, et qu'elles n'attirent plus. A l'appui de cette
 « observation, M. Adhémar Leclère cite les églises de la Poôté
 « et de Vimoutiers, qui auraient pu être conservées et qu'on
 « a remplacées par des églises modernes qui ne disent rien
 « au souvenir et rien au cœur. »

M. le Président dit que les églises étant faites pour servir aux réunions religieuses des fidèles, l'accroissement de la population a parfois nécessité des constructions nouvelles. En ce qui concerne l'église de Vimoutiers, la Société a fait tout ce qui était en son pouvoir pour préserver la partie ancienne et particulièrement la tour, mais la municipalité a passé outre aux vœux exprimés.

M. Louis Duval écrit pour proposer l'achat de divers parchemins qui lui ont été offerts. L'Etat des finances de la Société ne permet pas cette acquisition.

M. le Président parle de l'excursion faite par quelques uns d'entre nous à l'Exposition du Mans et dans les vieux quartiers, le 6 juillet dernier, sous la conduite de notre érudit collègue, M. Robert Triger.

Il est également rendu compte de l'Excursion annuelle de la Société, au mois d'août dernier, à travers le Bocage Normand, à Cerisy-Belle-Etoile, Flers, Vire et ses environs, Saint-Sever et Tinchebray. M. Georges Creste en sera l'annaliste. L'an prochain, on pourrait visiter Conches, qui faisait partie de la généralité d'Alençon, — Beaumont le Roger, Bernay et tenir la séance solennelle à Laigle.

Au mois de septembre, plusieurs d'entre nous faisant partie de la *Société percheronne d'Histoire et d'Archéologie* ont pris part à une petite excursion aux environs de Tourouvre, Sainte-Céronne, La Ventrouze. Une plaque, avec médaillon commémoratif, a été apposée dans l'église de Champs, en hommage à Jean-Baptiste Fret, curé du lieu, le chroniqueur percheron. Une séance publique s'est tenue à Tourouvre, en laquelle l'érudition pittoresque et séillante de notre confrère, M. l'abbé Tabourier, s'est particulièrement fait applaudir.

M. Adhémar Leclère, à propos de différentes curiosités archéologiques signalées dans ces diverses excursions, demande « si l'on a des renseignements sur une collection de vieilles « statues provenant des églises de la région, qu'une vieille « demoiselle de Vimoutiers avait faite et rangée le long de la « grande allée de son parc.

« Je me rappelle, dit M. Adhémar Leclère, avoir vu cette « collection, il y a cinquante ans environ, et qu'elle était « faite de très vieilles statues que la dame demandait aux « curés des environs, qui les avaient remplacées par des modernes, qu'elle comprenait des statues de bois et en pierre, « qui ne manquaient pas de certain charme. On n'attachait « pas à ces choses l'importance qu'on leur donne aujourd'hui ; « et j'estime que ce n'est pas perdre votre temps que de vous

« enquérir de ce qu'est devenue cette précieuse collection. »

M. Adhémar Leclère, « qui a conservé des relations à Vimoutiers, se charge de prendre des renseignements. »

M. le Président résume les différentes phases traversées par l'intervention suscitée en faveur de la préservation de la curieuse église de Saint-Martin du Douet, sur laquelle M. l'abbé Desvaux a appelé l'attention des membres présents à la dernière séance. Les lettres officielles, qui laissent deviner une indifférence égale à une ignorance de la situation, font entrevoir que les mesures prises ne sauveront rien ou presque rien et que le pittoresque monument va finir de disparaître en vertu de stupides arrêtés.

M. de Brébisson demande des renseignements pour la généalogie des Vauquelin.

M. le comte Røederer écrit pour faire savoir qu'il possède un fonds de documents sur Essai très considérable, souhaitant qu'il se présente un érudit pour les mettre en valeur.

M. l'abbé Letacq a rapporté de Sées, plusieurs ouvrages imprimés et un nombre important de documents manuscrits pour la Société Historique, provenant de la succession de feu M. l'abbé Gatry. Sa sœur, M^{lle} Louise Gatry, nous en a fait le don. Elle se propose d'y ajouter dans quelque temps, plusieurs manuscrits, œuvre de M. Gatry lui-même, et dont deux au moins pourraient être immédiatement livrés à l'impression.

M. Langlais, bibliothécaire diplômé à l'Institut Catholique de Paris, a visité notre Musée et il envoie ses félicitations pour cette œuvre qu'il déclare très utile et très intelligemment organisée.

M. le comte de Souancé, dans un voyage à Londres, a trouvé deux curiosités qui peuvent intéresser notre Société. La première est au Musée Victoria, c'est une chambre en boiseries, sur lesquelles sont peintes des fresques, riches en coloris et bien conservées. Cette chambre est intacte. C'est d'après l'inscription, « un boudoir du xvi^e siècle, provenant de la Tournerie, près d'Alençon, où Henri IV, dit-on, coucha

au moment du siège d'Alençon, ou du moins des personnages de sa suite » (1). — Le second est au British Museum : C'est un splendide manuscrit provenant de la Chartreuse du Val-Dieu, de 0^m30 environ sur 0^m20, de 45 feuillets, sur lesquels au *recto* comme au *verso* sont peintes de très belles miniatures couvrant la moitié de la page. Le texte est l'Apocalypse, M. Léopold Delisle en a fait autrefois la description. Il date du xiv^e siècle et appartenait au Val-Dieu, au xv^e siècle.

M. le chanoine Macé, doyen d'Athis, envoie une communication sur la famille Poret, originaire de Berjou. Les Poret ont possédé une des seigneuries de Taillebois, et celle du Bois-André, en la Carneille.

Celle de la Challerie en la Villette est une propriété très bien conservée, grâce aux soins intelligents de Monsieur Douzel. Au milieu du xix^e siècle, elle était aux mains de M. de la Marte, dont le fils unique est mort, attaché d'ambassade, près le Vatican. Au fond du jardin, se trouve une modeste chapelle, où l'on voit, au tombeau de l'autel, les armes des *de Poret* : « *de sinople. aux trois glands d'or, deux, un.* »

Le 7 novembre 1730, Louis-Charles-François Poret de la Challerie et Marie de Chabot, son épouse, vendirent aux Dames bénédictines de Montsort la terre et seigneurie de la Héronnière, dont le chef est situé à Hauterive (2).

M. Louis Duval a remarqué, dans le lot de parchemins dont il a précédemment parlé, un aveu rendu, en 1588, à Jehan de Bouquetot, contenant la mention de la redevance d'un *Chapeau de roses blanches*, à livrer tous les ans sur le pont d'Udon, le jour de la Trinité. De là, le nom de *fief du Chapeau de Roses*, situé à Sevray, mentionné par Alfred de Caix, dans son *Histoire d'Ecouché* (p. 241-242), mais sans description de cette redevance.

(1) Notre collègue, M. Gabriel Fleury a fait sur cette chambre et son mobilier un travail qui a sans doute servi d'indication aux Anglais pour en faire l'acquisition : *La chambre de Henri IV, au château de la Tournerie*. 1 vol. in-8. Mamers, 1900.

(2) M. Louis Duval, au passage du procès verbal relatant cette communication de M. l'abbé Macé, déclare que la Héronnière était un fief situé à Favercrolles.

M. l'abbé Boissey, signale à la sollicitude de la Société, la chapelle de Saint-Jean-Baptiste de Frèdebise, située sur le territoire de Lonlay-l'Abbaye, et à propos de laquelle il a donné une intéressante notice publiée cette année en notre Bulletin. Cette chapelle serait menacée d'être transformée en bâtiments de communs.

M. l'abbé Desvaux, dans le même ordre d'idées, appellerait également l'intervention de la Société, sous la forme qu'elle jugerait le plus pratiquement efficace, pour arrêter la ruine de la pittoresque église de Saint-Barthélémy, près Alençon, sur laquelle il a publié jadis une petite notice dans notre *Revue des Amis des Monuments ornaïs*. Cette église, centre d'une paroisse supprimée depuis bientôt trois siècles, a pu cependant traverser sans dommages les périodes les plus fatales. Aujourd'hui, elle se désagrège, le clocher menace ruine. Quelques dépenses de préservation relativement peu considérables pourraient conserver ce vénérable monument. Les avis ne concordent pas sur les obstacles apportés à cette petite restauration. Une enquête et des mesures pressantes s'imposent : elles sont assurées de la sympathie publique dans le quartier.

M. Adhémar Leclère dit qu'il s'occupe d'un travail sur *le Théâtre à Alençon, au XVIII^e siècle*. En ce moment, il publie dans *l'Avenir de l'Orne* des notes sur *la Révolution à Alençon* ; dans *l'Écho d'Alençon* : *la Municipalité d'Alençon, depuis le XVI^e siècle*.

M. le Président parle des travaux promis au Bulletin : Un article de Dom Denis sur le bénédictin sagien Dom Bougis ; le travail, dont il a été ici fréquemment question, de M. Louis Duval, sur *les Rues d'Alençon*. On demande à M. l'abbé Legros un *Etat* du chartrier de Maleffre.

Le Révérend Père Ubald d'Alençon annonce la mort d'un écrivain d'origine alençonnaise survenue à Florence, le 13 juin 1911, à l'hôpital de Saint-Jean-de-Dieu (Borgognissanti, n° 16). Cet écrivain qui signa *Jules de Kerval*, puis *Léon de Kerval*, était né à Alençon, rue du Pont-Neuf, le 7 septembre 1852, et s'appelait *Jacques Léon*. Il fut baptisé à l'église Notre-Dame,

le lundi 8 novembre 1852. « Enfant né de père et de mère inconnus » dit l'acte de l'état civil, il avait pour père et mère reconnus dans l'acte de baptême, Jacques Guillot, né le 12 octobre 1817, à Lyon (Rhône), mort plus tard capitaine retraité, au 2^e régiment de cuirassiers, le 13 janvier 1887, à Aurillac (Cantal), et Jeanne-Charlotte-Léonide de Kerval, débitante de tabac. Celle-ci était née à Joigny (Yonne), le 5 février 1825, avait épousé en 1845, à Honfleur, Onuphre Solitaire de Rémy de Courcelles. Devenue veuve, le 27 septembre 1849, elle mourut à Alençon, rue du Pont-Neuf, n° 11, le 9 décembre 1867, sans s'être jamais remariée. Son fils, Léon de Kerval, fit ses études au Lycée d'Alençon, avec beaucoup de succès. On le voit remporter des médailles d'honneur en 1870 et 1871. Après la mort de sa mère (1867), il fut élevé par sa grand'mère maternelle, Victoire de Kerval, qui mourut le 2 novembre 1875 (1). A cette époque, Léon de Kerval était déjà entré à la rédaction du *Messenger de l'Orne*, journal royaliste, et devint même pendant toute l'année 1876, rédacteur en chef et gérant de cette feuille.

C'est à ce moment que sur les instances du curé de Saint-Paterne (Sarthe), il éditait une petite brochure : *Vie et culte de saint Gilles, l'un des quatorze saints les plus secourables du Paradis* (Le Mans, 1875, in-8 de 46 pages, — et 2^e édition, en 1876, in-18 de 216 pages et figures). Ce livret était destiné à promouvoir la restauration de la chapelle de Saint-Gilles de la Plaine, que tous les Alençonnais connaissent bien.

Ce fut le commencement d'une série de livres écrits avec entrain par Léon de Kerval. Vers 1884, il publie dans les *Annales Franciscaines* une *Monographie des Capucins d'Angers*, puis une *Vie de saint Jean de Capistran*, une *Vie de sainte Rose de Viterbe*, et surtout ses *Textes originaux de la vie de saint Antoine de Padoue* (Paris, Fishbacher, 1904). Ce dernier volume est son chef-d'œuvre, les autres sont de valeur inégale.

La vie de Léon de Kerval fut celle du pèlerin ou plutôt celle du Juif errant sur la terre. On le trouve toujours mécontent de lui-même, neurasthénique, au Mans, puis à Angers,

(1) Victoire-Marguerite Fruger, née le 2 Janvier 1794, à Saintes, avait épousé Georges-Charles de Kerval, à Joigny, dans l'Yonne.

plus tard à Brives, à Schaarbeek près Bruxelles, et finalement à Florence. Très dévoué à l'ordre Franciscain, dont l'histoire l'avait enthousiasmé, il s'était épris aussi, un peu trop peut-être, de la personne et des théories de certain écrivain protestant, et certes, ses lecteurs ont pu remarquer quelque contraste avec son premier volume de 1875, sur saint Gilles.

Sa bibliographie paraîtra dans le *Supplément de la Nouvelle Biographie normande* de N.N. Oursel, d'après des notes fournies par l'auteur lui-même, à la fin de l'année 1910.

M^{lle} Robet ayant signalé l'intérêt présenté par la cloche de l'hippodrome de Caen, cette communication nous a valu le renseignement suivant envoyé par M. Hunger, secrétaire de la société du Demi-Sang, à Verson (Calvados). « J'ai plaisir, écrit-il, à vous annoncer que les mesures de conservation réclamées pour cette cloche ont été prises depuis longtemps par la *Société du Demi-Sang*, à laquelle elle appartient. J'ai moi-même l'an dernier, signalé l'intérêt historique de cette cloche, provenue des Carmes de Caen, comme vous pouvez le voir dans la brochure que je vous adresse sous ce pli... »

M. Paul Romet signale dans le *Journal des Débats* (12 septembre 1911) l'article sur *un Chef des aérostiers en 1792*, Conté, élève de Greuze, auteur de portraits et de peintures à l'Hôtel-Dieu de Sées, d'un coloris remarquable ; — à la librairie Alfred Marquises : *La célèbre Mlle Lenormand*, — à la librairie ancienne Honoré Champion, de M. Henri Chatinet : *Le roman et les romans d'une femme de lettres du XVIII^e siècle : M^{me} de Villedieu*; — au *Journal des Débats* (8 août 1911) un compte-rendu sur le livre de M. Henri Prentoit, professeur d'Histoire de Normandie à la Faculté des Lettres de Caen, *Essai sur les Origines et la Fondation du Duché de Normandie* (in-8 de 294 pages, 5 fr.). Ce compte-rendu est de M. Albert Petit.

M. Arnould Galopin et notre compatriote Domfrontais, **M. Schaik de la Faverie**, viennent de faire paraître un ouvrage de grand luxe, le *Livre du Millénaire de la Normandie*, publié sous le patronage des Comités de Rouen et de Paris.

Parmi les collaborateurs, nous relevons les noms de plusieurs Ornais : M^{me} Schalk de la Faverie ; MM. Adigard, député ; de Marcère, sénateur ; Paul Harel, Clovis Mortagne, A. Chevallier, C. Léandre (Paris, Ficker, éditeur, 4, rue de Savoie).

M. le Président, de passage à Suré, pour une fête de Comice agricole, a remarqué dans l'intéressante église de cette paroisse trois retables du xvi^e siècle avec des peintures sur bois, datées de 1634, et une statue du xvi^e siècle reléguée dans une ruelle, près l'église, aboutissant à un jardin (1).

M. Gabriel Fleury, offre à la Société un ouvrage en trois volumes, superbement édité sur *La Ville et le District de Mamers pendant la Révolution*. Il en est vivement remercié et complimenté.

M. Adhémar Leclère parle des métiers à tisser qu'il a vus au Cambodge et qui ont beaucoup d'analogie avec les instruments de tissage employés autrefois dans notre région. Peut-être ces métiers ont-ils été importés en Extrême-Orient, au temps des expéditions espagnoles en ces quartiers.

M. Cousin, de Domfront, signale chez M. Montembault une peinture de Lequeu, dédiée à Odolant Desnos, et donnant une vue du château d'Alençon. Cette vue du xviii^e siècle est un document intéressant pour l'iconographie alençonnaise.

M. l'abbé Desvaux rappelle à cette occasion, que malgré

(1) M. Gabriel Fleury, à qui nous avons demandé quelques détails complémentaires sur ces objets, nous a répondu par la lettre suivante :

« Cher Monsieur le Curé, voici les renseignements que vous m'avez demandés sur le tableau de l'église de Suré, dont a parlé M. Tournouër à notre réunion de vendredi dernier :

« Ce tableau a été peint en 1629 par André Pais. C'est une imitation de la Cène de Léonard de Vinci : il est bon. Il est encarté dans le retable du maître-autel, qui a été élevé à la même époque par le curé de Suré, Gilles de Grongnault, qui portait en même temps le titre de prieur de Coulimer.

« A la même époque, un André Pais et sa famille vivaient à Suré ; il est inscrit comme parrain dans un acte d'Etat-civil, mais ces registres ne mentionnent pas sa mort.

« L'église de Suré relevait du prieuré de Mamers, pour l'abbaye de saint Lomer de Blois.

« Un Pierre de Grongnault était curé de Mamers en 1659. Dans le tableau de l'église de Suré, à côté des Apôtres, du côté de l'Épître est représenté un personnage revêtu d'un manteau religieux, doublé de fourrures, qui doit être le portrait de Gilles de Grongnault, curé de Suré et prieur de Coulimer.

tous les vœux précédemment exprimés, les peintures sur bois conservées à l'hospice d'Alençon, n'ont point encore été relevées et reproduites.

La séance est levée à quatre heures et demie.

Le Secrétaire :

A. DESVAUX.

COMITÉ ORDERIC VITAL

Séance du Lundi 6 Novembre 1911

Présidence de M. TOURNOÛER, Président.

M. le Président avait convoqué pour le 6 novembre, avant la séance ordinaire, en réunion spéciale, les Membres du Comité d'organisation, établi pour l'érection d'un monument à Ordéric Vital.

A 1 heure et demie, la séance est ouverte sous la présidence de M. TOURNOUER, en présence de MM. DU MOTEY, Paul ROMET, LE ROY-WHITE, Louis DUVAL, DINGREVILLE, maire de St-Evrout, PERNOLLET, conseiller municipal, LEBOUCHER, l'abbé SORNIN, curé de St-Evrout.

M. l'abbé SORNIN est nommé secrétaire du Comité.

M. LE PRÉSIDENT lit les lettres d'excuses de MM. ADIGARD, G. BESNIER, DEVILLE, LELIÈVRE, PRIMOIS, PRENTOUT, le vicomte DE RESBECQ, affirmant les plus sympathiques adhésions et promettant les meilleurs concours à l'œuvre projetée.

Depuis que le projet a pris naissance dans l'esprit de notre Société, sur la proposition de M. l'abbé Sornin, M. le Président n'est pas resté inactif. Déjà un *Comité d'honneur* a été cons-

titué, qui compte près de vingt noms, en tête desquels S. G. Mgr BARDEL, évêque de Séez, nous a fait l'honneur de s'inscrire.

De hautes personnalités scientifiques, littéraires et artistiques de Normandie, d'Angleterre, (Ordéric Vital était anglais d'origine), de Danemark, d'Amérique, ont très gracieusement répondu à l'appel de notre Président.

M. Léopold Delisle, membre de l'Institut, conservateur de la Bibliothèque nationale, qui consacra ses premiers travaux, il y a plus de cinquante ans, à l'étude et à la publication des manuscrits de notre vieil historien, avait bien voulu accepter la présidence d'honneur du Comité.

La mort, hélas ! nous a privé de ce précieux patronage.

Depuis lors, M. Tournouër avait cru devoir offrir la succession du maître disparu à M. E. Picot, de l'Institut. Celui-ci ayant décliné l'invitation, M. le Président se propose de faire appel à M. H. Omont, membre de l'Institut, conservateur à la Bibliothèque nationale, que ses savantes études sur le moyen-âge et sa qualité de Normand désignent tout naturellement à notre choix.

Cette proposition ne saurait manquer d'être agréée.

Outre le Comité d'honneur, il existe un *Comité d'Organisation*, qui comprend une quarantaine de noms parmi lesquels ceux des membres du Bureau de notre Société, de quelques personnalités susceptibles de s'y intéresser, des présidents des Sociétés savantes de Normandie et des archivistes des cinq départements. La liste des deux Comités reste encore ouverte mais sera publiée prochainement, en même temps qu'une circulaire dont l'envoi à tous les Membres des Sociétés de Normandie, d'Angleterre, etc., aura pour effet de recueillir les souscriptions destinées à l'érection du monument. Celles-ci devront être adressées à M. Georges Hommey, banquier, rue du Cours, à Alençon.

Dès maintenant, il serait à désirer que des tracts de vulgarisation, articles de journaux, études et des conférences fissent connaître notre œuvre et celui auquel elle est destinée à rendre hommage.

Voici, dans cet ordre d'idées, une intéressante proposition de M. Deville, de la Société libre de l'Eure. Dans une lettre à notre président, M. Deville fait appel à tous les amis d'Or-

déric Vital et demande leur concours pour la publication d'un volume de mélanges sur notre vieux chroniqueur.

Cette heureuse initiative est accueillie avec empressement et M. le Président se propose d'étudier de concert avec M. Deville, sa réalisation.

D'autre part, Monsieur Louis Duval veut bien rédiger, sous forme de tract, une biographie résumée d'Ordéric Vital qui serait répandue en grand nombre et serait jointe à la circulaire, et M. le Vicomte du Motey accepte volontiers de se faire l'écho, dans la presse, de nos résolutions et de notre action.

La séance est levée à 2 heures $\frac{1}{2}$.

Le Secrétaire du Comité,

Abbé SORNIN

Seance du Lundi 6 Novembre 1911

Présidence de M. Henri TOURNOÛER, Président.

L'an 1911, le lundi 6^e jour de novembre, la Société Historique et Archéologique de l'Orne a tenu séance dans la salle de sa Bibliothèque, à la Maison d'Ozé, sous la présidence de M. Tournoüer, président.

Etaient présents : M^{me} la Baronne DE SAINTE-PREUVE, M^{me} Henri TOURNOUER, M^{lle} ROBET ; MM. le Comte CASY, l'abbé DESVAUX, DINGREVILLE, LOUIS DUVAL, FONTAINE, GILBERT, l'abbé LEGROS, le Comte LE MAROIS, LE ROY-WHITE, le Vicomte DU MOTÉY, PERNELLE, Paul ROMET, l'abbé SEVRAY, l'abbé SORNIN, l'abbé TABOURIER, TOMERET, TOURNOUER, VALLÉE, VÉREL.

Se sont fait excuser : MM. Félix BESNARD, DE BRÉBISSE, le chanoine BRICON, CRESTE, l'abbé DESMONTS, le chanoine

DUMAINE, René GOBILLOT, l'abbé GUERCHAIS, LEMBOUCHER, Adhémar LECLÈRE, l'abbé LETACQ, le R. P. UBALD, WICKERS-HEIMER.

M. le Président fait part de la mort de deux de nos confrères, décédés depuis la dernière séance : M. le chanoine Dupuy, et M. Ernest Le Comte, de Montigny. Bien que n'assistent jamais à nos séances mensuelles, tous deux cependant s'intéressaient vivement à nos travaux. M. l'abbé Dupuy lisait régulièrement son Bulletin, sans en rien omettre ; M. Ernest Le Comte ne manquait jamais au moment des excursions d'envoyer une lettre au Président, pour témoigner qu'il était toujours de cœur et d'esprit avec nous. Il fut l'un des plus généreux souscripteurs, lorsque la Société prit en main la cause de la conservation et de la restauration de la Maison d'Ozé.

Sont ensuite présentés comme nouveaux Membres : M. Bridray, d'Argentan, docteur en droit, professeur à Montpellier, par MM. Louis Duval et Tournouër ; M. Mouchel, industriel à Boisthorel, par MM. l'abbé Godet et Vétel.

MM. l'abbé Guéry, aumônier du Lycée d'Evreux ; Gaston Piquot, de Lisieux ; Salles, conseiller général et maire de Flers ; Eugène Lefébure, présentés en dernière séance, sont admis comme Membres titulaires. Lecture est donnée des lettres envoyées par ces Messieurs au Président, pour le remercier de leur entrée dans la Société.

M. le Président fait part à l'assemblée d'une réunion particulière du Bureau qui s'est tenue avant la Séance. Elle avait pour objet, l'organisation pratique du projet d'un monument à ériger en l'honneur du moine chroniqueur, Ordéric Vital, près des ruines du monastère de Saint-Evroul, où s'est écoulée presque toute sa vie. Il y a été décidé que des invitations à souscrire seraient envoyées de divers côtés, en France, en Angleterre et en Amérique, aux membres des Sociétés savantes. Si, en effet, Ordéric Vital a vécu et écrit en Normandie, il est Anglais d'origine, et les Anglo-Normands sur lesquels il a conservé à l'histoire des faits intéressants, ne manqueront pas d'honorer leur compatriote. M. Louis Duval composera une

petite vie populaire, et chacun des Sociétaires est exhorté à faire une propagande pour rendre aussi éclatant que possible, l'hommage rendu à l'un de ces moines, qui furent au moyen-âge, les seuls conservateurs des trésors de la culture antique, les initiateurs et les pionniers infatigables de notre histoire nationale.

Il est ensuite parlé de la pétition pour la conservation des églises menacées de ruine. L'initiative de M. Maurice Barrès, suivie par notre Société a permis de recueillir en notre département, 2.500 signatures. C'est un succès sans doute, mais proportionnellement insuffisant. On peut obtenir davantage, l'exemple des six cents signatures rassemblées aux environs de Domfront par M. Savary, est un argument très probant.

M. le Vicomte du Motey rappelle à ce propos l'état mauvais de la couverture de l'église Notre-Dame d'Alençon. L'infiltration d'eau qui en résulte est une cause de ruine pour la charpente et les voûtes du monument. La municipalité a témoigné avec empressement toute sa bonne volonté à apporter le concours financier nécessaire, mais le département des Beaux-Arts ne fait rien en ce qui le concerne, et son inertie arrête tout travail.

M. le Président fait observer qu'il n'y a rien là qui doive surprendre et que le fait n'est malheureusement pas isolé. L'activité administrative est toute absorbée par la complication des paperasseries, et rien ne peut aboutir.

Lecture est donnée d'une lettre de M. Simil, architecte en chef des monuments historiques, pour ce qui concerne les deux églises de Saint-Martin-du-Douet et du Douet-Arthus. Etrange ironie des mots, le service officiel pour la *conservation et l'entretien* des édifices se borne à autoriser la démolition de ces deux vénérables et très intéressants sanctuaires. Elle trouve pourtant utile de conserver certaines pièces de leur mobilier qui seront déposées au petit bonheur en quelque coin d'une église du voisinage, où l'on ne semble guère empressé à les accueillir, et dans lesquelles d'ailleurs ces morceaux artistiques seront toujours disparates, n'ayant point été conçus pour cette destination d'aventure.

M. Adhémar Leclère répond lui-même par lettre à une demande de renseignements envoyée par lui et qui devait figurer à la rubrique *Questionnaire*. Il s'agissait « du drap familial, qui dans certaines familles de la région, aurait servi à la fois au mariage et aux funérailles ».

« J'ai pris, écrit M. Adhémar Leclère, avant de quitter Alençon, des renseignements sur le drap mortuaire dont j'ai eu l'occasion de vous parler au cours de la dernière réunion de la Société. Ma cousine m'a dit : « Ce drap était dans notre « famille depuis plus de 200 ans, en 1865 ma mère, étant l'aînée, « l'a reçu de notre grand'mère quand, vieille, paralysée, elle « s'est retirée à Alençon. « Je n'en ai plus besoin, disait-elle, « car à Alençon, où je mourrai certainement, on a d'autres « habitudes. On se sert du drap mortuaire de tout le monde ». « Ce drap qui était d'une belle toile de lin était ourlé à l'une de « ses extrémités alors que de l'autre, il était effiloché. Il provenait de la famille Provost, c'est-à-dire de la famille de ma « grand'mère Briône qui était une Provost. »

« Je me rappelle très bien que ma grand'mère me dit un « jour qu'elle le visitait : « C'est le drap de famille. Tout le « monde a passé sous lui, pour le mariage et pour le décès ». Je « crois bien qu'elle a ajouté « aussi les petits enfants quand on « les baptise ». Mais pour cela je suis moins affirmatif, ma « mémoire est moins certaine : Ce sont des faits qui remontent « à 1862 ou 1863, loin de nous. »

« A cette époque, les mariages avaient toujours lieu, à la « Poôté, sous le drap et cette coutume n'était pas particulière « à cette commune. Ma cousine m'a assuré avoir assisté dans « son enfance à un mariage sous le drap à l'église St-Léonard « d'Alençon. »

« Le drap dont je parle n'était pas spécial à notre famille. « Ma cousine assure que d'autres familles du voisinage en « possédaient un et que parfois on le leur empruntait, pour « recouvrir le cercueil qu'on portait de la maison mortuaire à « l'église mais, soit à l'entrée du bourg, soit, le plus souvent, « à l'entrée de l'église, ce drap était remplacé par un drap « noir. »

« Les pauvres mettaient le plus beau de leurs draps de lit

« sur le cercueil, mais les gens de vieille famille, les gens riches, « avaient un drap à eux. »

« Le même drap servait-il aux mariages ? Ma cousine n'ose « l'affirmer ; mais je suis certain que ma grand'mère me l'a dit. « Je me rappelle en effet ces mois : « Quand une fille a un enfant « avant le mariage, quand elle se marie, on le met près d'elle « et du marié, sous le drap, pour le légitimer ».

« M. Viollet parle de cet usage dans sa magnifique *Histoire « du Droit français* et j'apprends que le mariage sous le drap « était encore pratiqué aux environs d'Amiens, il y a dix ans « environ. »

« J'ajouterai que le drap de famille était toujours marqué « en bas par un effiloché et que lorsque l'effiloché n'existait « pas, celui-ci était remplacé par une ligne bleue faite en « coton ou en lin passé à l'aiguille. C'est dire qu'on attachait « une certaine importance à ne pas confondre le *pied* et la *tête*, « ou le *bas* et le *haut*, expressions qui s'employaient indistinc- « tement. »

« M. Viollet, que je viens de rencontrer et auquel j'ai parlé « du drap de famille me parle d'une autre coutume dont il « n'est pas inutile de vous entretenir. »

« Le prote de l'imprimerie de Bar-le-Duc où, en 1885, il « faisait imprimer son voyage, lui dit un jour que l'usage était « encore en certaines communes du pays, pour le mari, de « remettre treize pièces d'argent à la mariée, usage que « M. Viollet fait remonter aux Francs-Saliens. »

« Trouve-t-on dans l'Orne ou en Normandie, une pareille « survivance. Je rappelle que cet usage existait dans la famille « des Bourbons, et que Louis XVI remit treize louis d'or à « Marie-Antoinette, le jour de son mariage. »

M. Adhémar Leclère, ajoute à sa communication à propos de la collection de vieilles statues signalées par lui en précédente séance : « J'ai eu l'occasion de parler des vieux saints « de bois ou de pierre que j'ai vus à Vimoutiers il y a cinquante « ans chez Madame Quétier, sœur du curé du Pont-de-Vie, « et qui provenaient des églises d'alentour. J'ai écrit. On m'a « répondu en l'air, pas sérieusement, et je me proposais d'aller « moi-même sur place, prendre des nouvelles de ces vieilles

« choses ; mon voyage était préparé, lorsqu'un télégramme me rappela d'urgence à Paris d'où je ne puis sortir de quelques mois. Je ne perdrai pas cette question de vue et je me re-seignerai. »

L'envoi de cette étude sur le *Drap familial* est accompagné d'une autre sur le *Théâtre à Alençon*.

M. l'abbé Guéry, aumônier du Lycée d'Evreux, demande que soit repris l'échange des Bulletins entre notre Société et la Société libre de l'Eure, qui a continué à nous servir les siens, malgré l'interruption dans l'envoi des nôtres.

M. l'abbé Legros présente le dessin d'une cloche intéressante conservée dans l'église de Béthon (Sarthe) et datée de 1556.

M. l'abbé Sevray rappelle l'existence d'une petite cloche, dont le son fut bien connu de beaucoup d'entre nous. Elle donnait le signal des divers exercices au petit Séminaire de Sées. Elle porte la date de 1468, époque à laquelle elle fut fondue pour la chapelle du Prieuré de Sainte-Croix de Sées, qui existait au milieu d'un ancien cimetière. Cette chapelle profanée subsiste toujours, faisant partie des communs de l'auberge de l'*Autre Monde*, vis-à-vis l'ancien Séminaire de Mgr d'Argentré.

M. l'abbé Goblet a envoyé le dessin d'une petite croix trouvée par lui, à Sérigny, près Bellême.

Elle affecte la forme d'une croix de Lorraine à double croisillon, dont les extrémités sont plutôt pattées que potencées. Les deux branches inférieures et le sommet ont ces extrémités ajourées en rond, et à cette dernière, il y a un anneau pour la suspendre au cou. Le Christ est attaché par les mains aux deux bras supérieurs de cette croix qui porte l'inscription *S. MARIA PRO. ME*. Elle mesure 7 centimètres de hauteur sur 4 de largeur.

M. Cousin nous adresse une décalque donnant en grandeur naturelle la reproduction des petites scènes qui se voient au bas du tableau de Lequeu figurant le château d'Alençon, et que la photographie ne laisse apercevoir que très imparfaite-

ment. On y distingue un homme du peuple poussant une brouette, deux cavaliers, un carosse attelé, un gentilhomme avec tricorne et perruque, un bourgeois promenant sa femme au bras, un boulanger en tablier avec une hotte remplie de pains, telle qu'on en voyait encore il y a quarante ans, etc. Tous ces personnages nous conservent les costumes de leur époque.

M. Robert Triger demande si le cartulaire manuscrit de l'Abbaye de Saint-Martin de Sées a été publié.

Il est répondu négativement.

M. Tomeret dépose au nom de notre confrère M. le docteur Beaudoin d'Alençon, tout un lot de brochures, écrites par lui-même ou par son père, ainsi qu'un placard imprimé de l'époque révolutionnaire (1).

M. Gilbert ayant demandé à M. Geslain, entrepreneur de menuiserie, un projet de vitrines avec devis, M. le Président nous soumet les différents prix. Malheureusement la caisse du Musée ne comprend plus que 38 francs; c'est peu pour faire face aux plans même les plus modestes. Il s'agirait de trouver des ressources, et le moyen le meilleur et le moins aléatoire serait de recruter de nouveaux membres et par conséquent d'augmenter ainsi le budget des recettes.

M^{lle} Robet insinue que beaucoup de dames soucieuses à l'excès de garder en tout la réserve et la modestie de leur sexe, seraient cependant très flattées d'appartenir à notre Société. Une démarche faite avec grâce et à propos aurait presque toujours chance d'être accueillie avec succès et plaisir. Beaucoup des nôtres semblent tout créés pour cette diplomatie élégante et pratique.

M. l'abbé Sevray fait gracieusement le don d'une très belle carte de l'ancien diocèse de Lisieux, par d'Anville. Elle sera d'autant mieux à sa place en notre Musée, que le nouveau

(1) Voici les titres : *Damoiseau d'Alençon*. — *Molière et la faculté de médecine*. — *Jean-Jacques Rousseau et la famille de Luxembourg*. — *Souvenir d'un Catholique Alençonnais*. — *Un Martyr de 1792, à Alençon*. — Affiche : *Arrêté du comité de surveillance permanent de la commune d'Alençon*.

diocèse de Sées a pris à celui de Lisieux les archidiaconés d'Ouche et de Gacé, qui comprennent nos doyennés actuels du Merlerault, de Gacé, de Vimoutiers, la Ferté-Fresnel, sauf quelques paroisses, et partie des cantons d'Exmes, Laigle et Moulins-la-Marche.

A cette carte devenue rare, M. l'abbé Sevray ajoute le don d'un portrait de Galeron, ancienne lithographie sertie d'un joli petit cadre du temps.

M. le Président remercie au nom de tous et M. l'abbé Sevray, et M. Cousin et M. le docteur Beaudouin, de leurs dons gracieux.

Il est ensuite question du projet de *Dictionnaire départemental*. Le plan doit en être dressé par MM. Tournoüier et Picot. Dès à présent, M. Vérel s'engage à donner, pour sa part, tout ce qui concerne le canton du Merlerault, et tout le canton de Courtomer, sauf Sainte-Scolasse.

MM. Duval et Tomeret promettent leur concours pour Alençon.

M. le chanoine Bricon, directeur au Grand Séminaire de Sées, adresse la communication suivante :

« Dans l'*Au jour le jour* du journal *l'Univers*, le jeudi 26 octobre, M. Mantenay signalait l'apparition d'un livre sur le « marquis de Pomponne, fort intéressant et d'un ton parfait : « *Le Marquis de Pomponne*, par M. L. Delavaud, chez Plon.

« A propos de ce livre, il me paraît intéressant de rappeler « que par sa mère, M. de Pomponne se rattachait à une famille « de notre pays, qui fut illustrée, surtout au xvi^e siècle, par « les trois frères Guy, Nicolas et Antoine Lefèvre de la Boderie. « Les La Boderie étaient de Sainte-Honorine-la-Chardonne.

« Antoine de la Boderie, de son mariage avec Jeanne Le « Prévost, eut une fille unique, qui fut mariée en 1613, à « Robert Arnould, seigneur d'Andilly, et qui est par conséquent « la mère de Simon Arnould, marquis de Pomponne (1).

La séance est levée à quatre heures.

Le Secrétaire : A. DESVAUX.

(1) Cfr. — *Ambassade de M. de la Boderie, en Angleterre sous le règne d'Henri IV et la minorité de Louis XIII, depuis les années 1606 jusqu'en 1611*. Tome I. Préface.

EXCURSION

danş le Bocage Normand

Deux heures et demie. Rendez-vous à Flers, hôtel de l'Ouest.

Telle était la première indication du livret-guide que chacun de nous avait, par les soins de notre Président, reçu pour l'excursion de cette année et qui, comme toujours, avait été préparée par lui avec tant de méthode et une si rare compétence.

A l'heure dite, ce lundi 28 août, nous nous trouvions au nombre d'une quarantaine, réunis au lieu marqué et M. Tournouër nous y recevait avec sa coutumière cordialité.

Le premier moment — celui de la rencontre — est pour les habitués de nos excursions un des plus agréables. Beaucoup ne se sont pas revus depuis la dernière randonnée ; on se retrouve, les mains se serrent, les compliments amicaux s'échangent, les présentations se font des nouveaux venus avec lesquels connaissance est vite faite. Cette fois nous sommes heureux et un peu fiers de voir se joindre à nous un membre éminent de l'Institut, M. Emile Picot.

Et, comme nulle satisfaction n'est sans mélange, nous apprenons avec regret les absences annoncées. Nous n'aurons, nous dit-on, ni Mme la baronne de Sainte-Preuve, excursionniste fidèle entre toutes, ni Mme Tournouër ; notre Secrétaire Général M. le baron Jules des Rotours est retenu par un deuil récent ; M. Gobillot — notre Dangeau habituel bien difficilement remplacé — est appelé ailleurs par le devoir militaire ; M. Adigard enfin, dont la bonne et franche gaieté anime nos promenades et qui a contribué à la préparation de celle-ci, est souffrant et manque au rendez-vous ; peut-être nous rejoindra-t-il demain.

Mais voici que s'avance vers nous le maire de Flers, M. Salles qui, les mains tendues, nous souhaite la bienvenue dans sa ville ; il est heureux nous dit-il d'y recevoir la Société Historique et vient pour prendre part à notre promenade d'aujourd'hui ; nous sommes très touchés de cette attention et notre Président le remercie vivement du plaisir qu'il nous cause.

Les voitures sont là, chacun y prend place et, au bruit des grelots qui tintent joyeusement, devant les groupes curieux qui nous regardent un peu intrigués, le départ s'effectue avec entrain pour notre

PREMIÈRE JOURNÉE (Lundi 28 Août).

Après un trajet de quelques kilomètres à travers la campagne à laquelle les chaleurs excessives de ces dernières semaines ont donné une tonalité aride qu'elle n'a pas à l'ordinaire, nous descendons par un chemin délicieusement ombragé au fond d'un petit vallon où tout est solitude, calme et fraîcheur : nous sommes à l'ancienne abbaye de **Cerisy-Belle-Étoile**.

Et, s'il faut le dire, quand nous mettons pied à terre sur le chemin que borde une grande construction dont l'aspect n'a rien pour attirer l'attention, nous pouvons nous demander quel intérêt particulier nous a ici amenés. Mais, sitôt franchi le porche qui donne accès dans la propriété, l'impression première est de suite modifiée par l'attrait du tableau qui se présente aux yeux du visiteur.

L'Abbaye de Cerisy-Belle-Étoile

En face de nous un long bâtiment dont le rez-de-chaussée, ancien cloître, montre sept ouvertures en arcades ogivales du x^v^e siècle bien conservées et d'une grande élégance ; le premier étage qui, croit-on, a servi de dortoir aux moines, est éclairé par des baies où figure l'arc en accolade.

A gauche perpendiculairement et formant le fond de la cour intérieure où nous sommes, une suite de quatre autres belles ogives, vestiges de l'un des côtés de l'église abbatiale,

toutes ornées de plantes grimpantes, fait un encadrement archaïque à une très jolie salle de verdure et de fleurs.

Ce sont là les seuls restes de l'antique monastère. M. et M^{me} Lacaille, les propriétaires actuels, les conservent avec un soin pieux et en ont fait le délicat ornement de leur charmante demeure.



Abbaye de Cerisy-Belle-Etoile. — Ancien Cloître. — Cliché de M. A. de Cénival.

Leur accueil est fort aimable. Des sièges ont été préparés dans l'enclos fleuri, car nous avons à entendre l'historique de l'abbaye écrit pour nous par M. Surville (1), et, dans ce cadre merveilleusement approprié à une plus vive intelligence des choses d'autrefois, nous écoutons la lecture de son intéressant travail.

La fondation de l'abbaye remonte, nous dit notre confrère, à l'année 1190, les moines de l'ordre de Prémontré qui l'occupèrent à l'origine furent confirmés dans sa propriété par donation à eux faite en 1215 par Henri de Beaufon, sire de

(1) On lira plus loin cet historique dont nous avons fait ci-après un simple résumé.

Cerisy, l'un des compagnons de Philippe-Auguste dans la troisième croisade.

Henri de Beaufou avait laissé au logis son épouse Edicie de Romilly et pendant plusieurs années, celle-ci était restée sans nouvelles de l'absent. Un matin que, comme de coutume, elle faisait, pensant à lui et aux dangers qui le menaçaient, une triste promenade sur les bords d'une source nommée *la Fontaine aux Fées*, une lumière vive apparut à ses yeux, reflétée dans l'eau limpide, et ayant la forme d'une étoile. Elle voit là le présage du retour de l'époux et lorsque en effet Henri de Beaufou revient peu de jours après, ayant échappé à mille périls, elle lui fait part de sa vision et tous deux décident de donner en remerciement à l'abbaye qu'ils veulent enrichir le nom de *Belle Etoile*.

Henri de Beaufou mourut deux ans après, son épouse lui survécut jusqu'en 1237 ; ils furent enterrés tous les deux dans le monastère.

Leur fils, Henri de Beaufou, commença la grande église en 1238 en lui faisant des dons généreux.

Par la suite l'abbaye reçoit de nouvelles et riches dotations; les donateurs sont, entre autres, André Savary d'Escoville et ses fils, l'évêque de Bayeux, l'archevêque de Rouen, le roi lui-même.

En 1277, Philippe-le-Hardi confirme aux religieux de Belle-Etoile la possession de l'abbaye et institue après sa mort un service anniversaire pour le repos de son âme et celle de la feuë reine Mabilie, sa femme.

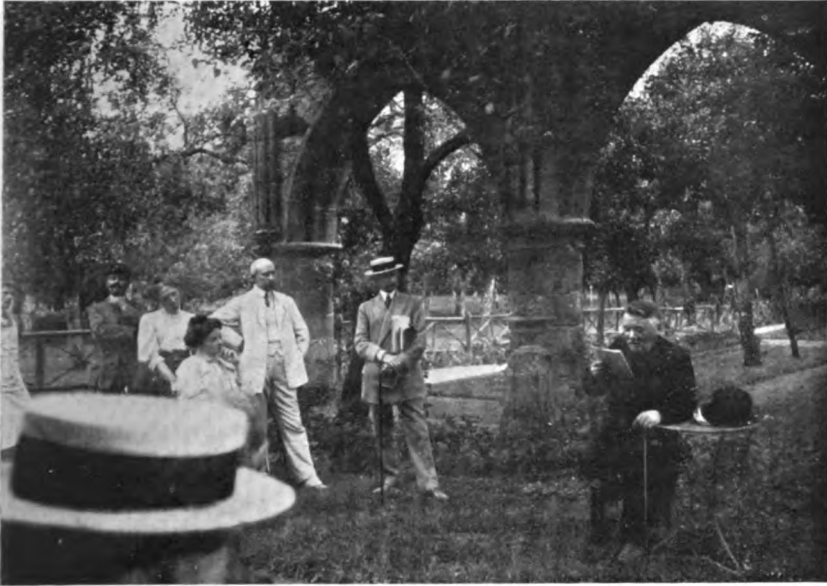
Sous la domination anglaise Henri, roi d'Angleterre, accorde aux abbés qu'il nomme et à ses compagnons leurs biens spirituels et temporels.

En 1494, l'Anglais ayant été chassé de Normandie, Jean Gallier, abbé, commence le cloître qui fut continué par Thomas Chancerelle et achevé en 1538 par Jean Leprince.

A partir de 1540 l'abbaye de Cerisy, jusqu'ici prospère, tombe en décadence par le fait de ses supérieurs. L'un d'eux, Philippe de la Grenairie, lui envoie comme son procureur Jean Foucault, écuyer, dont la conduite indigne les religieux et les oblige à requérir « information » contre lui.

Profitant de cette circonstance, Richard de Pellevé, curé

de Caligny, envieux des dîmes que sa paroisse est obligée de fournir à l'abbaye, amène contre elle ses paroissiens qui se joignent à des pillards conduits par le capitaine huguenot Saint-Sauveur pour la mettre à sac (1562).



Lecture à l'Abbaye de Cerisy-Belle-Etoile. — Cliché de M. A. de Cénival.

A peine les ravages sont-ils réparés que de nouveaux malheurs fondent sur Belle-Etoile. Sous Henri IV, l'abbé de la Grenairie qui a embrassé le parti de la Ligue est destitué par le roi qui envoie deux de ses fidèles, Henri de Pellevé, baron de Flers, et Jacques de Crux, sieur des Loges, pour prendre possession du monastère.

De Crux, qui appartient à la religion réformée, administre Belle-Etoile pour son plus grand profit personnel, nomme des abbés à sa dévotion et se maintient dans la place pendant plus de 35 ans ; ce n'est qu'en 1625 que peut être obtenu contre lui un arrêt qui prononce son expulsion et le condamne à 20.000 livres en réparation des dégâts qu'il a commis.

Les années se suivent amenant pour l'abbaye des fortunes

diverses. La discipline se relâche et le désordre se remet dans la maison. Cependant de 1643 à 1677 l'état matériel s'améliore, l'église se répare et se meuble ; la règle mieux observée ramène l'ordre chez les moines et leur rend un renom meilleur.

En 1718 un nouveau manoir abbatial est bâti, Pierre de Villelongue étant abbé. Cinq ans après un violent incendie détruit une grande partie des communs de l'abbaye.

Depuis cette époque jusqu'en 1784 les abbés sont Jean d'Armonville, chanoine de Saint-Denis, sous l'administration duquel les revenus de l'abbaye s'élèvent à 5.415 livres (1728) ; Claude Brosseau, chapelain du roi (1738) ; Hubert de Saint-Didier de Rochefort (1742) ; Pierre de Ruallen, archidiacre de Couances (1753) ; enfin, en 1784, M. de Lestrade qui clôt la série et assiste à la ruine définitive amenée par la Révolution.

L'abbaye fut vendue en 1791 comme bien national. Les bâtiments abbatiaux furent en grande partie démolis et leurs matériaux utilisés pour les constructions d'alentour. L'église fut détruite, les objets d'art qui l'ornaient et son ameublement se trouvèrent dispersés ; les églises de Notre-Dame de Tinchebray et de Cerisy possèdent quelques débris de Belle-Etoile.

Avant de prendre congé des possesseurs de l'abbaye, M. Tournouër leur fait, en souvenir de notre passage, la remise d'un document important pour son histoire : C'est un « censier » portant la date du « 15 décembre 1656 », grand cahier en parchemin avec ce titre : « Reconnaissance des dettes serviables dues à la Baronnie de Cerisy », il est signé « Basile Gombert ».

De l'abbaye au **Mont Cerisy** la distance n'est pas longue et bientôt nous nous trouvons dans le bourg de Cerisy-Belle-Etoile qui groupe ses maisons au pied de la montagne.

Le Mont-Cerisy

Vu d'en bas, le château qui en occupe le sommet à plus

de 150 mètres de hauteur (1) apparaît formidable avec ses tours d'aspect féodal.

Laissant là les voitures nous entreprenons à pied l'ascension, les uns prenant par le sentier raccourci qui aborde à travers bois la pente assez rude, les autres suivant la route carrossable aux lacets habilement combinés qui fournissent un accès plus propice aux jambes dont les précédentes excursions de la Société ont diminué la souplesse et, tout en gravissant la montée, l'un de nous raconte que le manoir, but de nos efforts, est d'origine beaucoup moins ancienne que pourrait le faire croire son apparence moyenâgeuse.

Un jour en effet, vers 1867, un Anglais s'éprit de la beauté du site et décida d'édifier sur le point culminant du mont

un castel
Dont les créneaux touchent le ciel.

Sans doute présuma-t-il un peu trop de ses forces, car quelque temps après il disparut du pays laissant son œuvre inachevée.

Des années se passèrent pendant lesquelles le temps destructeur exerçait sa funeste action sur ces jeunes ruines, quand le domaine fut acheté par M. Ernest Corbière qui reprit les travaux, acheva les constructions abandonnées et en même temps transforma en un parc magnifique la montagne et ses abords autrefois en broussailles.

Tout cela nous sera d'ailleurs conté dans un instant avec détails par notre confrère, d'érudition inépuisable, M. Surville qui a préparé pour cette visite une chronique documentée du Mont ; pour le moment nous sommes tout à l'admiration du spectacle superbe que nous procure notre ascension.

Au fur et à mesure que nous nous élevons la vue s'élargit et nous découvrons des étendues de plus en plus lointaines.

En abordant sur le plateau dont le château occupe le centre, nous sommes — à notre tour — émerveillés par la splendeur du panorama et nous nous rendons compte de

(1) L'altitude de Cerisy-Belle-Etoile est de 105 mètres et celle du Mont de 265 mètres.

l'enthousiasme qui s'empara de l'ancien propriétaire de Cerisy.

De tous les côtés de l'horizon c'est la contrée entière qui, sans obstacle, étale à nos yeux ses collines, ses vallons, ses forêts, en un mot l'immensité de ses campagnes d'où émergent plus de soixante clochers !

Mais entrons dans le château dont l'aspect rébarbatif est singulièrement adouci par la riante parure de fleurs et de verdure dont M. Corbière a orné ses hautes murailles et, sous la conduite de l'aimable propriétaire, parcourons les salles et les galeries luxueuses où il a accumulé de véritables trésors.

Il y a là une collection remarquablement nombreuse d'armoires, de bahuts, de lits, d'horloges, de sièges, provenant presque entièrement de la contrée et dont la réunion compose un musée de ce qu'a produit l'art normand dans l'ameublement aux diverses époques.

Nous voyons aussi des cuivres et des étains merveilleux et tous ces objets conservés intacts avec soin concourent à l'aménagement et au confort de cette belle demeure.

Mais le temps presse et nous n'avons pas le loisir de tout admirer. M. Corbière du reste nous invite à descendre dans la partie du parc où jadis s'élevait un petit ermitage composé d'une chapelle dédiée à saint Jacques, de rustiques bâtiments d'habitation et d'un verger. Occupé autrefois par des religieux de l'abbaye de Cerisy-Belle-Etoile, il dut être abandonné après avoir été dévasté au ^{xvi}^e siècle pendant les guerres de religion. La chapelle, réédifiée, fut incendiée en 1640, croit-on, par les huguenots ; relevée de ses ruines, elle existait encore au moment de la Révolution et était restée le but d'un pèlerinage très fréquenté ; elle fut à cette triste époque brûlée à nouveau et cette fois par les Chouans.

Rien ne subsiste aujourd'hui de l'antique ermitage ; son emplacement est occupé par les jolis bouquets d'arbres au milieu desquels nous nous trouvons et où, assis sur le tapis vert des mousses, nous écoutons le récit, fait par M. Surville, des fastes de ces lieux. (1)

(1) On lira plus loin cette intéressante communication.

Nous remontons ensuite vers le château. Par une agréable surprise, un lunch nous attend servi sur la terrasse d'où nos regards se perdent encore une fois, avant que nous les quittions, dans la profondeur des lointains horizons pendant qu'à l'heure avancée déjà de cette belle journée le soleil peu à peu descend derrière la ligne sombre que forment au couchant les monts du Cotentin.

La Lande-Patry

Lorsque, en 1895, notre Société que présidait alors le Comte de Contades, rendit visite à **La Lande-Patry**, elle y fut reçue par M. l'abbé Burel, curé, qui venait de terminer la reconstruction de son église.

C'est encore lui que nous trouvons aujourd'hui quand nous nous présentons à l'entrée de l'édifice, brillamment illuminé en notre honneur, car à l'heure où nous arrivons la nuit est presque venue. Mais les seize années depuis lors écoulées se sont appesanties sur le vénérable ecclésiastique ; privé maintenant de l'usage de ses jambes, il est forcé d'être conduit dans une chaise roulante. Il ne nous en accueille pas moins avec une parfaite bonne grâce, heureux de nous faire les honneurs de cette église qui fut l'œuvre de sa vie.

Il nous rappelle qu'à son arrivée, en 1876, il la trouva se composant d'une partie remontant au moyen-âge avec des murs épais comme ceux d'une forteresse, à peine éclairée par de petites fenêtres figurant plutôt des meurtrières et à laquelle les siècles suivants avaient accolé une nef formée de deux arcades allongées, le tout dans un état de délabrement lamentable.

Dès 1877, M. Burel se mit à l'ouvrage et, conservant seulement le mur du fond où se voit encore une des anciennes fenêtres romanes dont l'ouverture à l'extérieur ne dépasse pas vingt centimètres alors qu'elle est de deux mètres à l'intérieur, il construisit en deux années et demie la nef actuelle comprenant six travées avec de vastes bas-côtés ; en 1888, la tour carrée du clocher était à son tour achevée et l'on plantait sur la flèche qui le surmonte le coq symbolique à plus de quarante mètres d'élévation.

Nous entendons avec intérêt les explications du digne prêtre en admirant les heureuses proportions et la belle ordonnance du monument dont M. de Contades avait dit autrefois « qu'il avait été restauré non seulement avec goût, mais encore avec un souci bien rare du passé ».

Dans les bas-côtés se remarque « une litre ou ceinture funèbre » reproduite d'après celle dont on retrouva un fragment lors de la démolition de l'ancien bâtiment : on put conserver l'enduit portant une partie de fresque sur laquelle avaient été peintes à l'occasion du décès d'Antoinette-Jourdaine Pellevé, Comtesse de Flers, Baronne de la Lande-Patry, survenu en 1738, les armoiries de La Motte-Ango Pellevé, et de savantes recherches ont permis de reconstituer les blasons des anciens seigneurs de la Lande-Patry depuis le ^x^e siècle ; ils sont représentés en une suite non interrompue dans le soubassement des vitraux qui ornent les nefs collatérales.

L'église de la Lande-Patry conserve encore comme une précieuse relique l'antique bannière de la Confrérie des Trinitaires qui dut y être établie au commencement du ^{xvii}^e siècle. A défaut de documents, les costumes des personnages figurant sur la bannière et cette circonstance que, non loin de la Lande, dans la paroisse de Mont Bertrand, une semblable confrérie existait dont le registre a été conservé et contient la première liste des associés remontant à l'année 1620, permettent de fixer cette même date comme très probable pour la fondation de celle de la Lande-Patry (1).

Autrefois la bannière des Trinitaires était portée en procession le troisième dimanche de chaque mois à l'issue des vêpres et, à la veille de la Révolution, on quêtait encore pendant cette cérémonie « pour les pauvres captifs » (2). Lors de la réou-

(1) *La bannière de la Lande-Patry*, abbé Burel, Bulletin de la Société, tome VII, 1888, p. 63 et suiv.

(2) On sait que le but de l'ordre des Trinitaires était de recueillir des aumônes destinées au rachat des malheureux retenus en captivité dans les pays musulmans.

Il fut fondé par Jean de Matha en 1199 à Cerfroi près La Ferté-Milon. Une de leurs maisons existait à Mortagne, à Saint-Eloi, où ils avaient été appelés en 1204 par Mathilde, veuve de Geoffroy IV, comtesse du Perche ; ce couvent subsista jusqu'à la Révolution.

verture des églises, la procession fut rétablie en 1800 par le curé Jean Gosselin qui revenait d'un exil à Jersey où il était resté dix ans et cet usage subsista jusqu'en 1854, époque où le vénérable abbé mourut à l'âge de quatre-vingt-seize ans dans sa cure de la Lande ; en même temps que la procession, il avait, en souvenir de l'habit que portaient les disciples de Jean de Matha, institué dans la paroisse le port du scapulaire « de laine blanche, chargée de la croix rouge et bleue. »

On remarque encore dans l'église de la Lande, quatre très beaux bénitiers formés d'immenses coquilles provenant des îles de la Sonde et données à sa paroisse natale par Mgr Bourdon, des Missions Etrangères ; les deux plus grandes valves ne mesurent pas moins de un mètre de diamètre.

A l'extérieur de l'église et formant socle au monument ont été placées une trentaine de pierres tombales qui, dans l'ancienne construction, ou bien servaient de pavage ou se trouvaient au-dessous des bancs des familles notables. Ce fut là une idée excellente, et qui devrait être imitée, d'avoir relevé ces pierres généralement encastrées dans le dallage de nos vieilles églises et dont les inscriptions, documents précieux pour l'histoire locale, sont ainsi trop souvent détériorées et destinées à s'effacer chaque jour plus complètement.

Celles que nous lisons en faisant le tour de l'église de la Lande témoignent de l'importance du pays aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles ; nous notons rapidement parmi les plus intéressantes celles de Charles de Couespel « escuier », sieur de Louvigny et Marguerite Lemazurier, son épouse, décédée le 26 mars 1686; de François Lemaître, sieur de la Salletière, mort en 1629; de Anne Brémenson portant la même date et composée sans doute par son fils, prêtre :

Le fils n'a pu témoigner vers la mère
Sa piété qu'en présentant souvent
Pour l'âme à Dieu sacrifice et prière
Et sur le corps posant ce monument.

Avant de sortir du cimetière, nous admirons les deux ifs énormes qui étendent sur les tombes leurs ombrages séculaires.

Ces arbres, fameux dans la contrée, étonnent par leurs dimensions et aussi par leur vigueur ; leurs troncs entièrement creusés et tout percés à jour portent une superbe couronne de verdure. Ils ont résisté à toutes les tempêtes et, chose plus rare, aux entreprises des hommes et l'un de nos poètes (1) a fait dire à l'un d'eux :

Peu importe la foudre, les vents et la neige
Ils vont.....Insouciant, je les laisse passer,
Je resterai debout, car le ciel me protège
Et lui seul peut me renverser.

A quelle époque peut remonter la plantation de ces arbres vénérables ? Cette question a exercé la sagacité des naturalistes ; parmi eux et l'un des plus qualifiés, notre confrère (2), M. l'abbé Letacq a par de savantes déductions conjecturé pour l'un quatorze siècles d'âge et pour l'autre — le plus petit — onze cents ans seulement... ils seraient ainsi contemporain de Clovis et de Pépin le Bref !

M. Letacq a mesuré leurs dimensions et, pour ne parler que du plus gros, il a indiqué pour sa circonférence 8^m80 à la base, 10^m05 à 1 mètre du sol, 7^m85 au niveau des premières branches ; l'espace circulaire recouvert par sa ramure n'est pas inférieur à 450 mètres carrés.

Nul besoin n'était de contrôler les données de notre très consciencieux confrère ; mais nous avons tenu à renouveler l'expérience indiquée par lui et, dans le tronc de l'arbre géant, par une ouverture de 0^m80 de large sur 2^m15 de hauteur, nous avons pénétré au nombre de vingt-six et tous, de carrures variées, nous nous tenions à l'aise dans cette salle d'un genre très particulier.

Aussi sortîmes-nous de là très disposés à accueillir pour vrai le souvenir évoqué par M. Salles qui se rappelle avoir vu, dans son enfance, le « frater » de l'endroit tenir boutique et raser ses clients dans l'if, le dimanche matin.

(1). A. Flavé. — *L'if de la Lande-Patry* (*Journal de Flers*, n° du 3 mai 1860).

(2) Abbé Letacq. — *Les Ifs de la Lande-Patry* (*Bulletin de la Société*, tome XIV, 1895, p. 443 et suiv.).

Il était temps de reprendre le chemin de Flers et c'est à la nuit que nous rentrâmes à l'hôtel où nous attendait une table bien servie.

A l'issue du dîner, M. Picot constate le succès de la journée et en reporte l'honneur à notre Président qui a su si bien l'organiser et tout prévoir pour l'agrément et l'attrait de ces excursions.

M. Tournouër répond à M. Picot en le remerciant de ses paroles beaucoup trop bienveillantes, dit-il, et en reportant tout le succès de cette première journée à l'endurance, à l'entrain de tous nos confrères et aussi à l'intérêt très soutenu qu'ils ont pris aux lieux visités ; il ajoute des paroles de regrets pour les amis absents et présente un certain nombre d'excuses.

Il termine par la lecture de la lettre suivante qu'il vient de recevoir de notre cher confrère Adigard qui, bien que souffrant, n'a pas perdu son humour pour s'excuser de n'être pas venu nous retrouver aujourd'hui :

Lundi soir.

Mon cher Président,

Je suis très puni d'une fâcheuse imprudence que j'ai commise vendredi, puisqu'elle m'empêche ce soir d'être des vôtres.

J'y tenais d'autant plus pourtant que ne pouvant vous recevoir dans notre pied-à-terre un peu sommaire et étroit, je voulais tout au moins offrir à nos collègues ce soir une coupe de champagne.

Ce sera partie remise pour demain ou après-demain, car j'espère bien avoir assez recouvré la solidité de ma tête et de mes jambes pour défier la voiture et la marche.

Faites-vous, je vous en prie, l'interprète de mes regrets désolés et de mes excuses.

Inaugurez gaiement l'excursion de 1911 ; moi je vais me coucher ce qui m'apparaît à la fois comme prudence et nécessité.

Bien cordialement vôtre,

ADIGARD.

Il ne nous restait plus qu'à l'imiter d'autant mieux que M. Salles nous faisait à l'instant l'invitation de nous rendre chez lui demain matin à la première heure pour y visiter sa galerie de tableaux, ajoutant ainsi un supplément au programme déjà chargé de notre deuxième journée. Pourtant la proposition était trop tentante pour être refusée et, en nous retirant, nous lui promîmes de nous trouver exactement au rendez-vous.

DEUXIÈME JOURNÉE (Mardi 29 Août).**FLERS**

Dès sept heures la caravane est debout et se dirige vers la demeure de M. Salles.

A cette heure matinale, Flers, éveillée déjà, présente l'animation habituelle aux cités laborieuses.

C'est que le bourg de 3.000 âmes qu'elle était en 1820, alors simple commune dépendant du canton de Messei, est devenu ville d'importance. Chef-lieu de canton depuis 1827, elle a maintenant justice de paix, tribunal de commerce et, avec ses 13.500 habitants, n'est pas sans inspirer à Domfront, sa vieille voisine, chef-lieu d'arrondissement resté stationnaire, des craintes assez justifiées pour sa suprématie administrative.

Florissante déjà au moment des événements de 1870, l'industrie flertoise a pris depuis la guerre un développement considérable, mais elle a aussi subi une complète transformation.

Les tissus qui fondèrent et ont continué sa réputation se faisaient autrefois dans chaque maison et, penché sur son métier à main, le tisserand, comme l'a joliment décrit un poète du terroir (1), regardait avec la bonne insouciance de jadis

Mademoiselle la navette,
Bien séillante et bien proprette
Et souveraine en son cellier,
Courir, glisser sur le métier.

Il fallait la voir à l'ouvrage,
Et tic et tac, joie et tapage,
Aimant le joyeux rigodon
Et le dansant sur le coton.

Aujourd'hui tout cela est changé, la petite fabrication a été supplantée par la grande industrie ; les enfants de l'ancien tisserand sont devenus ouvriers et ouvrières d'usine, ils

(1) Vital Busnot-Lalande.

reçoivent des salaires que n'ont pas connus leurs pères, mais les bruits pittoresques du métier ont cessé et sont remplacés par les ronflements des puissantes machines qui actionnent les milliers de broches des fabriques aux cheminées géantes.

Progrès matériel, certes, mais qui n'apporte pas toujours au pays qui en profite un surcroît de vie heureuse.

En raison même de ses origines, Flers, riche d'argent, ne l'est pas en monuments et, à part le château que nous verrons tout à l'heure, son passé ne lui a rien laissé.

Elle possède deux églises; l'une moderne, œuvre de Ruprich Robert, dont le développement de la ville dans la partie haute amena la construction en 1856; l'autre, dans le centre du vieux pays, très ancienne, mais de nul intérêt archéologique, bâtie par les villageois d'antan sans aucun souci d'architecture.

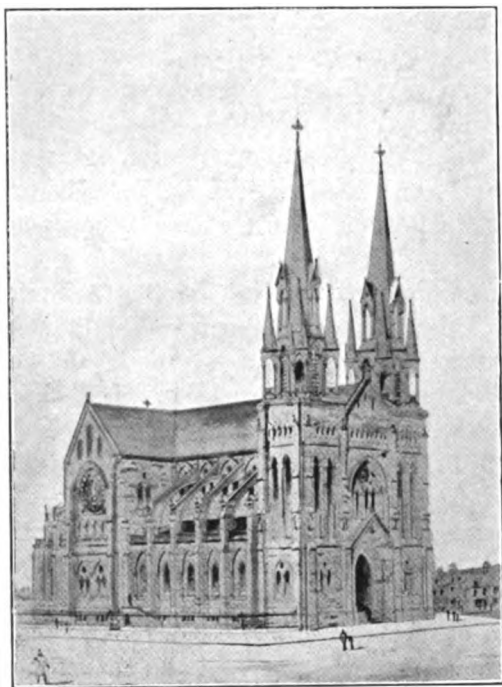
De dimensions tout à fait insuffisantes, son remplacement était depuis longtemps désiré par la population chez laquelle le sentiment religieux est resté vivace et un concours fut ouvert, il y a une dizaine d'années, pour l'érection d'un monument devant répondre aux besoins actuels et qui par sa construction fût digne de la cité flertoise. Ce projet n'aboutit pas alors et il a fallu attendre jusqu'à ces derniers temps pour qu'il arrivât à être mis à exécution.

La nouvelle église, commencée au printemps de 1910, s'élève actuellement sur les plans et sous la direction de M. Paul Hulot, architecte, notre confrère, et, comme en sa compagnie nous passons à proximité du chantier, il veut bien nous y conduire pour une visite rapide au cours de laquelle il nous donne les explications suivantes sur ce que sera l'édifice.

« L'église de Flers aura une longueur de 65 mètres et une
« largeur au transept de 30 mètres. Son plan général est
« celui de l'église classique du ^{xiv}^e siècle, comprenant une
« nef de 10 mètres 50 de large, un bas-côté de 5 mètres 25 se
« retournant circulairement derrière l'abside, un transept
« de même largeur que la nef et enfin quinze petites cha-
« pelles accolées aux bas-côtés ou rayonnant autour du

« déambulatoire ; derrière l'abside une chapelle plus impor-
« tante consacrée selon la tradition à la Vierge Marie.

« L'entrée principale fera face à la vieille église qui sera
« démolie — du moins nous l'espérons pour l'esthétique de
« la place et du monument lui-même — ; elle s'ouvrira sur
« la grande nef au fond d'un large porche, précédé d'un esca-
« lier d'une douzaine de marches et offrant à droite et à



Église de FLERS en construction.

« gauche deux baies, ces ouvertures donnant directement
« accès aux deux chapelles des morts et des fonts baptismaux
« qui occuperont la base des deux grands clochers. Ceux-ci,
« d'une hauteur de plus de 65 mètres, orneront extérieure-
« ment la grande façade et encadreront le porche dont ils
« feront ressortir la richesse décorative et le coloris par la
« sobriété de leurs sculptures et la simplicité de leurs lignes,
« ainsi que le comporte d'ailleurs nécessairement le granit.

« En effet, c'est en granit et uniquement en granit, au moins à l'extérieur, que sera construite la nouvelle église de Flers. En dehors de cette considération qu'un monument dû à la générosité des habitants du pays flertois devait se constituer avec des matériaux extraits de son sol même, il a paru intéressant de tirer parti, au point de vue décoratif, d'un élément qui, par sa nature même et son aspect sévère, se prête peu à l'ornementation ; le simple mélange du granit seulement équarri avec des parties appareillées et taillées produira l'effet attendu. »

« Les travaux commencés en juillet 1910 se poursuivent activement et on peut espérer que l'inauguration se fera en 1914. »

Quand nous arrivons chez M. Salles, nous le trouvons au milieu de ses tableaux dans la galerie qu'il a construite spécialement pour eux.

Sa collection, qu'il nous fait visiter en détail, a été composée avec le goût sûr et la patience d'un amateur averti, et nous avons plaisir à entendre les explications qu'il nous donne sur chacune des œuvres exposées — car toutes lui rappellent un souvenir — et à partager la satisfaction jadis éprouvée par lui lors de son acquisition.

La galerie de M. Salles ne comporte pas moins de cent cinquante tableaux, auxquels il faut ajouter de nombreux dessins, des aquarelles, des sculptures et des objets d'art d'un grand intérêt.

A côté des nombreuses œuvres modernes signées de noms connus, figurent des toiles moins récentes des écoles italienne, hollandaise et française également signées par des artistes éminents.

Il convient de citer parmi ces dernières, trois toiles italiennes, dont une Vierge de Luini ; deux hollandaises dont un Jacques van der Does, et pour l'école française un très beau Watteau, un Pater (Comédiens dans un parc), deux délicats Corot, un sous-bois de Courbet, deux vigoureux Daubigny, deux Guillaumet, pour ne citer que les principaux morceaux.

L'art moderne se retrouve dans un beau portrait de

M. Salles, vigoureusement peint par Baschet, un Harpignies, un Léandre, quinze œuvres ensoleillées de Place-Canton, une belle marine de Masure, une fine tête d'enfant de Henri Martin, un Trouillebert, deux natures mortes de Chrétien, un portrait de femme de Humbert, une marine de Boudin, la vallée de Kertano de Tancrede Abraham, enfin des toiles de Damoye, Claverie, Lepine, Bazile-Lemeunier, Sauzay, Noirot, Planquette, Deyrolle, Victor Binet, Pezant, Petit-Jean, Barillot, des aquarelles et dessins de Detaille, Ziem, Luigi-Loir, Hédin, Stevens, Maurice Orange.

En sculpture, la Rêverie et le buste de Sainte-Geneviève en marbre par Leharivel-Durocher, un buste de Charlotte Corday, marbre de Bottinelli, un beau buste par Ch. Gauthier, des œuvres de Guillaume, de Rude et une fort belle statuette de Carlès (la Jeunesse).

Avant que nous quittions sa demeure, M. Salles tient, selon la mode normande, à nous offrir le vin d'honneur, et, le verre en main, M. Tournouër porte la santé de notre hôte, saluant en lui l'administrateur dont la vigilance éclairée a pu, non sans lutte, préserver de toute atteinte l'ancien domaine des comtes de Flers, et en a doté la ville, qui depuis 1902, a trouvé là une installation superbe pour son Hôtel de Ville, son Musée, sa Bibliothèque, en même temps que le parc, maintenant promenade publique, offre à la population un magnifique lieu d'agrément et de repos.

A ces compliments bien mérités, M. Salles répond en quelques mots pleins de bonhomie, disant qu'« étant vieux « garçon, il a eu moins de mérite qu'un autre et que, tout en « servant les intérêts de ses concitoyens, il a fait cela pour « sa satisfaction personnelle. »

Et sur ces paroles, qui nous font sourire, il nous emmène du côté du château, berceau historique de la Maison de Flers.

Les Seigneurs de Flers

On n'a sur eux que peu de renseignements pour toute l'époque antérieure au xiv^e siècle : le plus ancien seigneur dont il soit fait mention est Foulque d'Aunou, détenteur du fief en 1180 et dont la famille le conserva jusqu'au jour où

il passa à la maison d'Harcourt par le mariage de Robert avec Jeanne de Prunelai, héritière de la maison d'Aunou.

Aux ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles, on rencontre les Grosparmy, seigneurs de Beuville (1), comme possesseurs de Flers jusqu'en 1541 ; à ce moment les filles de Jehan, dernier du nom, Anne et Jeanne, l'apportent en mariage à Jean et Henri de Pellevé.

D'origine très ancienne, les Pellevé, qui comptaient dans leurs ancêtres un compagnon de Guillaume le Conquérant, conservèrent Flers fort longtemps.

Henri s'associa à la fortune du Béarnais et soutint sa cause pendant les guerres de la Ligue ; Henri IV récompensa sa fidélité en 1598 en érigeant en Comté, pour son fils Nicolas, la seigneurie de Flers qui n'était que baronnie depuis le ^{xiv}^e siècle (2).

Nicolas de Pellevé épousa le 25 décembre 1593, Elisabeth de Rohan, fille de Louis de Rohan, prince de Guéméné, et, du fait de ce brillant mariage, sa maison acquit un lustre tout nouveau.

Le château devient alors le rendez-vous des lettrés et des poètes ; les maîtres du lieu y tiennent cour d'esprit.

Ils accueillent les frères Montbesnard dont la jeunesse ne recule pas devant la composition d'une tragédie sur un sujet tiré d'Hérodote et acceptent la dédicace de leur *Psamménile* (3).

Thomas Sonnet, sieur de Courval, docteur en médecine, gentilhomme virois, grave les armoiries du Mécène de Flers en tête d'un ouvrage où il dévoile « les ruses et tromperies
« de tous theriaclevrs, alchimistes, chimistes, paracelsistes,
« distillatevrs extractevrs de quintessence, fondevrs d'or

(1) Nicolas de Grosparmy fut l'un des trois alchimistes de Flers et l'auteur de la *Clef majeure de Sapience et la science hermétique de la Nature*. Voir à ce sujet, *les Alchimistes de Flers*, par Ch. Vérel, Bulletin de la Société, tome VIII, p. 313.

Un autre Grosparmy, Raoul, fut évêque d'Evreux et ami de Louis IX.

(2) Nous avons vu plus haut Henri de Pellevé, envoyé par Henri IV à l'Abbaye de Belle-Etoile, en prendre possession en compagnie de Jacques de Crux qui en conserva le profit jusqu'en 1625. Richard de Pellevé, curé de Caligny, auteur du pillage de l'abbaye en 1562, était son frère.

(3) Cette œuvre est complètement tombée dans l'oubli : le seul exemplaire connu appartenait à la bibliothèque de Jules Appert.

« potable, maistres de l'élixir, et telle pernicieuse engeance
« d'impostevrs (1).

Deux pauvres rimeurs de Falaise, Elis de Bons et Elis d'Aubigny, célèbrent aussi le châtelain de Flers dans l'espoir sans doute de ramasser quelques miettes tombées de sa table; leur Muse famélique chante les grâces de sa fille, Renée de Pellevé, dans cet acrostiche composé sur les quatorze lettres de son nom.

R ends-toy, Amour, non, non, ne te rends pas,
E lle est à toy, cette belle Renée,
Z on sa vertu, de gloire environnée,
E t ses regards coniurent ton trespas.
E nfantelle, tes deffenses sont bas.

D epuis le iour que Renée fut née,
E t que le Ciel qui l'avoit destinée

P our te livrer mille et mille combas,
E n ses beaux yeux eust logé la puissance
T e fol Amour perdit, à sa naissance,
T arc, le carquois, la qualité d'un Dieu,
E t recogneut que cet Astre adorable
A enoit exprès le chasser de ce lieu
E t pour jamais le rendre misérable. (2)

L'éclat de la Maison de Flers ne survécut pas à Nicolas de Pellevé : son fils aîné, Louis, resta célibataire et le Comté échut en 1634 à Pierre, le cadet.

Celui-ci joua un rôle pendant la Fronde et perdit tous ses biens y compris la seigneurie de Flers : il mourut en 1659 laissant à son fils Antoine des dettes et une situation des plus embarrassées.

Sans se décourager, Antoine, qui avait eu de son mariage avec Charlotte de Crux les baronnies de Larchamp et de la Lande-Patry, obtint d'être remis en possession de la sei-

(1) *Satyre contre les Charlatans et pseudo-médecins empyriques, etc.*, par M. Thomas Sonnet, sieur de Courval, etc. Paris. Jean Milot, in-8°.

(2) Tiré du *Paranymphe de la cour ov sont depeintes les vertus heroyques du Roy, de plusieurs princes, seigneurs et dames de la France avec l'antiquité de leurs maisons*, par le sieur Elis de Fallaize. Roven, Jacques Cailloué, 1628, in-12, 302 p.

gneurie de Flers ; sa femme, si l'on en croit un passage de Loret, fut même dame d'honneur des reines Anne d'Autriche et Marie-Thérèse (1) ; elle servait à la Cour les intérêts de son mari qui, lui, ne quittait guère son logis bas-normand (2).

L'apanage des comtes de Flers était à ce moment considérable : outre les fiefs de Gasprée, la Bunèche, Montagnoux et la Riptière, il comprenait six paroisses, Flers, Saint-Georges, Aubusson, la Chapelle-Biche, la Chapelle-au-Moine, Saint-Clair-de-Halouze et en plus, nous venons de le dire, Larchamp et la Lande-Patry.

Antoine de Pellevé eut un fils, Louis, qui ne se maria pas ; il devint gouverneur de Meudon, mais perdit sa charge et mourut dans des circonstances tragiques qui sont ainsi rapportées dans *les Nouvelles de la Cour et de la Ville* (3).

« Ayant eu une querelle avec un officier, il se bat près
« de la porte des Carmes et donne à son adversaire un bon
« coup d'épée. Pris alors d'une sorte de frénésie, M. de Pellevé
« ne vit pas plutôt son ennemi hors de combat qu'il courut
« comme un furieux du côté de la Grenouillère. Ayant jeté
« ses habits d'un côté, son épée de l'autre et étant arrivé
« au bord de la rivière, il tira sa montre qu'il donna à un
« petit garçon pour la lui garder et il plongea la tête la pre-
« mière dans la Seine d'où on le retira trop tard pour le
« ranimer. »

Avec lui s'éteignit la race des Pellevé.

Il ne restait de ce nom qu'une fille, Antoinette Jourdain, sœur de Louis ; elle épousa René de la Motte-Ango et fit passer Flers dans cette famille.

Après René, Hyacinthe de la Motte-Ango devient propriétaire ; il achète en 1750 le marquisat de Messei et en

(1) Les Dames d'honneur et d'atour
Des deux Reynes de notre Cour
Scavoir l'illustre de Navailles,
Scavoir l'illustre de Noüailles,
Madame de Flers, mesmement,
Dame de grand entendement

Loret, *la Muse historique*, t. III, p. 252 (septembre 1660).

(2) *Le Recueil dit de Maurepas*, t. IV, p. 296.

(3) N° du 27 Avril 1736.

obtient quatre ans plus tard la réunion à son Comté de Flers.

Aux mains de la famille de la Motte-Ango, Flers connut des jours paisibles : la chronique de ce temps a conservé le souvenir de la belle Agathe de la Motte-Ango, comtesse de la Brisolière, grande chasseresse en Andaine, qui, la Révolution venue, eut dit-on quelques aventures et divorça.

Un peu plus tard, au temps de la chouannerie normande, le château fut le rendez-vous des fidèles du roi et l'on fondit pour en faire des balles le plomb des toitures.

Nous arrivons à la période moderne.

En 1806, Hyacinthe de la Motte-Ango vendit château et domaine à un riche étranger, le comte de Redern, que des opérations douteuses peut-être, mais assurément fructueuses avaient rendu possesseur d'une fortune considérable (1).

Jean-Sigismond Ehrinreich, comte de Redern, de Bernsdorf était originaire de Prusse (2).

On le voit dans sa jeunesse occupé des problèmes économiques et sociaux à la solution desquels les esprits se passionnaient dans les dernières années du XVIII^e siècle, et lorsque, entré dans la diplomatie, étant à trente-deux ans ministre de Saxe auprès du roi d'Espagne, il fit à Madrid la rencontre du gentilhomme français, de Saint-Simon (3), il était tout préparé à entrer dans les vues de cet utopiste qui rêvait d'établir la société sur des bases nouvelles et d'après un système échafaudé par lui.

Les deux hommes se lièrent. Il fallait à Saint-Simon pour lancer ses projets beaucoup d'argent ; Redern se charge de lui en fournir et, leurs relations devenant chaque jour plus étroites (4), ils établissent entre eux, en 1790, une asso-

(1) L'acte de vente fut passé devant M^e Robes, notaire à Paris, le 27 janvier 1806 : le prix était de 1.300.000 fr.

(2) Né à Berlin en 1755, mort à Nice en 1835 ; il avait été naturalisé Français le 2 juin 1811.

(3) Henri, comte de Saint-Simon, auteur du Saint-Simonisme, né à Paris en 1760, mort en 1825.

(4) « Nos deux âmes n'en faisaient qu'une », a écrit Saint Simon en parlant de Redern.

ciation basée sur l'achat en grand et la revente des biens nationaux.

Les opérations menées par Saint-Simon donnèrent de gros profits et, pendant le Directoire, les associés occupèrent ensemble à Paris le magnifique hôtel Chabanais.

Leur demeure devint le rendez-vous de la plus brillante société ; la table y était réputée une des meilleures de Paris, Saint-Simon se faisait gloire d'y faire asseoir les sommités scientifiques de l'époque ; c'était pour les deux amis une suite ininterrompue de fêtes luxueuses et de plaisirs raffinés. Mais, quand vint l'heure du règlement des comptes, les choses n'allèrent plus aussi bien et la liquidation, qui ne paraît pas avoir été faite à l'avantage de Saint-Simon, amena entre lui et Redern la rupture définitive (1).

Saint-Simon continua à poursuivre la réalisation de ses chimères. M. de Redern, abandonnant Paris, vint s'établir à Flers, et, retiré dans son château, s'y adonna à l'agriculture. Le domaine, tenu pour un des plus beaux de Normandie, s'étendait jusqu'à La Ferrière, Dompierre, le Châtellier, Saint-Clair-de-Halouze ; il en dépendait des forges, des verreries, des gisements de minerai, des forêts, des étangs, d'immenses étendues de champs et de prairies ; les fermiers de M. de Redern formaient toute une population.

Au château on menait existence somptueuse. On jouait aussi gros jeu et la châtelaine, Henriette de Montpezat, passe pour avoir risqué un soir, sur un coup de cartes, une des propriétés de son mari ; on en cite même le nom, c'était la ferme du Moulin-Delaunay.

Le souvenir de ces soirées fameuses s'était, il n'y a pas encore très longtemps, conservé dans la société flertoise et quand, dans un certain groupe, « de vénérables dames du « vieux « Flers » se réunissaient et se permettaient le délassement d'un « jeu sage et modéré, elles se demandaient souvent, avant « d'engager la partie : Qu'allons-nous jouer ? La réponse

(1) Voir sur les rapports de Redern et de Saint-Simon la curieuse étude publiée par M. l'abbé Rombaud à laquelle nous avons emprunté les renseignements ci-dessus. *Bulletin de la Société*, tome XIV, 1895, p. 359 et suivantes.

« était invariable : « Jouons le Moulin-Delaunay, comme « Madame de Redern (1). »

M. de Redern cependant se livrait à grands frais dans son domaine à des essais agricoles qui ne réussirent pas ; dégoûté de ce côté, il se tourna vers l'industrie sans plus de succès et engloutit des sommes considérables dans des spéculations et des entreprises de colonisation en Amérique. Ayant essuyé par ailleurs un échec électoral en 1815, il prit le parti de quitter Flers et vendit en 1820 terres et château à MM. Schnetz et Thirion, notaires à Paris.

Devenu seul propriétaire, M. Schnetz se fit rapidement une grande situation dans le pays et fut membre du Conseil Général de l'Orne de 1825 à 1844. Après lui son fils maintint ses traditions et prit sa place dans l'Assemblée départementale.

En 1902, sur l'initiative de M. Salles dont le dévouement sut triompher de tous les obstacles, la ville de Flers fit l'acquisition du château et du parc, assurant ainsi et définitivement la conservation de ce beau domaine.

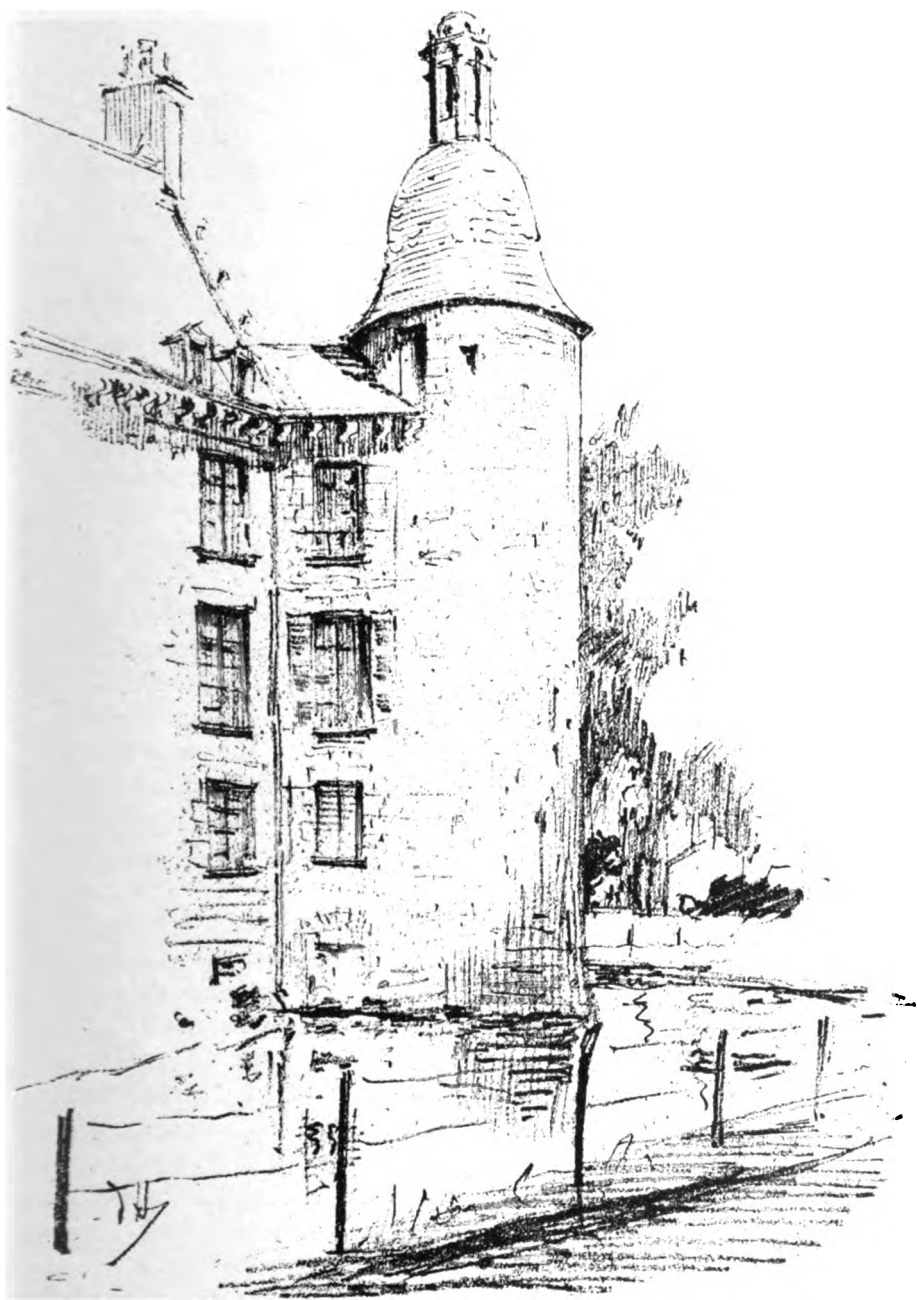
Nous voici devant le château.

Deux parties distinctes le composent, l'une, édifiée au xvi^e siècle par l'alchimiste Nicolas de Grosparmy, mort en 1741, haute et massive construction aux ouvertures rares, flanquée de deux tours avec des toits en forme de cloches ; l'autre, appuyée perpendiculairement sur la première, appartient au xviii^e siècle, elle est due à Ange-Hyacinthe de la Motte-Ango qui la fit bâtir en 1762. De grandes douves baignent les murs et communiquent par un pont avec un vaste étang dont les eaux sont fleuries d'une quantité de plantes et surtout de superbes nénuphars.

Nous pénétrons à l'intérieur par le perron monumental d'où la vue s'étend sur le parc et nous traversons les salons affectés aujourd'hui à la Salle du Conseil, aux mariages, aux réceptions de la municipalité.

Au premier étage se trouve le Musée dont la fondation ne remonte qu'à 1904 ; il contient déjà un certain nombre d'œuvres

(1) *Redern et Saint-Simon*, par l'abbé Rombaud, loc. cit.



Château de FLERS. — *Dessin de M. P. Hulot.*

de valeur parmi lesquelles se distingue un beau tableau de Van der Meulen représentant le « Siège de Landau ».

Mais nous sommes particulièrement intéressés par la visite du *chartrier* qui se trouve dans une pièce adjacente au Musée et dont l'installation due à M. Surville est des plus remarquables.

Il se compose de 258 volumes comprenant 10.000 documents, le tout classé, relié, inventorié et copié par notre confrère. L'histoire des guerres religieuses du xvi^e siècle y figure par de nombreuses pièces du plus haut intérêt historique pour la Basse-Normandie : on y trouve des autographes d'Henri IV, des documents portant les signatures de nos rois, de Charles IX à Louis XV, de la reine Marie de Médicis, de Colbert, de Corneille.

C'est au prix d'un immense travail qu'a été réalisée cette organisation parfaite qui fait le plus grand honneur à M. Surville et notre Président lui adresse, avec juste raison, de vives félicitations en exprimant aussi le désir que, pour mettre à la portée de tous les richesses de ce chartrier, l'un des plus importants de France, l'inventaire en soit prochainement publié.

Nous nous rendons ensuite dans l'ancienne orangerie du château transformée en bibliothèque.

Créée en 1873, elle compte aujourd'hui parmi les plus riches de Normandie et ne contient pas moins de 40.000 volumes.

A sa fondation se rattache étroitement le souvenir de l'un des anciens vice-présidents de notre Société, *Jules Appert*, qui, en mourant, fit don à la ville de Flers de 15.000 volumes ou brochures concernant l'histoire locale. Cette collection unique, à la réunion de laquelle M. Appert avait consacré cinquante ans de sa vie, a été depuis continuée et augmentée; M. Surville l'a excellemment classée de même que les autres sections de la bibliothèque.

L'heure va bientôt venir de gagner la gare où nous devons nous embarquer pour Vire ; il nous reste cependant un peu de temps et nous l'employons de la manière la plus agréable à faire, en compagnie de M. Salles et de notre ami, M. Jean Cabrol, conseiller d'arrondissement, une promenade sous les

magnifiques ombrages du parc qui virent jadis passer les nobles invités des la Motte-Ango et de Redern (1).

A la gare nous prenons congé de nos aimables hôtes en emportant le meilleur souvenir de la ville de Flers et des trop courts moments que nous avons pu lui consacrer.

VIRE

Vire est un lieu délicieux,
Vire est une ville normande ;
Ce n'est pas le séjour des Dieux
Vire est un lieu délicieux.
Mais ce que j'aime beaucoup mieux
La paix que l'on y trouve est grande,
Vire est un lieu délicieux,
Vire est une ville normande.

Ces jolis vers nous reviennent en mémoire durant le court trajet que nous avons à faire en chemin de fer pour gagner la capitale du Bocage normand ; en les écrivant notre regretté Gustave Le Vavas seur attira sans doute à la cité viroise de nombreuses visites, que n'est-il là aujourd'hui pour nous guider dans celle que vient lui faire sa chère Société Historique !

A la descente du train nous trouvons à la gare les voitures qui doivent tantôt nous conduire dans une première excursion aux environs de Vire. Pour le moment elles n'ont qu'à nous faire gravir la pente assez accentuée de la rue du Calva-dos, l'orgueil de la ville, large, bien alignée avec de beaux hôtels particuliers à façade de granit. Un petit crochet à droite par la vieille rue aux Fèvres et nous sommes rendus devant « l'hostellerie du Cheval Blanc », célèbre dans les annales du pays, où se tinrent de tout temps les réunions des beaux esprits de la contrée, où peut-être Olivier Basselin et Jean Lehoux et à coup sûr Castel et Chénédollé s'attablèrent. C'est là que pour deux jours se trouve établi notre quartier général.

(1) Parmi les plus beaux arbres du parc, qui en contient un grand nombre, on montre des arbres de Virginie que M. de Redern avait fait venir au temps de ses relations d'affaires avec l'Amérique.

A peine le temps de prendre possession du « logement » et déjà retentit la cloche du déjeuner : nous l'expédions vivement, car longue doit être l'étape de cet après-midi et, pour que ce soir nous arrivions au « gîte » sans trop de retard, ... il faut partir à point.

Donc en voiture — j'allais dire en selle — et en avant sur le chemin de la Graverie.

Nous sortons de Vire par la direction de Bayeux et après avoir traversé *Neuville* qui éparpille ses maisons des deux côtés de la route et montre en passant son église construite sous Louis XIII en style gothique, nous faisons notre première halte à quatre kilomètres de là au village de **la Graverie**.

Nous y sommes reçus par le curé, M. l'abbé Danguy, chercheur passionné de tout ce qui se rapporte au passé de la paroisse dévoué à son zèle.



Eglise de la Graverie. — Cliché de M. l'abbé Danguy.

La Graverie possède une église romane à laquelle les temps n'ont pas épargné les transformations. Sur un des murs on relève à certains endroits des traces de *l'opus spicatum* ; son chevet présente des fenêtres du ^{xiii}^e siècle et son clocher, construit en forme de bâtière et sur lequel on relève la date de 1649, offre le mélange de quatre styles différents. A l'intérieur se voit une charpente bien conservée du ^{xv}^e siècle ; le chœur et les chapelles, nous dit M. l'abbé Danguy, remontaient à la

même époque mais ont été complètement défigurés par des travaux malencontreux exécutés en 1772 et plus récemment en 1833.

De son presbytère, où il nous introduit, l'excellent curé a fait un véritable musée ; nous admirons cinq belles tapisseries d'Houplines, une cheminée Louis XV et un buffet de même style et d'une facture très élégante. Il nous montre aussi de curieux manuscrits, de vieux missels, les comptes de la Fabrique de 1535 à 1780, un registre des Tailles de 1595 à 1660 et, entr'autres pièces intéressantes, l'original sur parchemin d'un acte de 1612 par lequel Jean Belliève, abbé de la Luzerne, accordait une parcelle de la Vraie Croix au curé de la Graverie, Julien Symon.

Nous laissons l'érudit ecclésiastique au milieu de ses souvenirs et de ses livres en le félicitant et le remerciant à la fois.

Les voitures nous reprennent et, quittant la grande route, s'engagent dans un chemin qui suit à flanc de coteau le cours capricieux de la Vire.

C'est bien là le « Bocage normand » avec ses couverts d'une verdure intense dont les ardeurs excessives de l'été qui finit n'ont pas diminué l'éclat, ses horizons restreints mais s'ouvrant à chaque instant sur des échappées charmantes, nature rude au fond, mais n'allant pas jusqu'à l'âpreté et qui se dissimule sous la mollesse de ses contours, paysages d'un pittoresque attrayant, sans atteindre le grandiose, et donnant avant tout l'impression d'une tranquillité reposante.

Notre trajet durerait depuis une demi-heure à peine quand au bas d'une descente, à un détour très prononcé de la route, nous apparaît soudain au milieu d'une assez vaste prairie, véritable tapis vert encadré de beaux arbres, une ravissante église romane : c'est celle de **Sainte-Marie-Laumont**.

L'endroit est délicieux, mais quelle solitude !

Autour de nous aucun visage n'apparaît ; du château que l'on voit de l'autre côté du chemin et devant lequel nous sommes arrêtés, du village que l'on soupçonne proche aucun bruit ne parvient : on peut se croire en pays inhabité.

Cependant l'église a sa porte grande ouverte ; elle auss

est déserte. Nous avons tout loisir de la visiter en détail, elle le mérite et retient longtemps notre attention.

La voici telle que la vit avant nous un éminent archéologue (1), qui a bien voulu rédiger, spécialement à notre intention, les notes prises par lui au cours de sa visite.



Eglise de Sainte-Marie-Laumont. — Cliché de M. H. de Brébisson.

« L'église de Sainte-Marie-Laumont, décrite par M. de Caumont (2) est un édifice peu homogène, mais assez simple.

« Elle possède un chœur rectangulaire, un transept très saillant avec tour centrale octogone, une seule nef et un petit porche de plan carré.

« Le porche, voûté d'ogives, avec chapiteaux ronds à simples moulures, remonte au XIII^e siècle, ainsi que le chevet également voûté ; la nef, sans caractère, est dépourvue de voûtes ; le transept, de style flamboyant, forme un double

(1) M. Camille Enlart, conservateur du Musée du Trocadéro, le savant auteur du *Manuel d'Archéologie française*.

(2) *Statistique monumentale du Calvados*, t. III, p. 179.

vaisseau divisé dans le sens de la longueur, disposition qui n'est pas sans exemple (1).

« Le croisillon sud est voûté, celui du nord n'a que les amorces de voûtes qui n'ont pas été élevées ou qui ont disparu.

« La partie la plus intéressante et la plus ancienne de l'édifice est la tour centrale octogone, de proportions élégantes, couronnée d'une corniche à modillons et percée sur chaque face d'une baie simple à colonnettes. Elle appartient au style roman du ^{xii}^e siècle et à un type beaucoup plus rare que les tours carrées. On en trouve toutefois d'autres exemples en Normandie (2) et dans les provinces tributaires de l'Ecole romane normande : Ile de France (3), Boulonnais (4) et Flandre (5).

« Cette église renferme une inscription de 1466 commémorant un legs par lequel le curé, Jean Grulley, fonda une messe anniversaire et la sonnerie quotidienne du couvre-feu.

« On remarque aussi d'assez nombreuses dalles funéraires dont M. de Caumont a publié les inscriptions ; la plus ancienne ne remonte qu'à 1593.

« Dans le croisillon sud subsistent des débris de vitraux : on y remarque la Trinité, l'Agneau crucifère surmontant deux anges, un Chérubin tenant une couronne. La date de ces vestiges est voisine de 1500.

« Sous l'autel de bois du ^{xviii}^e siècle est conservé l'autel primitif en granit, surmonté d'une niche de style flamboyant.

« On remarque enfin dans l'église quelques statues de bois du ^{xvi}^e siècle accompagnées de blasons de donateurs : Saint Côme et saint Damien, en médecins ; saint Jérôme en cardinal ; saint Mammès accompagné d'un écu de gueules à trois bandes de sable. »

Nous remontons en voiture et de même que notre arrivée

(1) Depuis la fin du ^{xii}^e siècle (St-Jean-aux-Bois, près Compiègne) jusqu'au ^{xv}^e (Brunembert, près Boulogne-sur-M.).

(2) Clocher central de Touques (Calvados), clochers latéraux de Drubec (Calvados) et Tamerville (Manche).

(3) Cambronne (Oise), Poissy, Marcoussis, Morsang, près Corbeil.

(4) Leulinghem, Wimille, Audembert, Lumbres (démoli). St-Vilmer-de-Boulogne (démoli).

(5) Sercus, près Hazebrouck.

n'a soulevé aucune émotion, notre départ s'effectue sans que personne, parmi les habitants du lieu, s'il en est, paraisse s'en apercevoir.

En quittant Sainte-Marie-Laumont, nous nous engageons dans une montée où de chaque côté le chemin est bordé d'arbres magnifiques qui joignent leurs branches au-dessus de nos têtes, on dirait une avenue dans un beau parc ; par la chaleur qui règne cet après-midi, l'agrément de ces bienfaisants ombrages est des plus appréciables, la route se continue ainsi presque toujours sous bois, dans une exquise fraîcheur, jusqu'au point où, laissant à droite le village de *Carville*, nous commençons la descente qui va nous conduire au fond de la vallée de la Vire.

Cette partie du trajet est vraiment merveilleuse : la pente est raide et plus d'une fois le chemin a dû couper le rocher du coteau qui domine le vallon où la rivière roule ses eaux rapides comme un petit torrent. En face s'élèvent des pentes abruptes et boisées. Le site est d'une majestueuse solitude et l'on comprend que le moine Pivard, frère de saint Bernard, l'ait choisi naguère pour y fonder une abbaye (1) à une époque où nul bruit de l'extérieur n'en troublait la paix.

Il n'en est pas de même aujourd'hui qu'au plus profond du ravin, le viaduc de la Malherhière, long de près de 400 mètres, que nous apercevons sur notre droite, élève hardiment sur ses arches, à une hauteur de 76 mètres, le rail de la ligne de Vire à Caen, mettant dans ce paysage inviolé jusque là la note utilitaire de notre siècle.

Nous voici dans la vallée : la Vire y promène dans de jolies prairies ses eaux maintenant calmées ; nous les côtoyons en admirant leur limpidité et nous les quittons avec regret pour remonter dans la direction de **Campeaux**.

Depuis notre départ de Vire, vingt-deux kilomètres ont été parcourus par monts et par vaux ; nos équipages demandent grâce, et nous serons heureux nous-mêmes après cette rapide chevauchée de goûter quelques instants d'un repos qui nous est bien dû.

(1) Cette abbaye a été complètement détruite, il n'en reste actuellement aucune trace.

Nous descendons donc pour faire la « grand'halte » sur la place de Campeaux, les voitures sont dételées, et nous nous trouvons bientôt attablés dans la principale auberge autour d'un goûter improvisé qu'arrose le cidre du pays et dont chacun se déclare satisfait.

Le bourg en lui-même n'offre rien d'intéressant. Son nom paraît indiquer qu'autrefois un camp fut établi là; on a du reste trouvé aux environs des débris d'armes et relevé des traces d'anciens retranchements; ces découvertes font supposer que les Romains y ont autrefois passé.

Mais la journée s'avance, le soleil adoucit l'ardeur de ses rayons et commence à s'abaisser sur l'horizon; il nous faut repartir.

Nous nous dirigeons sur *Pont-Bellanger*, point culminant de la contrée; nous devons pour l'atteindre monter pendant plusieurs kilomètres et mettre pied à terre sur une bonne partie du trajet.

La beauté du paysage nous dédommage de cette fatigue. La route, appuyée d'un côté sur la montagne aux flancs dorés par les genêts en fleurs, côtoie de l'autre un vallon profond couvert de grands bois au milieu desquels apparaît la blanche silhouette d'un château (1); nous l'apercevons d'abord à droite, puis bientôt les détours du chemin le font passer à gauche et, lorsque nous parvenons en haut de la montée, nous dominons entièrement ses tourelles et ses futaies.

L'effet est curieux, et si, d'autre part, de l'endroit élevé où nous sommes, nous portons nos regards sur les vastes étendues qu'ils embrassent, nous admirons sans réserve ce beau pays dont les sites n'ont rien à envier à ceux des régions les plus favorisées.

Nous avons encore à nous arrêter à *Beaumesnil*.

Quand nous y parvinmes le jour finissait, et nous dûmes abrégier notre visite pour profiter de ses dernières lueurs.

L'église est cependant intéressante : le clocher, les piliers de la nef et le chœur sont de l'époque romane. Un vitrail du ^{xvii}^e siècle, malheureusement incomplet, représente le

(1) Le château de Pont-Bellanger des ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles et récemment restauré appartient à la famille viroise d'Amphernet.

Christ entre l'Eglise et la synagogue ; sur les murs se voit l'écusson aux armes des Renty, seigneurs du lieu.

Et maintenant il ne nous reste plus qu'à regagner Vire dont une lieue nous sépare encore ; il est nuit close quand nous descendons devant l'hôtel Saint-Pierre où nous devons trouver ce soir le réconfort nécessaire.

Le dîner est servi et tous nous y faisons grand honneur ; il se termine par un plat de choix que notre excellent confrère, M. de Brébisson, a l'heureuse idée d'ajouter au menu.

Sous ce titre : *Un peu d'Archéologie poétique à Vire* (1), il nous parle d'Olivier Basselin et d'une édition de ses œuvres qui parut à Avranches en 1833 par les soins de M. Travers (2), et à ce propos, il nous conte agréablement de quelle manière celui-ci ne craignit pas de duper les lettrés de ce temps là en ajoutant aux Vaux-de-Vire du célèbre foulon virois une poésie du même genre, mais de sa propre composition, et, par un raffinement de malice, accompagnée de notes et de judicieuses observations.

La critique littéraire accepta de confiance ; le grave historien, Henri Martin, cita même la pièce apocryphe à l'appui d'une de ses assertions sur Olivier Basselin ; la supercherie resterait peut-être encore à découvrir si, en 1866, au cours d'un congrès en Sorbonne, Travers, que le remords torturait sans doute, n'eût fait spontanément l'aveu de sa faute.... Ce fut un beau tapage ; quelques-uns s'indignèrent, d'autres plus nombreux en rirent et l'affaire n'eût pas d'autre suite que de laisser à Travers la réputation d'un aimable mystificateur.

Après le récit de ce joyeux épisode, notre confrère passe en revue toute une pléiade de poètes virois, de notoriétés diverses, depuis Gacé de la Bigue qui versifiait au ^{xiv}^e siècle, en passant par Jean Lehoux, lui aussi auteur de Vaux-de-Vire, Talleman (1764-1814) l'auteur de la *Campenade*, Castel (1758-1832) dont nous verrons la statue et qui chanta le cidre et les pommiers, pour arriver à Chênedollé, mort en 1833.

(1) On lira plus loin *in extenso* cette intéressante communication.

(2) Julien Travers, Membre de la Société des Antiquaires de Normandie.

M. de Brébisson termine en nous parlant des rapports que son grand'père, Gilles de Brébisson, entretenait avec le doux auteur des *Etudes Poétiques*, à qui il envoya des plantes de son jardin du Val d'Ante, à Falaise.

A son tour, M. Emile Picot prend la parole et nous sommes heureux de reproduire son aimable causerie.

« Messieurs,

« Notre savant confrère, M. de Brébisson, vient de nous entretenir des poètes virois ; je demande la permission d'ajouter quelques mots à ce qu'il nous a dit d'Olivier Basselin.

« L'existence de ce personnage a été longtemps légendaire, presque problématique. Des documents exhumés depuis une trentaine d'années par divers érudits, en particulier par Armand Gasté (dont une rue de Vire porte aujourd'hui le nom), nous permettent d'affirmer que, non seulement Olivier a existé, mais qu'il dut sa renommée, non pas à des chansons bachiques, mais à son ardent patriotisme et sans doute à des chants de guerre. Bien que les Anglais eussent conquis nos campagnes, le peuple se souleva contre eux à plusieurs reprises, prenant pour signe de ralliement la croix blanche du roi de France. Les principales insurrections eurent lieu en 1434 et 1436. Elles furent réprimées avec une extrême rigueur. Un document publié par M. Siméon Luce à la suite de son édition de la *Chronique du Mont Saint-Michel*, nous apprend que, en 1435, une pauvre femme, Jehanne la Hardie, avait été en-fouie toute vive pour avoir favorisé les insurgés.

« Olivier Basselin, le foulon de Vire, joua certainement un rôle lors d'un de ces soulèvements populaires, sans doute dans le second qui se termine par la sanglante bataille de Saint-Sever ; mais il fut pris et mis à mort. C'est ainsi que doit être interprétée une chanson, désormais célèbre, qui nous a été conservée par un manuscrit de Bayeux et par un manuscrit de la Bibliothèque Nationale. Cette pièce, qui figure, dès l'année 1543, dans un recueil imprimé par Alain Lotrian, à Paris, ne contient qu'un petit nombre de vers. En voici le texte, d'après l'édition que Gaston Paris en a donnée en 1875 dans ses *Chansons du xve siècle* :

Hellas ! Olivier Bachelin,
Orron nous plus de vos nouvelles ?
Vous ont les Anglois mis à fin !

Vous soulliés gaiment chanter
Et demener joyeuse vie
Et la blanche livrée porter
Par le païs de Normandie ;

Jusqu'a Saint Gille en Coutantin,
En une compagnie tresbelle,
Onques ne vy tel pellerin.

Les Anglois ont fait desraison
Aux compaignons du Val de Vire ;
Vous n'osez plus dire chançon
A ceulx qui les souloyent bien dire.

Nous prions Dieu de bon cueur fin
Et la douce Vierge Marie
Qu'il doynt aux Anglois male fin.

« La forme donnée au nom du poète, par le manuscrit de Paris : *Bachelin* et non *Basselin*, est vraisemblablement la forme originale, car elle est tout à fait conforme à la phonétique normande et nous savons tous combien le nom de Bachelin est encore répandu de nos jours.

« Il y eût à Vire même, au milieu du x^e siècle, un autre Olivier Basselin qui, à mon avis, ne saurait être confondu avec l'auteur des chansons — Celui-là était maître des œuvres du roi, c'est-à-dire conducteur des travaux exécutés sur le domaine royal — M. Germain Lefèvre-Pontalis a fait connaître en 1903, au congrès des Sociétés savantes, trois documents qui se rapportent à cet architecte; ils sont tous trois de l'année 1459.

« Je ne vous parlerai pas plus longtemps, Messieurs, de ce pauvre Olivier ; je me bornerai à rappeler son souvenir, comme le souvenir d'un patriote et d'un brave.

« Je désirerais citer encore les noms de plusieurs poètes normands dont, l'un au moins, nous est présenté comme l'auteur de Vaux-de-Vire.

« Une farce normande, qui paraît avoir été composée vers

l'année 1540, la *Farce du Bateleur*, dont on trouvera le texte dans *Le Théâtre français avant la Renaissance*, publié par Edouard Fournier, met en scène un badin qui présente au public les portraits de quelques-uns deses devanciers. Le personnage s'exprime ainsi :

Voecy des badins antiens,
 Voecy les ceulx du temps jadis,
 Qui sont la sus en paradis
 Sans souffrir paines et travaux.
 Voecy maistre Gilles Des Vaulx.
 Rousignol, Briere, Peuget,
 Et Cardinot, qui faict le guet,
 Robin Mercier, cousin Chalot,
 Pierre Regnault, ce bon falot,
 Qui chants de Vires mettoyt sus.

« Plusieurs de ces auteurs facétieux étaient probablement de Vire. Gilles Des Vaulx, comme tous les anciens faiseurs de farces, composait à la fois des œuvres légères et des poésies pieuses. On a de lui des chants royaux présentés aux palinods de Rouen (1). Il y avait à Vire une famille de son nom ; un Des Vaux, dont on lit des vers en tête des *Satyres* de Thomas Sonnet, sieur de Courval, était en 1621, lieutenant aux élus à Vire. J'avoue que Rossignol, Brière, Peuget, Robin Mercier, cousin Chalot me sont inconnus. Pour Cardinot, il se pourrait qu'il fût l'un des acteurs qui jouèrent en 1461 la sottie des *Menus Propos* (2). Enfin ce Pierre Regnault,

Qui chants de Vires mettoyt sus,

était peut-être le libraire qui eut des officines à Caen et à Rouen et posséda même un dépôt à Paris. Celui-ci exerçait déjà vers 1489 et l'on peut le suivre au moins jusqu'en 1513. Sa devise : *Faire et taire* convenait assez bien à un « bon falot » (3).

« Les noms que j'ai rappelés, Messieurs, montrent que

(1) Bibl. nat., ms. f. 2205, pc. 85, 104 ; — Bibl. roy. de Copenhague ms. Thott n° 59.

(2) Voy. mon *Recueil général des sotties*, 1902, I, p. 49.

(3) *Ibid.*, I, p. 50.

nous avons encore bien des recherches à faire pour connaître notre histoire littéraire. Le but de nos réunions et de nos excursions est précisément de nous exciter à ces recherches et d'y travailler en commun ».

La soirée s'achève en ces doctes entretiens ; ils charment délicatement nos esprits et nous font oublier la fatigue de la journée.

Pourtant nous devons songer au repos et réparer nos forces... Demain à l'aube, nous escaladons le Mont-Besnard !

TROISIÈME JOURNÉE (Mercredi 30 Août).

VIRE

(suite)

Sept heures à peine et nous voici réunis devant l'hôtel du Cheval Blanc, prêts à entreprendre la visite de la ville dans le court espace de temps que nous avons à lui consacrer.

Le soleil est déjà haut et met une tonalité intense sur le pittoresque tableau que présentent à cette heure matinale la rue aux Fèvres et la Tour de l'Horloge. Nous la voyons la vieille tour dans ce décor lumineux, telle qu'elle apparut au maître Robida le jour où il fixa son impression dans ces lignes d'un si joli dessin : (1).

« La belle aquarelle chaude et colorée que ce carrefour de vieilles maisons au fond duquel se dresse la Tour de l'Horloge ! Des premiers plans à souhait, de petites maisons, des échoppes en boutiquettes avec un mouvement de ménagères et de paysans dans la rue resserrée. Puis, au-dessus, une grosse tour ronde un peu éventrée, un peu écorchée, mais gardant intacte une garniture de très beaux machicoulis. La rue passe par une voûte sombre sous la haute tour carrée de l'Horloge qui porte à son sommet un campanile octogonal à coupole de la Renaissance, fortement patiné par le temps.

(1) A. Robida. *La Vieille France* — Normandie, p. 80 et suiv.

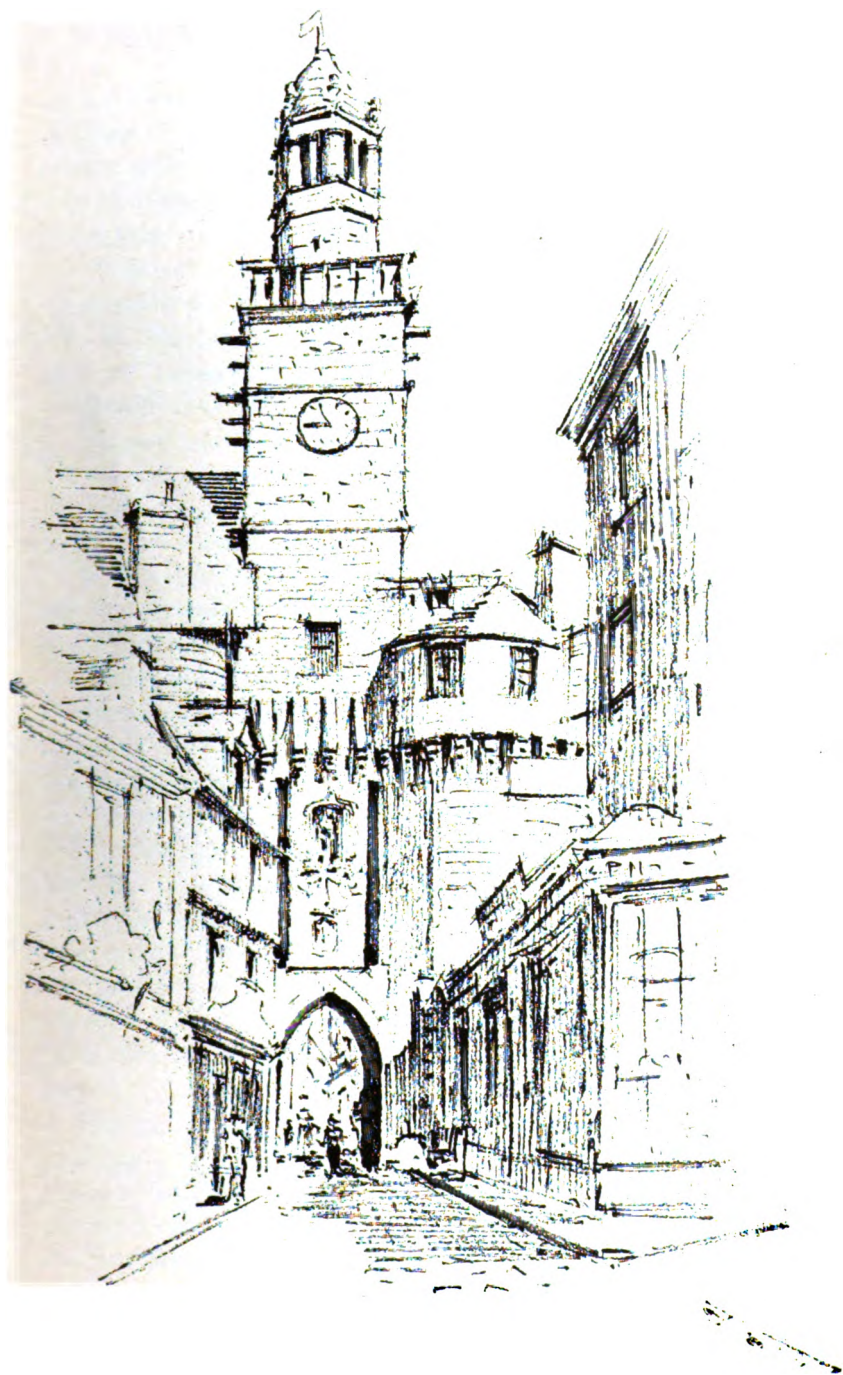
Une autre tour ronde, flanquant la porte, s'aperçoit à peine au-dessus des maisons adossées au vieux mur; des toits irréguliers couvrent le tout. »



VIRE. — Porte de l'Horloge. — Cliché de M. H. de Brébisson.

La voûte est surmontée d'une niche où les habitants ont placé en 1546 une Vierge avec l'Enfant Jésus, à la suite d'une assemblée où ils prirent cette décision : « Attendu que la Sainte Vierge est la patronne de la ville depuis son origine, sa statue sera placée à l'entrée de la principale porte ». La statue actuelle est de 1696.

Cependant deux nouveaux arrivants se dirigent vers nous



VIRE. — Porte de l'Horloge. — *Dessin de M. P. Hulot.*

et nous faisons cordial accueil d'abord à notre ami Robert Triger, le distingué Président de la Société Historique du Maine, qui s'excuse d'arriver après deux journées déjà passées, et ensuite à M. Émile Ballé, botaniste virois, venu obligeamment pour nous guider dans notre promenade à travers la ville.

Et de suite l'on part dans la direction du *Mont-Besnard* en passant par la rue où naquit *Turpin*, cet ouvrier menuisier, volontaire de 1792, qui accompagna à Saint-Domingue le général Leclerc, en revint dessinateur et botaniste et finit ses jours dans un fauteuil de l'Académie des Sciences.

Un peu plus loin nous saluons *Castel*, botaniste lui aussi, (la botanique est décidément en honneur à Vire) qui fut par surcroît maire en 1790 et a donné son nom à la place où s'érige sa statue.

Nous traversons la Vire et nous commençons l'ascension du Mont-Besnard. Elle ne fut pas d'ailleurs très longue, car, contrairement à ce que l'on pourrait croire, ce « mont » ne domine pas les alentours d'une cime altière; c'est une simple éminence assez élevée où l'on accède par une ruelle bordée de maisons pauvres d'apparence et de jardins, et, du haut de laquelle, on embrasse le beau panorama que présente Vire avec les flèches de ses clochers, le campanile de la Tour d'Horloge et la masse encore imposante de son donjon. La Vire fait à la vieille cité une ceinture argentée de ses eaux resserrées entre la pointe du rocher, qui portait autrefois le château, et les hautes collines qui lui font face; ces vallons verdoyants où elle continue sa course et qui se prolongent au loin, ce sont les *Vaux-de-Vire*, rendus célèbres par Olivier Basselin, où la rivière, aujourd'hui comme de son temps, actionne les fouleries de drap.

L'industrie des draps à Vire remonte au ^{xiv}^e siècle; elle fut apportée par les drapiers de Coutances expulsés de leur ville en 1378 par le roi Charles V qui les soupçonnait de se faire les complices des Anglais, et le pays a longtemps retiré de leur fabrication une grande prospérité. « A la veille de la Révolution, la ville comptait plus de 10.000 habitants et débitait par an vingt mille pièces de drap (1) ». De nos jours

(1) *La Basse Normandie*. L. Dimier et R. Gobillot, p. 181.

la fabrique viroise a fort à faire pour soutenir la concurrence d'Elbeuf et de l'Angleterre et, quoique dans ces dernières années d'importantes usines à papier soient venues s'ajouter aux fabriques de draps, bien des familles ouvrières ont dû chercher à s'employer ailleurs ; la population n'atteint pas aujourd'hui le chiffre de 7.000 âmes.

Au reste l'activité industrielle de la ville est concentrée dans les Vaux ; partout ailleurs, à part les deux ou trois rues affectées au commerce, Vire aux maisons en granit, aux voies calmes bordées de vieux hôtels souvent dissimulés dans les jardins ou au fond des cours, se présente sous un aspect assez triste ; c'est avant tout une ville bourgeoise,

La paix que l'on y trouve est grande.

Il n'en a pas toujours été ainsi. Nombreuses ont été, à travers les âges, les luttes sanglantes dont elle fut le témoin et qui eurent pour théâtre le château dont nous voyons aujourd'hui les restes : son histoire est celle de la Normandie.

Le Château

On en fait remonter l'origine à l'an 750, au temps de Pépin le Bref (1).

Le chef norvégien Rollon y passa quand, après avoir débarqué sur les rives de la Seine en 876, il fit la conquête des pays qui ont constitué la Normandie et que le roi Charles V lui concéda, avec le titre de duc, par le traité de Saint-Clair-sur-Epte en 910, date à jamais célèbre que la Normandie a commémorée l'année dernière.

Mais il n'existe de documents certains relatifs au château qu'à partir du ^{xiii}^e siècle.

D'après des chartes de cette époque, Henri I^{er}, roi d'Angleterre, l'augmenta considérablement en 1123, et, maître absolu de la Normandie depuis la bataille de Tinchebray,

(1) D'après les énonciations du *Papier terrier du domaine en la Vicomté et Chastellenie de Vire*, dressé par Jacques Desloges en 1544. (*Manuscrit de la Bibliothèque nationale B. 23, ancien 185.*)

l'environna d'une enceinte inexpugnable pour assurer la conservation de sa conquête (1).

A cette époque, la ville s'était formée sous la protection du château ; il y existait déjà une église, des moulins, des fours du Roy, des marchés.

Après la mort de Henri 1^{er}, sa fille Mathilde et son neveu Etienne entrèrent en guerre au sujet de sa succession ; Etienne s'empara de Vire, mais il dut en 1141 la restituer à l'héritière légitime.

En 1150, Henri II, ayant succédé comme duc de Normandie à sa mère Mathilde, donna le château de Vire à Ranulph II, comte de Chester, en reconnaissance des services que celui-ci avait rendus pendant la guerre de succession.

De Henri II, Vire passe à Richard Cœur de Lion—que l'on voit, en 1190, concéder à Richard Dedouit la sergenterie du château—puis à Jean sans Terre qui y parut à plusieurs reprises, le 13 décembre 1199, en novembre 1201, le 12 avril 1203 au retour de Rouen où il avait, dit-on, assassiné son neveu Arthus et une dernière fois, au mois de novembre de la même année, avant de s'embarquer pour l'Angleterre et de quitter la Normandie, abandonnée par lui à Philippe-Auguste.

Pendant la longue et triste période de la guerre de Cent Ans, Vire eut à prendre sa part des calamités qui s'abattirent sur notre malheureux pays.

Lorsque Edouard III, roi d'Angleterre, eût débarqué en France pour en disputer la couronne à Philippe de Valois et l'eût vaincu à Crécy (1346), Vire n'eut pas à souffrir de cette nouvelle invasion ; mais, après la bataille de Poitiers (1359) où le Prince Noir, fils d'Edouard III, défit Jean le Bon et l'emmena en captivité, celui-ci remit, par le traité de Londres, la ville et le château à son vainqueur en gage de sa rançon.

A la suite de cette défaite, toute la Basse-Seine eut à subir les incursions des bandes de Charles le Mauvais, comte d'Evreux, qui, bien que gendre de Jean le Bon, s'était fait l'allié des Anglais contre son beau-frère le roi Charles V. Ses

(1) Chartes extraites du Chartrier de Troarn citées dans les *Mémoires sur l'état historique et géographique du diocèse de Bayeux*. T. II, p. 391 et suiv.

soldats, cantonnés au château de Tracy et à l'abbaye de Saint-Sever qu'ils avaient fortifiée pour en faire le centre de leurs déprédations, attaquèrent plus d'une fois les Virois. Ceux-ci se défendirent bravement et purent conserver leur ville au roi : leur fidélité fut récompensée en 1367 par la remise d'une partie de leurs impositions.

Vire tomba pourtant au pouvoir de l'ennemi, en août 1368, par une ruse de guerre qu'employèrent cinquante ou soixante soldats anglais ; « habillés comme gens de village sur leur harnais », ils franchirent les portes, massacrèrent les gardiens et donnèrent ainsi passage à une troupe dont ils étaient suivis ; leur séjour ne dura d'ailleurs que quelques semaines.

L'année 1370 marque pour le château de Vire une date glorieuse. C'est en effet dans son donjon que le connétable Du Guesclin arrêta le plan de la campagne qui devait aboutir à la victoire de Cocherel(1) et délivrer, pour le moment du moins, la Normandie du joug de l'étranger.

Cependant la lutte séculaire se continuait, et l'infortuné Charles VI voyait à Azincourt (1415) sa vaillante noblesse écrasée par l'armée anglaise sous le commandement du roi Henri V. Après ce désastre, la reine Isabeau de Bavière et Philippe le Bon, son fils, négocièrent au nom du pauvre roi tombé en démente ; le traité de Troyes (1420) livra à l'envahisseur la Normandie et avec elle une grande partie de la France.

Comme toutes les autres forteresses normandes, Vire avait été incapable de résister et avait dû capituler dès le 21 février 1418.

Cette fois l'occupation fut longue.

En fidèles serviteurs du roi, les Virois supportaient mal la présence des Anglais dans leurs murs et plus d'une fois ils tentèrent de les « bouter dehors ». L'histoire a noté le courageux effort du baron de Montbray se mettant, mais sans succès, à la tête d'un mouvement populaire. En 1437, Jean Boschier fomenta une insurrection, mais ne put parvenir à déloger la garnison anglaise. Ce ne fut que trois ans plus

(1) Village à 17 kilomètres d'Evreux.

tard que sonna l'heure de la délivrance quand l'armée de Charles VII eut enfin triomphé dans les champs de Formigny (15 avril 1450) : en ce jour mémorable la Normandie fut rendue à la France complètement et pour toujours.

Le 26 du même mois, à la grande joie des Virois, les soldats français franchissaient les ponts-levis du château ; le duc de Richemond, qui avait vaillamment combattu, en recevait le gouvernement comme récompense de ses services.

C'est en ces jours de lutttes incessantes qu'*Olivier Basselin* dans son moulin à foulerie des Vaux composait ses poésies ; il se consolait du malheur des temps en célébrant le vin et le bon cidre dont il usait d'ailleurs très largement. C'était là son unique sujet et sans doute aussi sa seule préoccupation : car, il faut le remarquer, dans presque aucune de ses chansons à boire — et il n'en a pas fait d'autres — il n'existe aucune allusion à la triste situation du pays.

Si l'Anglais assiège les remparts de la ville, le foulon n'enflamme pas le courage de ses concitoyens ; son vers ne crie pas : « Sus à l'ennemi ! » mais « Courons aux celliers pour boire notre vin et notre cidre de peur qu'on ne nous les prenne ! »

Tout à l'entour de nos remparts,
Les ennemis sont en furie :
Sauvez nos tonneaux, je vous prie.
Prenez plus tost de nous, soudards,
Tout ce dont vous aurez envie :
Sauvez nos tonneaux, je vous prie !

Nous pourrons après, en beuvant,
Chasser nostre mélancholie :
Sauvez nos tonneaux, je vous prie !
L'ennemy qui est cy-devant,
Ne nous veut faire courtoisie.
Vuidons nos tonneaux, je vous prie !

Au moins s'il prend nostre cité,
Qu'il n'y trouve plus que la lie :
Vuidons nos tonneaux je vous prie !
Deussions-nous marcher de costé,
Ce bon sidre n'espargnons mie :
Vuidons nos tonneaux, je vous prie ! (1).

(1) L.XI^e Vau-de-Vire. Edition Garnier du bibliophile Jacob.

Olivier Basselin était un disciple fervent de Bacchus, il est permis de se demander s'il fut aussi bon Français(1).

Mais, suivons rapidement Vire en son histoire.

En 1476, par lettres patentes enregistrées au Parlement de Paris le 29 mars 1477, Louis XI, abandonnant au profit de Pierre de Rahem une portion de l'apanage de la couronne, lui donne « les ville, chastel, vicomté et seigneurie de Vire » le nouveau seigneur en prend possession solennelle le 26 juin de la même année.

Mais, revenant sur cette libéralité, son fils Charles VIII annula les aliénations faites dans le règne précédent et fit rentrer la châtellenie de Vire au domaine royal.

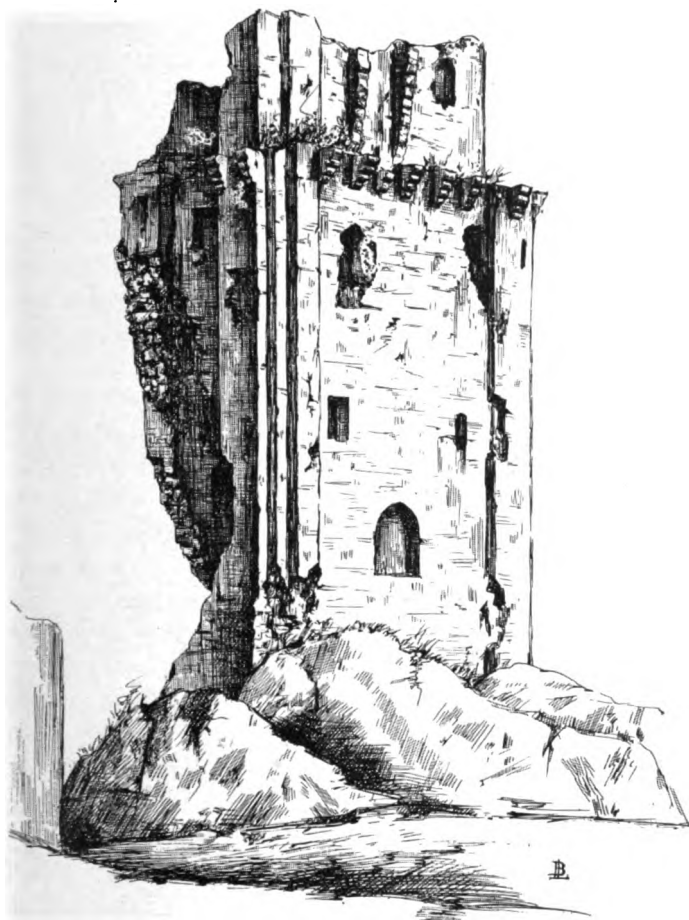
Les guerres civiles qui, à la fin du xvi^e siècle, désolèrent la France déchirée par la lutte entre les catholiques et les partisans de la Réforme, amenèrent pour Vire de nouveaux malheurs.

La population étant fortement attachée à ses anciennes croyances, Montgommery, le chef des protestants en Normandie, s'empara de la ville en juillet 1562 et ne repartit qu'après avoir installé dans l'église Notre-Dame, livrée d'abord au pillage, un prédicateur de la religion nouvelle.

Les catholiques n'attendirent pas longtemps pour venger cette injure et, dès le 31 de ce même mois, assaillirent les protestants. Montgommery, de Saint-Lô où il se trouvait, envoya sans retard du renfort à ses partisans : le château surpris fut occupé et le gouverneur, Juvigny, enlevé. Mais le duc d'Etampes et Matignon accoururent d'Avranches au secours de leurs coreligionnaires et mirent le siège devant la ville.

(1) Cette opinion très personnelle m'est dictée par l'examen des seules poésies d'Olivier Basselin : elle peut se trouver infirmée par les documents nouveaux auxquels M. Picot a fait allusion dans sa causerie rapportée plus haut : il faudrait s'en féliciter pour la mémoire du chansonnier virois.

On n'est d'ailleurs pas d'accord sur l'époque où il vivait. Les uns veulent que les Vaux-de-Vire aient été composés à la fin du xiv^e siècle et au commencement du xv^e, et alors la chanson ci-dessus reproduite, qui a pour titre *Le Siège de Vire*, aurait été faite au moment où les Anglais menaçaient Vire ; d'autres au contraire le font vivre au xvi^e siècle et croient qu'il est question dans cette pièce de l'investissement de la ville par les protestants en 1568. Bien que la première hypothèse nous paraisse la plus vraisemblable, nous nous gardons de prendre parti en cette querelle.



Le DONJON DE VIRE, vers 1780

Dessin à la plume d'après une sanguine de Delavente

**Tiré de *Vire monumental et pittoresque*, par M. Butet-Hamel et communiqué
par la *Revue illustrée du Calvados* et l'Auteur.**

Ce fut le signal d'une bataille acharnée de quatre jours pendant lesquels Vire fut en proie aux horreurs du carnage. La lutte se termina par la défaite des protestants ; retranchés dans le donjon, ils se défendirent avec acharnement, mais durent se rendre le 6 août.

Deux fois encore, Vire retomba dans la suite au pouvoir de Montgommery : le 12 mars 1563, où il fit prisonnier le gouverneur de Neuville, et l'emmena à Caen, enfin le 1^{er} septembre 1568.

A partir de là les annales de la ville ne rapportent plus aucun fait de guerre ; ses remparts n'auront plus désormais aucuns assauts à subir, ses bourgeois pourront avec tranquillité s'occuper de leur négoce.

Le château dont nous venons de retracer succinctement le rôle militaire, présentait, à la fin du xvi^e siècle, après les accroissements successifs qu'il avait reçus, un ensemble très important de défenses : c'est à cette époque qu'il doit être considéré comme ayant été le plus complet et il est intéressant de se le figurer tel qu'on peut le reconstituer d'après les documents du temps (1).

« Un promontoire aigu de granit et de gneiss, s'élevant abrupte au-dessus de la vallée creuse et tournoyante de la Vire, dont néanmoins les côteaux opposés le dominaient de toutes parts, servait de base au château. Son enceinte extérieure, terminée au midi par le donjon, munie à l'est et à l'ouest de quatre tours et de machicoulis, en couronnait tous les escarpements et semblait inaccessible, hormis vers le nord, où s'unissait au plateau inférieur de la ville la pointe rocheuse sur laquelle il était assis. Aussi était-ce de côté que les défenses avaient été le plus multipliées.

« Une haute et puissante muraille, flanquée de quatre tours, et un fossé profond séparaient d'abord de la ville et protégeaient une première cour intérieure. Une seconde muraille avec un second fossé, creusé dans le roc vif, séparait ensuite de la première et protégeait une seconde cour, au

(1) Nous en empruntons la description suivante à un excellent article publié en 1865 dans l'*Annuaire Virois* (1^{re} année) sous la signature de M. Isodore Cantrel.

fond de laquelle, sur son roc pyramidal, s'élevait enfin le donjon.

« La porte extérieure, avec un guichet latéral, fait assez rare dans les constructions de cette époque, s'ouvrait au nord entre les deux tours centrales, de plus de soixante pieds d'élévation, revêtues de pierre de taille de granit et si bien cimentées qu'on ne put les démolir qu'à la pointe du marteau ; elle était d'ailleurs, comme celle de la deuxième cour et du donjon, armée de pont-levis et de puissantes hermes.

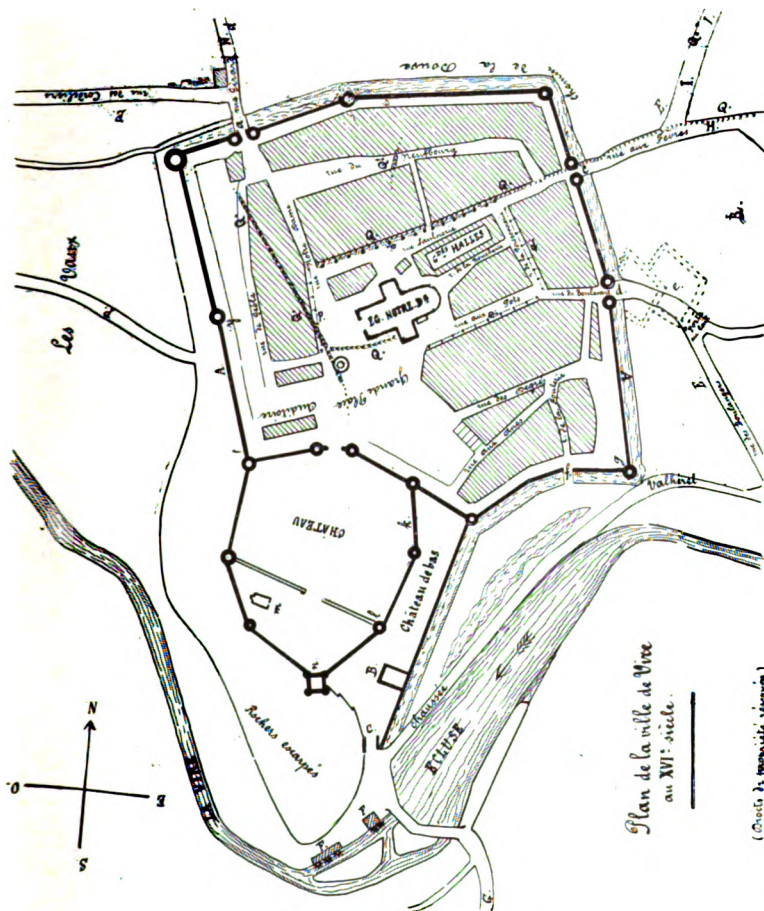
« La première cour renfermait quelques logements pour la garnison, la seconde avec celui du gouverneur, une petite chapelle (1) entre les deux tours de l'ouest, et dans celle de l'est, un puits qui ne tarissait jamais.

« Le donjon formait un carré parfait de 40 pieds de côté, avec deux légers contreforts à chaque angle. Ses murs, d'une épaisseur moyenne de 7 à 8 pieds, coulés à bain de chaux dans un revêtement irrégulier de granit et de micaschiste, recélaient les escaliers depuis le premier jusqu'au troisième et dernier étage. Ici régnait, dans tout son pourtour, une galerie extérieure de machicoulis, obtenue en même temps par un retrait sur l'épaisseur du mur et l'établissement en saillie de consoles festonnées de granit, innovation heureuse dans le système de défense dont les forteresses du XII^e siècle semblent offrir les premiers exemples.

« Les deux pans de murs sud et ouest, seuls encore aujourd'hui subsistants, offrent à l'observateur plusieurs de ces ouvertures cylindriques, de quelques pouces de diamètre, dont l'usage ne semble pas bien connu, et qui les traversent dans toute leur épaisseur. On y remarque également quelques cheminées, dont une énorme, au premier étage, paraît devoir caractériser la *Salle d'Armes* ; enfin, quelques fenêtres, ou carrées ou légèrement arquées, plus étroites toutefois aux

(1) L'abbé de Troarn avait la collation de l'église du château de Vire ; il existe une lettre du Pape Innocent III du 3 juin 1210 adressée à ce sujet à l'abbé Robert.

On trouve dans le chartrier de l'église Notre-Dame une donation de 1315 faite par Richard Tierselin et sa femme Péronnelle, de la paroisse de Talvende, à Robert Payen et Antoine de Neuville, trésoriers de l'Eglise Notre-Dame du château de Vire, de 9 sols de rente pour la fabrique de cette église. (Note communiquée par M. de Brébisson).



Tiré de Vire monumental et pittoresque, par M. Butet-Hamel et communiqué par la Reue
illustrée du Cabados et l'Auteur.

étages supérieurs. Certaines parties mieux traitées ont fait croire que la *chambre d'honneur* occupait le deuxième ; à l'ouest, de longues et étroites verges de cheminées couronnaient l'édifice dont la hauteur totale, au-dessus de l'esplanade, ne devait pas être moindre de cent trente à cent quarante pieds.

« A partir de celle des tours de la ville la plus rapprochée du château, vers l'est, et presque parallèlement à son parapet oriental, s'étendait du nord au midi, jusqu'au delà d'une chapelle bâtie au *xiv^e* siècle (1), à l'est et au-dessous du donjon, une grosse muraille crénelée qui complétait ainsi la défense commune. L'enceinte fortifiée qu'elle renfermait au-dessous du château se nommait le *Château de Bas*. Son fossé n'était séparé que par une étroite chaussée de la longue retenue d'eau des *Moulins du Roi*, traversée et alimentée par la Vire, dont les eaux se brisant ensuite de chute en chute, sous la pointe et le revers occidental du roc qui supportait le château, couraient arroser le pittoresque vallon des Vaux de Vire.

« Partant des trois grandes portes de la ville, trois rues principales venaient se réunir à la vaste place de l'église, en face de l'entrée du château, dont l'enceinte propre, se rattachait, par les points est et ouest de sa courtine septentrionale, à l'enceinte de la ville.

« Au nord et au nord-ouest du château, sous la forme d'un quadrilatère peu régulier, la ville s'étendait sur le versant méridional de la colline dont elle couronne la crête vers le nord. D'épaisses murailles défendues aux angles par six grosses tours à machicoulis fermaient, derrière de larges et

(1) a) Il y a en plus au pied du château une autre chapelle qui, ayant été fondée par la famille des Payen en porte le nom. Elle est voûtée par dessous et la voûte est soutenue par des piliers qui forment comme une chapelle souterraine (*Extrait des Origines et Antiquités de la ville de Vire*, d'après un manuscrit de M. H. Sauvage).

b) Vers 1371, Roger Payen, sieur de la Lande Vaumont, fonda et dota l'hôpital de Vire qui fut construit dans l'enceinte du château ainsi qu'une chapelle sous l'invocation de saint Maur et connue depuis sous le nom de *chapelle aux Payens* ; plus tard Nicolas, prêtre, fils et héritier de Roger, fonda également à Cerisy-Belle-Etoile la chapelle avec ses dépendances sous le même nom.

M. Payen de la Garanderie, allié à la famille de Brébisson, descend des Payens.

(Notes communiquées par M. de Brébisson).

profonds fossés, son enceinte continue, sur un développement de près de 700 mètres. Six autres tours, plus fortes encore, flanquaient deux à deux les trois portes principales, munies d'un appareil imposant de herses et de ponts-levis. La porte de *Martilly* s'ouvrait au nord, sur la route d'Avranches, Coutances et Saint-Lô ; celle de l'*Horloge*, et un peu plus bas, celle de *Saint-Sauveur* correspondaient à l'est aux chemins de Caen, Falaise, Domfront, etc. Deux *boulevards* (c'est-à-dire deux bastions), couronnaient, au-delà du fossé vers l'est, la *porte Saint-Sauveur*. Une quatrième porte, la *Porte Neuve*, au midi, n'offrait pour toute défense qu'un simple pont-levis et un contre-garde à l'ouest. Un chemin de ronde, dit le Chemin-du-Chariot, de trois mètres environ, régnait intérieurement au pied du rempart ».

Ces constructions formidables paraissaient indestructibles. Le temps les eût épargnées, les hommes en ont eu raison.

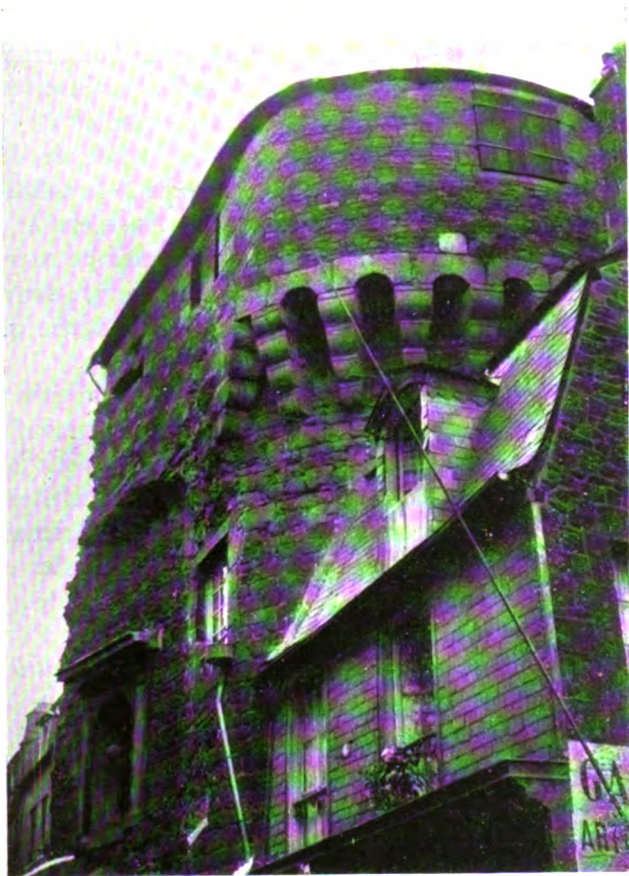
Les protestants avaient fait de nombreux prosélytes parmi les gentilshommes normands. Sans prendre part ouverte à la lutte que le gouvernement de Louis XIII soutenait contre les Rochellois, aidés par les Anglais, ils eussent volontiers favorisé toutes entreprises dirigées contre les places fortes de la province ; déjà en 1628, Vire avait failli être livrée aux ennemis du roi.

Les Etats de Normandie s'émurent et demandèrent la démolition des châteaux des villes de Falaise, Bayeux et Vire.

Richelieu s'empressa d'accueillir cette demande et, le 6 mars 1630, il fit rendre par le Conseil d'Etat un arrêt ordonnant que la charge de gouverneur du château de Vire serait supprimée et que le dit château serait démoli et rasé ; le sieur de Sommermont, fermier des aides se chargea de l'exécution.

L'œuvre de destruction commença et se poursuivit pendant de longues années ; elle durait encore en 1802 quand le maire Duboscq de la Roberdière, prenant prétexte de l'écroulement qui s'était produit d'une partie du donjon, proposa de le démolir complètement. Ce beau projet se heurta par bonheur à l'opposition de M. Asselin, sous-préfet de Vire à cette époque ; il ne fut pas poursuivi, et plus tard, en 1824, les vénérables restes du donjon durent aux soins éclairés d'un

autre maire, M. Huillard d'Aigneaux, de recevoir une consolidation qui les mettait désormais à l'abri de la destruction.



VIRE. — Tour de l'ancienne porte Saint-Sauveur.
Cliché de M. H. de Brébisson.

Des fortifications de Vire que reste-t-il actuellement ? En dehors du donjon, cinq ou six tours, la Porte-Horloge et quelques pans de murailles, précieux souvenirs que les Virois d'aujourd'hui auront à cœur de conserver, car il leur rappellent les épreuves de la cité, mais aussi son courage et ses gloires.

* * *

A notre descente du Mont-Besnard, nous sommes rejoints par M. Butet-Hamel (1), conservateur du musée de Vire, qui veut bien mettre à notre disposition sa parfaite connaissance de la ville et diriger la suite de notre promenade.

Nous retraversons la Vire et bientôt nous nous trouvons devant la *Tour aux Raines* (2) du XIII^e siècle, qui faisait partie de l'enceinte du Château Bas ; elle est couronnée de beaux machicoulis et, malgré l'abandon où on la laisse, se défend assez bien contre les injures du temps grâce à la solidité de son granit. On la nomme aussi Tour du Massacre et cette appellation semble évoquer de sombres scènes de carnage ; il n'en est rien pourtant, nous dit-on, et la pauvre tour doit simplement ce surnom sanglant à cette circonstance qu'elle servit autrefois d'abattoir à un boucher (3).

Nous longeons la rivière que borde la vieille *rue aux Teintures*, ainsi nommée des teintureries qui s'y trouvaient jadis et où se voient de curieuses maisons de la fin du XV^e siècle, (aux numéros 21, 29, 33, 43, 45, 51, 53, 61). Elles mériteraient toutes une visite ; nous avons seulement le loisir de remarquer celle du n^o 21 qui possède une belle rampe d'escalier en fer forgé du XVII^e siècle et celle du n^o 33 avec sa tourelle qui lui donne l'apparence d'un petit manoir.

Par des escaliers nous montons la ruelle des *Costils* qui paraît suivre l'ancien chemin de ronde du rempart. De là on jouit d'un très beau coup d'œil sur le donjon dont, par-dessus les toits des maisons, la masse se dessine de loin en profils accusés ; la grande ruine éventrée se dresse droit devant nous, ses flancs troués laissant passer la lumière crue du jour au travers de leurs ouvertures béantes, semblables à des blessures....

Le soir, par la clarté de la lune, l'effet doit être saisissant.

Nous voici à l'*hospice Saint-Louis* ou, comme le disent

(1) M. Butet-Hamel a publié dans la *Revue illustrée du Calvados* (n^{os} de juillet à décembre 1911) une suite d'intéressants articles sur Vire ; nous y avons puisé d'utiles indications.

(2) Ce nom lui vient des grenouilles qui coassaient aux alentours.

(3) Ce qui (dois-je le rappeler ?) fait dire à côté de moi à l'un de nos confrères, grave magistrat : « C'est ici qu'on massacrait les veaux de Vire ! »

maintenant encore les Virois, « aux Ursulines », en souvenir des religieuses qui l'ont bâti et y conservèrent leur couvent jusqu'à ce qu'elles en fussent chassées par la Révolution.

Grande construction du ^{xvii}e siècle, présentant le caractère sévère et solide de cette époque et se composant d'un bâtiment central avec deux ailes dont l'une, celle du sud, n'a d'ailleurs été terminée qu'à la fin du siècle suivant.

L'hospice est aujourd'hui desservi par les Religieuses de la Congrégation de Saint-Louis de Caen et nous y sommes accueillis avec affabilité par Madame la Supérieure.

A sa suite nous gravissons le superbe escalier en granit qui, dans l'aile nord, dessert les trois étages de l'édifice ; il est à double révolution avec des paliers supportés par trois rangs de colonnes de même pierre ; c'est un ouvrage d'une remarquable hardiesse. Nous visitons les salles où dans un ordre admirable sont installés la lingerie, la pharmacie et d'autres services accessoires.

La chapelle, où nous nous rendons ensuite, a été commencée en 1667 et terminée dix ans plus tard.

Elle se compose d'une nef et d'un transept couronné d'une coupole à douze pans.

Le maître-autel est orné de quatre colonnes en marbre d'ordre corinthien, de deux statues en pierre, *saint Louis* et *sainte Elisabeth*, et d'une *Adoration des Mages*, tableau des frères Delavente. Les murs sont décorés de belles boiseries du ^{xvii}e siècle qui ont été continuées et achevées dans le même style, avec un goût éclairé, par M. l'abbé Guernier qui fut aumônier de l'hospice ; dans le chœur se voit une double rangée de stalles en chêne ouvragé.

Mais notre attention est surtout retenue par un groupe en pierre de la Vierge et l'Enfant Jésus, provenant de la chapelle du château de Coulonces, œuvre naïve et charmante qui semble pouvoir être attribuée au ^{xiv}e siècle.

Cependant la présence inaccoutumée d'un groupe aussi nombreux de visiteurs a mis un émoi dans la maison. Au sortir de la chapelle, nous voyons apparaître aux fenêtres de la cour les têtes curieuses des pauvres vieilles et des bons vieux, pensionnaires de l'établissement et, quand, prenant congé de la Supérieure, nous lui remettons le produit d'une

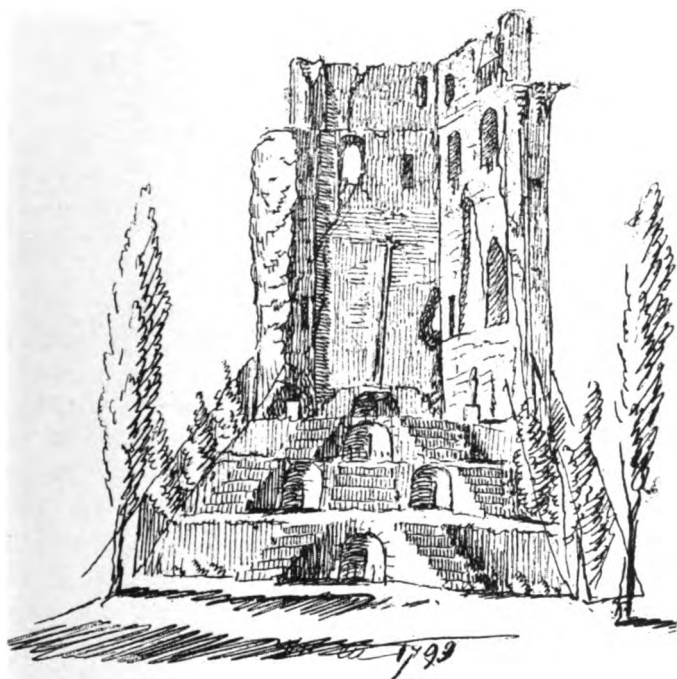
collecte faite à leur intention en la priant de le faire servir à l'amélioration de l'ordinaire : « Ce sera pour leur café, nous répond-elle avec un sourire, c'est ce qui leur fera le plus de plaisir ».



VIRE. — La Croix des Monts. — Cliché de M. H. de Brébisson.

Nous quittons l'hospice par les jardins d'où la vue s'étend agréablement sur la ville ; on y voit une vierge du ^{xvii}^e siècle en porcelaine de Ger sur un socle de pierre.

Un carrefour que nous traversons ensuite est orné d'une grande croix de granit, dite *Croix-des-Monts*, qui se dresse



Le DONJON DE VIRE et le CALVAIRE, en 1793

Dessin à la plume de Dubourg-d'Isigny

Tiré de *Vire monumental et pittoresque*, par M. Butet-Hamel et communiqué
par la *Revue illustrée du Calvados* et l'auteur.

derrière un autel en pierre ; cet autel est surmonté d'une niche où était autrefois placée une Vierge.

Nous arrivons sur la *place du Château* au fond de laquelle s'élève le donjon ; un tertre assez élevé à la base des vieilles murailles, sur lequel s'échelonnaient autrefois les degrés d'un calvaire détruit en 1793.

De chaque côté de l'esplanade une double rangée de magnifiques tilleuls formant avenue font à la forteresse déchuë, mais fière encore, une parure de verdure et d'ombre.

« C'est tout à fait (1) l'église verte du poète, un jaillissement de hautes branches droites comme des colonnettes se rejoignent superbement pour former une belle voûte verte qu'à peine de loin en loin un mince filet de soleil réussit à percer.

« La splendide plate-forme ! A gauche, on plane au-dessus de la ville étagée en désordre sur des pentes diverses : de vieilles rues grimpantes, de vieux toits dominés par la Tour de l'Horloge, la ville et ses lavoirs, le quartier des teinturiers sur la rivière.... à droite aucun toit, aucune maison, un précipice de verdure. Au-dessous des sommets d'arbres, un fouillis de végétations sur des pentes dégringolées par des allées en zig-zag et, par-dessus les masses vertes, les hautes collines du Bocage normand..... »

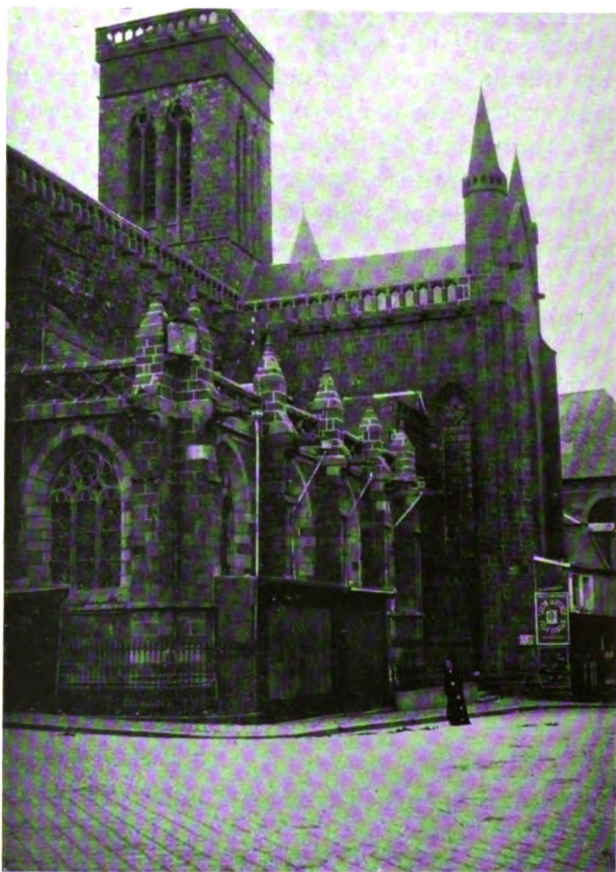
Malgré le charme qui s'attache à ce spectacle, nous ne pouvons nous attarder et nous nous dirigeons vers l'église Notre-Dame.

Notre-Dame

On discute sur le point de savoir si cette église est celle qui se trouvait dans l'enceinte du château et dont nous avons parlé plus haut. Mais, selon l'opinion la plus accréditée, l'église actuelle a remplacé une chapelle que les habitants de Vire avaient fait construire hors les murs du château-fort pour servir de paroisse, dans le milieu du ^{xii}^e siècle, au moment où, ainsi que nous l'avons dit, Henri I^{er}, roi d'Angleterre avait fait au château des agrandissements considérables. Elle fut dédiée en juillet 1272.

(1) A. Robida. — *La Vieille France, Normandie*, loc. cit.

« Notre-Dame de Vire est une élégante église gothique, simple, bien construite, de proportions élancées et heureuses. On y trouve toutes les phases de l'évolution gothique, depuis l'art de la première moitié du XIII^e siècle, dans la nef, jusqu'à



VIRE. — Église Notre-Dame. — Cliché de M. H. de Brébisson.

l'architecture flamboyante, dans le chœur. La façade et la tour-lanterne représentent le style intermédiaire de ces deux périodes ; mais, malgré cette diversité, l'édifice présente une grande harmonie : en effet, quand le style a changé, les proportions n'ont été modifiées que dans le détail, et, depuis le

commencement jusqu'à la fin des travaux, l'emploi du granit a imposé à la décoration une sobriété continue.

« La nef a de gros piliers ronds en forme de colonnes, des arcades sans moulures, un triforium composé de deux baies en tiers point sur chaque travée, et des fenêtres hautes en lancette. Fenêtres et triforium sont dépourvus de tout ornement, à part un cordon très simple qui passe sous leurs appuis. Entre le triforium et les arcades règne une frise de quatre-feuilles en creux qui se répète sur la façade au-dessus du portail. C'est là une décoration bien normande, qui se retrouve agrémentée de sculptures à Séez et à Saint-Pol-de-Léon.

« Les colonnes uniques engagées qui reçoivent les retombées de la voûte d'ogives ont des chapiteaux sans aucune sculpture, couronnés de tailloirs carrés chanfreinés.

« A l'extérieur, la balustrade à arcs tréflés des chéneaux est bien près de former toute la décoration ; les gargouilles sont entièrement dépourvues de sculptures et la rose de la façade n'a pas de moulures. Elle a perdu son remplage. Au dessous, s'ouvrent trois fenêtres et un joli portail de la seconde moitié du ^{xiii}^e siècle.

« La tour centrale ne forme pas lanterne ; elle est carrée et sans flèche, avec balustrade à arcature tréflée, et, sur chaque face, deux baies avec meneaux et tympan encadrent des trèfles et quatrefeuilles découpés. Ces baies de clocher à meneaux et le caractère de leurs remplages indiquent la fin du ^{xiii}^e siècle ; le bras sud du transept appartient à la même période.

« Au ^{xv}^e siècle, on reconstruisit le chœur, pourvu d'un déambulatoire à piliers ronds sans chapiteaux. Ce chœur n'a pas de triforium, mais une galerie de circulation à parapet découpé y règne au niveau de l'appui des fenêtres. En même temps que l'on élevait cette partie de l'édifice, on construisit une suite de chapelles entre les contreforts de la nef » (1).

L'église étant devenue insuffisante pour la population, une chapelle, qui aujourd'hui encore porte le nom de Chapelle neuve, y fut ajoutée à droite du chœur en 1764 ; cette annexe

(1) Nous devons cette description à M. Enlart.

malheureuse, sans aucun caractère architectural, dépare le noble édifice : on y a placé un autel Renaissance d'une sculpture remarquable provenant du couvent des Cordeliers et exécuté en 1715 par le F. Joseph. Cette chapelle a été pendant la Révolution le siège d'un club et fut le théâtre de scènes tumultueuses.

Comme détails intéressants, indiquons dans l'église la porte du nord dite « de la petite poissonnerie » à arc surbaissé et dont le granit est finement fouillé en un décor de feuilles et de fruits, et une grande niche du x^ve siècle au-dessus de la seconde arcade du chœur du côté nord, aussi très sculptée.

Lors des incursions des protestants en 1562 et surtout en 1568, bien des richesses furent détruites (1).

Depuis lors, comme dans bien d'autres sanctuaires, de regrettables remaniements ont fait disparaître des objets précieux, soit par leur ancienneté, soit par leur valeur artistique.

Pourtant Notre-Dame présente aujourd'hui encore de nombreuses œuvres dignes de fixer l'attention.

Citons le Christ qui décore l'arc triomphal, beau spécimen des sculptures sur bois, exécuté par les ouvriers de Vire, un lutrin Louis XIV en bois sculpté par Gasté, le maître-autel en bronze doré moderne, œuvre des frères Vimont ; l'autel de la chapelle Saint-Pierre avec quatre colonnes dont les piédestaux sont ornés de bas-reliefs et de statues représentant les quatre évangélistes ; dans la même chapelle deux statues en bois d'anges en adoration, travail de la Renaissance ; la chaire faite par Duchâtellier en 1642 ; les orgues qui furent refaites en 1593 après avoir été détruites par Montgomery, le buffet actuel vient de l'abbaye d'Aunay et fut placé là pendant la Révolution ; enfin dans la chapelle de l'abside un autel en pierre du x^ve siècle, le seul qui reste des anciens autels de l'église.

La visite est terminée, et en nous éloignant, nous admirons les belles lignes du monument entièrement construit en

(1) « Montgomery et les gens de son armée de la prétendue nouvelle religion pillaient et ravageaient l'église et cassaient les vitres, grilles, huis, fenêtres, chaises, sièges, coffres, autels, images et emportaient une custode, un calice avec les ornements de l'église. » (*Archives de Notre-Dame*).

pierres de granit que le temps a revêtues d'une patine chaudement colorée.

Malheureusement les échoppes appliquées sur les murs en rompent l'harmonie, et puis que voyons-nous ? Du côté sud, les cinq contreforts sont surmontés de gargouilles ; l'eau qu'elles rejettent tombant sur les toits des constructions parasites, n'a-t-on pas imaginé de munir chacune d'elles d'un « récipient en zinc » dans lequel elles se déversent et qui est lui-même continué jusqu'au sol par une gouttière éloignée du mur ! L'effet serait grotesque s'il n'était en même temps odieux : nous faisons appel à l'autorité de la Commission des Monuments historiques dont relève certainement Notre-dame pour faire enlever ces tuyaux qui la déshonorent dans toute cette partie.

* * *

« Il ne faut pas aller chercher à Vire, parmi les constructions municipales, des monuments dignes de ce nom par leur architecture ou leur décoration, si ce n'est le beffroi qui est le monument le plus original de la ville.

« C'est dans les hôtels bourgeois, dans les vieilles maisons, voire dans les cours et les caves que l'artiste et le curieux découvrent d'intéressantes œuvres du passé » (1).

Il ne pouvait rentrer dans notre programme de cette courte matinée de rechercher tout ce que la capitale du Bocage peut ainsi recéler d'intime et de caché dans le domaine historique et archéologique.

Peu de temps nous restait pour terminer notre promenade et nous devons nous borner, en passant à travers le quartier tranquille où se trouvent les vieilles demeures, à évoquer le souvenir des anciennes familles aristocratiques ou bourgeoises qui les occupèrent autrefois.

Elles sont nombreuses et nous devons nous contenter d'une simple énumération (2).

(1) Butet-Hamel, *Vire monumental et pittoresque*, (*Revue illustrée du Calvados*, 1911, p. 158).

(2) Nous la reproduisons d'après l'article de M. Isidore Cantrel publié dans l'*Annuaire virois* (2^e année 1868, 1869, 1870) sous le titre de *Vire en 1793*.

Rue Notre-Dame. — Habitations occupées en 1793, par les familles Collardin de la Pinsonnière, Vaultier du Chesnay, Porée du Reculey, Brouart de Clermont, de Monlien du Rocher, Huillard d'Aigneaux, de Monlien de Perthou, Brenet de Brays, Grivel de la Grivellière, Roussel de Fontenelle (maison à échauguettes), Le Chevalier du Closfortin, Heurtault de Boisneville.



VIRE. — Hôtel du Rocher, 20, rue du Neufbourg.
Cliché de M. H. de Brébisson.

Rue du Neufbourg. — (Rue de l'Egalité pendant la Révolution), rue de l'aristocratie. Habitations occupées en 1793 par les familles de Campagnolles (puis du Rosel de Saint-Ger-

main), de Corday d'Arcelais (puis du Rocher, de Saint-Germain et d'Aigneaux), de Thoury de Roullours, de Thoury de la Corderie, Drudes de la Catherie, du Parc, de Lioult de la Baconnière, de Jacques Le Coq, ancien directeur des Aides, Lambert de Presle (puis Maurice et Gallet), Le Brun de Blon, de Percy, Boyvin de Montigny, Boyvin de la Martinière, du Buisson de Courson, Godard de Piltière, d'Airou d'Aignaux Porée du Reculey. Au n° 20, porte monumentale de l'hôtel du Rocher, surmontée d'un écusson accosté de deux lions.

Rue des Cordeliers. — Habitations occupées en 1793 par les familles de Banville de Fresne, Brouard de Clermont, du Halley, Guezet du Coudray, Cahours (aujourd'hui sous-préfecture), du Hamel de Saint-Denis, Viel de la Graverie, Hénault de Beaumont (puis de Lahaye), Le Carpentier, Brenet de Brays, de Couespel, et la maison natale du poète René Richard Castel.

Rue Chênédollé. — (Ancienne rue de la Douve). Habitations en 1793 des familles Dubosq de la Roberdière, Dubourg, potier d'étain, Le Harnois, maître en chirurgie, de Saint-Martin-Don où naquit Chênédollé, Esneys des Parcs et Achard de Saint-Manvieux (puis du baron de Chaulieu), Hubert du Bouley; au n° 17, tour de l'ancienne enceinte. A l'angle de la rue et de la rue Notre-Dame, fontaine Esman-gard, monumentale avec pyramide, 1781.

Je viens d'écrire le nom de *Chênédollé* (1). Ses concitoyens ont honoré le poète élégiaque en plaçant son buste au-dessus d'une fontaine. Il a laissé le souvenir d'un homme modeste, « triste comme un saule pleureur », a dit Châteaubriand (2) mais aussi plein de bonté. Il ne chercha pas la faveur auprès des puissants du jour, mais sut rester fidèle au malheur et l'on rappelle que, lorsque le roi Charles X coucha à Vire en août 1830 (dans la propriété Baudry de Noyers, appelée le Cotin, rue du Calvados) en allant s'embarquer à Cherbourg, Chênédollé vint lui rendre hommage entre ses deux filles, vêtues de blanc, qui offrirent des fleurs au roi sur le chemin de l'exil.

(1) Né à Vire en 1769, décédé en 1833.

(2) *Mémoires d'Outre-Tombe*.

Par delà le vieux quartier aux anciens hôtels familiaux se trouve le côteau *des Rames* sur lequel les foulons de jadis apportaient leurs draps pour les faire sécher. On s'y rend par une ruelle resserrée entre des murs de jardins qui aboutit à un long passage voûté, sorte de tunnel au-dessus duquel on a réuni deux propriétés particulières. L'accès n'a rien d'engageant, mais au débouché de ce couloir apparaît subitement le paysage le plus séduisant et l'on ne regrette plus le chemin assez long que l'on vient de parcourir.

Ce sont encore les Vaux de Vire que nous avons devant nous tels que le poète les vit dans son enfance, tels qu'il les chanta :

Vallon délicieux, fraîche et riche verdure,
Bondissante cascade à l'éternel murmure,
Doux prés, rians coteaux, magnifiques vergers,
Parés d'arbres en fleurs, rivaux des orangers,
Vous, sauvages beautés, pittoresques abîmes,
Et vous, dont si souvent je gravissais les cimes,
Vieux rochers au front chauve ou couronnés de bois
..... Enfin, je vous revois ! (1)

Après quelques instants de repos, nous rentrons en ville pour regagner l'hôtel et, quand nous passons sous la voûte de la Porte-Horloge, la cloche du campanile qui, depuis 1430, sonne l'heure aux Virois, nous dit que le moment du départ est arrivé.

Il est en effet onze heures et les voitures sont là pour nous conduire à *Saint-Sever*.

* * *

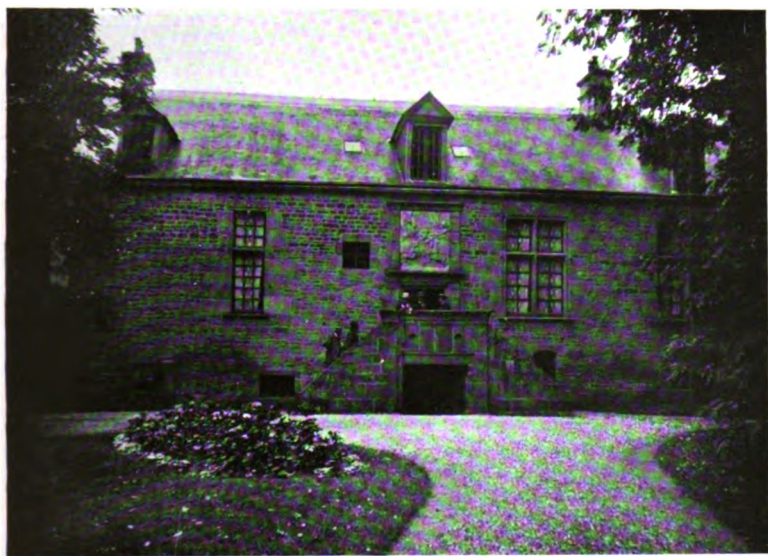
Treize kilomètres seulement sont à parcourir pour gagner Saint-Sever.

Nous sortons de Vire par un chemin sinueux qui, à travers un faubourg, descend dans les Vaux et rejoint la belle route de Granville ; de là c'est une ligne droite qui se poursuit à travers la campagne où se succèdent les fermes aux « cours » plantées d'innombrables pommiers.

(1) Chénedollé. *Le Val de Vire*.

A mi-chemin, premier arrêt : Nous sommes à la **Cour de Coulon es** et nous devons visiter ce joli manoir.

La construction est du ^{xvi}e siècle, mais elle en a remplacé une beaucoup plus ancienne qui s'élevait à la même place et dont les parties inférieures subsistent ; anciennement salles d'armes sans doute, aux temps où Coulonces joua son rôle dans les guerres, et maintenant cuisines, elles montrent leur âge par des voûtes du ^{xiii}e siècle.



Manoir de la Cour de Coulonces. — Cliché de M. A. de Cénival.

Le logis est précédé d'un perron élevé au-dessus duquel se voit le blason malheureusement mutilé des anciens seigneurs.

De l'autre côté, la façade sur la campagne a été refaite à une époque récente dans le même style, ses meneaux se reflètent dans les eaux calmes d'une pièce d'eau qui a remplacé les douves régnant autrefois autour du petit château.

A l'intérieur où nous introduisent aimablement M. Huet et son fils, propriétaires actuels, nous admirons deux superbes bahuts Renaissance et une armoire normande aux lignes simples et d'une harmonie merveilleuse.

La Cour de Coulonces fut, en 1336, érigée en baronnie pour Jean de Villiers. Elle passa ensuite aux La Haye dont l'un, le baron Jean, fut parmi les gentilshommes qui défendirent victorieusement le Mont Saint-Michel contre les Anglais. Dans la suite les familles de Tournebus, de Bordeaux, d'Assy-



Manoir de la Cour de Coulonces. — Cliché de M. A. de Génival.

le-Cornu et de Livet la possédèrent. Elle échut en dernier lieu, vers 1870, à MM. de La Rochette et de Rocherolles, héritiers de la dernière marquise de Coulonces, qui peu après la vendirent à M. Huet.

Près de la route, isolé à l'entrée, se trouve un bâtiment qui fut la chapelle ; de style ogival, il est surmonté d'un

petit clocher avec lanternon en bois, la porte en granit est surmontée d'un riche bas-relief (1).

Nous prenons congé de MM. Huet en les remerciant et nous remontons en voiture ; une demi-heure après nous descendons à **Saint-Sever** où le déjeuner devait être servi.

Les douze coups de midi avaient depuis quelque temps déjà tinté à l'horloge de l'église abbatiale quand nous nous mîmes à table à l'hôtel Malherbe. Que dire de ce repas pris sous un patronage aussi illustre, sinon qu'il fut apprécié, comme il le méritait, avec toute la faveur que nos courses du matin lui avaient d'avance ménagée ?

Le café pris, nous revenons à l'archéologie et à l'abbaye de Saint-Sever — ou plutôt à ses souvenirs.

SAINT-SEVER

Au commencement du vi^e siècle, Sever, jeune homme issu d'une famille riche autrefois, mais ayant perdu ses biens, arrivait de Coutances dans le pays qui porte aujourd'hui son nom, alors soumis à l'autorité du gouverneur romain, Corbécénus.

Il entra pour gagner sa vie dans la domesticité du seigneur et remplit, dans sa maison, l'infime emploi de gardien des chevaux. Sever était chrétien. Bientôt sa vertu le fait remarquer ; des prodiges naissent sous ses pas. Corbécénus, instruit de ces merveilles, est saisi d'admiration et veut combler d'honneurs son humble serviteur ; mais celui-ci lui demande pour toute faveur de se retirer dans un lieu solitaire pour s'y consacrer au service de Dieu. Le maître y consent, se fait lui-même chrétien avec tous les siens et, dans la forêt prochaine, bâtit une chapelle dédiée à la Vierge et à côté une cellule pour le saint.

Sever est ordonné prêtre, devient évêque d'Avranches, puis revient dans sa retraite qu'il n'a cessé de regretter et y fonde un monastère où il meurt en 570.

(1) Nous avons mentionné dans l'église de l'hospice Saint-Louis la Vierge du xiii^e siècle qui provenait de la chapelle de Coulonces.

Telle est l'histoire de la fondation de l'abbaye de Saint Sever (1).

Lors de leurs incursions au ix^e siècle, des hommes du Nord ruinent l'abbaye dont les habitants s'enfuient et se dispersent. Mais au siècle suivant, Hugues, vicomte d'Avranches et comte de Chester, l'un des compagnons de Guillaume, revenant de la conquête de l'Angleterre, la rebâtit et y appelle les disciples de saint Benoist (1072).



SAINT-SEVER. — Ancienne Abbaye. — Cliché de M. A. de Cénival.

Au x^v^e siècle les bandes de Charles le Mauvais s'emparent de Saint-Sever et en font leur repaire d'où ils s'élancent pour rançonner les environs ; les religieux doivent se réfugier à Vire.

En 1596, l'abbaye est de nouveau pillée par le capitaine de Vique, allié aux Dassy, seigneurs de Coulonces. En 1666 les bâtiments menaçaient ruine, les moines les relevèrent et, en 1690, l'abbaye était plus florissante que jamais.

La Révolution la détruisit avec tant d'autres, ne laissant

(1) Nous l'empruntons à la *Notice historique sur Saint-Sever* publiée par Anatole Guérin dans l'*Annuaire virois* (2^e année) déjà cité.

subsister que l'église et un bâtiment qui fût affecté aux services municipaux, destination qu'il a encore aujourd'hui; c'est celui que nous voyons sur la place, et auquel donne accès un imposant escalier de granit.

Quant à l'église, vendue comme le reste, elle servit d'abord de grenier à fourrages et fut occupée ensuite par une manufacture de draps. Son propriétaire avait conçu le projet de la démolir quand, en 1820, le curé de la paroisse, M. Drouet, réussit à l'acheter pour la somme de 4.000 francs. A ce moment, l'église paroissiale qui s'élevait près de l'autre était en très mauvais état. On l'abattit et ce fut l'église abbatiale qui la remplaça.

C'est ainsi que fut sauvé de la destruction ce monument remarquable, et qu'il peut s'offrir aujourd'hui à notre admiration.

« L'église abbatiale appartient en majeure partie au ^{xiii}^e siècle. De cette époque datent l'élégante abside à pans, ses bas-côtés, le transept, et les deux travées de nef avec leurs collatéraux, le tout couvert de voûtes d'ogives retombant sur des piliers et colonnes à chapiteaux ronds, la plupart sans sculpture. Au centre du transept devait s'élever une tour lanterne octogone imitée de celle de la cathédrale de Coutances; comme dans cette dernière, quatre grands encorbellements moulurés opèrent le passage du carré à l'octogone, mais la lanterne ne se compose que d'un étage très bas, qui n'a pas été élevé avant le ^{xv}^e siècle, car les multiples colonnettes intérieures de ses baies ont des bases flamboyantes. Au même style appartient la fenêtre qui surmonte le portail occidental moderne.

« C'est également du style flamboyant que relèvent les stalles, assez simples et assez jolies, veuves de leurs dossiers.

« L'église conserve d'intéressants vitraux, spécialement celui de la Légende de saint Sever, du ^{xiii}^e siècle, et l'arbre de Jessé.

« Au ^{xvii}^e ou au ^{xviii}^e siècle, un lourd dôme d'ardoise est venu malheureusement coiffer la lanterne inachevée.

Une boiserie style Louis XV soutient le crucifix de l'arc triomphal » (1).

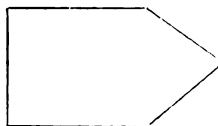
Derrière le maître-autel on voit un curieux autel en pierre du ^{xiv}^e siècle.

D'autre part nous remarquons une particularité assez curieuse. Au près du baptistère, se trouve dans le mur ouest une cavité, en plein cintre, profonde d'environ 0 m 50 ; elle mesure 1 m en hauteur et 0 m 80 en largeur ; de chaque côté sont deux appuis taillés à même la pierre. Il serait intéressant d'en expliquer la destination.

On a placé dans le chœur des pierres tombales qui portent les noms des principaux abbés enterrés dans l'église ; sur l'une d'elles on lit le nom d'Asselin, moine de Jumièges, qui gouverna le premier l'abbaye, sur une autre celui de Danneville de Chiffrevast qui en fut le dernier abbé (2).

Sur la place devant l'église se dresse une tour carrée, seul reste de l'ancienne église paroissiale ; elle porte la date de 1697.

Enfin dans une des allées de tilleuls qui ornent cette place nous voyons une grande pierre de forme carrée, mais avec un allongement triangulaire faisant pointe, qui a dû servir de socle pour une croix et avoir été placée au croisement des deux routes d'Avranches et de Villedieu.



On lit en effet sur ses côtés cette inscription avec la disposition suivante :

<i>Toy qui</i>	<i>Hono</i>	<i>Jette</i>	<i>Passa</i>
<i>d'Avra</i>	<i>re icy</i>	<i>les</i>	<i>nt qui</i>
<i>nches</i>	<i>la</i>	<i>yeux</i>	<i>vas à</i>
<i>prens</i>	<i>Croix</i>	<i>sur cet</i>	<i>Ville</i>
<i>icy le</i>	<i>de ton</i>	<i>arbre</i>	<i>Dieu</i>
<i>chemin</i>	<i>Dieu</i>	<i>divin</i>	☛

(1) Nous devons encore cette description à M. Enlart.

(2) On peut consulter sur l'abbaye de Saint-Sever: *Les Abbayes de France*, collection Gaignières, tome VIII, Bibliothèque Nationale, fr. 20.897, fol. 136.140.

Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie, tome VIII, 1834, p. 175.

Recueil de Documents sur l'abbaye de Saint-Sever, Bibl. nat. ms. lat. 10.076, 25 pièces.

(Note communiquée par M. Lemaître).

et par derrière cette autre inscription :

*Jean Mar
tin et Jean
ne le Boute
iller cette
Croix ont
fait placer
le 1^{er} Mars 1686*

Ne pourrait-on replacer cette pierre et relever la croix à l'endroit — facile à retrouver — où la piété de Jean Martin et de Jeanne le Bouteiller l'avaient érigée ?

Nous devons pour retourner à Vire faire un long détour en prenant le chemin pittoresque qui traverse la forêt de Saint-Sever et les bois du Gast : là se trouve la *pierre coupée* ou pierre branlante que l'on peut prendre, dit-on, pour un dolmen. Mais l'heure est déjà avancée et nous devons à notre arrivée visiter la Bibliothèque et le Musée ; il faut donc abandonner l'itinéraire du programme et notre retour se fait par *Saint-Manvieu*.

Aux abords de la ville nous descendons de voiture pour rentrer à pied par les Vaux. La promenade est charmante : on suit les bords de la rivière dont les eaux s'accroissent des petites cascades qui tombent des hauteurs. D'un côté ce sont des prairies où paissent des vaches et, sur le coteau, des bois ; de l'autre les fabriques, mais qui ne présentent pas l'aspect sévère et uniforme des bâtiments d'usine. Les anciennes constructions ont été conservées et, n'étaient les hautes cheminées que les nécessités modernes ont dû y ajouter, on se croirait reporté bien loin en arrière dans une cité industrielle, telle qu'elle devait être il y a plusieurs siècles. Une grande bonneterie montre de beaux bâtiments de XVIII^e siècle dont la solidité a défié le temps, une papeterie est logée dans une maison Louis XV et une plaque posée sur un vieux moulin, aux agencements d'un autre âge, indique au passant que c'est celui-là même où rimait Olivier Basselin.

L'*Hôtel de Ville* de Vire a été construit à la fin du règne de Louis XIV. Il se compose d'un corps principal à deux

étages, avec des toits à la Mansard, et de deux pavillons qui encadrent une grande cour fermée sur la rue par une grille appuyée elle-même de chaque côté par deux petits ouvrages formant fontaine. L'ensemble ne manque pas d'une certaine noblesse.

Cet édifice fut hospital après avoir appartenu, au ^{xvii}^e siècle, à une communauté d'Ursulines; la Révolution en fit une caserne. Depuis 1827, la Mairie y est installée et il abrite en même temps la Bibliothèque et le Musée.

Il nous eût fallu, pour une visite détaillée, disposer de beaucoup plus de temps qu'il ne nous en restait. M. Butet-Hamel, à la fois bibliothécaire et conservateur du Musée, voulut bien nous la faciliter et, grâce à lui, nous pûmes assez rapidement nous rendre compte de l'importance des deux établissements et de leur grand intérêt.

La *Bibliothèque* se compose d'environ 52.000 volumes, 1.660 manuscrits et 200 incunables.

Le premier fonds provient de Nicolas Goutard, curé de Neuville en 1731, de Thomas Pichon en 1781, de Lemarchand avocat ; en 1790, les officiers du baillage offrent les livres que celui-ci possède ; il vint s'y joindre peu après les richesses enlevées aux Capucins, aux Cordeliers de Vire, au prieuré de Plessis-Grimoult, aux abbayes d'Aunay et de Saint-Sever.

Parmi les ouvrages provenant de la bibliothèque des Cordeliers sont entre autres plusieurs incunables dont le *De Civitate Dei*, de saint Augustin, 1470 ; la *Bible de Frobus*, 1495 ; le *Tractatus Corporis Christi*, 1494 ; la Chronique de Nuremberg, 1496 ; il y a plusieurs livres d'Heures du ^{xv}^e sur vélin, avec des miniatures.

Nombreux aussi sont les livres et manuscrits se rapportant à l'histoire locale.

Le Musée a ses salles à la suite de la Bibliothèque : il peut compter parmi les plus intéressants et les plus importants des musées provinciaux.

C'est à M. de Caumont qu'en revient l'initiative quand il présida à Vire, en 1836, la réunion de la Société Française pour la conservation des Monuments historiques. L'idée qu'il émit alors ne fut pas appliquée. On en reparla au cours

d'un Congrès que tint à Vire, en juillet 1859, la Société Française d'Archéologie, mais sans plus de suite. Ce fut seulement en 1862 que M. Fédérique, qui venait d'être nommé bibliothécaire, résolut de réaliser le projet demeuré jusque là sans exécution. Il se mit à l'œuvre, provoqua les dons et réunit un certain nombre d'objets. Le Musée était fondé; on l'inaugura le 22 septembre 1866 à l'issue du Congrès de l'Association Normande.

Il n'a cessé de s'enrichir depuis lors, et, malgré la belle organisation due à M. Butet-Hamel qui a succédé à M. Fédérique, il se trouve à l'étroit dans les locaux pourtant assez vastes qui lui sont attribués.

La grande salle de peinture contient une collection nombreuse où se distinguent des œuvres de maîtres tels que, dans l'école française, Chardin, Corot, Daubigny, Huet (auteur des *Singerie de Chantilly*), Lancret, Lépicié, Le Sueur, Nattier, Nicolas Poussin, Rigaud, Rousseau, Troyon, Van der Meulen, Vernet. Les artistes de Vire ou du pays virois sont représentés par des tableaux des frères Delavente, des deux Guernier, de Legrand, de Levavasseur et plusieurs autres. Parmi les écoles étrangères, citons les noms de Jordaens, Rubens, Van Dyck.

Dans la salle des dessins figurent Corot, Daubigny, Decamps, Géricault, Hubert Robert, Troyon et Delavente, Guernier, Levavasseur, Turpin.

La sculpture, moins favorisée, enregistre cependant les noms de Coustou, David d'Angers, Girardon, Pradier, pour ne citer que les noms illustres.

Pour nous, Ornais, nous avons plaisir à remarquer des œuvres de nos compatriotes : en peinture, les *Bords de l'Oise*, de Guérin-Desbougrais (de Vimoutiers); la *Moisson dans le Perche*, de Jahandier (de Mortagne); deux *dessins* de Léandre (de Champsecret); *Dans le Bocage*, de Le Febvre (d'Athis); dans la sculpture, un buste de Louis-Napoléon, par M^{me} le Fèvre-Deumier, née Roulleaux-Dugage (d'Argentan); le buste en marbre de Chénédollé, par Leharivel-Durocher (de Chanu); des plâtres de Leroux (d'Ecouché).

Signalons aussi une remarquable collection de bijoux normands, une autre de plus de 9.000 médailles et monnaies

anciennes et modernes, une réunion intéressante de sceaux et de cachets, des objets de céramique, des armes, des tapisseries, broderies, dentelles, des échantillons des produits de l'ancienne fabrication de Vire, en draps, tirtaines, papiers ; toute une série de coiffes du pays et objets d'habillement brodés.

Quatre vitrines renferment des éventails finement peints, des reliures, livres et impressions rares.

Et, pour terminer cette trop rapide énumération, mentionnons tout spécialement l'étendard de la Compagnie écossaise des Gardes du corps de Louis XIV, sur soie blanche magnifiquement brodée d'or et d'argent, précieuse relique de la vieille France, que nous aurions aimé voir figurer à une place d'honneur. Nous émettons le vœu qu'on la lui donne.

Volontiers nous nous serions attardés à examiner toutes ces richesses ; mais la nuit allait venir, il était temps de se retirer.

Peu après nous étions réunis autour de la table du Cheval-Blanc et chacun prenait avec satisfaction sa part d'un excellent dîner.

Une aimable surprise nous attendait au dessert ; elle vint sous la forme d'un télégramme envoyé par Madame Tournouer qui, n'ayant pu suivre l'excursion, s'y associait de cœur et nous envoyait son meilleur souvenir.

Nous y répondîmes en buvant cordialement à la santé de notre Présidente ; en quelques paroles chaleureuses, M. Triger l'associa dans un même toast à toutes les dames, présentes ou non, de la Société Historique.

Et, sous cette bonne impression, nous nous séparâmes jusqu'au lendemain.

QUATRIÈME JOURNÉE (Jeudi 31 Août)

TINCHEBRAY

Le départ est aujourd'hui moins matinal ; il est presque huit heures quand nous disons adieu à Vire en montant dans les voitures qui doivent nous conduire à Tinchebray, but dernier de l'excursion.

Nous n'avons que quatre lieues à parcourir : le temps est à souhait, le trajet des plus agréables.

A neuf heures, nous descendons sur une des places de Tinchebray et de suite se montrent à nous des visages amis. Il y a là M. Adigard que nous nous félicitons de voir rétabli ; M. Jules des Rotours, notre très dévoué Secrétaire Général, qui a tenu à assister à la séance solennelle de l'après-midi, et M. le Vicaire général Dumaine, notre érudit confrère, heureux de nous accueillir dans sa ville natale à laquelle il a consacré plusieurs années de travaux et de patientes recherches pour la faire revivre dans son passé (1).

Il va nous accompagner dans notre promenade et, chemin faisant, nous dira l'histoire des lieux visités ; nous ne pouvions souhaiter un guide plus précieux et plus sûr.

Aux côtés de M. Dumaine, nous voyons avec plaisir M. l'abbé Garnier, doyen de Tinchebray, et M. l'abbé Macé, doyen d'Athis, dont la présence atteste leur sympathie pour notre Société.

Nous nous trouvons réunis au pied de la vieille tour **Saint-Rémy**, qui se dresse au milieu de la ville sur la place à laquelle elle a donné son nom.

M. l'abbé Dumaine nous en fait l'historique :

« Tinchebray, comme beaucoup d'autres centres, doit son existence à la fondation d'un château-fort. Une roche

(1) M. l'abbé Dumaine est l'auteur d'une histoire de Tinchebray, qui peut passer pour définitive, *Tinchebray et sa Région au Bocage normand*, Paris 1886-1887, 3 vol.

escarpée, dominant la vallée du Noireau, fut l'emplacement choisi par les seigneurs de Mortain pour y construire une forteresse qui protégerait leurs domaines de ce côté.

« A son ombre vinrent peu à peu se grouper les demeures des manants et, comme en ce temps là le château appelait



TINCHEBRAY. — Eglise Saint-Rémy
d'après un cliché de M. H. Magron.

toujours sa chapelle, c'est ici qu'elle fut bâtie sous le patronage de saint Rémy alors en grand renom, sans être cependant attenante au donjon seigneurial. Elle occupait en effet le milieu de la bourgade et, quand dans la suite l'agglomération augmenta d'importance, elle en resta le principal monument, puisque les deux églises paroissiales qui se partageaient

autrefois le territoire du lieu furent édifiées à près de deux kilomètres du centre. Saint-Rémy, bien que n'ayant jamais été église paroissiale, présentait pourtant dans sa construction un caractère plus soigné que celle des deux églises paroissiales, placées sous les vocables de Notre-Dame et de saint Pierre.

« C'est à la dernière moitié du ^x^e siècle qu'il faut faire remonter Saint-Rémy; certaines de ses parties portent la marque de cette époque, les autres ayant été surajoutées aux époques suivantes. On y distingue notamment une fenêtre romane nettement caractérisée, quelques modillons et chapiteaux de même style assez grossièrement travaillés d'ailleurs. On comprend du reste que le granit, dont se compose en grande partie le monument, se prêtait peu aux fantaisies de l'architecture, ailleurs si riche et là plutôt sobre et sévère.

« Quelques autres parties présentent le cachet de l'époque de transition. Le chœur, par une disposition assez rare, se trouve placé sous la tour de l'église; la voûte en pierre qui la surmonte est d'une structure remarquable, on y voit les arceaux de l'ogive primordiale dans toute leur pureté, avec fenêtres à lancette simple s'ouvrant sur les côtés dans le plein des murs.

« Le transept sud présente une fenêtre à plein cintre tandis que, dans la partie opposée, se trouve une petite fenêtre ogivale trilobée du ^{xv}^e siècle et, au-dessous à l'intérieur, l'enfoncement d'une crédence de même style.

« Un « oculum » assez élégant du ^{xv}^e siècle décore la partie supérieure de la tour sur sa façade principale, malheureusement il est aujourd'hui recouvert par le nouveau cadran de l'horloge. Les quatre angles de la tour sont munis de lucarnes en pierre de même style à la naissance de la flèche.

« Autrefois la nef se prolongeait sur la place actuelle s'appuyant sur un chevet presque sans saillie à son extrémité et flanquée d'un transept de chaque côté; elle a été rasée à la fin du ^{xviii}^e siècle.

« Saint-Rémy, dont il ne reste plus maintenant que les transepts et le sanctuaire surmonté de sa tour, offre un

spécimen rare chez nous de l'église fortifiée, assez commun dans le midi.

« A l'époque des guerres anglo-normandes, on se mit à fortifier les églises dans les villes et même dans les simples villages, et plus d'une fois on vit la population, en proie à la panique, venir s'y réfugier en foule. Le chœur de Saint-Rémy porte encore la trace visible des travaux de défense que nécessitèrent ces temps calamiteux. Alors en effet furent surélevés les murs des deux transepts : ça et là des meurtrières y furent ménagées et l'on établit vers les angles des machicoulis qui sont encore très bien conservés. Ce sont des tourelles courtes et carrées flanquées en saillies, chacune posant sur trois corbeaux de granit à peine dégrossis : entre chacun de ces encorbellements il n'y a point de plancher, mais un vide ménagé pour pouvoir jeter d'aplomb toutes sortes de projectiles sur les assaillants.

« Une ancienne tradition a gardé un souvenir qui n'est pas sans honneur pour Saint-Rémy de Tinchebray. Le comte de Mortain, qui avait le privilège de porter en guerre l'étendard de saint Michel, satisfait du courage que le contingent de Tinchebray avait montré à la bataille d'Hastings, le récompensa en confiant aux habitants de ce pays la garde de la noble bannière qui fut déposée dans l'un des transepts de Saint-Rémy.

« Au temps de la chouannerie, Saint-Rémy servit d'abri aux troupes républicaines pour repousser l'assaut que Louis de Frotté vint donner à la ville le 11 germinal an IV.

« Depuis lors, dit en terminant M. Dumaine, ce monument a été désaffecté et a servi à des usages divers qui l'ont amené à subir de regrettables dégradations.

« La conservation de cette antique et curieuse église, témoin des âges passés, s'impose ; avec des réparations bien comprises à l'intérieur, on pourrait y établir un intéressant musée des curiosités locales et des produits de la région. »

Nous ne pouvons que nous associer à ce vœu et réclamer, comme le fait notre Président, le classement de ce monument que la ville de Tinchebray a tout intérêt à sauvegarder comme le seul susceptible d'exciter la curiosité des visiteurs.

Il faut souhaiter que cette mesure de préservation soit provoquée sans retard et nous nous rendons compte de l'urgence qu'il y aurait à la prendre en voyant dans quel état de délabrement se présente l'intérieur de la pauvre église.

Le rez-de-chaussée a dû être naguère à l'usage d'une sorte d'atelier ; pour le moment il « sert », si l'on peut dire, d'abri à un ramassis d'objets les plus disparates. On a coupé l'édifice à mi-hauteur par un mauvais parquet et, au premier étage que dessert un escalier branlant, on voit, gisant dans un coin, une statue de la Vierge et une autre de saint Rémy, auxquelles leur antiquité, à défaut d'intérêt artistique, mériterait plus de respect ; elles voisinent avec un lot de vieux fusils à piston ayant servi à la garde nationale de Tinchebray et qui sont restés, depuis 1870, accrochés à un râtelier poussiéreux.

Faut-il espérer que la visite de notre Société aura comme résultat de mettre fin à cette situation déplorable ?

Saint-Rémy est longé d'un côté par la vieille rue de la Geôle, aux maisons moyenâgeuses, mais sans caractère ; c'est de ce côté que s'élevait le **château** de Tinchebray. Aujourd'hui on en chercherait vainement la trace : le donjon, les murailles, les tours ne sont plus qu'un souvenir. Une propriété particulière occupe l'emplacement de l'ancienne forteresse ; nous y pénétrons sur l'invitation gracieuse du propriétaire, M. Quentin Foucault.

La maison d'habitation est une construction du ^{xviii}^e siècle ; elle est placée au point culminant du rocher qui servait d'issue au donjon, des terrasses ont été aménagées au-dessous et dominant agréablement une prairie formée des anciennes douves et de l'étang, qui défendaient de ce côté les abords du château, et par delà la petite vallée du Noireau.

A voir actuellement ces lieux d'un aspect si tranquille on a peine à croire qu'ils aient été autrefois le théâtre de luttes meurtrières ; c'est ici pourtant que se déroulèrent les phases souvent sanglantes de l'histoire de Tinchebray, liée intimement à celle de son château.

Le Château de Tinchebray

Ce qu'il était, ce qu'il est devenu. (1)

« Ce fut, dit Hurel, dans la première moitié du ^x^e siècle de 1028 à 1048, que Guillaume Verleng, fils de Mauger et, petit-fils de Richard I^{er}, fit bâtir le château de Tinchebray.



TINCHEBRAY. — Emplacement de l'ancien Château.

« Suivant l'usage du temps, il l'assit aux flancs et sur le sommet du rocher, dont le génie militaire sut toujours se faire un rempart. Ce rocher d'ailleurs était rendu inaccessible au sud et à l'ouest par un marais bourbeux qui plus tard, au moyen d'une digue, fut converti en un étang vaste et profond.

« Cette digue elle-même fut ensuite protégée par une forte

(1) Nous reproduisons ici une intéressante notice que M. l'abbé Dumaine a rédigée spécialement en souvenir de notre visite à Tinchebray; nous lui en exprimons tous nos remerciements.

tour qui commandait la porte orientale du château et le chemin se dirigeant sur Chanu et Domfront.

« En 1820, affirme Hurel, on voyait encore les deux piliers de cette porte fortifiée, en tête de la ruelle qui conduisait au moulin de « Sous la Tour » (1).

« De larges fossés, alimentés d'eau par des sources et par le ruisseau de la vallée, rendaient le château inabordable. Des remparts, garnis de tours, complétaient l'état de défense de la forteresse.

« Au centre, sur le point culminant du rocher, se dressait le donjon, couronné lui-même par sa tour de guet. Le granit et le schiste du pays, coulés dans un bain de ciment, formaient des murs de trois mètres d'épaisseur, d'une résistance à toute épreuve.

« Des souterrains, dont quelques-uns sont encore visibles, se ramifiaient sur divers points de la ville et permettaient de communiquer avec les forts avancés.

« Après la journée du 28 septembre 1106, où le Duc Robert, après s'être retranché dans le château pour opposer une énergique résistance à son frère Henri I^{er} d'Angleterre, dut enfin céder devant le nombre, le château de Tinchebray fut une première fois démantelé.

« Depuis lors les Anglais, ayant voulu s'y retrancher eux-mêmes, l'avaient remis sur le pied de guerre, puisque en 1141 les troupes du comte d'Anjou ne purent s'en emparer qu'après un siège long et pénible.

« Quelque temps après le château de Tinchebray était de nouveau aux mains du roi d'Angleterre ; celui-ci semble même en avoir fait une de ses résidences de choix, puisqu'on l'y retrouve à diverses reprises ; de là le monarque anglais organisait ses chasses dans la forêt voisine de Lande-Pourrie et dans les bois d'Yvrandes.

« Aussi, en 1180, le château participait-il à la répartition de plusieurs tonneaux de vin d'Anjou que le roi Henri II faisait conduire dans ses résidences de la contrée (2).

« Ce prince fit même élever au château de Tinchebray

(1) On dit encore dans le pays « aller sous la Tour ».

(2) *Grands rôles de Normandie.*

plusieurs constructions nouvelles, notamment une cuisine en dehors de la porte du château, puis une petite tour avec une chambre dans sa partie supérieure, un moulin nouveau et la salle des veneurs du roi (1).

« Longtemps encore cette résidence royale continua d'avoir son importance; en 1205 Jean sans Terre enjoignait à Richard de Fontenay d'établir à Tinchebray, pour la garde du château, une garnison de trois cavaliers et de neuf fantassins qui y séjournèrent soixante jours (2).

« Cette même année, Brica, fidèle chambellan du roi d'Angleterre et Duc de Normandie, était nommé gouverneur de Tinchebray.

« Puis vint le temps où les troupes anglo-navarraises, à la solde de Charles le Mauvais, détinrent cette forteresse et s'en servirent comme de point de départ pour leurs chevauchées spoliatrices à travers le pays. Dans les comptes du roi de Navarre on voit en effet qu'il confia la garde du château de Tinchebray à des officiers qu'il s'efforçait d'attacher à sa cause par d'assez larges soldes (3).

« En 1378, Duguesclin, à la tête d'une troupe de soldats français, pénétrait dans le comté de Mortain, s'emparait de Tinchebray, d'où il chassait les Navarrais, et conseillait au roi de France, Charles V, de raser cette forteresse qui avait trop longtemps servi de repaire aux pillards à la solde du Mauvais.

« Aussi, à la date du 9 août 1380, un ordre du roi Charles V prescrivait à Guillaume d'Enfernet, bailli du Cotentin, de faire démolir le château aux frais et dépens des habitants du pays, « par telle manière qu'il n'y demeure chose par quoi l'on puisse ramener la dite place à nulle forteresse et qu'aucun péril et dommage ne s'en pût suivre à nous ni au pays » (4).

(1) *Grands rôles de Normandie*, année 1180. T. VI des mémoires des Antiquaires de Normandie

(2) *Grands rôles de Normandie*. Ibid. p. 13.

(3) Les comptes du roi de Navarre, *Tinchebray et sa région*. T. II, p. 386 et suiv.

(4) Extrait des *Documents inédits de l'histoire de France*, p. 944, 1364-1380.

« L'exécution suivit de près l'ordre royal, car, dès le 4 septembre de la même année, la solde de la main-d'œuvre employée à ces travaux de démolition était ordonnancée par Guillaume d'Enfernet, en vertu d'une injonction faite à Thomas Le Quelnie, receveur général des finances; pour six journées de travaux à l'abattement des forts les ouvriers reçurent une somme de deux sous six deniers par jour (1).

« Cet ordre de paiement fut rédigé à Tinchebray même.

« Depuis lors le temps acheva peu à peu ce que la main de l'homme avait ainsi commencé. Un certain nivellement du terrain de l'ancien château s'était produit au cours des siècles, insuffisant cependant pour que l'emplacement pût être utilisé à de nouveaux usages.

« En 1756, Adrien-Michel *Pitot*, fermier général de la châtellenie de Tinchebray, fit à Mgr le Duc d'Orléans — comte de Mortain et comme tel propriétaire des ruines et dépendances de l'ancien château — représentation qu'à la partie orientale de la ville de Tinchebray se trouvait l'emplacement de l'ancien château du lieu; et, comme à ce moment là, il restait encore quelques pans de murailles, derniers débris de l'antique forteresse, et que l'on y distinguait aussi des traces des anciens fossés, avec quelques pointes de rochers, tout cela rendait cet emplacement d'un accès peu facile. L'escarpement du rocher subsistait avec sa pente très accentuée se terminant sur le chemin allant du Val de la Fontaine à l'abreuvoir et au moulin de Sous la Tour. Cet état de choses empêchait que l'on se servît d'un terrain pouvant fort bien être utilisé.

« Pour le marché et les foires de Tinchebray on était alors obligé d'emprunter un terrain particulier, souvent incommode par sa situation ou son éloignement tant pour les marchands que pour les fermiers de la « coutume ». Ces derniers même, à cause de cela, étaient obligés de multiplier à leurs frais des gardes pour empêcher la fraude.

« Se rendant à ces raisons, Mgr le Duc d'Orléans abandonna à Michel Pitot l'emplacement de l'ancien château avec le terrain vague qui l'environnait, le tout d'une con-

(1) Léopold Quinault. *Les grands baillis du Cotentin*, note 2. Mémoires des Antiquaires de Normandie. T. XXV, p. 145.

tenance d'une acre trois vergées à charge par lui de combler les fossés, d'aplanir le sommet et les environs du château, ainsi que tout ce qui était susceptible d'être dressé dans le rocher. On espérait pouvoir en dégager une surface plane, d'environ une acre, devant servir pour les foires.

« Le surplus était regardé comme inaccessible, à cause de la trop grande déclivité du terrain ; aussi Pitot était-il autorisé à s'en servir à son bénéfice.

« Il s'engageait d'ailleurs à faire cet aplanissement à ses frais dans le cours de trois années.

« L'emplacement ainsi aménagé pour les foires devait avoir deux entrées, mais Pitot pouvait les clôturer de barrières pour la conservation des arbres qu'il était en droit de faire planter, à la condition toutefois d'observer une distance de dix-sept à dix-huit pieds entre chaque arbre.

« Pitot s'était aussi réservé le droit de faire élever un mur de clôture sur le chemin de Landisacq, avec faculté d'y appuyer des appentis susceptibles d'être loués aux marchands, merciers et autres, sans aucun préjudice pour les droits de coutume et d'étalage.

« Il se réservait enfin le droit de faire bâtir à l'extrémité de cette place, sur l'extrémité du rocher, une maison pouvant lui servir d'habitation et de faire cultiver à son profit tout ou partie du vallon adjacent.

« Tout cela fut accordé à la condition de tenir ces choses « mouvant et relevant du domaine de Mortain, sous la châtellenie de Tinchebray, sujettes aux droits de reliefs et treizièmes, avec tous les autres droits et devoirs coutumiers et ordinaires, et avec obligation d'aveu et de déclaration au Papier terrier, quand il appartiendrait ».

« De plus, Michel Pitot devait payer annuellement une mesure d'avoine de cens et rente foncière « domaniale perpétuelle et irraquitable » à la recette du domaine de Mortain, au terme de Pâques.

« L'acquisition de l'emplacement de l'ancien château fut donc ainsi faite à peu de frais, mais les travaux de déblaiement devaient entraîner une certaine dépense.

« Le travail dura trois ans et les ouvriers qui y étaient

employés furent payés sur le pied de douze à dix-huit sous par jour.

« Il fallut tout d'abord s'attaquer à la butte elle-même, pour la faire disparaître, et combler de ses débris les douves qui l'entouraient. Ce travail commença le 17 août 1756.

« On sapa à mi-butte, du côté de la ville, parce que le chemin de Landisacq donnait la hauteur à garder pour l'ensemble des aplanissements à faire. La douve du côté de la Bourbe ayant été remplie de manière à continuer le vallon, on se mit ensuite à la fouiller, parce qu'ainsi on obtenait un point d'appui pour recevoir les terres. C'est ce qui permit d'ailleurs de gagner en largeur une trentaine de pieds de terrain sur toute la longueur, jusque vis-à-vis de l'Abreuvoir.

« On trouva là beaucoup de pierres et de carreaux propres à bâtir. Cent cinquante jours de travail furent employés à aplanir et jeter dans les douves les terres se trouvant le long du chemin de Landisacq.

« Il fallut de plus dresser une petite butte dominant le jardin Mauduit et en faire disparaître une autre jouxtant le jardin de Julien Lecoq. Puis l'on attaqua la motte du château pour la niveler en la rejetant dans la douve, les pierres propres à bâtir étant mises de côté.

« Le long du jardin de M. de la Beaujardière, on fit l'aplanissement d'une autre partie à hauteur des douves. Du côté de la place du château, vers le pré de M. de la Baronnière, on aplanit le terrain tendant vers la Bourbe. Vingt-sept ans plus tôt M. de la Boutrière avait déjà planté une devise en cet endroit.

« Il restait sans doute du côté de la petite douve quelque chose des vieilles constructions, car dans le journal de Pitot on trouve une somme de quinze livres allouée « pour abastre et dresser » ce coin du château dans les douves, au bout de l'entreprise de Jacques Durand.

« Ensuite il est fait mention de six livres pour achever d'aplanir le terrain vers la Noitte (1).

(1) Ces divers noms de propriétaires et de propriétés correspondent à un relevé du plan du château et des terrains adjacents fait en 1756 par les soins de M. Bence, architecte de S. A. S. Mgr le Duc d'Orléans, et qui accompagne le journal d'Adrien-Michel Pitot.

« La butte sur laquelle le château avait été bâti formait une sorte de mamelon. Pour le fortifier dès sa base les douves avaient été creusées dans le roc afin de mieux assurer leur résistance. Du côté d'un jardin, dit de Marmousot, là où le château aurait été plus accessible à l'ennemi, les douves avaient trente pieds de large, avec des murs de douze à vingt pieds de haut, et quinze de profondeur ; du côté de la Bourbe et de l'Étang, qui faisaient une protection naturelle à la forteresse, elles étaient un peu moins larges et moins profondes. On mit trente jours à les vider.

« Pour détruire le château, le feu fit d'abord son œuvre, ensuite les murailles furent démolies pierre par pierre.

« Les fouilles aux alentours des anciennes forteresses donnent lieu parfois à certaines découvertes ; ici on ne trouva que peu de chose. La douve donnant sur le jardin de la Belle-Noë offrit cette particularité qu'on y trouva une fontaine assez spacieuse, entourée elle-même de murs formant une sorte de réservoir, pouvant servir de lavoir ou d'abreuvoir, sur une longueur de vingt-quatre pieds. (On croit qu'elle se trouvait sous la porte d'entrée, l'ouverture du château faisant face à l'Orient).

« Cinq issues de souterrains donnant sur les douves furent alors découvertes, dont l'une se trouvant sous une vieille tour du château. De construction assez étroite, ces souterrains ne pouvaient guère donner passage qu'à un seul homme. Dans ce dernier on retrouva des doliches de bois de chêne faites à la varloppe.

« Dans la douve faisant face au lieu dit la Belle-Place on rencontra une autre fontaine de six pieds de profondeur sur quatre à cinq pieds de large. Dans le fond, il se trouva des bois assez bien conservés, « des morceaux de souliers apparemment jetés à l'aventure », des quartiers de buires et de pots à puiser de l'eau, et jusqu'à un morceau de vieux chapeau. Tout cela gisait dans un limon visqueux et infect.

« C'est à cette place que fut creusé et maçonné le puits qui sert à l'habitation actuelle et qui ne compte pas moins de quarante-huit pieds de profondeur.

« Une grande quantité de pierres propres à bâtir furent retirées de tous ces déblaiements et vendues à sept habitants

de Tinchebray qui s'en servirent pour se construire des maisons.

« Au-dessous de la muraille, qui fermait le château du côté de la Bourbe, commençait une pente conduisant au sentier de l'Abreuvoir. L'acquéreur pouvait disposer de cette partie à sa guise. Le 3 septembre 1759, Pitot commença la construction d'une habitation pour lui-même en l'appuyant du côté nord, contre l'un des vieux murs du château : on voit encore les vestiges de cette ancienne muraille sous les degrés de l'escalier qui conduit aux chambres situées au soleil levant.

« La maison compta en longueur vingt-six pieds et seize en largeur ; elle se composa d'une salle, d'une chambre et de quatre cabinets à divers usages.

« Comme la pente était trop rapide du côté du midi, on nivela le terrain pour établir une petite cour et donner par là une issue à la maison.

« Du côté de l'étang, on fut obligé de construire des murs de soutènement pour faire un jardin avec des terrasses.

« Tous ces travaux nécessitèrent plus de cinq mille journées d'ouvrier et une dépense de quatre mille quatre-cent-deux livres treize sols (1).

« Cet endroit a continué à s'appeler le « château » et porte encore ce nom aujourd'hui. »

* * *

En quittant le château, nous descendons la rue de la Geôle pour gagner le chemin couvert qui nous conduit en dehors de la ville au lieu dit *les Croix*. C'est là, d'après la tradition, que fut déposée la dépouille mortelle de trois chevaliers tués à la bataille de Tinchebray. Longtemps la piété populaire y a entretenu trois croix, d'où le nom qui s'est conservé en souvenir des trois preux tombés au champ d'honneur.

(1) Tous ces détails sont tirés du journal manuscrit d'Adrien-Miche Pitot où il spécifie jour par jour les travaux et les dépenses qu'a entraîné l'aménagement de la propriété actuelle de l'ancien château-fort de Tinchebray. Si nous n'avons pas mentionné ces détails dans notre *Histoire de Tinchebray*, c'est que ce manuscrit nous était resté inconnu jusqu'à ce jour. (Note de M. l'abbé Dumaine).

Aujourd'hui un calvaire en granit s'y dresse sur de gros blocs de rochers assez artistiquement disposés.

On dit aussi qu'aux époques où la peste fit de nombreuses victimes à Tinchebray, ce lieu a servi de cimetière.

Un peu plus loin se trouve l'église des *Moutiers*.

« Ce nom assez expressif, nous dit M. Dumaine, rappelle que, d'après une ancienne tradition, saint Evroul aurait fondé à cet endroit, au *vi^e* siècle, deux monastères, l'un d'hommes, sous le vocable de saint Pierre, et l'autre de femmes sous le patronage de *Notre-Dame*. Ces maisons se seraient maintenues jusqu'à l'invasion normande qui les fit disparaître.

« Quand le calme fut revenu, après la conversion des Normands au christianisme, deux églises se relevèrent sur les ruines des monastères ; le lieu s'appela *les Moutiers* du mot *Monasterium*. En même temps, à Mortain, était érigée la collégiale, dédiée à saint Evroul, et les deux églises de Notre-Dame et de Saint-Pierre de Tinchebray lui furent données à titre de prébende.

« Cet état de choses dura jusqu'à la Révolution.

« A ce moment là Saint-Pierre disparut ; Notre-Dame resta seule et fut consacrée comme église paroissiale ; c'est celle que nous visitons en ce moment.

« Saint-Pierre ne possédait d'ailleurs aucun cachet architectural et Notre-Dame ne présente non plus aucun intérêt sous ce rapport.

« Mais son ameublement mérite l'attention au point de vue de l'art et de l'archéologie ; il provient du reste de l'ancienne abbaye de Cerisy-Belle-Etoile.

« Le retable du maître-autel offre des colonnes torses richement ornementées de grappes de raisin ; à la base de ces colonnes se trouvent quatre bas-reliefs finement sculptés et représentant les quatre Evangelistes (1), on les attribue à Jean Goujon ; le tabernacle à personnages, les consoles et le lutrin sont d'un dessin un peu tourmenté, mais élégant.

« L'autel de la chapelle Saint-Pierre avec ses deux statues

(1) Ils présentent beaucoup d'analogie avec ceux qui existent à la bibliothèque d'Alençon et à Notre-Dame de Vire.

en bois, l'arc triomphal qui porte le Christ à l'entrée du chœur et la grille en fer forgé ont une réelle valeur artistique.

« Dans le chœur se voit une double rangée de stalles ayant pour ornements deux riches bas-reliefs représentant en pied saint Augustin et saint Norbert, les principaux patrons de l'ordre des Prémontrés.

« Le pavage de cette antique église est jonché de pierres tombales dont les inscriptions ont leur intérêt pour l'histoire locale. »

En sortant de l'église, on trouve, formant la première marche de l'entrée du cimetière, la pierre tumulaire de Bertrand Signard, mort en 1608 : elle offre un curieux spécimen des jeux de mots auxquels pouvait prêter le nom du défunt, employés là suivant le goût de l'époque.

Depuis longtemps Notre-Dame a cessé d'être église paroissiale, on l'utilise maintenant comme chapelle de secours. Le délaissement actuel serait-il le prélude d'un abandon plus complet ? On peut le craindre, et pourtant les souvenirs que représente la vieille église ne devraient-ils pas la préserver : elle est de celles auxquelles peut s'appliquer la touchante pensée du poète (1) :

C'était une humble église au cintre surbaissé
L'église où nous entrâmes
Où depuis trois cents ans avaient déjà passé
Et pleuré bien des âmes.

.....
Elle était vide hélas ! Mais pleine de passé,
Pleine du long séjour des âmes.
.....

Nous rentrons en ville par le *Champ de Foire*, qui n'est autre qu'une partie de l'emplacement sur lequel Henri I^{er}, roi d'Angleterre, offrit le combat à son frère Robert Courte-Heuse, retranché dans le château de Tinchebray. Ce terrain a porté depuis le nom de *Champ Henriet*, sous lequel on le désigne encore maintenant.

(1) Louis Veuillot, d'après une strophe de Victor Hugo.

Saint Vital, abbé de Savigny, s'opposa de toutes ses forces, mais en vain, à cette lutte fratricide; la veille du combat, il avait célébré la messe sous un chêne de la forêt de Lande-Pourrie en présence des troupes du roi d'Angleterre. Le choc eut lieu le 28 septembre 1106 entre les deux armées, et, après des prodiges de valeur de part et d'autre, la victoire resta aux Anglais.

Robert Courte-Heuse fut fait prisonnier, et Henri déshonora sa victoire en faisant subir à son frère le traitement le plus barbare : on lui creva les yeux et il fut ensuite emmené en Angleterre et enfermé au château de Cardiff jusqu'à sa mort qui ne survint qu'en 1134. Son persécuteur ne lui survécut d'ailleurs que d'une année.

La bataille de Tinchebray fut un événement considérable dans l'histoire de la Normandie et même dans celle de la France, puisque c'est elle qui, avant Crécy, Poitiers et Azincourt, permit aux Anglais de s'établir sur le sol français.

Pour compléter notre visite de la ville nous vîmes en passant la nouvelle église paroissiale construite en 1656 et dédiée à saint Pierre. La façade seule offre quelque intérêt architectural. On remarque à l'intérieur, deux œuvres originales de Le Harivel-Durocher, une Cène sous le maître-autel et une Vierge dans la chapelle de ce nom.

Après avoir reçu de l'obligeante érudition de M. l'abbé Dumaine, une initiation aussi sûre au passé de Tinchebray, nous dûmes employer le temps qui nous restait à nous intéresser à sa situation moderne et à la production de son industrie.

Elle comprend comme branche principale la fabrication de la quincaillerie à laquelle se joint la ferronnerie d'art.

Le travail, en ce qui concerne cette dernière, se fait dans l'usine, mais aussi à domicile, et les ouvriers de Tinchebray jouissent d'une réputation méritée d'adresse et de bon goût.

Il existe aussi à Tinchebray quelques industries moins importantes et c'est à l'une de celles-là que nous avons pu consacrer quelques instants pour répondre à l'invitation de M. Achard de visiter sa fabrique de « corne ». Il nous fait

passer dans les différents bâtiments où se traite la corne depuis le moment où, prise au naturel, elle est fendue par l'ouvrier jusqu'à celui où, taillée et polie, elle ressort à l'état de peignes, de chausse-pieds et autres petits ustensiles. Par une attention délicate, chacun de nous en sortant reçoit comme souvenir un de ces objets qui ont été fabriqués sous nos yeux.

De là nous nous rendons à l'usine Meunier où se fait en grand la fabrication des fourches en fer ; ici notre curiosité est vivement excitée par l'ingéniosité des machines qui, presque seules, façonnent le dur métal et le transforment pour notre utilité.

Mais il est temps de se diriger vers l'hôtel de « la Pie » (une enseigne bien normande), où doit avoir lieu le dernier repas de l'excursion.

Nous nous mettons à table ; la municipalité de Tinchebray, privée de son chef, est représentée par le premier adjoint, M. Achard, qui a le regret, très partagé par nous, d'excuser le Maire, M. Le Mardeley, et par MM. Roullier et Lelièvre, conseillers municipaux.

Le menu est de bon aloi, le cidre savoureux, et une franche cordialité règne entre les convives.

A l'heure des toasts, M. Achard exprime le plaisir que ses collègues et lui ont éprouvé à voir la Société Historique prendre intérêt à la ville de Tinchebray « dans son passé » et dans son industrie. J'espère, ajoute-t-il, que votre « aimable Compagnie sera satisfaite de l'accueil qui lui a été « fait ici et qu'elle gardera un bon souvenir de son passage « parmi nous. »

M. l'abbé Dumaine se lève alors et porte le toast suivant d'une saveur toute locale :

Toast de M. l'abbé DUMAINE

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,
MESDAMES, MESSIEURS,

Le poète a dit :

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère !

Je n'ai jamais connu d'autre règle et vous ne trouverez pas mauvais que j'en fasse ici l'aveu, la circonstance y prête.

Aussi, voyant inscrits à notre Bulletin les noms des principaux centres du département qui ont eu l'honneur d'être, d'année en année, le siège d'une séance solennelle de notre Société, je rêvais depuis longtemps le même privilège pour le lieu qui m'a vu naître. Quand, Monsieur le Président, dans une circonstance dont le souvenir me reste, et pour cause, je vous fis part de mon désir, de suite vous lui fîtes le plus favorable accueil. Je tiens à vous en exprimer le meilleur des mercis. Et c'est bien aimable à vous tous, Mesdames et Messieurs, d'avoir fait à notre pays l'honneur d'une visite archéologique. Vous avez d'autant plus de mérite qu'on a voulu lui donner un assez mauvais renom, mais très injustement, j'ai hâte de le dire.

Je ne sais quel mauvais plaisant a imaginé cette légende, en vertu de laquelle c'est sur le mont Margantin ou le Brimbal, deux points culminants de la région, que le démon transporta le Sauveur du monde, en lui disant : Si tu consens à m'adorer, je te donnerai tous ces pays que tu vois d'ici, et il eût ajouté : excepté Domfront et Tinchebray, qui sont « biens de famille ».

Vous n'en croyez rien, et vous faites bien.

— C'est d'autre part Jules César à qui on prête cette autre parole : « Nous sommes ensuite venus à Tinchebray, caverne de voleurs ».

Phrase absolument apocryphe, placée dans la bouche du conquérant des Gaules, puisqu'il n'est jamais venu lui-même en ce pays, mais qu'il y a simplement envoyé Publius Crassus, l'un de ses lieutenants.

La vérité, c'est que Henri 1^{er}, roi d'Angleterre, dans son entrevue avec le Pape Calixte II, lui rendant compte de ses démêlés avec son frère, l'infortuné duc Robert, le vaincu de la bataille de Tinchebray, a dit ces mots : « J'ai ensuite assiégé Tinchebray, vraie caverne de démons ».

Mais, laissez-moi vous le dire, cette parole se retourne plus contre son auteur que contre ceux qu'il a voulu injurier.

Le bon Caurel, dans son *Blason populaire de la Normandie*, veut l'interpréter en ce sens que ce pays boisé avait pu servir de repaire à des pillards.

Mais non, la raison de ce mot du roi d'Angleterre est dans la résistance héroïque qu'il trouva pour la défense du château de Tinchebray, et il n'a pas su rendre hommage au courage malheureux.

Un vainqueur s'honore toujours à épargner des vaincus et à reconnaître la valeur dont ils ont fait preuve.

On dit aussi : *les savetiers de Tinchebray*. Mais c'est à l'honneur de cette partie laborieuse de la population, qui s'est placée sous le patronage de saint Crépin. Et, c'est grâce à ces honnêtes dis-

ciples du patron des cordonniers que le pays compte si peu de « Va-nu-pieds ».

En somme, comme partout, ce pays a des souvenirs dont il se fait gloire, et il possède aussi des richesses et des beautés, qu'il serait injuste de méconnaître.

D'ailleurs, on peut juger un pays par ceux qui le représentent, et j'aime à les saluer tout particulièrement.

C'est M. Le Mardeley, l'honorable maire de Tinchebray, qui, en suivant les traditions paternelles, apporte dans l'exercice de ses fonctions un si intelligent dévouement pour la prospérité et le progrès de cette ville, qui depuis plusieurs années, l'a investi de sa confiance.

C'est M. le vicomte de Banville, dont la famille est depuis longtemps l'honneur et la providence de ce pays, et qui personnellement, depuis nombre d'années, représente très dignement notre canton au Conseil Général.

C'est le sympathique député de cette circonscription, M. Pierre Adgerd, qui met si bien sa vive intelligence au service d'un infatigable dévouement pour l'intérêt de ceux qu'il représente au Palais-Bourbon.

Voilà ce pays dans sa meilleure expression. J'ai plaisir à vous le faire ainsi valoir.

Je lève mon verre à sa prospérité, à ceux qui le représentent, mais aussi à ceux qui lui font en ce moment l'honneur de cette visite dont le souvenir restera.

M. Tournoïer, répondant à ces deux toasts, adresse de vifs remerciements à la municipalité de Tinchebray, qui, par la bouche de l'honorable M. Achard, vient de témoigner sa sympathie à la Société Historique ; celle-ci conservera le souvenir de sa visite à Tinchebray parmi les meilleurs.

Puis, s'adressant à M. le Vicaire général Dumaine, notre Président salue en lui le chercheur patient, le travailleur acharné qui, à force de persévérante perspicacité, animée par l'amour passionné de son pays, a réussi à tirer des ténèbres du passé, où elle était ensevelie, l'histoire de la région de Tinchebray ; le monument que M. l'abbé Dumaine a élevé en l'honneur de sa ville natale est de ceux qui resteront : de tels travaux honorent à la fois leur auteur et notre Société qui compte M. Dumaine au nombre de ses Vice-Présidents.

D'unanimes applaudissements accueillent cet hommage rendu au savant historien de Tinchebray.

Mais nous avons encore d'autres remerciements à adresser

et c'est notre très distingué confrère, M. l'abbé Desvaux, qui s'en charge au nom de tous. En excellents termes il exprime notre gratitude au Président si dévoué qui, depuis dix ans organise et dirige nos excursions suivies par les membres de la Société avec tant d'intérêt et de plaisir. Celle que nous venons de faire n'a point failli à ces heureuses traditions, et M. l'abbé Desvaux le constate; il en attribue justement le mérite à M. Tournoüer et tous s'associent aux félicitations qu'il lui adresse en notre nom.

La séance solennelle doit se tenir à l'ancien *Collège Sainte-Marie* ; le moment est venu de s'y rendre.

Quand on pénètre dans ce superbe établissement, où pendant tant d'années les R. P. Maristes dispensèrent l'enseignement à des milliers d'élèves, on ne peut se défendre d'une impression pénible.... La maison pourtant demeure dans l'attente de l'inévitable avenir qui réparera les injustices du présent.

Les immenses constructions sont actuellement utilisées par une usine de chocolat. Nous y rencontrons le meilleur accueil de la part de M. le vicomte de Heurtaumont, notre confrère, et du Directeur, M. Fortin; celui-ci nous dirige dans les vastes locaux où se fait la fabrication et nous montre l'installation exécutée avec toute la perfection de l'outillage le plus moderne. Une senteur appétissante embaume l'air et proclame l'excellence des produits.

Mais déjà, dans l'immense salle, affectée autrefois aux fêtes de l'Institution, une assistance nombreuse se presse.

Un fabricant de serrurerie d'art, M. Delarchand, a eu l'heureuse idée de disposer devant l'estrade une exposition d'objets en fer provenant de ses ateliers. Nous voyons là des chandeliers, des patères, des landiers aux formes anciennes curieusement ouvragées et de forts jolis coffrets dans le style du Moyen-Age et de la Renaissance. Ces travaux dénotent un effort artistique très intéressant et qui mérite tous les encouragements.

La séance cependant s'ouvre. *M. Tournoïer* traitant de la question, tristement actuelle, de la *défense des églises* prononce un très beau discours inspiré par la magnifique campagne que mène en ce moment l'éminent académicien Barrès pour sauver les sanctuaires de nos campagnes. L'accueil chaleureux que reçoit son éloquent appel prouve qu'il a su toucher le cœur de l'auditoire.

Puis se succèdent le *Rapport* annuel du Secrétaire Général, *M. le baron des Rotours*, toujours précis et rempli de fines observations et de remarques judicieuses, et ensuite les lectures annoncées :

Une étude pleine d'intérêt sur *l'abbé Clinchamp, prêtre de Sainte-Marie*, présentée par *M. Joseph Lechevrel* qui fut de ses élèves et qui rappelle avec une émotion accrue par le lieu où il parle le talent comme poète et comme auteur dramatique de son vénéré professeur,

Un travail très documenté de *M. Surville* sur *les Jeux et les Divertissements dans la région de Tinchebray* et principalement sur les jeux souvent dangereux de la « soule » du « papegai » ou « papegaut » et sur les « chasses ».

Les renseignements les plus complets nous sont donnés sur *l'Industrie du fer à Tinchebray, autrefois et aujourd'hui*, par une communication de *M. Le Mardeley*.

Et *M. le baron des Rotours* nous intéresse et nous charme dans sa relation du Voyage fait par Napoléon en Normandie, en 1811, rapportée avec tout l'humour que notre confrère sait joindre dans ses études d'histoire à l'exactitude du détail et à la sûreté du jugement.

Enfin des vers amusants de *M. le vicomte de Broc* sur les Promenades archéologiques et en particulier sur les excursionnistes de 1911 terminent gaiement la réunion.

L'heure de la séparation était venue. Déjà un certain nombre de nos confrères nous abandonnèrent dès la sortie de Sainte-Marie.

Un groupe plus nombreux devait gagner par la route la halte de *Caligny* pour y prendre le chemin de fer.

Une fois encore nous montons en voiture et, dans un dernier trajet à travers la campagne bas-normande, nous jouis-

sons du spectacle de fécondité qu'elle offre avec la parure de ses pommiers en ce moment chargés de fruits.

L'excursion de 1911 était terminée.

Quand à la petite station, étonnée de se voir envahie par tant de voyageurs, le train survint qui allait nous emporter, nous nous quittâmes, non sans regret, mais sous la commune impression de l'entier contentement éprouvé par tous au cours des bonnes journées que nous venions de vivre ensemble.

Ces pages contribueront à en garder l'agréable souvenir.

GEORGES CRESTE.



L'ANCIENNE ABBAYE DE CERISY-BELLE-ÉTOILE
Communication de M. Surville.

L'ABBAYE de BELLE-ÉTOILE⁽¹⁾

I. — ORIGINE ET PROSPÉRITÉ (1190-1540)

L'abbaye de Belle-Etoile (2), qu'il ne faut pas confondre avec celle de Cerisy, près Saint-Lô, fut fondée vers la fin du xii^e siècle. Elle est postérieure au prieuré de La Lande-Patry, qui date de 1140, car, si elle eût existé à cette époque, il est probable que Guillaume Patry ne serait pas allé jusqu'au Mans offrir ses pieuses libéralités aux enfants de saint Domnole ; cependant elle existait déjà depuis un certain temps lorsque Henri de Beaufou établit sa fondation en 1215. Avec assez de vraisemblance, nous pensons que l'abbaye fut créée en 1190, avant le départ du sire de Beaufou pour la Croisade entreprise par le Duc de Normandie, Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, de concert avec le roi de France, Philippe-Auguste.

Au reste, voici les termes de l'acte de fondation : « *Qu'il soit connu de tous présents et à venir que moi Henri de Beaufou, chevalier, j'ai donné et donne à L'ABBAYE DE SAINTE-MARIE-DE-BELLE-ÉTOILE, SISE EN LA PAROISSE DE CERISY, AINSI QU' AUX CHANOINES RÉGULIERS DE L'ORDRE DE PRÉMONTRÉ, QUI PRIENT DIEU EN CET ENDROIT, en pur et libre don, de l'assentiment et à la demande d'Edicie, mon épouse, fille de Richard de Roumilly, pour le salut de nos âmes, pour celui de nos pères et de nos successeurs, le lieu sur lequel EST ÉDIFIÉE CETTE ABBAYE, avec le bois y attenant, tel que l'indiquent les divisions et partages vers la Lande-Patry et le lieu dit du Vivier au-delà de ma maison, à l'endroit où trois petits ruisseaux se rassemblent, avec la colline qui est de*

(1) Lecture faite à la Séance solennelle de Tinchebray, le 31 Août 1911.

(2) Armes de Belle-Etoile : *D'azur, à une Vierge de carnation, tenant son enfant Jésus de même, l'un et l'autre vêtus d'or et entourés de 10 étoiles de même posées en orle.*

l'autre côté, jusqu'à la chaussée du Viuier..., et tout mon domaine qui n'est pas inféodé sur le Mont de Cerisy, la chapelle Saint-Jacques sur le Mont, et ce que je possède ailleurs dans la paroisse ; le droit de patronage et de présentation des églises de Mesnil-Villeman, de la Chapelle-Bayvel, de Saint-Ouen-de-Brocotte ; tout ce qui est à moi dans ces paroisses, pour être possédé par eux à perpétuité, après la mort de mon frère Richard et de mes enfants qui sont dans le clergé. Cette donation faite sans aucune réserve, je l'ai revêtue de mon sceau. Fait en l'an 1215 de l'Incarnation de Notre-Seigneur. »

Comme on le voit, l'abbaye était déjà baptisée, dès 1215, du vocable de Sainte-Marie de Belle-Etoile. Voici, au sujet de cette dénomination, la gracieuse légende transmise par la tradition. Le sire de Cerisy, Henri de Beaufou, était parti à la Croisade, laissant au logis son épouse, Edicie de Romilly, dont la famille se rattachait à celle des Ducs. Plusieurs années s'écoulèrent sans qu'aucun message vint rassurer Edicie sur le sort de son époux. Elle allait parfois promener sa rêveuse tristesse à la lisière des bois, près d'une source appelée *la Fontaine aux Fées*, parce que les fées y venaient, disait-on, danser aux pâles rayons de la lune. C'était peut-être une de ces sources sacrées, si chères à nos ancêtres les Gaulois. Peut-être aussi les grands chênes, qui s'élevaient sur ses bords, avaient-ils vu les druides y accomplir leurs mystères. Toujours est-il que, par un matin de printemps, Edicie, assise près de l'onde transparente, adressait à Dieu une ardente prière pour le retour de l'absent. Tout à coup, il lui sembla qu'une vive lumière tremblait à la surface de l'eau. C'était sans doute l'image réfléchie d'une étoile qui rayonnait dans les profondeurs du firmament. Mais pour la suppliante, c'était le salut !

Et de fait, bientôt Henri de Beaufou était de retour. Echappé aux mille périls d'un très long voyage, il pouvait enfin presser son épouse sur son cœur. Au comble de la joie, il voulut donner à l'abbaye naissante, le nom de BELLE-ÉTOILE, en souvenir de l'étoile miraculeuse.

Quels furent les premiers occupants du monastère nouveau ? Voici ce qu'en dit l'histoire. De temps immémorial, des cénobites, consacrés à saint Jacques, résidaient sur le ver-

sant occidental du Mont de Cerisy. Sous la suprématie de l'abbaye de Lonlay, ils luttèrent péniblement pour vivre, lorsque Robert, évêque de Bayeux, auquel s'étaient joints quelques personnages de distinction, obtint, en juillet 1213, de Nicolas, abbé de Lonlay, et de ses moines, une renonciation à leurs droits sur l'hermitage, sous cette clause que l'ordre de Cîteaux n'y serait jamais établi. Les hermites purent dès lors quitter le Mont, et, sous la conduite de leur supérieur, Jean de Monufay, s'installer à Belle-Etoile. Ce fut pour peu de temps, car, dociles à la voix du sire de Beaufou, ils reprirent, au nombre de deux, le chemin de l'hermitage ; seul, Monufay, quittant le capuchon des hermites, endossa la livrée blanche et prit la direction des Prémontrés, appelés de la Luzerne, au diocèse d'Avranches.

Quelques mots sur la famille du fondateur de Belle-Etoile seront ici à leur place. Robert de Beaufou avait accompagné le Duc Guillaume à la conquête de l'Angleterre ; son fils suivit Robert, fils du Conquérant, à la première Croisade en 1096, et fut fait prisonnier avec lui à la bataille de Tinchebray (1106). Un Richard de Beaufou, chapelain de Henri 1^{er} d'Angleterre, fut évêque d'Avranches, de 1134 à 1142, et une de ses nièces fut abbesse de Moutons, près Mortain, en 1160. Quant au fondateur lui-même, il figura parmi les soixante-dix-sept chevaliers bannerets Normands de Philippe-Auguste, dont il avait été un des premiers à reconnaître l'autorité contestée. Il mourut le 19 septembre 1217. Son épouse vécut jusqu'en 1234, ayant donné de son chef à l'abbaye tout ce qui lui revenait en la paroisse de Cerisy. L'un et l'autre furent enterrés dans le monastère. Leur fils aîné, Henri de Beaufou, commença la grande église en 1238, et la dota généreusement.

Tout semblait concourir à la prospérité du nouvel établissement. André Savary d'Escoville, du consentement de Mabilles, sa femme, et de Richard, Guillaume et Denis, ses fils, aumôna, dès 1215, à l'abbaye, sa terre du Mont de Cerisy, située entre le Noireau et le chemin du bourg de Cerisy au Vieux-Saint-Pierre. L'évêque de Bayeux, l'archevêque de Rouen, le roi lui-même, confirmèrent successivement tout ce qui avait été fait en faveur du monastère

(1216-1218). Ces hauts encouragements furent le signal de nouveaux dons. Il faudrait un volume pour les relater tous. Qu'il nous suffise de dire que les religieux de Belle-Etoile eurent bientôt des intérêts dans presque toutes les paroisses circonvoisines.

Le 6 mai 1257, Eudes Rigault, archevêque de Rouen, visita Belle-Etoile. Son *Journal* porte que, en considération de la piété des moines et des travaux qu'ils exécutaient pour le service divin aux bâtiments du monastère, il voulut les ménager, et dans ce but fit pourvoir à sa dépense par le prieur de la Lande-Patry, dont il n'avait pas eu à se louer. En effet, il l'avait trouvé ne couchant pas dans le dortoir, mais dans une salle basse. Lui et ses deux compagnons mangeaient de la viande sans nécessité et n'observaient pas les jeûnes réglementaires. Leur église était en ombree de bois, de poutres et de coffres.

En 1277, Philippe-le-Hardi confirma à nouveau les possessions de l'abbaye, moyennant l'engagement pris par les religieux de célébrer tous les ans un anniversaire pour le repos de son âme, après sa mort, et pour la feue reine Isabelle, sa femme. La vie des moines se partageait alors entre la prière et les travaux de défrichement d'un sol difficile. Les invasions anglaises ne modifièrent pas sensiblement la situation. En 1356, Belle-Etoile fut taxée à 75 livres par les Etats de Normandie pour la rançon du roi Jean, prisonnier en Angleterre. Cette taxe étant au dixième donne approximativement le chiffre du revenu de l'abbaye à l'époque.

En 1422, les Anglais, de nouveau maîtres du pays, font élire Abbé un de leurs partisans, Chaulier, qui depuis longtemps déjà leur avait prêté serment de fidélité. Les possessions de l'abbaye sont confirmées en ces termes : « *Henri, par la grâce de Dieu, roi d'Angleterre, héritier et régent du royaume de France et seigneur d'Irlande, à tous ceux qui ces présentes verront, salut. Sachez que de notre grâce spéciale et pour que le service divin et les autres pratiques de dévotion, qui doivent avoir lieu dans l'abbaye de Sainte-Marie de Belle-Etoile, ne soient point interrompus, nous accordons à l'Abbé et au couvent de ladite abbaye, nos amis en Jésus-Christ, tous*

leurs biens temporels et spirituels. Donné à Rouen, le 12 janvier 1422. ».

Michel Baoust siégeait à Belle-Etoile quand Henri VI, par une charte datée de Tinchebray le 11 avril 1430, accorda aux religieux de Lonlay la dîme et le patronage de dix-sept paroisses, dont Cerisy. Si notre abbaye resta à l'écart, elle garda néanmoins ses possessions. Richard Becquet fut le troisième et dernier abbé nommé par les Anglais. Entre ses successeurs, il convient de citer Jean Gallier, à qui Geoffroy de Saint-Germain, protonotaire apostolique, disputa, mais sans succès, la crosse abbatiale. C'est lui qui fit commencer le cloître en 1494, ainsi que l'atteste une inscription intérieure. Continué par Thomas Chancerel, il fut achevé en 1538, par Jean Leprince, qui mourut deux ans après.

Jusqu'ici, les Abbés de Belle-Etoile n'ont dû leur nomination qu'à leurs mérites, attestés par les suffrages de leurs pairs ; désormais, l'aristocratie de naissance, ou l'intrigue, y suppléera.

II. — DÉCADENCE ET PILLAGE (1540-1625)

Le premier Abbé commendataire fut Jacques d'Harcourt, seigneur de la Motte-Cesny, Grimboisq et Thury. Promu en 1540, il mourut le 21 novembre 1552. Son testament, daté du 25 août précédent, favorisait les quatre enfants qu'il avait eus avant son entrée dans les ordres, savoir : Philippe, Rolland, Charles et Blanche.

Il eut pour successeur *noble et scientifique personne* Philippe de la Grenairie, grand provôt de l'église cathédrale de Marseille, aumônier du roi et maître des requêtes de la reine-mère, lequel prit possession le 27 janvier 1553. Son procureur et grand-vicaire, Jean Foucault, écuyer, se rendit antipathique par ses *malversations, friponneries* et *larcins*, et, à la requête des religieux, qui avaient eu beaucoup à souffrir de ses exactions, il fut informé contre lui.

Il y avait alors à Caligny un jeune curé de la Maison de Flers, Richard de Pellevé, qui voyait avec regret les religieux lui enlever le plus clair des dîmes de sa paroisse, en vertu

d'une donation remontant à 1220. Il pensa que, en faisant disparaître les titres, il pourrait, à la faveur des discordes civiles, jouir des dîmes en leur intégrité. Dans ce but, il incita plusieurs de ses paroissiens, Jean Desramés dit Pompon, Jacques de La Roque, Thomas et François Lecois, Samson Després, les deux fils de Jacques Mollet, François Lemonnier et Jean Maurice, à s'unir à des bandes de pillards, qui, sous les ordres d'un huguenot redouté, le capitaine Saint-Sauveur, allèrent, à deux reprises, saccager la riche abbaye.

Le pillage fut complet. Les quatre grandes portes de l'église furent enlevées et les gonds arrachés ; il en fut de même de ses trente-quatre fenêtres, qui avaient de 25 à 30 pieds de haut. Neuf autels furent détruits ou emportés, ainsi que les stalles, les bancs et le pavé. Il ne resta que le maître-autel. Les cinq cloches de la tour furent enlevées, et l'église fut découverte à moitié. Dans les nombreux bâtiments, tout fut dévasté et emporté : portes, croisées, cloisons, pavés, escaliers, meubles, rien ne fut épargné. Dans la cour, on voyait deux places couvertes de charbon, dans lesquelles on avait brûlé vêtements, ornements, livres, titres et papiers. Dans les caves, 8 grosses tonnes avaient été défoncées et la boisson perdue. Dans les granges, 9.500 gerbes de froment, seigle et avoine, avaient été volées. Dix étangs ou viviers avaient été mis à sec et le poisson emporté. Six fermes, dépendantes de l'abbaye, avaient été pillées : meubles, grains, chevaux, bêtes à cornes et à laine, tout avait été enlevé.

Il fallut des années pour réparer de si grands ravages. Le travail n'était pas achevé qu'un nouveau malheur frappa Belle-Etoile. L'abbé de la Grenairie ayant embrassé le parti de la Ligue, Henri IV le chassa comme traître, confisqua tous les biens de l'abbaye, et y envoya deux de ses fidèles officiers, Henri de Pellevé et Jacques de Crux, qui prirent possession dans des circonstances que nous fait connaître un des religieux :

Frère Joachim Moulin, âgé de 22 ans, dépose que, en l'absence du prieur Jean Moulin, emmené en captivité à Vire, le sieur baron de Flers, et puis après le sieur de Bellefontaine, ont pris possession de l'abbaye, en icelle amené grand nombre

de chevaux, mangé les provisions, pris et emporté tout ce qu'il y avait de meilleur, rompu les huis des fenêtres et défoncé les tonneaux, qu'ils ont en partie brûlés, pris et emporté les titres, chartres et enseignements ; contraint les religieux de cesser le service divin et de fuir, disant lesdits sieurs que le roi leur avait fait don de l'abbaye. »

Henri de Pellevé, baron de Flers, était frère de ce curé de Caligny, qui avait déjà, en 1562, fait dévaster le monastère, et qui fut tué à la bataille de Moncontour, en 1569. Cependant, ayant été pourvu des revenus du prieuré de La Lande, il dut abandonner Belle-Etoile, qui resta l'apanage du sieur de Crux, d'après cet acte :

« Aujourd'hui, 20^e jour d'octobre l'an 1589, le Roi étant à Dieppe, désirant gratifier le sieur des Loges, fils du sieur de Bellefontaine, en considération de ses bons et fidèles services, et pour lui donner moyen de continuer et supporter la dépense qu'il est contraint faire, à cette occasion lui a accordé et fait don des fruits de l'abbaye et prieuré de Belle-Etoile, situé en Normandie, bailliage de Caen, vicomté de Vire, diocèse de Bayeux, possédé par Philippe de la Grenairie, retiré à Orléans, sur lequel a Sa Majesté, par sa rebellion, fait la confiscation des biens meubles et dettes appartenans audit de la Grenairie. Pour jouir des fruits et revenus desd. abbaye et prieuré, la faire desservir et célébrer le service divin, nourrir et entretenir les religieux, les bâtiments et édifices en toutes réparations et payer les charges ordinaires sur icelle, le tout suivant le règlement de Sa Majesté. Mande et commande lui en expédier toutes provisions et le présent brevet qu'il a signé de sa main et fait contresigner par moy, son Conseiller et Secrétaire d'Etat.

« (Signé) HENRY.

« Et au-dessous (Signé) POTIER ».

Une explication est ici nécessaire. Jacques de Crux, sieur des Loges, appartenait à la religion protestante ; il était l'aîné des enfants de Antoine de Crux, sieur de Bellefontaine (près Mortain), et de Louise de Pommereul. Le père mort, ses biens furent partagés entre ses fils : 1^o ledit sieur des

Loges ; 2^o Jean, sieur de Bellefontaine ; 3^o Antoine, marié à Marie de Courboyer ; 4^o Gédéon, sieur d'Andillou (à Ponts-sous-Avranches). Jean étant mort célibataire, Jacques passa son titre de sieur des Loges à Antoine et prit celui de Bellefontaine. Il devint, en 1616, baron de Larchamp et La Lande-Patry.

Jacques de Crux administra Belle-Etoile de la façon la plus arbitraire, secondé par son frère Antoine, qui se qualifiait *économiste*, et par un Abbé à sa dévotion, Gilles Busnel, prêtre de Saint-Barthélemy, près Mortain. Aussi, après dix ans de ce régime, l'abbaye se trouva-t-elle dans le plus pitoyable état. Écoutons M. de Turgot dans le rapport qu'il fut chargé de dresser :

« Depuis la mort du sieur de la Grenairie (1592), Busnel, son successeur, n'a mis les pieds qu'une fois à Belle-Etoile. La grande église est restée comme l'avait mise le capitaine Saint-Sauveur, exécuté depuis pour sa criminelle conduite. La voûte s'abreuve d'eau ; il ne reste que le maître-autel et le sommier, qui portait autrefois l'image du Christ. Plus de bancs, chaire ni sièges ; la nef et les chapelles toutes fangeuses. Depuis 1562, il n'y a pas été dit de messe, mais on y a fait le prêche. Le cloître est dépaillé, fangeux et abrite deux vaches. Dans la salle du chapitre sont parqués des chevaux et des bestiaux. On joue à la paume dans le réfectoire, qui est, comme le dortoir, ouvert à tous les vents. Dans l'abbaye, ni crucifix ni images, si ce n'est une petite Notre-Dame, haute de deux pieds. Bref, le désordre est partout ; ce n'est plus une abbaye, c'est une maison profane, s'y voyant, au lieu de religieux, des gens armés, des laquais, des chevaux et des oiseaux. »

Ce procès-verbal fut sanctionné d'un arrêt du Parlement, qui enjoignait au sieur de Bellefontaine de quitter l'abbaye, sous une contrainte de 3.000 écus d'amende ; mais l'entêté calviniste n'en fit rien. Ce ne fut qu'en 1625, après une occupation de plus de trente-cinq ans, qu'il finit par déguerpir, sur l'active poursuite d'un nouvel Abbé, Pierre Scarron, évêque de Grenoble, secondé en la circonstance par René de Souvré, baron de Messei. Une sentence arbitrale condamna

De Crux à verser 20.000 livres pour les dégâts arrivés par son fait.

Il est probable que l'Abbé eut la grosse part, d'autant que les moines étaient souvent réduits à la portion congrue. Témoin cette lettre de l'évêque Scarron : « *M. le Prieur, je me doublois bien que vos paroles partaient d'un Normand ; vos actions les suivent. Vous me prenez pour un Parisien. Je n'ai pas affaire de vos réparties d'apothicaire ; il me suffit de vous remettre les 600 livres que vous me marqués par votre lettre d'avril dernier, et qui fait mention de ce que vous m'êtes redevable. Si vous n'y satisfaites, je sais le moyen d'y procéder selon la justice que j'ay longtemps rendue à autrui, et que je sauray me rendre. Donnés-y ordre dans 15 jours, ou bien vous aurés de mes nouvelles.* »

III. — RELÈVEMENT ET CATASTROPHE FINALE (1625-1791)

Scarron eut pour successeur Jacques Gaudart, prêtre du diocèse de Paris, qui, à la date du 13 juillet 1627, obtint de M. de Matignon, lieutenant général en Normandie, l'exemption, pour l'abbaye et ses dépendances, de loger aucuns gens de guerre. Au bout de deux ans, il fut remplacé par Pierre Roussel, sieur de Saint-Gilles, conseiller au Parlement de Rouen. Sous la commende de cet Abbé, le Père Augustin Pannier fut envoyé par le Supérieur général des Prémontrés, pour rétablir la discipline qui s'était notablement relâchée à Belle-Etoile. Pannier trouva le prieur, Michel Niobé, âgé de 104 ans. Il établit des règles plus sévères, qui furent enregistrées au Parlement de Rouen le 2 juin 1630.

Dès l'année suivante, les religieux se plaignirent au Roi de ce que leur Abbé n'entretenait pas le nombre de religieux prescrit par les statuts. A ce grief, s'en ajoutèrent d'autres. Le père et le frère de l'Abbé ne se contentaient pas de commettre toutes sortes de malversations dans les bois de l'abbaye, ils exerçaient des violences sur les moines et les couvraient d'injures. Le frère surtout, M. de Saint-Gilles, interdit l'entrée de l'abbaye aux écoliers, qui venaient recevoir des leçons de philosophie et de théologie. Son séjour

dans le logis abbatial était un sujet de désordres et de scandales, à cause des personnes qui venaient le trouver de nuit et de jour, non seulement des gens armés, mais des filles et domestiques de mauvaise vie, passant les jours et les nuits à boire et dansant aux sons du violon, se battant étant ivres, tirant des coups d'arquebuse la nuit, menaçant les frères convers de leur appliquer les étrivières, ayant pris au collet le père sous-prieur et par force et violence arraché ses crochets, l'appelant fripon, coquin, maraud, bossu, lui relevant le menton, le prenant par la barbe, lui tirant le nez par dérision, et lui appliquant un soufflet du revers de la main, en disant que s'il n'était prêtre il lui donnerait des coups de bâton, ajoutant qu'il voudrait que l'abbaye fût brûlée et les moines avec.

Un arrêt du Parlement mit fin à ces violences ; il fut enjoint en outre à l'Abbé d'entretenir le nombre réglementaire de religieux.

Cependant, il fut pourvu peu à peu à un nouvel ameublement de l'église. La chaire fut refaite en 1619. Guillaume Gougeon, sculpteur à Argentan, fut chargé de *cuire et estoffer* deux figures au naturel, une Notre-Dame de Pitié, de trois pieds et demi de haut, avec un Christ mort proportionné, et une figure de sainte Anne, de quatre pieds environ, accompagnée d'une petite Vierge ; le tout pour 200 livres, suivant marché daté de 1659. Trois ans plus tard, une contretable, de trente pieds de haut sur quinze de large, destinée au grand autel, fut allouée à François Langlois, maître sculpteur à Laval, au prix de 1.000 livres. En 1663, François Chauvel, sieur de Chantepie, architecte à Falaise, fit exécuter un tabernacle ; et des ornements furent commandés au sieur Delaître, maître brodeur à Paris. Enfin, marché fut conclu avec Jean Postel, sculpteur à Caen, pour faire la figure du Sauveur et d'anges à têtes de chérubins, recevant et couronnant la Sainte Vierge au sommet du maître-autel (1677).

Simultanément, on procédait à d'autres travaux. Le chœur de l'église fut couvert en ardoise en 1643, et les eaux de la fontaine furent captées et canalisées en 1659.

Ces améliorations et une juste observance de la règle auraient justifié l'honneur et la réputation de la Maison,

sans la fréquence désespérante des procès de dîmes, entrepris contre le clergé séculier, quelquefois contre des laïcs. C'est ainsi que de longues et ruineuses procédures furent intentées aux curés de Flers, dans les années 1520, 1545, 1565, 1701, 1759 ; à ceux de Cerisy, en 1626, 1651, 1689, 1710, 1777 ; à celui de Saint-Georges en 1761, et à nombre d'autres. Sans doute, les bons religieux en gémissaient ; mais les seigneurs Abbés restaient intransigeants. Tel le sieur de Villelongue, qui écrivait en 1699 au prieur : « *Je me suis déjà expliqué plusieurs fois que je ne veux point plaider en Normandie. Quand le débiteur sera obligé de venir s'expliquer à Paris, il y pensera deux fois...; ici, on ne plaide pas aussi à son aise que dans les petites juridictions, où les présents font souvent la moitié du bon droit.* » Et sur de nouvelles observations du prieur : « *Vous voulez que je plaide en Normandie ; ce n'est pas mon intention. Je suis très persuadé que lorsqu'il faudra venir plaider de Normandie à Paris, où les frais sont grands, et où il n'y a point d'indemnité de séjour, on ne me fera point de procès de gaieté de cœur.* »

Cependant les religieux avaient parfois affaire à fortes parties. Témoin le procès qu'ils intentèrent, en 1634, à Pierre de Neufville, sieur de la Fresnaye, en Chanu, qui leur refusait le droit de dîmer sur son fief. Ils eurent beau « *dire que leur cause était juste, car c'était Dieu lui-même qui était la partie ; supplier Justice de leur donner une de ses mains pour prendre favorablement leurs pièces, un de ses jours pour considérer attentivement leurs raisons, une de ses oreilles pour les ouïr ; menacer le sieur de Neufville des épouvantables jugements de Dieu, s'il continuait de s'aveugler devant le soleil ; dire que sa langue renfermait le venin mortel des aspics, qu'il l'avait aiguisée pour ternir la réputation de douze religieux, qui, par leurs paroles et leurs exemples, reluisaient comme autant de belles étoiles parmi ceux qui vivaient à l'ombre de la mort, appelant les diables à leur aide....* », ils ne parvinrent pas à convaincre les juges, qui donnèrent gain de cause au sieur de la Fresnaye, après une procédure qui ne dura pas moins de quatre ans.

Nous avons cité l'exemple d'un commendataire, qui, en

dix ans, était venu une seule fois au monastère ; voici celui d'un autre Abbé, qui ne daigne pas même se déplacer pour prendre possession. Philippe Chevallier, conseiller et aumônier du Roi, docteur en théologie et chanoine de Saint-Germain-l'Auxerrois, succédant à son homonyme Claude Chevallier, délègue le curé de Saint-Pierre-d'Entremont, Nicolas de Gohier, pour prendre possession de l'abbaye en son nom. En conséquence, le 23 janvier 1682, accompagné de Gabriel Yver, notaire à Fresnes, le sieur Gohier entre dans l'église, fait l'aspersion de l'eau bénite, prie Dieu à genoux devant le grand autel, s'assoit en la place et chaire affectée à l'Abbé, sonne la cloche, entre dans la maison abbatiale, et finalement accomplit toutes les solennités et cérémonies en tel cas accoutumées et requises. Après quoi le susdit notaire déclare à l'auditoire que le sieur Abbé est installé.

Philippe Chevallier resta titulaire jusqu'en 1694. Ses successeurs, les frères Charles et Jean de Mazoyer, ne firent pour ainsi dire que passer, puisque, dès 1696, Pierre de Villelongue, chanoine de la Sainte-Chapelle, fut désigné. Sous lui, un nouveau manoir abbatial fut bâti (1718). L'année précédente, il avait écrit au prieur : « *Je feray porter à Belle-Etoile mes livres et le lit que j'avois à Vincennes, ma tapisserie en point de Hongrie et le peu d'argenterie que j'ay. J'assisterai à l'église en habit décent...* ». Il tint parole. Venu de Paris en chaise de poste à trois chevaux, il s'installa à l'abbaye, abandonnant aux religieux sa part de revenu, moyennant une pension viagère de 1.700 livres. Sous sa commende, un violent incendie éclata à Belle-Etoile (15 janvier 1723), occasionnant pour 9 à 10.000 livres de dégâts. La boulangerie, les étables, deux écuries, l'infirmerie et les chambres des domestiques, tous les fourrages et plusieurs charretées de bois ouvragé, furent réduits en cendres.

Jean Gédéon Thinet d'Armonville, chanoine de Saint-Denis, fut nommé au mois de juin 1728. Le revenu de l'abbaye s'élevait alors en total à 5.415 livres.

Son successeur, en 1738, fut Claude Brosseau, chapelain ordinaire du roi et de la reine, qui, pour mettre fin aux dépredations commises dans les bois de l'abbaye, établit

Ange-Hyacinthe de La Motte-Ango, comte de Flers, conservateur de ses chasses.

Vint ensuite, en 1742, Jean-Baptiste Hubert de Saint-Didier de Rochefort, qui abandonna tous les revenus de l'abbaye à ses religieux, moyennant une modique pension de 1.000 livres.

Après lui (1753), Pierre de Ruallen, archidiacre de Coutances, Conseiller au Parlement de Normandie, n'eut pas le même désintéressement, car il exigea une rente de 5.000 livres.

Enfin, à la date de 1784, M. de Lestrade, nommé par Louis XVI, clôt la série des Abbés. Il était encore titulaire lorsqu'éclata la Révolution. Le 10 mars 1790, le prieur, Luc Paynel, loua en son nom le logis abbatial, la cour et le jardin, et quelques pièces de terre, à Jean Jacqueline, de Cerisy, pour une période de neuf ans, moyennant un fermage de 300 livres, 1.200 bottes de foin et quelques faisances. A peine ce bail entra-t-il en cours que l'abbaye fut vendue (1791), au prix de 44.000 livres, à MM. Boaisne, de Condé, et Brodin, de Saint-Pierre-du-Regard ; mais des vandales y avaient déjà passé. Plusieurs églises des environs, notamment Notre-Dame de Tinchebray et Cerisy, possèdent encore quelques dépouilles de Belle-Etoile.

En 1808, les locaux de l'abbaye furent utilisés pour une fabrique de couperose, d'alun et d'acide vitriolique, dirigée par MM. Roussel et Bonvoisin, médecins à Caen ; mais cette entreprise fut ruineuse pour ses auteurs.

En 1826, MM. de La Vitte, ancien médecin de Louis XVIII, Caillard et C^{ie} firent démolir, par les frères Douté, de Cerisy, moyennant 600 livres, la flèche en pierre de la grande église, pour agrandir une usine de savons, dirigée par M. La Roulandrie, contremaître, qui, longtemps encore après la fermeture de l'usine, habita Flers.

Quant au personnel, il s'était dispersé pendant la tourmente révolutionnaire. Seul, M. Le Bourgeois, prieur-curé de Chanu, paroisse que l'abbaye desservait depuis 1236, revint aussitôt le calme rétabli. Renommé curé de Chanu, il y décéda le 10 août 1829, âgé de 83 ans. Deux frères convers se retirèrent à Flers : l'un, Hodiesne, Charles-François,

originaire de La Lande-Patry, ancien cuisinier à l'abbaye, devint percepteur. D'un caractère jovial, il se plaisait à raconter les délices du couvent de Belle-Etoile. Il est mort à Flers le 16 septembre 1839, âgé de 83 ans ; l'autre, Paris, Robert-François, né à Bellou, ancien maître-d'hôtel à *la Grâce de Dieu*, n'était qu'aide-cuisinier. Il est décédé, également à Flers, le 24 février 1837, âgé de 75 ans.

Longtemps les constructions de l'abbaye furent exploitées à l'égal d'une carrière. Nombre de maisons de Cerisy, de Flers surtout et des environs en sont sorties. Le socle entier de l'église de la Chapelle-Biche en provient. On vendait les carreaux à très bas prix, à cause des charrois qui étaient difficiles. Les sculptures disparaissaient sous le marteau, ou dans l'intérieur de la maçonnerie.

Ajoutons qu'en 1869 il fut un moment question de rétablir l'ancienne abbaye. Voici à quelle occasion. Pour se conformer aux volontés exprimées dans le testament de M^{me} la Comtesse de La Ferrière-Percy, M. Toussaint, maire de Flers, fit des démarches auprès de l'ordre des Capucins pour venir s'établir dans sa ville. Sur leur refus, l'honorable magistrat écrivit aux moines de l'abbaye de Mondaye, près Bayeux, ordre de Prémontré, pour établir une succursale à Flers. Peut-être allaient-ils accepter, *dans l'espoir de racheter Belle-Etoile, qui passait pour être en vente* ; mais les événements de 1870 en disposèrent autrement.

IV. — ETAT ACTUEL.

Il y a une trentaine d'années, un archéologue écrivait, au sujet de Belle-Etoile : « *Nous avons visité les ruines encore considérables de cette abbaye, située dans un admirable amphithéâtre de collines. Les hauts murs et le portail de l'église, les collatéraux, beaucoup de colonnes sont encore en place ; mais le tout, recouvert et obstrué par un épouvantable amas de décombres et de broussailles, présente le douloureux spectacle du plus cruel abandon.* »

Si M. Brunet, l'archéologue en question, revoyait ces mêmes ruines, il féliciterait chaudement M. et Mme Lacaille,

propriétaires actuels, du soin admirable qu'ils ont mis à les dégager, de manière à faire de Belle-Etoile un lieu d'excursion des plus intéressants.

Voici ce qui reste actuellement des anciennes constructions :
1^o une partie de l'abbatiale ; 2^o un côté du cloître, converti en écuries, remises et greniers à foin ; 3^o des vestiges de l'église principale ; 4^o l'ancienne grange dîmeresse ; 5^o les bâtiments de la ferme.

1^o *L'Abbatiale*. — L'abbatiale date de 1718. C'est un vaste corps de bâtiment, fort bien construit et présentant l'aspect sévère et imposant, qui convenait à sa destination.

2^o *Le Cloître*. — Il reste neuf arcatures ogivales, surmontées chacune d'une fenêtre éclairant l'étage supérieur, qui servait de dortoir. A leur extrémité, vers l'abbatiale, existait dernièrement encore une large baie recevant un escalier composé de marches de granit, donnant accès à l'étage supérieur. Ce cloître avait une forme carrée, si l'on en juge par les vestiges actuels. Il n'était pas voûté, mais possédait des planchers de charpente apparente, dont les poutres sont garnies sur leurs vives de moulures habilement poussées, et au centre d'écussons armoriés. Il fut construit, comme l'on sait, de 1494 à 1538.

3^o *L'Eglise*. — Il ne reste de ce qui fut la grande église de l'abbaye que la partie inférieure de la nef, avec la porte principale et deux portes latérales, l'une vers le cloître, l'autre vers la ferme. Elles sont gothiques, avec voussures garnies de simples tores, et leurs parois latérales de colonnettes couronnées de chapiteaux sans sculpture. La largeur de la nef principale était de 6^m 60, non compris les colonnes, celle des bas-côtés étant à droite de 3^m 87, et à gauche de 3^m 68. Les travées longitudinales de la nef, d'axe en axe des colonnes cylindriques, sont de 4^m 25, ces colonnes ayant un diamètre de 90 $\frac{\text{cm}}{\text{m}}$. Elles existent encore d'un côté sur une longueur de 17^m 40. L'une d'elles présente les entailles qui recevaient les marches et le dôme de la chaire ; à la suivante, était attachée la grille, qui limitait la partie réservée au public. Quelques restes des colonnettes et arcatures des bas-côtés méritent

d'attirer l'attention. On sait que cette église fut commencée en 1238.

4^o *La Grange*. — La grange dimeresse, située de l'autre côté du chemin, porte sur l'un des entrails de la charpente, chanfreiné sur ses vives, en lettres gothiques de trois à quatre centimètres de hauteur, cette inscription : *L'an mil quatre cens soixante*. La façade est flanquée de deux contreforts et d'un avant-corps en granit, avec glacis et talus, corbeaux, etc. La pointe de chaque pignon est percée d'une fenêtre gothique, avec encadrement trilobé pourvu d'un chanfrein.

5^o *La Ferme*. — Les bâtiments de la ferme étaient occupés par des frères convers et des valets, sous la direction d'un religieux, qui prenait le titre de frère hospitalier. Derrière ces bâtiments est situé l'étang ou vivier des moines. Une tradition locale s'y rattache. *Le bon saint Norbert, patron de l'abbaye, repose, dit-on, dans ses humides profondeurs, où jadis des mains sacrilèges lancèrent sa statue. Depuis lors, ajoute-t-on, les anciens domaines de l'abbaye n'ont plus donné comme autrefois d'abondantes récoltes ; chaque année, elles n'ont pas cessé de dépérir dans les mains qui les cultivent, et jamais elles ne reprendront leur fertilité première.*

A. SURVILLE.



APPENDICE

I

1563.

PROCÈS-VERBAL DU PILLAGE DE BELLE-ETOILE.

Charles Lepage, sergent royal à Vassy, vicomté de Vire, certifie qu'aujourd'hui douziesme jour de juillet mil cinq cens soixante trois, à la requeste de noble personne messire Philippe de la Grenayrie, abbé commendataire de l'abbaye Notre-Dame de Belles-toille, et vertu de certain mandement donné de noble messire Jean de Doular, licentié aux lois, lieutenant en la viconté de Vire de M. le bailly de Caen, en datte de ces presents mois et an, par lequel est contenu et m'est adressé commission pour voir et visiter ladite abbaye de Bellestoille, maisons et édifices d'icelle, qui ont esté ravagées, rompues et lacérées, pour en faire procez verbal, pour et aux fins contenues audit mandement ; présence de Stephanot Halbout, tabellion royal, exerçant ledit estat en la viconté de Vire, et ayant fait le serment en justice, pris pour adjoint, presence mesme dudit sieur abbé, suis entré en la grande église de ladite abbaye, en laquelle il y a quatre grandes places à portes avec trois autres huys et avec le nombre de trente quatre grandes fenestres, où souloit avoir vitres, verrines et grandes grilles de fer ; icelles fenestres de longueur en plupart de vingt cinq à trente pieds ; auxquelles places de portes, huys et fenestres n'y est demeuré aucuns huys fermants, gonds, attaches ny verres, ains apparoist le tout avoir esté arraché et dévalisé puis demy an ou autre bref temps, pour ce que lesdits carreaux apparoissoient de nouveau estre froissez en plusieurs endroitz. Aussy ay trouvé que en ladite eglise souloit avoir le nombre de neuf autels, lesquelz apparoissoient avoir esté cassez, lacérés et totalement ruinés puis led. temps, de sorte qu'il n'y a carreau ny bois entier en icelle eglise, siège ny autre chose, et apparoissoit grande partie de la couverture de ladite église et chapelles avoir esté cassée, rompue et lacérée, en arrachant les grilles desdites fenestres et vitres d'icelles. Et après suis monté à la tour de l'église, en laquelle tour apparoissoit y avoir eu le nombre de cinq cloches, qui apparoissoient puis le-

dit temps avoir esté ostées et n'y en a de present aucunes. Et par après suis monté amont un autre degré sortissant de ladite eglise, où ledit abbé disoit que par cy devant estoit le dorteur des religieux de ladite abbaye ; auquel lieu apparoissoit y avoir eu par cy devant plusieurs petites chambres, les cloisons desquelles apparoissoient avoir esté puis ledit temps lacérées, prises et emportées, ensemble les huys, grilles de fenestres, au nombre de douze huys et seize fenestres. *Item* nous sommes transportés à la sacristie de ladite abbaye, estant près ladite eglise, en laquelle apparoissoit y avoir eu deux grandes fenestres et grilles et vitres, ensemble un autel, le tout cassé, rompu et démoly. Et par après, sommes transportés au chapitre d'icelle abbaye, où apparoissoit avoir eu cinq doubles fenestres à grilles et vitres, le tout rompu et ravagé comme dessus. Et par après, nous sommes transportés au refecteur de ladite abbaye, et apparoissoit y avoir eu treize grandes fenestres à grilles et vitres, avec trois huys, le tout lacéré et emporté comme dessus, ensemble les tables et sièges, et par après au petit refectoir dessus la cuisine y apparoissoit y avoir eu cinq fenestres à grilles de fer et vitres, le tout ravagé comme dessus, ensemble les degrés et montées, tellement qu'il n'est possible d'y entrer, sinon avec échelle. *Item* en une autre chambre, entre le dorteur et grand refecteur, en laquelle y avait deux huys avec contre-huys, trois fenestres dont y en a deux à croisées, où apparoissoit avoir eu grilles et vitres, ensemble apparoissoit y avoir eu cloison de chassis de bois, au parmy de ladite chambre, pour la séparer en deux, en l'un des costés de laquelle ledit sieur abbé a dit que estoit le chartrier et chartres de ladite abbaye, ensemble les lettres et escritures d'icelle, en laquelle chambre n'y est rien demeuré, restent les planchers seulement, et le tout pris et emporté comme dessus. Et joignant ladite chambre y avoit plusieurs chambres garde robbes, des vis pour y monter et galeries avec plusieurs fenestres, lesquelles apparoissoient avoir été grillées de fer et vitres de verre, le tout pris et ravagé, ensemble les huys et fenestres, avec tous les meubles, aussy les pavements desdites chambres et les cheminées rompues et lacérées comme dessus. *Item* avons trouvé une cour où y avait une grande porte et un guichet, de laquelle on entrait au cloistre par deux portes, auxquelles portes, huys et guichet n'y a aucunes portes, huys ny ferrures, qui n'aient esté arrachées, prises et emportées, ensemble les huys, fenestres et grilles de la cuisine et de la despence. *Item* nous sommes transportés en une chapelle estante en l'un des costés de ladite cour, appelée la chapelle Notre-Dame, en laquelle apparoissoit y avoir deux grandes fenestres en deux bouts, à vitres et grilles, avec deux autres fenestres, en laquelle chapelle n'y a que les murailles, et apparoissent les grilles, fenestres et huys avoir esté pris et emportés, la couverture de laquelle, ensemble le clocher, apparoissoit estre de nouveau froissé et lacéré

et n'y a cloches, ensemble l'autel d'icelle chapelle. *Item* en une autre cour et logis auquel il y a deux chambres avec gardes robbes, une vis pour y monter, les greniers de dessus, ensemble le cellier et estable de dessous, y avoit eu plusieurs fenestres à grilles et vitres avec huys et portes, le tout cassé, lacéré, pris et emporté, ensemble les meubles, de sorte que il n'y est demeuré que les murailles et apparoissoient les couvertures avoir esté lacérées en plusieurs lieux et endroits. Et au bout dudit corps de logis, y a un autre corps de logis appelé la boulangerie, avec chambre et grenier, les huys, fenestres, grilles pris et emportés comme dessus, et n'y a aucun meuble dans iceux logis. *Item* au bout de bas de lad. cour, la muraille apparoissoit avoir esté rompue. *Item* au presseur de lad. abbaye et cellier d'à costé icelluy, n'y est demeuré aucuns meubles ny ustensiles, comme cuves et autres choses servantes aud. presseur, de sorte que les huys et grilles apparoissoient avoir esté pris, ensemble les planches des ais qui servoient au grenier à pommes. *Item* en un autre grand cellier ou cave à voûte, en laquelle apparoissoit y avoir eu huit grosses tonnes, selon qu'il apparoissoit par les chantiers de bois qui apparoissoient avoir esté faits pour chacune tonne, et lesquelles tonnes ledit sieur abbé disoit qu'elles estoient pleines de cidre, la plupart desquelles apparoissoit tenir chacune de dix-huit à vingt pipes, en laquelle cour n'y est demeuré que trois desdites tonnes vuides, les guichets desquelles et ferrures apparoissoient avoir esté ostées et arrachées, ensemble n'y est demeuré chantier, reserve quelques gros cercles cassés et rompus, qui paroissoient avoir esté rompus en desassemblant et ostant les autres tonnes ; et au fond de ladite cave y avoit grand boire, comme sy grande partie de sydre y avoit esté repandue ou délaissée, et les fenestres, grilles, gonds et huys pris et emportés comme dessus. *Item* au bout y avait un grand cellier à voûte, dedans lequel n'avons trouvé aucune chose ; et a dit ledit sieur abbé qu'il y avoit dedans vingt tonneaux de sidre lorsque son abbaye fut ravagée, les huys, grilles et fenestres emportés comme dessus. *Item* une grande cave à voûte estant dessous le grand refectoire, en laquelle ledit sieur abbé disoit que les charniers et provisions de ladite abbaye estoient, dans laquelle n'y avons trouvé aucune chose. *Item* au garnier de ladite abbaye n'avons trouvé aucune chose et apparoissoit y avoir eu huit fenestres à grilles, lesquelles grilles et gonds d'icelles apparoissoient avoir esté arrachées, les huys et partie des planchers ; et pareillement avons vu les autres greniers de ladite abbaye, auxquels n'avons trouvé aucuns bleds ny autres meubles. *Item* avons trouvé au parmy de ladite cour deux grandes places de charbon et de terre brulée, auxquels lieux y apparoissoit avoir esté grand feu et ledit sieur abbé disoit ses vestements et ornements de ladite abbaye, ensemble les lettres, chartres, livres et escritures d'icelle abbaye y avoir esté brulés.

Et hors ladite cour et près la porte y avoit un grand jardin clos à murailles fermant à deux huys, au coing duquel est le coulombier, lequel apparoissoit avoir esté descouvert, l'huys dudit coulombier, ensemble les huys dudit jardin, pris et emportés, et auquel coulombier y affluait par cy devant grande affluence de pigeons, dont à present il n'y en a aucun. *Item* nous sommes transportés en la grange de ladite abbaye, en laquelle n'avons trouvé aucuns bleds ny biens, combien que ledit sieur abbé disoit y avoir lors de la prinze et ravagement de son abbaye environ trois mille gerbes de seigle, deux mil cinq cens de froment et quatre mille gerbes d'avoine. Et en laquelle abbaye n'avons trouvé aucuns meubles ny ustensiles, vesselle d'estain ny d'airain. *Item* nous sommes transportés en la métayrie des Salles d'icelle abbaye, pour y voir et visiter, en laquelle métayrie résident Guillaume, Jean et Michel les Fournils. En laquelle maison apparoissoit avoir esté pris les grilles de fer des fenestres dudit lieu, et avons sommé, à l'instance dudit sieur abbé, lesdits Fournils de représenter les bœufs, vaches et autres bestes à cornes, ensemble les juments, chevaux, bestes à laine et autres bestes à eux baillées par ledit sieur abbé, pour les fournitures et entretien de ladite métayrie, selon le bail qui en avoit esté fait par ledit sieur abbé. Lesquelz Fournils ont dit qu'il estoit à eux chose impossible, pour ce qu'ilz avoient esté pris et ravagez, avec tous leurs meubles, lors de la prinze et ravagement de ladite abbaye, qui avoit esté prise par grande compagnie de gens estant en armes. *Item* avons sommé Michel Belays, métayer, de mettre en évidence les bestes et meubles qui luy avoient esté baillés par ledit sieur abbé pour l'entretien de sa métayrie, selon le bail de ce fait, pour en faire partage ensemble, de payer les bleds qui estoient deubs, lequel Belays a dict tous les biens appartenants audit sieur abbé avoir esté pris et ravagés par la fortune des gens de guerre, ayant par cy devant eu cours en ce pays de Normandie, au moyen de quoy il a soustenu n'y estre sujet, comme de chose constante et notoire, et en outre a dit à raison qu'il estoit fermier ou métayer d'icelle abbaye, que tous ses biens avoient esté pris et ravagez par les incursions des gens de guerre, au moyen de quoy il s'est rendu pauvre et indigent de biens. *Item* avons sommé et interpellé, à l'instance dudit sieur abbé, Simon et Guillaume, dits les Monniers, autres fermiers et métayers de ladite abbaye, de représenter comme dessus les bestes et meubles d'icelle abbaye et payer les bleds dont ilz estoient debtors à cause de leur métayrie ou ferme. Lesquels Monniers ont fait pareille response que led. Belays. *Item*, à la requeste que dessus, avons sommé Jean Le Prince, autre métayer, de représenter comme dessus les bestes et meubles d'icelle abbaye, de payer les bleds deubs, lequel Prince a fait pareille response que lesdits Belays et Monniers. *Item* avons sommé Jacques Honoré, autre métayer, de représenter comme

dessus, lequel a fait pareille response que lesdits Belays et Monniers. *Item* avons pareillement sommé, à la requeste dudit sieur abbé, Jacques et Catherin, dits Hubert, autres métayers et fermiers, de représenter les bestes et meubles d'icelle abbaye et payer les bleds qu'ilz pourroient debvoir. Lesquels Hubert ont fait pareille response que les autres métayers ou fermiers dessus nommez, et qu'il ne leur estoit resté aucuns biens. *Item* nous a esté montré un estang près de ladite abbaye, au-dessus d'icelle, qui anciennement faisoit moudre le moulin de ladite abbaye, lequel est de present sec, et apparaissoit avoir esté pesché et seché depuis Caresme prenant dernier, avec quatre autres estangs ou mares estantes dedans le bois dudit lieu de Bellestoille, et au-dessus dudit premier estang, lesquels sont pareillement sans eau et poisson, asséchez depuis ledit temps. *Item* deux autres mares ou estangs appelez la mare du Prey-au-Chien et la mare au Franc, lesquelles sont de present sans eau, ny poisson, et autres estangs peschez comme dessus. *Item* un autre estang fort grand, nommé l'estang d'Androuet, où apparaissoit avoir esté fait des tranchées à travers la chaussée pour essayer à rompre icelle. En quoy ledit sieur abbé a grand dommage. *Item* deux autres estangs, nommés le Mont-Botrel, lesquels sont de present sans eau ny poisson, et apparaissoient les chaussées d'iceux avoir esté rompues et cassées en plusieurs endroicts, et est chose notoire avoir esté peschez et lacerez puis ledit temps.

Et le tout certifions estre vray, ès presences de Damien Fessart, Guillaume Dupont, Michel Le Coys et autres tesmoins, et avons rendu audit sieur abbé son mandement et commission pour la représenter toutes fois que mestier sera.

(Signé) LEPAGE et HALBOUT, avec paraphes.

II

15 *Décembre* 1656.

ETAT DES MASURES OU FIEFS COMPOSANT LA BARONNIE DE CERISY, AYANT SON SIÈGE A BELLE-ETOILE.

1^o *Fief Vétéran*. — Contenance, 24 acres. Aîné, Jean Fournil. Redevances annuelles : à la Saint-Michel, 17 sols ; à Noël, 6 chapons ; à la Chandeleur, 6 deniers ; à la mi-carême, 12 sols ; à Pâques, 40 œufs ; ès pitances, 18 deniers ; pour une journée de charrue ou herse, 10 sols ; pour services de moulins, 6 sols, à raison de 3 deniers par acre, suivant arrêtement du 31 juillet 1651. Plus, 3 sols de 3 ans en 3 ans pour parcage.

2° *Noirée* ou *Laufrière-Aubry*. — 19 acres. Aîné, Thomas Aubry. Redevances : à la Saint-Michel, 32 sols ; à Noël, 1 chapon et 4 gélines ; à Pâques, 20 œufs ; journée de scieur en août, 3 sols ; journée de harnais, 12 sols ; services de moulins, 4 sols 9 deniers.

3° *La Vallerye*. — 34 acres 1 vergée $\frac{1}{2}$. Aîné, maître Pierre Martin, sieur du Vivier. A la Saint-Michel, 15 sols 2 deniers ; à Noël, 4 gélines et 6 deniers ; à Pâques, 30 œufs ; à la Chandeleur, 27 sols ; journée de charrue ou herse, 10 sols ; journée de fourche, 9 sols ; services de moulins, 8 sols 6 deniers.

4° *La Richardière*. — 6 acres. Aîné, maître Guillaume Saillard, curé de la Lande-Patry. A la Saint-Michel, 3 sols 4 deniers ; à Noël, 3 gélines ; à Pâques, 20 œufs ; services de moulins, 1 liard par acre faisant 1 s. 6 d.

5° *La Bistière*. — 15 acres. Aîné, Guillaume Hélix. A la Saint-Michel, 30 sols ; à Noël, 5 gélines et 5 deniers ; à Pâques, 40 œufs ; journée de scieur, 3 sols ; journée de fourche, 9 sols ; services de moulins, 3 s. 9 d.

6° *La Boustière*. — 10 acres. Aîné, Simon Bourdon. A la Saint-Michel, 28 sols ; à Noël, 5 gélines et 5 deniers ; à Pâques, 20 œufs ; journée de harnais, 12 sols ; deux scieurs en août, 6 sols ; journée de fourche, 9 sols ; à Pâques, 20 œufs ; journée de harnais, 12 sols ; 2 scieurs en août, 6 sols ; journée de fourche, 9 sols ; services de moulins, 2 sols 6 deniers.

7° *Les Hayes*. — 12 acres. Aîné, Pierre Martin. A la Saint-Michel, 10 sols 11 deniers ; à Noël, 6 gélines et 6 deniers ; à Pâques, 30 œufs ; journée de charrue ou herse, 10 sols ; 5 journées de bras, 15 sols ; services de moulins, 3 sols.

8° *Les Champs*. — 12 acres. Aîné, Jean Busnot. A la Saint-Michel, 3 sols ; à la Marsèche, 2 sols ; à Noël, 1 géline ; $\frac{1}{2}$ journée de charrue, 6 sols ; services de moulins, 3 sols.

9° *Masure Bousset*. — 9 acres. Aîné, ledit Busnot. A la Saint-Michel, 3 sols 4 deniers ; à Noël, 3 sols, 1 denier et 1 chapon ; à Pâques, 20 œufs ; $\frac{1}{2}$ journée de charrue, 6 sols ; services de moulins, 2 sols 3 deniers.

10° *La Meslerye*. — 6 acres. Aîné, Thomas Le Monnier. A la Saint-Michel, 6 sols 10 deniers ; à Noël, 4 gélines et 4 deniers ; à Pâques, 28 œufs ; 8 journées de bras, 24 sols ; services de moulins, 1 sol 6 deniers.

11° *La Gauberdrière*. — 4 acres. Aîné, Antoine Blays. A la Saint-Michel, 10 sols ; à Noël, 2 chapons, 3 gélines, 3 deniers et 3 boisseaux

d'avoine ; à Pâques, 30 œufs ; journée de charrue ou herse, 10 sols ; services de moulins, 1 sol.

12° *Le fief Chataignier*. — 8 acres. Aîné, Pierre Blays. A la St-Michel, 8 sols 8 deniers ; à Noël, 2 sols 8 deniers et 12 boisseaux de seig'le, dont 6 mesure de Condé et 6 mesure de la baronnie, et 2 gélines et 2 deniers ; à Pâques, 20 œufs ; services de moulins, 2 sols.

13° *La Foresterie-Caillot*. — 50 acres. Aîné, Robert Caillot. A la Saint-Michel, 26 sols ; à la Saint-Martin, 7 sols 6 deniers ; à Noël, 4 sols 6 deniers, 8 boisseaux d'avoine et 5 gélines ; à la Chandeleur, 4 sols ; à Pâques, 80 œufs ; à la Saint-Jean-Baptiste, 8 sols ; journée de harnais à la Maltotière, 12 sols ; services de moulins, 12 sols 6 deniers.

14° *Visance en Visançois*. — 28 acres. Aîné, ledit Caillot. A la Saint-Michel et Chandeleur, par moitié 27 sols 6 deniers ; services de moulins, 7 sols.

15° *Lépine au Monnier*. — 5 acres. Aîné, ledit Caillot. A la Saint-Michel, 10 sols ; journée de charrue ou herse, 10 sols ; services de moulins, 1 sol 3 deniers.

16° *La Basse-Monnerie*. — 7 acres. Aîné, Gilles Dumesnil. A la Saint-Michel, 10 sols 6 deniers ; à Noël, 6 poules et 5 chapons ; à Pâques, 100 œufs ; journée de harnais, 10 sols ; services de moulins, 1 sol 9 deniers.

17° *La Basirée*. — 19 acres. Aîné, Pierre Rabache. A la Saint-Michel, 19 sols ; à Noël, 1 géline et 3 boisseaux d'avoine ; à Pâques, 20 œufs ; services de moulins, 4 sols 9 deniers.

18° *Lyvonnière-Huard*. — 10 acres. Aîné, ledit Rabache. A la Saint-Michel, 8 sols ; à la Saint-Martin, 6 sols 6 deniers ; à Noël, 10 boisseaux d'avoine et 8 deniers ; à la Purification, 12 deniers ; réparation des fossés, 6 deniers ; sur la maison Jean Lugé, 2 sols ; à Pâques, 40 œufs ; journée de harnais, 10 sols ; services de moulins, 2 sols 6 deniers.

19° *Le fief au Chevalier*. — 20 acres. Aîné, ledit Rabache. A la St-Michel, 10 sols 6 deniers ; à Noël, 5 gélines et 5 deniers ; à Pâques, 50 œufs ; journée de scieur, 3 sols ; journée de fourche, 9 sols ; services de moulins, 5 sols.

20° *La Morlandière*. — 42 acres. Aîné, Nathan Dupont. A la Saint-Michel, 7 sols ; à Noël, 5 sols 10 deniers et 6 boisseaux d'avoine ; à la Chandeleur, 2 sols ; à Pâques, 60 œufs ; à la Saint-Jean-Baptiste, 10 sols ; journée de charrue, 10 sols ; journée de fourche, 9 sols ; services de moulins, 8 sols 10 deniers.

21° *La Grande Rayrie*. — 16 acres. Aîné, David Boray. A la Saint-Michel, 24 sols ; à Noël, 4 chapons $\frac{1}{2}$; à Pâques, 30 œufs ; 5 journées à la Maltotière, 15 sols ; journée de fourche, 9 sols ; journée de charrue ou herse, 10 sols ; services de moulins, 4 sols.

22° *Rougemont*. — 6 vergées. Aînés, Pierre et Antoine Halbout. A la Saint-Michel, 2 sols 6 deniers ; à Noël, 2 gélines et 2 deniers ; à Pâques, 20 œufs ; services de moulins, 4 deniers $\frac{1}{2}$.

23° *Larcherye au Mouton*. — 1 acre. Aînés, lesdits Halbout. A la Saint-Michel, 2 sols 6 deniers ; à Pâques, 7 œufs $\frac{1}{2}$; services de moulins, 3 deniers.

24° *Les Navières*. — 4 acres. Aîné, Denis Caillot. A la Saint-Michel, 6 deniers ; services de moulins, 1 sol.

25° *Visance-Barbey*. — 24 acres. Aîné, Messire Jean du Rosel, ecuyer. A la Saint-Michel, 10 sols ; à la Saint-Martin, 5 sols 6 deniers ; à la Saint-Jean-Baptiste, 8 sols ; à la Chandeleur, 2 sols 6 deniers ; à Noël, 2 chapons et 1 géline, 8 deniers et 8 boisseaux d'avoine ; à Pâques, 30 œufs ; journée de charrue, 10 sols ; services de moulins, 6 sols.

26° *La Corbetière*. — 60 acres. Aînés, Guillaume et David Moulin frères. A la Saint-Michel, 19 sols ; à Noël, 8 poules et 16 deniers ; à Pâques, 60 œufs ; journée de fourche, 9 sols ; journée de charrue, 12 sols ; services de moulins, 15 sols.

27° *La Mesletière*. — 20 acres. Aîné, David Perrette. A la Saint-Michel, 16 sols ; à la Saint-Martin d'hiver, 6 sols 6 deniers ; à Noël, 3 gélines, 6 deniers et 4 boisseaux d'avoine ; à Pâques, 20 œufs ; journée de harnais, 12 sols ; services de moulins, 5 sols.

28° *La Jennière*. — 9 acres $\frac{1}{2}$. Aîné, Jacques Birey. A la Saint-Michel, 27 sols 5 deniers ; à Noël, 3 chapons ; journée de fourche, 9 sols ; 3 journées de bras, 9 sols ; journée de charrue ou herse, 10 sols ; services de moulins, 2 sols 4 deniers $\frac{1}{2}$.

29° *Le fief aux Châtelains*. — 11 acres. Aînée, Jacqueline Compagnon. A la Saint-Michel, 14 sols ; à Noël, 2 gélines et 2 deniers ; à Pâques, 20 œufs ; journée de fourche, 9 sols ; services de moulins, 2 sols 3 deniers.

30° *Laufrère-Compagnon*. — 21 acres. Aînée, ladite Compagnon. A la Saint-Michel, 9 sols 6 deniers ; à Noël, 4 chapons, 2 gélines et 2 deniers ; à Pâques, 60 œufs et 8 sols ; 5 journées de bras, 15 sols ; journée de fourche, 9 sols ; journée de harnais ou herse, 10 sols ; services de moulins, 5 sols 3 deniers.

31° *La Petite Rayrie*. — 15 acres. Aîné, Robert Legrand. A la

Saint-Michel, 26 sols ; à Noël, 4 chapons $\frac{1}{2}$ et 4 deniers ; journée de fourche, 9 sols ; 5 journées de bras, 15 sols ; services de moulins, 3 sols 9 deniers ; journée de harnais ou herse, 10 sols ; à Pâques, 24 œufs.

32° *Laisnière*. — 18 acres. Aîné, Jean Compagnon. A la Saint-Michel, 5 sols ; à la Saint-André, 8 sols 6 deniers ; à Noël, 12 deniers et 2 gélines, et 8 boisseaux d'avoine ; à la mi-carême, 2 sols 6 deniers ; à la Saint-Jean, 5 sols ; services de moulins, 4 sols 6 deniers.

33° *Le fief Nicolas*. — 14 vergées. Aîné, ledit Compagnon. A la Saint-Michel, 9 sols ; à Noël, 12 deniers et 2 boisseaux d'avoine ; à la Chandeleur, 2 sols 6 deniers ; journée de harnais ou herse, 10 sols ; services de moulins, 3 sols 6 deniers.

34° *Les Champeaux*. — 10 acres. Aîné, Robert Lecornu. A la Saint-Michel, 10 sols 2 deniers ; à la Saint-Martin, 11 deniers ; à Noël, 1 sol et 2 gélines ; journée de herse, 10 sols ; services de moulins, 2 sols 6 deniers.

35° *Le Clos Riquidel*. — 1 acre. Aîné, Jean Décosse. A la Saint-Michel, 5 sols ; services de moulins, 3 deniers.

36° *La Brochardière*. — 12 acres. Aîné, Michel Saillard. A la Saint-Michel, 17 sols 8 deniers ; à Noël, 6 gélines et 6 deniers ; journée de bûcheur, 7 sols ; 4 journées de bras, 12 sols ; journée de charrue, 12 sols ; services de moulins, 3 sols.

37° *La Martinière*. — 9 acres. Aîné, maître Pierre Véniard. A la Saint-Michel, 11 sols ; à Noël, 4 gélines et 4 deniers ; à la Chandeleur, 27 deniers ; à Pâques, 40 œufs ; journée de scieur, 3 sols ; journée de fourche, 9 sols ; journée de charrue ou herse, 10 sols ; services de moulins, 2 sols 3 deniers.

38° *La Haute-Monnerie*. — 9 acres. Aîné, ledit Véniard. A la Saint-Michel, 9 sols ; à Noël, 2 poules et 2 deniers ; à Pâques, 20 œufs ; journée de scieur, 3 sols ; journée de charrue, 12 sols ; services de moulins, 2 sols 3 deniers.

39° *Le fief aux Abbés*. — 25 acres. Aîné, Guillaume Delaunay. A la Saint-Michel, 8 sols ; à Noël, 4 boisseaux d'avoine, 1 chapon et 15 sols ; journée de charrue ou herse, 10 sols ; services de moulins, 6 sols 3 deniers.

40° *La Rivière*. — 2 acres 1 vergée. Aîné, maître Robert Saillard. A la Saint-Michel, 12 sols 8 deniers ; à Noël, 4 gélines et 3 deniers ; à Pâques, 30 œufs ; journée de charrue, 10 sols ; services de moulins, 6 deniers.

41° *Les Croûtes*. — 3 acres. Aîné, Charles Dupont. A la Saint-

Michel, 9 sols ; à Noël, 1 géline et 1 denier ; à Pâques, 20 œufs ; services de moulins, 9 deniers.

42° *La Blanchardière*. — 9 acres. Aîné, maître Vincent Marye, sieur de la Marière. A la Saint-Michel, 18 sols 1 denier ; à la Saint-Martin, 6 sols 6 deniers ; à Noël, 3 gélines, 8 deniers et 4 boisseaux d'avoine ; à la Chandeleur, 16 deniers ; à Pâques, 20 œufs ; journée de charrue, 10 sols ; services de moulins, 2 sols 3 deniers.

43° *Les Brûlés*. — 9 acres. Aîné, ledit sieur de la Marière. A la Saint-Michel, 22 sols ; à Noël, 2 gélines ; journée de harnais, 10 sols ; services de moulins, 2 sols 3 deniers.

44° *Le fief Garnier*. — 3 acres. Aîné, Jacques Lucas la Fosse. A la Saint-Michel, 5 sols ; à Noël, 3 chapons et 5 deniers ; journée de harnais, 10 sols ; services de moulins, 9 deniers.

45° *Le fief Pile*. — 2 acres. Aîné, Charles Aubry, A la Saint-Michel, 5 sols 9 deniers ; journée de charrue, 10 sols ; services de moulins, 6 deniers.

46° *Le fief Gosse*. — 4 acres. Aîné, ledit Aubry. A la Saint-Michel, 16 deniers ; services de moulins, 1 sol.

47° *Les Tailles*. — 3 vergées. Aîné, Denis Caillot. A la Saint-Michel, 3 sols ; journée de charrue, 10 sols ; services de moulins, 1 denier et maille.

48° *La Foréterie à l'Empereur*. — 5 acres. Aîné, Jacques Lebrun. A la Saint-Michel, 4 sols 9 deniers ; à la Saint-Martin, 1 sol ; à Noël, 1 géline et 1 denier ; à la Chandeleur, 2 sols ; à Pâques, 30 œufs ; journée de scieur, 3 sols ; corvée de faneur, 9 sols ; services de moulins, 1 sol 3 deniers.

49° *Le Pré Chouard*. — 1 vergée. Aîné, ledit Lebrun. A Noël, 1 sol ; journée de scieur, 3 sols ; journée de fourche, 9 sols.

50° *La Huberdière*. — 6 acres. Aîné, Antoine Le Tyrant. A la Saint-Michel, 5 sols ; 2 sols pour récéantise ; à Noël, 4 gélines et 4 deniers ; à Pâques, 40 œufs ; journée de scieur, 3 sols ; journée de harnais, 10 sols ; corvée de faneur, 9 sols ; services de moulins, 1 sol 6 deniers.

51° *La mesure au Chevreil*. — 33 acres. Aîné, Jacques Tabaise. A la Saint-Michel, 12 sols ; journée de scieur, 3 sols ; journée de fourche, 9 sols ; services de moulins, 8 sols 3 deniers.

52° *La Mare au Franc*. — 1 vergée $\frac{1}{2}$ et 4 perches. Aîné, Raul Yver la Forge. Par an, 2 sols 6 deniers et 6 œufs.

53° *La Croûte-Boudin*. — 4 acres. Aînés, Robert, Guillaume et

Jacques Fournil frères. Par an, 5 deniers par acre, faisant 1 sol 8 deniers.

*(D'après un titre original, offert gracieusement par
M. Henri Tournotier à M. Lacaille.)*

III

23 Mars 1730.

ÉTAT DES RECETTES ET DÉPENSES DE L'ABBAYE DE BELLE-ÉTOILE

Revenu de la mense conventuelle : la Maltotière, avec ses adjonctions, 650 livres ; la Bullerie, 325 livres ; le bourg de Cerisy, 180 livres ; les rentes en grains du Mesnil-Vilman, 50 livres ; le pré Pavéur et fort de Putot, 220 livres ; la Malière, 150 livres ; la Flaudière, 100 livres ; le Mont de Cerisy, 45 livres ; les terres de Vieux, 200 livres ; les moulins d'Entremont, 130 livres ; la dîme de Flers, moitié du premier lot, moitié de la mense, 260 livres ; les prés du Nieusement et de Launay, 200 livres ; la dîme et terre de Maltot, 450 livres ; le fief de Noyers, 70 livres ; les rentes seigneuriales de Cerisy, Chanu, Perthou, 100 livres ; les rentes foncières et hypothèques, 110 livres ; les prairies, les bois, trois petites pièces de terre faites valoir par la maison, 600 livres ; les moulins foleurs, 150 livres. Somme totale, 3.980 livres.

Tiers lot cédé pour les charges : les Salles de haut, 270 livres ; les dîmes de Moncy, 425 livres ; les dîmes de Vassy, 80 livres ; les dîmes de Berjou, 90 livres ; les dîmes de Bernières, 40 livres ; la dîme de Saint-Georges, 20 livres ; la moitié des dîmes de Caligny, que l'abbaye fait valoir, estimée 500 livres. Somme totale, 1.425 livres.

Sur les deux sommes ci-dessus, montant à 5.405 livres, les religieux sont chargés de faire les réparations des lieux claustraux, payer les décimes, faire les aumônes et les autres charges du tiers lot, qui montent à présent à 1.800 livres et plus.

Provisions dépensées : en froment, 200 boisseaux ; seigle pour les domestiques et les aumônes, 500 boisseaux ; avoine, 300 boisseaux ; beurre, 1.000 livres ; vin, 4 pièces ; gros cidre, 12 tonneaux ; petit, 15 tonneaux.

Provisions restantes : froment, 70 boisseaux ; seigle, 100 ; avoine, 100 ; gros cidre, 12 tonneaux ; petit, 6 tonneaux ; vin, 2 pièces ; beurre, 100 livres.

Dettes actives : les religieux doivent, tant à M. l'abbé qu'à plusieurs particuliers, environ la somme de 14 à 1500 livres.

Dettes passives : il est dû aux religieux, tant par leurs fermiers qu'autres personnes, environ 2.000 écus.

Les recettes générales, tant ordinaires qu'extraordinaires de la mense conventuelle et du tiers lot, cédé pour les charges, depuis l'arrêté de compte du 12 avril 1729, se montent à la somme de 6.907 livres 12 sols, laquelle jointe à celle de 300 livres provenant de la sacristie, produit celle de 7.207 livres 12 sols; et les mises générales se montent à la somme de 6.732 livres 12 sols 6 deniers, laquelle jointe aux emplettes faites par le sacristain, se montant à la somme de 145 livres 4 sols, produit celle de 6.877 livres 6 sols 6 deniers. Par conséquent, les recettes tant générales qu'extraordinaires, passent les mises de la somme de 330 livres 5 sols 6 deniers, de laquelle somme il reste entre les mains du R. P. prieur 154 livres 16 sols, et entre les mains du P. procureur, celle de 175 livres 9 sols 6 deniers.

Arrêté ce 23 mars 1730.

(Archives de l'Orne).

Le Mont de Cerisy ⁽¹⁾

I. — LE MONT.

Le point culminant du Mont de Cerisy est à une altitude de 264 mètres. Rappelons, à ce sujet, la jolie farce qui fit le tour de la presse parisienne et locale en 1885, et dont un industriel de la vallée fut l'inventeur. A en croire ce facélieux commerçant, avant 1884, du 5 décembre au 15 janvier, la haute cheminée de son usine était toujours restée dans l'ombre, sur le coup de midi, parce que le Mont interceptait les rayons du soleil; tandis que, durant la même période (1884-85), le soleil n'avait cessé de l'éclairer. D'où il fallait conclure que que le Mont avait baissé. Un moment la chose fut prise au sérieux, non seulement par certains érudits, qui attribuaient ce prétendu phénomène à des secousses sismiques, mais encore par la haute administration, qui chargea la maréchaussée de Flers de se rendre sur les lieux pour vérifier le fait. Ce fut une risée générale quand l'on sut que le Mont s'était effectivement abaissé, mais par une cause des plus simples, la coupe du bois taillis.

Le Mont domine, de son sommet absolument isolé, toute la campagne environnante, de 100 à 150 mètres et même davantage. De loin, sa forme arrondie se découpe sur la clarté du ciel. A mi-côte, vers l'est, se trouve le bourg de Cerisy, dont les maisons se pressent contre la vieille église. Plus loin, c'est la vallée du Noireau, dont les sinuosités se déroulent à perte de vue, parmi les saules et les peupliers, laissant apercevoir des moulins et des usines; puis ce sont des clochers qui surgissent du feuillage: Caligny, Montilly, et là-bas, tout au fond, Saint-Martin de Condé, et dans une ligne onduleuse et bleue les bruyères de Clécy.

(1) Lecture faite à la Séance solennelle de Tinchebray, le 31 Août 1911.

Le regard plonge, au nord, dans un ravin qui se creuse entre le Mont de Cerisy et celui d'Entremonts, profonde déchirure du sol produite par quelque cataclysme de la nature. Rien de sauvage comme cette gorge étroite et sombre, resserrée entre des pentes d'une effrayante déclivité, hérissées de taillis, et une véritable muraille de rochers abrupts, dénudés, déchiquetés, dressant leurs arêtes dentelées vers le ciel.

Le Mont de Cerisy s'appelait, antérieurement à la fondation de l'abbaye de Belle-Etoile, *Mons Argenteus*. Ce nom serait dû à la présence d'un filon d'argent, ou encore à l'existence d'un atelier de fausse monnaie, d'après une légende ainsi racontée par M. Emile Rivière : « C'était à l'époque où les ducs de Normandie, tout-puissants en France, battaient monnaie. Un forgeron, avare autant qu'habile ouvrier, avait réussi à répandre dans la province une quantité considérable de fausses pièces, dont lui-même était l'auteur. Dénoncé, il fut condamné à la peine de mort. Or, voilà que tout à coup la nouvelle se répandit que le forgeron avait disparu. Où était-il passé ?

« Dans la partie du Mont de Cerisy que baigne le Noireau existait une caverne dont l'ouverture, recouverte de bruyères et de genêts sauvages, disparaissait au milieu d'un rocher. Personne ne connaissait cette retraite et le faux-monnayeur se flattait d'échapper au supplice. Il comptait sans le gardien du bois, qui passant par là, entendit *le son argentin* d'une pièce tombée sur la pierre. Il se disposait à écouter encore, quand il aperçut l'ouverture de la caverne. Craignant, en cherchant à y pénétrer, de s'exposer à la mort, le brave homme se borna à y introduire son chien, mais celui-ci ne revint pas.

« Informé de cette disparition, le seigneur de Cerisy envoya ses hallebardiers faire bonne garde autour de la caverne. Le forgeron, traqué de toutes parts comme une bête fauve, fut pressé par la faim et contraint de se rendre. On le conduisit à Domfront, où l'expéditive justice du lieu le fit exécuter. Son âme, dit la légende, fut condamnée à passer mille ans dans la caverne qu'il avait habitée. Pendant longtemps en effet, chaque soir, au crépuscule, on l'entendit polir avec sa lime quelque lingot d'argent.

« Depuis l'année 1860, le rocher du faux-monnayeur a été

transporté au-delà du Noireau, où il a contribué pour sa part à la construction d'une filature.

« Aujourd'hui, une fontaine entourée de pins et de bouleaux, qui porte le nom de *Fontaine au mineur*, fait revivre, à elle seule, ce souvenir des temps fabuleux. »

Ce qui est certain, c'est que, depuis le commencement du XIII^e siècle, le *Mont d'Argent* s'appelle le *Mont de Cerisy*, car c'est bien ainsi que le désignait Henri de Beaufou, lorsque, en 1215, il en concédait la possession à l'abbaye de Belle-Etoile, qu'il avait fondée.

C'est sans doute aussi en souvenir du *Mons Argenteus* que le roi d'Angleterre, dès le début de sa conquête (1417), fit sonder le Mont de Cerisy, où il espérait trouver une mine d'argent. Mais il renonça bientôt à une entreprise qui n'était qu'onéreuse et faisait désertir les paysans qu'on arrachait à leurs travaux.

Il est non moins certain que des ateliers néolithiques ont existé sur une surface considérable au Mont de Cerisy. De 1892 à 1894, MM. Corbière, Salles et Rivière firent des recherches qui furent couronnées de succès. Dans l'espace d'une douzaine de jours, ils ne recueillirent pas moins d'un millier de silex, outils, éclats ou nucléus. Tous ces silex avaient une teinte gris-brun plus ou moins foncée ; quelques-uns portaient les traces du feu.

Le Mont de Cerisy appartient aux moines de l'abbaye jusqu'à la Révolution. Lorsque la Constituante, par son décret du 20 février 1790, eut supprimé les communautés religieuses, le Mont partagea le sort de l'abbaye et fut vendu comme bien national. L'adjudication eut lieu à Domfront, chef-lieu du district, le 14 mai 1791. Cinq amateurs étaient présents : Jacques Poidevin ; Pierre Jenvrin-la-Rivière, de la Chapelle-Biche ; François-René Guérin et Jean-Baptiste-René Guérin, notaire, de Flers ; et Jacques Moulin, de Ségrie-Fontaine.

La mise à prix était de 3.800 livres. Au cinquième et dernier feu, le Mont fut adjugé, au prix de 5.600 livres, au dit Jacques Moulin.

Nous voyons ensuite le Mont de Cerisy possédé par Louis Lecomte, marchand de bois à Montsecret, en 1837 ; par M. Vauloger, de Condé-sur-Noireau, de 1837 à 1867.

A cette époque, il fut acquis par un riche Anglais, John Alfred Burkinyoung, avocat à Londres, lequel étant venu en villégiature chez M. Isidore Corbière, qu'il connaissait intimement, et ayant fait l'ascension du Mont, fut enthousiasmé du panorama incomparable qui se déroula sous ses yeux. D'emblée, il conçut le projet d'acquérir ce site grandiose et d'y construire un pied à terre. Le premier point fut vite réglé ; puis, sans perdre de temps, le nouveau propriétaire fit débarrasser le sommet des bruyères, vignons et rochers qui l'occupaient, et bâtir cette vaste construction trapue, carrée et crénelée, que l'on aperçoit de plusieurs lieues à la ronde, et qui ressemble de loin à un château-fort. La cour intérieure rappelle un peu le cloître du Mont Saint-Michel, que le riche insulaire avait, dit-on, visité dans son voyage de Londres à Cerisy. Mais l'engouement des premiers temps fit bientôt place à un abandon presque complet, si bien que l'édifice n'était pas achevé que plusieurs de ses parties, faute d'entretien, faisaient déjà présager une ruine prochaine.

Sur ces entrefaites, un événement heureux pour le Mont se produisit. M. Ernest Corbière, négociant à Paris, en devint propriétaire (1885). Depuis lors, que d'améliorations, que d'embellissements apportés à ce lieu privilégié ! M. Ernest Corbière a fait construire une belle route carrossable, qui fait communiquer le sommet du Mont avec le bourg de Cerisy ; il a fait restaurer admirablement le château, que quelques années d'abandon avaient rendu inhabitable, et l'a transformé en une opulente maison de campagne, réunissant tout le confort moderne, meublée avec un goût exquis de choses anciennes et locales, qui en font un véritable musée.

Aujourd'hui, rien de plus curieux à voir que ce vaste labyrinthe, où le visiteur s'égare au milieu de salles nombreuses et de corridors profonds qui semblent n'avoir d'issue qu'au centre de la tourelle qui domine l'édifice. La galerie qui entoure la cour intérieure appelle surtout l'attention. Ici, on se croirait volontiers dans le cloître de nos vieux monastères. Remplaçons par la pensée les vitraux, ornés de mille paysages, par d'élégantes colonnettes, et la promenade de l'abbaye du Mont Saint-Michel apparaîtra à nos yeux.

Redisons, avec M. l'abbé Dupont, auteur d'une notice sur

le Mont, que de la plate-forme de la tourelle le regard étonné embrasse un horizon immense, dans lequel collines, villes et clochers (60 au moins) se succèdent à dix lieues à la ronde.

Après la visite du château, prenons le vieux chemin du Mont et dirigeons nos pas vers l'Ouest ; nous jouirons bientôt du plus beau spectacle qu'il soit possible de rencontrer en Basse-Normandie. A notre gauche, c'est le Vieux-Saint-Pierre, entouré de rivières et de rochers. A notre droite, c'est le village de Noirée, perdu dans les hautes frondaisons. Contemplons ce spectacle unique, et continuons l'historique du Mont, au double point de vue religieux et commercial.

II. — L'HERMITAGE.

A peu de distance du sommet du Mont de Cerisy, sur le versant occidental, au milieu d'un bosquet d'arbres dont il était ombragé, se trouvait l'Hermitage Saint-Jacques, composé d'une modeste chapelle, dédiée à l'apôtre des pèlerins, d'humblés logis grossièrement façonnés, et d'un jardin ou verger, contenant le tout ensemble à peine un hectare.

A quelle époque remontait l'origine de cet hermitage ? Faute de documents, il est impossible de la préciser. Mais elle était sans doute bien antérieure à la fondation de l'abbaye, peut-être même de plusieurs siècles. Toujours est-il que l'Hermitage Saint-Jacques appartenait depuis un temps immémorial à l'abbaye Notre-Dame des Déserts de Lonlay, lorsque Robert, évêque de Bayeux, obtint en 1213, de l'Abbé et couvent, une renonciation complète aux droits qu'ils possédaient sur le Mont et l'Hermitage. Cette renonciation permit aux religieux de Belle-Etoile de jouir pleinement de la fondation du sire de Beaufou. Après la mort de celui-ci, Edicie, sa veuve, exigea des religieux, qui avaient abandonné le Mont sous la direction de Jean de Monufray, leur supérieur, une promesse par laquelle ils s'engageaient à commettre deux d'entre eux pour administrer perpétuellement la chapelle.

Avant leur incorporation à l'abbaye, les hermites n'avaient pour vivre que les offrandes des fidèles, qui venaient déjà en

grand nombre prier à la chapelle, et les pieuses générosités des châtelains du voisinage, par exemple celles de Robert Ruault, de Saint-Pierre-d'Entremont, et de Perronnelle, veuve de Robert Le Chevalier, qui désiraient participer aux prières dites en l'oratoire.

Pendant l'occupation anglaise, l'Hermitage suivit le sort de l'abbaye, c'est-à-dire qu'il fut respecté de ces étrangers. Il n'en fut pas de même pendant les guerres religieuses du ^{xvi}^e siècle, où il dut être abandonné, à cause de la dévastation qu'il eut à subir. Relevé de ses ruines, il fut de nouveau détruit en 1640. En effet, le 31 janvier de cette année, pendant que les hermites étaient à Belle-Etoile pour y chanter l'office, des malfaiteurs vinrent saccager le sanctuaire et y mettre le feu. Une instruction fut ouverte pour découvrir les criminels. Malheureusement, l'isolement des lieux rendit les recherches impossibles. On crut que les huguenots de Caligny et de Fresnes n'y étaient pas étrangers ; mais aucune preuve ne venant corroborer ces soupçons, les auteurs restèrent impunis. Les habitants de Cerisy, très attachés à leur oratoire, demandèrent qu'il fût relevé de ses ruines. C'était d'ailleurs l'intention des religieux de Belle-Etoile, car, dans une protestation contre de nouvelles taxes auxquelles le fisc voulait les assujettir, ils exposent « *qu'ils vont être obligés de faire rebâtir au plus tôt la chapelle du Mont de Cerisy, qui fut entièrement brûlée le 31 janvier dernier, par certains malfaiteurs, ennemis de la religion, dont on n'a pu avoir aucune connaissance ; laquelle chapelle était un lieu de dévotion, où se faisaient quantité de processions en plusieurs fêtes de l'année. Les travaux leur coûteraient, disaient-ils, plus de 600 livres.* »

Les paroisses qui envoyaient le plus de pèlerins à l'hermitage étaient, outre Cerisy, celles de Fresnes, Montsecret, Landisacq, Caligny, Saint-Pierre-d'Entremont, Flers et même Tinchebray.

La nouvelle chapelle, bâtie sur les ruines de l'ancienne, devait subsister jusqu'à la Révolution, époque à laquelle, suivant la tradition, les chouans la brûlèrent une seconde fois : elle ne s'est pas relevée depuis. Avec l'abbé Dupont, formons le vœu qu'elle renaisse un jour de ses cendres. Sa forme était celle d'un rectangle de 13 mètres de long, sur 5 de large. La toiture, en tuiles rouges communes, était surmontée d'une

petite tourelle, renfermant une cloche, que l'on mettait en branle chaque matin pour la prière. L'autel, en chêne sculpté, était dominé par un saint Jacques, orné de coquillages.

Des fouilles, pratiquées sur le Mont, grâce à la diligence de MM. Corbière et Salles, maire de Flers, avaient mis à découvert quelques restes assez importants des murailles de l'antique chapelle; mais, depuis une vingtaine d'années, la majeure partie a disparu, grâce au vandalisme d'un maçon des environs, auquel on avait permis de prendre dans la propriété des pierres pour la construction d'une écurie, et qui ne trouva rien de mieux à faire que de démolir les restes de l'oratoire.

Quoi qu'il en soit, vers 1891, ces Messieurs entreprirent de fouiller complètement les ruines du vieil hermitage. Leurs recherches furent couronnées de succès. Elles permirent de découvrir, outre des restes de nombreux squelettes humains : 1^o un assez grand nombre de fragments de statues en pierre brisées, notamment des têtes et des mains, qui conservent encore des traces de peinture; l'un d'eux, sur lequel on reconnaît très bien une coquille sculptée, provenait probablement de la statue de saint Jacques, patron de la chapelle ; 2^o des fragments de colonnes présentant aussi des restes de peinture rouge; 3^o un livre avec son fermoir, sur la couverture duquel on remarque aussi des dessins et des restes de peinture ; 4^o plusieurs éclats de carreaux, dont l'un vernissé, et des morceaux de vases vernissés également, ornés de curieux dessins en relief, accusant les ^{xiii}e et ^{xiv}e siècles ; 5^o deux pièces de monnaie : un liard de Louis XIV, et une pièce portant le millésime 1643 ; 6^o enfin, à l'entrée de la chapelle, près de la porte, se trouvait un squelette humain, probablement un supérieur de l'hermitage, peut-être le dernier, ainsi que le pense M. Salles. Il était couché sur le dos, les bras en croix sur la poitrine, les pieds dirigés vers l'autel, le haut du corps un peu relevé, et la tête appuyée sur une pierre de granit entaillée, regardant l'autel. C'étaient les restes d'un individu jeune, de grande taille, pourvu de ses 32 dents en parfait état de conservation. A côté, se trouvaient des morceaux de poterie vernissée du moyen âge, ainsi que deux fragments d'une plaque de cuivre, ornée de dessins finement gravés, dorée et percée de trous destinés à enchâsser des pierres précieuses. M. Salles attribue ces fragments à une

grande plaque sur laquelle était fixé un Christ, à l'aide de clous, dont on voit les trous, le tout faisant partie d'une croix de procession, sans doute celle de saint Antoine, le fondateur des hermitages.

Quant aux autres débris humains, ils étaient disséminés, ce qui porterait à penser que l'on n'inhumait dans la chapelle, petite d'ailleurs, que les supérieurs, et qu'à chaque inhumation nouvelle, on rejetait dans le sol, çà et là, les ossements du défunt précédemment enterré.

De plus longues recherches produiraient sans doute de nouveaux résultats.

III. — LA FOIRE

De temps immémorial, il existait chaque année une foire sur le Mont de Cerisy. Longtemps elle se tint près de l'hermitage. L'emplacement qui lui était réservé avait une superficie de deux hectares dix-huit ares. On y vendait bestiaux, fils, laine et mercerie ; on y trouvait des étalages d'objets en tous genres, selon la coutume des grandes foires d'autrefois. Mais surtout on y détaillait force tonneaux de cidre et de poiré. Ce qui le prouve, ce sont les quantités innombrables de tessons de pichets et de tasses que l'on y trouve encore.

Cette foire était de création très ancienne, peut-être aussi ancienne que l'abbaye de Belle-Etoile ; elle dut être établie pour créer des ressources aux religieux, alors que les fondations étaient rares et les revenus insuffisants. Ils y percevaient, en effet, un droit de coutume, par les mains de plusieurs vassaux, chargés en même temps de veiller à la bonne tenue de la foire, tel Jean Dumoulin, *ainé* de la mesure de la Corbetière, qui, en 1537, avoue être tenu à la garde de la dite foire, en la compagnie des autres hommes à ce sujets.

Tout alla bien jusqu'à la première période de la guerre de Cent ans, qui fut une époque désastreuse pour le pays, et particulièrement fâcheuse pour notre foire, qui devint de nulle valeur. Le traité de Brétigny ayant remis un peu d'ordre dans les affaires, les religieux en profitèrent pour se tourner

vers le Dauphin, qui gouvernait le royaume pendant la captivité du roi Jean, son père, et lui adresser leur requête. A la date du mois de Mars 1363, le jeune prince y répondit par des lettres-patentes, dont voici la substance :

« CHARLES, aîné fils du roi de France, duc de Normandie, en considération de ce que les religieux de Cerisy sont petitement fondés et assis en plat pays, et sont si grandement grevés et dommagés par le fait des guerres, les autorise à transférer, du jour de Sainte-Croix en septembre au mardi de la Pentecôte, une petite foire concédée par les fondateurs de l'abbaye et baillée autrefois en assiette pour quarante sous tournois, mais tombée en non valeur depuis quelque temps, et de la tenir en un autre lieu de la dite paroisse, où existe, ce jour-là, une assemblée qui n'est ni foire ni marché, et où l'on vend quelques menues denrées, mais où le roi ne perçoit aucune coutume ».

Cet autre lieu devait être à côté du Côtîl du Châtel, qui, en 1490, jouait la rivière, d'une part; et le Champ de foire, d'autre; et qui, en 1536, était appelé le Côtîl-Auber (du nom d'un ancien possesseur), situé au-dessus du moulin foupleur, et jouant d'un côté les sieurs Abbé et Religieux. Il paraît donc certain qu'une foire fut établie dans l'endroit précité. Mais il est hors de doute que la foire du mardi de la Pentecôte se tint sur le Mont, ainsi qu'on le verra ci-après. De telle sorte qu'à partir de 1363, il y eut deux foires à Cerisy; c'est là sans doute l'origine des deux foires qui ont figuré dans les Annales jusque dans ces derniers temps.

La foire du Mont fut certainement maintenue. En effet, au mois de février 1384, un accord intervint entre les religieux et Jean de la Fresnaye, chevalier. Ce dernier consentit « que la coutume cueillie et levée par les gens et officiers des religieux, chacun an, à la foire du mardi des fêtes de la Pentecôte, sur le Mont de Cerisy, tournât au bénéfice des religieux, sauf et excepté en tant que montaient certaines messes, que les religieux devaient faire dire pour ses prédécesseurs en la chapelle assise sur le Mont ».

Autre exemple. Une sentence, rendue à Vassy en 1461, adjugea aux religieux l'amende encourue par Jacques Le Provost « à la foire séante sur le Mont de Cerisy, pour cause de plusieurs

malfections de corps en icelle foire, commises sur Michel Rémy, de Cerisy, qui avait crié clameur de haro contre le dit Le Provost ».

Quatre ans plus tard (9 décembre 1465), un accord fut conclu entre l'Abbé de Belle-Etoile et Jean Duval dit Fontaine, qui prétendait avoir le droit, pour l'avoir acquis des anciens sieurs de la Rivière de Cerisy, de lever, le jour de la foire du mardi de la Pentecôte, *au champ de foire du Mont de Cerisy*, un pot de terre ou autre vaisseau sur chaque potier détaillant de la poterie à la foire. Duval se désista, « *pour être participant aux bienfaits de l'hôtel de Belle-Etoile* ». Cet accord fut passé à Flers, devant Raoul Foucquet et Jehan Ourson, tabellions. Enfin, au siècle suivant, *un pavillon de justice* fut même créé au champ de foire du Mont, pour permettre au sénéchal ou son lieutenant de rendre la justice séance tenante.

Si la foire du Mont de Cerisy était parfois l'occasion de luttes et de procès, elle avait aussi ses plaisirs et ses jeux. Le soir, on se rendait en foule à *la pierre grillante*, roche inclinée longue de huit mètres environ, cachée au milieu d'un buisson, à gauche et près de la seconde fontaine du Mont. Là, on remettait une pièce de monnaie au gardien du Mont, et, à ce prix, on avait part au jeu, qui consistait à descendre le rocher vingt fois de suite, sans se reposer. Le vainqueur recevait pour récompense les enjeux réunis de tous ses concurrents.

Un autre jeu avait pour rendez-vous *la pierre tourneresse*, située près du sentier ou *chemin processional* tendant du bourg de Cerisy au Vieux-Saint-Pierre, sur la droite, en face du village des Vaux. Cette pierre, ou plutôt ce rocher, est fort escarpé ; son élévation peut seule le distinguer des blocs granitiques environnants. Son nom est dû, suivant une tradition locale, à ce qu'il tourne sur lui-même une fois par an.

Enfin, à certaines fêtes de l'année, on venait des hameaux voisins au Champ de foire. A l'approche de la nuit, on enfonçait dans le sol un tronc de chêne ou de sapin, qu'on recouvrait de genêts et de bruyères, auxquels on mettait le feu. On chantait alors, en formant le cercle, des strophes au Roi ou un cantique au bon saint Jacques. Après quoi, chacun devait quitter le Mont, sous peine d'encourir une amende, devant

tourner au profit de l'abbaye. Ces usages, qui s'étaient à peine modifiés à travers les âges, prirent fin à la Révolution.

A. SURVILLE.

APPENDICE

I

2 février 1640.

PROCÈS-VERBAL DE L'INCENDIE DE LA CHAPELLE SAINT-JACQUES.

Le deulx^e jour de febvrier l'an mil six centz quarante, viron une heure après midy. A la requeste de messieurs les abbé, prieur et religieux de Nostre-Dame de Bellestoille, stipullés et représentés par frère Raphaël Barrier l'un d'iceulx, je me suis transporté à la chapelle du Mont de Cerisy, aulx fins de dresser procès verbal du brulement arrivé à icelle, laquelle a esté brullée la nuict d'entre mardy et mercredy dernier, où estant aud. lieu, presence dud. stipullant et de plusieurs personnes par moy à ce appelées, j'ay treuvé lad. chapelle entièrement brullée, tant la couverture, bois ballustre, ymages, chaire, porte et tout ce qu'il y avoit de meubles dans icelle, la couverture estant en la plus grande partie de tuille et le reste d'essente, ayant apparence que led. brullement est arivé à dessain n'ayant aucune apparence qu'il y eust paille ny bois dans lad. chapelle qui eust causé led. brullement, me requerant en oultre les dictz sieurs requerantz, stipullés comme dessus, leur donner attestation comme deulx cavalliers et un homme de pied chaussé d'une galloche s'estoient transportés à lad. chapelle pour faire led. brullement ainsy qu'ilz l'ont entendu et remarqué le lendemain au point du jour dud. brullement arrivé presence de plusieurs personnes qui ont avec eux recongneu le train desd. chevaux et homme de pied du depuis lad. chapelle jusqu'au village de Soubz le Mont, en la paroisse de Saint-Quentin, esloigné d'icelle chapelle de lieue et demye ou viron, à la piste tant du long du chemin de Vire que à travers des champs, ce que j'ay faict et mesme regardé depuis lad. chapelle et suivy aval la montaigne passant par le village de la rivière allant au grand chemin de Vire et continuant jusques au pont proche le bourg de Monsegrey, j'ay treuvé le pas dud. homme de pied chaussé de une galloche, le talon en pointe de cœur ferré de huict clous soubz led. talon d'une mesme longueur et largeur, et recongneu que led. pas estoit allé et venu, et l'eusse encore suivy en davantage cessant que l'heure estoit tarde

et que je me suis retiré. Et pour le faict dud. train de chevaulx, je ne l'ay pu remarquer ny reconnoistre depuis qu'il a entré dans led. chemin de Vire, attendu qu'il y a plusieurs pas de chevaulx, hommes, harnois et bestiaux qui empeschent. Desquelles choses jay délivré la présente attestation et procès verbal ausd. sieurs abbé et religieux suivant qu'ilz l'ont requis pour leur valloir ce qu'il appartiendra, par moy, Jacques Lebrun, sergent royal à Vire, résident à Cerisy. Presentz Pierre Martin, Thomas et Antoine Le Tirand, Michel Saillard et austres tesmoins qui ont signé en mon registre avec led. stipullant.

Signé : J. LE BRUN.

II

20 mai 1640.

ALLOU DE LA CHARPENTE DE LA CHAPELLE SAINT-JACQUES.

Le 20^e may 1640. Furent présentz Estienne et Jean Fournil et Louis le Brun, tous de la parroisse de Cerisy, lesquelz se sont soumis et obligez envers les religieux, prieur et couvent de l'abbaye de Bellestaille, de faire assembler et placer le bois de la chapelle du Mont de Cerisy, qui se consiste en 24 chevrons completz sur chaque sablière, et propres pour y asseoir un lambris à pans, deux sablières, deux traitz, et six autres chevrons pour mettre sur les gables sans assemblage, et rendre le tout complet dans la Saint-Jean prochain venant. Et pour récompense et salaire de ce que dessus furent présentz lesd. religieux stipulez et representez par frère Raphaël Barrier l'un d'iceux et leur procureur, lesquelz se sont soumis et obligez de payer auxd. Fournil et Lebrun, à proportion de la besogne qu'ilz feront, la somme de 50 l. tz., avec demye pistolle de vin. Item leur donner 4 tiers (1) de sidre par jour pour chaque personne, et leur donner en outre ce que on a accoutumé de donner aux autres ouvriers qui travaillent au jardin. Dont contentz. Faict es présences de M^e Jacques le Chastelier et Thomas Busnot, tesmoins.

(Signé) *F. Barrier ; J. Fournil ; E. Fournil ;
le merc de Louis Lebrun.*

(1) Environ 1 litre 33.

III

24 juin 1640.

ALLOU DE LA COUVERTURE DE LA CHAPELLE.

Le 24^e juin 1640, fut present Hyérome Godefroy, bourgeois de Tinchebray, Me couvreur en ardoize. Lequel s'est soumis et obligé envers les religieux, prieur et couvent de l'abbaye de Bellestaille, de bien et deument couvrir en ardoize la chapelle du Mont de Cerisy, le tout d'ardoize commune de Tubeuf, bonne et suffisante ; fournir lad. ardoize, la charier, rendre preste et appliquer en couverture, fournir le clou nécessaire et faire la latte, en luy baillant le bois, et commencer à couvrir lad. chapelle dans huitaine et continuer incessamment jusques à ce que lad. couverture soit parfaite. Et pour récompense et salaire de ce que dessus, lesd. religieux, prieur et couvent, présentz par frère Augustin Guillard, prieur, et Raphaël Barrier, proviseur en icelle abbaye, se sont soumis et obligez de payer aud. Godefroy, à proportion de l'ardoize qu'il fera amener et la besogne qu'il fera, la somme de 200 l. tz. avec 10 l. de vin. Item de le nourrir, luy et ses serviteurs, pendant qu'ilz travailleront à lad. besogne, reserve pour le regard du pain qu'ilz apporteront, leur baillant chaque jour 4 tiers de boire par chacun. Dont contentz. Et est accordé pareillement que toute lad. ardoize sera contrecroisée et attachée de trois clous chaque ardoize. Faict és presences de Nicolas de la Rocque, escuier, sieur de Monsegrey, et Daniel Gallier, tesmoins.

(Signé) *F. Barrier ; H. Godefroy ; N. de la Roque ; Daniel Gallier.*

IV

1640.

MÉMOIRE DE CE QU'IL EN A COUTÉ POUR POURSUIVRE LES
MALFAITEURS ET FAIRE REBATIR LA CHAPELLE.

Le 2 février 1640, pour avoir poursuivy le train de ceux qui avoient faict led. bruslement, pour avoir donné à disner à l'huissier qui en a dressé son procès verbal et à 4 hommes qui suivirent led. train jusques près de Bernières »

Le 18 febvrier 1640, estant allé exprès à Caen, où je fus deux jours entiers, outre les deux jours pour aller et venir et un homme de pied avec moy pour obtenir un mandement de quérimonie pour cet effet »

Item pour led. mandement de quérimonie et pour les gens du Roy qui y ont signé XXX solz

Le 22 dud. moys, pour avoir envoyé deux hommes exprès à Bernières et Saint-Quentin par trois diverses fois, pour avoir desjeuné et souppé »

Le 16 may 1640, pour trois hommes qui ont esté employés à abattre du bois pour refaire lad. chapelle, en argent, sans leur nourriture XV s. VI d.

Les 18 et 19 may, pour 9 personnes qui ont esté dans le bois avec deux harnois pour charier le bois qui estoit abattu, en argent pour six hommes seulement, nos fermiers et nos gens exceptés, XLI sols ; le tout outre leur nourriture, excepté de Mesièrre et de Thomas Dupont qui ne furent nourris que à l'ordinaire XLIII s.

Le 20 may, nous avons faict accord avec Estienne et Jean Fournil et leurs compagnons pour faire le bois de lad. chapelle, par le prix et somme de 50 livres et 100 solz de vin payez presentement, outre que led. jour il leur fallut donner à cinq personnes qu'ilz estoient et les resjouir »

Le 25 may, 6 hommes furent employez à charrier du bois, dont il n'y eut que Mesièrre et Thomas qui eurent de l'argent, et tous les autres nourris VIII s.

Le 24 juin, baillé auxd. charpentiers pour vin X s.

Les 25 et 26, deux harnois furent employez à charier le bois de la chapelle sur le Mont, estant necessaire qu'il y eût 3 hommes à chaque harnois, qui furent nourris »

Item 6 hommes furent nourris 3 jours, outre le payement, lorsqu'on leva le bois de la chapelle.. XVIII s.

Item pour faire une porte à la chapelle XV s.

Item jay baillé un quart d'escu qui fut mis dans le mouchoir avec le chapeau de fleurs qui fut mis sur le haut de la chapelle XX s.

Item on donna à disner aux 4 charpentiers les 5 dimanches des 5 semaines qu'ilz ont employé à travailler à la charpente de lad. chapelle..... »

Led. 24^e jour, nous avons alloué à M^e Hierosme Godefroy, M^e couvreur à Tinchebray, pour couvrir de tous pointz lad. chapelle en ardoize par le prix et somme de 200 l. tz., 10 l. de vin et 60 sols pour ses garçons..... II c. XIII l.

Le 29, baillé pour une somme de chaux pour raccommoder le haut des murailles..... XXXV s.

Outre la nourriture d'un homme et d'un cheval.

Led. jour, baillé pour une serrure avec deux clefz à Lafontaine, Fichet et Cœurdox, serruriers..... XL s.

Item au serrurier de Cerisy, pour 2 pentures..... VIII s.

Le 24, on donna à disner à 3 hommes qui vinrent querir de l'argente pour apporter de l'ardoise.

Le 12 juillet, 2 hommes ont amené au Mont de Cerisy une charretée d'ardoise. On leur a donné à souper et du foin pour 8 bœufs et 2 chevaux qu'ils avoient.

Le 21 juillet, on a encore baillé à disner aux susd. deux hommes et à leur harnois, qui ont encore apporté une charretée d'ardoise.

Le 8 août, pour le disner de deux hommes et de leur harnois, qui ont charié de l'ardoise.

Le 26 aoust, pour le disner de deux hommes et de leur harnois, avec lequel ilz ont apporté de l'ardoise.

Le 12 octobre 1640, j'ay achevé de payer M. Hierosme et je luy ay donné pour rescompense de la perte qu'il a faicte.... XIII l.

A compter l'autel tout entier, tant la façon que le port.

Item un grand tableau qui servoit icy.

Item le bois de la porte et la façon.

(Archives de l'Orne).

Ont pris part à tout ou partie de l'Excursion :

Membres de la Société

- M^{me} TIERCELIN.
MM. ABOVILLE (le baron Louis d').
ADIGARD (Pierre).
BEAUREGARD (Roger DE).
BRÉBISSON (DE).
BUREL (l'abbé).
CÉNIVAL (Pierre DE).
CORBIÈRE (Henri).
CRESTE (Georges).
DESMONTS (l'abbé).
DESVAUX (l'abbé).
DUMAINE (le chanoine).
FAZY (Max).
FLEURY (Gabriel).
FOULON (Eugène).
GILLET (Charles).
GUILLAUME (Joseph).
HEURTAUMONT (le vicomte de).
HULOT (Paul).
JAMET (l'abbé).
LA SERRE (DE).
LECHEVREL
LECHEVREL (Joseph).
LEMAITRE (Alfred).
LE ROY-WHITE.
MACÉ (l'abbé).
PAYSANT (l'abbé).
PICOT (Emile).
REGNIER (Louis).
ROMET (Paul).
ROTOURS (le baron DES).
SALLES (Julien).
SARS (le vicomte Albert DE).
SURVILLE (Auguste).

MM. TABOURIER (l'abbé).
TOMERET (Hippolyte).
TOURNOUER (Henri).
TRIGER (Robert).

Étrangers à la Société

MM^{mes} ABOVILLE (la baronne Louis d').
ADIGARD (Pierre).
BERNARD.
CRESTE (Georges).
DAUGER (la vicomtesse Guy).
GILLET (Charles).
LEMAITRE (Alfred).
PICOT (Emile).
TRÉBUCIEN.
M^{lle} ADIGARD.
MM. ADIGARD.
BRÉBISSE (Henri DE).
CABROL.
CÉNIVAL (Adrien DE).
SARS (le vicomte Henry DE).

La Défense de nos Églises

MESDAMES, MESSIEURS,

Notre cher Secrétaire Général, pour se conformer à de vieilles et excellentes traditions, vous dira dans un instant, avec le charme et le talent dont il est coutumier, ce qu'est notre Société ou plutôt ce qu'elle accomplit depuis sa dernière assemblée solennelle, pour mériter son titre et pour justifier un peu plus sa longue existence. Il le fera, toutefois, en termes mesurés, non qu'il veuille, par un excès de prudence, ménager notre amour-propre, qui ne serait pas de mise dans une association toute familiale comme la nôtre ou qu'il ait quelque dessein de prendre à la lettre l'avis discret qui se lit sur ces murs : « Soyez bref. Vos minutes sont aussi précieuses que les nôtres », ce qui serait douter de votre attention bienveillante, mais parce qu'il a la conviction, en ajoutant à son compte-rendu, une page d'histoire locale à peu près inédite, se rattachant à la grande épopée napoléonienne, d'exciter davantage encore votre intérêt et votre curiosité. Il vous offrira la primeur d'une étude qui a réclamé de longues et minutieuses recherches, dont le mérite principal est de fixer certains points controversés, et nous ne pouvions manquer cette occasion heureuse de vous la faire connaître.

Aussi, pour alléger la tâche de notre rapporteur, me suis-je réservé l'exposé d'une question grave et capitale qui fait à l'heure actuelle l'objet des préoccupations constantes et légitimes de tout catholique et archéologue sincères et que notre Société, en tant que gardienne des souvenirs du passé, a le devoir de mettre à l'ordre du jour de ses séances avec l'espoir d'aider à sa solution prompte et complète. Il s'agit de la défense de nos monuments religieux et en particulier de la sauvegarde de nos églises que la loi de séparation a mises

dans une situation des plus équivoques et périlleuses puisque, d'une part, les communes, pour le plus grand nombre propriétaires, se soucient peu, en général, d'ajouter à leurs budgets, déjà forts lourds, des dépenses nouvelles et onéreuses pour l'entretien d'édifices dont elles n'ont pas la jouissance et que, d'autre part, le clergé ne peut, en conscience, subvenir à des réparations en ce qui concerne des immeubles dont il n'a plus la possession et où il n'a que le titre d'occupant.

Jamais destinée aussi précaire et incertaine n'a été réservée à nos églises. Si nous remontons, en effet, au début du Christianisme ou si même nous nous contentons de suivre dans la suite des âges le sort de ces monuments dus à des fondations pieuses, nous voyons leur avenir assuré tant par le concours des décimateurs que par l'aide des habitants. De nombreuses décisions en font foi du xvi^e au xvii^e siècle et notamment un arrêt de 1665 dit : « Les églises paroissiales seront entretenues de toutes réparations ; scavoir celles du Chœur par les Décimateurs et les autres par les Habitans », ajoutant de plus que « les Ornemens et livres nécessaires pour la célébration du service divin, seront fournis par les Habitans et Décimateurs et encore par les dits Habitans un logement pour le Curé. (1) »

Ce fut donc à la générosité des paroissiens et aux sacrifices qu'ils durent s'imposer aussi bien qu'au zèle des pasteurs que pendant des centaines d'années la plupart de nos églises durent sans qu'il en coûtât rien à l'État, non seulement leur conservation mais encore leurs embellissements. N'en trouvons-nous pas, à chaque page de notre histoire, des témoignages frappants dans les magnifiques élans de foi et d'art, des fidèles de France. Et, non contents de réparer, ils construisent. Chaque transformation de style est pour eux une occasion d'accommoder leurs vieux sanctuaires aux exigences nouvelles en leur donnant toujours plus d'ampleur et d'importance. Il les veulent toujours plus beaux parce qu'ils sont pour eux la châsse des souvenirs, le foyer immuable où

(1) Arrest de Règlement des Grands Jours de Clermont, concernant les Affaires Ecclésiastiques, du 30 Octobre 1665. Plusieurs autres arrêts furent rendus sur le même objet par les Parlements de Paris et de Toulouse. (*Décisions qui regardent les Cures.*, par M. Borion, avocat au Parlement. Paris, chez Jacques Le Febvre, 1686, p. 76, in-16).

les générations qui les ont précédés sont venues tour à tour prendre des réconforts pour la traversée de la vie. C'est pourquoi nous voyons encore dans les moindres de nos villages, sur les murs vénérables qui nous restent les marques successives de ces manifestations religieuses et bien souvent les noms à peine effacés de fondateurs ou de donateurs généreux.

Puis la Révolution est venue violente et spoliatrice. L'Eglise fut dépouillée de ses biens, et peu s'en fallut que ses temples jusqu'au dernier ne fussent anéantis avec leurs richesses et leurs reliques. Napoléon en les lui restituant par le Concordat fit œuvre de justice et de paix.

Aujourd'hui la rupture de ce contrat entraîne pour nos églises, en tant que monuments, des conséquences désastreuses dont les patriotes en foule s'émeuvent à très juste titre, qu'ils soient croyants ou non, car si le péril menaçant atteint profondément les catholiques, tous ceux que touchent les questions d'art et d'archéologie ou ceux qui sentent au fond du cœur (et ils sont nombreux ceux-là !) qu'avec ces chers témoins de la vieille France c'est un peu de l'âme du pays qui s'en va, ceux-là dis-je, s'inquiètent non sans raison. Il a suffi qu'un homme élevât la voix dans une haute assemblée, qu'il dénonçât le danger en quelques mots et avec preuves à l'appui pour qu'il attirât à lui, tant sa cause était grande et noble, tous les partis.

M. Maurice Barrès fut noblement inspiré lorsqu'il prit en mains la défense de nos églises, « ces hautes expressions comme il le dit, de la spiritualité française ». Tous vous avez lu, j'en suis sûr, ce discours éloquent et simple tout à la fois et tous vous l'avez salué, comme un geste libérateur !

Nous, savants Ornaïs, nous l'accueillîmes avec d'autant plus d'empressement qu'il répondait à nos propres sentiments et venait en quelque sorte sanctionner l'initiative que, dès la loi de séparation, nous avions prise dans un but analogue.

Le 13 avril 1905, en effet, entrant nettement dans un mouvement qui commençait à se dessiner dans les départements, notre Société émettait en séance le vœu suivant :

« Les soussignés, considérant que les monuments religieux de nos villes et de nos campagnes, depuis nos églises jusqu'aux plus humbles croix des routes et des chemins, ont

presque tous une valeur historique et tous au moins commémorent des événements locaux dont le souvenir, précieux pour nos populations, doit être conservé.

« Emettent le vœu que tous les monuments religieux et richesses d'art qu'il renferment, y compris les croix et calvaires de notre contrée, soient conservés et maintenus aux emplacements qu'ils occupent actuellement. »

Sa décision était quelques jours après adoptée par la Société Historique et Archéologique du Maine, puis par la Société Dunoise et par d'autres encore, notamment par celle de Tarn-et-Garonne. Le 19 mai l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres s'en faisait l'écho dans une lettre au ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts et le président de la Société Française d'Archéologie s'y associait.

Peu de temps après, par l'entremise de notre éminent confrère, M. le baron de Mackau, nos adhésions individuelles au nombre de sept cents étaient déposées sur le bureau de la Chambre et la Commission des pétitions, sur le rapport du colonel du Halgouët, prenait notre vœu en considération.

Ce succès nous engagea à étendre le plus possible une campagne si bien commencée. Aussi les présidents de la Société Française d'Archéologie, de la Société Historique et Archéologique du Maine, et de la Société Historique et Archéologique de l'Orne s'unissaient-ils pour adresser un appel à toutes les Sociétés Savantes de France. Soixante-quatorze dans soixante-quinze départements différents y répondirent avec un empressement admirable, et l'on peut dire que cette première croisade ne fut pas étrangère à certaines mesures de conservation déjà prises par la direction des Beaux-Arts, tels les classements parmi les monuments historiques qui depuis quelques années prennent une notable extension.

Actuellement l'initiative est reprise avec plus de vigueur et de persévérance que jamais et, comme en 1905, nous la favorisons de tout notre pouvoir. Dès le mois de mars dernier, à la suite du discours qui eut tant de retentissement, nous adressions à nos membres pour le répandre autour d'eux et le faire signer, le texte de la pétition de M. Maurice Barrès au président de la Chambre ainsi conçue :

« MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

« Profondément émus par de nombreuses et récentes destructions d'humblés églises, sans style peut-être, mais pleines de charime et d'émouvants souvenirs, de pittoresques calvaires et de vieux cimetières, nous venons nous grouper, artistes et écrivains de toutes croyances, sans distinction de partis, qui avons trouvé auprès de ces modestes sanctuaires tant d'émotion et de sensation d'art, pour protester et demander au Parlement qu'une protection analogue à celle des monuments historiques, des sites pittoresques et des réserves artistiques, leur soit attribuée.

« Nous voulons conserver ces restes du passé, ces sources de vie spirituelle ; nous voulons sauvegarder la physionomie architecturale, la figure physique et morale de la Terre de France.

« Nous avons la confiance, Monsieur le Président, que le Parlement voudra bien prendre en considération la demande que nous vous adressons, et nous vous prions d'agréer l'expression de nos sentiments les plus distingués. »

Les adhésions nous sont arrivées nombreuses soit directement soit par la voie de la presse locale qui nous seconda avec un zèle dont nous ne saurions trop la remercier. Elles atteignent aujourd'hui le chiffre de 2.700. Mais ce n'est pas assez. Il faut que chaque village s'associe à cette œuvre de préservation parce que dans chaque village il y a une église et que cette église, à l'abri de laquelle l'ont vit et l'on meurt, près de laquelle reposent les aïeux, peut, tôt ou tard, qu'elle soit désaffectée ou non, qu'elle soit une relique d'art ou un modeste édifice, disparaître avec ses vieux souvenirs. La France l'a bien compris, d'ailleurs ; de toutes parts on répond avec ardeur au referendum du vaillant député et le dossier est volumineux qui sera remis prochainement sur le bureau de la Chambre.

Quelle sera le résultat d'une telle campagne ? Bien des opinions se sont déjà manifestées, bien des desiderata ont été exprimés, mais aucun, nous semble-t-il, ne peut donner satisfaction complète. Et pourtant ne serait-il pas naturel et raisonnable, pour ne pas dire davantage, que dans l'intérêt

de l'Etat aussi bien que dans celui des catholiques ou des amis des arts, un contrat intervienne qui règle, comme jadis, cette question épineuse de la propriété des églises. Souhaitons que la charge de leurs réparations, quelle que lourde soit-elle, revienne à ceux qui de tous temps l'ont supportée, en qualité de légitimes et véritables possesseurs, c'est-à-dire aux Curés qui ont toujours trouvé et qui ne cesseront de trouver auprès de leurs paroissiens le concours et l'appui le plus absolu. Souhaitons aussi que les ressources de la Commission des Monuments historiques soient assez sensiblement augmentées pour lui permettre de participer dans une plus large mesure et plus activement, en ce qui regarde les édifices classés, aux travaux qui les concernent.

En attendant veillons sur nos églises avec le plus grand soin et empressons-nous de signaler celles dont l'existence est menacée. Un revirement heureux semble se produire qui favorisera nos démarches et encouragera nos efforts. Nous en avons pour preuve un fait tout récent qui s'est passé dans notre département même et que je tiens à vous signaler en terminant. Il y a quelques mois l'état lamentable de la petite église fort intéressante en certaines de ses parties, au point de vue archéologique, de Saint-Martin-du-Douet, près Bellême, nous était signalé. Désaffectée depuis la Révolution, mais très chère aux habitants du modeste village qui, par attachement sans doute, ne se gênaient cependant pas pour y faire quelques emprunts de temps à autre, elle avait été l'objet dernièrement d'une grave mutilation de la part d'un étranger à la localité. Un trou béant remplaçait le pignon et ses jolis rétables se trouvaient exposés à toutes les intempéries en même temps qu'à toutes les cupidités. Emue de cette situation la commune de Dame-Marie, qui s'en trouve propriétaire, ne vit meilleure solution que de demander la mise en vente de l'église et une enquête de commodo et incommodo fut ouverte dans ce but. C'est alors que nous fûmes prévenus. Il fallait agir promptement. Aussitôt M. Barrès était mis au courant, et quelques semaines après l'ordre était envoyé par M. le sous-préfet de Mortagne de ne pas donner suite à la vente. L'affaire en est là et elle se terminera très prochainement, tout le fait supposer, par le

classement de l'église qui sera ainsi conservée, à la grande satisfaction des habitants.

Ce seul petit exemple, entre beaucoup d'autres qui sont signalés dans la France entière, suffit à nous donner confiance. Cependant il faut lutter et lutter toujours car nombre de municipalités, pour diminuer leurs charges, s'empressent de demander la désaffectation de leurs églises. Le Conseil d'Etat a, paraît-il, reçu depuis trois mois cent cinquante requêtes de ce genre. S'il n'en a retenu que vingt, c'est encore vingt de trop, car partout en fait de souvenirs et d'art, il y a à glaner : « Jusque dans les moindres de nos villages, écrit Hanotaux, il reste une église, si humble soit-elle, une statue, un morceau sculpté, une pierre tombale, rappelant que l'art, si sincère et si abondant, s'est mis à la portée de tous ». Et il ajoute : « Qui que vous soyez et quelles que soient vos opinions, respectez ces vestiges, sauvez-les précieusement ; ils gardent un reflet de l'âme de vos pères qui les ont conçus et animés ; ils sont une des manifestations les plus pénétrantes et les plus émouvantes du génie français » (1).

Écoutez encore ce que disait un autre écrivain bien connu, Jules Claretie :

« Si vous supprimez nos églises, quand nous serons dans le danger où irons-nous demander secours ? Quand nous serons dans la peine, où donc irons-nous pleurer ? Ne touchez pas à ces reliques de nos pères, vieilles chartes, vieux écrits, vieilles pierres, c'est l'héritage de la Patrie ».

Je vous laisse sur ces paroles si belles et si vraies. Elles répondent, j'en suis convaincu, aux sentiments intimes de votre cœur de Normands, fidèles à leurs vieilles traditions.

HENRI TOURNOUER.

(1) *La Fleur des Histoires Françaises*. Paris, Hachette, 1911, p. 156.

RAPPORT ANNUEL

sur les Travaux de la Société

MESDAMES, MESSIEURS,

Si l'inévitable rapport du secrétaire général est plus bref aujourd'hui que de coutume, c'est que, devant parler plus qu'à mon tour, j'ai craint d'abuser de votre patience ; ce n'est pas que je n'aie rien trouvé à signaler qui mérite de retenir votre attention. Cette année au contraire, notre Société me semble s'être montrée particulièrement vivante. Notre cher Président, de qui sans doute elle tient ce privilège de rester jeune, vous a dit éloquemment quelle part active elle prend à la grande campagne qu'il est nécessaire, hélas ! de mener actuellement en France pour la sauvegarde de nos Eglises. Mais cette noble croisade ne l'a pas empêchée de méditer et de préparer d'autres tâches.

Elle vient d'assumer une œuvre difficile, minutieuse, et qui vous fera travailler, mes bons confrères, en se décidant à entreprendre la confection d'un *Dictionnaire Historique de l'Orne*. Il est vrai que nous y étions encouragés et même provoqués, par un membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, notre éminent confrère, M. Emile Picot, dont notre Bulletin est fier d'avoir obtenu, cette année, la savante collaboration.

D'un autre projet dont l'exécution a été ajournée, mais nullement écartée, la rédaction d'une histoire populaire de notre pays, nous avons été saisis par notre cher confrère, M. J. Romain Le Monnier, qui serait si apte à l'écrire, lui qui donne tant de vie à tous ses récits, comme le savent les lecteurs

de certains contes normands (1), ou de certaines descriptions des processions du Mont Margantin (2). Mais quel cadrè faudrait-il adopter ? Département ou province ? La question peut se poser pour ceux qui croient que, comme j'ai tenté de le montrer aux lecteurs de la *Revue Hebdomadaire* (3), les provinces de France ne sont pas un mythe, et même qu'elles n'ont pas été entièrement détruites par la division départementale. J'ajouterai qu'un tel livre, que l'on a raison de vouloir accessible aux élèves des écoles primaires, ne serait pas inutile à d'autres : je doute en effet que dans nos établissements d'enseignement secondaire, officiels ou libres, il se fasse beaucoup d'exercices d'histoire normande, tels que celui dont notre Bulletin (4) a exhumé le curieux programme, et qui fut donné au collège des Jésuites d'Alençon le 4 avril 1740.

Enfin, nous avons toujours le ferme propos d'élever à Orderic Vital, un monument auquel il a bien droit, après huit siècles d'attente, auprès des ruines de sa chère abbaye de Saint-Evroult. Léopold Delisle qui a été non seulement l'éditeur très sûr, mais presque le révélateur de notre vieil historien — lisez l'excellente étude (5) que M. Louis Duval nous a donnée sur ce sujet — avait connu et chaudement encouragé notre dessein. Pour le mettre à exécution, il convenait, n'est-ce pas, de laisser passer les fêtes déjà très chargées du Millénaire Normand. Le jour où nous rendrons hommage au grand moine chroniqueur du *xii^e* siècle, nous trouverons, nous aussi, le concours de savants étrangers, de ceux d'Angleterre et même de ceux d'Amérique. Nous avons d'ailleurs le meilleur des intermédiaires auprès d'eux, puisque nous comptons parmi nos confrères, l'un des plus actifs propagateurs de la culture française dans le nouveau monde, que nous sommes heureux de saluer aujourd'hui officier de la Légion d'Honneur, M. J. Le Roy-White.

(1) *Les Contes du Jeudi*, revue hebdomadaire.

(2) Voir dans *Le Mois littéraire* de Juin 1911 *Le bras de Saint Ernier au Mont Margantin*.

(3) 5 Août 1911.

(4) Avril 1911.

(5) *Bulletin*, Octobre 1910.

Ces questions, et bien d'autres encore, ont animé nos réunions mensuelles d'Alençon, et celle qui, par une heureuse innovation de notre Président, s'est tenue, très nombreuse, en mars, à Paris. Nous avons là des confrères que nous voyons trop rarement à nos tournées, mais qui travaillent utilement pour nous : tel le Père Ubald d'Alençon, qui ouvre, par un précieux inventaire de dossiers des Archives Nationales, la nouvelle série de publications que vous trouvez maintenant dans nos Bulletins, sous ce titre : *Documents*. — A Paris encore, Paul Harel a obtenu une véritable ovation dans une Conférence sur la Vénérerie qui sert de préface à son délicieux petit livre *Chansons de Chasse* (1). Son volume *Hobereaux et Villageois* (2), n'est pas moins goûté des lecteurs. Vous y trouverez sous un nouveau titre, *Le Père Cyprien*, un beau récit que je vous ai déjà présenté lorsqu'il s'intitulait *Houlmont-Duhaume*, et d'amusantes petites études de vie rurale, le tout en prose savoureuse, imprégné de réalisme sain, de bonne humeur et de poésie.

Peut-être devrais-je vous conduire encore, soit dans le Perche où, à l'automne 1910, l'église de Bretoncelles s'ornait d'un artistique monument, œuvre de notre confrère M. Barillet à la mémoire de l'abbé Fret, dont notre Président a tracé une bien expressive silhouette, où M. le Curé d'Auguaise, l'abbé L. Tabourier, entoure de soins si diligents les vieilles statues dont il a la garde (3), — soit dans le Maine où, le 6 juillet dernier, M. Robert Triger faisait à beaucoup d'entre nous, les honneurs de l'Exposition du Mans, où M. Gabriel Fleury achève la publication de ses volumes si bien documentés sur le district de Mamers, où M. l'Abbé Legros nous prépare des articles très appréciés qu'il intitule modestement *les petits côtés de l'Histoire*. Peut-être devrais-je vous rappeler que M. Max Fazy nous a diligemment préparé de nouveaux instruments de travail aux Archives départementales (4), que pour visiter le

(1) Argentan, E. Langlois, 1911.

(2) Paris, Jouve, 1911.

(3) Voir son intéressante brochure, avec reproduction de trois statues, intitulée *Un petit Trésor Marial*, Alençon, 1911.

(4) Table alphabétique de la série H, et répertoires numériques de la série D (Instruction publique) et de la série O (Comptabilité communale).

site pittoresque et les ruines de Ségrie-Fontaine. M. le Doyen d'Athis serait le plus compétent et le plus aimable des guides (1). Peut-être devrais-je résumer, pour ceux qui auraient négligé la lecture de notre Bulletin, les curiosités étymologiques du Comte de Charencey, les anecdotes souvenirs de M. de Brébisson, les jolies pages dans lesquelles M. Joseph Lechevrel nous raconte les années de collège de Gustave Le Vavas seur à Juilly, les recherches si fouillées de M. Ch. Vérel sur le marquisat de Courtomer, les érudites excursions de M. l'Abbé Mesnil à travers la forêt d'Ecouv es — sans parler encore de la Revue le *Pays Bas-Normand*, dont M. Surville est l'âme, et où nous rencontrons les signatures d'autres confrères, de M. Lemaître, de notre cher vice-président M. Wilfrid Challemel... Mais j'ai promis d'être court.

Le peu qui me reste à dire me tient particulièrement au cœur — je suis de moins en moins disposé à oublier les absents — c'est le dernier et rapide salut d'adieu qu'il convient d'adresser à ceux qui nous ont quittés.

Au moment où allait commencer notre tournée de l'an passé, nous avons appris la fin, à Saint-Denis-de-Méré, d'un vieillard de quatre-vingts ans qui nous avait autrefois prêté un actif concours, M. Martin le Neuf de Neuville ; nous garderons sa mémoire avec une respectueuse reconnaissance. — Le 4 octobre, une mort d'une soudaineté foudroyante emportait, dans sa soixante-troisième année, M. Gabriel Darpentigny, greffier de la justice de paix de Putanges et qui avait été, pendant quelques années, le collaborateur de M. Louis Duval aux Archives départementales. Il avait puisé là le goût des recherches historiques, qui ont été le charme de sa vie. Il savait beaucoup. De tout ce qu'il avait amassé, il n'a donné que bien peu à notre Bulletin : nous espérons que son nom figurera encore parmi ceux de nos collaborateurs, grâce à son fils, qui a bien voulu prendre place sur nos listes. — Ce fut au contraire un fécond écrivain que l'abbé Victor Gourdel, qui s'est éteint pieusement, le 10 décembre dernier, à Saint-Hilaire-

(1) Voir notre *Bulletin* d'Octobre 1910, pp. 589 et suiv.

de-Briouze, dont il était curé depuis trente-cinq ans. Comme il aimait à recueillir tout ce qui se rapporte à cette petite contrée du Houlme, au centre de laquelle il a vécu ! Ceux qui ont suivi notre tournée de 1903 se le rappellent peut-être dans le jardin de son presbytère, nous montrant, avec un mélange d'émotion pieuse et d'érudition, l'humble bâtiment, l'ancienne boulangerie, qui fut, en 1802, le premier asile de la Congrégation naissante des sœurs de Notre-Dame de Briouze. On se souviendra longtemps de notre docte confrère en cette petite paroisse, où il fut un modèle de toutes les vertus sacerdotales. Il est vraiment de ceux auxquels Maurice Barrès fait appel comme aux meilleurs défenseurs des Eglises menacées lorsqu'il écrit : « Faisons des vœux pour que chaque église trouve un prêtre exemplaire. Tout est là... Les églises de France ont besoin de saints » (1). — Ces paroles profondes ne s'appliquent pas moins bien au vénérable abbé Blin, qui fut, lui aussi, curé de campagne, pendant vingt-cinq ans, à Durcet, non loin de la résidence de son ami Jules Appert, dont je me souviens d'avoir fait la connaissance en ce presbytère hospitalier. Oh ! comme on s'y montrait accueillant et bon pour un timide débutant ! Et c'est pendant ces années de ministère rural que ce prêtre, qui ne négligeait certes aucun de ses devoirs sacerdotaux, fit paraître ses deux plus importants ouvrages : *La Vie des Saints du diocèse de Séez* (1873), 2 volumes ; et *Les Martyrs de la Révolution dans le diocèse de Séez* (1876), 3 volumes. Vous avez trouvé dans les pages excellentes que lui a déjà consacrées M. l'Abbé Letacq en notre Bulletin (2), la liste de ses publications et les diverses étapes de sa longue vie laborieuse. A Séez, où il avait séjourné quelques années de jeunesse comme pro-secrétaire de l'évêché, il est revenu passer ses vingt dernières années, aumônier des Sœurs de la Miséricorde, chanoine titulaire de la Cathédrale, continuant jusqu'au delà de quatre-vingts ans son existence studieuse et austère. On peut bien dire de lui, qu'il s'est endormi dans la paix du Seigneur, le 17 février dernier. — M. l'Abbé Gatry, ancien curé de Macé, qui l'a suivi le 22 juillet, était tenu

(1) *Echo de Paris*, 27 Août 1911.

(2) Avril 1911.

éloigné de nos réunions par une cruelle maladie, mais plusieurs d'entre vous, dans leurs souvenirs, le revoient encore avec sa barbe de missionnaire, suivant nos tournées à bicyclette. Nous aimons à nous rappeler la vivacité de son esprit très ouvert, la pénétration et la sûreté de son érudition. — En ce mois même, nous avons été attristés par un nouveau deuil. Nous avons appris la mort subite (1) à Orbey, en Alsace, d'un confrère que nous regrettions de ne pas voir souvent parmi nous, mais dont le nom sur nos listes, où son fils veut bien le perpétuer, nous était un grand honneur, M. Léon Lefébure, ancien député, ancien sous-secrétaire d'Etat aux Finances, membre libre de l'Académie des Sciences morales et politiques, fondateur de l'Office central des Œuvres de bienfaisance. Des voix plus autorisées que la mienne ont dit et rediront l'élévation d'esprit, la foi chrétienne très profonde, la délicatesse de cœur, l'affable bonté de ce grand homme de bien. Lorsque sa chère Alsace avait été séparée de la France, il était venu chez nous, ou plus tôt revenu, car son père était de vieille souche normande (2) : et il avait vite goûté, à Ronfeugerai, le charme si prenant, par les fins de journées d'été, de « ces belles routes du Bocage », qui, écrivait-il, (3) « ressemblent aux allées d'un parc royal », à travers « un véritable océan de verdure d'une richesse de nuances incomparables », tandis que le soleil couchant, empourprant l'horizon, met « dans toute cette nature je ne sais quoi d'élyséen rappelant les tableaux de Claude Lorrain ».

Dans nos rangs, chaque année creuse ainsi bien des vides. Pour les remplir, nous faisons appel aux jeunes. Une société Lorraine, à laquelle Maurice Barrès rendait visite en juin dernier, le *Couarail*, a décidé, par crainte sans doute de vieillir, d'éliminer tout membre qui dépasse la quarantaine. C'est vraiment tôt comme âge de mise à la retraite. Quarante ans, cela peut suffire pouriant à faire une belle vie bien remplie, comme celle du si regretté Amaury de Nanteuil, dont le Vicomte du Motey vient de nous retracer pieusement

(1) Le 4 Août.

(2) Originaire du Havre, il s'était marié en Alsace.

(3) *Portraits de croyants au XIX^e siècle*, 1905, p. 338.

l'édifiant et fidèle tableau. Je ne vous proposerais pas d'appliquer à votre Société le sévère règlement du *Couarail*. Bien petite serait l'aimable et vaillante phalange qui demeurerait. Nous, les aînés, qui serions exclus, nous voudrions la voir grossir : elle nous est chère comme l'espérance.

Baron ANGOT DES ROTOURS.

UN POÈTE OUBLIÉ

L'Abbé Jean - François CLINCHAMP

MESDAMES, MESSIEURS,

« Tout meurt, excepté le cœur et le souvenir (1) ». Elle me revenait à l'esprit naguère, obsédante et douloureuse, cette pensée de l'abbé Jean Clinchamp, lors de mon pèlerinage annuel à Sainte-Marie. A ce mélancolique défi du maître distingué, l'élève obscur, trop jeune pour l'avoir connu, voudrait répondre. Où donc évoquer le souvenir du bon poète, sinon près de la chambre austère qui vit fleurir ses poèmes ? La grande salle du collège résonne encore des couplets épiques de ses drames et le rire de Papa Daguenet s'éteint à peine en un mourant écho. Les allées du parc ont gardé la trace de ses pas... Il m'a semblé hier le rencontrer dans sa promenade familière. Il allait, très grand, presque fluet dans sa soutane noire, le teint d'un blanc mat, le nez fin, aristocratique, la lèvre railleuse, les yeux brun fauve lumineux et pénétrants, les cheveux emportés d'un pindarique essor. C'était bien sa physionomie distinguée, presque hautaine, d'une analogie frappante avec celle de Gratry.

Pourtant le front plissé de rides précoces dit une extrême douceur ; le regard se voile de bonté condescendante. Le prêtre s'arrête parfois dans sa marche coutumière ; sa main soignée, presque féminine, laisse glisser des miettes pour les moineaux ses amis qu'il nourrissait dans la neige l'hiver dernier. Ses yeux se perdent sur la vallée où le brouillard étend ses écharpes blanches. Médite-t-il quelque drame ? Songe-t-il à sa *Bataille de Tinchebray* ? et voit-il Robert de Courte-Heuse ou Beauclerc jeter leurs bataillons dans le déluge des che-

(1) *Le Poisson d'Avril*. Acte 1, Scène 3.

mins creux? La brise m'apporte l'écho de sa voix chantante.
Je l'entends murmurer à l'adresse du modeste biographe que
je suis, ces vers dédiés au souvenir :

Je lui donne un sourire à cette âme, une larme
Qui parlera de moi quand tu l'inspireras.
Mon souvenir pour eux aura-t-il quelque charme !
Diront-ils : il souffrit ? et quand tu les verras
Songer que j'ai souffert, qu'est-ce que tu diras ? (1).

* * *

Jean-François Clinchamp naquit le 1^{er} mars 1837 au village
de Rossay en Saint-Martin-du-Vieux-Bellême (2). L'homme
est argile, il garde l'empreinte d'un sol. Les yeux de l'enfant
s'ouvrirent sur la forêt du Perche.

Regardez ! la forêt à la forêt s'enchaîne,
Pour s'unir aux côteaux qui terminent le tour,
Revenant par Igé vers la forêt prochaine,
Pour enchâsser ainsi notre Gué-de-la-Chafne
Dans un charmant écrin de silence et d'amour. (3)

Il erra dès l'aube de sa vie dans les sentiers pleins d'ombres
chatoyantes et de rayons assoupis. Il vit les bouleaux blancs
sveltes en leurs robes d'argent pâle et les chênes barbus de
mousse et graves comme des patriarches. « *Aliquid amplius
invenies in sylvis quam in libris* », écrivait saint Bernard. La
forêt fut le premier livre grand ouvert sous les regards inqui-
siteurs de l'enfant. Le vent qui chante dans l'orgue immense
des frondaisons berça son sommeil et laissa dans sa jeune
imagination la notion du rythme.

La maison natale du Père Clinchamp reste à l'orée du
bois, penchée comme une aïeule ; les lézardes du plâtre

(1) *Les Etincelles du Foyer*. XXI.

(2) Les détails biographiques de cette étude m'ont été communiqués
avec une extrême bienveillance par M. le chanoine Pichard, curé-doyen de
Courtomer. Le R. Père Legemble a mis à ma disposition les manuscrits du
Père Clinchamps et m'a fait profiter de ses vivants souvenirs. Que mes deux
collaborateurs reçoivent ici l'expression de ma gratitude.

(3) *Les Etincelles du Foyer*. IV.

ressemblent à des rides et les vitres aux reflets verts ont comme un triste et doux regard :

Rossay, je te salue, à travers les grands chênes,
Mes pieds suivent mon cœur vers ce lieu fortuné,
Je cours. Marthe, dis-moi par quelles fortes chaînes
Dieu rive pour jamais les poitrines humaines
A ces lieux où l'on dit : « C'est là que je suis né (1). »

Il la revoit poétisée par le souvenir, dolente comme la mère abandonnée, mais plus douce après l'absence :

Rossay semble désert et l'on dirait qu'il pleure.
Avons-nous emporté le bonheur en partant ? (2).

Voici le jardin, ses haies de buis sombre, les lilas ouverts
au printemps de la vie dans l'éveil embaumé d'avril, les
cytises d'or ; voici le perron aux marches disjointes, la grange
où les gueux trouvent bon gîte, le puits verdi de mousse,

Regardez ce feuillage,
Nos vieux ormeaux penchés sur le bord du chemin,
Comme d'anciens amis, après un long voyage,
Nous voyant revenir se mettraient au passage.
Pour nous dire bonjour et nous donner la main.

Vieux ormeaux, de mes jours je sens les feuilles mûres,
Comme un reflet d'automne à mon front qui pâlit,
Et pourtant je n'ai point oublié les murmures
Dont le vent qui passait dans vos sombres ramures,
Me berçait tout en rêve au fond de mon grand lit. (3)

Le père de l'enfant, Maître Jean Clinchamp, était le dernier survivant d'une famille ancienne et d'intégrité rude de laboureurs.

Qui marchent devant eux en poussant l'aiguillon
Et dirigent leur vie aussi droit qu'un sillon. (4)

(1) *Les Etincelles du Foyer*. xvii.

(2) *Les Etincelles du Foyer*. xiv.

(3) *Les Etincelles du Foyer*. xxxx.

(4) *Le Crime de la Plume*. Acte III. Scène 10.

Il avait grand air sous sa blouse de droguet. Caractère affable, esprit droit, il fut de bonne heure conseiller municipal de Saint-Martin, et devint maire du Gué-de-la-Chaine. « Je n'ai pas d'ennemis dans ma commune, » disait-il avec fierté. Son administration fut sage et paternelle ; son attitude ferme devant l'ennemi en 1870 est restée proverbiale. Par sa mère Louise Grouas, l'abbé Clinchamp était du Perche encore, et de la forêt toujours, puisque son grand-père était bûcheron. Tempérament timide, nature malade et rêveuse, la mère du poète était fort impressionnable, un rien l'abaissait. Malgré ses souffrances, M^{me} Clinchamp avait de ses enfants un soin jaloux. Le poète se souviendra de cette affection.

Si les mères savaient... c'est l'un de tes mystères
D'obtenir ô mon Dieu, tu l'as voulu, c'est mieux,
Le bonheur des enfants par les larmes des mères... (1)

M^{me} Clinchamp d'ailleurs avait un goût très vif pour la poésie. Chaque dimanche elle occupait ses loisirs à copier des chansons. Jean s'endormait bercé par les romances naïves des colporteurs ou des bergers. La voix maternelle évoquait les horizons infinis du rêve, les jardins charmants où dansent les fées. La mère du poète surtout était bonne et l'enfant héritera de cette sympathie délicate pour tout ce qui souffre ; son cœur fut tout trempé d'humaine tendresse, il l'avoue lui-même :

Oui, je crois, sur mon âme,
Que ce qui fait à l'homme un cœur compatissant
C'est le sein d'une mère. Oui, c'est en le suçante
Qu'à jamais l'homme prend ce qu'il tient de la femme,
Car les gouttes de lait sont des gouttes de sang. (2)

C'est dans ce milieu que grandit l'abbé Clinchamp. Mais le charme de chez nous plonge dans le passé ; les villages ne plaisent que pour la mousse de leurs toits ; l'amour se fond en imprécises tendresses dans l'effeuillement des chênes qui regardent passer les générations. L'enfance du poète s'écoula

(1) *Les Ruines*, chant II, IX.

(2) *Les Ruines*, chant II, X.

à l'ombre tutélaire de l'église abbatiale de Saint-Martin-du-Vieux-Bellême; il pria dans la paix obituaire des voûtes romanes, il subit la hantise des moines qui, partis de Jumièges ou de Noirmoutier, s'étaient arrêtés à la lisière de la forêt du Perche.

Qui donc vous conduisait ô moines des vieux âges ?
Vivant au jour le jour, sans songer à demain,
Emportant votre tente en vos pèlerinages,
Qui donc, dites-le nous, vous montrait le chemin
Quand vous alliez ainsi votre bêche à la main ? (1)

Il les voit, fidèles à la tâche imposée, essarter les fourrés, ou, grandis dans la robe de lin, faire monter vers le ciel, comme une fleur mystique, la *laus perennis*.

* * *

Dès l'école primaire l'enfant se fit remarquer par son intelligence lumineuse. Son maître, le bon M. Vincent, disait de lui : « Si le petit Clinchamp est prêtre, il deviendra évêque ». Jean passait ses jeudis à lire; les travaux de la ferme ne le captivaient pas.

Ah c'était bien joli de courir dans les herbes
Ou d'aller au mois d'août lier les blés en gerbes !
Mais moi, je regardais ou mettais le lien.
« Va t'en, disait Papa, hors d'ici, bon à rien !
Quand on a la main fine et qu'il faut qu'on travaille,
On sent trop le chardon qui se mêle à la paille. » (2)

Les jours de foire à Mamers venaient périodiquement rompre la monotonie d'une vie d'écolier. Pendant que les sœurs du poète s'attardaient aux étalages des marchands de rubans, Jean s'en allait au tribunal, écoutait les plaidoiries des avocats et le soir, à la veillée, les répétait avec de grands gestes. Monsieur Robin, vicaire de Saint-Martin, avait été frappé des dispositions étonnantes de son enfant de chœur

(1) *Les Ruines*, chant I, xvi.

(2) *Le Crime de la Plume*. Acte I. Scène I.

et spontanément offrit de lui commencer le latin. Maître Clinchamp s'y opposa : Un oncle de Tours, associé principal d'une importante maison de mercerie, avait demandé de prendre chez lui le petit Jean pour l'initier au commerce. Son séjour dans un milieu gouailleur de calicots dénués de culture comme d'idéalisme lui fut pénible. Pour tromper son ennui, l'apprenti-mercier lisait au hasard et sans contrôle. L'oncle vint à mourir, Jean dès lors reprit ses études, entra au Petit Séminaire et dès son arrivée s'y posa parmi ses camarades comme libre penseur. « J'avais beaucoup lu, racontait-il plus tard, sans assez de discrétion, et des lectures il m'était resté quelque chose, non pas que ce fut bien sérieux au fond, mais la vanité aidant, je m'étais fait en paroles surtout une réputation de frondeur au point de vue religieux (1) ». La retraite annuelle fournit au libertin précoce l'occasion de revenir à Dieu. « Le premier et le second jour je fus stoïque, mais le troisième, mon impassibilité m'étreignait à la gorge et j'éclatai en sanglots pendant le sermon ». Cet événement prit les proportions d'un miracle. Tous les camarades du pécheur repentant chuchotaient par les couloirs : « Il est converti... il est converti... ». Jean Clinchamp était converti... bien plus il avait entendu l'appel du Maître, son ambition s'en allait du côté des saints et de l'amour immesuré. Un instant il songeait à solliciter son admission au Séminaire des Missions Etrangères, et toute la fermeté de M. Robin fut nécessaire pour mettre un frein à ces désirs immodérés d'apostolat.

On l'admettait au Grand Séminaire en octobre 1858. Le R. Père Dugué le recevait à Sainte-Marie le 25 août 1860. Le Sacerdoce lui était conféré avec dispense d'âge le 1^{er} septembre 1861. Un mois plus tard il débutait en 8^e. Sa longue carrière de professeur commençait. Charmant causeur, plein d'humour et de vie, il apporte à sa tâche l'amour des enfants qui lui sont confiés.

Grand enfant, direz-vous, oui, je suis idolâtre
De cet âge enchanté qui gazouille toujours. (2)

(1) Souvenirs du R. Père Legemble.

(2) *Les Étincelles du Foyer*. VIII.

L'année suivante en 3^e, l'abbé Clinchamp obtient en français de sensibles résultats, mais il n'est pas des plus experts en mathématiques et souvent tel de ses élèves doit achever au tableau la démonstration commencée. En 1863, il occupe la chaire de rhétorique, puis séjourne à Paris et prend ses grades de licence. Il est ainsi le premier en date de cette longue série de diplômés que furent nos anciens maîtres. A partir de Pâques 1869, il devient professeur de philosophie. C'est la période vraiment féconde de sa vie. Au lendemain de la guerre de 1870 il donne à la *Semaine Catholique* ses vers émus sur nos malheurs. Cette vision d'épopée le sacre poète. Puis déjà commencent d'éclorre ses premières comédies et de mûrir ses drames. En 1871, *L'Oncle Chopin*; 1872, *Le Sabre de Famille*; 1873, *Saint-Sébastien, le Coffret de Papa Daguenet*; 1876, *Débouchons-nous, Frédéric II*; 1877, *Où est Tartuffe ?* 1878, *L'école du Démocrate, Le Crime de la Plume, Le Poisson d'Avril*; 1879, *Le Neveu de M. Durosais, La Croisade ou les deux Sires de Robertville*; 1880, *Un parfait honnête homme, La Sainte-Cécile à Carpentras*; 1882, *Saint Louis au siège de Bellême*; 1883, *La Bataille de Tinchebray*. Malgré cette production abondante d'œuvres diverses, l'abbé Clinchamp, professeur de Philosophie, reste pour ses élèves lumineux et captivant. Ses idées sont thomistes, sa théologie ultramontaine. La valeur de la Tradition, l'immutabilité de l'Eglise, le respect du pouvoir parce qu'il a ses origines en Dieu, sont les dogmes de son *Credo*. Peu enclin à la discussion, solitaire par nature, il rompt cependant volontiers des lances avec ses collègues. C'est le beau temps où maîtres et élèves se passionnent pour des joutes oratoires et littéraires. Les couloirs retentissent des arguments du Père Philippe.

En 1880, l'abbé Clinchamp était parti pour la Grande Chartreuse. Il ne nous appartient pas de juger cette détermination que des raisons d'ordre intime motivèrent.

Mon cœur était si las, mon âme était si vide
 Ennuyé d'espérer, fatigué de souffrir
 A la paix des tombeaux ouvrant mon cœur avide,
 Je m'en fus au désert pour attendre et mourir. (1)

(1) *Les Ruines*, chant I. XVII.

Le séjour du poète parmi les disciples de saint Bruno fut de courte durée. La vie ascétique ne convenait pas à son exubérance de force :

L'âme mélancolique

Faites pour l'action a rêvé le désert,
Le désert la tuera ! (1)

Il rentrait à Sainte-Marie, maîtres et élèves applaudirent à son retour. Cinq ans plus tard il tentait un nouvel essai de vie religieuse mais cette fois encore :

Des sommets lumineux il fallait redescendre
L'arène ouverte, il faut lutter, il faut souffrir. (2)

Monsieur Clinchamp devenait en 1885 professeur de philosophie chez les Jésuites de la rue de Madrid. Le Père de Gabriac sut apprécier son enseignement fécond et distingué et l'affection profonde de ses nouveaux élèves lui rendit moins déchirant l'adieu à son collègue de Tinchebray. Pendant 13 ans le professeur se dévoue sans compter, mais le labeur prolongé use ses forces. Une attaque de myélite a courbé sa taille et rendu sa démarche chancelante, il se décide à revenir au pays natal.

Ses dernières années furent douloureuses. L'inaction physique et intellectuelle fut atroce pour le vaillant lutteur.

On part la force au cœur et la joie au visage ;
Bientôt fléchit la force et tombe le courage,
Et le soir on revient tout fatigué des jours. (3)

Le 15 août 1898, Monsieur Clinchamp entrait en agonie et deux jours après il s'endormait dans la paix du sacrifice accompli. L'ancien Père de Sainte-Marie expirait en l'Octave de l'Assomption tandis que l'Eglise magnifie la splendeur de la Vierge au ciel. Les cloches du Gué-de-la-Chaine dont il avait naguère chanté le baptême gémirent dolentes sur son cercueil. Un de ses élèves dédiait à sa mémoire des strophes émues :

(1) *Les Ruines*, chant II. xxxvi.

(2) *Les Ruines* chant II. xxxv.

(3) *Les Ruines*, I. xx.

Ami, qui te connut, en ce moment te pleure,
Tu fus jusqu'à la fin ce que peu d'autres sont,
Fidèle, généreux, et sincère à toute heure ;
La candeur de l'enfant respirait sur ton front..

Et tu prenais le soir, quand ta voix était lasse,
Ta plume si féconde ; et tes œuvres sont là,
Empreintes de grandeur et de force et de grâce.
De nous qui te pleurons pas un ne t'égala.

* * *

L'œuvre du Père Clinchamp est trop considérable pour qu'il me soit possible de l'étudier en détail. Sa place pourtant est grande dans ce genre discutable et nécessaire qui s'appelle la comédie de collège. Genre difficile, car combien de sources d'excellent comique lui sont fermées ! Si l'on serre sous une triple clef les sujets où la galanterie, l'amour, les infortunes conjugales font les frais de l'action, on ne laisse plus guère de choix à qui voudrait choisir. L'abbé Clinchamp se tire en Percheron madré de la difficulté. Il a le sens de l'intrigue bien nouée. Les premières scènes de ses comédies sont généralement assez pénibles. Mais bientôt il reprend l'avantage comme un jockey habile qui ménage son cheval au départ. Il a d'ailleurs le souci très juste de la scène à faire. *Le Poisson d'Avril* est un parfait vaudeville. Par la verve mordante, le comique des mots, la vie du dialogue, l'imbroglio des situations, il est l'émule de son compatriote A. Bisson.

Toutefois, il faut l'avouer, le métier lui manque. Un *Deus ex machinâ* ou quelque *oncle d'Amérique* sont parfois prestement imaginés pour fournir un dénouement. Les vieux trucs du mélodrame romantique sont mis à profit pour les reconnaissances ; *la voix du sang, la croix de ma mère, les enlèvements d'enfants* ne déplaisent pas à notre auteur trop simple pour en voir le caractère suranné. La trame de l'intrigue est parfois bien légère et le fil s'embrouille aux mains distraites du bon abbé.

Cependant ses œuvres même les plus hâtives sont vivantes. L'amusante galerie de fantoches croqués sur le vif qu'il met

(1) F. Maillard : *Revue Normande et Percheronne*, 1898.

en scène ! Voici Pinsonneau (1) l'avare qui a du cœur, le grippe-sou qui voudrait paraître généreux. L'oncle Chopin l'épicier de Normandie, plein de vanité burlesque, fier de son neveu, qui vainement, en mourant de faim, attendra l'immortalité. M. Duval (2), le commerçant retraité, chef de l'opposition qui veut déboucher sa ville natale, cruche à deux anses, aux mains de neveux sans cœur. Bridollier, le président de la Philippique de Samson-les-Ecuries, qui s'intéresse à l'amélioration de la race chevaline comme à l'évolution démocratique de ses concitoyens (3). Dufour le financier véreux dont la banque

Donne à tous de l'argent lorsque lui-même en manque. (4)

L'arriviste effréné pour qui les malhonnêtes sont les imbéciles. Fanchon le notaire, fin matois, qu'on dirait échappé d'un roman de Flaubert. Charles l'intellectuel, le potache moderne style, l'externe

qui s'en vient au repas,
La boîte aux haricots ne lui conviendrait pas,
Et puis avoir les pions sur le dos, ça l'embête. (5)

Tous braves gens au fond, hâbleurs parfois, mais de si bonne nature et qui se convertissent toujours à la fin. Le théâtre du Père Clinchamp est profondément moral. L'auteur dramatique reste apôtre. Ses personnages sont les interprètes fidèles de ses idées élevées comme de son catholicisme ultramontain. Voici le comte de Saint-Reilles (6), le vrai démocrate qui veut moraliser l'ouvrier, l'homme des principes « ces choses sacrées pour lesquelles, on vit, on souffre, on meurt ». Papa Robion, le laboureur intègre, attaché à son champ, fier de son passé, car « aucune vertu chrétienne ne

(1) *Le Poisson d'Avril.*

(2) *Débouchons nous.*

(3) *L'Ecole du Démocrate.*

(4) *Autour d'un Testament.* Acte I. Scène 1.

(5) *Autour d'un Testament.* Acte II. Scène 7.

(6) *Autour d'un Testament.*

commande l'abaissement, l'humilité est l'art de se connaître et de se tenir à sa place », la fierté c'est le respect de sa propre conscience. (1)

Les problèmes les plus délicats n'effrayent pas l'abbé Clinchamp : « Dessiner une vocation qui va briser les rêves, froisser les préjugés, déconcerter les ambitions ; indiquer en même temps la conduite à suivre et pour le jeune homme qui se sent *appelé* et pour la famille qui doit sacrifier des espérances longtemps caressées ». Tel est le sujet du *Coffret de Papa Daguene*t. (2) La cassette mystérieuse c'est bien le symbole de la délicatesse si désintéressée des vieilles familles chrétiennes qui osent à peine exprimer un désir tant elles craignent de mettre la main dans l'œuvre de Dieu.

*
* *

Les comédies du Père Clinchamp ne sont malgré tout que la moindre part de son œuvre. Sérieux de nature, presque triste, il affectionne le drame. C'est par un *Saint Sébastien* qu'il débute. Avant Gabriel d'Annunzio il comprend la sublime grandeur de ce martyr adolescent. Il lève le voile sur ce rouge amour infini, et, comme un maître verrier de Chartres, il colore la louange du bel archer.

Il a compris la parole du martyr : « *Quam libens ob tui amorem dulces jaculos patior memento.* » Un ardent souffle de foi pénètre le drame et l'âme. N'est-ce pas la mise en œuvre de ce qui fut peut-être le moment le plus intense et le plus tragique de la conscience chrétienne aux premiers temps : le choc imprévu de la grâce, l'illumination soudaine. Le Christ était alors le ravisseur irrésistible qui fondait sur les âmes les plus rebelles et les enlevait comme l'aigle dantesque.

Dans *Frédéric II*, c'est la lutte entre l'empire et la papauté. L'abbé Clinchamp fixe avec un rare bonheur la physionomie étrange du prince maudit. « C'est un athéiste », disait de lui Fra Salimbene, qui énumère tous les vices de l'empereur. Nous le voyons ambitieux et violent, débauché et doucereux,

(1) *L'Oncle Chopin*.

(2) *Le Coffret de Papa Daguene*t. Préface (3).

cupide et lâche. Pierre de la Vigne est son confident, « j'ai tenu, dit son âme à Dante, les deux clefs de son cœur que j'ouvrais et refermais d'une main très douce. » (1)

Mais déjà le plus grand des princes de la terre courbe son front sous l'anathème. La malédiction du pape pèse sur le vieillard aussi lourde que le *fatum* du vieil Eschyle, l'impression douloureuse et sombre de la tragédie grecque semble planer sur le drame moderne. C'est d'ailleurs une synthèse hardie, de tout un siècle. « L'histoire suit rigoureusement les faits, explique M. Clinchamp et les place chacun en son temps ; l'art, ayant pour mission d'interpréter les événements, en poursuit surtout le lien logique et la déduction idéale. A distance, les événements épars dans un siècle se présentent sur une même ligne, en un seul point où se détache la physionomie du siècle tout entier. (2)

Ce même travail de résurrection d'un passé mort, le poète le tente à nouveau dans *La Croisade ou les deux Sires de Robertville* :

La croisade, ami, qu'est-ce ? un torrent
Le flot dévastateur d'un peuple conquérant ?
Non, non, regardons mieux. Cette croix nous l'indique,
C'est un pèlerinage, un élan catholique
Du monde Européen aux Saints Lieux accourant
Adorer, expier, et mourir en montrant
Aux siècles le secret d'être siècle héroïque. (3)

Certes il est un héros ce Bohémond, un sublime pèlerin d'idéal, il unit à l'ardeur mystique du chevalier la prudence qu'on appellera plus tard l'honneur dont les éléments principaux sont la bravoure, la loyauté, la fidélité absolue au serment et au suzerain. L'épilogue du drame et la confession du paladin qui va mourir ont la mâle beauté des chansons de gestes.

Puis c'est un sujet tout moderne : *Le Crime de la Plume*. L'abbé Clinchamp d'une manière poignante met en relief les ravages du mauvais livre, du feuilleton graveleux, mais

(1) Dante *inf.*, x, 25.

(2) *Frédéric II*. Préface p. 11.

(3) *La Croisade ou les deux Sires de Robertville*. Acte I. Scène 1.

aussi la grande loi de l'expiation, car le crime avec le sang se poursuit dans la race (1). Franz de Vallompré pour se créer un nom dans les lettres a renié son passé. Le journaliste qui veut être artiste se berce de chimères.

Les gourmets

Diront : « C'est du Racine, à chacun de ses mets »
Et le gros des mangeurs, le public, quoi qu'on fasse,
S'en ira pour deux sous chez l'épicier d'en face,
Prendre un peu de moutarde afin que le régal
Ne soit pas écœurant à force d'idéal. (2)

Son frère Albert, le jeune homme resté pur, fidèle à son passé, mourra glorieusement, victime volontaire, en holocauste du crime au champ de Patay, dans

L'avalanche et d'ébus et de baïes,
Superbe. L'on a dit la pompe triomphale
Des héros qui s'en vont au ciel en combattant. (3)

Les deux derniers drames du Père Clinchamp intéressent particulièrement notre pays. Ils mériteraient une analyse détaillée. *Saint Louis devant Bellême* fut écrit en 1882. C'est un des épisodes bien connus de l'assujettissement progressif des grands vassaux et de l'affranchissement des communes.

Humiliés à Bouvines, les seigneurs relèvent la tête à la mort de Louis VIII. Le chef des mécontents, Pierre de Dreux, dit Mauclerc, groupe sous sa bannière l'oncle du jeune roi Philippe de Bourgogne, Hugues de la Marche et s'enferme avec eux dans le château de Bellême. Blanche de Castille vient avec le jeune roi assiéger les révoltés et emporter la place en janvier 1229. Cet épisode d'un intérêt national a servi de cadre à une fiction qui pourtant repose sur la réalité. L'histoire fait mention d'un complot de seigneurs pour enlever le roi sur la route d'Orléans à Paris. Les personnages créés

(1) *Le Crime de la Plume*. Acte II. Scène 13.

(2) *Le Crime de la Plume*. Acte II. Scène 1.

(3) *Le Crime de la Plume*. Epilogue. Scène II.

par le poète ont un relief intense. C'est la reine Blanche comme un lis :

Peut-être en ce moment, le sire de Champagne,
Le rêveur troubadour lui récite un rondeau ;
Blanche écoute... et pourtant elle sent le fardeau :
La France est sur ses bras, malgré tout, noble femme
Elle rit et son rire est clair... comme son âme... (1)

Le roi jeune et charmant, dont les cheveux bouclés semblent déjà nimbés de l'auréole, l'âme évangélique débordante de tendresse pour les humbles, pleine de pitié pour la foule des « menues gens ».

« Sais-tu prier » ? demande-t-il à Mathurin l'obscur paysan. — Mais oui je sais mon *notre père*. — Moi je le dis aussi, tu vois, je suis ton frère ». (2)

C'est Fontenay le preux qui s'engage à tout, sauf honneur et devoir, et qui voit dans le chaos des luttes féodales grandir la patrie française. L'abbé Clinchamps sait d'ailleurs mettre en lumière l'importance de cette évolution des libertés communales.

La ruche de la France ainsi se bâtissait ;
Au centre était le prince où tout aboutissait,
Et les bourgeois, manants, libres essaims d'abeilles,
Apportaient le butin recueilli dans leurs veilles ;
Autour de la ruche on voyait se ranger
La noblesse, arme au poing, écartant tout danger
La ruche bourdonnait et la France était belle. (3)

La Bataille de Tinchebray fut pour le poète l'occasion d'un juste triomphe. C'est aidé par le plus expert des historiens, M. l'abbé Dumaine, qu'il retrace les phases de cette lutte fratricide. Le pays tout entier est un champ-clos. L'abbé Clinchamps sait intéresser le peuple à l'action. Il nous montre une famille de cordonniers divisée. L'artisan Guérin synthétise la plèbe d'alors avec ses rancunes, ses souffrances, mais

(1) *Saint Louis sous Bellême*. Acte I. Scène 4.

(2) *Saint Louis sous Bellême*. Acte III. Scène 4.

(3) *Saint Louis sous Bellême*. Acte II. Scène 4.

aussi son loyalisme et son dévouement. C'est aussi une trouvaille heureuse que d'avoir mis en scène Saint-Vital de Mortain, le fondateur de l'Abbaye-Blanche. Je ne sais rien de plus émouvant que la scène où le moine essaye de réconcilier les deux frères. L'œuvre toute entière est vibrante, les rimes claquent comme les bannières déployées, les vers sonnent comme les cors de Beauclerc aux champs de Beaulieu. Le patriotisme le plus ardent, l'amour du sol bas Normand, le culte des preux d'autrefois animent et vivifient le drame.

* * *

Telle est incomplètement esquissée l'œuvre du Père Clinchamp. Doué d'une imagination brillante, d'une élocution facile, d'un sens très heureux du rythme, il a sa place parmi les poètes de collège. L'effort parfois lui manque, le temps lui fait défaut pour polir ses phrases ou limer ses vers, l'abbé Clinchamp est resté romantique, il ignore Les Parnassiens. Par des points nombreux d'analogie il rappelle son compatriote le Père Delaporte, mais sa verve mordante, l'art de nouer l'intrigue, le comique des situations, la vie du dialogue, font de lui l'émule de Labiche ou d'Augier. Pour nous il reste le maître, le prêtre au grand cœur dont les rimes bercèrent nos années de collège. L'âme paternelle qui comprit nos douleurs d'adolescent, qui chanta nos joies et nos gloires. Son souvenir se confond avec celui de Sainte-Marie, il nous a plu de l'évoquer malgré notre incompetence avec un charme pieux, et le meilleur de notre âme, dans la ruche vide et le nid désert d'où les oiseaux sont envolés.

J. LECHEVREL.

NAPOLÉON I^{er}

en Basse-Normandie (1)

I

Un soir de juillet 1816, à Sainte-Hélène, Napoléon, feuilletant le *Mercur de France* de 1786, y retrouva le récit du voyage royal de cette année-là, et il se mit à parler de la digue construite alors à Cherbourg, « C'était, expliquait-il (2), une magnifique et glorieuse entreprise... Louis XVI vint honorer ces opérations de sa présence ; il quitta Versailles, et ce fut un grand événement. Dans ce temps-là, un roi de France ne quittait jamais sa demeure ; ses excursions n'allaient pas au delà d'une partie de chasse ; les rois ne couraient pas comme aujourd'hui, et je crois bien que moi je n'ai pas contribué à les mobiliser ». L'Empereur disait vrai. Sans parler même de ses campagnes militaires, il est constamment en route, et pour aller plus loin qu'à Versailles, Meudon ou Marly. Mais

(1) J'ai principalement utilisé pour cette étude, comme documents inédits, les cartons des Archives Nationales F1A 559, F1C III, Calvados 13, les *Mémoires de P.-L.-F. Esnault* à la bibliothèque de Caen, et, grâce à la libérale communication de M. l'abbé Le Male, le *Journal de Victor Dujour*, jardinier à Caen ; et comme documents imprimés : *Journal de l'Empire* ; *Journal du département du Calvados* ; *Journal du département de l'Orne* ; *Précis historique des principaux événements qui ont eu lieu en 1811 dans la ville de Caen lors du passage et pendant le séjour de Napoléon le Grand... et de Marie-Louise...* ; *Procès-verbal de ce qui s'est passé à l'arrivée et pendant le séjour à Cherbourg de... Napoléon I^{er} et de... Marie-Louise* ; rédigé mais non signé par le maire M. Delaville ; *Histoire de Cherbourg* (1835), par Verusmor ; tome III des *Œuvres du Comte P.-L. Rœderer* (1854), *Mémoires du Baron de Bausset* (1827), du *Baron de Méneval* (1894), du *Comte de Rambuteau* (1905) ; *Itinéraire général de Napoléon I^{er}*, par Albert Schœrmans (1908) ; *L'impératrice Marie-Louise* (1902) par Frédéric Masson ; *Marie-Louise intime* (1911) par Ed. Gachot.

(2) *Mémorial de Sainte-Hélène*

entre tous ces voyages, celui qu'il fit en Basse-Normandie, à la fin de mai 1811, est particulièrement marquant.

Aucun ne fut plus brillant, affirme quelqu'un qui s'y connaît en pompes napoléoniennes, M. Frédéric Masson. L'Empereur emmène à sa suite non seulement l'Impératrice Marie-Louise et l'oncle de celle-ci, le Grand-Duc de Wurtzbourg, et sa dame d'honneur et fidèle amie la Duchesse de Montebello, et, dans son service, le Comte de Beauharnais, le Prince et la Princesse Aldobrandini, le Comte et la Comtesse de Beauveau, le Comte de Courtomer, etc., mais encore le Prince Eugène, vice-roi d'Italie, et trois ministres, le Comte de Montalivet, ministre de l'Intérieur, le Comte Decrès, ministre de la Marine, le Duc de Bassano, ministre secrétaire d'Etat, et le Duc de Frioul, Grand Maréchal du Palais, les Comtes de Lobau et de Rambuteau, le Baron de Bausset, Préfet du Palais, les Barons d'Héricy, de Mesgrigny, de Canouville, etc. « Il y faut 50 voitures attelées de 259 chevaux de poste, plus de 17 bidets pour les piqueurs, et, des écuries, 6 berlines de ville, 3 calèches en Daumont, et 50 chevaux de carrosse » (1).

Ce ne fut pas seulement une somptueuse exhibition, et, comme dit alors le Grand-Duc de Wurtzbourg « une promenade pittoresque au travers d'un beau pays » (2). Est-ce que Napoléon aurait pris ainsi quinze jours de repos ou de vaine parade ? Sans parler de l'activité avec laquelle il allait continuer son métier d'empereur dans toutes les étapes de cette tournée, sur les routes mêmes qu'il parcourait à vive allure, croit-on qu'il se rendit sans dessein au grand port militaire du Cotentin, en 1811 ? Année triomphale sans doute, avec la naissance du roi de Rome (20 Mars), et qui semble marquer l'apogée de sa puissance. Mais pourtant, de plus en plus, la lutte contre l'Angleterre l'obsédait et l'irritait, l'Angleterre à laquelle il avait voulu fermer toute l'Europe continentale, et dont se rapprochait maintenant la Russie, l'Angleterre dont les soldats bataillaient contre nous en Espagne, et dont les vaisseaux insultaient nos côtes. Pour le grand duel naval qu'il méditait, il comptait trouver le meilleur des points d'ap-

(1) *L'Impératrice Marie-Louise*, p. 218.

(2) Cité par M. Edouard Gachot.

pui à Cherbourg. Et puis songeant à l'avenir de sa dynastie, anxieux de lui assurer l'autorité que donne la tradition et qui ne s'improvise guère, même à force de gloire, il cherchait à renouer ce qu'il appelait la chaîne des temps. Il devait lui plaire de refaire, à vingt-cinq ans de distance, et avec la nièce de Marie-Antoinette, le même voyage qu'avait fait Louis XVI (1).

N'était-il pas temps d'ailleurs de visiter la Basse-Normandie, l'une des rares provinces qu'il ne connût pas directement, à moins que l'on ne doive ajouter foi à une curieuse tradition locale (2) qui l'y fait venir enfant ? En Haute-Normandie, on l'avait vu, dès 1802 (3), avec Joséphine, et, au mois de mai 1810, avec Marie-Louise. Mais il ne s'était pas encore aventuré dans les départements qui formaient la sénatorerie (4) de Caen (Calvados, Manche et Orne), et qui avaient la réputation d'être bien infectés de royalisme. C'est dans cette contrée que Frotté (5) s'était obstiné à prolonger la chouannerie aux débuts du Consulat ; qu'un autre chouan, Moulin, dit Michelot, avait été pris en 1804 ; que le 7 juin 1807, entre Falaise et Caen, on avait dévalisé une diligence qui portait des fonds publics, affaire dans laquelle fut impliquée Madame de Combray, châtelaine de Tournebut (6). C'est sur la côte voisine de Coutances qu'en janvier 1809 la mer avait jeté l'intrépide Armand de Châteaubriand (7), qui, deux mois plus, tard tombait fusillé

(1) Le petit fait suivant montre qu'alors Napoléon n'aimait pas que l'on manquât d'égard pour son prédécesseur sur le trône de France. « Le prince de Cambacérés, se trouvant le 18 janvier 1810 chez l'Empereur, supplia Sa Majesté d'assister au bal qu'il donnait le 21 janvier. — *Le 21 janvier*, dit brusquement et avec colère l'Empereur. *Je ne danse pas le jour de la mort d'un honnête homme*. Et il tourna le dos à l'archi-chancelier. Le bal n'eut pas lieu. » (Lettre d'Auguste Menestrier, avocat à la Cour de Paris à M. Sauzet, avocat à la Cour de Lyon (20 janvier 1832) dans la *Revue des autographes* de février-mars 1911).

(2) Je la rapporterai plus loin, en parlant de Caen.

(3) Voir le récit de ce voyage au *Correspondant* (10 novembre 1904) par Mademoiselle C. d'Arjuzon.

(4) J'ai étudié les sénatoreries au *Correspondant* du 10 octobre 1907.

(5) Voir le magistral ouvrage de M. de la Sicotière.

(6) Voir *Tournebut*, par Gabriel Lenôtre (1901).

(7) Le volume très étudié que lui a consacré M. E. Herpin (1910) ne doit pas faire oublier la fine silhouette qu'en avait tracé le comte Gérard de Contades dans *Emigrés et Chouans* (1895).

à Grenelle. C'est entre la Délivrande et Luc que, dans la nuit du 7 au 8 septembre 1809, le gouvernement avait fait massacrer le Baron d'Aché (1), personnage aussi dramatique que le chevalier des Touches et dont Barbey d'Aurevilly avait songé à faire aussi le héros d'une épopée normande.

Sans doute la visite du maître venait d'être sollicitée avec une ferveur qui ne laissait rien à désirer, par ceux que Rœderer, fin observateur, appelait, en 1809, *les Anglomanes du Calvados*. Au nom du collège électoral dudit département, dont une députation fut admise aux Tuileries le 10 février 1811, M. le Sens de Folleville avait conjuré Sa Majesté de daigner se montrer dans une ville où, pour lui rendre hommage, étaient prêts à se ranimer les restes précieux de Guillaume le Conquérant. Cependant lorsque le voyage impérial, plusieurs fois annoncé (2), est enfin décidé officiellement, on ne juge pas inutile de faire stimuler l'enthousiasme des populations. Des lettres ministérielles datées du 16 mai fixent l'arrivée à Caen au lundi 20. « Ne perdez pas un instant, écrit-on aux préfets. Leurs Majestés se proposent d'accepter les fêtes qu'on leur donnera. Secondez à cet égard tout ce qu'inspirera l'allégresse publique... Les arcs de triomphe même en verdure sur leur passage seront des témoignages de joie agréables à Leurs Majestés. Prévenez les maires, les gardes nationales, la garde d'honneur, trouvez-vous à la limite de votre département. » Et les préfets mettent en mouvement les maires qui doivent, ceints de leur écharpe, escortés de leur Conseil, attendre l'auguste passage, et exciter les jeunes filles à joncher les routes de fleurs, et faire sonner toutes les cloches de l'église, au seuil de laquelle se tiendra le Curé, en habits sacerdotaux. Ni le 20 mai, ni le 21, les fonctionnaires sur le qui-vive et repassant leurs discours, ne virent rien venir. Le voyage était-il encore ajourné ? Pas de beaucoup.

(1) Voir Gaston Lavalley, *Etudes historiques et littéraires* (1905).

(2) Notamment en novembre 1810. — Le préfet du Calvados, alarmé des bruits qui courent et craignant de n'être pas prévenu à temps pour préparer la réception, adressa au ministre de l'Intérieur une lettre pleine d'inquiétude. — On raconte encore au pays de Bayeux l'histoire d'une bonne femme qui se plaignait d'avoir usé une paire de souliers pour aller attendre le passage de l'Empereur et de ne l'avoir point vu.

II

Le mercredi 22 mai, veille de l'Ascension, le cortège impérial quitte Rambouillet à cinq heures du matin, parce que l'on veut arriver le soir même à Caen.

Les démonstrations commencent, dès que l'on est arrivé par Houdan au département d'Eure-et-Loir. C'est à Grousainville, vers sept heures. Le préfet, le Baron Delaitre, est depuis longtemps aux aguets, auprès d'un arc de triomphe. Il débite sa harangue, répond aux questions de l'Empereur, et l'accompagne jusqu'à Dreux. Il y a foule et les vivats sont chaleureux. Le souverain ne descend pas de voiture; mais il trouve le moyen de causer sérieusement, pendant près d'une demi-heure, du mode de perception de l'octroi avec le maire, l'un des descendants de l'auteur de *Venceslas*, M. Rotrou, qui a fait élever un arc de triomphe, que le préfet trouve d'un goût simple, mais pur. Le temps est si beau que l'on refuse le repas qui a été préparé en ville. On gagne le petit hameau des Fenots, où l'on déjeune gaiement en plein air, sur l'herbe.

De Nonancourt, où Marie-Louise admira fort un plant de pommiers en fleurs, jusqu'à Verneuil, on voyageait sur les domaines du préfet de l'Eure, le baron de Chambaudoin. Il ne manqua pas d'en faire les honneurs. Le *Journal de l'Empire* ne souffle mot du passage à Verneuil, peut-être par crainte de réveiller le souvenir de Louis de Frotté, fusillé là le 18 février 1800. Pourtant la petite cité, qui après avoir été chef-lieu de district en 1790 n'avait pu obtenir, en l'an VIII, d'être chef-lieu d'arrondissement, s'était mise en frais. Le maire, M. de Saint-Aignan, fit deux discours; et ce fut sa femme qui conduisit à l'Impératrice vingt-quatre jeunes filles, offrant des fleurs et un compliment en vers (1).

Le préfet de l'Orne, le Baron de la Magdelaine (2), comme il écrivait alors, avait voulu faire grand. Lorsque vers midi, on entra dans son département, à Chandai, où Louis XVI avait

(1) Voir *Histoire de Verneuil*, par C. Le Chat (1888).

(2) Voir, au *Bulletin de la Société Historique de l'Orne* de 1908, mon étude sur *Le premier préfet de l'Orne*, J.-V.-M. Lamagdelaine.

diné le 21 juin 1786, il put montrer, non seulement un arc de triomphe en forme antique, mais encore un brillant escadron de gardes d'honneur à cheval (1), avec habit vert foncé, à revers roses, pantalon collant vert foncé à galon d'argent, demi-bottes brodées d'un galon d'argent. Dans ce corps, qui était censé se recruter spontanément, le gouvernement entendait faire entrer les représentants des bonnes familles du pays. On leur avait donné pour commandant en chef, le châtelain de Rasnes (2), Amédée de Broglie, dernier fils du célèbre maréchal et qui devait être député, puis conseiller d'Etat sous la Restauration. L'Empereur, qui lui offrit une bague ornée de son chiffre en diamants, demandait un jour en causant de lui avec Rœderer : « Ce n'est pas une famille de courtisans ? — Non, lui fut-il répondu. A Metz on disait que la devise de la famille est : Aimez vos femmes et vos châteaux ». Lamagdelaine fut lyrique dans son allocution de bienvenue, et se montrait aussi radieux que le ciel de cette belle journée de mai.

Le brillant cortège se rendit de suite au château tout proche de Tubeuf (3), belle demeure Louis XIII, bien encadrée de nobles masses de verdure, et qui appartenait alors à un chambellan le Comte de Lillers (4). Il y eut défilé des autorités constituées de Laigle et des environs. Les habitants de Tubeuf obtinrent le relèvement de leur paroisse qui était réunie à Saint-Ouen. Marie-Louise daigna se montrer plusieurs fois, des fenêtres du château, à la foule curieuse. On dîna. L'Impératrice but du cidre. Et le *Journal de l'Orne* relate que pendant le repas, l'Empereur s'entretint avec M. le Préfet « des diverses branches de l'économie politique et de l'administration du départe-

(1) Sur *Les Gardes d'Honneur du département de l'Orne* (1808-1813), voir l'étude de M. le Comte de Souancé au *Bulletin de la Société Historique de l'Orne*, 1908.

(2) Voir *Rasnes*, histoire d'un château normand, par le Comte Gérard de Contades, (1884).

(3) Le Comte de Courtomer, chambellan de service, y était arrivé dès le 20 ; et s'il faut en croire le Comte de Rambuteau, il aurait fait tout son possible pour détourner, crainte de dégâts, le cortège impérial de son élégant château de Courtomer, nouvellement bâti, plus spacieux que Tubeuf sans doute mais que l'on n'aurait pas été chercher, entre Moulins-la-Marche et Sées, sans allonger un peu l'itinéraire.

(4) Il devait accompagner Marie-Louise dans son voyage d'août 1813 à Caen et à Cherbourg.

ment ». Ce fut la grande halte de la journée : cinq quarts d'heure.

On passa vite ensuite à Laigle, vers deux heures, et, vers quatre heures, à Sainte-Gauburge, où l'on fut averti que l'on entrait dans l'arrondissement d'Argentan par un petit discours du sous-préfet M. Roulleaux-Dugage. Après un arrêt de trois quarts d'heure au Haras du Pin, dont M. d'Abzac fit les honneurs, on traversa au pas Argentan, à six heures, après avoir écouté le maire, M. Lautour-Mèzerai. Il était sept heures, les horizons boisés et ondulés devaient baigner délicieusement dans la lumière du soleil déclinant, lorsqu'on quitta le département de l'Orne, ses gardes d'honneur et son préfet, au hameau de Maison-Rouge, commune d'Occaignes, sur la grande route droite de Falaise.

La nuit tombait, lorsque l'on franchit cette vieille petite cité, qui s'illuminait et qui avait dressé un élégant arc de triomphe. Il faisait pleine nuit, lorsque l'on traversa le bois du Quesnai, et que l'on rappela sans doute l'histoire de la diligence attaquée là en juin 1807. Il était onze heures, lorsque l'on atteignit Caen.

III

Grande rumeur dans la capitale Bas-Normande, ce mercredi soir 22 mai. Des courriers, arrivés vers dix heures, ont fait donner le signal du branle-bas. Au premier appel du tambour, tout s'anime, et s'illumine. On sable les rues. Les autorités, les gardes d'honneur, la foule, se précipitent tumultueusement à l'extrémité du faubourg de Vaucelles, sur la route de Falaise, où, dans un tente ornée, se postent le préfet, le Baron Méchin, et le maire M. Lentaigue de Logivière (1). La voiture impériale entre si vite qu'elle passe outre, et il faut que l'Empereur la fasse arrêter, pour se laisser rejoindre par ces magistrats éplorés. Impossible de placer leurs discours. Le maire offre les clefs de la cité, sur lesquelles on a inscrit la même devise

(1) Voir la notice qui lui est consacré dans l'*Annuaire normand* de 1840.

que sur celles, dont, vingt-cinq ans plus tôt, M. de Vendœuvre faisait hommage à Louis XVI : *Inutiles cordibus apertis*. Le préfet improvise : « Sire, les acclamations de vos peuples ne permettent point à ma voix de parvenir jusqu'à vous, ils sont bien plus éloquents que moi ». L'accueil est bruyant, assourdissant. Aux salves des canons se mêlent les fanfares de trompettes ; et dans la vieille *ville aux Eglises* toutes les cloches se mettent à sonner.

On n'arriva que peu avant minuit, dans la rue Guilbert (1), baptisée peu de jours après rue Napoléon, aux hôtels d'Hautefeuille et Dufresne qui devinrent *palais impérial*. Marie-Louise devait avoir hâte de prendre un peu de repos. Mais Napoléon, infatigable, ayant fait introduire le préfet, le retint longtemps pour conférer de la situation et des intérêts du département. Ce fut ainsi tout le long de ce voyage, un mélange de fêtes brillantes et du plus sérieux travail.

Ceux qui seraient curieux de suivre par le menu la vie de Napoléon et des Caennais, du mercredi soir 22 mai au dimanche 26, trouveront de quoi se satisfaire dans la relation officielle que la municipalité fit rédiger par un des conseillers, M. Thomine-Desmasure, et qu'elle fit imprimer, sans nom d'auteur, à 1.000 exemplaires, afin de transmettre aux siècles futurs tous les détails de ces journées mémorables. Ils y seront renseignés sur les réceptions et les promenades de l'Empereur et de l'Impératrice, le décor de la ville, l'arc de triomphe du pont de Vaucelles, qui ne fut fini que le vendredi, l'obélisque de 45 pieds en toile peinte élevé au milieu de la place impériale, le grand bal où l'on s'étouffa, le samedi, à l'Hôtel de Ville. Et le Journal du département rapporte combien la cité était fière de ses gardes d'honneur, surtout de la garde d'honneur à cheval. La jolie tournure des cavaliers, l'éclat des uniformes, la beauté des montures, tout faisait admirer ce corps d'élite qui « ne pouvait se montrer sans exciter des applaudissements universels ». Le jardinier Dufour, qui regardait et notait tout,

(1) A l'hôtel d'Hautefeuille (actuellement n°17 de la rue Guilbert) la petite chambre du premier étage qu'occupait, dit-on, Napoléon, garde son décor ancien, jolie cheminée de marbre veiné de rouge et, au-dessus de la porte d'entrée, panneau où sont peints des enfants nus jouant aux quilles dans un parc. (Voir Gustave Le Vard, *La décoration des habitations particulières édifiées à Caen aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Caen, 1911).

décrit ainsi leur tenue : petite veste verte, pantalon vert enrichi de galons d'argent, aiguillettes d'argent, casquette carrée en satin rose, ornée de galons et houppes ou glands d'argent, panache blanc (1).

L'Empereur se prête un peu aux cérémonies d'apparat. Mais là où il est pleinement lui-même, c'est lorsqu'il reçoit, quatre heures durant, ses fonctionnaires, entrant avec eux dans les détails, les pressant de questions précises et serrées ; c'est encore lorsqu'à l'Hôtel de Ville, avant d'entrer au bal, il s'attarde à l'exposition des produits des arts du département, où il y a du sucre de betterave, où l'Impératrice a acheté des dentelles et commandé des bas de coton d'une grande finesse ; c'est surtout, lorsque le vendredi matin, il monte à cheval, dès quatre heures, et va visiter l'embouchure de l'Orne, la fosse de Colleville et Ouistreham. « Il ne voulut pas, prétend Esnault, qu'on tirât le canon des redoutes... Il parut ne pas être jaloux de faire connaître aux Anglais l'endroit où il était ; leurs vaisseaux étaient presque continuellement en vue dans ces parages. » — Le lendemain, dans la journée qu'il employa presque tout entière à régler les affaires de l'Etat, parmi divers décrets qu'il signa et dont plusieurs accordaient aux localités normandes des libéralités ou tout au moins des autorisations de dépenses, il en était un qui décidait qu'un canal serait creusé de Caen à la mer.

Très apparent paraît le soin que prend Napoléon de montrer, dans ce milieu, qu'il a pour lui le bon clergé et la bonne noblesse. La Messe est célébrée au palais le jeudi, fête de l'Ascension, par l'évêque de Bayeux, le Baron Brault, et le dimanche, jour du départ, de grand matin, par M. Paris, curé de Saint-Jean, qui, vicaire de cette même paroisse, y avait dit jadis une messe aussi matinale pour Louis XVI, le 1^{er} juillet 1786. Au Curé de Ouistreham le souverain accorde non seulement 1.000 francs de gratification personnelle, mais 2.000 francs pour réparer sa vieille église, chef-d'œuvre d'architecture normande. Parmi les trente-sept dames qui ont la faveur d'être présentées à Leurs Majestés il y a, sans doute, des femmes

(1) Voir pour renseignements plus complets et plus sûrs *Les Gardes d'Honneur du Calvados* (1808-1814), par Henri Defontaine (1906).

de hauts fonctionnaires, comme celle du receveur général, la jolie Madame Pellapra (1), que l'Empereur fut fort aise, dit-on, de rencontrer ; mais les noms aristocratiques sont nombreux : d'Héricy, d'Auray de Saint-Pois, de Canisy, de Seran, d'Hautefeuille, de Cauvigny, de Malherbe, Morel d'Aubigny, Andrié de la Fresnaye, Rioult de Neuville. En plus du préfet, de l'évêque, du premier président à la Cour, le Baron Le Menuet, et du maire de Caen, les seuls invités à la table impériale sont M. de Vendœuvre et M. de Mathan. Le premier, président du collège électoral du département, était l'un des hommes les plus respectés de la ville, et l'on n'avait pas oublié sa courageuse conduite, comme maire, aux débuts de la Révolution. Le second, dont le préfet Caffarelli aurait voulu faire le maire de Caen, commandant en chef de la garde d'honneur à cheval, ancien officier de l'armée royale et futur pair de France, appartenait à l'une des maisons dont la noblesse remonte le plus haut (2).

L'Empereur dut alors se souvenir et se faire montrer la demeure d'un vieux gentilhomme bas-normand qu'il avait, enfant, souvent vu chez son père, le général de Beaumanoir (3). Lorsque celui-ci avait pris sa retraite en 1788, avec le grade

(1) Voir les *Mémoires du Comte de Rambuteau*, p.47 et 61, et *Napoléon et les femmes*, par Frédéric Masson, p. 248.

(2) Voir sur le Marquis de Mathan (1771-1841), une notice insérée dans l'*Annuaire normand* de 1841.

(3) Sur le comte Philibert du Rosel de Beaumanoir, né au château de Beaumanoir, en la paroisse de Montilly près Condé-sur-Noireau le 17 avril 1715, mort le dimanche matin 16 mars 1806, à Caen, rue Guilbert, au n° 19 je pense, et inhumé le 18 à l'entrée du cimetière de Saint-Jean, on peut consulter la petite notice de M. Ed. Le Héricher (1863) et celle que M. A. Surville a fait paraître en 1909, dans le *Pays Bas-Normand* sous ce titre *La légende de Montilly*. — Voir aussi les Archives municipales de Caen, les Archives administratives du Ministère de la Guerre, aux Archives Nationales dans la série F les cartons 4966 et 5915 ; et en outre *Bourrienne* (Mémoires, t. IV, chap. xi) ; *Baron de Coston* (Biographie des premières années de Bonaparte, 1840 t. I, p. 338 et s.) ; de *Beauterne* (*L'enfance de Napoléon*, 1846, p. 46) et *Frédéric Masson* (*Napoléon inconnu*, 1895, t. I, p. 78 et *Napoléon et sa famille*, 1897, t. I, p. 31). — De la prétendue visite faite au château de Beaumanoir par Napoléon enfant, qui aurait même été poursuivi par le jardinier dont il brisait les fleurs, il est parlé par *Latné de Néel* (*Histoire de Ségrie-Fontaine*, 1844), *L. de la Sicotière* (*Orne archéologique* 1845, p. 270. Notes pour servir à l'histoire des jardins dans l'Orne, 1865, Bulletin de la Société historique de l'Orne, 1883, introduction), *Comte de la Ferrière* (*Histoire du canton d'Athis*, 1858, p. 198. — Voir les articles, avec image du château de Beaumanoir de *L'Illustration* (12 nov. 1853) et de la *Semaine des Enfants* (26 juillet 1865).

de lieutenant général et la grand-croix de Saint-Louis, après cinquante-six ans de service et plus de dix campagnes, il commandait, depuis de longues années, en Corse, à Ajaccio, où une place a porté son nom jusqu'en 1830. Il était fort lié avec Charles Bonaparte, et même, s'il faut croire Bourrienne, il lui aurait prêté vingt-cinq louis pour un voyage en France. Comment ne se serait-il pas intéressé à Napoléon enfant ? Trouva-t-il jamais moyen, avant l'entrée à Brienne ou pendant les vacances, de le conduire soit dans sa maison de Caen, comme l'affirme le jardinier Dufour en son naïf mémorial, soit près de Condé-sur-Noireau, au château de Beaumanoir, comme le rapporte une tradition orale, qui subsiste encore, et que plusieurs écrivains normands ont recueillie ? Ce n'est pas absolument impossible, mais c'est fort douteux. Quoi qu'il en soit, la Révolution sépara bien le vieux général de son jeune ami. Beaumanoir, après avoir failli être massacré à Caen, le 5 novembre 1791 (1), par une foule furieuse qui envahit sa demeure, gagna Paris, sortit tardivement de France, commanda en 1793, à Maestricht, l'une des deux divisions formées par des gentilhommes émigrés, et aux débuts du Consulat, il se trouvait dans l'île de Jersey, à bout de ressources, âgé de quatre-vingt-dix ans, avec son frère plus vieux encore de deux ans, ancien curé de la petite paroisse de Maizet-sur-Orne, au diocèse de Bayeux. C'est alors qu'il se décida, dans une lettre que Bourrienne (2) affirme avoir transcrite textuellement, à révéler sa détresse présente au fils de Charles Bonaparte et à lui rappeler la petite dette de jadis. De Caen, des parents écrivaient aussi (3) pour qu'il fût permis aux deux vieillards de revenir mourir sur la terre natale. Le 1^{er} thermidor an X (20 juillet 1801) ceux-ci furent autorisés, par un arrêté du préfet du Calvados à résider, à Caen, sous la surveillance du maire. Ils se hâtèrent de rentrer en France par Granville. Le vieux

(1) A la suite de la Messe célébrée à Saint-Jean par un prêtre non jureur. — Voir dans l'*Annuaire normand* de 1906 l'étude de M. R. de Brébisson sur *L'affaire des 84 à Caen*.

(2) Bourrienne la date du 12 juillet 1800. Peut-être faudrait-il la dater de 1801.

(3) Victor Durosé, jeune soldat, le 26 thermidor an VIII (14 août 1800) et une nièce du général, M^{me} Durosé de Saint-Germain, le 22 messidor an IX (11 juillet 1801).

général fut rayé de la liste des émigrés par arrêté consulaire du 11 brumaire (2 novembre) suivant, et obtint un traitement de 12.000 francs, par ordre du premier consul, à dater du 1^{er} nivose an XI (22 décembre 1802). Le préfet, les autorités civiles et militaires assistèrent, dit-on, à ses funérailles, lorsque le 16 mars 1806, à quatre-vingt-dix ans et onze mois, il mourut dans sa maison de la rue Guilbert, à quelques pas des hôtels qui furent, en mai 1811, palais impérial.

Que pouvaient valoir les acclamations de la capitale Bas-Normande ? Le bourgeois Esnault, qui ne pêche certes pas par excès d'enthousiasme, reconnaît que pour Marie-Louise « tout le monde la voyait avec une satisfaction extrême, même les royalistes, parce qu'elle était la nièce de Marie-Antoinette. Elle avait, ajoute-t-il, une figure assez agréable, était très blanche et d'une belle taille ». Elle semblait s'intéresser au pays, questionnait sur Guillaume le Conquérant, eut des mots aimables, et même un involontaire jeu de mots, dont s'amuserent beaucoup les Caennais aux dépens d'un certain M. Joyau qu'elle avait appelé M. Bijou (1). Quant à l'Empereur, Esnault déprécie ses libéralités, notamment son octroi de 100.000 francs aux incendiés d'Evrecy, et insinue que, s'il allait si vite, c'était par défiance de la population. Le jardinier Dufour juge au contraire que Leurs Majestés furent très satisfaites, et Napoléon lui donne raison puisqu'il écrit le 25 mai : « Je suis extrêmement content de la Normandie. Je n'avais pas des idées tout à fait aussi avantageuses sur Caen. J'y trouve plus d'aplomb que je n'en ai trouvé même à Rouen » (2).

IV

Leurs Majestés arrivèrent à Cherbourg le dimanche 26 mai vers trois heures. Journée un peu pluvieuse : ce qui n'empêchait pas l'Empereur de chançonner gaïement, Marie-Louise d'admirer les costumes pittoresques qui se portaient encore.

(1) Voir G. Lavalley, *Etudes sur la presse en Basse-Normandie*, 1^{re} série, 1901, p. 83 et s.

(2) Voir Léon Lecestre, *Lettres inédites de Napoléon 1^{er}* (1897).

On avait quitté Caen après une Messe très matinale. A Bayeux (1), vers sept heures, on n'était descendu de voiture, ni pour recevoir des mains du maire, M. Genas Duhomme les clefs de la ville, ni pour remercier les dix-huit jeunes Normandes, aux jolies coiffes, qui remirent à la mère du roi de Rome une fine robe d'enfant en dentelle, ni pour visiter la superbe cathédrale, ni pour voir la précieuse broderie, dite tapisserie de la reine Mathilde, qu'en 1803 Bonaparte avait fait venir à Paris, afin de rappeler par l'exemple de Guillaume que l'on peut envahir l'Angleterre. On se laissa encore moins attarder par les compliments et les fleurs, offerts au bourg d'Isigny, dont le maire accompagna le cortège jusqu'au pont provisoire du Vey, que l'on était pressé de gagner avant que la mer ne fut haute. C'était l'extrémité du Calvados, à seize lieues de Caen, trajet qui parut court au zèle des gardes d'honneur, puisque l'un d'entre eux, rendu à ce terme de leur chevauchée, s'exclama : « Que notre département m'a paru petit ! »

A l'entrée de la Manche, le préfet, le Baron Bossi, d'origine piémontaise, qui avait eu pour prédécesseur, au temps du Consulat, Montalivet, accueillit les augustes voyageurs. On déjeuna chez le maire de Carentan qui célébra, en strophes enthousiastes, la gloire de l'Empereur, le dessèchement des marais voisins, le rôle de Cherbourg, la naissance du roi de Rome. A Valognes, le petit Versailles du Cotentin, les clefs furent offertes dans un plat de porcelaine fabriqué dans la ville même (2).

Cherbourg qui n'était pas même chef-lieu d'arrondissement, qui ne fut promu à cet honneur qu'au mois de juillet suivant, fit fonction, pendant quatre jours, de capitale du département. C'est là que l'Empereur reçut les autorités, qu'il dut entendre les harangues du préfet, qui vanta l'attachement des Normands aux institutions monarchiques, de l'Evêque de Coutances, Mgr Dupont de Poursat, du président du Conseil général et provisoirement aussi du collège électoral, M. Fremin

(1) Voir *Napoléon dans le Calvados*, par Adolphe Michel (Bayeux 1911) et Alfred Dédouit, *Souvenirs inédits, Bayeux sous la Révolution, le Consulat et l'Empire* (1892).

(2) Il est encore conservé à l'Hôtel de Ville. Voir R. de Brébisson, *Histoire de la porcelaine de Bayeux*, 1898.

du Mesnil, capitaine d'infanterie avant la Révolution et chevalier de Saint-Louis. C'est là que durent surtout parader les gardes d'honneur avec leur frac de drap bleu au collet de drap aurore (1). Mais il s'agissait là pour Napoléon de bien autre chose que d'ordinaire administration départementale.

Il avait de grands desseins sur ce port. En relevant la digue dont Louis XVI avait, vingt-cinq ans plus tôt, posé les assises, et qui, délaissée pendant les troubles de la Révolution, n'était plus qu'une ruine couverte par les flots, il comptait sur la rade large et sûre qu'il entendait aménager pour faire de la Manche une mer française, et pour enlever aux Anglais l'empire absolu de l'Océan. Sur le socle de sa puissante statue équestre qui domine le rivage, on a eu raison d'inscrire cette phrase tirée du *Mémorial* : « J'avais résolu de renouveler à Cherbourg les merveilles de l'Egypte ».

Aussi avec quel empressement descend-il au port, sitôt franchi l'arc de triomphe dressé au Roule, où on a simulé des palmiers, avec des glaïeuls, et où ne le retient pas trop longtemps le joli discours du maire, M. Delaville : « Sire, nous avons l'honneur de présenter à Votre Majesté les clefs de la ville de Cherbourg. Nous vous recevons mal, mais nous vous aimons bien, et nous venons vous le dire ». Il ne s'arrête pas à l'hôtel de la préfecture maritime, transformé en palais impérial. De suite en canot, il visite à l'extrémité Est de la baie le fort placé dans l'île Pelée, et à l'extrémité Ouest le fort de Querqueville, où il débarque ; Querqueville, où il projettera d'acheter un château, afin d'avoir sa résidence à lui sur cette côte qui l'occupe tant. Et, jusqu'à dix heures du soir, il visite travaux et chantiers, et il recommence le lendemain à cinq heures, et il fait de même encore le mercredi matin. Constamment la rade l'attire et le retient. On dirait qu'il s'en grise, et, s'il faut croire un annaliste local, il témoigne sa bonne humeur par des plaisanteries comme celle-ci avec Marie-Louise : dans la batterie basse du *Courageux*, vaisseau commandant, il prend sa femme dans ses bras, la porte près d'un sabord. « Veux-tu, lui dit-il, que je te jettes à la mer?—Fais, si tu veux.—Et il

(1) Voir sur les Gardes d'Honneur de la Manche une étude de M. du Bosq de Beaumont dans ses *Souvenirs Normands* (1903).

poursuit : « Je veux entendre de près cette belle détonation d'artillerie qui t'a fait tressaillir. Tu n'auras pas peur, n'est-ce pas ? — Oh ! non. — Les dames qui étaient là poussèrent un cri de frayeur... Tous les canons du *Courageux*, au signal donné, firent feu à la fois... 80 bouches à feu... Il semblait que la grande masse du vaisseau se brisait en éclats » (1).

Marie-Louise elle-même paraît un peu émoustillée par cette villégiature maritime. On a l'impression qu'elle se serait bien passée de son théâtre, qui l'a suivie avec ses meilleurs artistes. N'est-ce pas plus amusant d'aller goûter à Martinvast d'une tasse de lait qu'elle demande sans façon ? Le jour de pluie où Napoléon passe en revue l'équipage du *Courageux*, en lui disant : « Bonjour, mes enfants, je viens vous voir de bien mauvais temps », l'Impératrice, dont la robe de velours cramoisi, brodée d'or, est toute trempée, rit follement. Ce dût être bien volontiers qu'en août 1813 elle revint à Cherbourg, présider à l'ouverture d'un nouveau bassin, pendant que l'Empereur bataillait en Saxe.

Toutes les relations du voyage décrivent avec admiration le beau spectacle naval qui fut donné à LL. MM. le matin même de leur départ, le jeudi 30 mai. Une bonne brise s'est levée du Nord-Est. Ordre est donné d'appareiller l'escadre que commande le contre-amiral Troude, et qui est composée de deux vaisseaux de ligne, d'une grande frégate de 44 canons, d'une corvette et de deux bricks. A huit heures, tous les bâtiments sont sous voile et sortent majestueusement par la passe de Querqueville. L'Empereur envoie chercher Marie-Louise, avec laquelle il déjeunera sur la digue, faisant servir à sa table de la soupe des soldats. La flotte prend le large, puis rentre par la passe de l'Est, sort de nouveau, longe la digue, et rentre en rade, après avoir salué Napoléon. Mais celui-ci avait rêvé, s'il faut en croire le capitaine de vaisseau Leconte, d'une scène plus émouvante encore. La veille, sur la colline de Querqueville, il avait longuement contemplé l'escadre anglaise — deux grands vaisseaux de 74 canons, et deux frégates de 46 — qui très souvent se maintenait en vue, des heures entières, enseignes déployées et qui semblait, en ces jours de

(1) Voir F. Leconte, *Mémoires d'un officier de marine* (1851).

fête, rôder avec une insistance particulière. « Auriez-vous, dit-il à l'amiral, quelques chances de succès en la combattant ? — Oui, sire. — Eh ! bien, si le temps vous le permet, mettez sous voiles demain matin et combattez sous mes yeux ». Il ne put s'offrir le spectacle d'une bataille navale avec la digue pour fauteuil d'orchestre, parce que les vaisseaux anglais ne s'y prêtèrent pas (1), les vaisseaux anglais qui semblaient pourtant attirés par sa présence, comme des vautours guettant leur proie, et qui devaient, quatre ans plus tard, l'emporter à Sainte-Hélène. Lorsque ses cendres en furent ramenées, c'est par Cherbourg que, le 30 novembre 1840, elles rentrèrent en France.

V

Le cortège impérial se remit en marche le jeudi 30 mai, à midi, et le voyage dura encore six jours. On serait probablement passé par Granville si, pour gagner ensuite Alençon, les routes n'avaient été signalées impraticables, spécialement de Vire à Falaise. On vint coucher à la préfecture de Saint-Lô. Les clefs d'argent de la ville furent présentées par le maire, M. Guillot, que, trois jours plus tard, l'Empereur nomma sous-préfet de Bayeux.

La journée du vendredi 31 mai fut bien remplie. Départ matinal. On traversa Bayeux, sans même prendre le pas, et Caen, assez rapidement, bien qu'il fallût subir un discours du maire. Courte halte à Langannerie. Vers une heure, on arrivait à Falaise (2), où l'on se rafraîchit un peu chez M. de la Fresnaye, qui venait d'obtenir le titre de baron. L'Empereur parut soucieux aux habitants. Les musiciens, avec leurs airs gais, l'obsédaient. Pour les faire taire, il dut avoir recours aux lanciers de sa garde. On s'arrêta une demi-heure dans Argentan

(1) Quelques mois plus tard, au commencement de septembre, sur la côte du Calvados, devant Arromanches, il y eut un engagement naval, en l'honneur duquel vient d'être posée (août 1911) une plaque commémorative : Six petites canonnières françaises eurent raison de deux frégates anglaises.

(2) Voir Langevin, *Recherches sur Falaise*, 1826.

sans descendre de voiture. Un admirable Livre d'heures (1), qui avait appartenu à la sainte duchesse d'Alençon, Marguerite de Lorraine, morte sous l'habit de Clarisse en 1521, fut offert par une ancienne religieuse de son monastère à Marie-Louise. Générosité malencontreuse ; car de ce précieux manuscrit la trace est aujourd'hui perdue. Le maire (2) eut le regret de n'être pas décoré, et sa déception fut soulignée par un mauvais plaisant qui, la nuit suivante, cloua sur sa porte une croix de bois. Vers six heures, on vit la cathédrale de Sées dresser sa pure et svelte architecture dans la splendeur du couchant. La petite cité épiscopale avait préparé une belle réception : arc de triomphe avec trois inscriptions en vers, jeunes filles en blanc pour offrir des fleurs et un compliment poétique, l'évêque en habits pontificaux, sous le grand porche, prêt à rendre hommage. Voici le moment : le cortège arrive. Mais il ne s'arrête point, il passe aussi vite qu'il peut. L'Empereur est en colère. Une des jeunes filles qui devaient donner des fleurs ayant eu l'imprudente curiosité de se hisser sur le marchepied de son carrosse, conserva, toute sa longue vie, le souvenir du visage sévère et irrité qu'elle avait aperçu (3).

A Alençon LL. MM. descendent au bel hôtel Louis XIII, jadis élevé par Madame de Guise, et qui était la demeure du préfet, après avoir été celle des intendants. L'Empereur voulut le soir même, voir Rœderer, dont la résidence, la maison de la sénatorerie de Caen, était l'ancienne Visitation d'Alençon. Voici quelques bribes de leur conversation : « Quel est l'homme le plus considérable du pays ? — M. Le Veneur... général... membre du corps législatif... une ancienne maison... — L'homme le plus considérable de la ville ? — M. de Boisdeffre, ancien militaire, fils, petit-fils, arrière-petit-fils de militaires, père d'un jeune homme tué au service — Qu'est-ce que l'Evêque ? — Un Breton... (4) peu aimé pour son intolérance. »

(1) Voir abbé E. Laurent, *Notice sur l'abbaye de Sainte-Claire d'Argentan*, 1857.

(2) Voir *La vie de nos pères en Basse-Normandie*, par V. des Diguères, 1879.

(3) C'est très bien conté dans la *Revue Normande et Percheronne* de mai-juin 1895 par son fils, le poète Gustave Le Vavas seur. Voir aussi dans le *Mois* de décembre 1903 le récit de Paul Harel.

(4) Inexact. Hilarion-François de Chévigné de Boischollet naquit au châ-

Le lendemain samedi 1^{er} juin, Napoléon vit le général Comte Le Veneur, châtelain de Carrouges, qui lui rappela que ses fidèles sujets de l'Orne avaient été distingués par lui à Austerlitz (1) et qui fut admis, le soir, à la table impériale. Il vit aussi, parmi les membres du collège électoral, M. d'Orlandes, conseiller général, dont Røederer disait grand bien, homme excellent, qui travailla tant qu'il put à écarter l'orage qui finit par éclater sur la tête de Mgr de Boischollet, et M. Mercier, maire d'Alençon, président du Conseil Général, auquel furent donnés le titre de baron et une belle boîte d'or, avec chiffres en diamants, et le Curé de Notre-Dame, Lefrançois, ancien Constituant, qui reçut, peu après, la croix de la Légion d'Honneur. Admirant, à l'Hôtel de Ville, des échantillons de point d'Alençon, l'Impératrice dit gracieusement : « Comme on travaille bien en France ! » Elle fit mieux : elle acheta pour 40.000 francs de dentelles, manteau de cour et deux robes (2). Il y eut bal que Leurs Majestés honorèrent quelques instants de leur présence, illuminations, feu d'artifice.

Une réception dont les journaux d'alors ne soufflèrent mot et qui pourtant, plus que les autres, intéresse la grande histoire, est celle qui fut réservée le samedi matin à Mgr Hilarion de Chevigné de Boischollet, « un homme malheureusement né », écrit Røederer, en tout cas un évêque malheureux. Il était victime, au fond, de l'opposition passionnée organisée par l'ancien évêque constitutionnel Le Fessier, qui vécut très aigri à Argentan jusqu'en décembre 1806, et dont l'ex-vicaire épiscopal Lelièvre était un familier du préfet, membre du Conseil Général et même président en août 1811. L'Empereur lui fit une scène brutale, dont le récit n'est plus à écrire (3),

teau de l'Hébergement, près Montaigu (Vendée), le 6 juin 1746. Il mourut à Nantes le 23 février 1812.

(1) Pour entraîner ses soldats, Napoléon fit plus d'une fois appel à leur qualité de Normands. — Voir dans *Le Livre du Millénaire de la Normandie* (1911) les pages intitulées *Napoléon et les Normands*, de M. Ed. Gachot.

(2) Voir une lettre du duc de Cadore du 12 février 1812 citée dans le *Bulletin* de mars 1910 de la *Société du Vieux Papier*.

(3) Il a été fait d'une manière définitive par le Comte d'Haussonville au tome II de *L'Eglise Romaine et le Premier Empire* (1868). Rambuteau, témoin de la scène, prétend que le pauvre évêque perdit la tête au point de ne pas pouvoir balbutier un mot. Et ce qu'il rapporte ensuite est instructif sur l'état d'esprit de l'entourage impérial. Quand furent introduits les grands-

et dont lui-même rendit compte le lendemain matin à son ministre des Cultes dans cette lettre peu apaisée : « J'ai chassé de chez moi l'évêque de Séez ; j'ai fait arrêter un de ses chanoines nommé Gallois et le fais conduire à Paris ; j'ai fait mettre le scellé sur ses papiers. Le secrétaire d'État vous enverra la démission de cet évêque (1). »

La fête de la Pentecôte (dimanche 2 juin) ne fut pas une journée de repos. On partit d'Alençon vers neuf heures. A Saint-Julien-sur-Sarthe, le sous-préfet de Mortagne dans l'arrondissement duquel on entra, Delestang (2), amusa la jeune impératrice par son pathos, son débit, et sa physionomie quelque peu *vituline*. Successivement comparurent et discoururent les maires de Mortagne (3), de Bellême, de Rémalard. A La Loupe on pénétra dans le département d'Eure-et-Loir, ce qu'indiquèrent une inscription sur un arc de verdure et une harangue du préfet. Par Pont-Gouin, Landelles et Courville, on gagna Chartres à la fin du jour, et l'on descendit à la préfecture.

On y passa la journée du lendemain. L'Impératrice visita sans doute la cathédrale, « un des plus beaux monuments gothiques de France », écrit le préfet qui avait fait disposer dans le chœur un trône et un prie-Dieu. Les gardes d'honneur, dont le costume rappelait alors celui des lanciers polonais de la garde, avaient pour commandant en chef le beau-père du comte d'Alsace, chambellan de S. M., M. de Croismare, ancien maréchal de camp, âgé de quatre-vingt-un ans. Les inévitables réceptions d'autorités eurent lieu. Le collège électoral fut présenté par son président. M. de Senarmont, ancien capitaine d'artillerie. Un des discoureurs se fit remarquer par sa bonne grâce et sa dignité : C'était un jeune conseiller à la cour de Paris qui venait présider les assises, M. Decazes, le futur ministre de Louis XVIII.

vicaires, le Général Comte de Lobau dit sérieusement à Rambuteau : « Monsieur, vous répondez sur votre tête de l'Empereur... je ne me fie pas à ces robes noires : veillez-y ». Rambuteau poursuit : « Cela ne me paraissait pas bien dangereux ; néanmoins je fus fort aise quand ils se furent retirés ».

(1) Léon Lecestre, *Lettres inédites de Napoléon I^{er}* (1897).

(2) Voir L, de La Sicotière, 1890,

(3) Un vieillard, rapporte M. Georges Creste, se souvenait, il y a quelques années avoir alors fait l'ange chargé de couronner l'Empereur lors de son entrée par le faubourg Saint-Eloi.

Le mardi 4 juin, on quitta Chartres vers sept heures et demie. Par Maintenon et Epernon, on gagna Saint-Cloud, où Marie-Louise put se reposer jusqu'au dimanche suivant, jour du baptême solennel du roi de Rome. Quant à Napoléon, à peine arrivé, il réunit son Conseil des ministres.

VI

Pendant que l'Empereur ressaisissait la pleine direction du gouvernement, qu'à vrai dire il n'avait guère abandonnée, les contrées qu'il venait de traverser reprenaient leur aspect et leur tranquillité ordinaires. Quelles impressions y laissait-il ? Causant de ce pays avec Rœderer en 1809, il parlait des diverses fibres que l'on pouvait avoir pour lui. « Il y a, disait-il, beaucoup de Français qui en ont dix ; dans toute l'Europe, il y en a quelqu'une pour moi ; il y a des gens qui ont une fibre pour mes lois, une pour mes armées, il y en a au moins une partout ; il s'agit seulement de la faire mouvoir. Je la trouverai en Normandie. » Quelles fibres fit-il surtout vibrer ?

Peut-être se trahissent-elles un peu dans les inscriptions mises sur les quatre faces de la grande pyramide que l'on avait dressée à Caen : *Au restaurateur des Cultes. — Au législateur qui dicte des lois que l'Europe adopte. — Au fondateur du plus grand des Empires. — Au héros qui par sa sagesse a réuni tous les Français.* — Mais où en était cette pacification vantée ? Le plus grand des Empires n'entraînait-il pas à de bien longues guerres ? Le maître n'était-il pas trop impérieux, trop fébrile et d'une ambition trop insatiable ? Voilà sans doute ce que disaient aussi les Normands, qui n'aiment pas à être brusqués ni pressés. Ce n'est pas alors qu'ils furent, je pense, le plus napoléoniens ; c'est plus tard, lorsque l'Empire avait déjà plus de passé, et parce qu'il apparaissait comme la défense de l'ordre contre les menaces révolutionnaires.

Quant à l'Empereur, il avait enfin fait connaissance avec la Basse-Normandie. La riche parure de ses églises, de ses châteaux, de ses élégants logis de ville ou de campagne, le charme varié de ses paysages, la bonne grâce et la sagesse

de son peuple, la luxuriance de son tardif printemps, toutes ces voix de la vieille France et de la France qui sans cesse renaît, ces voix conseillères de travail ordonné, de continuité, de patience et de paix, lui parlèrent sans doute un langage, qu'il était capable d'entendre. Mais pouvait-il s'arrêter à l'écouter ? D'autres voix le pressaient, plus bruyantes et plus impérieuses. La chevauchée impériale allait poursuivre sa course ardente et fantastique loin des paisibles routes Bas-Normandes.

Baron ANGOT DES ROTOURS.

JEUX & DIVERTISSEMENTS

dans la région de Tinchebray

A toutes les époques et dans tous les pays, il a existé des jeux ou divertissements publics, auxquels les populations se sont plu à prendre part. On en trouve des exemples dans notre région, où des rassemblements de cette nature étaient d'autant plus fréquentés qu'ils étaient plus rares, ne se rencontrant annuellement qu'à deux époques, au Mardi-gras et au mois de mai.

Les jeux n'étaient pas les mêmes pour les diverses classes de la société. Le laboureur et l'artisan exerçaient la force de leurs muscles à celui de la *Soule* ; les bourgeois tiraient de l'arquebuse ou du mousquet, sur un but ou cible appelé *le Papegai* ou *Papegault* ; enfin, les seigneurs, que leur grandeur tenait à l'écart, avaient pour passe-temps *la Chasse*.

De là trois sortes de divertissements (la Soule, le Papegault et la Chasse), qui vont faire l'objet de la présente étude.

I. — LA SOULE.

La Soule consistait en une balle de cuir, remplie de son ou de chiffons, grosse comme la tête, qu'on lançait toute enrubannée dans un lieu choisi d'avance, et que les gens de la paroisse, auxquels se mêlaient souvent des *horsains*, venaient se disputer avec acharnement. Elle appartenait à ceux qui parvenaient à s'en emparer, soit en lui faisant franchir un cours d'eau,

soit en l'entrant dans une maison de leur village. On prétendait naïvement que le village victorieux devait être favorisé dans l'année d'une abondante récolte de fruits ; de là, une animation extrême, à laquelle se mêlait presque toujours une rivalité jalouse de commune à commune, ou même de village à village.

C'était l'après-midi du mardi-gras que ce jeu violent se pratiquait. On rencontrait parfois des seigneurs qui prenaient plaisir à y assister. Tel celui de Flers, qui obligeait même certains de ses vassaux à fournir la Soule : « *Item* est sujet, « celui qui se marie le dernier avant le jour de Carême prenant, « payer une boule de cuir et la porter ledit jour au château, ou, « en l'absence du seigneur, à la juridiction. »

L'honneur de jeter la Soule au milieu des combattants appartenait au vainqueur de l'année précédente. A peine lancée, la multitude se ruait à qui l'aurait, se poussant, s'étreignant corps à corps, se bousculant, se frappant avec furie pour se l'arracher. De ce remous indescriptible s'échappaient des clameurs furieuses, des imprécations, des cris de rage, mêlés aux gémissements de ceux qui étouffaient ou qui étaient foulés aux pieds. Prise par les uns, reprise par les autres, la boule était ainsi ballottée des heures entières, car la lutte ne finissait que lorsque les combattants étaient épuisés et dans un piteux état : vêtements en lambeaux, maculés de boue et de sang ; corps meurtris, bras et jambes cassés.

Les vieilles haines personnelles se réglaient souvent en ces rencontres : « Je te retrouverai à la Soule ! » clamait-on à celui à qui on en voulait. Les tribunaux étaient impuissants à empêcher ces excès. Le curé de La Lande-Patry, maître Jacques Saillard, fut plus heureux. Dans une requête adressée en 1693 au Parlement, il expose que, depuis quelques années, il s'est formé entre les paysans de sa paroisse et des paroisses circonvoisines, le jour du Mardi-gras, un jeu appelé la Soule, à cause d'une boule de cuir, fournie par la dernière mariée avant le jour de Carême-prenant, « lequel jeu, ajoute-t-il, qui n'est « autorisé par aucun pouvoir seigneurial, ecclésiastique ou « autre, consiste en ce que ladite mariée ayant jeté la boule, « les peuples courent après à qui l'aura, au nombre de six « ou sept cents personnes, dont la plupart tombent les uns « sur les autres et plusieurs sont estouffés et les autres arra-

« chés et s'estropient les bras et les jambes dans ceste meslée,
« où il se glisse bien souvent quantité d'ivrognes, lesquels
« maltraitent à coups de bâton leurs ennemis, quand ils les
« reconnoissent dans la presse, et plus souvent des personnes
« qui ne leur font rien et qu'ils ne connoissent même pas. Et
« quand l'exposant a voulu porter ses plaintes devant les
« juges des lieux pour de pauvres malheureux qui, les dernières
« années, eurent les bras cassés, lesdits juges répondirent que
« c'étaient des malheurs arrivés le Mardi-gras, comme si ce
« jour autorisait de telles violences et un abus qui n'a point
« de pareil dans la province, car ce même jour de Mardi-gras
« il s'assemble quelquefois en ce lieu 1.000 à 1.200 personnes. »

Le requérant concluait en demandant l'interdiction de tout rassemblement public dans sa paroisse le jour du Mardi-gras, et que défense fût faite aux nouvelles mariées de fournir aucune boule ni soule. La Cour fit droit à cette requête, par arrêt du 27 janvier 1694, étendant la défense aux paroisses circonvoisines, sous peine de 100 livres d'amende et l'exposition au carcan, en cas de récidive.

Chassée de La Lande-Patry, la Soule se réfugia à Saint-Pierre-d'Entremont, où elle se maintiendra jusqu'au milieu du siècle dernier, toujours chaudement disputée. On s'y rendait de plusieurs lieues à la ronde. Cependant les excès qui s'y commettaient devaient causer sa perte. Elle fut jetée pour la dernière fois le jour du Mardi-gras 1850. Voici le saisissant tableau que nous en a laissé une revue locale :

Les lutteurs formaient trois camps : St-Pierre-d'Entremont, la Basoque et Montsecret. Deux fois prise par les Montsecrets, la boule avait été reprise deux fois par les Basoquins. Ces derniers recevaient sans cesse des renforts de tous les hameaux voisins ; la Soule allait passer le Noireau et leur être attribuée, quand deux bataillons de troupes fraîches arrivèrent simultanément, l'un d'Entremont, l'autre de Montsecret, au secours de la petite armée à peu près vaincue, qui avait déployé une valeur digne de tous les éloges. L'arrivée de ces renforts fit prendre au combat les proportions d'une véritable bataille. Tout le monde s'en mêla, les vieux, les jeunes et même les femmes. Des cris s'élevaient, accompagnés de plaintes, d'imprécations, de menaces. Puis c'était le bruit mat et sourd

des poings qui meurtrissaient les chairs. Bientôt le sang coula et la lutte devint violente, terrible ! Une sorte d'ivresse frénétique s'empara des souleurs : un instinct de bête fauve semblait se réveiller au cœur de ces 2.000 combattants de tout âge et de tout sexe ! Il fallait voir tous ces gens se confondre, se presser, se tordre les uns sur les autres. Tout cela formait un gigantesque bloc animé, au-dessus duquel on ne distinguait que des bras robustes qui se levaient avec rapidité pour retomber encore plus vite, pareils à de lourds marteaux de forge. Parfois des figures, jeunes ou vieilles, pâles ou bronzées, se montraient, disparaissaient, pour se relever sanglantes et marbrées de coups !

Au milieu de ce délire, un cri se fit entendre : « Les gendarmes ! Voilà les gendarmes ! Sauve qui peut ! » Les gendarmes arrivaient en effet ; mais les combattants valides avaient déjà disparu. Les autres, les estropiés, ayant leurs vêtements en lambeaux, furent reconduits chez eux. Quant à la Soule, réduite à un amas de chiffons, elle fut ramassée par un gendarme. Son règne était fini.

L'année suivante, des souleurs incorrigibles et certains commerçants qui trouvaient leur compte dans ces réunions tapageuses, furent fort désappointés quand ils apprirent que toute nouvelle tentative serait sévèrement réprimée. Enfin, le 24 janvier 1852, M. Renou, sous-préfet de Domfront, prit un arrêté interdisant la Soule dans tout l'arrondissement.

II. — LE PAPEGAUT.

Le jeu du Papegault ou Papegai, réservé, comme nous l'avons dit, aux bourgeois et miliciens, était usité dans les bourgs et villes de la région. Son but était d'obtenir des habitants de bons tireurs, capables de protéger leur cité, en cas d'attaque, et de concourir au besoin à la défense du royaume. Les rois aimaient assez à favoriser l'établissement de ce jeu, qui leur procurait économiquement des soldats exercés.

A Caen, ce jeu commençait après Pâques et se renouvelait tous les dimanches, pendant la belle saison ; il formait une confrérie, ayant ses statuts propres. A Argentan, celui qui diri-

geait le tir était élu par les sociétaires et portait le titre honorifique de *Capitaine*. Celui d'Alençon était qualifié *Roi du Papegault*. Des avantages pécuniaires ou des prérogatives variées excitaient l'émulation des tireurs.

Le tir au Papegault consistait à abattre, au moyen de l'arquebuse ou du mousquet, le simulacre en bois ou en carton, presque toujours peint en vert, d'un oiseau quelconque de la grosseur d'un geai ou d'un merle. Ce jeu était ainsi dénommé parce que, primitivement, un perroquet vivant servait de cible, et que cet oiseau était alors appelé *papegai* ou *papegault*.

Le Papegault à l'arc et à l'arbalète, très répandu en certains pays, avait précédé dans notre région celui au mousquet et à l'arquebuse. Mais, tandis que le premier se tirait de bas en haut, l'oiseau étant placé au sommet d'un mât ou d'un arbre, le second se tirait horizontalement, c'est-à-dire que l'oiseau, fixé à une tige de fer, était placé à hauteur d'homme. Le vainqueur était celui qui en avait fait tomber les derniers débris, surtout le bec. Pour arriver à ce résultat difficile, il fallait, outre de l'adresse, beaucoup de persévérance, car rarement le but était atteint les premiers dimanches, et nul n'était admis aux tirs subséquents s'il n'avait figuré dès la première heure.

D'après le règlement, le tireur, sous peine d'exclusion, ne devait appuyer ni son arme ni son corps ; il ne pouvait se servir de canon rayé, et une seule balle ronde de calibre devait être employée à chaque coup. Les *Compagnons du Papegai*, comme on les appelait, étaient une cinquantaine ; revêtus d'un uniforme écarlate, chapeau retroussé, cravate au col et l'épée au côté, ils figuraient en corps aux fêtes civiles et religieuses, afin d'en rehausser l'éclat.

Pour établir le jeu du Papegault, il fallait une permission royale, qui ne s'obtenait pas toujours sans difficulté, d'autant que, en certains endroits, la noblesse avait pris ombrage de l'adresse déployée par les manants, se disant que cette adresse pourrait être un jour dirigée contre ses prérogatives. Mais, en raison des services rendus par les seigneurs de Flers et de Condé à la royauté durant plusieurs générations, Louis XIII exauça, en 1630, la requête de Louis de Pellevé, comte de Flers et châtelain de Condé, dans laquelle il exposait que le bourg de Flers et la ville de Condé, qui lui appartenaient, comptaient,

parmi leurs habitants, bon nombre de gens qui s'étaient rendus, sous sa direction, adroits aux exercices militaires, pendant qu'il commandait un régiment de 10 compagnies à pied, une compagnie de cheval-légers et une compagnie de carabiniers ; que par leur vaillance et leur adresse, ils n'avaient jamais redouté les ennemis, et qu'ainsi ils avaient pu conserver Flers et Condé en l'obéissance du roi, ce que n'avaient su faire leurs voisins. Dans le but d'entretenir cette adresse chez ses vassaux, de leur permettre de prendre récréation et d'éviter l'oisiveté, le requérant sollicitait l'autorisation d'établir deux tirs au Papegault, l'un dans le comté de Flers, et l'autre dans la chàtellenie de Condé, les dimanches du mois de mai, aux endroits qu'il jugerait convenables. Et pour engager les populations à s'y rendre en grand nombre, il demandait, pour celui des tireurs qui abattrait l'oiseau, l'autorisation de vendre, en franchise, tous vins, cidres, poirés et autres boissons.

Le nouveau jeu fonctionna dès lors à Flers et à Condé. A l'encontre de la Soule, qui dégénérait toujours en pugilat, le Papegault procurait un agréable passe-temps à nos bons bourgeois d'autrefois, qui devenaient en même temps d'adroits tireurs. Le nom de *Pavois* fut substitué dans la suite à celui de *Papegault* ; mais le jeu s'est conservé jusqu'à nos jours, sous le nom de cible annuelle du mois de mai.

III. — LA CHASSE.

Dans les anciens contrats féodaux, on retrouve toujours, soigneusement enregistré, le droit pour le seigneur d'avoir dans ses bois garennes de toutes bêtes, puissance de chasse à cor et à cri, et de poursuivre les bêtes levées entre les quatre portes de Normandie ; avec obligation pour les vassaux d'entretenir les haies des bois réservés, de façon qu'aucun gros gibier ne puisse s'échapper, et de faire chaque année trois journées de huée, l'une au cerf, l'autre au chevreuil et la troisième au sanglier. Inutile d'ajouter que la chasse, sous n'importe quelle forme, était rigoureusement interdite aux roturiers, qui en étaient réduits à braconner à leurs risques et périls ; mais les

bois étaient si bien gardés, les peines si sévères et le port d'armes tellement prohibé, que les délits étaient assez rares.

Le droit de chasse était considéré comme un privilège si précieux qu'à certaines époques le roi seul put en disposer. Ainsi, en 1599, alors que les guerres religieuses étaient à peine terminées, Henri IV défend à tous ses sujets indistinctement, sous des peines sévères, le port d'armes à feu. Il ne fait d'exception qu'en faveur de ceux qui lui ont été fidèles. Le comte de Flers étant du nombre, reçoit cette autorisation, en ces termes :

« Le Roi, voulant traiter favorablement M^r de Flers, et en considération de ses services, lui permet de faire assemblées et huées sur les loups aux environs de ses maisons, et, à cet effet, de porter et faire porter arquebuses ; à charge à lui, le temps écoulé, de retirer toutes les armes de ceux qui en auraient reçu. De plus, il l'autorise de tirer et faire tirer par les siens, sur les terres et marais qui lui appartiennent, aux oiseaux de rivière, ramiers, bisets, pluviers et autre gibier non défendu, à condition qu'il n'en abusera pas et ne permettra pas qu'il en soit abusé. »

Cinq ans plus tard, nouvelle autorisation dans des formes identiques. Mais le roi étend son autorisation, en dehors des terres de Flers et de Condé, aux étangs, marais et rivières du domaine royal, sous la réserve cependant que le bénéficiaire ne pourra approcher à moins d'une demi-lieue des forêts royales, sous les peines portées par les ordonnances. Et pour donner plus de force à ses lettres, il ne se contente pas, suivant l'ordinaire, de les signer, il y ajoute de sa propre main : « *Jay accordé la permyssyon cy dessus* ».

Du reste, il est probable que l'interdiction de porter des armes à feu ne tarda pas à être levée, quant à la noblesse, car nous voyons dans la suite les de Pellevé se livrer à leur passe-temps favori, sans qu'il apparaisse de nouvelle autorisation royale. C'est même à cette époque qu'ils font établir à grands frais, dans leurs forêts, ces grands chemins bien alignés, dont le but principal était de favoriser les Chasses à cheval pour leurs dames et damoiselles.

Un siècle s'écoule, pendant lequel la passion de la Chasse ne fait que s'accroître chez nos seigneurs, à ce point que le domaine ancestral, qui a cependant triplé en étendue, ne leur

suffit plus. L'un d'eux, Hyacinthe de Pellevé, obtient, en 1723, du comte de Toulouse, la permission de chasser le sanglier et le chevreuil dans les forêts d'Andaine, Argentan et Alençon.

Ange-Hyacinthe de la Motte-Ango, neveu et successeur du précédent, accaparera, pour ainsi dire, sous sa haute direction toutes les chasses de la région. Successivement il deviendra : Conservateur des chasses de l'abbaye de Belle-Etoile ; — inspecteur des chasses dans les bois et forêts de la vicomté de Domfront ; — permissionnaire, pour lui et ses amis, de chasser dans la forêt de Mortain ; — conservateur particulier dans les forêts du Mont d'Hère et de Dieufit, en considération de son zèle et affection au service de Monsieur, frère du roi ; — louvetier général du duché d'Alençon. Enfin, en 1782, le Duc de Penthièvre, amiral et grand veneur de France, en lui confirmant les prérogatives précédentes, y ajoute la permission de chasser le cerf dans la forêt de la Lande-Pourrie, entre Mortain et Tinchebray.

La même passion s'était communiquée du père à la fille. Celle-ci, Agathe de la Motte-Ango, qui devint comtesse de la Brisollière, était la Diane chasserresse de la famille. Elle courait intrépidement le cerf dans la forêt d'Andaine, où l'on a conservé longtemps une race de chiens qu'elle avait fait venir d'Angleterre.

Mais survient la tourmente révolutionnaire, durant laquelle les usages locaux sont abolis. Plus de brillantes chevauchées à travers les forêts. L'image pacifique du Papegault a fait place à la terrible réalité de la guerre. Les chocs sauvages de la Soule étaient jeux d'enfants comparés à la guerre fratricide entre bleus et chouans.

A. SURVILLE.

Pièces Justificatives

I

27 Janvier 1694. — ARRÊT DE LA COUR DE ROUEN, RENDU SUR LA REQUÊTE DE M^e JACQUES SAILLARD, CURÉ DE LA LANDE-PATRY, FAISANT DÉFENSE AUX HABITANTS DE CETTE PAROISSE ET DES PAROISSES CIRCONVOISINES DE SE LIVRER AU JEU DE LA SOULE LE MARDI-GRAS.

Louis par la grâce de Dieu roy de France et de Navarre. Au premier des huissiers de notre Cour de parlement, ou autre nostre huissier ou sergent sur ce requis. Sur la requeste présentée en nostre dicte cour par Maistre Jacques Saillard, pbr^e curé de La Lande-Patry, viconté de Domfront, expositifve que depuis quelques années il se seroit formé un jeu par les paisans de lad. parroisse et des parroisses circonvoisines le jour du Mardy gras, qu'ils appellent la Soulle, qui est une boulle de cuir que lesd. paisans font fournir par la femme dernière mariée, lequel jeu n'est autorisé par aucun droict de seigneur de fief de gentilhomme, ecclesiastique ou par aucune autorité, et il se consiste en ce que la dernière mariée jette cette boulle de cuir et les peuples courent après à qui l'aura, au nombre de six ou sept cents personnes dont la pluspart tombent les uns sur les autres et plusieurs sont estouffés et les autres arachés et s'estropient les bras et les jambes dans cette meslée, où il se glisse bien souvent quantité d'yvrongnes, lesquels maltraitent à coups de baston leurs ennemis, quand ils les recognoissent dans la presse, et plus souvent des personnes qui ne leur font rien et qu'ils ne les cognoissent mesme pas. Et quand l'exposant a voullu porter ses plaintes devant les juges des lieux pour de pauvres malheureux qui, les dernières années, eurent les bras cassez lesd. juges respondirent que c'estoit des malheurs arrivés le Mardy gras, comme sy le jour autorisoit de telles violences et un abus qui n'a point de pareil dans la province, car ce mesme jour de mardy gras il s'assemble quelques fois en ce lieu mil à douze cents personnes. Pourquoi demande ledit exposant, veu qu'il y va du soulagement du public d'empescher un tel abus, il plaise à nostredicte cour faire défences à tous lesd. paisans de la parroisse de La Lande-Patry et autres parroisses circonvoisines et à tous autres de s'assembler led. jour de Mardy gras dans lad. parroisse, ny ayant que leur seul libertinage

qui les y autorise, et aux femmes dernières mariées de leur fournir aucune boulle ny soulle, qui sert de pretexte aux garnements et vagabons de commettre telles vexations, sur telle peine corporelle et amende qu'il plaira à les condamner. A laquelle fin il sera enjoint au juge de Domfront et au substitut de nostre procureur général du roy de faire lire l'arest qui sur ce interviendra à la prochaine audience et aus curés ou vicaires des six paroisses voisines de celle de La Lande-Patry d'en faire lecture aux pronnes de leurs eglizes, demandant sur ce l'adjonction de nostre procureur général.

Veu par nostredicte cour ladicte requête, conclusions de nostre procureur général, et ouy le rapport du sieur Costé de Saint-Suplix, conseiller, comme nostred. cour a fait défences à tous paisans de lad. paroisse de La Lande-Patry et autres paroisses circonvoisines et à tous autres assemblés led. jour de Mardy gras dans lad. paroisse et aux femmes dernières mariées de leur fournir aucune boulle ny soulle sur painne de cent livres d'amende pour la première fois et en cas de récidive d'estre mis au carcan, à laquelle fin enjoint au substitut de nostre procureur général au siège de Domfront de faire lire le present arrest à la prochaine audience et tenir la main à l'exécution d'icelluy, mesmes aux curés des six paroisses voisines et à celle dud. lieu de La Lande-Patry d'en faire la lecture aux prosnes de leurs eglizes. Pour ce est-il que nous te mandons ce present mettre à deube et entière exécution, selon sa forme et teneur; de ce faire te donnons pouvoir, puissance et autorité. Mandons et commandons à tous officiers, justiciers et subjects à toy en ce faisant qu'ils ayent à obéir et entendre. En tesmoing de quoy nous avons fait mettre et apposer nostre scel à ce présent arrest.

Donné à Rouen, en nostre cour de parlement, le vingt septiesme jour de janvier l'an de grace MVI^e quatre vingt quatorze et de nostre règne le cinquante uniesme.

Par la Cour

(Signé) LEJAULNE.

II

Mars 1830. — LE JEU DE LA SOULE A CALIGNY.

Près de Condé, sur le Noireau,
 Dans la lune de mars, où les Gaulois nos pères,
 Allaient couper le guy dans leurs sacrés mystères,
 Epoque alors d'un an nouveau,

A Caligny, joyeux village,

 Croirait-on qu'un antique usage,
 A jour convenu tous les ans,
 Fait tout à coup de gens s'aimans
 Des ennemis acharnés et bouillans.

Et pourquoi tant de bruit, et bientôt des combats ?
 Pour une pomme !... et même une pomme en image,
 Car la pomme, à vrai dire, aux efforts de la rage
 Longtemps ne résisterait pas.
 Or donc, on en a fait une espèce de boule,
 Balle de cuir, qu'on appelle une *Soule*,
 Dont est venu le mot souler,
 Pour exprimer le jeu que je vais raconter :

Dans les premiers mois de l'année,
 Et vers le temps du carnaval,
 Les Caligniens, en nombre égal,
 Partagés en deux corps d'armée,
 Se rendent au loin dans les champs.
 Là, dès qu'ils sont séparés en deux camps,
 Et que la Soule est au centre placée
 En un instant la guerre est commencée,
 Et c'est bientôt une affreuse mêlée !...
 Sur cette pauvre Soule, où souvent brille l'or,
 Et toujours de rubans richement décorée,
 On s'élance en courant ;... elle est prise, enlevée
 Par le plus leste ou le plus fort.

Mais ce n'est pas victoire encor !
 Il faut qu'au milieu du village,
 Au but, entre les mains d'un *élu* personnage
 Que la Soule arrive à bon port.
 Or, pour l'amener là ce n'est pas chose aisée,
 Car les coups ne s'épargnent pas ;
 On s'arrache la Soule, et, dans vingt mains passée,
 Vingt fois reprise, elle est vingt fois lancée :
 Enfin, par un heureux la voilà ramassée !

Celui-ci vers le but précipite ses pas.
 Déjà fier du succès, il chante sa victoire :
 Les *vivat*, les bravos s'élèvent à sa gloire ;
 Son triomphe est certain !... Mais, voyez le guignon !
 Quand il n'a plus qu'une enjambée à faire,
 Sort tout à coup de derrière un pignon

Le plus dangereux adversaire,
Habile, adroit et robuste compère,
Qui d'un bras vigoureux lui fait mordre la terre
Et va devenir son vainqueur.

Mais le lutteur tombé n'a pas perdu la tête ;
Tenant encor la Soule, au loin il la rejette...
L'acharnement alors redouble de fureur :
On ne connaît plus rien ;... c'est rage ;... c'est colère ;...
C'est un fils tombé sous son père ;
C'est un frère foulé sous les pieds de son frère :
Haies, bois, jardins, blés, ravins et rivière,
Tout est franchi, des murs sont renversés,
Des corps ou meurtris ou brisés,
Enfin les combattants de fatigue épuisés ;
Et déjà le jour fuit ! — Bientôt, la nuit venue,
La Soule est égarée. — Echappée à la vue,
On la cherchait encore, quand le bruit se répand
Qu'en ce moment au but elle est rendue,
Et qu'un jeune lutteur, autant dire un enfant,
Est le vainqueur des jeux, le héros de la fête,
Qu'enfin pour son parti le triomphe s'apprête.

Or, voici de quelle façon
L'événement eut lieu : certain jeune garçon,
Dont l'espoir est perdu, que la nuit inquiète
S'en retournait presque à tâton,
Lorsqu'il sent, sous son pied, quelque chose qui roule ;
Heureux hasard !... C'était la Soule !
Il s'en saisit, et, hors de lui,
Il court, il vole, arrive à Caligny,
Et la remet au but, dans la forme d'usage.

Lorsque dans les deux camps les faits sont bien connus,
Soudain la paix est faite ; et vainqueurs et vaincus
Tranquillement reviennent au village
Où, de nouveau, chacun s'engage
A recommencer dans un an,
Sans qu'on s'en veuille aucunement
De dix ou douze égratignures,
De quelques horions, et même assez souvent
De quelques funestes blessures,
De quelques membres fracturés ;
Songes que tout cela, quand les maux sont passés !

En hâte, la foule se porte
A la maison de monsieur l'élu,
La Soule et ses honneurs en décorent la porte.
Entre qui peut, chacun est bien reçu ;
Et quand la maison est remplie,
Dedans, comme au dehors, on fait joyeuse vie !
Le cidre coule,... on le verse à grands flots ;
Il s'en boit quatre à cinq cents pots ;
Dans notre riche Normandie
Ça ne compte pas ! — Puis on rit,
On jase, on chante ; on passe ainsi la nuit :
Et quand l'aube du jour ramène la lumière,
On revient au logis ; et c'est là qu'une mère,
Une parente, une épouse, une sœur
Consolent un vaincu, couronnent un vainqueur,
Et versent sur chaque blessure
Un baume régénérateur.

MANGON-DELALANDE,

*Vice-Président de la Société d'Archéologie
d'Avranches.*

III

*Janvier 1630. — PERMISSION DE TIRER AU PAPEGAUT OU PAPE-
GAI A FLERS ET A CONDÉ, DONNÉE PAR LOUIS XIII A LOUIS
DE PELLEVÉ, COMTE DE FLERS.*

Louis, par la grâce de Dieu roy de France et de Navarre. A tous
presentz et à venir, salut. Nostre cher et bien amé Louis de Pellevé,
comte de Flers, chastellain et hault justicier de Condé-sur-Noireau
nous a humblement remonstré que le bourg dud. Flers et la ville
dud. Condé, à luy appartenantz, sont peuplez et habitez de
grand nombre de gentz, bonne partye desquelz se sont rendus
assez adroitiz aux exercices millitaires, ayantz esté employez à
nostre service soubz la charge dud. sieur exposant, lequel nous
aurions honoré de plusieurs commissions pour lever et mettre sus
un regiment de dix compagnies de gentz de guerre à pied françoys,
une compaignye de chevaux legers et une aultre compaignye de
carrabins, et auroient de tout temps les devanciers desd. habitantz
tesmoigné leur affection au service des roys noz predecesseurs y
ayantz esté pareillement employez par les predecesseurs dud.
iesur exposant, lesquelz auroient esté aussy honorez par nosd.

predecesseurs de plusieurs belles et grandes charges, et particulièrement auroient iceulx devanciers desd. habitantz fait paroistre leur singulière affection au bien et service de cest Estat et royaume de France du temps de la Ligue, que la pluspart de noz subjectz de Normandy et aultres provinces auroient pris et levé les armes contre le roy Henry troys^e, d'heureuse memoire, et continué la guerre jusques lors et quelque temps après l'avenement à la couronne de nostre très honoré seigneur et père Henri le grand, que Dieu absolve, n'ayantz iceulx habitantz craint ny redoubté les forces des ennemys de l'Estat quoy qu'ilz en feussent environnez de toultes partz, ains tousjours demeurez fermes, et conservé lesd. lieux de Flers et Condé en l'obéissance des roys, soubz la bonne conduite des predecesseurs dud. sieur exposant. Et d'autant que iceluy sieur exposant desireroict volontiers lesd. habitantz de Flers et de Condé estre entretenuz ausd. exercices millitaires, tant pour aucunes foys prendre récréation et eviter ouesiveté, que aussy grand besoin seroit eulx employer à la tintion, garde et deffence desd. lieux et pays, sy affaire y survenoit, chose qui est et seroit très utile et nécessaire, il nous a humblement requis, pour attirer lesd. habitantz et les entretenir ausd. exercices, leur permettre qu'ilz puissent, une foys l'an, durant le moys de may, tirer du mousquet et de l'harquebuse au papegault en telz lieux desd. comté de Flers et chastellenie de Condé, que led. sieur exposant et ses successeurs sera advisé et ordonné, et qu'il nous pleust pour les y atraire, faire grace et libéralité et octroyer privilege à celui qui abattera led. papegault avec le mousquet, comme aussy à celui qui l'abattera avec l'harquebuse, de pouvoir amener, vendre et distribuer en menu et détail, et de tel creu et pays que bon leur semblera, ausd. lieux de Flers et de Condé, durant lad. année qu'il l'auroit abattu, tous vins, cildres, poireyz et aultres boissons, francz, quittes et exemptz des quatriemes et de tous aultres tributz, droitz et impostz, billotz ou debvoirs d'entrée et yssue et aultres subcides, aydes, subventions et impositions quelconques. Pour ce est-il que nous, ces choses considérées et inclinant à la suplication dud. sieur comte de Flers, et désirant le gratifier en considération des bons et notables services que luy et ses predecesseurs ont renduz aux roys nos prédecesseurs et à nous, mesme en considération des services que les habitantz desd. lieux de Flers et Condé ont aussy rendus à nosd. predecesseurs et à nous, avons donné et octroyé, et de noz grace spéciale, pleine puissance et auctorité royale donnons et octroyons par ces presentes signées de nostre main permission ausd. habitantz de Flers et de Condé de tirer du mousquet et de l'harquebuse au papegault durant le moys de may ausd. comté de Flers et chastellenie de Condé es jours et lieux qui leur seront assignez et ordonnez par led. sieur comte de Flers et ses successeurs; voullons et nous plaist que celui qui aura abattu led. papegault avec le mousquet,

mesme celuy qui l'aura abattu avec l'harquebuse, puisse amener, vendre et distribuer en menu et détail ausd. lieux de Flers et Condé, durant l'année qu'ilz l'aurent abattu, tous vins, cildres, poireyz et aultres boissons, francz, quittes et exemptz de quatriemes et de tous aultres tributz, droictz, impostz, billotz et debvoirs d'entrée et yssue et aultres subcides, aydes, subventions et impositions quelconques, desquelz debvoirs nous avons ceulx desd. habitantz qui abattront lesd. papegaultz du mousquet et de l'harquebuse perpetuellement tous les ans, afranchiiz, quittez et exemptez, afranchissons, quittons et exemptons par cesd. presentes. Sy donnons en mandement à noz amez et feaulx les gentz de noz comptes, tresoriers generaulz de noz finances au bureau estably à Caen, et à tous noz aultres justiciers et officiers ou leurs lieutenantz presentz et à venir, et à chacun d'eulx comme il appartiendra que de noz presente grace, permission et octroy, franchises et libertez, ilz facent, souffrent et laissent ceulx qui aurent abattu respectivement lesd. papegaultz jouyr et user plainement et paisiblement, sans leur faire, mettre ny donner, ny souffrir leur estre faict, mys ou donné, aucun destourbier ou empeschement, lequel sy faict, mys ou donné leur avoit esté ou estoict faict, ilz mettent ou facent mettre incontinent et sans delay à pleine et entière delivrance et au premier estat et deu, et en rapportant cesd. presentes ou vidi-mus d'icelles faict soubz nostre scel pour une foys seulement, et la congnoissance de ceulx qui aurent abattu led. papegault sur ce suffisante, nous voullons noz receveurs, fermiers ou aultres qu'il apartiendra et à qui ce pouroit toucher, en estre tenez quittes et deschargez partout ailleurs où il apartiendra sans aucune difficulté. Car tel est nostre plaisir. Nonobstant que la valeur à quoy se peuvent ou pourroient monter lesd. droictz ne soit aucune-ment speciffiée ny declarée, que telz et semblables dons ne deussent estre faictz, passez ny allouez que pour la moityé seulement, l'ordonnance par nous faicte sur le faict, ordre et distribution de noz finances et port d'icelles en noz coffres du Louvre à Paris, et quelconques aultres ordonnances, restrinctions, mandemens, deffences et lettres à ce contraires, à tous lesquelz et aux dero-gatoires des dérogoires y contenues nous avons pour ceste foys seulement et sans prejudice d'icelles en aultres choses dérogé et derogeons par cesd. presentes. Et afin que ce soit chose ferme et stable à tousjours, nous avons faict mettre à cesd. presentes nostre scel, sauf en aultres choses nostre droict et l'aultruy en toultes. Donnée à Paris, au moys de janvier l'an de grace mil six centz trente, et de nostre règne le vingtiesme.

(Signé) LOUIS.

Par le Roy : (Signé) PHELYPEAUX.

(Chartrier de Flers).

IV

23 Mai 1599. — PERMISSION DU ROI HENRI IV A NICOLAS DE PELLEVÉ, DE FAIRE HUÉES AUX LOUPS ET DE CHASSER CERTAINS OISEAUX.

Aujourdhuy XXIII^e may M^{ve} quatre vingtz dix neuf. Le Roy estant à Fontaynebleau, desirant bien et favorablement traicter Mons^r de Flers, Sa Majesté, en consideration de ses services, luy a permis et permect de faire assemblées et huées sur les loups ez environs de ses maisons, ensemble de porter et faire porter harquebuzes le jour desd. assemblées seulement. Lequel passé, il sera tenu les faire retirer, affin qu'il n'en soit uzé ailleurs par ceux qu'il en aura chargez. Luy permettant en outre Sad. Majesté de tirer et faire tirer par l'un des sciens sur les terres et marais qui luy appartiennent aux oyseaux de rivière, ramiers, bizetz, pluviers, et aultre gibier non deffendu par les ordonnances. Nonobstant les deffences generalles de porter armes, de la rigueur desquelles Sad. Majesté a dispencé et dispence led. sieur de Flers, à la charge qu'il n'en abuzera et ne permettra en estre abuzé. M'ayant de ce commandé luy expedier le present brevet qu'elle a voulu signer de sa main, et icelluy faict contresigner par moy son Conseiller et secretaire d'Estat.

(Signé) HENRY.

Et plus bas :

(Signé) POTIER.

(Chartrier de Flers).

V

20 Janvier 1604. — AUTRE PERMISSION DE CHASSE, ACCORDÉE PAR HENRI IV A NICOLAS DE PELLEVÉ.

Henry par la grace de Dieu roy de France et de Navarre. A tous ceulx qui ces presantes lettres verront, salut. Scavoir faisons que nous desirans gratifier et favorablement traicter le sieur Conte de Flairs, nous luy avons permis et permettons par ces presentes signées de nostre main de chasser et tirer de l'harquebuz à toute sorte de gibier non deffendu par noz ordonnances, tant en ses boys, sur ses terres et domaynes, que sur noz estangs, marays et rivières, sans qu'au moyen des deffances par nous faictes de chasser et tirer de lad. harquebuz ny en user led. sieur conte de Flairs y

puisse estre troublé ou empesché par qui ny en quelque sorte et manière que ce soit, de la rigueur desquelles noz deffences nous l'avons dispensé et dispensons et à icelle derogé et derogeons pour ce regard seulement. A la charge par luy de ne pas approcher avecq lad. harquebuz de demie lieue pres de noz forestz, boys et buissons sur les peines portées par lesd. deffences. Sy donnons en mandement à noz amez et feaulx Conseillers les gens tenans noz cours de parlement, grand maistre enquesteur, gardes de noz eaux et forestz, Mes particuliers d'icelles, cappitaines de noz chasses, provostz, connestable et mareschaux de France, et à tous noz aultres justiciers et officiers qu'il appartiendra que de ceste nostre permission et contenu cy dessus, ilz facent, souffrent et laissent led. sieur conte de Flairs jouir et user plainement et paisiblement, cessant et faisant cesser tous troubles et empeschemens au contraire. Car tel est nostre plaisir. En tesmoing de quoy nous avons fait mettre nostre scel à cesd. presentes. Données à Paris, le XX^e jour de janvier l'an de grace mil six centz quatre, et de nostre regne le quinziesme.

(De la main du roi) :

Jay accordé la permyssyon cy dessus.

(Signé) HENRY.

(Chartrier de Flers).

VI

20 Septembre 1723. — PERMISSION DONNÉE PAR LE COMTE DE TOULOUSE A HYACINTHE-LOUIS DE PELLEVÉ, DE CHASSER LE SANGLIER ET LE CHEVREUIL, DANS LES FORÊTS D'ARGENTAN, D'ALENÇON ET D'ANDAINE.

Louis Alexandre de Bourbon, comte de Toulouse, amiral et grand veneur de France. A tous ceux qui ces presentes lettres verront, salut. Savoir faisons qu'en vertu du pouvoir à nous donné par Sa Majesté, nous avons permis à M^r de Pellevé de chasser le sanglier et le chevreuil dans les forrests d'Argentan, d'Alençon et d'Andaine, dépendantes des domaines du Roy. Ordonnons que notre presente permission, qui ne durera qu'autant qu'il nous plaira, sera enregistrée au greffe de la Varenne de Louvre, et en ceux des maîtrises des eaux et forrests dans le ressort desquelles lesd. forrests se trouveront situées. En témoin de quoy nous avons signé ces présentes, icelles fait sceller du

seau de nos armes et contresigner par le secretaire de noz commandements, maisons et finances. A Versailles, le vingt de septembre mil sept cens vingt trois.

(Signé) L.-A. DE BOURBON.

(Chartrier de Flers).

VII

Février 1741. — COMMISSION DE CONSERVATEUR DES CHASSES DANS LES BOIS DE L'ABBAYE, PAR L'ABBÉ DE BELLE-ETOILE, A ANGE-HYACINTHE DE LA MOTTE-ANGO.

Nous, Abbé de Notre-Dame de Belle-Etoile, nommons messire Ange-Hyacinthe de la Motte-Ango, chevalier, comte de Flers, baron de Larchamp, châtelain de La Lande-Paty, seigneur de Villebadin, Barge, Chauffour, les Lettiers et autres lieux, conservateur de nos chasses dans les Bois de notre dite Abbaye de Belle-Etoile, donnant tout pouvoir audit seigneur comte de Flers d'y faire deffendre la chasse au cerf, loup et sanglier, et d'y mettre des gardes, le priant de vouloir bien veiller à ladite conservation. A laquelle fin Messieurs les Officiers des eaux et forests seront requis de proceder à l'enregistrement du présent. En foy de quoy nous l'avons signé, et y avons fait apposer le cachet de nos armes, le... jour de février mil sept cens quarante et un.

(Scellé, mais non signé).

(Chartrier de Flers).

VIII

25 Juin 1754. — COMMISSION D'INSPECTEUR DES CHASSES DE LA VICOMTÉ DE DOMFRONT, PAR LOUIS-PHILIPPE D'ORLÉANS A ANGE-HYACINTHE DE LA MOTTE-ANGO.

Aujourd'hui vingt cinq juin mil sept cent cinquante quatre, Monseigneur premier Prince du Sang, duc d'Orléans, de Valois, de Chartres, de Nemours, de Montpensier, comte de Vermandois, de Soissons et vicomte de Domfront, étant à Paris, voulant pourvoir à la conservation de ses chasses dans sa vicomté de Domfront, et ayant agréable la présentation qui lui a été faite par le sieur Marquis de Barbanson, son premier veneur, de la per-

sonne du sieur Comte de Fleirs, Son Altesse Sérénissime a commis et établi led. sieur Comte de Fleirs en la place d'Inspecteur de ses chasses dans sa vicomté de Domfront. Veut et entend qu'il en prenne le titre et en fasse les fonctions aux honneurs, autorités, prérogatives, privilèges, franchises et libertés appartenantes à pareille place. Mandant à tous les Officiers des chasses de sa vicomté de Domfront qu'après que led. sieur Comte de Flers aura fait et presté entre les mains dud. sieur Marquis de Barbanson, premier veneur, le serment en tel cas requis, ils aient à le reconnoître et à luy faire obéir et entendre de tous ceux et ainsi qu'il appartiendra ès choses qui le concernent, et ce tant qu'il plaira à S. A. S. M'ayant mondit seigneur pour témoignage de sa volonté commandé d'expédier le présent qu'il a signé de sa main et fait contresigner par moy son conseiller secrétaire de ses commandements, maison, domaines et finances, et à iceluy fait apposer le placard de ses armes.

(Signé) L. PHIL. D'ORLÉANS.

(Chartrier de Flers).

IX

26 Juillet 1774. — PERMISSION DE CHASSE DANS L'ÉTENDUE DE LA FORÊT DE MORTAIN, ACCORDÉE AU MARQUIS DE FLERS AVEC UN AMI, PAR LE SIEUR DE BARBANSON, AU NOM DU DUC D'ORLÉANS.

Louis-Antoine Duprat, marquis de Barbanson, lieutenant général des Armées du roi, Inspecteur général de la Cavalerie et des Dragons, Gouverneur des Villes et Châteaux de Noyon, Villers-Cotterets et de Coucy, Capitaine des chasses de la Capitainerie royale de Villers-Cotterets, Premier Veneur de Monseigneur le Duc d'Orléans, premier Prince du Sang, sous le bon plaisir de S. A. S., Nous avons donné permission à Monsieur le Marquis de Flers et un amy, de chasser dans la forest de Mortin.

Fait à Paris, ce vingt six juillet mil sept cent soixante quatorze.

(Signé) BARBANSON.

Par Monseigneur :

(Signé) DESMOLINS.

(Chartrier de Flers).

X

16 Février 1775. — COMMISSION DE CONSERVATEUR PARTICULIER DES CHASSES DANS LES FORÊTS DU MONT-D'HÈRE ET DE DIEUFIT, PAR LOUIS-STANISLAS-XAVIER, FRÈRE DU ROI, A ANGE-HYACINTHE DE LA MOTTE-ANGO.

Louis-Stanislas-Xavier, Fils de France, Frère du Roy, duc d'Anjou et d'Alençon, comte du Maine, du Perche et de Senonches. A tous ceux qui ces présentes verront, salut. Désirant pourvoir à la conservation de nos chasses dans l'étendue de nos forêts de Montherre et Dieufilz, dépendantes de notre maîtrise de Domfront, sur les bons et louables rapports qui nous ont été faits du sieur Ange-Hyacinthe, comte de Flers, et de son bon zèle et affection à notre service, et ayant agréable la présentation qui nous a été faite de sa personne par notre cher et bien aimé le sieur comte de Montaut, notre premier veneur et conservateur général des chasses des plaines et forêts de nos duché d'Anjou, comtés du Maine, du Perche et de Senonches, nous l'avons commis et établi, et par ces présentes le commençons et établissons Conservateur particulier de nos chasses dans l'étendue de nosd. forêts de Montherre et Dieufilz, dépendantes de notre maîtrise de Domfront. Pour lad. commission avoir, tenir et doresnavant exercer, en jouir et user par led. sieur comte de Flers aux honneurs, autorités et prérogatives y appartenants, conformément à nos règlements, et ce tant qu'il nous plaira. Enjoignons aux officiers, gardes et autres personnes, établis ou à établir pour la conservation de nos chasses dans l'étendue de lad. maîtrise de Domfront, de reconnoître led. sieur comte de Flers en lad. qualité et de luy obéir et entendre es choses concernant lad. commission. Car tel est notre plaisir. En témoin de quoy nous avons fait mettre notre scel à cesd. présentes. Donné à Paris, le seizième jour de février l'an de grace mil sept cent soixante quinze.

Par Monsieur en son Conseil :

(Signé) BOISARD.

XI

10 Août 1782. — PERMISSION DE CHASSER LE CERF DANS LES FORÊTS DU MONT-DE-HÈRE, DE DIEUFIT ET DE MORTAIN, DONNÉE PAR LE DUC DE PENTHIÈVRE AU SIEUR COMTE DE FLERS.

Louis-Jean-Marie de Bourbon, duc de Penthièvre, amiral et grand veneur de France. A tous ceux qui ces présentes lettres

verront, salut. Savoir faisons qu'en vertu du pouvoir attribué à lad. charge de grand veneur, nous avons permis à M. le comte de Flers, de chasser le cerf à cor et à cris dans les forêts du Mont d'hère et de Dieuffy, et dans celle dépendante du comté de Mortain, sises dans les maîtrises de Domfront et de Mortain, en Basse-Normandie, l'autorisant à veiller aux abus et délits qui pourroient s'y commettre à l'égard de la chasse du fauve, pour nous en donner avis ; ordonnons que la présente permission, qui ne durera qu'autant qu'il nous plaira, sera enregistrée au greffe de la Varenne du Louvre, siège de la grande vénerie de France. En témoin de quoi nous avons signé ces présentes, icelles fait sceller du sceau de nos armes et contresigner par l'un de nos conseillers secrétaire de nos commandements, maison, domaines et finances.

Fait à Anet, ce dix aoust 1782.

(Signé) L.J.M. DE BOURBON.

Par son Altesse Sérénissime :

(Signé) LEMERCIER.

(Chartrier de Flers).

Un peu d'Archéologie poétique

à VIRE en 1911

MESDAMES,

MESSIEURS ET CHERS CONFRÈRES,

Le nom d'Olivier Basselin est intimement lié à Vire, et il est difficile de passer dans cette ville sans en parler. S'occuper de ce poète, c'est si je puis m'exprimer ainsi, faire de l'*Archéologie poétique*. Je tenais surtout à vous rappeler à propos d'Olivier Basselin, une anecdote bien connue, mais aussi très oubliée. Il ne m'en restait qu'un souvenir assez vague, mais à force de recherches je l'ai retrouvée dans une notice consacrée à M. Julien Travers (1802-1888) par M. E. de Beaurepaire ; elle vous sera donc racontée bien mieux que je n'aurais pu le faire.

« L'une des premières publications que nous ayons à signaler est peut-être celle qui, par suite des circonstances spéciales, valut à son auteur la plus retentissante notoriété. Elle parut à Avranches en 1833, sous le titre assez compliqué : *Les Vaux-de-Vire édités et inédits d'Olivier Basselin et de Jean Le Houx, poètes Virois, avec Discours préliminaire, choix de notes et variantes des précédents éditeurs, Notes nouvelles et Glossaire.* »

Le format adopté et certaines déficiences typographiques nuisirent tout d'abord au succès de ce petit in-12, qui, pourtant tient dignement sa place dans la série des éditions du poète virois, et qui pour sa part, a très notablement contribué à en populariser les productions.

Le volume attira tout d'abord à M. Travers cette lettre charmante de notre grand chansonnier Béranger :

« Recevez, Monsieur, mes remerciements pour votre envoi et pour les jolis vers que vous voulez bien me communiquer. Je ne sais si ma mémoire est fidèle ; mais ces vers, je crois les avoir lus en prison, dans un journal de province. Les aviez-vous publiés à l'époque où j'expiais le tort d'avoir trop raison ?

« Je vais relire le poète virois, grâce à vous, Monsieur, car j'ai déjà lu bien souvent ses chansons, ayant plusieurs éditions de son recueil. Si on pouvait se frotter à un Normand en pareille matière, je serais bien tenté de faire opposition à plusieurs de ses commentateurs sur l'assurance avec laquelle ils prétendent que c'est là bien exactement pour le fond et pour la forme l'œuvre de Basselin, mais je ne veux pas me mettre en procès avec ses compatriotes qui s'y entendent bien mieux que moi. D'ailleurs quel mal y aurait-il à ce qu'on eût un peu épluché les vers du foulon de Vire, même à ce qu'on eût ajouté quelques productions plus nouvelles à celles dont il a réjoui sa contrée au ^{xv}^e siècle. Quelques pommes de plus ne gâtent pas le panier.

« Si vous m'en voulez, Monsieur, de cette petite insinuation, convenez au moins qu'elle ne peut partir que d'un homme qui a lu avec attention les Couplets d'un devancier, à la gloire duquel il n'est pas indifférent.

« Recevez, avec mes remerciements, Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

« BÉRANGER. »

L'édition avait un autre mérite que celui d'attirer l'attention sur un poète que les publications de MM. Asselin, Louis du Bois, Richard Seguin n'avaient pas fait suffisamment connaître. On y trouvait, pour la première fois, et les poésies au nombre de soixante-deux, attribuées à Basselin, et les quarante-et-un Vaux-de-Vire inédits, appartenant authentiquement à Le Houx ; pour la première fois aussi l'éditeur de ces deux recueils posait des jalons qui devaient, un peu plus tard, conduire à restituer au même auteur des poésies classées à tort sous deux étiquettes différentes. Cet aperçu, même avec les formes dubitatives dans lesquelles il est exprimé, fait honneur à la perspicacité de M. Travers ; nous l'avons noté autrefois, nous tenons à le signaler aujourd'hui. C'est toutefois

à cause d'une autre particularité que ce volume est encore recherché actuellement par les curieux et les bibliophiles.

A la suite des Vaux-de-Vire prétendus de Basselin et des Vaux-de-Vire inédits de Le Houx, M. Travers, avec deux Vaux-de-Vire anciens qui figuraient déjà dans l'édition de Louis du Bois, en inséra un autre, soi-disant ancien, qu'il annonça en ces termes : « *Le troisième Vau-de-Vire est entièrement inédit. Si Basselin est mort dans la première moitié du x^{ve} siècle, il n'est pas l'auteur de cette dernière pièce, puisqu'elle a été composée après la bataille de Formigny et l'expulsion des Anglais. Dans l'incertitude, je ne veux pas priver le public de ce Vau-de-Vire, échappé aux investigations de tous les éditeurs, inconnu de tous les antiquaires de la Normandie.* »

La pièce était apocryphe. Elle avait été fabriquée par M. Travers lui-même, comme un jeu d'esprit, au moment de la vogue extraordinaire des fausses poésies de Clotilde de Surville. Le malicieux éditeur l'avait accompagnée de notes et de commentaires destinés à en faciliter l'intelligence aux esprits peu cultivés ; il avait même par un scrupule délicat, remplacé par des lignes de points une strophe dont l'audacieuse naïveté eût pu offenser la prudence bourgeoise de notre temps.

Je crois intéressant de donner ce soi-disant Vau-de-Vire avec les notes de M. J. Travers :

Cuydoyent (1) toujours vinder nos verres
Mectre en chartre nos compaignons
Tendre sur nos huys des sidones (2)
Et contaminer ces vallons

Cuydoyent toujours (3).....
.....
.....
.....

Ne beuvant qu'eau, tous nos couraiges
Estoyent la vigne sans raizin
Rougissoient encore nos visaiges
Ainçois de sildre ne de vin.

(1) Les Anglais cuidaient.

(2) Suaires.

(3) La naïve grossièreté des expressions m'a fait supprimer cette stance.
J. T.

S'embesoignant de nos futailles,
 Dieu a feru ces enraigiés
 Et la dernière des batailles (1)
 Par leurs trépas nous a vengiés.

Beuvons tous : des jours de détresse
 Jectons le record dans ce vin.
 Ores ne me chault que lyesse
 Beuvons tous du vespre au matin.

Comment douter de l'authenticité d'un Vau-de-Vire, ajoute M. de Beaurepaire, offert aux lecteurs dans de pareilles conditions ? Il y eut cependant bien des doutes plus ou moins nettement formulés, bien des incrédulités, bien des contestations ; mais le gros du public se laissa facilement persuader.

M. Frédéric Vaultier, professeur à la Faculté des Lettres de Caen, commenta le Vau-de-Vire apocryphe avec l'émotion contenue et l'admiration instinctive que l'on éprouve en présence d'un texte vénérable par son antiquité. M. Le Roux de Lincy l'admit dans son Recueil des *Chants historiques français depuis le xii^e jusqu'au xviii^e siècle* et, chose plus grave, un savant historien, M. Henri Martin, l'invoque à l'appui de ses affirmations. Il l'admira même de confiance, comme l'avait fait avant lui M. Vaultier. *Quelle distance, écrivait-il, de cette franche et vaillante poésie populaire au fatras alambiqué des poètes de cour !*

Du coup, le remords pénétra dans l'âme de M. Travers, et il songea à faire l'aveu de sa faute. La confession eut lieu publiquement au Congrès de la Sorbonne, en 1866.

Quelle séance ! Quel franc succès ! Quels applaudissements ! Quels rires inextinguibles ! Personne ne songeait sur le moment à faire un grief à l'auteur de sa supercherie. On se ravisa plus tard. Le *Siècle* (2) notamment jeta feu et flamme, et des savants autorisés intervinrent. On déplora généralement qu'un pareil piège eût été tendu à la candeur de notre grand historien national, et l'on ne fut pas éloigné de prêter à

(1) Ces deux derniers vers indiquent je crois la bataille de Formigny.
 J. T.

(2) Journal républicain dirigé à l'époque par M. Havin, député de la Manche.

M. Travers de noirs desseins auxquels sa pensée ne s'était jamais arrêtée. On eût mieux fait de rester sur l'impression joyeuse de la première heure, d'autant plus que M. Travers avait véritablement exagéré ses torts.

Il avait fait admettre par quelques-uns de ses contemporains comme authentique un Vau-de-Vire de sa composition ! C'est exact, et il pouvait y avoir là matière à excuse et à repentance. Mais au point de vue de la vérité historique, la situation était bien différente, et il faut reconnaître que M. Travers n'avait, sur ce terrain, égaré aucun travailleur.

L'existence d'insurrections populaires et d'une sorte de *Chouannerie* en Normandie, à l'époque de l'occupation anglaise, est attestée par une série de pièces officielles et de documents authentiques incontestables que ne saurait infirmer le caractère apocryphe, aujourd'hui reconnu, du Vau-de-Vire fabriqué par M. Travers. C'est précisément pour cela qu'en 1858, lorsque nous étudiâmes cette intéressante question, nous écartâmes ce Vau-de-Vire suspect pour appuyer exclusivement sur d'autres textes notre manière de voir. La confession de M. Travers constitue un épisode piquant de notre histoire littéraire, elle laisse complètement intacte la thèse soutenue d'une façon si brillante et si décisive par MM. Léon Puiseux, Siméon Luce et Armand Gasté, et que, tout dernièrement encore, ce dernier devait appuyer par de nouveaux et irréfutables arguments. »

On a été sans doute étonné des rapports de M. Travers avec le chansonnier Béranger qui, dans la lettre que j'ai citée, avait l'air d'avoir deviné que tous les Vaux-de-Vire n'étaient pas d'Olivier Basselin. Peu de temps après la mort du chansonnier, M. Travers publia : *Béranger littérateur et critique d'après sa correspondance*. C'est une biographie et une dissertation littéraire qui renseigne sur les tendances de l'auteur. Les correspondants de M. Travers ne s'y sont pas trompés et tous, ou presque tous, ont remarqué l'intimité sympathique qui unissait dans cette étude le chansonnier à son biographe.

M. Guizot voulut aussi féliciter M. Travers; mais il est évident que si l'ancien ministre du roi Louis-Philippe consentait à admirer le poète, il n'aimait guère, ni le caractère de Béranger, ni son rôle politique.

« J'ai lu votre brochure avec un vrai plaisir, écrit-il ; c'est le bon sens élégant et pur. Le caractère littéraire de Béranger valait mieux que son jugement ou plutôt que son attitude politique. »

Je ne veux ici me poser ni comme le défenseur, ni comme le détracteur de Béranger ; cela sortirait complètement du but que je me propose, mais je ne puis m'empêcher de citer une de ses plus belles pages :

LES ÉTOILES QUI FILENT

Berger tu dis que notre étoile
Règle nos jours et brille aux cieux.
— Oui mon enfant ; mais dans son voile
La nuit la dérobe à nos yeux.
— Berger, sur cet azur tranquille
De lire on te croit le secret
Quelle est cette étoile qui file
Qui file, file, et disparaît ?

Mon enfant, un mortel expire ;
Son étoile tombe à l'instant.
Entre amis que la joie inspire,
Celui-ci buvait en chantant.
Heureux, il s'endort immobile
Auprès du vin qu'il célébrait.....
— Encore une étoile qui file
Qui file, file et disparaît.

— Mon enfant qu'elle est pure et belle !
C'est celle d'un objet charmant
Fille heureuse, amante fidèle,
On l'accorde au plus tendre amant.
Des fleurs ceignent son front nubile
Et de l'hymen l'autel est prêt.....
— Encore une étoile qui file
Qui file, file et disparaît.

Mon fils, c'est l'étoile rapide
D'un très grand seigneur nouveau né.
Le berceau qu'il a laissé vide
D'or et de pourpre était orné.
Des poisons qu'un flatteur distille,
C'était à qui le nourrirait
— Encore une étoile qui file
Qui file, file et disparaît.

Mon enfant, quel éclair sinistre !
 C'est l'astre d'un favori
 Qui se croyait un grand ministre
 Quand de nos maux il avait ri.
 Ceux qui servaient ce dieu fragile
 C'est déjà caché son portrait.
 — Encore une étoile qui file
 Qui file, file et disparaît.

Mon fils, quels pleurs seront les nôtres !
 D'un riche nous perdons l'appui.
 L'indigence glane chez d'autres
 Mais elle moissonnait chez lui.
 Ce soir même sûr d'un asile,
 A son toit le pauvre accourait.....
 Encore une étoile qui file
 Qui file, file et disparaît.

C'est celle d'un puissant monarque !
 Va, mon fils, garde ta candeur,
 Et que ton étoile ne marque
 Par l'éclat ni par la grandeur.
 Si tu brillais sans être utile,
 A ton dernier jour on dirait :
 Ce n'est qu'une étoile qui file
 Qui file, file et disparaît. (1)

Avant de dire quelques mots des autres poètes Virois je tiens à rappeler ce que Chenedollé, par lequel je terminerai cette note, disait de la maison d'Olivier Basselin :

Voilà son toit modeste et son humble héritage
 Toit simple et dédaigné des hommes de notre âge
 Mais que l'ami des vers se plait à visiter.

CHENEDOLLÉ

Le plus ancien des poètes nés à Vire est Gâce de la Bigne qui vivait au ^{xiv}e siècle ; ce n'est qu'au siècle suivant que naquit Olivier Basselin.

Au ^{xv}e siècle nous trouvons les deux frères Robert et

(1) C'est à l'obligeance de notre jeune confrère M. Pierre de Cénival que je dois la copie du Vau-de-Vire apocryphe et de cette pièce de vers. Qu'il en reçoive ici mes sincères remerciements.

Antoine Le Chevalier d'Aigneaux et Jean Le Houx dont nous pourrions nous attribuer cette strophe :

Voicy tous gens de courage
Lesquels s'en vont en voyage
Jusque par delà les monts
Faire ce pèlerinage
Sans boire nous ne pourrons.

Vient ensuite Sonnet, sieur de Courval (1577-1622), avec l'inscription dont il accompagna son portrait :

Vire fut mon berceau, ma nourrice et mon lait
Caen l'unique séjour de mon adolescence
Paris de ma jeunesse ; et maintenant la France
A mon nom, mes écrits, mon corps et ce portrait.

Je citerai encore Gilles-Thomas Asselin (1682-1767) dont l'Académie française et les Jeux Floraux ont couronné quelques-unes de ses poésies. Ses *Odes sur l'existence de Dieu, la Foi et la Paix, furent remarquées en son temps.*

N'oublions pas Porquet (Pierre-Charles-François), l'aumônier du roi Stanislas (1728-1796), et donnons ses vers sur l'*Amour-propre* :

De son esprit, dit-on, l'homme pense trop bien :
C'est le commun avis : pour moi je n'en crois rien.
Notre esprit a sa conscience ;
De sa faiblesse on ne fait point l'aveu ;
Mais on la sent, on est juste en silence
Sur ce point délicat, bien qu'on en souffre un peu.
Les plus sévères yeux sont peut-être les nôtres.
On ne se trompe point ; on veut tromper les autres ;
Surprendre leur estime est un larcin permis,
Et nos dupes toujours sont nos meilleurs amis.

Citons encore Lalleman (1764-1814) auteur du poème français *La Campenade* et de la *Foire d'Elouvy* en vers latins. On dit que c'est le dernier chant de la muse latine dans nos contrées.

Voici Castel (Paul-René-Richard) dont vous avez vu la statue (1758-1832). L'auteur du *Poème des Plantes*, qui im-

primé pour la première fois en 1797 a eu *six* éditions, était trop bon normand pour ne pas chanter le *Cidre* et l'arbre dont les fruits produisent cette précieuse boisson :

C'est toi, fils de la pomme, (1) étincelant breuvage,
C'est toi qui sut jadis enflammer le courage
De ce fameux Normand, dont le bras indompté
Fit ployer d'Albion la rebelle fierté ;
Animé par ton feu, le père de la scène,
Aux rivages français a conduit Melpomène,
Et ressuscitant Rome aux yeux des spectateurs,
Nous a fait des Romains admirer la hauteur.
Tu ramènes la joie à la table attristée
Sur tes flots d'or frémit une mousse argentée.
La fièvre, aux yeux ardents, que rappelle le vin,
Abandonne sa proie à ton aspect divin :
L'arbre qui t'a produit n'occupe pas sans cesse
Les mains du laboureur autour de sa faiblesse ;
Il suffit à lui-même, et ses bras vigoureux
Savent bien, sans nos soins, porter leurs fruits nombreux.
C'est l'ami de Cérès : à l'abri de sa tête
Les épis fortunés méprisent la tempête,
Et dans le même champ une double moisson
Nous donne l'aliment auprès de la boisson.
Salut, pommiers touffus qui couvrez la Neustrie !
Puisse votre liqueur, nectar de ma patrie,
Si je vous ai vengés d'injurieux rivaux
Me faire, non sans gloire, achever mes travaux !

Je ne veux pas abuser plus longtemps de votre attention et j'arrive enfin au poète Chenedollé (Charles-Julien Lioult de) qui mourut en 1833 dans cette ville de Vire où il était né en 1769. C'est lui qui a dit en parlant de cette belle vallée des Vaux de Vire :

Je ne m'étonne point qu'en ce val enchanté
Basselin sur son Luth autrefois ait chanté... etc.

(1) F. Boisard n'a pas été très bienveillant à son égard : Les Normands citent avec complaisance son *Eloge du Cidre* qui n'est pas ce qu'il a fait de mieux.

Le cidre n'est pas plus le fils de la pomme que le vin n'est fils du raisin ; il faut laisser ces figures à la nouvelle école qui s'en permet bien d'autres. C'était en 1848 que Boisard s'exprimait ainsi, que dirait-il donc s'il était encore de ce monde et s'il lisait certains poètes du *xx^e* siècle.

Chenedollé n'était pas seulement un professeur de littérature distingué et un grand poète, c'était aussi un excellent homme. Il était lié avec mon grand-père Jean-Baptiste-Gilles de Brébisson (1760-1832) qui outre ses travaux entomologiques s'occupait d'horticulture; dans son manoir du Val-d'Ante à Falaise, il avait une petite serre bien modeste, qu'il soignait lui-même et dans laquelle il cultivait des plantes rares pour l'époque; ses correspondants se faisaient un plaisir de lui envoyer des graines, des tubercules ou des plantes nouvelles.

Une bonne femme, morte depuis longtemps, m'a raconté qu'elle était venue chez lui assister à la floraison d'une plante qui n'avait de fleurs que tous les cent ans. La fleur en s'ouvrant faisait un bruit comme un coup de canon.

La plante en question devait être un *cactus* qui fleurit rarement en serre, mais sans bruit. Vous voyez que l'imagination populaire embellit les choses en les dénaturant.

Je tiens donc à donner copie d'une lettre de Chenedollé à mon aïeul; je la conserve précieusement :

MONSIEUR,

Parmi les fleurs que vous aviez eu la bonté de m'envoyer il y a quelques années, et que l'hiver de l'an dernier a fait périr, il y en avait deux surtout auxquelles je tenais beaucoup, le *Dahlia* double violet, et l'*Agapanthe*. Serait-il indiscret de vous prier de me renvoyer un ou deux navets de *Dahlia*, et un oignon d'*Agapanthe*? Si vous étiez assez bon pour y joindre un oignon de lys *Saint-Jacques* et quelques *tigrides* que j'ai aussi perdues, vous me feriez plaisir.

J'ai aussi une autre prière à vous faire. Je crois savoir de bonne source que M. de la Fresnaye a encore quelques exemplaires des œuvres poétiques de Vauquelin de la Fresnaye son *trisaïeul*, je crois; j'avoue que j'aurais un bien vif désir d'en avoir un exemplaire. Ne serait-il point possible d'entamer cette négociation qui est presque aussi grave qu'une négociation politique, mais qui, grâce à vous, pourrait peut-être réussir. Je remets mes intérêts entre vos mains, ils ne peuvent être mieux placés.

Quand la belle saison sera venue, si vous étiez assez bon pour venir passer quelques jours avec nous à la campagne comme vous me l'aviez promis, vous nous rendriez bien heureux Madame de Chenedollé et moi. Dans cet espoir, je vous renouvelle l'assurance de mon bien sincère attachement.

Ce 11 avril 1831.

DE CHENEDOLLÉ.

Par cette lettre on verra que mon grand-père contribuait à l'ornement des jardins de M. de Chenedollé.

Il y a si peu de moi dans tout ce qui précède que je ne sais vraiment comment terminer. Je ne crois rien pouvoir faire mieux que de finir par une phrase du célèbre philosophe et moraliste français du xvi^e siècle Michel de Montaigne :

J'AI FAIT SEULEMENT ICI UN AMAS DE FLEURS ESTRANGÈRES
N'Y AYANT FOURNI DU MIEN QUE LE FILET A LES LIER.

En reproduisant cette citation j'aurai fait de l'Archéologie littéraire.

R. DE BRÉBISSON.

L'Industrie du Fer

à Tinchebray

MESDAMES, MESSIEURS,

L'industrie du fer, la principale dans la contrée de Tinchebray, ne paraît pas remonter au delà du ^{xviii}^e siècle ; il est d'ailleurs difficile d'en établir une époque certaine, faute de documents. Quant à la fabrication du fer même, il peut être supposé, avec assez de raison, que des Forges ont existé à Larchamp, Chanu et dans les bois de Rochefort et Chairebion en Tinchebray ; on retrouve en effet, dans ces bois, des traces de minerai déjà extrait et de scories provenant de la fabrication du fer. On peut supposer encore que ces Forges remontent à une haute antiquité par l'absence de toute tradition relatant l'endroit où elles auraient été exactement situées. De plus, on ne saurait légitimement admettre un approvisionnement en minerai à longue distance et par des chemins impraticables opéré par les Forges de Saint-Bômer, les plus importantes de la région, puisqu'elles possédaient elles-mêmes le minerai sur le lieu de leur exploitation.

Leur existence est donc certaine, mais à une époque indéterminée ; peut-être étaient-elles simplement des Forges à bras ou Forges à la Catalane suffisant aux besoins locaux et, vu leur peu d'importance, absorbées par les Forges de Saint-Bômer par exemple, lesquelles elles-mêmes ont cessé plus tard au bénéfice d'autres centres plus actifs ou mieux outillés.

Cependant, d'après les archives, l'existence aux environs de Tinchebray, en 1789, est établie de six grosses forges, probablement dans la région de Saint-Bômer, le Châtelier, Chaulieu, la Ferrière. Celle de Saint-Bômer, au lieu dit de

Varenne, restait seule en exploitation. Sa suppression fut causée par la cherté de plus en plus grande des bois employés comme combustible.

A cette époque, comme partout ailleurs en France, les ouvriers artisans des villes et des campagnes produisaient les fils et les étoffes destinés à la confection des vêtements, d'autres fabriquaient les outils et ustensiles nécessaires aux besoins de la vie ; chaque pays suffisait à sa consommation. Chaque atelier était composé d'un patron seul ou avec quelques ouvriers. Les ouvriers se groupaient en Compagnons, les artisans en Corporations. De ces unions limitées aux besoins corporatifs résultait une force utile à la défense de leurs intérêts.

Suivant en cela les lois du développement et du progrès, cette façon de travailler ne pouvait être maintenue ; aussi, vers le commencement du siècle dernier, aux petits artisans en succédèrent d'autres, moins nombreux à la vérité, se spécialisant dans différents genres, occupant un grand nombre d'ouvriers réunis dans le même atelier, travaillant à la main ou par des procédés mécaniques rudimentaires. La fabrication en usine commençait, d'une façon élémentaire il est vrai, mais l'évolution était en marche.

C'est alors que se formèrent des industries locales ; à Ger la poterie, à Champsecret la boissellerie, à Saint-Cornier et Beauchêne la clouterie forgée, à Tinchebray et Chanu les serrures, à Saint-Jean-des-Bois et au Frêne-Poret des objets de quincaillerie en fer, os et corne, aiguilles, couteaux, ciseaux, boutons, peignes.

En outre des moulins à blé et à sarrazin, Tinchebray possédait plusieurs moulins foulons et des moulins à papier. Déjà, en 1789, on fabriquait des clous forgés, et des documents établissent que Tinchebray était le centre d'un grand commerce de fils.

Par suite de la suppression de son Baillage, et en compensation du dommage causé par cette suppression, en 1790, Tinchebray fut doté d'un Tribunal de Commerce ; on doit donc en conclure que les transactions commerciales y étaient importantes et centralisées dans cette ville.

Nous trouvons, en effet, dans les archives, qu'en 1812, dans

la salle du Tribunal de Commerce, eut lieu une réunion des fabricants du pays : Lalouël, Lebastard, Yver-Dutailis, de Tinchebray ; Chancerel, d'Yvrandes ; Huard, Delarue, de Saint-Cornier ; Delarue, de Chanu ; Lelièvre, de Beauchêne ; Jenvrin, Friloux, de Larchamp, tous fabricants de clous à l'exception de ceux de Tinchebray. Comme on peut le voir, la Clouterie, à cette époque, était la principale industrie.

En consultant le registre des délibérations de la Chambre Consultative des Arts et Manufactures de Tinchebray, fondée en l'an XII 12 Germinal, il est constaté qu'en 1835, le nombre des *cloutiers* était de 1.200, avec un salaire journalier de 4 sols, tandis qu'en 1789 ce nombre était du double. Cette diminution dans une proportion aussi considérable doit être attribuée à ce que cette industrie s'était considérablement développée dans d'autres pays, principalement à Charleville. Depuis lors, la fabrication a diminué progressivement et, à l'heure actuelle, notre fabrication de clous est réduite à certains genres de clous à soulier et à sabot ayant néanmoins une bonne renommée, de qualité, précisément parce qu'ils sont forgés à la main.

Quant à la *papeterie*, une des anciennes industries de Tinchebray et Beauchêne, plusieurs établissements, en 1826, existaient sur les cours d'eau ; leur nombre, en 1835, était de trois à Beauchêne et de sept à Tinchebray. Les chiffons entraient seuls dans la préparation des pâtes ; maintenant cette industrie a complètement disparu et même deux papeteries importantes établies dans la vallée de Brouains, près de Sourdeval, ont dû cesser et céder le pas à des usines plus importantes, employant les fibres de bois et mieux situées relativement à la facilité des transports.

Tinchebray, vers 1826, était donc tout désigné pour devenir *le centre des différentes fabriques*, en réunir les produits et en faire l'expédition ; aussi se fondèrent vers cette époque, et quelques années plus tard, les Maisons Miquelard, Lelouvier, Besnard, Juhel, Mauduit, Le Mardeley, Lebreton, Alexandre, Véron, Avice, à Tinchebray ; Jean Hue, Pierre Hélie, Bourdon, à Chanu, pour les serrures et la quincaillerie ; Jean-Baptiste Levée, Armand Levée pour les peignes et chaussepieds en corne. Ces maisons expédiaient leurs produits d'abord en Normandie et en Bretagne, ensuite dans toute la France et

même depuis de nombreuses années, à l'étranger. Plusieurs de ces maisons ont disparu ou ont eu des successeurs ; d'autres se sont fondées.

L'approvisionnement des fers, principale matière première, se faisait aux Forges de Saint-Brieuc, à la Famille Karré-Kérisouët ; aux Forges de Rânes, exploitées par le Prince de Rânes ; aux Forges de Varenne, en Saint-Bômer, à la Famille Catois. Ces deux dernières n'existent plus ; la Forge de Varenne a été remplacée par un château appartenant à M. Jean Cabroi, l'éminent et distingué secrétaire de la Chambre de Commerce de Flers. C'est une charmante propriété que l'on aperçoit sur la ligne de Flers à Domfront, en un site pittoresque avec ses futaies aux arbres séculaires, ses eaux tantôt dormantes et noires sous le sombre des vieux arbres, tantôt éclairées ou blanches d'écume parmi les roches et les cailloux. Telle l'allée du Dante à Bagnoles, mais avec le calme, la solitude et le bruit des eaux.

On se rendait aux Forges de Varenne à cheval, muni d'un sac d'écus d'argent dans un porte-manteau placé à l'avant de la selle ; on vous offrait le gîte et le repas, voire même l'hospitalité de la nuit, on traitait ses achats, on en soldait le montant, puis le porte-manteau redevenu léger, on rentrait au logis.

Ces fers étaient martelés en larges bandes de différentes épaisseurs, puis, rouges encore de chaleur, refendus à la cisaille en barres de 6 lignes et plus et d'environ 6 pieds de longueur, enfin réunis en bottes. Ces bottes étaient fixées solidement sur le dos de nombreux petits chevaux munis de sonnaillles, sous la conduite d'un seul homme. Ils se dirigeaient en file indienne, par chemins et sentiers, jusqu'au domicile de l'acheteur. Tableau très pittoresque, disent les anciens, dans la solitude des bois.

En 1835, le nombre des ouvriers serruriers était de 500 gagnant 20 sous par jour, occupés par 50 *Maîtres de boutique* travaillant avec leurs ouvriers ; l'apprenti fournissait son travail gratuit pendant deux années ; parfois même payait une légère somme d'argent et passait ouvrier.

Ces petits patrons faisaient des tournées en Normandie et en Bretagne et y plaçaient leurs produits expédiés ensuite par

des messagers ; tel le messenger Bayeul qui assurait chaque quinzaine un service de Tinchebray à Saint-Brieuc ; ou bien encore, ils vendaient leurs serrures et autres articles aux négociants de Tinchebray.

En raison de l'état brut et rudimentaire des barres de fer, la fabrication des serrures était laborieuse. Dans la soirée, à la veillée, l'ouvrier forgeait les clés, les cloisons, les palastres et les pènes, en un mot toutes les pièces devant entrer dans la composition des serrures et, pendant le jour, il limait les pièces, les ajustait et terminait son travail.

Parmi les différents genres on doit remarquer la serrure en bois, autrefois et encore maintenant fabriquée à Tinchebray. Evidemment, son emploi n'est pas dans les habitations, mais elle possède une valeur pratique et résiste mieux dans les caves, étables et endroits humides, le mécanisme intérieur étant protégé par une enveloppe de bois.

Plus tard on put se procurer des tôles et des feuillards de dimensions appropriées à la confections des pièces ; ajoutons encore l'emploi de pièces en cuivre fondu et de clés en fonte malléable; il en résulta une régularité plus grande dans la fabrication et une somme de travail moindre pour l'ouvrier.

Deux *fonderies de fonte malléable* furent créées à la Gaubardière et aux Communes ; la matière première, en lingots, était importée d'Angleterre, mais, pour diverses raisons, elles ne connurent pas l'ère de prospérité et furent abandonnées.

Parmi les principaux Maîtres de boutique on remarque Pierre Hélie, Jean Hue, Eugène Bourdon, Avice, Patry-Bonhomme, Jacques Costard.

A partir du moment où ces Maîtres de boutique n'existèrent plus et furent remplacés par des fabricants à Tinchebray et à Chanu, ces fabricants, à la vérité moins nombreux mais plus importants, créèrent un ouvrage de plus en plus perfectionné pour la préparation des pièces. Les ouvriers serruriers travaillent chacun chez soi, apportent chez leur patron les serrures entièrement terminées et remportent les pièces destinées à la confection de serrures nouvelles. Maintenant des messagers font le service de ces transports.

Le travail en boutique avait formé un nombre d'ouvriers habiles ; une certaine ambition, très louable d'ailleurs, régnait

entre les ouvriers, le travail était souvent l'objet des conversations. Ils s'inspiraient du travail de ceux qui étaient plus habiles ; c'était à qui ne resterait pas en arrière. On prenait sur ses heures de loisir ou de repos pour confectionner un *Œuvre* dont on pût être fier et être classé parmi les *Célèbres*. Cette œuvre consistait généralement en une forte clé forgée et taillée en chiffre, double chiffre ou filets grecs, ajustée dans une entrée épaisse d'une façon si exacte que, suivant l'expression admise, elle refusait l'huile, tout en traversant l'entrée avec facilité. C'était un travail de patience et d'habileté.

Il est inutile de dire que les temps ont changé et que, maintenant, suivant en cela la loi du siècle, l'émulation n'est plus qu'à l'état de souvenir. De ces écoles sont sortis des ouvriers habiles, des *Célèbres*, dont nous citerons seulement quelques noms pris dans le passé, afin d'éviter toute susceptibilité, tels : Clément Besnard, Patry dit Bonnet, Prieur dit le Geai, Lainé dit Binguet, Dufy dit Bouvet, Foucault dit Touron, Gigan des Longchamps, etc.

La fabrication des longues entrées pour armoires en chêne, découpées à jour et à la main, remonte au siècle dernier et son siège était et est encore à Chanu. M. Jules Delalande vint s'établir à Tinchebray vers 1860 et continua à faire exécuter ces entrées aux modèles classiques et y ajouta la *Ferronnerie d'Art*. Dans ses voyages en France, en Belgique et en Hollande, il visita les châteaux, les musées, les églises et les cathédrales, releva les croquis de ferrures artistiques, s'inspira des formes et des dessins et créa des modèles.

M. Delarchand, son successeur, a continué la même fabrication : chenets, pelles, pinces, bougeoirs, porte-chapeaux, suspensions, coffrets ; et vous pourrez, Mesdames, vous qui possédez instinctivement un goût sûr et délicat pour toutes les choses qui sont les ornements d'un intérieur, du *Home*, et vous, Messieurs, dont les études et les voyages ont développé la notion du Beau, vous pourrez juger, par l'exposition sommaire qui vous est soumise, combien la perfection du genre est obtenue par cette Maison.

Parmi les ouvriers habiles qu'il a occupé, on peut citer les

noms de Sebire et des deux frères Prieur. Sebire travaille maintenant seul pour son propre compte ; il s'est spécialisé dans le genre des coffrets anciens de différents styles et d'une exécution remarquable.

M. Delarchand regrette de ne pouvoir soumettre à votre appréciation quelques belles pièces qu'il possédait encore au commencement du mois, mais qu'il a dû expédier.

Nous arrivons à une industrie aujourd'hui disparue existant à Tinchebray avant la Révolution, la *cordonnerie*. Elle était partagée en de nombreux petits Ateliers où l'on travaillait en famille ou avec quelques ouvriers. Les cuirs étaient achetés aux grandes foires de Guibray et de Caen et les souliers vendus aux foires environnantes, surtout vers le temps de Pâques. Ces chaussures fabriquées pendant l'été, l'automne et l'hiver, vendues au printemps, étaient dénommées *souliers de corde*, probablement par cette raison que, aux foires, on les suspendait à des cordes,.

La fabrication des *boutons de nacre*, originaire de Saint-Jean-des-Bois, a eu à Tinchebray son heure de prospérité exploitée environ 40 ans par MM. Maillot père et fils, occupant 30 ouvriers. Cet article est encore fabriqué à Saint-Jean, mais en bien moindre quantité.

Les *peignes en corne*, buhots et chaussepieds, ainsi qu'il a été dit plus haut, ont eu leur origine de fabrication dans le pays vers 1790 ; mais, plus tard, au milieu du siècle, deux fabriques se fondèrent exploitées, l'une par Jean-Baptiste Levée, l'autre par Armand Levée. En ce moment trois usines occupant un nombre d'ouvriers et d'ouvrières que l'on peut évaluer à 250, fonctionnent avec un outillage perfectionné importé d'Ezy, près d'Anet, au célèbre château de Diane de Poitiers.

Bien que l'industrie du tissage du coton n'ait jamais existé à Tinchebray, on peut mentionner que de nombreux ouvriers tisserands, hommes et femmes, étaient occupés par des patrons de Flers, travaillant sur des métiers à main ; ils ont émigré vers Flers progressivement de 1835 à 1860 ; quelques-uns sont restés, mais en petit nombre.

A l'heure actuelle, l'Industrie de Tinchebray est représentée par de petits ouvriers patrons vendant leurs produits aux négociants et habitant chez eux à la ville ou dans les villages, et par des usines de différentes importances. Les salaires sont aussi élevés et même plus élevés que dans les villes voisines.

De nouveaux articles sont créés tous les jours ; des perfectionnements sont apportés, soit dans l'outillage, soit aux articles eux-mêmes, mais on peut les diviser en deux sortes : *les Serrures et la Quincaillerie, les Peignes*. Dans la catégorie de la quincaillerie : les fourches, produit d'une usine dont elles sont la spécialité, les boulons, cisailles à haies, étrilles, ferrures pour charrons, mèches, vrilles, tarrières, vilebrequins, planes, pièges depuis les plus petits jusqu'aux pièges à sanglier et à homme, tenailles et bien d'autres articles.

Une Chocolaterie avec installation modèle a été fondée dans l'immeuble de l'ancien Collège Sainte-Marie.

Ajoutons enfin que de nombreux *marchands-colporteurs* originaires de la région et y conservant un domicile, avec de vastes voitures, parcourent la France entière, vendant, aux foires et marchés, les articles de Tinchebray.

On peut donc conclure de cet exposé que l'Industrie de Tinchebray, depuis son origine, s'est progressivement développée ; que tous ses produits étant de première nécessité, elle n'aura pas à redouter les fluctuations auxquelles sont exposées les fabrications de luxe ou de mode. Malgré la concurrence, conséquence naturelle du perfectionnement de l'outillage, elle est dans une ère de prospérité et de progrès.

LE MARDELEY.

PROMENADE ARCHÉOLOGIQUE

1911

Une Société de doctes personnages
Que l'on voyait passer de villes en villages,
Visitait tour à tour, Tinchebray, Vire et Flers.
Ceux-ci parlaient latin ; d'autres faisaient des vers.
Un soir, l'on entendit comme des bruits étranges
Et des voix qui formaient d'harmonieux mélanges.

Queiqu'un qui, par hasard, s'arrêtait dans les champs,
Et qui prêtait l'oreille, a retenu ces chants :

Chœur des historiens

Notre Président nous promène
Sous les feux d'un soleil d'été.
Nous envions tout bas sa jeune agilité.
Son savoir nous instruit, son esprit nous entraîne
Vers la campagne et la cité,
On arpente avec lui la montagne et la plaine.

A peine si parfois l'on s'asseyait sur un banc.
Eût-on l'âge d'un patriarche,
On doit être souvent en marche,
Puis on se couche *au Cheval blanc*.

Chemin faisant, chacun regarde
Les vieilles tours, l'église, antique monument,
Dans quelque coin obscur, heureux, s'il y prend garde,
De découvrir un document !

Il faut aux amis de l'histoire
 Toujours de l'inédit, tant qu'il en reste encor.
 Fussent-ils rédigés en style de grimoire,
 Les vieux papiers sont un trésor.

Chœur des archéologues

Craignez notre censure ! Honorez nos services !
 Dans nos courses, nous méprisons
 Les bâtiments tout neufs, les nouvelles maisons.
 Sont-ils assez affreux ces fades édifices,
 Ces ridicules monuments
 Et cette grande rue aux longs alignements
 Où se promènent les nourrices !

Nous voudrions sauver partout
 Ce que détruit souvent une époque en délire.
 Ce qu'on bâtit nous fait sourire
 De pitié pour le mauvais goût.

Le moindre vieux logis est pour nous plein de charmes.
 D'une pierre, un artiste a pu faire un joyau,
 Et devant une poutre, une ogive, un créneau
 On nous verra verser des larmes.

Chœur des poètes

Les dolmens et les parchemins
 N'ont jamais su fixer notre humeur vagabonde.
 La libre Fantaisie est la déesse blonde
 Dont nous parcourons les chemins.

A moissonner des fleurs parmi nous l'on s'escrime.
 Nous regardons le firmament.
 Notre rêve est le but qu'on cherche obstinément,
 Nous ne courons qu'après la rime.

Dans le siècle barbare où l'on détruit l'autel,
L'Idéal, à nos yeux, reste le bien suprême.
Les chants font oublier jusqu'à la douleur même,
L'harmonie est la voix du ciel.

Chœur des touristes

Nous sommes les joyeux touristes,
Toujours dispos et jamais tristes.
Dans notre caravane on avait tout prévu :
Les monuments et les beaux sites,
Les bons repas et les bons gîtes.

D'esprit, de belle humeur chacun était pourvu.
Nous n'avions pas d'autre bagage ;
Mais en fallait-il davantage ?

Au moment de nous disperser,
Nous nous disons, même à tout âge,
Que si la vie est un voyage
Il en est qu'on finit pour les recommencer.

H. DE BROU

Chronique Ornaise

Nécrologie. — *Monsieur Léon Lefébure*, de l'Institut, membre de notre Société depuis plus de vingt ans, est mort subitement, le 4 août dernier, à Orbey, petit village caché au fond d'une abrupte vallée alsacienne, où il était né le 31 mars 1838.

En lui s'est éteint un des plus grands chrétiens de notre époque, et nul plus que l'auteur n'aurait mérité de trouver sa place dans ses « Portraits de Croyants au XIX^e siècle ».

Son unique ambition était de faire le bien : ce fut le but de sa vie et il ne cessa de le poursuivre qu'il fut député, sous-secrétaire d'Etat aux Finances ou membre des Conseils d'administration des plus hautes Sociétés industrielles.

Sur son initiative s'ouvrit cet Office Central des Œuvres de Bienfaisance qui rend tant de services éminents aux pauvres et aux institutions charitables.

Sa mort a laissé partout d'unanimes regrets. A Paris, les principales Revues lui ont consacré de longs articles. En Alsace et en Normandie, les journaux ont loué le grand caractère et la haute intelligence de cet homme si éminemment bon. A tous ces hommages rendus, la Société Historique de l'Orne, vient joindre le sien, se souvenant qu'elle eut l'honneur de compter comme sien, un membre qui appartenait doublement à la Normandie par son père, originaire du Havre, et par le choix qu'il avait fait, après 1870, d'une retraite en un coin de notre Bocage.

Quelques jours avant sa mort, il était à Ronfeugeraï où il passait tous ses étés, donnant sans le savoir une de ses dernières pensées à son pays adoptif. Peu après, Dieu le rappelait soudainement pendant son sommeil vers les « régions mystérieuses où, par delà le temps, se renouent les liens brisés, s'expliquent les énigmes et se répare ce qui semblait irréparable ».

Monsieur Ernest Le Comte, qui faisait partie de notre Société depuis 1883 est décédé le 24 octobre en son château de Montigny (Sarthe), à l'âge de 73 ans.

Très attaché à son pays et au nôtre, M. Le Comte qui était universellement estimé et aimé pour ses qualités d'intelligence et de cœur, laisse derrière lui un glorieux passé.

Officier de marine démissionnaire lorsqu'éclata la guerre franco-allemande, il reprit du service et alla s'enfermer dans Paris. La croix de la Légion d'Honneur récompensa sa vaillance pendant le siège, à l'heure où son frère, Hippolyte Le Comte, tombait à la tête des mobiles d'Eure-et-Loir, au combat d'Epernon.

Le Général Robert Marette de Lagarenne. — Le 22 novembre 1911 s'est éteint à Paris le Général Robert de Lagarenne dont la mort soudaine a laissé dans l'armée tant de légitimes regrets.

Né en Alençon le 22 mars 1853, le général de Lagarenne s'était engagé en septembre 1870 (il avait dix-sept ans à peine !) au 3^e Chasseurs d'Afrique. Entré ensuite à Saint-Cyr, il en sortit un an plus tard, plein d'ardeur et d'entrain, réalisant le type du cavalier léger selon de Brack.

Écuyer distingué, il passe d'abord à Saumur, où il devait revenir plus tard comme directeur des études, puis à l'Ecole de Guerre. Colonel au 1^{er} Chasseurs, nommé Général le 20 juin 1907, il commandait en dernier lieu la 1^{re} brigade de Hussards à Verdun.

Ainsi que le rappelait une voix amie sur le seuil de sa tombe, c'est à cette brigade légère qu'il consacra ses dernières énergies; il avait tant désiré la mener en Lorraine qu'il ne voulut pas l'abandonner malgré l'état de sa santé. A sa tête, il fit les dernières manœuvres du 6^e Corps d'armée et il nous souvient l'avoir rencontré, un clair matin de septembre, en un bois de la Woëvre, au pied des côtes de Meuse, tout près de cette frontière de l'Est sur laquelle des heures graves attiraient tous les yeux.

Sa ville natale, le pays environnant, l'armée entière lui ont dignement rendu les derniers honneurs et l'on aimait à voir, derrière l'appareil militaire qui entourait ce cercueil,

toutes les classes de la société unir l'hommage de leurs respects à ceux d'une foule d'officiers venus de très loin pour saluer encore leur général.

C'est une belle figure militaire qui disparaît, une belle figure normande aussi, dont le souvenir restera vivant parmi nous. Pour tous, il sera un exemple et nul n'oubliera qu'un général descendant par sa grand'mère de Pierre d'Arc, frère de Jeanne d'Arc, a voulu reposer dans un calme cimetière de campagne, à l'ombre de cette église de Forges, dans laquelle, chaque année, il revenait prier.

Le 13 février 1912, est décédé à Paris, à l'âge de 61 ans, M. Charles-Marcel-René *de Fréville de Lorme*, conseiller-maître à la Cour des Comptes, chevalier de la Légion d'Honneur.

Son âge permettait d'espérer qu'il resterait encore longtemps des nôtres et sa fin prématurée provoqua de très vifs et d'unanimes regrets. Personne n'a oublié l'accueil charmant qu'il nous fit en ce château de Livet où sa Mémoire s'ajoute maintenant à tant d'illustres souvenirs ; il vint lui-même nous attendre en plein bois afin de guider nos pas à travers jardins et parc, et c'est avec une exquise bonne grâce qu'il nous fit les honneurs de ses collections.

Son aimable érudition et sa généreuse hospitalité que nous avions si vivement appréciées alors, nous font mieux sentir aujourd'hui le vide qu'il laisse parmi nous.

Le *Général marquis d'Aubigny*, ancien commandant du 2^e Corps d'armée, grand officier de la Légion d'Honneur, s'est éteint à Paris, le 4 février, âgé de 80 ans.

Le général était un Ornaïs d'adoption. Chaque année, fidèlement, il revenait en ce merveilleux château d'O qu'il tenait de son beau-père le Maréchal Lebœuf et c'est en terre normande, à la Chapelle du Moncel, qu'il a voulu reposer, prouvant ainsi son attachement à notre pays dont il restera une des gloires militaires.

Quelques jours auparavant, le 27 janvier, mourait à Paris *Alexandre Bisson*, l'auteur dramatique si souvent applaudi. Il était né à Briouze le 9 août 1848, et il était entré en 1869 au Ministère de l'Instruction Publique en qualité de rédac-

teur. Mais une autre vocation l'attirait. Après s'être égaré quelque temps dans l'Administration, il donna sa démission pour se livrer au théâtre et à la littérature musicale. Il y connut aussitôt le succès avec son début *Quatre coups de Canif* qui parut en 1873.

De son œuvre touffue nous ne pouvons tout citer, notons cependant parmi ses pièces les plus justement réputées : *les Surprises du Divorce* (1888) et *le Contrôleur des Wagons-lits* (1898).

Mariage. — Le 14 novembre dernier a été célébré à Angers, en l'église Notre-Dame, le mariage de Monsieur André Leveillé, avec Mademoiselle Antoinette de Lavererie, fille du commandant de Lavererie et de Madame née de la Sicotière.

La Société Historique de l'Orne, se souvenant de l'accorte normande qui l'accueillit jadis, à Boisbulant, aux côtés du Baron et de la Baronne de Sainte-Preuve, offre tous ses vœux de bonheur à la petite-fille de son fondateur et premier président.

— En l'église Notre-Dame d'Alençon, Monseigneur l'Evêque de Séez a béni, le 11 Décembre, le mariage de Mademoiselle Marguerite Romet, fille du conseiller d'arrondissement et de Madame Charles Romet, avec Monsieur Pierre Renard, fils de l'artiste alençonnais.

Nous sommes heureux de nous associer aux témoignages de sympathie qui furent offerts, en ce jour, au jeune ménage et nous le prions d'agréer nos plus vives félicitations.

Bibliographie. — Confirmant ses beaux vers des *Voix de la Glèbe* : « Croissez et multipliez », notre confrère Paul Harel a vu, depuis notre dernière chronique, s'augmenter son œuvre, œuvre de poète et de romancier à la fois féconde et diverse, mais une cependant et où chante la grande voix de la terre normande.

Hobereaux et Villageois. (Paris, Jouve 1911). — Nous sommes ici bien loin du banal roman d'amour et si ce volume se termine comme tant d'autres par un mariage, ce n'est qu'après des pages tragiques profondément émouvantes

où prennent leur véritable relief les principaux caractères de l'ouvrage.

Fils de M. Houlmont et de Madame née de Talonney, Jean Houlmont, terrien de tradition et de cœur, s'éprend de la petite-fille du père Cyprien Duhaume, vieux paysan descendant d'une noble famille déchue. D'une situation si simple naît un drame poignant, Jean Houlmont trouvant en sa mère une ennemie acharnée de ses projets. A côté de cette femme hautaine, acariâtre et mauvaise, toutes nos sympathies vont au bon M. Houlmont, à son fils, à cette charmante Thérèse Duhaume dont le vêtement de paysanne ne parvient pas à dissimuler la race.

Toute cette action se déroule dans un joli paysage normand où la brise parfumée d'aubépine caresse les vastes herbages, semant partout la neige blanche et rose des pommiers en fleurs. Puis voici les grands bois où passe parfois, le soir, le souffle heroïque du cor et ce chant tour à tour triste et joyeux, alerte ou langoureux se répercute, vibre et meurt sur les campagnes endormies.

Le 15 mars 1911, Paul Harel faisait au cercle du Luxembourg une conférence intitulée : « Vénérerie et Chansons de Chasse », qui a été, depuis lors imprimée chez Langlois, en Argentan.

A le lire, l'auteur, croyons-nous, est encore plus poète que chasseur, et s'il aime la chasse, n'est-ce pas à cause de la poésie de nos vieilles forêts, des fanfares éclatantes, des galops furieux, des meutes hurlantes ? Il a une façon de sentir si fine et si vive qu'il ne peut arrêter l'inspiration devant cet imposant spectacle, dernier refuge de la galanterie, cette jolie fille de la chevalerie.

Quelque temps auparavant était paru du même auteur à l'Œuvre des Orphelins d'Auteuil un poème en l'honneur de Jeanne d'Arc. Ces vers enflammés qui chantent les quatre principales étapes de la Pucelle, Vaucouleurs, Chinon, Orléans, Rouen ont été lus à Rouen, le 29 mai 1910, lors des grandes fêtes que fait chaque année la Capitale normande à la Vierge Lorraine.

Miniatures et Documents Artistiques du Moyen-Age relatifs à sainte Colette de Corbie, par le P. Ubald d'Alençon (Paris, Picard, 1912).

Comme complément à la vie de sainte Colette, le Père Ubald d'Alençon vient de publier un volume extrêmement intéressant où se trouvent réunies toutes les miniatures qui ont trait à la patronne du grand ordre franciscain.

C'est là, au double point de vue historique et iconographique, un travail très précieux qui demandait un goût sûr, une érudition étendue et non moins de patience. A toutes ces qualités qui lui font tant d'honneur, notre savant confrère a su ajouter le mérite de faire une œuvre artistique d'une grande valeur dont le succès est assuré auprès de tous les archéologues.

Dans le *Mois Littéraire et Pittoresque* de Novembre 1911, notre confrère M. J. Romain Le Monnier a publié un très intéressant article intitulé *Les Vaux Normands*.

Cette étude très joliment illustrée nous promène du Val de Rouvre au Val de Vère en passant par Pont-Erambourg, le Sanctuaire des Tourailles au Val Marie et la Roche d'Oître.

On nous signale :

Le *Livre du Millénaire de Normandie* édité sous la direction de MM. Arnoult-Galopin et Schalk de la Faverie (Paris, Ficker, 6, rue de Savoie).

Une étude de M. Magne sur *Gautier Garguille*.

De M. Prentout, professeur à la Faculté de Caen, nous relevons deux volumes :

1^o *Les Régions de France : la Normandie* (Paris, Léopold Cerf, 1910).

2^o *Essai sur les origines et la fondation du duché de Normandie* (in-8, 294 p.).

Monsieur Robert Triger, président de la Société Historique du Maine vient de faire paraître une étude très documentée, intitulée *Le Général de Charette au Mans* (11 octobre-9 novembre 1870).

Cette brochure d'une lecture attrayante éclaire certains

points obscurs et rend un juste hommage d'admiration aux anciens zouaves pontificaux qui, sous le nom de Volontaires de l'Ouest, s'illustrèrent dans divers combats de la deuxième armée de la Loire. On se rend compte alors des difficultés qui accompagnèrent l'arrivée et le séjour de la Légion en cette ville du Mans, assignée à Charette comme centre de formation.

Le récit est égayé d'anecdotes, de lettres, de souvenirs que l'auteur a heureusement groupés et qu'il présente avec autant de clarté que d'autorité. Nul mieux que lui, en effet, ne connaît l'histoire de sa ville en ces jours de fièvre. Il n'ignore rien de la fameuse bataille du Mans, et c'est à cette science approfondie que nous devons une autre petite plaquette : *Souvenir de la bataille du Mans*, où notre érudit confrère nous fait assister aux hésitations, aux craintes de l'état-major allemand, étonné de rencontrer semblable résistance dans les jeunes troupes de Chanzy.

Le R. Père Ubald d'Alençon continuant ses études franciscaines a publié dernièrement chez de Gigord une nouvelle traduction française du *Traité de la paix de l'âme* du P. Jean de Bonila. Ce petit volume bien présenté fait grand honneur à notre savant confrère qui a écrit en tête de l'ouvrage une note où il passe en revue les éditions précédentes et où il explique sa méthode d'édition.

La *Revue Française* du 4 février, contient une poésie où Paul Harel décrit *la Forêt*.

.... dont le feuillage au printemps vient s'étendre
Doucement sur les nids que bercent les rameaux.

Ce sont de jolies strophes où notre ami laisse chanter sa sensibilité émue, s'attardant aux murmures des sources, aux teintes d'or des fougères, mais le cor, au loin, résonne et notre confrère s'élance redevenant chasseur sans pour cela cesser d'être poète.

Un nouveau guide *Alençon historique illustré* vient de paraître. Il est l'œuvre de M. William Courcière et il mérite d'être signalé à l'attention des lecteurs.

Il faut louer l'auteur d'avoir consacré le premier chapitre

à l'histoire de la ville : c'est une vue d'ensemble nécessaire trop souvent oubliée. De plus les monuments y sont décrits isolément sans forcer le visiteur à suivre un itinéraire souvent gênant.

Ajoutons que ce guide contient un plan excellent, un des meilleurs certainement qui aient été édités. Puisse-t-il donc atteindre le but que s'est proposé son auteur ! Il n'y a que bien à en dire et que succès à lui souhaiter !

Nos Collègues. — A l'occasion de sa retraite de l'école des Langues Orientales, M. Emile Picot, membre de l'Institut, a vu ses anciens élèves et ses amis se réunir pour collaborer à un volume qui sera publié sous le titre : *Mélanges Emile Picot*, chez l'éditeur Rahir, 55, passage des Panoramas.

Cet hommage rendu à un Maître est le plus bel éloge que l'on puisse faire de son enseignement ; il justifie la réputation de savant accueillant et affable faite à notre confrère que nous sommes heureux de féliciter au nom de notre Société.

A l'Exposition internationale de l'Art chrétien moderne, organisée par la Société de Saint-Jean, notre confrère et ami Louis Barillet a exposé deux panneaux très remarquables d'une tonalité générale bleue et violette, désignés comme suit au catalogue :

14. Maquettes pour une décoration exécutée dans l'église de Saint-Denis-de-Gastines (Mayenne), 2 peintures.

15. Médaille de mariage, plâtre et réduction argent.

A l'exemple de notre confrère M. Triger qui, l'an dernier, rachetait au Mans la maison dite d'Adam et d'Ève, M. G. Creste craignant de voir le Portail Saint-Denis, à Mortagne, tomber en des mains irrespectueuses, vient de constituer une Société civile sous le nom de *Société Civile Immobilière du Portail Saint-Denis*. Celle-ci après quelques pourparlers, est devenue propriétaire de ce très intéressant monument, où l'on entreprend déjà certaines réparations urgentes en vue d'y installer le Musée Percheron.

On ne saurait trop louer l'initiative et le dévouement de M. Creste et nous sommes certains d'être l'interprète de tous, en rendant hommage à son zèle intelligent et à son patriotisme

éclairé. Notre cher confrère et ami a droit aux plus chaleureuses félicitations; *La Société Historique de l'Orne* ne lui ménagera pas les siennes.

M. Pierre de Cénival vient de sortir premier de l'Ecole des Chartes, où il était entré avec le même numéro.

Il ne cessa de tenir, pendant ses trois années d'études, la tête de sa promotion et son succès qui fait honneur à sa volonté autant qu'à son intelligence, fut couronné le 30 janvier par une brillante soutenance de thèse sur Henri de Valois, duc d'Anjou.

Notre confrère ira recueillir à Rome le fruit de son labeur. Peut-être, là-bas, voudra-t-il quelquefois penser à notre Société Historique de l'Orne où il compte tant d'amis et où son succès fut accueilli avec une si grande joie !

Nous sommes heureux de féliciter aussi M. le baron J.-A. des Rotours qui vient d'être nommé président de la Société d'Economie Sociale.

En cette qualité, notre Secrétaire général a, le 8 janvier dernier, prononcé une allocution à l'occasion de la reprise des réunions du Cercle d'Economie Sociale. Après avoir salué ceux qui le précédèrent au fauteuil présidentiel, il rappela l'œuvre de Le Play dont il résume en ces deux mots la physionomie sociale : Ce fut un sage et ce fut un réaliste.

Un mois plus tard, le 12 février, il présentait en termes charmants à un nombreux auditoire notre confrère, M. Adigard, député de l'Orne qui fit, ce soir-là, une très intéressante conférence sur *le Fer dans l'Ouest de la France*.

Etudiant d'abord le côté historique de la question, l'orateur nous montre les Gaulois venant en Normandie chercher le fer, d'où les nombreuses *ferrières* que l'on y trouve encore. Il dépeint les forges en pleine activité aux ^{xv^e} et ^{xvii^e} siècles, puis luttant contre l'Angleterre et décroissant après la Révolution pour disparaître après 1848.

C'est en 1848 seulement que l'industrie reprit grâce à M. Métayer, directeur des Sociétés de Denain et d'Anzin. Depuis lors les résultats sont tels que bientôt le bassin normand pourra être comparé au bassin lorrain. Chaque jour s'ouvrent de nouvelles concessions dans l'Orne, dans le Calvados et

dans la Manche, et les chiffres sont là pour prouver que l'on peut avoir et confiance et espoir.

En 1902, à la Ferrière-aux-Etangs on extrayait 16.000 tonnes de minerai, et en 1910, 125.000 tonnes. Lorsque tout le bassin normand sera en exploitation, sa production sera de 2 milliards de tonnes environ, ce qui représente une richesse de 20 milliards de francs.

Cette conférence se termina par un échange de vues entre M. Adigard et quelques-uns des assistants, chacun exprimant la volonté très nette de voir les Allemands écartés de cette entreprise qui doit garder un caractère nettement national et ne faire appel qu'à des capitaux français.

Le Père Ubald d'Alençon développa au Cercle du Luxembourg, le 5 février, *les idées de Saint François d'Assise sur la Sociologie*. Ce grand Saint, que l'on a bien a tort et très irrévérencieusement comparé à J.-J Rousseau et à Tolstoï, prêchait aux riches la bonté et aux pauvres la résignation, et toute sa doctrine sociologique tient en ces trois mots : pauvreté, amour de la paix, soumission à l'Eglise.

En ce même cercle du Luxembourg, Paul Harel, le 20 mars, analysa l'œuvre de l'écrivain catholique Joseph L'Hôpital, un normand lui aussi,

Etourdissant de verve, notre confrère sut mettre en relief, la profonde psychologie et la portée moralisatrice des romans de M. Joseph L'Hôpital, dont il lut avec finesse et avec esprit de nombreux extraits très appréciés et fréquemment applaudis.

Autour de nous. — *Syndicat d'initiative du Perche*. Au mois d'avril dernier fut mise à exécution une très heureuse idée, à laquelle vont tous nos souhaits, la fondation d'un Syndicat d'initiative du Perche. Cette création fait grand honneur aux promoteurs du mouvement et à leur patriotisme éclairé.

Le Perche, c'est certain, est trop peu connu ; plus que bien d'autres contrées, il mérite une visite, mais, à une heure où le snobisme veut qu'on aille loin, très loin, il souffre de sa proximité de Paris. En outre ces mots : Perche, percheron, évoquent chez les ignorants le spectacle peu poétique des

anciens omnibus parisiens. Pour ridicule qu'elle soit, cette réflexion fut faite ! Mais laissons ces indigents de l'esprit ; à nous, il nous faut des délicats, susceptibles de sentir les charmes profonds et les grâces touchantes de notre pays.

Puisse le Syndicat d'initiative attirer une foule de ces visiteurs ! Par les prés et par les bois, dans les sentiers, le long des haies, au bord de l'*Huisne* nos hôtes puiseront santé morale et santé physique et ils s'en iront l'âme plus forte, ayant gardé l'empreinte de la douceur percheronne.

Le Millénaire de la Normandie. La chronique de notre Bulletin ne peut rester indifférente au grand mouvement provincial et presque national que provoquèrent les solennités du Millénaire Normand. Des fêtes ! il y en eut partout, depuis Paris jusqu'aux plus petites cités ; celles d'Alençon et d'Argentan furent superbes, mais parmi toutes les autres marquèrent celles de Rouen.

C'était au commencement de juin. La capitale de la Normandie venait de célébrer dignement la mémoire de Jeanne d'Arc ; les voûtes de sa cathédrale vibraient encore aux accents d'une voix normande, celle de l'éloquent évêque d'Orléans, Mgr Touchet, que déjà commençaient les réjouissances annoncées pour le millième anniversaire du traité de Saint-Clair-sur-Epte. Ce traité reconnaissait l'existence de la province de Normandie et l'on put, cette année, admirer après dix siècles la puissante vitalité de la nationalité normande.

A voir les manifestations de notre art provincial, à entendre les études de nos savants et de nos érudits, on sentait que la race n'avait rien perdu de sa forte originalité, de son indépendance d'esprit. Au contraire, elle ne cessa de se développer, de s'affirmer ; aujourd'hui encore, elle a gardé sa vie propre, ses coutumes particulières, son caractère aussi et sa foi. Dieu aide ! telle est toujours sa devise ! elle lui a, semble-t-il, porté bonheur. Son agriculture, son industrie, son commerce sont en pleine prospérité, mais la suprématie de l'argent n'a point écarté celle de l'intelligence ni celle de l'art, on peut

facilement s'en convaincre, et c'est là le fait le plus caractéristique du dernier mois de juin.

Ainsi se perpétuèrent par delà les siècles l'âme d'une race et l'âme d'une province !

Dans une exposition du peintre Redelsperger qui eut lieu à la Galerie Georges Petit du 1^{er} au 15 décembre, nous avons relevé parmi beaucoup d'autres aquarelles de Normandie les suivantes qui nous intéressent plus directement :

- 5. Bords de l'*Orne*, le soir.
- 24. Vieux Pont de Saint-Cenéri.
- 36. Saint Léonard (Sarthe).
- 50. Bords de l'*Orne*.
- 65. Pont sur l'*Orne*.
- 66. Pont sur l'*Orne*.
- 71. Mare à la Dormie.
- 72. L'*Orne*.

Après s'être fait le défenseur des églises rurales, Maurice Barrès complète sa pensée dans un article publié, il y a quelques mois par l'*Echo de Paris*, où il plaide la cause du « cimetière autour de l'église » : « Ceux qui conspirent, dit-il, contre toutes les églises, les calvaires et les cimetières, contre tous les monuments de la vie spirituelle sur notre terre, se proposent de jeter bas des principes et certaines lois de l'âme dont découle toute notre vie. »

Il nous a semblé que ces paroles devaient trouver un écho dans nos populations ornaïses, où chacun garde au cœur le souvenir et le culte des générations passées.

Pour éloigner de nous nos morts on a prétexté les lois de l'hygiène, mais n'est-ce pas pour couvrir souvent une attaque directe contre une de nos traditions les plus sacrées, source de toutes nos énergies et de toute notre force ? Nous ne valons, en somme que par ceux qui nous ont précédé et il nous est bon de nous arrêter parfois devant leurs tombes pour chercher la voie qu'ils eussent eux-même suivie pour mettre nos pas dans leurs pas. Mystérieuse communion de pensées, doux pèlerinage qui se renouvellent chaque dimanche au sortir de

la Messe sur la tombe aimée dressée à l'ombre de l'antique sanctuaire où les aïeux vinrent jadis se réconforter et prier. Ils ont voulu reposer doucement sous la silhouette bénissante du vieux clocher dont les carillons bercent leur dernier sommeil, après avoir annoncé leur baptême, salué leur mariage, tinté leur agonie. Et voici que ces ancêtres du village unis dans une même pensée de foi, se sont groupés autour de l'église, comme pour donner un suprême exemple à leurs enfants.

Du reste, combien poétique et calme est ce cimetière ! Des fleurs ornent les sépultures et, au milieu des arbres, pousse une forêt de croix. On éprouve à pénétrer dans ces enclos recueillis une émotion infinie et toutes ces tombes qui soulèvent le sol vous apparaissent tout-à-coup non point comme une irrémédiable fin, mais bien au contraire comme une suprême espérance ; elles sont comme les racines pleines de sève de l'arbre de vie où nous venons prendre conscience de notre force et de notre foi.

Ayons donc garde de troubler le tranquille repos des ancêtres ; respectons leur dernière volonté et laissons pieusement leurs cendres à côté de l'église près de laquelle ils ont voulu dormir. Conservons la paix aux champs des morts et n'altérons pas leur ineffable poésie.

Nous ne connaissons pas d'impression plus profondément remuante que celle ressentie en un de ces cimetières où nous pénétrâmes un matin. Le soleil inondait de lumière les tombes ; des arbustes en fleurs s'échappait un bourdonnement d'insectes monotone et serein : on eut dit une complainte très douce montant de terre vers le clocher, vers le Ciel. Et, devant soi, s'étendaient toujours les mêmes, toujours immuablement beaux, les horizons si souvent contemplés jadis par les générations passées, où les enfants trouveront plus tard le lien qui les attachera à la terre natale, leur raison d'être et la formation de leur âme.

Or ce cimetière est de chez nous, c'est celui du joli bourg de Sérigny, au Perche.

Les Amis des Cathédrales. — Une Société nouvelle vient de se fonder sous ce titre dans le but de faire revivre l'an-

cienne musique religieuse et de la faire entendre sous les voûtes sonores de nos cathédrales. Ces auditions seront en général accompagnées de conférences et de causeries sur l'art et l'archéologie. La première réunion de la jeune Société doit avoir lieu le 30 avril prochain, à la cathédrale de Chartres.

Puisque nous parlons de Chartres, signalons la maison située en face du Portail royal et dont la façade du XIII^e siècle vient d'être mise à jour.

Ce logis nous intéresse tout particulièrement, car il appartenait de 1295 à 1308 à Nicolas de Maison-Maugis, chanoine de Chartres, qui l'acquît des héritiers de Robert de Frouville par acte du jeudi 27 mars 1295.

Nicolas de Maison-Maugis mourut le 21 mai 1308. Par testament du 3 novembre 1301, il avait légué au Chapitre « ses maisons sises à Chartres, devant l'Eglise, pour l'entretien d'un matinier ». Le Chapitre conserva toujours cette demeure jusqu'à la Révolution. On ne sait à quelle époque elle a été recouverte du crépi sous lequel on a trouvé, il y a dix mois environ, cinq fenêtres très bien conservées encadrées de colonnettes et surmontées de tympanes en arc brisé présentant de très belles sculptures.

Le 7 mars, la *Société Havraise d'études diverses* a célébré le centenaire de l'abbé Jean-Benoît Cochet, fils d'un modeste artilleur de marine qui consacra sa vie à fouiller le sous-sol de la Haute-Normandie. Il a laissé deux ouvrages capitaux : *La Normandie Souterraine* et *Le Tombeau de Childéric, roi des Francs*, sans compter environ cent quatre-vingts-dix brochures. Mais son principal titre de gloire est d'avoir fondé une science nouvelle, l'Archéologie sépulcrale.

Il convenait de ne pas oublier ce normand créateur, dont les théories et la méthode sont exposées dans un livre remarquable *Sépultures gauloises, romaines, franques et normandes*.

Dans le journal *l'Eclair*, paraissait le 7 mars également un article signé : Saint-Loup et intitulé : « Pour racheter la Maison de Corneille ». On y expose la situation du Comité rouennais qui, avec bien du mal, n'a recueilli qu'une somme dérisoire. Pourtant c'est là une œuvre à la fois provinciale

et nationale et il ne faut pas que le berceau du plus grand des poètes tragiques puisse tomber en d'indignes mains. Un nouvel appel serait peut-être mieux entendu. C'est du moins l'avis de l'auteur de l'article qui propose ce moyen avec beaucoup d'autres. Mais laissons-lui la parole :

« N'est-il pas à Paris, dans la ville de toutes les initiatives et de toutes les générosités, d'autres fervents de Corneille à qui le comité pourrait s'adresser sans crainte d'être éconduit ?

« Et d'abord les Cornéliens de Paris.

« C'est le titre d'une association littéraire qui ne refuserait pas de concourir à l'accomplissement d'un devoir aussi nettement tracé.

« Ensuite les associations normandes. Corneille est né à Rouen, mais toute la Normandie s'enorgueillit de sa gloire et s'en réclame à l'occasion.

« Puis les artistes du théâtre, de la littérature, de la peinture, de la sculpture, qui sont venus de Normandie vers la capitale pour y chercher la fortune et la renommée. Qui donc parmi eux, refuserait son concours à l'œuvre pieuse du rachat ?

« Enfin que d'artistes, nés ailleurs qu'à Rouen, seraient tout prêts à unir leurs efforts à ceux du comité normand pour organiser quelque belle représentation théâtrale au bénéfice du rachat du vieil immeuble de la rue de la Pie.

« Il n'y a pas qu'un Théâtre-Français. Il y en a deux. Il est difficile de croire que les délégués du comité seraient éconduits par Antoine, directeur du second, s'ils venaient un de ces jours lui demander de prendre en mains leur souscription en panne, et de la faire avancer par quelqu'un de ces moyens dont il possède le secret.

« Et Sarah Bernhardt ! La grande et toujours généreuse artiste, qui n'a guère joué dans sa carrière que les amoureuses tragiques de Jean Racine ! Qui nous dit qu'elle n'accueillerait pas le comité de Rouen avec son habituelle bonté, quand celui-ci viendrait lui conter le cas : la maison natale de Pierre Corneille en passe d'être sauvée de la destruction, et l'opération en difficulté pour vingt-cinq mille francs ?

« Ce ne sont pas, certes, les concours qui manqueraient, ni les idées. Mais pour qu'on aboutisse, c'est au comité de

Rouen qu'il appartient de les solliciter. Il n'est pas si loin de Paris. Qu'il délègue ici quelques-uns de ses membres. Ils nous trouveront prêts à les aider de notre mieux. Ils trouveront dans les mêmes dispositions d'esprit, est-il besoin de le dire, l'unanimité de nos confrères. Qui ne voudrait prêter son concours à une telle œuvre de réparation, d'élémentaire justice ?

« Tout est là. Voudront-ils s'élancer pour un nouvel et suprême effort ? »

Documents officiels. — *L'officiel* du 20 février publie dans son annexe une étude sur les mines de Normandie qui complète la conférence de M. Adigard, résumée plus haut. Nous reproduisons cette note in-extenso :

LES MINES DE FER DE NORMANDIE

Le bassin ferrifère de Normandie s'étend sur les départements du Calvados, de l'Orne et de la Manche. Les couches de minerais qui y sont actuellement exploitées se trouvent dans le silurien, dans les schistes à calymènes de l'étage ordovicien. Quatre synclinaux y sont été reconnus et une vingtaine de concessions y ont été institués de 1875 à 1909, sur une surtaxe de 16.000 hectares. Plusieurs d'entre elles sont en pleine activité, comme il va être expliqué ci-après :

I. *Calvados.* — Le département du Calvados renferme 14 concessions de mines de fer : une, celle de Saint-Rémy, a été instituée en 1875 ; les 13 autres (Saint-André, May, Jurques, Gouvix, Merville, Bully, Barbéry, Perrières, Montpinçon, Ondefontaine, Saumont, Maltot, Estrées-la-Campagne sont d'institution récente (1893 à 1904) (superficie totale : 8.387 hectares).

Cinq de ces concessions ont été exploitées en 1910 (Saint-Rémy, Saint-André, May, Soumont et Jurques). Quelques recherches ont été effectuées à Barbéry.

Le minerai est à l'état d'hématite (45 à 52 p. 100 de fer) ou de carbonate lithoïde (36 à 44 p. 100) ; ce dernier est grillé sur place.

La production des cinq dernières années a été la suivante :

1906.....	230.000 tonnes.
1907.....	218.000 —
1908.....	204.000 —
1909.....	220.000 —
1910.....	240.000 —

II. *Orne.* — Ce département possède 4 concessions de mines de fer (Halouze, la Ferrière-aux-Etangs, Larchamp et le Mont-en-Gérôme). Les trois premières sont actuellement entrées en exploitation régulière ; la dernière est encore inexploitée.

Ces trois mines occupent ensemble 1.002 ouvriers : leur production en 1910 a été de 280.148 tonnes de minerais calcinés, dont les deux tiers sont expédiés aux hauts fourneaux d'Isbergues (Pas-de-Calais) et de Denain (Nord) et le dernier tiers est exporté par les ports de Caen et de Saint-Nazaire.

La production pendant les trois années antérieures a été la suivante :

1907.....	105.000 tonnes.
1908.....	150.000 —
1909.....	196.000 —

Ces mines continuent à se développer normalement et à augmenter leurs installations pour la calcination du minerai.

III. *Manche.* — Ce département ne renferme que trois concessions de mines de fer (Diélette, Bourberouge et Mortain). La première instituée en 1865 et remaniée quant à son périmètre en 1883 (ce dernier s'étend en partie sous la mer), était encore récemment en chômage ; elle a été remise en activité dans ces dernières années, et se trouve dans la période d'aménagement.

La concession de Bourberouge a produit, en 1910, 10.500 tonnes (8.197 en 1909) restées en stock sur le carreau de la mine, en attendant l'achèvement des fours de grillage. A Mortain, il n'a été effectué que quelques reconnaissances par tranchées et galeries.

L'estimation du tonnage contenu dans le gîte normand

est encore incertaine, mais paraît dépasser 100 millions de tonnes. »

Expositions. — La Galerie Georges Petit exposa du 16 au 29 février les œuvres du peintre bordelais Pierre-Gaston Rigaud.

Parmi les dessins à la manière noire rehaussée de couleur, nous avons relevé sur le Catalogue les trois vues d'Alençon cotées et désignées comme suit :

70. — *La Cathédrale* (dernier rayon).

71. — *La rue de la Poterne* (soleil de 4 heures).

72. — *La rue de la Poterne* (soleil de 11 heures).

Le comité du Millénaire avait organisé à Rouen plusieurs Expositions. Dans le catalogue de deux de ces dernières nous avons relevé, à l'intention de nos confrères de l'Orne, les renseignements suivants :

Exposition rétrospective des Graveurs normands :

GIROUX (Achille), né à Mortagne (1820-1854).

158 *Le cheval d'Abd-el-Kader*. — (Cab. Est. Rouen).

GODARD (Pierre-François), né à Alençon (1797-1864).

159 Réunion de monuments. — (Coll. Pelay).

LÉVEILLÉ (Auguste-Hilaire), né à Joué-du-Bois. (1840-1902).

286 Buste de Victor Hugo, d'après Rodin. — (Coll. Peulvé).

287 *Inauguration du nouvel opéra*, d'après Détaillé. — (Coll. R. Homais).

288 Buste de Bastien Lepage, d'après Rodin (Coll. Léveillé fils).

289 Buste de Pasteur, d'après Rodin. — (Coll. Léveillé fils).

290 Dalou, d'après Rodin. — (Coll. Léveillé fils).

291 Buste de Baudry d'après Rodin. — (Coll. Léveillé fils).

292 Buste de Rochefort d'après Rodin. — (Coll. Léveillé fils).

292 Buste de Rochefort, d'après Rodin. — (Coll. Léveillé fils).

293 Tête d'homme, d'après Rodin. — (Coll. Léveillé fils).

294 *Le Benedicite*, d'après Walter Gay. — (Coll. Léveillé fils).

295 *Joueur de Cornemuse*, d'après Baffier. (Coll. Léveillé fils).

MASSARD (Jean), né à Bellême (1740-1822).

- 312 *Le lever*, d'après Beaudoin. — (Coll. R. Homais).
- 313 *La plus belle des mères*, d'après Yan Dyck (Coll. R. Homais).
- 314 *La Dame bienfaisante*, d'après Greuze. (Coll. R. Homais).
- 315 *La dame de charité*, d'après Greuze; *portrait de Mad. Greuze*, étude pour la précédente. — (Coll. Degratigny).
- 316 *La mère bien-aimée*, d'après Greuze. — (Coll. Garreta).
- 317 *Le tendre désir*, d'après Greuze. — (Coll. Garreta).
- 318 *Agar reçue par Abraham*, d'après Van Dyck. (Coll. Garreta).
- 319 *Portrait de Charles I et de sa famille*, d'après Van Dyck. — (Coll. Garreta).
- 320 *Portrait de la comtesse de Provence*. — (Coll. R. Hamais).
- 321 *Vignette*, d'après Eisen. — (Coll. R. Homais).
- 322 *La cruche cassée*, d'après Greuze. — (Coll. Schneider).
- 323 *Figure pour le théâtre de Voltaire*. (Cabinet Est. Rouen).
- 324 *Figure pour le théâtre de Voltaire*. (Cabinet Est. Rouen).

Exposition de portraits normands :

- 454 Béraud (Josias), né à Laigle en 1563, mort en 1640. — (Coll. Lormier).
- 463 Billardièrre (Jacques-Julien de La), né à Alençon en 1755, mort en 1834. — (Coll. Pelay).
- 482 Boucicaut (Jacques-Aristide), né à Bellême en 1810, mort à Paris en 1877. — (Coll. Pelay).
- 483 Boudier (René), littérateur, xviii^e siècle. — (Coll. Pelay).
- 495 Brard (Gyprien Prosper), minéralogiste, né à l'Aigle en 1786, mort en 1838. — (Coll. Pelay).
- 528 Chennevières-Pointel (Philippe, marquis de), né à Falaise en 1820. — (Coll. Pelay).
- 539 Conté (Nicolas-Jacques), chimiste, né à Saint-Cénery, près Sées en 1755, mort en 1805. — (Coll. Pelay).
- 541 Corday d'Armont (Marie-Anne-Charlotte de) née au Ronceray, morte en 1793. — (Coll. Pelay).
- 550 Cristot (Louis-François-Néel de), né à Rouen en 1698, mort en 1775. — (Coll. de Beaurepaire).
- 574 Desgenettes (Nicolas-René Dufriche, baron) né à Alençon en 1762, mort à Paris en 1837. — (Coll. Pelay).

- 575 Desgenettes (Charles-Eléonore Dufriche) né à Alençon en 1778, mort en 1860. — (Coll. Pelay).
- 582 Dumesnil (Marie-Françoise Marchand), née en 1711, morte en 1803. — (Coll. Pelay).
- 594 Ernouf (Jean-Augustin), né à Alençon en 1753, morte en 1827. — (Coll. Pelay).
- 614 Frotté (Pierre-Marie-Louis, comte de) né à Alençon en 1766, fusillé à Verneuil en 1800. — (Coll. du chanoine Panel).
- 621 Giroux (Achille), né à Mortagne en 1829, mort en 1851. — (Coll. Pelay).
- 646 Hébert (Jacques-René), né à Alençon en 1757, mort en 1794. — (Coll. Pelay).
- 661 Laferrière (Adolphe-Louis-Fortuné), acteur, né à Alençon en 1806, mort à Paris en 1877. — (Coll. Pelay).
- 703 Lenormand (Marie-Anne-Adélaïde), né à Alençon en 1768, morte en 1843. — (Coll. Pelay).
- 737 Matignon (Jacques-Goyon de), né à Lonrai (Orne), mort en 1597. — (Coll. Pelay).
- 739 Mayenne (Charles, duc de), né à Alençon en 1554, mort en 1611. — (Coll. Pelay).
- 741 Médavy (François Rouxel de) né au château de la Motte en 1604, mort en 1691. — (Coll. Lormier).
- 747 Mézeray (François-Eudes de) né à Ry en 1610, mort à Paris en 1683. — (Coll. Pelay).
- 780 Poulet-Malassis (Paul-Auguste), né à Alençon en 1825, mort à Paris en 1878. — (Coll. Pelay).
- 782 Pouqueville (François-Charles-Hugues-Laurent), né au Merlerault en 1770, mort à Paris en 1838. (Coll. Pelay).
- 786 Puisaye (Joseph, comte de), né à Mortagne, le 6 mars 1755. — (Coll. Pelay).
- 789 Rancé (Armand-Jean le Bouthillier de), né en 1626, mort en 1700. — (Coll. Pelay).
- 837 Valazé (Charles-Eléonore Dufriche de) né à Alençon en 1751, mort en 1793. — (Coll. Pelay).
- 847 Villedieu (Marie-Catherine Desjardins, dame de), née à Alençon en 1632, morte en 1692. — (Coll. Pelay).

RENÉ GOBILLOT

BIBLIOGRAPHIE

Un Homme d'Aujourd'hui. Le Baron Amaury de la Barre de Nanteuil, par le Vicomte du MOTÉY. Lauréat de l'Institut. — Paris, Jouve et Cie, éditeurs, 1911, in-8° de 352 pages, avec illustrations hors texte.

Il y a eu trois ans, le 2 Novembre dernier, qu'après un séjour de quelques mois, au cimetière d'Arçonnay, le corps d'Amaury de Nanteuil recevait une sépulture définitive dans la chapelle de son château de la Chevalerie. Ce n'est pas en lui, que se réalisera la prophétie jetée par le Psalmiste aux hommes frivoles, curieux de vanités, avides de gloriole et de popularité à tout prix : *Periit memoria eorum cum sonitu*. Devant Dieu : ses œuvres; devant les hommes : un livre, glorifieront son souvenir. Ce livre de M. le Vicomte du Motéy : *Un homme d'aujourd'hui*, restera. Son intérêt n'est point cherché dans le récit de faits captivants, ou de menus détails d'existence adroitement grossis.

Amaury de Nanteuil mourut jeune. Il n'occupa point de situation particulièrement en vue. Une incursion dans la politique locale très passagère, hasardée dans une pensée de dévouement, sans enthousiasme et avec peu d'illusions, je l'imagine, — la restauration très étudiée d'un manoir de famille, la présidence et même l'initiative de diverses œuvres catholiques, une situation de fortune considérable pour le quartier, la publication d'un volume et de quelques pièces fugitives : voilà tout ce qui a pu frapper ceux du dehors. En réalité, ce serait peu. Son biographe a eu le bon goût de ne pas insister sur ces détails, plus que de mesure.

Amaury de Nanteuil fut un penseur aux aperçus touchants et très élevés, un chef de maison et un père modèle, alliant une très grande simplicité d'abord à une conception

très ferme de l'autorité, à la dignité de la tenue, l'élégance du ton, la noblesse des sentiments. Artiste de goût très affiné, il s'adonnait avec égal succès aux études économiques, à l'histoire de la diplomatie, à la peinture et à la poésie. Son âme aux aspirations d'apôtre, sa vie intérieure toute de générosité et de délicatesses exquises, sa compréhension chrétienne de la souffrance, sa patience toujours souriante et résignée devant la douleur, laissent entrevoir dans l'abandon de ses lettres, l'une de ces personnalités que l'on envisage avec étonnement, d'abord, puis vénération.

Le dimanche, 3 Mars dernier, à Alençon, dans la Maison Paroissiale de Saint-Pierre de Montsort, un jeune homme, M. Marcel Leboucher, captivait jusqu'à l'émotion un auditoire très varié, en lui révélant la vie d'une Alençonnaise, dont il y a peu d'années, presque tous ignoraient l'existence. Sur la terre, Thérèse Martin passa 24 ans seulement, dont huit années furent cachées derrière les grilles voilées d'un Carmel. Et cependant cette vie toute intérieure présentée par elle-même en un récit très candide a provoqué d'extraordinaire effets dans le monde chrétien. Ces effets se sont traduits et se traduiront longtemps par des élévations et des perfectionnements d'âmes incroyables.

Telle sera dans une mesure assurément plus restreinte la vie d'Amaury de Nanteuil. M. du Motey s'est effacé devant son héros : il nous laisse l'écouter lui-même. L'impression qui ressort de ce tête-à-tête est fortifiante et douce au delà de toute expression. Ceux qui auront pensé lire un livre comme les autres livres auront été déçus. Comment un journaliste et un historien tel que M. du Motey a-t-il eu l'idée d'écrire une biographie, qui ne touche que de loin aux problèmes sociaux et aux préoccupations actuelles de la politique, — qui n'apprend rien de neuf sur la chronique ancienne du pays et ne se rattache aucunement à l'histoire générale ? — Mystère, pour quelques-uns.

Cependant ces livres-là, quand il s'y attache, autant et mieux que beaucoup, M. du Motey sait en écrire. Pas n'est besoin de l'affirmer à ceux qui ont lu son *Guillaume d'Orange*, et tout dernièrement *Un Héros de la Grande Armée*. Les autres peuvent s'en convaincre, lorsque les récompenses

les plus appréciées des Sociétés savantes, et les grands prix de l'Académie viennent classer officiellement le mérite de telles œuvres.

Pourtant, j'estime que si ces derniers ouvrages sont appelés à un succès plus grand dans le monde des lettres, la *Vie d'Amaury de Nanteuil* (1) vaut davantage, par la supériorité de beauté morale qu'elle met en lumière, et un élan vers l'idéal qu'elle suscitera nécessairement dans les esprits attentifs et généreux.

L'abbé A. DESVAUX.

(1) Voici l'indication des Articles bibliographiques où il a été rendu compte précédemment d'*Un Homme d'Aujourd'hui* :

- La Croix de Paris*, 14 juin 1911, anonyme.
- Le Noël*, 15 juin 1911, important article du Directeur.
- L'Indépendant de l'Orne*, 18 juin 1911, signé : René Guérin.
- Le Journal d'Alençon*, 22 juin 1911, Gaston Delahaye.
- Le Petit Patriote*, 6 juillet 1911, Roger de Beauregard.
- La Correspondance Hebdomadaire*, 4 juillet 1911, anonyme.
- L'Avenir de Lot-et-Garonne*, 7 juillet 1911, de Jaudounenc.
- L'Action Française*, 12 juillet 1911, anonyme.
- Le Bulletin de l'Union Bas-Normande*, juillet 1911, signé : Baron Jules A. des Rotours, — plus des mentions bibliographiques dans de nombreux journaux.

Le Gérant : F. GRISARD.

IV

Lettres de Missionnaires intéressant le département de l'Orne ⁽¹⁾

fol. 366.

**Lettre du V. P. GABRIEL d'Alençon
au R. P. RAPHAEL de Nantes.**

De Baruth ce 8 juin 1639.

A présent nous ne scavons soubz la direction de qui nous sommes. Le R. P. Joseph estant mort, quelquns nous mandant de France que le T. R. P. Leonard qui estoit commissaire avec le R. P. Joseph en continuoit la charge, et d'ailleurs nous recevons nouvelles que dans Rome a esté présenté requeste à Sa Sainteté, et à la Sacrée Congrégation, que le V. P. Hyacinthe de Paris les gouvernast en la place du R. P. Joseph, nous desirerions pour beaucoup de raisons que la conduite fust entre les mains des RR. PP. Provinciaux ou quelqu'un qui eust esté en la charge, pour plusieurs inconveniens qui peuvent arriver, q'un qui ne cognoist que peu ou point les Religieux qui sont en ces cartiers en aye la conduite. A present tous ceux de cette custodie de la Palestine sont de la province de Bretagne, excepté le V. P. Guillaume de Beaufort qui est notre supérieur. Pour ce qui est du bien

(1) Extrait du ms. nouv. acq. franç. 10.220 de la Bib. nat. de Paris. On trouvera des notices, relatives aux religieux mentionnés, dans la *Correspondance de Peiresc avec les Capucins*, publiée par le P. Apollinaire de Valence, et dans *La France Catholique en Orient* du P. Hilaire de Barenton.

et du profit que l'on y peut faire, je croy que le V. P. Jacques de Croyon vous en aura peu informer.

Ceux qui scavent la langue ne manquent pas d'employ s'ils veulent aller prescher les maronites : mais a present il n'y a que les VV. PP. Michel et Brice de Rennes qui puissent le faire, pour moy j'avois travaillé à la prendre (*sic*) et commençois à en scavoir suffisamment pour aller preschotter par les villages, mais je suis arresté d'un autre costé qui est que je n'ay obédience de predicateur ; ce qui m'oblige de demeurer à la maison et y passer mon temps comme je puis.

Pour le V. P. *Augustin de Saint Per en Rets*, il s'en est allé aux Indes avec un certain Evesque indien, qui a passé par icy s'en retournant de Rome aux Indes en qualité de Commissaire ou Visiteur Apostolique ; il dit que les indiens sont très disposés à recevoir la foy catholique ; et que le plus grand empeschement qu'il y ayt, est la grande aversion qu'ils ont aux espagnols qui les traictent avec beaucoup de tyrannie, et faute de bons ouvriers pour les instruire tant d'exemple que de parolles. Pour les Peres Jesuites il dict qu'ils n'y ont pas beaucoup de croyance, à cause singulierement de leur avidité à amasser des richesses. C'est pourquoy le susdict Evesque qui estoit allé exprès à Rome, ainsi qu'il dict cette seconde fois pour donner advis de l'estat du Cristianisme dans ces cartiers, supplia Sa Sainteté et la Sacrée Congrégation d'y envoyer des Capucins, disant qu'il n'y avoit aucuns Religieux dans l'Eglise de Dieu si propres pour la conversion des indiens que les Capucins, et en effect le Pape luy avoit accordé sa requeste, et permis de mener avec luy des Capucins ; mais le Cardinal nostre protecteur s'y opposa, à cause que les Supérieurs majeurs ne pouvoient pas aller faire la leurs visites, nonobstant en passant par icy, et voyant nos facultés qui sont en général pour le Levant, il dist que cela estoit suffisant et prescha si bien que le V. P. Augustin qu'il s'en est allé avec luy avec le V. P. Pierre de Pi[ti]viers et frère Charles de Nevers ; nous n'avons encor appris aucunes nouvelles d'eux depuis leur départ.

L'on nous mande aussi du Cayre qu'ils n'ont encor appris aucunes nouvelles des VV. PP. Agathange de Vendosme et Cassien de Nantes, qui estoient allés en Ethyopie, du

depuis qu'ils sont allés il estoit passé des Cordeliers que la Sacrée Congrégation avoit aussi envoyés en Ethyopie, lesquels estants sur le Nil pour leur voyage, un d'iceux nommé le P. Virgoletta voyant les belles fleurs sur le bord voulut se mettre à terre pour en cueillir, ce que faisant il fut surpris de deux larrons qui estoient cachés là proche, lesquels le despouillèrent entièrement, et l'emmenèrent avec eux dans le desert, là où estans, ils l'attachèrent à un arbre pendant qu'ils se mirent à dormir, mais pendant qu'ils dormoient il trouva l'invention de se deslier, et prist un bon baston duquel il les traicta si mal qu'il les laissa morts sur la place, et puis s'en est revenu le mieux qu'il a peu au Caire. Je ne mande rien à Vostre Révérence de ce qui se passe du costé de la Perse, parce que je crois que le V. P. Michel Ange qui est à présent Supérieur en Bagadet vous le mandera amplement et mieux que moy.

Mon R. P. depuis la precedente escrite, j'ay receu une lettre du V. P. Sylvestre de Saint-Aignan qui est à present Superieur au Caire, lequel me mande qu'ils ont receu nouvelles que les VV.PP. *Agathange de Vendosme*, et *Cassien de Nantes*, estants arrivés à la premiere ville d'Ethyopie, furent emprisonnés par le Gouverneur de la ville, qui est beau frère du Roy d'Ethyopie pour avoir espousé une sienne sœur, lequel trouvant sur eux une lettre adressante au Roy de la part du Patriarche des Cophtes, lequel les recommandoit au susdict Roy, et le prioit de chasser de sa maison un certain hœrétique hollandois qu'y estoit allé il y a quelques années, et qu'y semoit une mauvaise doctrine. Le Roy ayant receu cette lettre manda que l'on les mist en liberté, et qu'il desiroit les voir. Mais allants vers la ville ou estoit le Roy ils ont esté tuez par les chemins ; l'on croit que ça esté par les menées de cet heretique, qui avoit le vent que ces PP. venoient, et qu'il apprehendait extremement (*sic*), parce qu'ils luy avoient desia faict bonne guerre lorsqu'il estoit dans l'Egÿpte, et vouloit semer sa doctrine parmy les Cophtes. De plus l'on mande qu'à present les Ethyopiens ont une telle aversion à l'Eglise Romaine, qu'ils ont abbatus toutes les eglises qu'avoient faict édifier les PP. Jesuistes.

fol. 377.

Du même au même.*De Baruth 2 octobre 1639.*

Pour ce qui est de nostre mission, nous n'avons receu aucunes nouvelles de l'ordre que l'on y aura mis depuis la mort du R. P. Joseph de Paris : ce qui nous estonne beaucoup, quelques particuliers mesmes nous mandants qu'ils croient qu'il nous en faudra retourner, a quoy nous serons bien contraincts si personne ne prend soing de nous, et ne prend la charge de gouverner les missions. Neantmoins nous pourrions vivre icy sans avoir besoing que l'on nous envoyast grande chose de la chrestienté. Du costé de la Mesopotamie et à Bagdat ils ont aussi commencé a ne vivre rien que d'aumosnes. Ce que nous aurions plus besoing a present c'est de Religieux, et que l'on determinast si l'on veut que nous quittions les lieux ou l'on ne peut pas vivre d'aumosnes. En tout ce cartier il n'y a que Cypre ou ils vivent d'argent, encor qu'ils ne facent pas grande despance.

Pour le bien que l'on faict icy il est plus grand qu'il ne paroist, et ne sert pas peu aux pauvres chrestiens de ce pays pour les confirmer en leur croyance et les y maintenir que l'on les presche et exhorte quelques fois, y ayant bien peu de leur nation qui le puissent ou veuillent faire, et dans les persecutions tous leurs prestres sont les premiers qui s'en fuyent, et sans nous plusieurs d'eux mourroient sans recevoir les Sacrements de l'Eglise, de plus on sert a beaucoup d'autres que je ne puis nommer : outre qu'il y a quantité de françois et venitiens auxquels nous administrons les Sacrements selon la nécessité.

Je vous avois mandé comme le V. P. Augustin estoit allé avec un evesque indien jusques a Bagdat en dessein d'aller avec luy aux Indes, mais estant a Bagdat cet esveque n'a voulu mener le susdict Père Augustin, disant qu'il ne se pouvoir pas accommoder a son humeur, et a pris en sa place le V. P. Zenon de Baugé, qui s'est joint avec le V. P. Pierre de Piviers, qui estoit parti avec le V. P. Augustin, et ont pris le chemin des Indes par Balzara ou ils se doivent embarquer;

pour le P. Augustin il est allé à Hispahan en dessein de se joindre au V. P. Valentin qui avoit reçu obédience du R. P. Joseph avant sa mort pour aller au royaume du Grand-Mogor. Les PP. Jésuites font courir le bruit que leurs PP. ont convertis et baptisés grand nombre de chinois, je crois que nos PP. d'Alep qui vous écrivent, et qui sont ceux qui nous l'ont mandés, vous le manderont aussi, et les autres particularités.

Pour nos Peres qui estoient allés en Ethyopie, je vous ay desia mandé par mes precedentes comme les nouvelles estoient venues qu'ils avoient esté tués sur les chemins, depuis ce temps là nous n'en avons rien appris : ce qui fait croire que cette premiere nouvelle est vraie.

fol. 433.

Du même au même.

De Tripoli 11 mars 1640,

J'ay reçu celle dont il vous a plu m'honorer en datte du 10 juin 1639 avec l'obedience de predicateur, dont je vous remercie très humblement; pour les autres, que vous dictes m'avoir esté envoyées, je n'en avois eu ny vent ny nouvelles. Nous avons tous une obligation singulière à Vostre (*sic*) Reverence du soin particulier et du zele qu'elles [deploie] pour nos missions et moy plus spécialement que tous. Je vous remercie aussi des bonnes nouvelles de nostre province dont il vous a plu me faire part, pour l'estat de nostre mission, je ne scay encore qu'en mander jusques a ce que nous voyons l'ordre et la disposition que l'on y mettra ; car pour vous dire franchement, nous sommes un peu dans le désordre, et la confusion depuis la mort du R. P. Joseph a cause que le V. P. Guillaume nostre Superieur en ce cartier a envoyé la plus part des Missionnaires de chacun son costé, si bien qu'a present nous sommes obligés de rester la plus part du temps seul à seul avec beaucoup d'incommodités.

Pour ce qui est du bien que l'on fait, et que l'on peut faire, premierement l'on ne sert pas peu a maintenir les Maronites dans l'obeissance qu'ils rendent à l'Eglise Romaine,

on les instruit, presche, confesse, et console dans leurs adversités. Ils nous aiment fort, et nous ont en grand estime quoy qu'il y ayt un peu de jalousie de la part de leurs prelatz voyans que nous sommes mieux venus qu'eux.

Nous parlons aussi librement avec les Grecs, et les Jacobites, qui nous ont aussi en grand estime. L'on leur persuade facilement tout ce que l'on veut pour ce qui est d'y donner leur consentement, mais pour les faire mettre la main a l'œuvre et les faire quitter leur secte il n'y a pas moyen, ils nous disent communement qu'ils recognoissent le Pape pour estre Souverain Pontife et dans la vraye chere de Saint-Pierre et qu'ils ne scavent aucune distinction entre eux et nous ainsi par le simple peuple, pour leurs prestres et religieux, il y a quelques uns qui maintiennent les opinions de leur secte mais plustost par pure opiniastreté que pour aucune raison qu'ils vous puissent apporter. Les autres confessent ingenüement que nous sommes dans le vray chemin, et qu'eux ont fort manqué de se séparer du Chef de l'Eglise, mais que cette reunion depend principalement de leurs prelatz.

A sur ce que dessus je voudrais bien scavoir l'advis de Vostre Reverence, scavoir s'ils sont obligés de quitter leur secte, ou s'ils peuvent recevoir les Sacrements de leurs prestres, croians neantmoins la Souveraineté du Pontife Romain et tout ce que croit et enseigne l'Eglise Romaine et si l'on doit absoudre comme heretiques ceux qui viennent à nous, et disent n'avoir jamais sceu aucune différence entre eux et nous.

Ce qui empescha principalement que plusieurs des susdicts sectes, c'est la crainte des avanies que l'on appelle en ce païs icy, c'est a dire des pertes que leur feroient souffrir les tures, parce qu'il n'est pas permis de changer d'une secte a l'autre et si quelqu'un en change les autres de la mesme secte les vont accuser et deferer aux tures, l'on leur presche mesmes dans leurs églises et nous escoutent volontiers.

Le R. P. Brice a presché deux fois dans l'église des Jacobites apres lesquelles la plus part se vouloient ranger a la secte des Maronites. Il a aussi presché aux Grecs dont plusieurs sont aussi touchés et esmeus a changer la secte.

Mais une autre difficulté est que s'il y en a plusieurs qui le facent leurs Evesques et Curés ne nous permettront plus

de prescher dans leurs eglises a cause que ce sont autant de brebis dont ils n'auront plus de toison ce qu'ils désirent plus que le salut de leurs ames, car le vice qui regne plus en ces cartiers et principalement dans les ecclesiastiques c'est l'avarice et en consequence, qui est la cause qu'ils font plus d'estime de nous que d'eux et de voir que nous cherchons ny argent ny profit d'eux sinon le salut de leurs ames.

Un autre bien que l'on fait icy c'est pour les esclaves que l'on console et empesche-t-on plusieurs de se faire tures, et mesme de ceux qui se sont desia faicts tures l'on en convertist quelques uns que nous renvoyons dans leurs pays avec lettres testimoniales. Enfin les tures mesmes nous cherissent et nous ont en estime et croy que Dieu est tousiours glorifié par les Missionnaires, qui donnent bon exemple. J'ay entendu plusieurs foyes de mes propres oreilles quantité de tures dire en nous voyans : « sont ceux la vraiment, qui sont dans le chemin du Ciel, et la loy des chrétiens vaut mieux que la nostre », et autres semblables parolles.

Je vous ay desjà escrit comme il avait passé par icy un évesque indien qui avait demandé des Capucins avec luy et en a emmené trois. Le V. P. Augustin qui estoit des plus portés a cette mission estoit allé avec luy en ce dessein jusques a Bagdat ou le susdict évesque changea de resolution. Pour ce qui est du P. Augustin disant qu'il ne se pouvoit pas accommoder avec son humeur ce qui ne fut pas capable de l'en divertir mais prist le chemin de Hispaan pour y aller joindre le V. P. Valentin d'Angers qui avoit receu obediencie du deffunct R. P. Joseph pour y aller, mais le susdict P. Augustin est mort par les chemins a deux ou trois lieux de Chiras.

Je ne scay pas quelle disposition l'on met pour les missions, et pour les lieux que nous avons. Pour mon particulier mon sentiment est, et me semble qu'il seroit mieux de prendre moins de lieux, et y estre au moins trois ou quatre religieux a chacun, d'ou l'on pouroit aller exercer sa Mission d'un costé et d'autre, que non pas d'avoir quantité de maisons, ou l'on est la plus part du temps seul. De plus je croy qu'il est necessaire d'avoir un frere laic en chaque maison, pour tous les petits services de la maison, a quoy ne se peuvent arrester les missionnaires et faute de quoy la plus part

des choses se perdent, outre mille incommodités que l'on en souffre, et surtout je prie nostre bon Dieu de nous donner un bon superieur, qui aye du gouvernement et de la conduite, ce qui nous est autant ou plus necessaire icy que dans la chrestienté, ou tous les ans se tiennent les chapitres et ou l'on peut remedier aux manquements des superieurs.

fol. 459.

**Lettre du P. ANGE de Mortagne
au R. P. RAPHAEL de Nantes.**

De Paris ce 23 may 1640,

Mon R. P. tres humble salut en N. S.

Pour response a celle de Vostre Reverence je luy diray que si tous avoient son zele les missions en iroient mieux, mais la prolongation qu'on apporte a donner secours aux missionnaires et a diviser les stations entre les deux provinces ruinera ce bon œuvre et je croy que les aulheurs auront des comptes a rendre de cela. La Congrégation a donné ordre icy de luy faire scavoir comme on se comportera en ces affaires, et que si l'on manque de faire son devoir qu'elle en fera faire des penitences exemplaires.

Quant aux poincts que touche Vostre Reverence sur le premier il n'y a que Babylone et Hispahan qui vivent grande partie par le secours des aumosnes du roy, combien que les Peres ont tousiours faict esperer que peu a peu ils accoustumeront les chrestiens a les assister. C'est l'intention de la Congregation et du Pape de vivre comme ils font. Nos PP. d'Angleterre vivent purement d'argent et le dispensent eux mesmes. Vos Reverences s'en peuvent esclarcir a Rome.

Je ne scache pas que les missions qui sont destinées pour Touraine et Bretagne soient endebtées, au moins que fort peu de chose et croy qu'il y a beaucoup de reste a Hispahan.

Pour la pension du roy de six mille livres elle n'a point encore manqué d'estre payée; elle ne l'est que l'an apres, mais cela ne faict rien, car il est encore deub de l'an mil six cent trante et neuf quatre mille cinq cent livres, que j'espere faire

payer quand on en aura besoin et seroit bien a propos que V. R. deputast ici un seculier pour toucher sa part, et qu'elle priast le R. P. Leonard de trouver bon qu'il reçoive le tiers de la dicte pension pour vostre province de quoy il m'a asseuré depuis peu ; deux mille livres bien mesnagées seront suffisantes d'entretenir vos missions, et si je scavois vostre lot je vous esclarcirois davantage. Le deffunct R. P. Joseph a eu crainte d'engager sa conscience de demander un benefice pour cela. Il avoit remis à avoir l'opinion du R. P. General. Il y a crainte qu'on en abusast et que ce fust une dangereuse introduction ; cette pension establee on ne manquera pas, si on faict bien son devoir aux Missions.

J'ay envoyé il y a bien quinze jours un passeport selon que demandoit Vostre Reverence. Je ne pense pas que vos PP. puissent aller en Guinée par Hollande. Je vous supplie de me croire mon R. P. vostre très humble et obéissant serviteur en N. S.

F. ANGE DE MORTAGNE, CAP IND.

fol. 634.

**Lettre du V. P. BARNABÉ d'Alençon
au R. P. RAPHAEL de Nantes.**

De Malte ce 25 juin 1641.

Mon Reverend Pere Vostre Sainte Benediction pour humble salut. Estant arrivé à Malte le 22 de ce mois j'ay creu estre de mon obligation de vous faire scavoir de nos nouvelles. Nous nous portons fort bien graces à Nostre Seigneur. N'ayant point encore reçu aucune incommodité de mer, nous partismes de Marseille le jour de Saint Barnabé dont je fus extremement consolé de voir que nous commençons nostre voyage par mer le jour de feste d'un saint dont j'ay l'honneur de porter le nom et qui est Apostre du lieu ou je m'en vas demeurer, ce qui me donne esperance que Nostre Seigneur benira nostre voyage. Nous avons eu un grand calme, ayant esté 12 jours a faire trois cent lieues, nous apprehendions extremement six galeres de barbarie, qui estoient proche de Sicile a faire des courses, mais graces a Dieu nous n'avons rien rencontré

qu'un gros vaisseau, lequel nous vint costoyer, et se mist en posture de nous vouloir attaquer. Nous nous disposâmes de l'attendre, nous fîmes des prières et mettre en bon estat tous ceux du vaisseau, pour moy je confessay le Capitaine qui est un des plus vaillants hommes de Marseille, un commendeur qui avoit toutes ses armes avec douze ou traize autres; le V. P. René estoit d'un autre costé a confesser d'autres marchands passagers, enfin tous deux nous les encourageâmes tellement qu'ils nous protesterent qu'ils ne craignoient plus aucun ennemy. Ce que le Pyrate voyant et qu'il n'y avoit rien a gagner pour luy que des coups, il nous quitta.

Nous avons appris en cette ville que les vaisseaux de Ligourne ont pris trois galeres de Tunis. Les galeres de Malte sont maintenant vers le Levant a faire des courses, nous avons sejourné en cette isle 3 jours, nous avons eu le contentement de voir toutes les ceremonies qui se firent le jour de Saint Jan en la grande eglise de Saint-Jan de Malte, nous y celebrâmes aussi le mesme jour la Messe. Nous partons d'icy le 25 de ce mois, j'espère que nous aurons fort beau temps, ayant le vent excellent. C'est ce que je vous puis mander, implorans l'assistance de vos saintes prières. »

Le V. P. Michel de Rennes dans une lettre datée de Saïde 26 aout 1637 (f. 370) adressée au R. P. Raphaël de Nantes, cite le V. P. Gabriel d'Alençon, son associé. Il demande que ses lettres de predicateur lui soient envoyées au plus tot, faute de ces lettres le P. Gabriel ne peut prêcher quoi qu'il sache assez d'arabe pour remplir cet office.

Le R. P. Bonaventure de Lude, lettre datée d'Alep 23 décembre 1639 (f. 389) adressée au R. P. Raphaël, écrit que le P. Gabriel d'Alençon est à Trypoli.

Le V. P. Brice de Rennes, lettre datée de Tripoli, 20 avri 1640 (f. 457) adressée au R. P. Raphaël, dit qu'il est seul, le P. Gabriel, son compagnon, l'ayant quitté pour assister le P. Pierre de Guingamp seul à Chypres.

P. UBALD D'ALENÇON.

V

Curieux Voyage d'une Abbessé d'Almenesches au XVIII^e siècle

Le bailli Jacques-François de Chambray, dont nous avons, naguère, esquissé la biographie, raconte lui-même, dans ses *Mémoires*, restés manuscrits, comment sa sœur Hélène-Marthe de Chambray, religieuse à l'abbaye de la Trinité de Caen fut nommée, en 1727, abbessé de celle d'Almenesches et son voyage pour aller prendre possession de ce riche bénéfice. C'est ce récit que nous sommes heureux d'offrir aujourd'hui à la *Société Historique et Archéologique de l'Orne* en reconnaissance d'avoir bien voulu nous admettre au nombre de ses membres distingués.

*
* *

L'an 1727 (1), au mois d'avril, écrit le Bailli (p. 373), le roi ayant nommé à l'abbaye royale d'Almenesches, vacante par la mort de Madame Marie-Madeleine de Rouxel-Médavy-Grancey, sœur du maréchal de ce nom, Madame Hélène-Marthe de Chambray (2), religieuse en l'abbaye royale de Sainte-Trinité de Caen, les gazettes et journaux suivant leur coutume en informèrent le public. Madame de Chambray après en avoir reçu les compliments et n'en ayant d'autre certitude que la voix publique prit le parti d'écrire à son Eminence Monseigneur le Cardinal de Fleury, qu'elle étoit

(1) Nous donnons le manuscrit du Bailli de Chambray tel que nous l'avons, sauf les fautes d'orthographe, comme un article au pluriel avec le nom au singulier, car il dit lui-même en tête de son travail :

« Le Bailly de Chambray a assemblé et composé cet ouvrage, qui n'a pas été sans peine ayant employé près de trois ans faute de pratique au grand art d'écrire, n'étant pas son talent comme bien on s'en apercevra au stile ce qui doit engager à luy passer volontiers les défauts qu'on trouvera, est qu'il faut considérer que cette application n'a été uniquement mise en œuvre que pour rendre compte pour ainsi dire à sa famille de sa bonne conduite à utiliser le talent que Dieu luy a donné qui ne s'est étendu qu'au commandement de la marine. » En un mot il fut avant tout un marin, la terreur des Turcs qui l'avaient surnommé le *rouge de Malte*, et non un écrivain.

(Cf. *Le Bailli de Chambray*, par M. l'abbé Ch. Guéry, aumônier du lycée d'Evreux).

(2) Fille de Nicolas II de Chambray et d'Anne Le Doulx de Melleville qui demeuraient à Evreux, paroisse Saint-Denis. Quinze enfants naquirent de leur union.

surprise d'apprendre par le public l'honneur que le roi luy avait fait de la nommer à l'abbaye d'Almenesches, et qu'aucun de ses ministres ne luy en eut donné avis. Voicy la réponse que luy fit M. le Cardinal :

« Il est vray, Madame, que le roi vous a nommée à l'abbaye
« d'Almenesches et j'ay été ravy de concourir à cette grâce.
« Tous les témoignages avantageux qui ont été rendus de
« vous à Sa Majesté, ne permettent pas de douter du bon
« choix qu'elle a fait. Je m'en étais remis à M. Millain qui
« a la feuille des bénéfices pour vous en informer, mais appa-
« remment que cela luy a échappé, et je profite avec plaisir
« de cette occasion pour vous assurer du respect avec lequel
« je suis, Madame, votre très humble et très obéissant ser-
« viteur, « LE CARDINAL DE FLEURY. »

Les prieure et religieuses d'Almenesches de leur côté écrivirent à Son Eminence pour le remercier de leur avoir procuré une abbesse aussi excellente. Sa réponse est datée de Versailles, le 15 may 1727 en ces termes :

« Je suis bien aise, Madame, que vous et votre commu-
« nauté soyez contentes de l'Abbesse que le roi vous a donnée ;
« Sa Majesté ne pouvait faire un meilleur choix pour le bien
« de votre maison, et je suis persuadé qu'elle ne contribuera
« pas peu à entretenir l'union et l'édification qui y règnent.
« Je serai toujours bien aise d'avoir des occasions de vous
« marquer, Madame, l'estime et la considération que j'ai
« pour vous. « LE CARDINAL DE FLEURY. »

Cette communauté fit en même temps une députation de leurs curés et chapelains à Madame leur Abbessse à Caen, pour luy présenter leurs respects avec une boîte dans laquelle étoit la croix et les bagues, et la supplier de ne point attendre ses bulles pour venir prendre possession de son abbaye où elle étoit désirée généralement ; qu'elles l'éliraient grande prieure en attendant, par un acte capitulaire qui luy donneroit la même autorité. Quoy que touchée de ces démarches gracieuses, elle fut conseillée de ne point accepter. Néanmoins quelque temps après elle ne put résister plus longtemps aux instances réitérées de ses religieuses. Elle manda au

marquis de Chambray (1), son frère aîné, qui se faisoit un plaisir de faire tous les frais de la translation et de ses bulles, de partir quand il voudrait, ce qu'il fit le jeudi cinq de juin en équipage honorable : alla coucher à la Commanderie de Saint-Etienne de Renneville (2), appartenant à l'ordre de Malte, le lendemain à Lisieux et le samedi à Caen où Madame de Tessé, abbesse de l'abbaye royale aux dames, où étoit Madame de Chambray, le reçut avec des marques de considération distinguée, son maître d'hôtel ayant eu ordre de loger et défrayer tout l'équipage.

Le lendemain, jour de la Trinité et fête de l'abbaye, Madame le fit entrer dans le couvent suivi seulement de son valet de chambre, où après l'avoir été saluer, et visiter ses appartements, elle le fit conduire par toute la maison qui est neuve et des plus belles du royaume. Il y a des morceaux d'architecture qui sont des chefs-d'œuvre, tel est le chapitre et le grand escalier. Il fut magnifiquement régalé à midy avec ses sœurs et plusieurs de leurs amies particulières. La maladie de Madame le priva de l'honneur de dîner avec elle. Le soir après avoir tout vu ce qu'il y a de plus curieux; comme la sacristie où sont de très riches et nombreux ornements et châsses de reliques magnifiques, après avoir pris congé de Madame et un entretien assez long avec elle, il se retira dans son appartement du dehors. Le lundi rentra dans le couvent avec la permission de Madame qui a les droits épiscopaux, y passa la journée, spectateur de la tristesse de toute la communauté de la perte qu'elle alloit faire et des pleurs des amies particulières qui comptoient ne s'en séparer que le lendemain.

Mais le marquis de Chambray pour le bien des uns et des autres fit ouvrir la porte et emmena subitement Madame sa sœur chez Madame la Présidente de Croizille, où elle coucha, et partit de Caen le lendemain dix de juin, alla coucher à Saint-Silvain chez M. le Curé qui l'attendoit. Elle y arriva d'assez bonne heure pour visiter les bâtiments de sa ferme et les halles. Saint-Silvain est une baronnie avec droit de marché tous les mardis, dépendante de son abbaye. Tous les

(1) C'étoit François-Nicolas de Chambray, colonel propriétaire d'un régiment d'infanterie (1702).

(2) Cf. *Les Commanderies dans le département de l'Eure (Renneville, Chanu, Bourgoult)*, par M. l'abbé Ch. Guéry, aumônier du Lycée d'Evreux. Evreux 1905, gr. in-8°.

habitants, ses sujets, vinrent au-devant d'elle sous les armes et firent plusieurs décharges. Le lendemain, mercredi, alla dîner chez Madame de Bénouville, mère de Madame la marquise de la Salle (1), qui étoit à une de ses terres sur le chemin et coucher chez M. de Tournay, gentilhomme distingué, qui l'en avoit priée et l'attendoit.

Le jeudi à Argentan chez M. de Bellegarde, parent de l'ancien amy cy devant mentionné (2) à la réception du chevalier de Chambray dans son ordre, où elle séjourna trois jours pendant lequel temps elle reçut les visites et compliments des plus distingués de la ville, visita quelques églises, le monastère de Sainte-Claire et la maison de Sainte-Marie qui est une annexe de son abbaye d'Almenesches, abandonnée depuis vingt ans à cause du dérangement qu'avoit causé feue Madame de Grancey, abbesse, dans les finances de la maison qui se trouvent encore assez en état pour espérer que, dans quelques années, Madame de Chambray sera en état, après quelques dépenses, de faire un détachement d'Almenesches pour occuper de nouveau cette maison de Sainte-Marie où elle mettra, comme par le passé, une prieure à ses ordres, s'y transportant de temps en temps, comme elle avisera bien être (3). La maison est belle et bonne, capable de contenir cinquante religieuses. Les cellules ainsi que l'appartement de Madame y sont toutes parquetées et lambrissées, l'église est fort jolîe, les jardins et enclos très beaux.

Le lundi, seize, Madame alla à Seez pour dîner chez Mon-

(1) Guillaume de la Salle, 28^e commandeur de Saint-Etienne de Renneville (1731-1740), grand Croix, mourut à Malte, âgé de 83 ans et laissa 40 mille écus maltais à son ordre, ce qui fait 5.000 pistoles d'Espagne, dit le bailli de Chambray. Il ajoute qu'il étoit encore Bailli, commandeur de Fieffes et ami du Grand Maître Manoel. Il blasonnait : *d'azur à deux éperons d'or, celui de la pointe contourné, ayant leurs dessous de gueules liés en cœur l'un avec l'autre d'un ruban de même.*

(2) Il s'agit du marquis de Bellegarde, voisin de Madame de Chambray et qui donna le conseil à cette veuve de faire entrer le jeune Jacques-François dans l'ordre de Malte. Il étoit commandeur de Saint-Louis, ancien colonel de dragons.

(3) Ce projet fut réalisé car Louis de Chambray, en 1739, fit imprimer à Evreux *Mémoire de la translation de l'abbaye d'Almenesche dans la ville d'Argentan*. D'après l'abbé L. Hommey cette translation fut la ruine d'Almenesches et le roi ayant ordonné à Madame de Chambray de se retirer dans celle d'Argentan elle abdiqua huit ans après en faveur de sa nièce Marthe-Gabrielle de Chambray, ne se réservant que 600 livres de rente sur son abbaye.

seigneur l'Evêque (1) qu'elle ne trouva point, il venoit de partir pour aller à Fontaine riant chez Madame la maréchale de Montesquiou qui n'en est éloigné que d'un quart de lieue. Elle prit le parti d'y aller dîner, d'autant mieux que c'étoit son dessein de faire visite à Madame la Maréchale sa parente. Elle y fut reçue avec grande joie. Monseigneur l'Evêque luy fit de gracieux reproches de ce qu'elle ne luy avoit pas fait savoir son dessein, et fit ce qu'il put pour l'engager à retourner à Seez coucher chez luy. Elle s'en excusa sur ce qu'elle étoit attendue à son abbaye avec quelques préparatifs de la part de ses religieuses et de ses sujets, dont, en effet, il en parut une partie à cheval, équipés militairement, dans l'avant-cour du château, à l'issue du dîner.

Madame la Maréchale ayant demandé ce que c'étoit on luy dit que c'étoit la compagnie de Madame l'Abbesse d'Almenesches qui demandoit permission de la saluer, ce qui leur fut accordé à condition qu'ils ne tireroient point. Madame la Maréchale, Monseigneur l'Evêque, Madame d'Almenesches, Monsieur son frère et toutes les dames et messieurs sortirent sur le perron pour voir défilér cette troupe de cavalerie. Le clergé d'Almenesches en tête, le militaire le sabre à la main, défila en saluant et se retira dans l'avant-cour où ils firent dans le même ordre leur décharge de pistolets.

Sur les cinq heures Madame l'Abbesse monta en carrosse pour se rendre à Almenesches qui n'est éloigné de Fontaine riant que de deux lieues et demye, sa cavalerie se partagea, moitié à l'avant-garde et le reste à l'arrière. Elle trouva de distance en distance des détachements d'infanterie commandés par un officier qui les distribuoit de même, et enfin aux approches de son abbaye parut le gros de l'infanterie en bataille, au nombre de cinq à six cents, tous bien armés et honnestement vêtus, chapeaux bordés et cocardes et les officiers en plumets, drapeaux aux armes de Madame (2), tambours, fifres, hautbois et autres instruments, le tout faisant grand bruit et militairement ordonné.

Cette milice fit sa marche jusques à la porte de l'abbaye où elle se rangea en haye pour laisser entrer les équipages

(1) C'étoit Dominique-Barnabé Turgot, mort en décembre 1727.

(2) Les de Chambray blasonnaient : *d'hermines sans nombre à 3 tourteaux*

dans la cour. Madame en descendant de carrosse eut la satisfaction de voir toutes les religieuses aux fenêtres luy marquer, chacune de son mieux, la joye particulière et leur empressement à courir à la porte du couvent la recevoir ; les unes se jettoient à ses genoux, les autres luy baisoient les mains et ses habits, et toutes les larmes de joye aux yeux. Madame les embrassa toutes avec de grands témoignages de reconnaissance, alla à l'Eglise saluer le Saint-Sacrement et ensuite se reposer dans son appartement où le reste de la journée se passa en la compagnie de toute la communauté. Toutes les milices, tant cavalerie que l'infanterie, fit plusieurs décharges au son des tambours et des instruments jusques au déclin du jour qu'ils vinrent prier le frère de Madame de leur faire l'honneur d'allumer le feu de joye préparé sur la place, ce qui fut exécuté avec une triple décharge de toute la mousqueterie.

L'abbaye d'Almenesches est une des plus anciennes, des plus nobles et mieux fondées du royaume. Quatre baronnies en composent le revenu qui peut être de dix-huit à vingt mille livres de rente. Elle fut fondée en sept cens par Sainte Opportune et par la bienheureuse Lantilde(1). Elle fut détruite depuis par les guerres et rétablie par Roger de Montgommery l'an mil soixante par une espèce de restitution. Elle est située à deux lieues d'Argentan, trois de Séez et quarante cinq de Paris. Neuf cures sont à la nomination de l'Abbesse, dont moitié valent trois à quatre mille livres de revenu. La maison peut loger soixante religieuses. Toutes les cellules sont parquetées et lambrissées, les jardins grands et bons ; grandes et belles pastures chargées d'arbres fruitiers. L'église peut passer pour belle ; les ornements en sont magnifiques ; il y a plusieurs reliques considérables, entr'autres le chef en entier de sainte Opportune fort révééré dans le païs et qui a fait quantité de miracles.

Abbé CH. GUÉRY

Aumônier du Lycée d'Évreux

de gueules 2 et 1, sur fond d'argent. Le Bailli de Chambray portait : écartelé, au 1 et 4 d'or avec hermines sans nombre à 3 tourteaux de gueules 2 et 1 ; et au 2 et 3 d'or à l'aigle éployée de gueules, armée et becquée d'azur, qui est de LA FERTÉ-FRESNEL. Devise : Tegit nidum majoribus alis.

(1) Sainte Lantilde, tante de sainte Opportune. (Cf. l'abbé L. Hommey *Histoire générale de Séez*, t. I, page 255 et suivantes).

PROCES-VERBAUX

Séance du Samedi 3 Février 1912

Présidence de M. Henri TOURNOÛER, Président

L'an 1912, le 3^e jour de février, la Société Historique et Archéologique de l'Orne a tenu séance, au manoir de la Dormie, à l'occasion du centenaire de la naissance, en ce vieux logis familial, de son fondateur et premier Président, M. Léon de la Sicotière.

La veille au soir, avait eu lieu, à 2 heures, à la maison d'Ozé, une réunion des membres du bureau et du comité de publication, pour examiner plusieurs questions concernant le Musée, l'impression du Bulletin et les engagements à débattre avec l'imprimerie.

Le samedi matin, à 9 heures et demie, une messe fut célébrée en l'église Notre-Dame d'Alençon pour M. de la Sicotière, par M. le Curé de Saint-Pierre de Montsort, secrétaire de la Société. A cette messe étaient présents : MM. l'archiprêtre de Notre-Dame, les chanoines Bodin, Dupont, Poirier, Louvard, l'abbé Letacq, l'abbé Sornin, plusieurs autres prêtres de la ville et des environs, une assistance choisie de sociétaires, de parents et d'amis de la famille de La Sicotière.

A la suite de cette cérémonie religieuse, l'assistance se rendit en cortège au cimetière Notre-Dame, où une couronne fut déposée sur le tombeau de M. de la Sicotière, au nom de la Société par M. le Président qui prononça quelques paroles émues à la mémoire de celui que nous venions honorer. Le *De Profundis* fut ensuite récité par M. l'abbé Desvaux.

Après cet hommage collectif, visite fut faite aux tombes des personnages les plus marquants inhumés dans ce cimetière : Dom Geronimo Mérino, le célèbre curé improvisé général espagnol, comme le porte son épitaphe fastueuse, *imperator exercitus Hispaniæ*, puis à celle du général Bonnet. Singulière coïncidence, ces deux hommes qui s'étaient combattus ardemment au temps de l'invasion en Espagne, vécurent longtemps porte à porte sur leurs derniers jours, et leurs tombes sont distantes de quelques mètres seulement.

Dans un autre quartier du cimetière, la tombe exagérément simple, en pseudo-gothique, de M. François, ancien curé du Mage, député du Perche aux Etats Généraux de 1789, exilé pour sa fidélité aux principes catholiques, devenu curé de Notre-Dame d'Alençon au Concordat, décoré par Napoléon 1^{er} en personne lors de son voyage à Alençon en 1811, et mort en 1813. Il avait été primitivement inhumé dans le cimetière de Saint-Blaise, et fut rapporté au cimetière actuel, lors de la suppression du premier. Un de nos confrères, M. le Baron J. des Rotours a relevé les inscriptions de ces diverses tombes.

Un repas en commun à l'Hôtel de France a réuni un certain nombre de sociétaires.

Sur les 2 heures, voitures et automobiles ont transporté ceux-ci et d'autres encore au Manoir de la Dormie, en Valframbert, où M. le Baron et M^{me} la Baronne de Sainte-Preuve nous ont accueilli en cette demeure de famille.

Après la visite de la maison, **M. Tournouer** ouvrit la séance, qui se tint dans le salon décoré de fleurs et de plantes vertes et réjouit par les rayons d'un soleil plus que printanier.

Etaient présents, ainsi qu'en font foi les signatures apportées sur le registre des séances :

M^{me} la baronne DE SAINTE-PREUVE, M^{me} Henri Tournouer, la baronne Freddy DE SAINTE-PREUVE, M^{me} Gobillot, M^{me} Lebourdais, M^{lle} Robet; MM. René de Beauregard, Roger de Beauregard, Brouard, l'abbé Desvaux, de Farcy, Max Fazy, Gabriel Fleury, René Gobillot, Paul Harel, Georges Hommey, Lebourdais, Mézen, le vicomte

DU MOTÉY, Paul ROMET, le baron Jules DES ROTOURS, le baron DE SAINTE-PREUVE, l'abbé TABOURIER, TOMERET, Henri TOURNOUER, TRIGER, le R. Père UBALD D'ALENÇON, VALLÉE, WICKERSHEIMER.

Plusieurs autres sociétaires ont négligé de donner leur signature.

M. le Président donne ensuite lecture des lettres d'excuses. La plupart renferment un hommage de sentiments très délicats à la mémoire de M. de la Sicotière.

Se sont ainsi excusés : M. Paul DE LA SICOTIÈRE, M. et Mme LE MESNAGER, Mme Gustave LE VAVASSEUR, Mme DU CAMPART, MM. ADIGARD, BARON, BESNIER, DE LA BILLARDIÈRE, DE BRÉBISSON, DE LA BRETECHE, l'abbé BOISSEY, DE BROC, Pierre DE CÉNIVAL, CHARTIER de Mortagne, le marquis DE CONTADES, Georges CRESTE, DESHAYES, DESCOUTURES, l'abbé DESMONTS, DINGREVILLE, le chanoine DUMAINE, Louis DUVAL, le R. P. FDOUARD D'ALENÇON, le marquis DE FROTTÉ, FONTAINE, GERMAIN-LACOUR, GILBERT, l'abbé GOBLET, l'abbé GODET, l'abbé GUERCHAIS, GUILLAUME, KERSCHNER, LEBOUCHER, l'abbé LEGROS, LOUVEL, le baron DE MACKAU, DE LA MAHÉRIE, le comte LE MAROIS, l'abbé MACÉ, Charles NORMAND, PARMENTIER, l'abbé PAYSAN, PERNELLE, PRIMOIS, Louis RÉGNIER, M. et Mme Charles ROMET, le Comte RØDERER, SALLES, l'abbé SORNIN, le comte DE SOUANCÉ, le comte DE VIGNERAL.

Lecture est faite du procès-verbal de la dernière séance. Il est adopté.

M. le baron des Rotours à propos de la mention faite de la famille de la Boderie, par M. le chanoine Bricon, dit que M. de la Ferrière a consacré tout un volume à cette famille.

M. le Président signale les réparations qui sont en voie d'exécution à l'église Notre-Dame, à propos d'une réclamation faite à la dernière séance, par M. le vicomte du Motey. Il donne ensuite lecture d'une lettre de M. Bridrey, envoyant des remerciements pour son admission dans la Société.

MM. Bridrey, d'Argentan, et Mouchel, présentés en dernière séance sont admis dans la Société.

MM. Tournouër et le vicomte du Motey présentent aujourd'hui la candidature de M. Grisard.

MM. l'abbé Sornin et Primois, celle de M. Jules Gaudeau, de Bocquencé.

MM. l'abbé Desvaux et Paul Romet, celle de M. Emile Brouard.

M. Gilbert demandant depuis longtemps d'être déchargé de ses fonctions de trésorier, elles seront désormais remplies par M. Brouard, et M. Gilbert restera dans le bureau avec le titre de trésorier honoraire, qui lui est décerné par acclamation en reconnaissance de sa longue et compétente collaboration.

M. l'abbé Bidard, actuellement curé de Touquettes, sollicite sa réintégration dans la Société, dont il était démissionnaire depuis deux ans. Il avait été admis le 30 mai 1908, sur la présentation de MM. l'abbé Ambroise Guérin et l'abbé Desvaux.

M. le Président fait part de la mort de deux sociétaires survenue depuis la dernière réunion.

M. le Dr Bidard-Huberdière, qui fit à l'excursion de 1901, un aimable accueil en son château de la Bérardière, près Saint-Bômer. Pendant la guerre de 1870, il avait eu à remplir comme médecin militaire, un rôle important. Il en a raconté les péripéties en des mémoires intéressants. Le Dr Bidard-Huberdière qui appartenait à la Société depuis son origine, était né en 1826.

M. de Frileuze s'était fait inscrire parmi nous, en 1901, lors de l'excursion de Domfront, à laquelle il prit part.

C'était un artiste et un lettré.

M. Tomeret, à propos de la lettre de M. Baron, signale que M. de la Sicotière a été, pendant fort longtemps, président de la Commission d'examen des instituteurs. Sa grande bienveillance l'avait rendu très populaire parmi eux.

M. le Président fait en quelques mots l'éloge de M. de La Sicotière et rappelle ce qu'il fut pour notre Société. Il émet

en outre l'idée de faire connaître notre fondateur par la publication de sa correspondance, projet qui pourrait être également réalisé pour MM. Gustave Le Vavas seur et de Contades. Il fait appel aux personnes qui pourraient communiquer des spécimens de cette correspondance.

M. le vicomte du Motey demande communication pour le journal *l'Indépendant* du discours de M. le Président.

M. l'abbé Desvaux parle d'un dossier fort intéressant que lui a communiqué naguère M^{me} la baronne de Sainte-Preuve. C'est une série de notes écrites par M. de la Sicotière lui-même sur quelques-uns de ses travaux, et surtout sur des projets de travaux qu'il n'a pas terminés ou qui n'ont pas été imprimés. Il y aurait grand intérêt à mettre ces diverses notes en ordre et à les publier.

M. le Président dit que cette année le portrait de M. de La Sicotière servira de frontispice à la couverture du Bulletin.

M. Brouard lit le compte-rendu financier de la gestion 1911. Il est approuvé.

M. le Président annonce que l'imprimeur augmente les prix de composition, et porte de 55 francs à 63 francs le coût de la feuille d'imprimerie. Il propose de faire payer aux auteurs les corrections de leurs épreuves.

M. Brouard lit le projet de budget pour 1912. Les recettes prévues s'élèvent à 4.800, et les dépenses à 4.800.

M. le Président, en face de cet accroissement des dépenses, propose la constitution d'un fond de réserve. Chacun trouve que ce serait sage, mais il est moins facile d'indiquer ce qui constituera cette réserve.

M. le Président signale un projet de loi présenté par M. Cachet, sénateur de l'Orne, ayant pour but de modifier la loi de 1887, concernant la conservation des monuments et objets d'art ayant un intérêt historique.

Cette loi décide que les objets et monuments classiques appartenant à l'Etat sont inaliénables et imprescriptibles, mais elle ne donne pas l'inaliénabilité aux objets appartenant

aux départements, aux communes ou aux établissements publics, et en outre, elle décide qu'au bout de trois ans les objets classés volés sont prescrits.

M. Cachet demande que l'on accorde l'imprescriptibilité à tous les objets classés, de façon à ce qu'il soit impossible de vendre les objets volés, même après le délai de trois ans.

M. Cachet n'a pas la prétention de supprimer les voleurs, il espère seulement diminuer leur clientèle en ne leur laissant plus la jouissance paisible des objets dérobés.

Dans son exposé des motifs, le sénateur de l'Orne fait allusion au congrès de Berne et montre que toutes les nations ayant intérêt à amener la conservation de leurs objets d'art il serait très expédient de créer une union analogue à celle qui a pour objet la protection de la propriété littéraire.

En 1910, M. A. Briand avait déposé à la Chambre un projet modifiant la loi de 1887, mais le rapport rédigé à ce sujet par M. Reinach ne concluait qu'à l'adoption d'un seul article, concernant la conservation ou le transport des objets d'art volés, pour éviter, disait-il, une discussion de longue durée. Ceci n'a pas paru suffisant à M. Cachet qui a, en conséquence, déposé sa proposition.

Le 13 janvier, a été adoptée une loi prorogeant de trois ans le délai fixé par l'article 57 de la loi de finances du 26 décembre 1908, pour le classement des objets conservés dans les édifices du culte. A l'expiration de ce nouveau délai, ceux de ces objets et immeubles qui n'auraient pas été définitivement classés seront déclassés de plein droit.

M. le Président signale la mort de l'une des illustrations littéraires de l'Orne, M. Alexandre Bisson, l'auteur dramatique.

M. Alexandre Bisson, né à Briouze, était âgé de soixante-quatre ans ; il vint à Paris en 1869 et entra comme rédacteur au ministère de l'Instruction publique, qu'il quitta pour se consacrer à la carrière dramatique.

Parmi ses succès les plus retentissants citons : *Un Lycée de jeunes filles*, *Le Député de Bombignac*, au répertoire de la comédie française ; *Une Mission délicate*, *Un Conseil judiciaire*, *Ma Gouvernante*, *Le Roi Coco*, *Les Surprises du Divorce*, en

collaboration avec M. Antony Mars; *La Famille Pont-Biquet*, *L'héroïque Lecardenois*, *Le Contrôleur des Wagons-Lits*, *Château historique*, en collaboration avec M. Berr de Turiques. Ses deux dernières pièces furent : *Mariage d'étoiles*, qu'il fit en collaboration avec son neveu, Georges Thurner, mort il y a deux ans, et *La Femme X...* qui fut jouée à la Porte-Saint-Martin.

Grâce à son esprit fin, son observation pénétrante, sa gaieté de bon aloi, qui se retrouvent dans toutes ses œuvres, Alexandre Bisson eut la faveur du public.

M. Alexandre Bisson, chevalier de la Légion d'honneur, est décédé à Paris, en son domicile, 199, avenue Victor-Hugo.

L'Imprimerie Alençonnaise a demandé à emprunter les clichés de la Société pour la publication d'un *Album* de vues alençonnaises.

M. le Président salue la présence très appréciée au milieu de nous de l'un de nos plus actifs et érudits collaborateurs le R. P. Ubald d'Alençon.

M. le vicomte du Motey annonce l'apparition de son nouvel ouvrage : *Un Héros de la Grande Armée*, dont il dépose un exemplaire sur le bureau pour la bibliothèque de la Société.

M. Louis Duval fait savoir que M. Beuret, libraire à Alençon, Grande-Rue, s'est rendu acquéreur du stock de son *Guide illustré d'Alençon*, resté chez M. Valin, son éditeur à Caen. C'est une bonne nouvelle pour les bibliophiles qui se procuraient très difficilement cette plaquette pleine d'érudition et très gracieusement illustrée.

M. Duval offre à la bibliothèque un exemplaire de sa *Topographie du département de l'Orne*.

M. le Capitaine Derome a envoyé en hommage un exemplaire de son travail : *Madame de Villedieu inconnue*.

M. le Président dit que les pétitions pour la motion présentée au Parlement par M. Maurice Barrès concernant la protection des églises, ont recueilli trois mille trois cents signatures dans le département.

Il demande l'échange de Bulletins avec la Société Archéologique de l'Orléanais.

Dans la série des conférences données chaque semaine, au Cercle des étudiants catholiques du Luxembourg, figurent parmi les conférenciers annoncés plusieurs noms ornaux, que nos compatriotes présents ou de passage à Paris, sont invités à aller entendre. Le 5 février, le R. P. Ubald parlera des *Idées de saint François d'Assise en sociologie* ; — le 11 mars, le R. P. Sèjourné, ancien supérieur de l'Ecole biblique de Jérusalem, sur l'*Arabie ancienne et moderne*, avec projections électriques ; — le mercredi, 20 mars, M. Paul Harel, sur *Alfred Poizat et Joseph de l'Hôpital*. — le 22 mai, M. l'abbé Sornin, sur *les Abbayes normandes*.

M. Robert Triger parle de la conférence qui doit être donnée au Mans, par le colonel Keller, toujours sur la question de l'entretien et de la conservation des églises, et exprime le désir qu'à la suite de cette conférence, un vœu soit formulé et envoyé soit au rapporteur, M. Dubarle, soit à M. Maurice Barrès.

M. le Président annonce que notre jeune confrère, M. Pierre de Cénival, est sorti de l'Ecole des Chartes avec le numéro premier. Nous lui adressons nos meilleurs félicitations.

M. le baron des Rotours a été élu, pour deux ans, président de la Société d'Economie sociale.

M. Adigard fera, le 12 février, une conférence sur les *Mines dans l'Ouest*, devant cette Société.

L'excursion du mois d'août prochain est ainsi arrêtée, dans les lignes principales de son itinéraire : Beaumont-le-Roger, Beaumesnil, Conches, Glisoles, qui nous intéressera par les collections de M. le duc de Clermont-Tonnerre.

M. Emile Picot invite la Société à tenir sa réunion chez lui-même au Mesnil. A Laigle se ferait la dislocation. Saint-Evroult et l'inauguration du monument d'Ordéric Vital rentreront-ils dans ce programme, c'est ce qui sera décidé en une réunion qui se tiendra prochainement à Paris sous la présidence de M. Omont.

On procède ensuite au renouvellement du bureau. MM. le vicomte du Motey et Chollet sont réélus vice-présidents ; M. le baron des Rotours secrétaire général ; MM. Tomeret et Leboucher, membres du comité de publication ; MM. Mezen et Tomeret, membres de la commission du Musée. M. le comte de Souancé ne résidant plus à Alençon, renonce, à notre grand regret, à faire partie de cette commission, il y est remplacé par M. Vallée.

Après la séance, l'Assemblée se transporte au Logis de Boisbeulant, où Madame la Baronne de Sainte-Preuve, entourée des membres de la famille de M. de la Sicotière, fait les honneurs d'un lunch très élégant. Dans le grand salon, ont été exposés, sur la demande du Président, des souvenirs de famille auxquels leur caractère de reliques historiques donne un intérêt très spécial. Ce sont des objets légués par la dernière dauphine, M^{me} la duchesse d'Angoulême, fille de Louis XVI, à M^{me} la baronne de Sainte-Preuve, sa première femme de chambre. Ces objets ont appartenu aux prisonniers du Temple, le roi et la reine, au roi Charles X, au duc de Berry. Une de ces reliques présente pour nous un intérêt particulier, c'est la parure en diamant d'Alençon, offerte à la dauphine Marie-Thérèse, par la ville d'Alençon, lorsqu'elle vint en notre ville, et qu'elle posa la première pierre de la Halle aux Toiles. D'autres souvenirs ayant appartenu à la duchesse de Berry figurent également dans cette collection, mais y sont venus de source différente.

M. le Président se faisant l'interprète des membres de la Société offre à M. le Baron et à M^{me} la Baronne de Sainte-Preuve tous nos remerciements pour une réception idéale de tous points.

Le Secrétaire,

A. DESVAUX.

CENTENAIRE

de Léon de La SICOTIÈRE

Le culte du Souvenir, qui est un des dogmes de l'Archéologie, et la reconnaissance nous faisaient un double et très doux devoir de commémorer, après un siècle, la naissance de M. Léon Duchesne de La Sicotière, fondateur de la Société Historique et Archéologique de l'Orne.

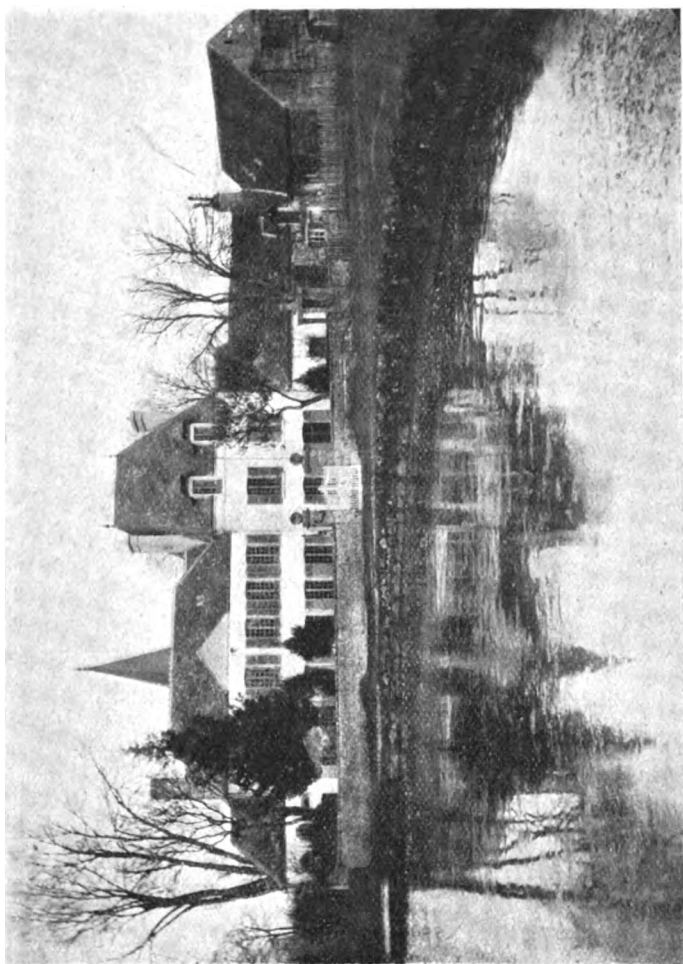
Cette cérémonie, préparée sans tapage, fut célébrée dans une calme intimité dont tous les assistants goûtèrent le charme profond.

En l'an dix-neuf-cent-douzième, le troisième jour de février, de nombreux amis se groupaient dans la nef de l'église Notre-Dame d'Alençon derrière le baron et la baronne de Sainte-Preuve et M. Henri Tournouër. A la demie de 9 heures, M. l'abbé Desvaux gravit les degrés de l'autel et célébra la Messe pour le repos de l'âme de notre premier Président.

Dans la tiède atmosphère du beau vaisseau flamboyant, on oubliait le froid qui, au dehors, sévissait durement. Par bonheur c'était un hiver sans brume et sans boue, un hiver vif, piquant et gai avec ses rigueurs mais aussi ses beautés. Le soleil resplendissait dans un grand ciel clair, lumineux et profond ; l'aigre bise de la veille était tombée et un givre diaphane, craquant sous les pas, couvrait le chemin qui mène au cimetière.

En cette fête anniversaire, ce fut là notre secondestation.

Au fond d'une grande allée à droite, s'élève un monument de granit. C'était le lieu de notre rendez-vous. Monsieur Tournouër, au nom de la Société Historique, déposa une couronne sur la tombe de l'érudit alençonnais qui, sous la



LA DORMIE •

large dalle bleuâtre, dort son dernier sommeil et dont la mémoire hante en ce moment les esprits et les cœurs.

Après un hommage recueilli de notre Président, M. l'abbé Desvaux récita le « De Profundis », auquel tous répondirent. Minutes d'émotion où, dans la limpide transparence de cette matinée vibraient les voix graves, dont l'écho frissonnant s'épandait sur les tombes blanchies d'alentour laissant tomber sur chacune d'elles un lambeau de prière avec une parcelle d'espérance et de paix !

L'oraison terminée, l'on se porte presque naturellement vers la pyramide de pierre sous laquelle repose le curé Mérino (1), prêtre espagnol qui, il y a cent ans, quitta le ministère pour devenir chef de bandes, au temps où les Français guerroyaient dans la péninsule. Non loin s'élève la sépulture d'un de ses redoutables adversaires, le Général Bonet, d'origine alençonnaise, qui combattit là-bas sous Masséna. La mort s'est plu, par une macabre ironie, à rapprocher les deux ennemis dans ce paisible cimetière provincial dont seule la chanson des cloches vient troubler le silence.

A peu de distance dort un autre soldat du Premier Empire, le général Maupetit, glorieux mutilé, à qui ses blessures valurent le commandement de la place d'Alençon. Une modeste stèle rappelle aussi en ce lieu la mémoire de l'abbé Lefrançois, curé du Mage, premier curé constitutionnel d'Alençon.

Quittant le cimetière, l'on rentre en ville pour se réunir à l'Hôtel de France d'où, après déjeuner, l'on se met en route pour la Dormie.

Par la rue de l'Ecusson notre caravane d'autos et de voitures gagne le chemin accoutumé de Boishulant, mais, dépassant l'hospitalier logis, elle prend un peu plus loin, sur la droite, un chemin de terre, qui après quelques fluctuations conduit au but.

La nature, décidément, a voulu, elle aussi, prendre sa part de notre fête. Sur le ciel, les grands arbres détachent leurs sombres et sveltes silhouettes et les réseaux de leurs ramures semblent une mosaïque sur champ d'azur.

(1) Cette tombe est située à quelques mètres à droite de celle de M. de La Sicotière.

Plus loin, dans les herbages, de vieux pommiers moussus, aux formes étranges, tordent leurs branches en des courbes bizarres et nerveuses d'où sortirent sans doute les fantômes et peut-être les fées qui peuplent les légendes de notre Normandie.

C'est dans ce pays si plein de forte et d'agreste poésie que se cache, en un nid de verdure, la gentilhommière où naquit, il y a aujourd'hui cent ans, celui dont nous célébrons la mémoire ; et voici que ces lieux qui lui furent familiers semblent sortir d'un long sommeil et vouloir nous livrer les secrets dont ils palpitent !

Ici, Léon de La Sicotière, entouré des douceurs de la famille, du calme des champs, vécut ses premières années, accumulant émotions et souvenirs d'où il tirera une éducation intellectuelle si solide que rien, plus tard, ne pourra l'effacer, ni les études de l'adolescent, ni les soucis de l'homme fait, ni les labeurs du savant. A ses yeux avides s'offrit le tableau plein de vigoureuses traditions et de grâce campagnarde de ces lieux charmants dans l'amour desquels il puisa l'attachement à la terre, la religion de ce qui a été.

Ainsi se forma l'éminent érudit normand dont l'œuvre solide apparaît plus vivante que jamais, à la considérer dans cette Dormie qui fut son berceau. Elle, du moins, ne mourra pas. Forte du nom qui l'a signée, elle ira par delà le temps sans craindre l'oubli qui guette les œuvres éphémères.

Dans ce cadre resté intact, la demeure, il faut l'avouer, a bien un peu changé.

Le pavillon bas qui l'accostait à droite a été surélevé ; sur la face postérieure s'est élancée une fine tourelle et la main de l'ouvrier qui dut réparer les outrages des ans, a laissé aux vieux murs un air de fraîche jeunesse.

Un parterre précède le Logis. On y pénètre par une barrière blanche placée entre la mare aujourd'hui poudrée à frimas et un antique puits de granit dont la margelle soutient quatre petits piliers carrés aux ornements usés supportant une toiture plate et ronde couronnée en son centre d'une boule. C'est là un gracieux témoin de la Renaissance d'un charme vieillot très savoureux.

Du jardin on embrasse tout l'ensemble de la façade haute d'un étage et large de six fenêtres. Au centre s'élève en bordure du toit un fronton triangulaire sur lequel on lit cette inscription attirante comme une tentation : *Parva Domus, Magna Quies*. A droite s'appuie un pavillon plus élevé dont le second étage est éclairé de deux vastes lucarnes coiffées d'épis en poterie vernissée.

L'autre façade est agrémentée en son milieu d'une tourelle carrée aux angles abattus que surmonte un fin toit d'ardoises ; elle donne sur un potager tout entouré d'eau d'où le regard s'étend à travers les herbages jusqu'aux lisières d'Ecouves dont les magnifiques futaies barrent l'horizon de leur masse fauve.

L'intérieur du manoir est charmant et combien accueillant ! Sur le seuil nous reçoit la baronne de Sainte-Preuve qui perpétue au milieu de nous un nom vénéré et vers qui vont en cette journée, une grande part de nos hommages et de notre gratitude.

A droite est la salle à manger avec sa vaste cheminée : à gauche le salon où tout-à-l'heure, nous nous réunirons. En haut, des chambres claires et spacieuses dominent une campagne qui est la joie des yeux, et où l'on devine la douceur de vivre. On y éprouve une sensation d'infinie quiétude qui est une éloquente traduction de la devise du fronton : *Petite demeure, grand repos*, et l'on ébauche de jolis rêves, trop tôt effacés, hélas ! car, en bas, s'ouvre la séance.

Le salon où nous sommes assemblés est une vaste pièce éclairée par quatre baies à petits carreaux. Dans le foyer de grandes flammes crépitent joyeusement joignant leur éclat rougeâtre à celui d'une lumière dorée. Tout et tous nous parlent ici de M. de La Sicotière. Une grande bibliothèque rappelle l'infatigable travailleur, un antique bahut, une console, quelques meubles attestent le connaisseur, et de ces souvenirs monte, comme un pénétrant parfum, une douce évocation, dans laquelle on revoit le jour déjà vieux de cent ans où naissait, en cette demeure, celui qui fut et qui restera notre maître incontesté.

Après avoir lu les nombreux témoignages de respect et d'affection adressés par ceux qui, moins heureux que nous,

sont aujourd'hui absents, M. Tournouër donne la parole à Paul Harel qui, de sa voix chaude et prenante, lit un sonnet de Peccatte.

*Conquérant de l'estime et vainqueur de l'envie
Par sa noblesse d'âme et sa simplicité,
Dans sa voie ascendante incessamment gravie
Il marcha vers le Bien, le Beau, la Vérité.*

*Je l'entrevis deux fois à peine dans ma vie ;
Et depuis, cependant, jamais ne m'a quitté
Le bienfaisant rayon de sa philosophie,
Son reflet de franchise et d'amabilité.*

*C'est ainsi qu'il m'offrit l'honneur de le connaître.
Son souvenir puissant me demeure et pénètre ;
Il m'attriste à présent qu'ici l'homme n'est plus.*

*Son exemple, du moins, garde mon cœur fidèle ;
Et, pour rejoindre l'âme aux sphères des élus,
Dieu me conservera sa vertu pour modèle.*

Puis à son tour se lève notre Président. En un discours d'une pensée élevée, il loue Celui dont il est le troisième et si distingué successeur.

MADAME.

Me faisant l'interprète de tous ici et de ceux qui, de loin, s'associent par le cœur, à la pensée heureuse, dont l'initiative revient à notre cher secrétaire, je tiens, en ouvrant cette séance, à vous exprimer notre gratitude émue pour l'hospitalité très douce que vous réservez aujourd'hui, à la Dormie, aux disciples fidèles de votre père.

Nous retrouvons en vous sa bienveillance à accueillir, à encourager, à servir les travailleurs et cette marque nouvelle de votre attachement à cette Société qui est un peu vôtre, nous est particulièrement sensible, en cette date du 3 février 1912 où nous voulons rappeler le souvenir le plus cher de notre passé, pour que les anciens n'oublient pas et que les jeunes apprennent à connaître et à vénérer celui qui fut le chef du grand mouvement historique dans l'Orne, leur modèle et leur exemple.

En venant, en 1907, commémorer près d'ici, à votre foyer même, nos vingt-cinq ans et unir dans une commune reconnaissance le nom de Sainte-Preuve à celui de La Sicotière, nous eûmes le regret de ne pouvoir visiter, en pieux pèlerins, le berceau de notre fondateur ; mais il semble que la Providence, toujours par vous, ait voulu nous garder cette satisfaction de nous grouper à la Dormie en ce jour plus intime de centième anniversaire.

Que dire, mes chers Confrères, qui n'ait été dit déjà sur Léon de La Sicotière ? Tour à tour, en des circonstances solennelles comme en maintes pages d'érudition, amis et collègues, ont retracé sa longue et féconde carrière, la prenant à ses débuts heureux pour la suivre au barreau d'abord, puis à l'Assemblée Départementale et au Parlement où sa haute et belle intelligence ne lui valut que des succès en même temps que le charme de ses relations lui conquérait des affections durables. Et ils ne se contentèrent pas de le louer des services rendus avec ardeur et compétence aux choses publiques, ils s'attachèrent aussi, et surtout, à ce qui fut la préoccupation dominante de toute sa vie, à ses travaux, car à côté de l'avocat et de l'homme politique, il y avait l'historien et le chercheur. C'est ainsi que les Sociétés savantes de Normandie dont il fut l'honneur, rendirent un hommage si mérité à sa vaste et sûre érudition le jour où, par nos soins, son buste s'éleva entre le vieux palais des ducs d'Alençon et l'accueillant logis de la rue Marguerite de Navarre. C'est ainsi que fut édifié le monument durable de son labeur et de ses recherches, cette bibliographie incomparable de ses collections et de ses travaux, en tête de laquelle notre cher confrère et ami Triger sut ajouter un si bel et sincère éloge de sa vie. Moi-même, j'ai tenté, au jour de notre 25^e anniversaire, en vous parlant de nos origines, de vous montrer la part prépondérante que prit, dès sa jeunesse, Léon de La Sicotière, aux magnifiques et confortantes initiatives, suscitées par l'âme ardente et patriote de Caumont, initiatives qui devaient aboutir à la création de groupements historiques très normands, dont l'influence ne contribua pas peu à maintenir dans notre vieux pays les fortes et saines traditions. Cette influence, je vous l'ai fait sentir dans l'action personnelle de notre fondateur qui, peu à peu, au contact de tant d'amitiés provinciales et au moyen de l'attrait puissant qu'il exerçait autour de lui, sut former toute une pléiade de laborieux au sein même de notre département. De lui et d'eux naquit notre Société et ils essaimèrent si bien que les études historiques et archéologiques sont devenues dans nos quatre arrondissements la préoccupation et l'occupation d'un grand nombre, qu'il est peu de localités où ne s'éveille la curiosité du passé et le respect des vieux souvenirs et que les liens les plus étroits unissent les membres de notre grande famille de travailleurs.

Ce que je pourrais ajouter, mes chers Confrères, à ces dettes de reconnaissance et d'affection ne saurait augmenter la vénération profonde et toute filiale que nous gardons religieusement à la mémoire de celui qui, il y a aujourd'hui cent ans, naissait ici même avec les dons les plus précieux du cœur et de l'esprit.

De ces dons pourtant j'en veux retenir deux qui firent de lui une nature privilégiée et qui se dégagent nettement des récits de sa vie et de son œuvre tout entière. Je veux parler de sa bonté et de son labeur. Bon il le fut par dessus tout non seulement dans l'intimité du foyer, mais dans son existence de travail. Il le fut pour tous ses amis, pour ses adversaires mêmes, il le fut pour tous ceux, connus ou inconnus, qui faisaient appel à son expérience ; il le fut pour ces débutants, savants en herbe mais timides, qui venaient recueillir de ses lèvres le mot qui encourage et qui rassure. Il le fut pour nous tous, qui avons eu le privilège de vivre à ses côtés et de recourir à ses conseils. Quel exemple, mes chers Confrères ! Savoir beaucoup, enrichir chaque jour son intelligence de connaissances nouvelles, réunir sans cesse près de soi les éléments d'études multiples et inédites, faire de sa bibliothèque l'une des plus riches sources de documentation, et mettre tout cela, largement, aimablement au service et à la portée de ceux qui cherchent aussi mais qui n'ont pas eu la même bonne fortune ou les mêmes moyens, n'est-ce pas faire le plus bel et généreux emploi de ses facultés ? Tel fut Léon de La Sicotière, prodigue de ses richesses.

À côté de cela quelle somme de labeur ! Prodigieuse fut cette activité d'esprit toujours en éveil, toujours à l'affût des découvertes. Le moindre problème obscur, le fait le plus ignoré ou dénaturé l'attirait ; il allait jusqu'au fond des choses pour trouver la solution ou relever l'erreur. Son pays le passionnait car il était né patriote inébranlable en même temps qu'historien consciencieux. Il était surtout Normand jusqu'au bout de la plume, et il l'a bien prouvé par ses brochures et écrits innombrables, du plus haut intérêt local, par ses deux grandes œuvres, *l'Orne pittoresque* et *Frotté* qui dénotent son attachement profond à la terre natale.

Je le comparerais volontiers, pour ces deux qualités maîtresses de bonté et de labeur à un autre compatriote, qui, à son tour, vient de disparaître, et laisser lui aussi un grand souvenir.

Léopold Delisle était de la même race que Léon de La Sicotière et chez l'un comme chez l'autre nous admirions le même travail persévérant, régulier et fécond, cette même obstination dans les recherches, ce même succès dans les découvertes et par dessus tout cette même affabilité qui charme et qui séduit. Permettez-moi de confondre un instant ces deux noms dans ma pensée au moment où nous espérons saluer bientôt à Saint-

Evroult le savant biographe d'Ordéric Vital et retrouver en lui quelque chose de ce que nous avons perdu.

J'arrêterai là ces quelques mots, mes chers Confrères, car je ne veux pas faire de discours. Dans un anniversaire intime, comme celui-ci, c'est un hommage tout filial qu'il convenait de rendre à notre premier président.

Je vous remercie de vous y être associés avec tant d'empressement et je souhaite, en terminant, que le souvenir de cette journée se perpétue, d'âge en âge, jusqu'à nos arrières-successeurs. Puissent-ils, comme vous, garder fidèlement le culte de nos traditions et suivre, sans écart, le sillon qui leur a été tracé ! Puissent-ils rester, à l'exemple de leur fondateur, bons et serviables pour leurs confrères et ardemment épris du passé historique de leur province ! Puissent-ils enfin conserver entre eux les rapports inappréciables d'amitié et d'affection que nous ne cessons d'entretenir entre nous et qui font la force, la prospérité et le charme de notre belle Société !

L'heure s'avance. Il faut partir ; et on déplore de ne pouvoir continuer tout doucement ce pèlerinage afin de cueillir encore quelques-uns des souvenirs qui dorment à la Dormie.

Nos regrets, il est vrai, sont bien atténués par la pensée que nous quittons cette demeure pour une autre toute proche et non moins hospitalière.

Rapidement on atteint Boishulant qui, lui aussi, a sa devise : *Salve !* C'est le salut antique que l'on conserve ici, avec l'accueil de jadis et mille autres traditions.

Dans le salon s'offre à notre admiration une inestimable collection de bijoux et de dentelles, précieuses reliques de Marie-Antoinette, de la Duchesse d'Angoulême surtout et de la famille royale.

En dehors de cette exposition, il nous est donné de revoir le charmant petit bureau où conduit un escalier de quelques marches, et dont l'intimité doit être, semble-t-il, favorable au travail. Parmi les livres apparaissent quelques cadres dont trois renferment d'inestimables autographes de Corneille, de Montesquieu et de Charlotte Corday.

Dans le vestibule d'entrée nous avons pu voir une vaste tapisserie qui, en ce jour, mérite d'être signalée, car c'est celle qui ornait, il y a un siècle, la chambre où naquit le père de la baronne de Sainte-Preuve.

Jamais la Société Historique et Archéologique de l'Orne n'a pu venir à Boisbulant sans y trouver bon accueil et réconfort. Un lunch exquis confirma cette coutume; puis on se sépara, gardant au cœur le très doux souvenir de ces heures inoubliables.

RENÉ GOBILLOT.

LES BÉNÉDICTINS

de la Congrégation de Saint-Maur

Originaires de l'ancien diocèse de Séez

(Suite et Fin)

6753. — Dom Jacques-Louis-Nicolas LE NOIR, né à Alençon le 17 janvier 1721, bapt. le 22 septembre 1724, profès de Saint-Evroult le 13 décembre 1741 ; mourut le 18 mars 1792 à Saint-Germain-des-Près. Prêtre.

Dom Le Noir était fils de Thomas-Jacques Le Noir, sieur de Veaux, capitaine au régiment de la Fère, et de Dame Marie-Anne-Louise Peurrel, son épouse. Il enseigna pendant plusieurs années la philosophie et la théologie à Fécamp (1749-1752) ; mais ayant été désigné pour travailler à l'histoire de sa province natale, et ayant vu qu'il était nécessaire pour cela de dépouiller le dépôt de la Chambre des Comptes de Normandie, qui avait été transporté à Paris, il demanda au chapitre général de 1766 de fixer sa résidence à Saint-Germain-des-Près. Il y continua ses recherches avec une ardeur et une assiduité merveilleuses, y consacrant tout son temps pendant plus de vingt-cinq ans. Deux fois par jour, il se rendait à la Chambre des comptes : la confiance qu'il sut s'acquérir et les services qu'il rendait aux magistrats en mettant en ordre les titres qu'il examinait lui firent obtenir la permission d'y travailler pendant les vacances. Il dépouilla ou copia plus de cent mille titres relatifs à l'histoire de la Normandie, surtout pour les ^{xiii}e, ^{xiv}e, ^{xv}e et ^{xvi}e siècles. Cf. Etienne Deville, *Dom Jacques-Louis Le Noir et son inventaire des titres normands de la Chambre des comptes de Paris*. Paris, Champion, 1907, 21 p. ; et les *Preuves généalogiques et historiques de la maison d'Harcourt*, de Dom Le Noir, publiées par M. le marquis d'Harcourt. Paris, Champion, 1907, in-4^o, xlix-343-74 pages.

En 1760 Dom Le Noir fit imprimer son *Mémoire relatif au projet d'une Histoire générale de la Province de Normandie*. L'académie de Caen l'élut comme membre associé le 7 janvier 1779. Avant la tenue des Etats Généraux, il avait rassemblé les titres authentiques qui prouvaient l'existence des Assemblées des Etats provinciaux de Normandie. Mais l'attaque de paralysie qu'il éprouva sur la fin de 1788 ne lui permit d'y mettre la dernière main et de la publier qu'en 1790 sous le titre *La Normandie anciennement pays d'Etat*.

Dom Le Noir projetait de réunir en 25 volumes in-folio les titres de Normandie. Le 25 janvier 1780, il déclarait avoir déjà transcrit 60 volumes grand in-4^o de plus de 400 pages chacun. Cette grande collection est possédée aujourd'hui par la famille de Mathan.

Dom Le Noir ne se remit jamais de sa première attaque. A cause de ses infirmités et en considération de ses occupations littéraires, les magistrats municipaux lui permirent, lors de la dissolution de la communauté, de conserver son logement à Saint-Germain-des-Prés : il avait déclaré vouloir rester fidèle jusqu'au bout à sa vie monastique. Une seconde attaque d'apoplexie l'emporta en huit jours. M. Roussineau, curé de la nouvelle paroisse de Saint-Germain, lui fit faire un enterrement des plus solennels, en se chargeant lui-même de tous les frais.

Dom Germain Poirier, qui lui aussi avait obtenu de demeurer à l'abbaye, a consacré une touchante notice à son confrère et ami dans le Nécrologe de Saint-Germain-des-Prés. Il le représente comme étant d'un caractère doux, tranquille, paisible, uniquement occupé de son travail, et il ajoute cette mélancolique réflexion qui termine le volume : « Dom Le Noir est le dernier religieux de la congrégation de Saint-Maur enterré à Saint-Germain-des-Prés, lorsqu'il subsistait encore une ombre de communauté. Au mois de mai suivant, cette communauté a été entièrement dissoute, les uns ayant pris parti de vivre hors du cloître, et les autres s'étant retirés dans l'abbaye de Saint-Denis que le département avait assignée pour ceux qui voudraient vivre en communauté. Ainsi a fini la société religieuse établie par le roi Childebert, fils de Clovis, et par saint Germain, évêque de Paris, après avoir subsisté sans interruption l'espace de douze cent cinquante années. Rien de stable sous le soleil. »

6765. — Dom Jean MAHEUT, né à la Forêt-Auvray, profès

de Saint-Evroult le 28 février 1742, âgé de 25 ans ; mourut le 18 mai 1788 à l'abbaye de Fécamp.

Le registre des professions de Saint-Evroult indique qu'il était acolyte avant d'entrer au monastère. En 1747, il est nommé professeur de rhétorique à Saint-Etienne de Caen, et en 1749 lecteur de théologie dans le même monastère.

6791. — Dom Charles-Gabriel CARDON, né à Alençon, profès de Saint-Evroult le 5 septembre 1742.

Après avoir été zéléteur du noviciat du Bec en 1750, et professeur de rhétorique à Saint-Germer en 1762, Dom Cardon fut successivement prieur de Saint-Germer de Flaix (1766-1769), de Saint-Jean de Laon (1778-1779), prieur et principal de l'école militaire de Beaumont-en-Auge (1779-1788). Etant religieux de Saint-Germer en 1771 et 1772, il eut avec son prieur, Dom Quenouault, des différends dont on trouve le détail dans le registre G8* 2502 des Archives Nationales.

6800. — Dom Robert-Antoine MALITOURNE, né à Alençon, profès de Saint-Evroult le 4 novembre 1742, âgé de 18 ans.

Dom Malitourne prit une part active aux luttes intestines qui divisèrent la congrégation de Saint-Maur, de 1781 à 1788, en partisans de Dom Mouso, ou d'une observance plus relâchée, et partisans de Dom Chevreux, ou d'une discipline plus exacte. Le rapport des commissaires du roi à la diète de Normandie en 1788 (Archiv. Nat., G9 30 et 32) s'exprimait ainsi sur son compte : « Dom Malitourne, après avoir été procureur de Notre-Dame de Josaphat depuis 1752 jusqu'en 1783, a quitté cette maison au mois d'octobre 1784 avec l'agrément de Dom Renard, son supérieur, pour aller en vacances à Villotrau chez M. Titon, conseiller de grand'chambre ; il est resté ensuite à Paris chez ce magistrat, persuadé que ses démarches, réunies à celles de Dom Lièble, pourraient contribuer au salut de la congrégation. Son séjour à Paris a été autorisé par un arrêt du Parlement.

« Désirant de rentrer dans son état et d'y vivre avec ses frères, il nous a demandé de lui assigner pour résidence provisoire Bonneval, Josaphat ou Coulombs. Nous avons cru devoir préférer Josaphat pour Dom Malitourne, après

toutefois l'avoir réconcilié avec Dom Renard, son prieur, qui avait adressé contre lui une requête à M. le garde des sceaux et nous l'avait également présentée en arrivant à la diète. Ils ont fini par s'entendre si bien l'un et l'autre qu'ils se sont arrangés pour arriver ensemble à l'abbaye de Josaphat. Ce qui nous a décidés à préférer cette maison pour Dom Malitourne, ce sont les services qu'il y a rendus, plusieurs prieurés assez considérables qui en dépendent et dont il est titulaire, enfin la proximité de Chartres où il est à portée des secours qu'exige encore sa santé à la suite d'une maladie grave dont il est à peine en convalescence.

« Dom Malitourne est fort considéré dans la congrégation, même dans le parti dont il a contrarié les vues depuis 1783 par son opposition et son appel ; il a, par sa modération et son influence sur ses confrères du parti de 1781, beaucoup contribué à la paix et au succès de la diète que nous venons de tenir. Il est à désirer que dans la distribution des supériorités on lui destine celle de Josaphat : la maison n'est pas considérable, mais il peut encore lui rendre de grands services. Comme il est un des partisans de 1781, ce choix ne manquerait pas de faire sensation dans son parti. Il nous a écrit que sa santé se rétablissait sensiblement et qu'il avait lieu d'espérer qu'il l'aurait bientôt recouvrée. »

Le 1^{er} avril 1791, il habitait Saint-Germain-des-Prés avec les religieux qui voulaient garder leur costume et leur liturgie et signait avec treize de ses confrères une pétition demandant à M. de la Rochefoucauld, député à l'Assemblée Nationale et président du département de Paris, d'obtenir du comité ecclésiastique qu'on leur donnât la chapelle particulière de Notre-Dame, appelée la Chapelle-Basse, qui est entièrement séparée de la grande église, derrière le chœur, pour y célébrer l'office divin selon leurs usages et qu'on leur fourrît les ornements et vases sacrés absolument indispensables (*Arch. Nat.*, D XIX 14, liasse 208, et Vanel, *Nécrologe de Saint-Germain-des-Prés*, p. 369).

6846. — Dom François-Jacques DURAND, né à Saint-Hilaire-de-Sam, profès de Saint-Martin-de-Séez le 9 octobre 1743, âgé de 16 ans.

6847. — Dom Isaac-Marin LE ROUX, né à Alençon, profès de Saint-Martin de Séez le 9 octobre 1743, âgé de 16 ans.

Dom Le Roux fut longtemps chargé du temporel dans différentes maisons : il fut en particulier cellérier et procureur de Saint-Florentin de Bonneval de 1770 à 1775. Il fut envoyé ensuite à Notre-Dame d'Ivry comme prieur, et c'est de là qu'il adressait, le 25 mai 1778, au garde des sceaux, une lettre fort intéressante, mais trop longue pour être rapportée ici, sur l'établissement dans l'abbaye d'Ivry d'une instruction gratuite de la jeunesse, œuvre à laquelle s'intéressaient vivement le duc de Penhièvre, l'évêque d'Evreux et l'abbé commendataire, l'archevêque d'Arles (*Archiv. Nat.*, G9 30).

Il fut ensuite prieur de Saint-Florentin de Bonneval de 1778 à 1781, mais ne fut pas maintenu dans cette charge malgré une démarche faite en sa faveur auprès du garde des sceaux par le vicaire général de la congrégation, Dom Mouso, qui demandait sa continuation comme prieur parce qu'il était actuellement occupé à faire un partage avec l'abbé commendataire. Le garde des sceaux répondit que cette affaire serait aussi bien traitée par son successeur que par lui. (*Archiv. Nat.*, G9 30, 4^e dossier). Dom Le Roux resta à Bonneval en qualité de doyen ; c'est de là qu'il présentait au chapitre général de « Très humbles remontrances sur les changements à faire dans la congrégation de Saint-Maur » (*Ibid.* 1^{er} dossier, 4 pages). Nous en donnons ici un court résumé, car elles caractérisent l'esprit de relâchement qui avait envahi une minorité des Bénédictins de Saint-Maur à la fin du XVIII^e siècle. Il remarque d'abord que l'office de nuit est très négligé, pour ne pas dire abandonné, dans beaucoup de maisons, et propose de quitter l'usage du lever à 2 heures pour le fixer à 4 h. $\frac{1}{2}$ de Pâques à la Toussaint et à 5 h. $\frac{1}{2}$ de la Toussaint à Pâques. On dirait ainsi Laudes et Prime à 5 heures en été et à 6 heures en hiver. A 10 heures, Tierce, Grand'Messe et Sexte, que l'on dirait plus tôt les jours de fête ; le dîner à 11 heures, sauf les jours de jeûne ; récréation jusqu'à une heure ou deux heures. A trois heures, on chante None et Vêpres, à 6 heures Complies et Matines du lendemain, et après le dîner récréation jusqu'à 8 h. $\frac{3}{4}$. A ce moment, Angelus, lecture de la méditation du jour, puis chacun se retire chez soi.

L'auteur de ce programme de vie bourgeoise réclamait en outre à grands cris le changement du bréviaire ; puis, sous la rubrique : Gouvernement général de la congrégation, proposait une série de mesures ayant pour but de défendre les religieux contre la « tyrannie des supérieurs ». Venait enfin le gouvernement particulier : Chaque moine avait droit à une promenade par semaine depuis la fin

du diner jusqu'à Vêpres, et une fois par mois depuis le matin jusqu'à Complies, sauf les jeunes profès et les étudiants. De plus tous les sujets qui le mériteraient auraient trois semaines de vacance par an, et on leur fournirait un cheval et quarante-huit livres de viatique (*huit a été rajouté dans l'interligne, après réflexion*). On pourra prendre ces vacances en plusieurs fois, et il va de soi qu'on aura la permission de manger gras en dehors du monastère. Les moines coupables seraient privés de vacances pendant deux ou trois ans. Chaque religieux verra ses habits d'hiver et d'été renouvelés tous les deux ans. Quant aux supérieurs des monastères, ils ne pourront rien changer aux usages locaux sans avoir obtenu au préalable l'unanimité des suffrages de la communauté, ou même l'approbation du chapitre général, s'il s'agit de choses importantes.

On conçoit aisément que lorsque les partisans de l'observance régulière eurent repris le gouvernement de la congrégation dans les chapitres généraux de 1783 et 1788, ils se gardèrent bien de confier le gouvernement d'un monastère à un religieux qui avait signé une si étrange requête.

Les commissaires du roi à la diète de 1788 disent de lui : « Il est estimé dans son corps, et paraît d'autant plus digne de l'être qu'il ne se soucie plus d'aucune place et ne désire que la paix et la tranquillité. Il nous a écrit qu'il peut la trouver à Coulombs et que, s'il restait simple religieux, il serait au désespoir de ne plus résider dans cette abbaye. »

Dom Le Roux était en effet, simple religieux à Notre-Dame de Coulombs en 1789. Le 8 décembre, il adresse à l'Assemblée Nationale des remontrances, où il se plaint du despotisme du supérieur général, Dom Chevreux, et demande que les déclarations des biens et revenus des monastères prescrites par la loi soient faites par tous les religieux, et non par les supérieurs seuls (*Archiv. Nat. D xix, 14, n° 206*). Le 24 décembre, il signe avec ses confrères de Coulombs la protestation contre les décrets de suppression des ordres religieux (*Ibid., D. xix 25*).

6876. — Dom Michel-Denis LE CAMUS, né à Alençon, profès de Saint-Martin de Séez le 12 mars 1744, âgé de 18 ans.

Il fut nommé en 1757 directeur des jeunes profès à Notre-Dame du Bœc. La diète de 1762 le nomma administrateur du prieuré de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle

de Rouen ; il fut ensuite prieur de Saint-Florentin de Bonneval de 1763 à 1772.

6887. — Dom Charles-Gabriel CORNET, né à Saint-Pierre-sur-Dives, profès de Saint-Pierre de Jumièges le 21 mai 1744, âgé de 21 ans. Mourut le 14 février 1788 à l'abbaye de Tiron.

Il changea de monastère durant son noviciat, ayant pris l'habit à Saint-Evroult en 1742 (Archiv. départ. de l'Orne, H. 569).

6892. — Dom Joseph-Louis-Charles MARAIS, né à Alençon, profès de Saint-Martin de Séez le 12 juillet 1744, âgé de 18 ans ; mourut en la même abbaye le 14 mai 1752. Prêtre.

6900. — Dom^e Mathieu-Charles ALLIX, né à Alençon, profès de Saint-Martin de Séez le 2 août 1744, âgé de 18 ans.

Dom Allix habitait Saint-Florentin de Bonneval en 1778. Comme Dom Le Roux, ce religieux n'eut pas une très belle attitude lors de la dispersion des ordres monastiques. Le 20 novembre 1789, il adresse de Jumièges une requête à l'Assemblée Nationale, en son nom et comme « faisant bon pour la majeure partie de la communauté », demandant que l'inventaire des biens soit fait en présence des religieux et non du prieur seul, qui sans cela pourra soustraire une partie des meubles, et il agrmente sa requête d'accusations odieuses contre le prieur de Jumièges, Dom Bride. (*Archiv. Nat.*, D XIX 14, n° 206). Le 8 mars 1790, il écrit de nouveau, se plaignant que l'adresse qu'il a envoyée il y a trois mois n'ait obtenu aucune réponse. Il se plaint amèrement du despotisme et de la mauvaise administration de Dom Bride : « On ne paye aucune dette, on emprunte à crédit de toutes parts ». Le prieur et le procureur seuls auront les mains pleines au moment de la dispersion : les quinze autres religieux partiront « un bâton blanc à la main ». Finalement il réclame de l'Assemblée l'envoi de commissaires enquêteurs. (*Ibid.* n° 207).

6902. — Dom Olivier DUPONT, né à Alençon le 1^{er} octobre 1726, profès de Saint-Martin de Séez le 30 août 1744.

Le 28 mai 1791, il réside à Saint-Ouen de Rouen et il déclare se retirer à Paris. Il avait été auparavant professeur

de rhétorique à Saint-Germer en 1766, puis prieur de Saint-Pierre de Préaux de 1781 à 1783, et ensuite simple religieux à l'abbaye de Beaumont. On trouve son nom joint à celui de Dom Cardon dans les difficultés qu'eurent en 1772 quelques religieux de l'abbaye Saint-Germer de Flaix avec leur prieur, Dom Quenouault. (*Archiv. Nat.*, G8* 2502). Il était alors à Saint-Germer en qualité de professeur de rhétorique.

6913. — Dom René LA CROIX-DURAND, né à Alençon, profès de Saint-Martin de Séez le 31 octobre 1744, âgé de 20 ans ; mourut le 17 avril 1759 à l'abbaye de Notre-Dame de Lyre. Prêtre.

6914. — Dom Guillaume LAUNAY-BOURDON, né à Alençon, profès de Saint-Martin de Séez le 31 octobre 1744, âgé de 19 ans.

6943. — Dom Philippe-Pierre BOURDON-BADOIR, né à Alençon, profès de Saint-Martin de Séez le 30 mai 1745, âgé de 21 ans ; mourut le 13 janvier 1785 à Alençon. Prêtre.

On le voit en 1752 et 1753 zélateur du noviciat à Saint-Martin de Séez, en 1757 professeur de théologie à Saint-Etienne de Caen. Les *Archiv. départ. de l'Orne* le mentionnent comme prieur de Saint-Martin de Séez de 1764 à 1766 (H. 946, 947, 964 et 971). Il fut ensuite prieur de Saint-Ouen de Rouen de 1766 à 1772, visiteur de la province de Bretagne (1772-1775) et prieur de Saint-Vincent du Mans (1775-1778). Des lettres à lui adressées par l'abbé de Foy, abbé commendataire de Saint-Martin de Séez, sont conservées aux Archives de l'Orne, H. 945.

6950. — Dom Jacques-Louis DESIEREY, né à Séez le 7 septembre 1726 fils de Michel de Sierey et de Marie-Marthe Germond, profès de la Sainte-Trinité de Vendôme le 3 août 1745.

Dom de Sierey fut prieur de Saint-Pierre de Ferrières (1775-1781) et visiteur de Bourgogne (1783-1788).

6959. — Dom René-Jacques RENARD, né à Alençon, profès de Saint-Martin de Séez le 2 octobre 1745, âgé de 20 ans.

En 1766, il est religieux à Saint-Martin de Séez (Archiv. départ. de l'Orne, H. 964) ; on l'y retrouve en qualité de prieur de 1774 à 1780 (*Ibid.* H. 956, 961). Le 18 octobre 1782, il adresse, avec son confrère, Dom Augustin de Chamenel, aux prélats commissaires nommés par le roi pour apaiser les divisions intestines de la congrégation, une « Plainte à l'occasion d'un schisme malheureux qui désole depuis trois ans la province de Normandie ». (*Archiv. Nat.*, G 9 30, 5^e dossier). On n'y voit que des déclamations gémissantes ; aucun fait précis n'y est allégué.

6960. — Dom Jean BOURGET, né à Beaumesnil (ou Beaumais), profès de Saint-Martin de Séez le 2 octobre 1745, âgé de 22 ans ; mourut le 3 janvier 1776 à l'abbaye de Saint-Etienne de Caen. Prêtre.

Dom Bourget fit de brillantes études à l'Université de Caen. Il remplit d'abord durant six années l'office de prieur claustral à l'abbaye Saint-Martin de Séez ; en 1764 on le trouve religieux à l'abbaye du Bec, en 1766 à Jumièges. Le chapitre général de 1769 le nomme prieur de Lessay, celui de 1772 prieur de Tiron. En 1775, il revient à l'abbaye de Saint-Etienne de Caen en qualité de sous-prieur. Il mourut par accident en tombant du haut d'un escalier.

Il avait eu le loisir de faire des recherches sur l'histoire et les antiquités des abbayes normandes, en particulier Saint-Pierre de Jumièges, Saint-Etienne et la Trinité de Caen. Il avait rédigé aussi une *Histoire de l'abbaye royale du Bec* ; son manuscrit, aujourd'hui perdu, tomba dans les mains d'un Anglais qui le traduisit et le fit imprimer à Londres en 1779. Dom Bourget fut nommé membre honoraire de la Société des Antiquaires de Londres le 10 janvier 1765. La Société des Antiquaires de Normandie a publié dans le XII^e volume de ses Mémoires, en 1840 et 1841, une traduction française de l'ouvrage anglais. Cette traduction, due à Victor-Evreumont Pillet, est assez défectueuse, au dire du chanoine Porée. Ce dernier a publié trois lettres de Dom Bourget au tome II^e de son *Histoire de l'abbaye du Bec*.

7012. — Dom Jean GAULTIER, né à Crocy, profès de Saint-Martin de Séez le 11 octobre 1746, âgé de 17 ans ; mourut le 11 octobre 1761 à l'abbaye de la Sainte-Trinité de Tiron. Prêtre.

7042. — Dom Léon-Paul DU MESNIL, né à Merri, profès de Saint-Martin de Séez le 12 février 1747, âgé de 19 ans ; mourut le 5 mai 1766 à l'abbaye de Notre-Dame de Lonlay. Prêtre.

7046. — Dom Guillaume-Clément-Martin DES GATTINES, né à Bellême, profès de la Sainte-Trinité de Vendôme le 20 mars 1747, âgé de 24 ans ; mourut le 20 mai 1783 à l'abbaye de Sainte-Colombe de Sens. Prêtre.

7049. — Dom Noël-Nicolas BOURDON, né à Merri le 14 juin 1726, profès de Saint-Martin de Séez le 17 avril 1747.

Il fut nommé en 1757 professeur de philosophie à Saint-Wandrille. On le voit mentionné en février 1761 comme maître des novices à Saint-Martin de Séez. (*Archiv. départ. de l'Orne*, H. 5361). Il fut successivement prieur de Saint-Vigor de Cerisy (1766-1769) et de Saint-Wandrille (1769-1775), puis visiteur de la province de Gascogne (1778-1781) et premier assistant du Père Général (1781-1783). Il soutint constamment son ancien Général, Dom Mouso, dans sa lutte contre les partisans de l'observance, contresigna avec lui une multitude d'ordonnances, qui toutes étaient aussitôt déclarées nulles par arrêts du Conseil d'Etat du roi, et fit avec lui son appel au Saint-Siège contre la tenue et les actes du chapitre général de 1783.

Il était doyen de la communauté de Notre-Dame du Bec en 1790, et déclara vouloir rester dans le cloître.

7077. — Dom Philippe-Paul-François DUMESNIL, né à Merri, profès de Saint-Martin de Séez le 6 janvier 1748, âgé de 17 ans ; mourut le 6 novembre 1751 à l'abbaye de la Sainte-Trinité de Fécamp. Clerc.

7081. — Dom Louis-Henri DU DOUY, né à Vieux-Fumé le 19 juin 1730, profès de Saint-Pierre de Jumièges le 31 janvier 1748.

Dom Du Douy était religieux à Saint-Florentin de Bonneval en 1770 et peu après professeur de rhétorique à Saint-Père de Chartres, puis à Saint-Wandrille en 1771, il l'avait déjà été à Saint-Germer en 1763 et à Beau-

mont en 1766. Il fut ensuite prieur de l'abbaye de Coulombs de 1772 à 1778, et l'était de nouveau en 1789 et 1790 ; dans l'intervalle, il avait gouverné l'abbaye de Bonneval de 1781 à 1783, puis était rentré à Coulombs comme simple religieux. Il signa le 24 décembre 1789 avec ses confrères de Coulombs une requête de protestation contre la suppression des ordres religieux (*Archiv. Nat.* D XIX 25. dossier 386). La veille, il avait écrit à l'un des membres de l'Assemblée Nationale pour lui exposer que les pensions accordées par le décret étaient absolument insuffisantes.

7121. — Dom François-Georges BERTHEREAU, né à Bellême le 29 mai 1732, profès de la Sainte-Trinité de Vendôme le 30 octobre 1748. Mourut à Paris le 26 mai 1794. Prêtre.

Dom Berthereau fut d'abord professeur de grec et d'hébreu à Saint-Lucien de Beauvais, puis à Saint-Denis en 1759 et appelé de là à Saint-Germain-des-Prés pour travailler au *Recueil des Historiens de France*. Il fut ensuite désigné pour préparer le recueil des *Historiens des Croisades*. Pour cela, il compulsa, aidé d'un Syrien, Joseph Chahin, les manuscrits orientaux de la bibliothèque du roi et de celle de Saint-Germain-des-Prés. Le résultat de ses recherches forme 31 volumes, Bibl. Nat., mss. fr. 9050-9080. Riant en a publié l'inventaire dans les *Archives de l'Orient latin*, T. II, 1884, p. 105-130. Sa correspondance relative au recueil des *Historiens des Croisades* se trouve dans la collection Moreau, ms. 307. Voir l'introduction du 1^{er} volume du *Recueil des Historiens des Croisades* publié par les soins de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Dom Berthereau avait signé la scandaleuse requête au roi en 1765 ; il était sénieur de Saint-Germain-des-Prés depuis décembre 1783. En 1790, il fut au nombre des trente-sept religieux qui demeurèrent fidèles à leurs vœux.

7168. — Dom Jean-Pierre MASNIER, né à Mortagne, profès de Saint-Martin de Séez le 10 septembre 1749, âgé de 18 ans ; mourut le 31 août 1781 à l'abbaye de Saint-Vigor de Cerisy-la-Forêt. Diacre.

7211. — Dom Jean-Claude BLANCHARD, né à Séez le 7 février 1734, profès de Saint-Vincent du Mans le 12 mai 1750.

Une lettre de Dom Jean Colomb à Dom Clémencet, du 20 septembre 1761, signale la présence de Dom Blanchard au Mans à cette époque : « C'est Dom Blanchard qui demeure aujourd'hui à la Couture qui a copié les notices de main moderne sur les poètes provençaux, que j'ai cru pouvoir vous être utile ». C'est durant ce séjour que Dom Blanchard composa le *Compendium historiæ regalis abbatix S. Petri de Cultura*, et sa *Table des auteurs ecclésiastiques*, qui forment aujourd'hui les mss. 91 bis et 93 de la bibliothèque du Mans. Dom Blanchard fut appelé à Paris par le Supérieur général Delrue pour collaborer au Cabinet des Chartes sur la demande de Moreau. Le 21 avril 1791, il est au monastère des Blancs-Manteaux, et est du nombre des six religieux qui déclarent renoncer à la vie commune : « Je désire me retirer pour vivre en particulier sous les yeux de Dieu. » (Archiv. Nat., S. 3675).

7283. — Dom Jérôme MARETTE, né à Alençon, profès de Saint-Martin de Séez le 18 juin 1751, âgé de 17 ans ; mourut le 16 mars 1760 à l'abbaye de Notre-Dame de Bernay. Prêtre.

7321. — Dom Philippe-Nicolas DUPONT, né à Montmerrei, profès de Saint-Martin de Séez le 11 mai 1752, âgé de 20 ans.

Dom Dupont semble avoir habité de longues années l'abbaye où il fit profession. On l'y voit en 1760 zéléateur du noviciat, puis il est mentionné de 1763 à 1773 comme religieux, procureur ou doyen de Saint-Martin (*Archiv. départ. de l'Orne*, H. 959, 961, 962, 963, 964, 5419). Le chapitre général de 1778 le nomma prieur de Saint-Wandrille ; il fut ensuite prieur de Saint-Vigor de Cerisy, de Notre-Dame du Bec (1785-1788) et de Saint-Georges de Boscher-ville (1788-1790).

7328. — Dom Louis-Charles GADEAU, né à Verrières, profès de Saint-Martin de Séez le 21 juin 1752, âgé de 24 ans ; mourut le 1^{er} septembre 1776 à l'abbaye de Saint-Vigor de Bayeux. Prêtre.

En 1759, il était sénieur de Saint-Martin de Séez (*Archiv. départ. de l'Orne*, H. 5419).

7426. — Dom Louis-Charles BOURDON, né à Alençon,

profès de Saint-Martin de Séez le 19 mars 1754, âgé de 19 ans.

Dom Bourdon fut aussi au nombre des religieux qui abandonnèrent momentanément la vie monastique à l'époque des troubles qui suivirent l'élection de Dom Chevreux comme général de la congrégation. Le rapport déjà cité des commissaires du roi à la diète de 1788 disait de lui : « Dom Bourdon qui, après le chapitre de 1783, avait reçu pour se rendre à l'abbaye de Lyre un ordre du roi auquel il n'avait pas obéi pour des raisons qu'il a exposées dans le temps au ministère, qui en a reçu pour Préaux un second, révoqué depuis sur les représentations de M. l'intendant d'Alençon, s'était retiré depuis deux ans dans sa famille, où il a essuyé différentes maladies dont il est à peine convalescent. Il nous a demandé Saint-Evrault, Lyre ou Saint-Martin de Séez. Nous avons préféré Saint-Evrault parce qu'il y sera plus à portée de prendre des eaux minérales qui lui sont ordonnées et parce que le prieur nous a paru satisfait de cet arrangement. »

A la fin de 1789, il écrivait la lettre suivante au président de l'Assemblée Nationale : (*Archiv. Nat. D. xix 14, liasse 208*).

MONSEIGNEUR,

Il nous est revenu que Dom Chevreux notre général a, pour prouver son zèle à la nation, proposé à la respectable assemblée de nous faire refluer dans certaines maisons et d'abandonner les autres avec leur revenu à la nation. Ce système ne peut nous présenter qu'une perspective pernicieuse pour notre tranquillité et même dangereuse. Vous en sentez vous-même les suites funestes et vous les détailler seroit abuser d'un temps qui vous est si précieux. L'assemblée paroît déterminée à nous réduire à une pension ; nous seroit-il permis de la supplier d'avoir égard à notre position, et qu'à cinquante cinq ans on a plus de besoins et moins de ressource ? Il nous seroit plus avantageux d'entrer dans l'ordre-société avec une pension honnête et dans le sein de nos familles. C'est la grace qu'ause solliciter auprès de l'assemblée celui est qui de votre grandeur,

Le très humble et soumis serviteur

DOM LOUIS CHARLE BOURDON, religieux de labaye de Saint-Martin de Sées.

7475. — Dom Henri-Louis ALLIOT, né à Varri, profès de Saint-Martin de Séez le 22 mars 1755, âgé de 17 ans.

Dom Alliot fut d'abord sous-prieur de Saint-Evroult en 1767 (*Archiv. départ. de l'Orne*. H 626), puis prieur de Saint-Pierre de Conches de 1772 à 1775. En 1784, il est prieur de Notre-Dame de Lonlay. A la diète de 1785, il permute avec Dom Hersecap, prieur de Saint-Georges de Boscherville, dont il conserve le gouvernement jusqu'en 1788.

7522. — Dom Louis-Charles LE VAVASSEUR, né à *Mons Mæroris*, profès de Saint-Martin de Séez le 31 janvier 1756, âgé de 22 ans.

Ce religieux, d'un caractère emporté et insociable, habitait l'abbaye Saint-Florentin de Bonneval depuis 1783, lorsqu'en 1787, à la suite d'une violente querelle avec un confrère, Dom Malherbe, son prieur, Dom Morenne, obtint une lettre de cachet pour le faire renfermer au Mont-Saint-Michel. Il ne reçut jamais la prêtrise.

C'est du Mont-Saint-Michel qu'à la fin de 1789 il signait la requête suivante (*Archiv. Nat.* D XIX 14, liasse 208), adressée à l'Assemblée Nationale :

Nous soussignés Religieux Benedictins de l'abbaye du Mont Saint-Michel en Normandie, diocèse d'Avranches, approuvons et adoptons l'abandon des biens de notre Congrégation déjà fait entre les mains de l'Assemblée nationale par les adresses de plusieurs de nos abbayes, et sous les conditions y exprimées d'une pension viagère payable de trois mois en trois mois de 1800 livres à chacun des sujets de notre dite congrégation, et de l'habileté à posséder les Bénéfices cures et à remplir les chaires de l'enseignement public, avec la moitié seulement des honoraires attachés aux dites places, a titre de récompense et d'encouragement, tels qu'il plaira à l'Assemblée de les fixer. En agissant ainsi nous avons cru acquitter une dette, remplir un devoir et prouver à la patrie que le dernier soupir des enfants de Saint-Benoît lui est consacré.

RAGOT, souprieur ; LE VAVASSEUR, sénieur ; PISSIS ; GUERULT; JOS. BEAUPIN, infirmier.

7550. — Dom François-Simon BOURDON, né à Séez, profès de Saint-Martin de Séez le 31 août 1756, âgé de 20 ans.

Ce religieux quitta à deux reprises la congrégation (*Archiv. Nat.*, L 816, n° 1).

7793. — Dom Jean-Jacques de MONTIGNY, né à Falaise, profès de Saint-Martin de Séez le 8 octobre 1761, âgé de 18 ans.

On le trouve mentionné comme sous-prieur de Saint-Martin de Séez en 1775 et 1777 (*Archiv. départ. de l'Orne*, H. 956). Il était le 7 mai 1790 cellérier et procureur de Saint-Pierre de Jumièges. Il déclara aux officiers municipaux qu'il réservait sa décision relativement à son avenir (*Archiv. Nat.*, D XIX 13).

7858. — Dom Louis-Gabriel ESNAULT, né à Falaise, profès de Saint-Martin de Séez le 26 octobre 1763, âgé de 19 ans.

Dom Esnault, ancien zéléteur du noviciat à Lessay en 1771, et professeur de théologie à Préaux en 1772, fut prieur de Saint-Germer de Flaix de 1781 à 1783. Le rapport déjà cité des commissaires du roi à la diète de 1788, l'abbé de Tressan et l'abbé Viriot, nous fait connaître l'emploi des dernières années de sa vie monastique : « Dom Esnault qui était à l'abbaye de Josaphat, où il eut de fréquents démêlés avec Dom Renard, son prieur, nous a exposé que Dom Renard lui ayant signifié au mois de mai 1787 une obédience pour Préaux, il s'était rendu appelant de cette obédience, qu'il regardait comme déshonorante pour lui, et s'était fait autoriser par arrêt du Parlement à demeurer dans sa famille ou chez ses amis jusqu'à ce que la tranquillité pût renaître dans la congrégation.

« Il nous a demandé pour résidence régulière jusqu'à la fin du chapitre Josaphat, Bonneval ou Saint-Germer. Nous avons cru qu'il ne serait pas prudent de le renvoyer avec Dom Renard, parce qu'il a su que ce prieur et ses religieux avaient présenté des requêtes et mémoires contre lui. Nous l'avons déterminé à se rendre à Saint-Germer, maison dont il a été prieur et dont le prieur actuel [Dom Pierre Marye] est son ami. Ils sont partis ensemble pour s'y rendre.

« Dom Esnault a de l'esprit, un bon cœur et de l'activité ; mais il a la tête fort vive et un grand besoin d'occupation. Il a été professeur, puis sous-prieur, et secrétaire du visiteur en 1781. Il entend les affaires ; une place de procureur ou de cellérier fixerait sa vivacité. »

Dom Esnault vivait encore en 1790, lors des inventaires dressés par les municipalités.

7861. — Dom Claude-Joseph BOULAY, né à Alençon le

23 octobre 1746, profès de Saint-Martin de Séez le 3 décembre 1763.

Dom Boulay ou Boullay résidait à l'abbaye de Coulombs en 1790. Il avait été nommé zélateur du noviciat de Bayeux en 1771.

7872. — Dom Charles-Jean BONVOUST, né à Alençon, profès de Saint-Martin de Séez le 30 mars 1764, âgé de 17 ans.

7880. — Dom Jacques-Sébastien LE MARCHAND, né à Saint-Pierre-sur-Dives, profès de Saint-Pierre de Jumièges le 17 juillet 1764.

Après avoir été zélateur du noviciat de Saint-Vigor de Bayeux en 1772, il était en 1790 procureur et cellérier du même monastère. (*Archiv. Nat.* D xix 14, n° 208). Il refusa de prêter serment à la constitution civile du clergé, et mourut curé de Venduvre en 1831, dans sa quatre-vingt-sixième année. Il avait obtenu le 5 mai 1802 du cardinal-légat Caprara un indult de sécularisation le déclarant capable de recevoir des bénéfices, et l'exemptant de la règle monastique. (*Archiv. Nat.* AF iv 1901). Dans cette pièce, il est donné comme profès de Saint-Vigor de Bayeux.

7897. — Dom Philippe LOCARD, né à Saint-Agnan le 20 janvier 1743, profès de la Sainte-Trinité de Vendôme le 21 novembre 1764.

Il résidait à Saint-Etienne de Caen au moment de la Révolution, et signa avec ses confrères la requête suivante (*Archiv. Nat.* D xix 14, liasse 207 ; une note en tête porte ces mots : Renvoyé au Comité ecclésiastique ce 14 décembre 1789, l'abbé de La Rochefoucauld, président) que nous reproduisons en entier comme montrant bien la situation fâcheuse qui était faite aux maisons religieuses, avant même les décrets de suppression.

NOS SEIGNEURS.

L'abbaye Saint-Etienne de Caen se jette à vos pieds. Elle sollicite aujourd'hui comme une faveur signalée les mesures rigoureuses dont votre sensibilité elle même

a paru s'allarmer. Les adoucissements, Nos Seigneurs, que vous daignés leur substituer seroient pour elle le comble du malheur. Nous vous conjurons tous d'ordonner que le scellé sera mis incessamment dans la maison sur tous les effets dont l'assemblée nationale exige des déclarations. Gardés dans ce moment nuit et jour par soixante hommes de la garnison, à peine pouvons nous suffire au soin de défendre notre vie et de nous garantir d'un pillage peut-être inévitable. Vous n'ajouterez pas, Nos Seigneurs, à nos frayeurs celle d'être encore soupçonnés, ou de ne pouvoir exécuter vos ordres.

Dans le trouble de tant de circonstances allarmanentes et au milieu des angoisses d'une dissolution prochaine, il seroit impossible à qui que ce soit d'entre nous de se livrer aux travaux qu'exigeroit le recensement exact qui vient d'être décrété. Dix huit mois d'une assiduité soutenue et la vigilance la plus active ne donneroient à personne assés d'assurance pour oser en répondre à la nation.

L'abbaye, nos seigneurs, ne vous exposera point d'autres motifs, elle se contente de vous protester sur son honneur qu'elle n'a diverti aucuns effets ; qu'il ne s'est fait aucune soustraction dont elle ait eü connoissance ; qu'elle n'a pas même songé à aucune des ressources dont la délicatesse la plus sévère n'eût pû se faire un scrupule ; qu'elle donnera aux juges que vous désignerez un état précis et circonstancié de tous ses revenus ; qu'elle y ajoutera tous les renseignements et toutes les indications qui peuvent en rendre l'acquisition plus avantageuse ; et qu'elle le fera avec une loyauté digne du zèle et du patriotisme dont elle a donné dans tous les tems des preuves, et sur lesquels elle invoque avec confiance le témoignage de tous les députés de Normandie.

Alors elle vous suppliera, Nos Seigneurs, de lui épargner une agonie desjà si pénible, et de fixer son sort. De quelque manière que votre sagesse prononce sur nos destinées, le dernier vœu que nous formerons ensemble sera pour la prospérité de la France et le succès des travaux qui doivent la régénérer, nous le jurons tous d'une voix unanime.

Nous sommes avec un très profond respect,

NOS SEIGNEURS,

Vos très humbles et très obéissants serviteurs. Les prieurs et religieux de l'abbaye Saint-Etienne de Caen.

Mesnilgrand, prieur et visiteur des Benedictins de Normandie ; fr. Ribard, sous-prieur ; f. Dugardin ; f. M. J. E. Bauin ; fr. J. B. Cache ; fr. Porquet ; fr. Besnier ; fr. Costin,

professeur ; fr. Houlette ; fr. Gossart ; f. Desaulty, cellérier ; fr. Ph. Locard ; fr. P. J. Delattre ; fr. Duvillard, secrétaire du chapitre.

Ceux dont les signatures manquent sont absents de la maison.

DUVILLARD, secrétaire

*A l'abbaye de Saint-Etienne de Caen en chapitre,
ce 17 novembre 1789.*

N° 1163 de la Matricule de l'Ordre de Cluny, étroite observance. — Dom Jacques-Guillaume COUPIGNY, né à Falaise, profès de Saint-Martin-des-Champs le 9 décembre 1764, âgé de 34 ans.

Il résidait à l'abbaye de Cluny au commencement de la Révolution, et signa avec tous ses confrères, le 7 octobre 1789, l'acte de protestation contre la démarche inconsidérée des quelques jeunes religieux de Saint-Martin-des-Champs qui, révoltés contre leurs supérieurs, avaient soi-disant offert à la Nation les biens du prieuré (*Archiv. Nat. D xix 14*, n° 208). Le 23 mars 1791, il fixe sa résidence à Cluny (Chaumont. *La persécution religieuse à Mâcon*, p. 269).

7904. — Dom Jean-Michel BEUSELIN, né à Falaise, profès de la Sainte-Trinité de Vendôme le 1^{er} avril 1765, âgé de 19 ans ; mourut le 13 avril 1779 à l'abbaye Saint-Léonard de Corbigny. Prêtre,

8034. — Dom Pierre PREVOTS, né à Mortagne, profès de Saint-Pierre de Jumièges le 12 décembre 1769, âgé de 25 ans.

8052. — Dom Pierre LE COMTE, né à Mahéru, profès de Saint-Evrout le 8 octobre 1770, âgé de 28 ans ; mourut le 20 mars 1787 à l'abbaye Saint-Germer de Flaix. Prêtre.

Après la mort de Dom Joseph-Marie Boudet, principal auteur de l'histoire du Poitou (janvier 1763), Dom Le Comte (que les *Archiv. départ. de l'Orne*, H. 3341, orthographe Leconte) fut donné comme compagnon d'études à Dom Léonard Fonteneau. Il copia à lui seul presque toutes les pièces des 27 premiers volumes de la collection (*Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 1841-43, p. 251).

8077. — Dom Louis-Jacques LE TELLIER, né à Fresné-la-Mère le 30 octobre 1750, profès de Saint-Pierre de Jumièges le 31 octobre 1771 ; mourut le 21 décembre 1790 au collège de Beaumont.

En 1784, il était procureur de l'abbaye de Lonlay (*Archiv. départ. de l'Orne*, H. 498). Il y était encore au commencement de 1790 avec les fonctions de procureur, archiviste et censivier (*Ibid.* H 5361 et 5362). Le 24 octobre 1790, étant à Beaumont-en-Auge, il déclare aux officiers municipaux vouloir profiter de la liberté et quitter le cloître. La mort ne lui en laissa pas le loisir.

8088. — Dom Jean-François GARNIER, né à Moulins-la-Marche, profès de Saint-Evroult le 13 mai 1772, âgé de 27 ans.

8124. — Dom Jean BOITARD DE GRANCHAMP, né à Montchevrel, profès de Saint-Evroult le 2 août 1773, âgé de 22 ans.

8150. — Dom Guillaume-Gabriel-Samuel-Charles DE BRAS-DEFER, né aux Moutiers, profès de Saint-Evroult le 2 mai 1774, âgé de 26 ans.

Il était procureur-cellérier de l'abbaye Saint-Florentin de Bonneval au moment de la Révolution.

8372. — Dom Jacques-Antoine MALITOURNE, né à Alençon, profès de Saint-Pierre de Jumièges le 14 avril 1780, âgé de 23 ans ; mourut à Alençon le 27 juin 1787. Prêtre.

8399. — Dom Jacques-Antoine DE MAUREY, né à Alençon, profès de Saint-Denis en France le 13 novembre 1780, âgé de 21 ans.

Ce religieux ne traversa pas indemne les orages de la Révolution. On voit par une pièce des Archives Nationales, AF iv 1906, que, le 3 janvier 1803, il adresse d'Incarville, près Louviers, au cardinal-légat Caprara une supplique contenant les renseignements suivants : Il est né au faubourg de Montfort, de Jean de Maurey et de Dorothee Blesbois de la Garenne. Ayant perdu sa mère en bas-âge, il s'est fait religieux pour se soustraire aux mauvais traitements

de sa belle-mère. Bien qu'il fût prêtre, il s'est marié civilement, le 1^{er} août 1796, avec Marie-Barbe Alexandre, fille libre de la ville de Louviers. Il avait besoin d'une compagne, étant donné les travaux mécaniques auxquels il se livre, et a actuellement deux enfants qu'il élève chrétiennement. Il supplie le cardinal de le relever des censures qu'il a encourues, et prend la résolution de réparer le scandale causé et de vivre désormais dans la chasteté conjugale. Sa lettre est accompagnée d'une attestation du chanoine Fresnoy, vicaire général d'Evreux.

Le cardinal-légat lui envoie le 7 janvier le décret qui lui accorde sa réconciliation et la réhabilitation de son mariage civil en face de l'Eglise, et ajoute ces mots : « Le grand bienfait dont le Saint-Siège use en votre faveur exige toute votre reconnaissance. Que votre conduite soit désormais vraiment chrétienne et vertueuse, afin que vous puissiez réparer le scandale, édifier les fidèles et attirer sur votre famille l'abondance des bénédictions célestes. »

8429. — Dom Armand-Jean FROGER, né à Saint-Pierre-sur-Dives le 18 juin 1760, profès de Notre-Dame du Bec le 19 juin 1781, mourut le 25 mai 1833.

En 1788, il habitait Saint-Serge d'Angers lors de sa prise de possession du prieuré de Brissarthe. (*Archiv. départ. de Maine-et-Loire*, H. 951).

Au moment de la suppression des maisons religieuses, il était professeur à l'abbaye Saint-Ouen de Rouen. Il se retira à Yvetot. Une délibération du conseil municipal de cette ville en date du 14 octobre 1793 le charge avec deux autres citoyens de diriger une école primaire gratuite, qui fut installée provisoirement dans le presbytère.

« Dans ladite école on devait enseigner les mathématiques, la géométrie, la beauté de la langue française et les éléments de la langue latine. Ce programme était plutôt celui de l'enseignement secondaire. Le zèle dont le P. Froger fit preuve dans ces fonctions fut malheureusement accompagné de certaines déclarations intempestives qui renaient son passé. Chargé en même temps de la garde du dépôt littéraire, le presbytère fut uniquement consacré à cet usage. C'est le premier fonds de la bibliothèque d'Yvetot, qui compte aujourd'hui près de 10.000 volumes ». (De La Bunodière, *Les derniers jours de l'abbaye de Saint-Ouen de Rouen*, 1909, p. 18.)

8441. — Dom Pierre-Guillaume BERTHAUX, né à Falaise, profès de Saint-Ouen de Rouen le 17 octobre 1781, âgé de 21 ans.

8467. — Dom Nicolas-Al.-Joseph DUCHESNE, né à Moulins-la-Marche, profès de Saint-Pierre de Jumièges le 20 mai 1782, âgé de 21 ans.

N^o 1311 de la *Matricule de l'Ordre de Cluny, étroite observance*. — Dom Claude-Elisabeth-Jean-Marie RESTOUBLE, né à Argentan, le 20 septembre 1761, fils de Jean Restouble, directeur de la Compagnie des Indes à la Côte occidentale d'Afrique, et de Marie-Jeanne-Josèphe Gazon ; profès de Notre-Dame de la Charité le 22 septembre 1782.

Au moment de la Révolution, il habitait avec un de ses confrères le collège de Cluny à Paris, et ils présentèrent ensemble l'adresse suivante à l'Assemblée Nationale. (*Archiv. Nat. D XIX 14, liasse 206*):

A Nosseigneurs de l'Assemblée nationale,

NOSSEIGNEURS,

Les Religieux bénédictins du collège de Cluni place de Sorbonne, s'estimeroient heureux de détourner un moment votre attention en faveur de nombre d'individus qui éprouvent des troubles et des injustices considérables et qui gémissent dans une incertitude cruelle sur leur sort à venir. En vain vous avez décrété que les municipalités ne peuvent rien recevoir des Religieux : elles ne reçoivent pas, mais elles prennent. Dans beaucoup d'endroits, à Paris principalement, on s'est emparé d'une grande partie de leurs bâtimens, sans en payer les loyers, pas même de ceux qui faisaient auparavant partie de leurs revenus ; dans notre maison de Cluny, on a diminué de cette manière nos revenus de la somme de 1900 livres, sans compter une somme beaucoup plus considérable pour la partie de nos confrères les anciens ; presque partout les recouvrements les plus légitimes sont arrêtés ou très difficiles. Outre ces dilapidations anticipées, les religieux ont beaucoup d'autres sujets d'alarme et d'inquiétude, ils craignent que vous ne laissiez à la disposition arbitraire des municipalités de statuer sur le traitement qu'ils ont droit d'attendre de votre géné-

rosité ; ne sachant point encore positivement s'il leur sera permis d'aspirer à la liberté et aux places du ministère des autels, ils ne se disposent que faiblement à se rendre capables de les remplir. Enfin depuis que le public paraît tant désirer leur suppression, leur régime n'a plus de force, leurs études languissent, le découragement les distrait de tous leurs exercices, et ils désirent eux mêmes avec ardeur que vous déterminiez promptement leur état futur. Vous leur rendriez un important service ainsi qu'à la nation, en décrétant dès à présent la suppression de tous les religieux rentés, moyennant des pensions alimentaires de 1500 livres et au dessus, proportionnellement à l'âge, aux infirmités et au temps du service. Ces pensions ne paraîtront point trop fortes, si l'on considère que les Religieux rendus à la liberté n'auront ni patrimoine, ni logement. Il paraît de la justice de décréter pareillement que leurs revenus continueront de leur être payés, comme aux dépositaires actuels de la nation, jusqu'au moment de l'exécution du susdit décret. Les Religieux attendent également de votre générosité et de votre justice que vous décrétiez aussi la conservation de quelques maisons pour ceux qui désireront continuer de vivre suivant la règle à laquelle ils se sont attachés.

Nous avons l'honneur d'être avec la plus profonde vénération,

Nosseigneurs,

Vos très obéissants et fidèles serviteurs,

DOM RESTOUBLE, religieux bén. ; DOM VACHERON, religieux bénédictin.

Au Collège de Cluni place de Sorbonne ce 1 décembre 1789.

8634. — Dom Jacques-Joseph MOLLE, né à Saint-Pierre-sur-Dives, profès de Saint-Vincent du Mans le 7 septembre 1785, âgé de 21 ans.

8655. — Dom Jean-François-Joseph DUHAMEL, né à Falaise le 16 mai 1765, profès de Saint-Pierre de Jumièges le 9 juillet 1786.

Ce religieux résidait à Saint-Ouen de Rouen en 1790. Il était minoré. Il se retira à Falaise pendant la Révolution.

Dom Louis-Georges LEMARCHAND, né à Saint-Pierre-sur-

Dives, le 23 octobre 1767, profès de la Sainte-Trinité de Fécamp le 1^{er} juillet 1789.

Il résidait au monastère de Saint-Evroult en 1790 (*Archiv. départ. de l'Orne*, H. 562), et nous l'avons vu signer la requête du 28 septembre 1789 publiée plus haut sous le nom de Dom du Bois-Vallée.

II. — LES FRÈRES CONVERS

67. — Fr. Jacques-Faron CROULLIÈRE, né à Séez, profès de Saint-Faron de Meaux le 10 février 1629, âgé de 36 ans ; mort à l'abbaye Saint-Junien de Nouaillé le 17 janvier 1654.

Dom Martène, à la page 57, de son manuscrit de la *Vie des justes*, a reproduit sur ce frère convers la notice que lui consacrait, d'après une lettre de Dom Claude Martin, la chronique de l'abbaye de Vendôme, où il avait vécu plusieurs années. Nous la retranscrivons textuellement :

« Frère Faron Crouillière étoit un excellent sculpteur, mais je ne l'estime pas tant pour son art que pour sa piété et sa dévotion ; parce qu'encore qu'il soit naturellement sans lettres et sans connoissances, Dieu toutefois luy a communiqué tant de lumières qu'il passe sans peine quatre et cinq heures de temps en oraison. Quoy qu'à vray dire sa vie est une continuelle méditation, étant uni à Dieu en ses travaux, d'où vient qu'après avoir fait quelques figures de dévotion, parce qu'il n'en entreprenent point d'autres, il se prosterne devant pour honorer la personne qu'elle représente. »

121. — Fr. Jean-Joachim ROTHIER, né à Bella-Viler, profès de la Sainte-Trinité de Vendôme le 17 août 1634, âgé de 38 ans ; mort à l'abbaye Saint-Germain-des-Près le 11 mai 1653 (marqué Joachim PÉRIER dans le *Nécrologe* publié par l'abbé Vanel).

140. — Fr. Robert BRIÈRE, né à Préaux, profès de Saint-Melaine de Rennes le 2 septembre 1636, âgé de 26 ans ; mort au même monastère le 27 janvier 1658.

152. — Fr. René-Jacques MARGUERITE, né à Courteilles,

profès de Saint-Pierre de Conches le 23 juin 1637, âgé de 34 ans ; mort au même monastère le 29 octobre 1660.

190. — Fr. Jacques SENNEGON, né à Segonnière, profès de Saint-Vincent du Mans le 2 avril 1642, âgé de 19 ans ; mort à l'abbaye de la Couture le 17 décembre 1704.

246. — Fr. Charles DU VAL, né à Séez, profès de Saint-Wandrille le 5 septembre 1662, âgé de 25 ans ; mort à l'abbaye Saint-Etienne de Caen le 1^{er} juillet 1719.

262. — Fr. François LE VIEL, né à Loucey, profès de Saint-Martin de Séez le 15 octobre 1664, âgé de 26 ans ; mort à l'abbaye du Bec le 23 février 1723.

263. — Fr. René MOREL, né à Marchemaison, profès de Saint-Martin de Séez le 15 octobre 1664, âgé de 25 ans ; mort à l'abbaye du Bec le 10 août 1707.

370. — Fr. François LE FRÈRE, né à Notre-Dame de La Place, profès de Saint-Faron de Meaux le 4 mai 1687, âgé de 32 ans ; mort à l'abbaye de Saint-Denis le 17 avril 1723.

« Il passa une partie de sa vie dans l'emploi de portier de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, et à un peu de politesse près, on peut dire qu'on ne pouvoit rien ajouter à son exactitude et à la vigilance qu'exigeoit la place qu'on lui avoit confiée. Religieux observateur de ses autres devoirs, il en étoit toujours occupé, rendoit tous les services dont il étoit capable, et son tems étoit si ménagé qu'on ne le trouvoit jamais oisif. Envoyé dans ce monastère les dernières années de sa vie, il y eut soin du réfectoire et des religieux mendiants avec des attentions et une charité toute particulière » (1).

Il mourut d'une goutte asthmatique. On le trouva mort dans sa chambre pendant que la communauté étoit au réfectoire.

409. — Fr. Pierre LE PRINCE, né à Maure, profès de

(1) Nécrologe de S. Denis. Bibl. Mazarine, ms. 3375. p. 966.

Saint-Faron de Meaux le 17 octobre 1704 à 28 ans. Mort le 17 janvier 1734 à Saint-Germain-des-Prés.

Voici la notice du Nécrologe sur ce frère convers qui demeurait à Saint-Germain-des-Prés depuis déjà plusieurs années : « Il était habile boulanger et faisait d'excellent pain. On l'avait retiré depuis quelque temps de la boulangerie pour lui donner le soin de la provision. Il allait tous les jours à quatre heures du matin acheter le poisson et contentait fort dans cet emploi. Le jour de Saint-Maur, il voulut assister à matines et se trouver à son heure ordinaire à la poissonnerie ; ainsi, il passa la plus grande partie de la nuit sans dormir. On croit que c'est ce qui lui a causé la mort, car il fut d'abord attaqué d'une fluxion de poitrine avec point au côté. On peut dire à sa louange qu'il était très laborieux, exact à son devoir, fort attaché aux intérêts du monastère, obligeant, soumis, ne parlant qu'avec respect au moindre religieux. Il est enterré dans le cloître au côté du réfectoire. »

460. — Fr. François DUFRESNE, né à Viette, profès de Saint-Wandrille le 19 novembre 1736 à 26 ans. Mort le 11 juillet 1781 dans la même abbaye.

III. — LES COMMIS STABILÉS.

55. — André FORGES, né à Saint-Hilaire, stabilé à Pont-levoi le 21 novembre 1647, âgé de 26 ans ; mort dans la même abbaye le 1^{er} janvier 1649.

110. — Robert CHARPENTIER, né à Gasprée, stabilé à Saint-Martin de Séez le 21 novembre 1659, âgé de 39 ans ; mort dans la même abbaye le 14 août 1708.

117. — Nicolas LE FEBVRE, né à Saint-Gervais, stabilé à Saint-Martin de Séez le 16 février 1663, âgé de 31 ans ; mort à l'abbaye Saint-Germer de Flaix le 2 mai 1675.

165. — Charles PICAUT, né à Séez, stabilé à Saint-Pierre de Corbie le 4 novembre 1672 ; mort dans la même abbaye le 2 mai 1699.

221. — Charles-André DE LA MAISON, né à Saint-Pierre-sur-Dives, stabilisé à Saint-Vigor de Bayeux le 9 décembre 1687, âgé de 25 ans ; mort en juin 1712 à l'abbaye de la Sainte-Trinité de Tiron.

261. — Jacques VASSEUR, né à Séez, fit sa promesse à Saint-Evrault le 5 mars 1697 à 26 ans.

283. — Jean-François LE COUTURIER, né à Briquetière, fit sa promesse à l'abbaye de Préaux le 14 janvier 1706.

326. — François LE TETU, né à Vron, fit sa promesse à Saint-Martin de Séez le 6 novembre 1725 à 29 ans.

343. — François VETILLARD, né à Grepré, fit sa promesse à Saint-Martin de Séez le 26 juin 1728. Mourut le 4 février 1751 à l'abbaye de Saint-Wandrille.

DOM P. DENIS.

PETITS COTÉS DE L'HISTOIRE

ou Episodes à Arçonnay et aux Environs

PENDANT LA RÉVOLUTION (1)

(Suite et Fin).

IV

DEUX RELIGIEUSES A LA CHEVALLERIE PENDANT LA TERREUR

Chassées brutalement de leur couvent de la rue du Bac, le 5 septembre 1792, deux Visitandines fuyaient Paris ruisselant de sang sous le couteau des égorgeurs (2).

Ne fût-ce qu'en souvenir de son père, l'une d'elles du moins eût mérité de trouver grâce devant ses persécuteurs. C'était la fille aînée du fameux géographe de Louis XV, Jean-Baptiste Bourguignon d'Anville (3).

Mais la République, on le sait, n'avait pas besoin de savants (4).

(1) Voir Bull. de la Soc. hist. et arch. de l'Orne, 1911, nos d'Avril, Juillet et Octobre.

(2) Voir pièce justificative n° 1.

(3) Né à Paris le 11 juillet 1697 de Hubert Bourguignon et de Charlotte Vaugou, J.-B. Bourguignon d'Anville épouse en 1730 Mlle Charlotte Testard qu'il perd en 1781, après cinquante-et-un ans de mariage, et meurt lui-même peu après, le 18 janvier 1782, âgé de près de quatre-vingt-cinq ans. Au moment de la profession religieuse de sa fille, déjà célèbre par ses nombreux travaux, il faisait partie de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Ce n'est que plus tard, en 1773, qu'il entra à l'Académie des Sciences, et fut nommé le premier géographe du Roi. (*Œuvres de Danville*, par De Manne, t. I, Imprimerie Nationale, Paris, 1834).

(4) On connaît l'odieuse réponse de Coffinhal à l'illustre chimiste Lavoisier lorsque celui-ci, qu'il venait de condamner à mort, lui demande un sursis de quelques jours pour achever une expérience aussi utile à la République qu'à la science. « La République, dit le président du tribunal révolutionnaire, n'a pas besoin de savants. » (*L'Idéal*, par M. l'abbé Coubé, juillet 1910, p. 333-335. — La mort de Lavoisier).

Née en 1733, Marie-Thérèse Bourguignon d'Anville n'avait pas tardé à donner les plus belles espérances. D'une grande beauté (1), très pieuse, remarquablement douée des qualités de l'esprit et du cœur, excellente musicienne, chanteuse émérite, elle pouvait, grâce à la situation et au nom de son père, prétendre aux plus belles alliances.

Mais à 20 ans, sans répondre aux attraites d'un monde qui la sollicitait, elle n'hésite pas à le quitter pour entrer comme novice à la Visitation, rue du Bac, à Paris, où deux ans plus tard, le 23 mars 1755, elle faisait sa profession religieuse, pendant que son père, alors en pleine célébrité, mariait son autre fille, Marie-Sophie, à Nicolas Hébert d'Hautéclair, sieur de la Chevalerie (2).

C'est là, chez son beau-frère, où elle avait passé parfois de si bons moments, qu'après trente-sept années de vie paisible et pieuse dans son saint asile de la rue du Bac, elle venait se réfugier, croyant y trouver le calme et la tranquillité.

Mais, à cette époque, la province n'offrait pas plus de sécurité que la capitale (3).

Non seulement, en effet, à l'exemple de celle-ci, des cités importantes telles que Versailles, Orléans, Reims, Lyon, etc, eurent leurs journées de massacres, mais des villes de dernier

(1) Ses traits sont conservés au château de La Chevalerie, dans un portrait de son père, dessiné par Duvivier, gravé par Saint-Aubin. On sait en effet qu'elle posa pour son père. (Voir *œuvres de Danville*, supra cit. p. XXVI). Un arrière-petit-fils de Danville, le regretté Baron Amaury de la Barre de Nanteuil a fait ériger dans la cour d'honneur de son château de La Chevalerie, si artistement restauré d'après ses propres données, une magnifique statue en beau marbre de Carrare, représentant le célèbre géographe.

(2) Nicolas-Jacques-Augustin Hébert de Hautéclair, né en 1732 à Paris, conseiller du roi, trésorier de France général des finances, grand-voyer en la généralité de Paris et commissaire du roi pour la direction des Ponts-et-Chaussées, mort le 20 novembre 1806, à Arçonnay, et inhumé dans le cimetière de cette paroisse le 22, avait épousé la jeune des filles de Bourguignon d'Anville, Marie-Sophie.

(3) Danville quittait de temps en temps Paris pour venir à La Chevalerie. Autour de lui se réunissait une société d'élite, venue d'Alençon et des environs. (*Un homme d'aujourd'hui : le Baron Amaury de la Barre de Nanteuil*, par le Vicomte du Motey, lauréat de l'Institut, p. 3).

C'était là le rendez-vous de la famille ; aussi y voyons-nous mourir, le 30 août 1776, la sœur de Danville, Dame Jeanne Gabrielle Bourguignon, veuve de Christophe Le Maître, attaché à la maison du roi. Elle fut inhumée le lendemain dans l'église d'Arçonnay, par M. François Delarivière, curé-doyen de Champfleury. Elle était née en 1703.

ordre, des bourgades même, calmes et paisibles d'ordinaire, n'échappèrent point à cette sorte de folie sanguinaire (1).

Non loin d'ici, à Vimoutiers, des bandits révolutionnaires égorgent, le 3 septembre, un prêtre vénérable entre tous (2), et promènent sa tête au bout d'une pique, aux applaudissements frénétiques d'une foule ivre de fureur (3).

A nos portes, Alençon eut aussi ses sanglants épisodes. Le 5 septembre pendant qu'on chasse de leur couvent les Bénédictines de Montsort (4), des énergumènes font subir au Père Valframbert (5), capucin qui était venu apporter à ces pieuses filles le secours de son saint ministère, un affreux supplice accompagné de raffinements inouïs de cruauté.

C'est à la même époque, 9 septembre, qu'à quelques lieues d'Alençon, un vicaire de Saint-Paterne, né à Bourg-le-Roi, Marie-Gabriel Loiseau, subissait un atroce martyre à Gacé avec trois de ses confrères qui comme lui, pour fuir la persécution, se rendaient au Havre pour de là passer en Angleterre (6).

La province, on le voit, n'était pas plus sûre que la capitale.

C'était partout la Terreur. Et il n'était pas rare de voir,

(1) Nouvelle preuve que ces massacres étaient organisés et qu'ils ne furent point le pur ouvrage du hasard et des circonstances. C'était un mot d'ordre répandu par toute la France (*l'Idéal*, jam. cit. p. 320 et suiv. — *L'Église du Mans* pendant la Révolution, p. Dom Piolin, t. VIII, p. 144-153). Personne dit Michelet dans son *Histoire de la Révolution française*, IV, 121, ne doutait des massacres.

Le 31 août 1792, Tallien disait à l'Assemblée nationale, au nom d'une députation de la commune : Nous avons fait arrêter les prêtres perturbateurs ; ils sont enfermés dans une maison particulière, et sous peu de jours le sol de la liberté sera purgé de leur présence. (*Moniteur* du 2 septembre 1792).

(2) Voir pièce justificative 2.

(3) Par des écrits calomnieux de toute nature, que l'on a que trop bien imités depuis, on avait ameuté toute la populace contre la partie saine de la population, plus particulièrement contre les prêtres et les religieux.

(4) Abbaye fondée en 1636 par Geneviève de Flotté, veuve de Charles de Vansay, seigneur de Brestel, en Rouessé-Fontaine. D'abord établies dans une maison prise à loyer, ce n'est qu'en 1643 que ces religieuses prennent possession des bâtiments construits pour elles dans l'emplacement occupé aujourd'hui par l'Ecole supérieure de jeunes filles, rue du Mans, en face de la route de Mamers. A la Révolution, cette abbaye fut achetée par Lhermier de la Giroudière, maire d'Arçonnay. Depuis, ces bâtiments ont été détruits et remplacés par l'Ecole dont on vient de parler. Il ne reste plus de cette abbaye à laquelle nous consacrerons un article spécial, que les murs de clôture. En face se trouvait la Léproserie de Saint-Lazare.

(5) Voir pièce justificative 3

(6) Voir pièce justificative 4.

même dans les plus petites bourgades, des gens honnêtes et pacifiques pourtant, se faire délateurs par crainte d'être eux-mêmes dénoncés.

Sœur Marie-Thérèse ne devait pas tarder à en faire la cruelle et pénible expérience.

Continuant à la Chevalerie cette vie de dévouement et de charité qui avait été la caractéristique de toute son existence religieuse, elle partageait son temps entre la piété et les bonnes œuvres.

Les instants qu'elle ne donnait pas à la prière elle les consacrait, ainsi que ses forces et ses ressources, au soulagement des malheureux.

Les pauvres et les malades étaient ses préférés. Aussi la rencontrait-on partout où il y avait une larme à essuyer, un pauvre à assister, un malade, si rebutant fût-il, à soigner.

Loin d'être pour elle une sauvegarde, cette vie toute de charité et de désintéressement, devait attirer l'attention et la haine des impies et des persécuteurs.

Aussi, une année ne s'est pas entièrement écoulée depuis son arrivée dans le pays, qu'une dénonciation (1) vient l'obliger de fuir avec sa compagne (2).

Une maison hospitalière et voisine, Le Clos, ouvre ses portes à nos fugitives.

Mais à peine y sont-elles arrivées qu'une nouvelle délation les force à quitter à la hâte leur retraite improvisée pour regagner précipitamment La Chevalerie.

Averties à temps, vite elles abandonnent Le Clos, et quand les émissaires de la Nation arriveront pour y faire une visite domiciliaire en règle, ils feront buisson creux, grâce à la crâne attitude du fermier, Jean Aguilé (3).

Quelques mois s'écoulent dans un calme relatif.

Puis un jour (19 décembre 1793), à l'occasion de la prise de Toulon, la municipalité, entourée de son conseil et du général

(1) A la louange des habitants d'Arçonnay, nous sommes heureux de pouvoir dire que cette dénonciation n'est pas leur fait, mais émane de gens étrangers à la commune.

(2) Sœur Marie-Thérèse avait, par charité, amené avec elle une sœur converse, Jeanne Le Bel, qui se trouvait sans abri et sans secours.

(3) Voir *Une Visite domiciliaire*.

des habitants, s'est rassemblée sur *la place d'armes* de Saint-Blaise-le-Vieil.

La garde nationale, tambour battant et flamme au vent, lui fait une escorte d'honneur.

Par prudence et sur le conseil sans doute de son beau-frère, Sœur Marie-Thérèse est là avec sa compagne.

La réunion a lieu au pied de l'arbre de la liberté.

Soit crainte, soit conviction, le Maire fait parade de sentiments révolutionnaires :

« Citoyens, un seul arbre de la Liberté, déclare-t-il pompeusement, ne saurait suffire pour la commune. Un second sera planté que l'on consacrera à la fraternité et à l'union républicaines. »

Et, pendant que dans l'endroit à ce préalablement préparé on plante ce nouvel arbre de la liberté, le Maire, « placé entre ces deux symboles de la fraternité et du patriotisme, sentant qu'il faut réchauffer (on était à la mi-décembre) l'ardeur républicaine des assistants, les *arrangu*e fortieusement, leurs faisant sentir combien il est nécessaire pour le bien public et aussi pour consolider la Révolution, de se tenir réunis, de vivre en amis, en frères et en républicains, et de ne souffrir surtout parmi eux aucuns citoyens *suspects*. »

Ces derniers mots visaient, à ne pas s'y méprendre, nos deux Religieuses.

Aussi, payant d'audace, sœur Marie-Thérèse s'avance, et la première vient prononcer ainsi que sa compagne, avec autant de *spontanéité* que le fera tout-à-l'heure le reste des habitants, les serments de fidélité, inviolabilité et fraternité, jurant de maintenir la République une et indivisible.

Puis ayant tous non moins spontanément prêté les mêmes serments, chacun peut enfin se retirer, la plupart la mort dans l'âme et le dégoût au cœur, mais non toutefois sans avoir pris part à des chansons respirant le plus pur patriotisme et à des danses exécutées au son des instruments.

Ces sortes de scènes soi-disant patriotiques se renouvelaient souvent, et celui qui aurait été assez naïf pour croire que, dans son indépendance, il aurait pu prendre la liberté de s'y soustraire, celui-là se serait vu promptement conduire, au nom de

la fraternité, à la prison, et en cas de récidive, à l'égalitaire échafaud.

Un mot, un geste, un regard, moins que cela, le silence parfois suffisait pour envoyer un innocent à la mort.

Cela s'appelait, à l'époque, vivre en amis, en frères, en républicains.

Mais les événements se précipitaient de plus en plus sinistres.

Trois semaines ne s'étaient pas écoulées qu'une pareille réunion (8 février 1794) rassemblait de nouveau la population au même endroit qui désormais s'appellera *place de la Liberté*.

Hélas ! les arbres ni les places ne manquaient ; c'était là, comme aujourd'hui au fronton de nos monuments publics, que s'était réfugiée la liberté disparue.

Il s'agit de célébrer aujourd'hui le Décadi.

Toute la population est là. Restée malgré tout honnête et chrétienne, regrettant ses dimanches avec ses cérémonies religieuses, ce n'est que contrainte et par peur qu'elle se prêtait à ces mascarades.

Le Maire se rend compte de cette attitude. Aussi éprouve-t-il le besoin d'*arranger* à nouveau le peuple, de le républicaniser en lui parlant le langage de la raison.

Ce n'est pas un orateur, on l'a vu, mais le sentiment de sa situation et de son importance, ses idées révolutionnaires et peut-être son irrégion lui tiendront lieu d'éloquence :

« Aussi bien, citoyens, s'écrie-t-il, allons, c'est en vrais amis de la République qu'il faut célébrer le Décadi.

« Le dimanche, vous le savez, n'en faut plus. Il a fait son temps. La constitution l'a aboli. Il n'existe plus.

« Le Décadi le remplace.

« Rejetons bien vite et loin de nous tous les hochets d'une vaine superstition.

« Célébrons la fête qui nous réunit tant par des danses fraternelles que par des hymnes patriotiques.

« C'est d'ailleurs la seule fête, le Décadi, qu'il convient de chômer dans un gouvernement libre et républicain. »

« Ce à quoi, ajoute le registre municipal, tous les habitants se seraient livrés avec enthousiasme », électrisés sans doute

par ce morceau oratoire qui de nos jours vaudrait à son auteur la croix d'honneur.

Quelle ironie ! quand tout nous démontre, au contraire, que la peur seule forçait nos ancêtres restés croyants, à se prêter, en apparence seulement, à ces sacrilèges parodies et à ces odieux attentats contre la liberté et la religion.

Mais la cérémonie, disons plutôt la mascarade qui avait la prétention de remplacer l'office religieux est finie.

C'est alors que « la municipalité, pour terminer cette fête républicaine et désireuse d'agir révolutionnairement arrête, selon l'ordre qu'elle en a reçu du District et du Département, qu'elle fermerait ce jourd'hui même son église paroissiale, et que, pour faire disparaître tous les vestiges des anciens préjugés, elle nommait deux commissaires pour se transporter dans ladite église, afin d'y faire le lendemain *l'invitaire* de tous les objets qu'elle renferme. » (1).

Et en effet, séance tenante, deux autres délégués sont désignés qui se rendent aussitôt en ladite église, en ferment les portes dont les clefs sont remises à la maison commune. C'est là que dorénavant elles resteront déposées.

C'est ainsi que notre vieille église, qui avait vu tant de pieuses générations se succéder et venir en priant s'agenouiller sur ses antiques dalles, restera fermée pendant près de dix ans, par les descendants terrorisés de ceux-là même qui l'avaient construite.

Toutefois, ne leur soyons pas trop sévères. A part quelques exaltés et une poignée de meneurs, comme il s'en rencontre à toutes les époques troublées, nos populations étaient restées chrétiennes, et ce n'est que la mort dans l'âme, ne l'oublions pas, et pour se soustraire, eux et leurs familles, aux pires

(1) Notre église, consacrée au XIII^e siècle, se trouvait alors au Vieux Bourg. Fermée le 8 février 1794, elle ne fut rouverte au culte qu'en 1802, par M. l'abbé Coulibreuf. Curé de cette paroisse en 1790, après avoir prêté le serment civique, avec certaines restrictions, il le rétracta. Forcé de fuir, il gagna l'Angleterre vers 1797, d'où il revint en 1799. Les temps n'étant pas encore sûrs, il arriva à la Moinerie, chez M. Morin, maire, déguisé en marchand de bestiaux, barbe et cheveux longs, en sabots, vêtu d'une longue blouse, un bonnet de coton sur la tête, un fouet sur le cou. Il n'y resta que quelques mois, et fut obligé de s'éloigner. Ce n'est qu'en 1802 qu'il reprit ici publiquement ses fonctions. Nommé quelques années plus tard à Bourg-le-Roi, il y resta peu de temps, fut nommé à Saint-Pater, et revint de nouveau dans la cure de Bourg-le-Roi, où il mourut en 1820.

supplices, que nos pères apeurés se prêtaient à l'accomplissement de ces sinistres et sacrilèges besognes, qu'au fond ils répudiaient grandement. Et la preuve, en ce qui concerne l'inventaire dont il est question ici, et dont nous donnerons ailleurs le détail, c'est que des deux commissaires nommés à cet effet, l'un trouva moyen de se dérober à cette rebutante besogne ; quant à l'autre, il fut obligé de s'exécuter, mais sans enthousiasme ni entrain, six mois plus tard seulement, et sur un rappel énergique du District.

Combien pénibles pour nos deux Religieuses surtout étaient ces événements, et comme elles devaient souffrir d'assister, malgré elles et impuissantes, à ces odieux attentats !

Cependant, il ne semble pas qu'elles aient été personnellement inquiétées, ce qui prouve le bon esprit de notre population, jusqu'au 17 Juin 1794.

Ce jour là, le Maire a de nouveau réuni son conseil, « aux fins de délibérer sur une affaire d'extrême importance ».

Il vient de « recevoir du District une lettre disant en substance que plusieurs religieuses se cachent dans la paroisse.

« Elles savent pourtant qu'un lieu de retraite est assigné à celles qui n'auraient pas prêté les serments exigés. C'est au Comité de surveillance et aux bons citoyens de faire exécuter la loi » (1).

Grand émoi chez les citoyens administrateurs. Tous savent pertinemment qu'il s'agit ici « des citoyennes Bourguignon d'Anville et Jeanne Le Bel, ci-devant ex-religieuses et demeurantes chez le citoyen Hébert ».

Que faire ? La loi est formelle, on ne saurait l'éviter. Il n'y a pas à hésiter, leur sûreté personnelle en dépend.

La décision est vite prise. On se transportera immédiatement à La Chevalerie.

(1) Cette mesure était générale. Pour n'en citer qu'un exemple, nous voyons le même jour la municipalité de Saint-Paterne recevoir l'ordre de faire arrêter et conduire à la maison d'arrêt toutes les religieuses qui n'auraient pas prêté le serment exigé par la loi. Le conseil décide alors que n'ayant point de maison d'arrêt, les ex-religieuses qui pourraient se trouver dans la commune seraient consignées provisoirement dans les maisons qu'elles habitent et laissées à la garde et responsabilité des chefs des dites maisons. En conséquence, l'ex-religieuse Doudieux, ci-devant Benedictine de Montsort, retirée dans la paroisse, est laissée sous la garde et responsabilité de la citoyenne Doudieux, sa parente, chez qui elle demeure. (*Chronique paroissiale de Saint-Paterne*).

Voilà pourquoi, quelques minutes plus tard, le citoyen Hébert voyait « arriver chez lui nos officiers municipaux, et là où étant, après avoir indiqué le but de leur visite, ils sont par lui reçus qui les met incontinent en présence de sa belle-sœur » :

« Citoyenne, lui dit aussitôt le Maire, tu es bien Marie-Thérèse Bourguignon d'Anville, ci-devant religieuse ? — Je le suis.

« N'as-tu pas avec toi une compagne, aussi ex-religieuse ? — Oui.

« Où est-elle et pourquoi pas ici ? — Souffrante, la maladie la retient au lit.

« As-tu prêté les serments exigés par la loi ? — Oui.

« Où et quand ? — Sur la place d'armes en présence de tous nos concitoyens, le jour de la plantation du second arbre de la liberté. D'ailleurs, citoyen maire, tu dois te rappeler, tu étais présent, c'est devant toi-même que j'ai prêtés ces serments.

« Je sais ; c'était le jour de la fête patriotique de Toulon. Il ne s'agit donc pas de ces serments là ; mais n'en as-tu point prêté d'autres ? — Je prêtai encore serment le jour de la Constitution. On me donna alors un récépissé que je te remis, et en échange duquel tu me baillas des certificats de civisme et de résidence.

« Tu as raison, je m'en souviens. Mais ces certificats, où sont-ils ? Fais-les voir. — Je ne les ai plus. La municipalité les a remis elle-même entre les mains du receveur du District qui depuis lors, me verse, ainsi qu'à ma compagne, l'allocation et indemnité prévues par la loi » (1).

C'est alors que « le citoyen Hébert, présent à cet interrogatoire, et jugeant qu'il avoit assez duré, seroit intervenu. Il se seroit obligé et auroit répondu que les citoyennes Bourguignon et Le Bel demeuroient chez lui depuis deux ans, à raison que

(1) Jusqu'en 1796, on versa par-ci par-là quelques allocations aux religieuses. On lit en effet dans les *Registres des délibérations municipales de Bourg-le-Roi et d'Oisseau*, 29 germinal an V, 18 avril 1797 : Marie-Louise Sevestre, ex-religieuse Bernardine est vivante, habite en France, à Oisseau, depuis le 1^{er} Mars 1792, n'a point été détenue, nous présente ses lettres de soumission, et n'a reçu aucun paiement de sa pension ou traitement depuis le 9 vendémiaire an IV.

la première est sa belle-sœur et la seconde sa domestique ; que d'ailleurs il en répondoit et qu'elles resteroient sous sa sauvegarde jusqu'à ce que le District eût statué si elles ont obéi ou non à la loi ».

Et devant cette courageuse attitude, la municipalité, se trouvant suffisamment à couvert (1), se retire, déclarant son mandat accompli, non sans avoir toutefois rédigé un procès-verbal dûment signé, que l'un deux s'empresse de porter au Directoire de Fresnay.

Et en lisant le lendemain la relation des faits que nous venons de raconter, les membres du District durent se déclarer satisfaits, car on ne voit nulle part que nos religieuses aient été de nouveau inquiétées.

D'ailleurs, une accalmie ne tardait pas à se produire.

Cinq semaines plus tard, en effet (9 thermidor, 27 juillet 1794), Robespierre, après avoir versé tant de sang et tenté de se donner la mort, portait sur l'échafaud « sa tête qui tombait au bruit d'un tonnerre d'applaudissements, ce coup de hache vengeant l'humanité ».

La mort du tyran met un terme aux exécutions qui lassaient la main même du bourreau.

Bientôt (1^{er} février 1795) un décret reconnaît à tous les citoyens le droit d'exercer le culte qui leur plaît, et leur permet d'en user, à condition toutefois qu'on ne fera aucune cérémonie extérieure et que le gouvernement ne sera obligé ni de payer ses ministres ni de fournir un local.

Mais comme l'Etat possédait les Eglises ayant appartenu au culte catholique, un grand nombre de réclamations se font entendre, et le 30 mai paraît un nouveau décret qui autorise

(1) La municipalité de Champfleury était plus exigeante. Témoin cette délibération du 23 juillet 1794 : En conséquence d'une avis du Directoire qui nous ordonne de faire rechercher et conduire à la maison d'arrêt de Fresnay toute personne religieuse qui n'orait pas prêté serment, en conséquence nous avons dessiné un mandat contre Anne-Françoise Houssemaine ci-devant religieuse des Sainte-Clairre d'Allancons qui ne s'est point conformée à la loi et qui n'a point prêté ce serment. En conséquence les officiers municipaux ont jugé que ladite Houssemaine qui a été trouvée en la commune faissant une résidence de deux jours, sera conduite à la maison d'arrêt de Frainay par deux hommes de la garde nationale Louis Geslain et Jean Cherouvrier qui se sont rendu responsable de ladite religieuse de la ramener à la maison d'arrêt à Frainay et de nous en donner les renseignements du convoi. (*Registre municipal de Champfleury*, 5 herbidor an II).

à rendre, pour l'exercice des cérémonies religieuses, les églises qui n'ont point été aliénées (1).

En conséquence, on fait sortir des prisons les prêtres encore vivants, et la Religion catholique reparait pour un temps en France.

C'est à ce moment (23 août 1795) que nos deux Religieuses se présentent à la municipalité pour faire leur nouvelle soumission aux lois de la République (2).

« Nous voulons bien, disent-elles, faire serment de soumission, mais aux lois *civiles* seulement. »

Nouvelle et grande perplexité chez nos magistrats qui gravement délibèrent, examinent, et finalement recourent au texte de la loi. Il est formel. La soumission doit se faire aux lois purement et simplement, sans aucune restriction ni exception, et conséquemment sans qu'il soit question de lois *civiles* ou autres.

Nos Religieuses, craignant d'engager leur conscience, tiennent bon et ne veulent pas céder.

Le Conseil met alors de nouveau la matière en délibération, et après avoir de plus en plus mûrement réfléchi, le procureur communal ouï derechef, décide unanimement et avec opiniâtreté de ne pas recevoir la formule présentée par les ci-devant citoyennes.

En conséquence, leur déclaration n'est pas acceptée (3).

(1) Profitant de ce décret, plusieurs citoyens d'Alençon, habitant le faubourg Montsort adressent, le 25 août 1795, à la municipalité de Saint-Pater, une pétition tendant à ce qu'il leur soit permis d'exercer le culte catholique dans la ci-devant chapelle de Lorette, située dans cette commune de Saint-Pater, susdit faubourg, se faisant fort d'obtenir l'agrément du propriétaire et en se conformant aux dispositions du décret du 30 mai dernier. Le conseil général, ouï le procureur communal, déclare qu'il n'a aucune raison d'empêcher l'effet de ladite pétition, à la charge toutefois par les pétitionnaires de remplir toutes les obligations contenues dans les termes dudit décret (*Registre paroissial de Saint-Pater*).

(2) Même jour, le citoyen Pierre-François Coulibœuf, ci-devant curé d'Arçonnay se présente aussi à la municipalité, déclarant qu'il se propose d'exercer le ministère connu sous la dénomination de culte catholique, apostolique et romain dans l'étendue de la commune. Déclaration identique de la part du citoyen Jacques-Toussaint Beaudoire, d'Alençon, ci-devant prêtre.

(3) Même jour, à Saint-Paterne, se présentent devant la municipalité Madeleine Pavard et Marie Doudieux, ex-religieuses Bénédictines de Montsort, et Thérèse Lefert, ex-religieuse des filles Notre-Dame d'Alençon, résidentes en cette commune, lesquelles ont déclaré qu'étant nées dans la religion

C'était jouer gros jeu, et leur courageuse décision, tout à leur honneur, pouvait leur coûter cher, d'autant que l'apaisement actuel, plus apparent d'ailleurs que réel, ne devait pas être de longue durée, car quelques semaines plus tard (12 septembre 1795) un nouveau décret sur la police des cultes produisit une réaction complète, et le 25 octobre la Convention l'aggrave encore en ordonnant à nouveau la déportation et la réclusion des prêtres condamnés à ces peines en 1792 et 1793.

Toutefois c'était le dernier acte de la Constituante.

Le Directoire lui succède. Composé de cinq membres, la Religion trouve en eux de nouveaux et implacables ennemis : « Environnez-les de votre surveillance, écrivent-ils à leurs commissaires dans les départements au sujet des prêtres, qu'elle les inquiète le jour, qu'elle les surveille la nuit; ne leur donnez pas un moment de relâche; désolez leur patience ».

Cet ordre, on le sait, ne fut que trop bien exécuté.

Cependant, nos deux Religieuses ne semblent pas avoir eu à souffrir de leur crâne attitude et de cette recrudescence de persécution, du moins les documents que nous avons en main n'en font pas mention.

Aussi, continuent-elles de mener à La Chevallerie une vie toute de travail, de prières et de bonnes œuvres.

Cet état de choses dure jusqu'à la moitié de 1797.

A cette époque, les temps commencent à être relativement moins mauvais (1).

Les communautés en profitent pour tenter de se reconstituer.

C'est ce qu'entreprirent notamment les Sœurs de la Visitation de Paris.

Celles qui ont échappé presque miraculeusement à la tourmente révolutionnaire s'empressent de se réunir et elles impro-

catholique, apostolique et romaine, elles entendent y vivre et mourir, et demandent acte au surplus de leur soumission aux lois de la République.

Pour autres soumissions, voir *Pièces justificatives V*.

(1) C'est à dessein que nous disons : moins mauvais, n'osant écrire : meilleurs. La situation restait toujours inquiétante. Il ne faut pas oublier, en effet, que si le corps législatif rendit le 4 août 1797, une loi pour le rappel des prêtres bannis de France en 1792, cette loi n'eut pas d'exécution. Elle ne fit qu'irriter les républicains qui composaient le Directoire et s'emparèrent à force ouverte de l'autorité le 4 septembre (18 fructidor). Toutes les lois contre les prêtres furent alors remises en vigueur, et la persécution reprit bientôt avec une nouvelle fureur pour durer jusqu'en 1799.

visent un petit couvent dans un pauvre et tout étroit local rue Notre-Dame-des-Champs, à Paris, car la maison de la rue du Bac était à tout jamais perdue pour elles.

C'est là, qu'après avoir assisté au mariage de sa nièce (1), tenu quelques jours plus tard un rôle dans une petite séance de famille tout intime (2), et fait ses adieux à sa famille à laquelle sans doute elle confie sa compagne Jeanne-Marie Lebel (3), sœur Marie-Thérèse se hâte d'aller rejoindre, dans toute la joie de son âme, ses chères sœurs d'autrefois.

Elle reprit avec bonheur tous les exercices de sa vie religieuse, et tout particulièrement le chant du saint office pour lequel elle s'était toujours montrée saintement passionnée.

Mais les émotions, son âge avancé avaient diminué ses forces ; sa voix s'affaiblit peu à peu, et bientôt elle fut condamnée à un complet et douloureux repos, qu'elle accepta avec une grande résignation.

Elle rendit paisiblement son âme à Dieu, entourée de l'affection et des prières de sa chère communauté (4), après 82 ans et 4 mois d'âge, et 60 ans de profession religieuse (5).

En terminant ces quelques notes sur cette sanglante époque, il me vient irrésistiblement à l'esprit ce souvenir d'enfance déjà lointain qu'on me permettra de rappeler ici :

(1) Au sortir à peine de la tourmente révolutionnaire, M. et Mme de Hautéclair mariaient leur fille, Marie-Adélaïde à André-Marie Gougeon de Cerisay, né à Alençon le 27 mars 1767.

(2) Pour la petite comédie à laquelle il est fait allusion ici, voir *pièces justificatives* VI.

(3) Peut-être ne prit-on pas tout d'abord de sœurs converses dans la reconstitution du monastère de la Visitation, peut-être aussi Jeanne Le Bel se trouva-t-elle trop âgée pour recommencer la vie religieuse, ou simplement préféra-t-elle rester à La Chevallerie, nous ne savons, toujours est-il que son nom ne figure plus, en 1797, sur la liste des survivantes de la Visitation. Par ailleurs nous savons qu'elle mourut à La Chevallerie, comme en fait foi son acte de décès trouvé dans les *Registres de l'Etat civil d'Arçonnay*, que nous transcrivons ici : Acte de décès de Jeanne-Marie Le Bel, décédée le 13 vendémiaire an X (5 octobre 1801) à neuf heures du soir, profession de ci-devant religieuse, âgée de 71 ans, née à Châtenay (Seine-et-Marne), demeurant à La Chevallerie, commune d'Arçonnay, fille de Claude Le Bel, meunier, et de Françoise Noyer, demeurant à Châtenay. Témoins : Pierre Cronillière 53 ans, cultivateur à La Chevallerie ; Nicolas-Pierre Hébert Hautéclair, fils, propriétaire, 26 ans. Maire, Jacques Morin.

(4) Située alors au troisième monastère de la Visitation, rue des Postes, rétabli en 1803, et actuellement à Boulogne-sur-Mer depuis 1841.

(5) Voir aux *Pièces justificatives* VII un document provenant des Archives de la Visitation de Boulogne-sur-Mer.

Alors qu'elle me tenait sur ses genoux pour m'apprendre à bégayer mes prières, ma bonne grand'mère ne manquait jamais d'ajouter à la fin des litanies de la Sainte Vierge, et par trois fois, cette invocation que je ne comprenais pas alors, mais dont j'apprécie grandement aujourd'hui toute la saveur, la sagesse et l'opportunité : « De tous les maux, mais surtout de la Révolution, délivrez-nous, Seigneur (1).

Qu'il nous soit permis de modifier légèrement cette formule et de dire à notre tour : « De tous les maux, et de tout gouvernement athée, persécuteur et franc-maçon, délivrez-nous Seigneur. »

C'est par cette invocation, aussi française que chrétienne, qu'à l'exemple de notre pieuse aïeule, nous terminerons cette Notice (2).

(1) Cette formule était usitée dans tout le Bas-Maine qui avait eu particulièrement à souffrir des rencontres et combats entre chouans et patauds pendant l'ère révolutionnaire.

D'une famille très chrétienne, c'était son père, Pierre Etourneau, fermier à Crosmières qui, le 4 thermidor an IV, 22 juillet 1796, pour les soustraire à des profanations probables et les rendre plus tard au culte, avait, moyennant une paire de bœufs ou 700 livres, acheté l'église et le terrain du petit cimetière qui l'entourait. Le 7 ventôse an XI, 25 février 1803, il les revend à la commune pour son prix d'achat, vente ratifiée par Napoléon, comme en fait foi le document suivant :

Munich, 21 octobre 1803. Napoléon, empereur des Français, roi d'Italie et protecteur de la Confédération du Rhin, arrête :....

Le maire de la commune de Crosmières, canton de La Flèche, département de la Sarthe, est autorisé à acquérir, du sieur Etourneau, au nom de cette commune et au prix de 700 francs, l'église et le cimetière du dit lieu.... En reconnaissance de cette vente qui est un don dissimulé, un banc gratuit sera accordé au sieur Etourneau et à ses descendants. *Napoléon*. (Voir Registre municipal de Crosmières, séance du 26 février 1803—et le *Bulletin paroissial de Crosmières*, dans les numéros de juin et juillet 1909, quelques extraits des fort intéressantes *Notes sur Crosmières*, simplement signées E N, initiales de l'abbé Emile Nail, érudit aussi modeste qu'écrivain distingué.

(2) Il ne sera peut-être pas hors de propos ni sans intérêt de rappeler ici le nombre des victimes de la Révolution. Les statistiques les plus sérieuses portent ce chiffre à *trois millions* d'existence ainsi réparties : Ensemble des meurtres commencés en 1789, un million ; Français morts pendant les guerres de 1789 à 1800, plus d'un million ; individus morts de misère pendant la période révolutionnaire, un million à peu près.

(Léonce de la Vergne, *Economie rurale de la France depuis 1789*. — Taine *La Révolution*, III, 388 et 545. — Berryat Saint-Prix, *La France Révolutionnaire*, 23 et 24. — Vicomte de Broc, *La France pendant la Révolution*, t. I, p. 345.

M. J.-G. Bord répartit ainsi l'état de ces victimes :

Emigrés : Nobles, hommes et femmes, 28 % ; prêtres et religieuses, 25 ; propriétaires, 8 ; arts libéraux, 4 ; négociants, 6 ; artisans, hommes et femmes 21 ; cultivateurs, 5 ; enfants, 3.

Guillotisés : Nobles, 5 ; prêtres et religieuses, 6 ; bourgeois et rentiers, 11 ; arts libéraux, 11 ; soldats et matelots, 7 ; paysans, 33 ; ouvriers, 27 ;

Là encore, on le voit, c'étaient les humbles et les petits qui furent le plus éprouvés.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

I

On sait que du 2 au 6 septembre, dans ces jours connus sous le nom de massacres de septembre, des bandes d'assassins, appelés *sans-culottes*, payés par la commune et soutenus par Danton, massacrent les suspects dans les prisons de Paris. Ils pénètrent aux *Carmes*, à la *Conciergerie*, à la *Force* où ils égorgent des prêtres insermentés, des Suisses, des gardes du corps, des nobles. A l'*Abbaye*, ils assassinent tous les détenus ; à la *Salpêtrière*, leurs fureur s'acharne sur de pauvres femmes ; à *Bicêtre*, sur des fous que l'instinct de la conservation pousse à une résistance furieuse et qu'ils noient dans leurs cabanons en faisant jouer les pompes à incendie. Commencés le 2 septembre, les massacres de Paris se prolongèrent les jours suivants et ne se terminèrent pas avant la nuit du 6 au 7.

Comme on avait tué aux Carmes, à l'Abbaye, à la Force, on tua à la Conciergerie, au séminaire de Saint-Firmin, à la tour Saint-Bernard, au Châtelet, à Bicêtre, à la Salpêtrière. Sur ces six dernières prisons on ne possède que les renseignements puisés par Granier de Cassagnac dans les Archives de la Commune, détruites en 1871 ; aucun récit ne subsiste, mais on a la comptabilité des cadavres.

En adoptant, sauf pour l'Abbaye, les chiffres que donne Cassagnac, on parvient à dresser le tableau que voici :

Carmes	116	La Force	171	La Salpêtrière	35
Conciergerie	378	Abbaye St-Germain	372	Tour St-Bernard	73
Châtelet	223	Bicêtre	170	Séminaire St-Firmin	76

Total 1614

Ce n'est point là, comme on peut le penser, un chiffre mathématiquement exact ; mais il approche certainement de très près la vérité (*Les Massacres de Septembre*, par G. Lenôtre, p. 283).

D'ailleurs, tous ceux qui ont étudié cette question, entr'autres Mortimer-Ternaux, *Histoire de la Terreur*, III, 267, 318, donnent à peu près les mêmes chiffres. (*La France pendant la Révolution*), par le vicomte de Broc, t. I, p. 332).

II

Il se nommait Louis Gallery, né à la Baroche-sous-Lucé, au village de Boisgontier, dans le Passais normand, en 1740, d'une famille riche et estimée. Prêtre au mois de décembre 1766, nommé vicaire dans sa paroisse, il en devint curé quatorze ans après en 1780.

Bien qu'un intrus s'empare de sa cure en 1791, il reste cependant quinze mois encore dans sa paroisse. Obligé de la quitter, et se dirigeant vers l'Angleterre, il arrive à Vimoutiers un jour de marché. Aussitôt reconnu et arrêté, on lui abat une main d'un coup de sabre; on lui tire un coup de pistolet dans la tempe. La tête détachée du corps et placée au bout d'une pique est portée par les rues, jetée dans la boue et roulée à coups de pieds et de bâtons dans les ruisseaux et dans la fange. Son cadavre, enfin abandonné, est inhumé secrètement. (*Les Martyrs de Sées pendant la Révolution*, par J.-B.-N. Blin, t. I, pp. 107 à 131. — *L'Eglise du Mans pendant la Révolution*, par Dom Piolin, t. VIII, pp. 138 à 144.

III

Charles-Jean-Louis Valframbert, né à Alençon le 21 mai 1764, de Charles Valframbert, boulanger et de Marie Pressial, baptisé le même jour à Notre-Dame. Ses parents habitaient Grande-Rue, à la porte de Sées, dans la maison qui porte le numéro 11, et où est aujourd'hui la boulangerie Bourgeteau. En 1786, il fit à vingt-deux ans sa profession de capucin à Argentan et prit le nom de P. Doro-thée. Il faisait ses études de théologie à Avranches quand éclata la Révolution. Envoyé à Londres il y est ordonné prêtre. Il revient à Alençon pour exercer son ministère. Pris chez les Bénédictines, on le conduit, en le maltraitant, devant la municipalité qui se montre faible et le condamne à la déportation.

On se jette alors sur le malheureux Valframbert, on le saisit par les pieds et on lui fait descendre ainsi l'escalier de la municipalité; sa tête retombant de degré en degré les arrose de son sang; on l'entraîne sur la place; on le frappe à coups de poing, de bâton, de sabre, on le renverse, on le piétine, on lui danse sur le corps, on lui scie les membres avec un mauvais sabre. Quand il a succombé, une femme aidée de sa fille essaie de lui couper la tête avec son couteau. Un individu, voyant que les deux femmes ne peuvent réussir, achève cette horrible besogne. On s'empare de cette tête et on la porte jusqu'au bas de la Place, à une auberge, devenue aujourd'hui café et débit de tabac, située au coin de la rue de Bretagne. On voulait la promener à travers la ville, au bout d'une broche à rôtir; mais l'aubergiste ayant refusé sa broche, il fallut se contenter d'un manche à balai. Tout cela avait pris du temps, et la nuit était venue. On fit une quête pour se procurer des torches afin d'éclairer le lugubre cortège. On se proposait pour commencer, de présenter la tête sanglante chez le père de la victime, puis de la porter dans les communautés et de forcer les religieuses à danser autour. On partit par la rue aux Sieurs; mais arrivé au carrefour de la Grande-Rue, on sentit le besoin d'arroser un si beau triomphe de quelques libations. L'aubergiste nommé Vassal, et surtout sa femme, saisis d'horreur, ayant refusé de laisser

pénétrer dans leur maison le funèbre trophée, on alla le déposer un peu plus bas, au moulin du Guichet, sur l'étal d'un boucher, entre deux flambeaux ; puis on se remit à boire, à blasphémer, à proférer des menaces contre les aristocrates, à se promettre de continuer le lendemain une besogne si bien commencée et de faire tomber de nouvelles têtes. Mais pendant ce temps-là, une femme courageuse déroba la précieuse relique, et alla l'enterrer pieusement dans le cimetière de Saint-Blaise (situé alors sur la place actuelle de la Pyramide) ou plutôt, si l'on en croit la tradition, vers le haut des Promenades, pendant que le curé constitutionnel de Notre-Dame, Lalouette (mort réconcilié avec l'église), faisait enlever le corps du martyr qui était enterré le jour même dans le cimetière de Saint-Blaise par Sourcis, vicaire d'Alençon. (*Un Martyr de Septembre 1792 dans l'Orne : Le capucin Valframbert* par M. H. Beaudoin. — Soc. Hist. et Arch. de l'Orne, oct. 1907. p. 439 à 464. — *L'Eglise du Mans pendant la Révolution*, jam. cit., p. 111 à 153).

IV

Marie-Gabriel Loiseau, né à Bourg-le-Roi le 8 septembre 1764, ordonné prêtre le 20 décembre 1788, est nommé vicaire à Saint-Paterne. Ayant refusé de prêter le serment constitutionnel et forcé de cesser son ministère il se retire au faubourg de Montsort, rue des Tisons, chez M. de Sévin, avec son curé, M^e Nicolas Godefroy qui mourra en 1795, à Rambouillet, confesseur de la foi.

C'est de sa retraite en Montsort, qu'il écrit une lettre à M. Lecureul, curé constitutionnel de Bourg-le-Roi, pour l'engager à se réconcilier avec l'Église (ce que fit ce dernier avant sa mort arrivée en 1797).

Peu de temps après l'envoi de cette lettre, s'étant procuré un passeport, Marie-Gabriel partait d'Alençon, le 9 septembre 1792, avec trois confrères pour gagner l'Angleterre. Arrêtés à Gacé, et reconnus malgré leurs déguisements, ils sont horriblement massacrés.

L'abbé Loiseau essaie de fuir en se jetant dans un des fossés pleins d'eau du vieux château. On l'y poursuit, le frappant avec des perches. « Jurez, lui crie-t-on, et on va vous retirer. » Au milieu de l'eau et respirant à peine : « Non, répondit-il, je ne puis faire ce serment. » On le replonge dans l'eau, et, quand il reparaît, un assassin décharge de violents coups de bâton sur la tête du martyr dont le sang jaillit en abondance, pendant que d'autres l'achèvent en le noyant avec de longues perches. (Voir les ouvrages déjà cités de Dom Piolin et de l'abbé Blin.

La mémoire du saint martyr est encore vivace à Saint-Paterne, et dans la chapelle de Saint-Gilles se voit cet ex-voto : *A la mémoire de M. Gabriel Loiseau, prêtre, vicaire de Saint-Pater, desservant de cette chapelle, massacré pour la foi le 9 septembre 1792.*

Le 25 mai 1795, à Saint-Pater également, devant le citoyen Brilland, procureur-syndic du district de Fresnay, se présentait le citoyen Leboucher, ministre du culte catholique, natif de la commune de Méré, près Condé-sur-Noireau, district de Falaise, département du Calvados.

Ayant été obligé de se cacher jusqu'à ce jour, par suite et par la seule cause du refus de serment, et pour se soustraire aux peines infligées aux prêtres réfractaires, il demande à profiter du bénéfice de l'arrêté des représentants du peuple Guezno et Guermeur, en date du 6 mars dernier, qui permet aux susdits prêtres réfractaires de rentrer dans la société sous la condition d'y vivre paisiblement et soumis aux lois. Il déclare en conséquence qu'il est dans l'intention de se retirer dans la commune de Saint-Pater où il espère trouver la protection due à tous les citoyens paisibles, promettant d'ailleurs qu'il se soumettra aux prescriptions de l'arrêté des susdits représentants, c'est-à-dire qu'il ne troublera en rien l'ordre civil ni par sa conduite privée, ni dans l'exercice de son culte par aucun acte extérieur. — Autorisé à se retirer à Saint-Pater, il se présente à la Mairie le 15 juin, déclare se soumettre aux lois, et le 25 octobre il reconnaît que l'universalité des citoyens est souverain.

Ancien vicaire de Saint-Léonard d'Alençon, il desservait, comme il est dit ci-dessus, la paroisse de Saint-Pater et les paroisses environnantes, mais pendant quelques mois seulement, car le calme dura peu et il fut bientôt forcé de se cacher de nouveau. La fabrique de Saint-Pater possède un registre d'actes de baptêmes et de mariages célébrés par lui à cette époque. Il ne pouvait exercer que dans des maisons particulières. Après la Révolution, il fut pendant plusieurs années curé de Volnay, canton de Bouloire (Sarthe), puis se retira à Pontlieue, où il mourut en 1826, âgé de 71 ans.

A la même époque, M. l'abbé A.-L. Perché, ancien vicaire de Montsort, et dont le nom est resté légendaire dans le pays, exerçait également son ministère à Saint-Pater et dans les environs. Il est mort curé de Pacé, diocèse de Séez, en 1841, âgé de 80 ans. (*Chroniques paroissiales de Saint-Paterne*).

VI

Après la célébration du mariage de sa fille, Mme de Hautclair malade et affaiblie par l'âge et les émotions, s'en allait demander aux eaux de Plombières le rétablissement d'une santé minée par les trop fortes épreuves de la Terreur. Et quand, après de longs mois d'absence, complètement rétablie, elle réintégra sa propriété parents et amis célèbrèrent son retour à La Chevallerie et à la santé dans un Proverbe intitulé « *La Fête du Retour* », composé par un ami de la famille, Frécot de Saint-Edme, habitant la Carlière et

maire de Hesloup. (Ce manuscrit, autrefois de la bibliothèque de M. de la Sicotière, nous a été aimablement prêté par M. Paul Romet, son propriétaire actuel). L'un des rôles était tenu par le récent gendre de la maison, un autre par Mlle Desgenettes, parente de l'illustre médecin et de M. l'abbé Dufriche-Desgenettes, le futur curé de Montsort et de Notre-Dame-des-Victoires, que dans une charmante plaquette de 34 pages sur *Courtomer*, 1901, imprimerie N.-D. de Montligeon, Mme Léo de Turenne nous montre p.4, en 1800 avant la réouverture des églises, encore jeune homme, presque enfant, préluant à la fondation de l'archiconfrérie du Très-Pur Cœur de Marie pour la conversion des pécheurs, en réunissant chaque dimanche les fidèles de Saint-Laumer pour leur faire d'édifiantes lectures, présider au chant des vêpres et terminer par une pieuse exhortation.

Enfin un troisième rôle était tenu par notre Visitandine qui, au lendemain de cette représentation, s'empressait de regagner son couvent depuis peu réformé. (Voir *Deux poètes excentriques* par Léon de la Sicotière. Bull. hist. et arch. de l'Orne, 1893, p. 474. — *Un homme d'aujourd'hui*, par le Vicomte du Motey, p. 4).

VII

Extrait d'une lettre dont a bien voulu nous honorer la R. M. Supérieure du Monastère de la Visitation de Boulogne-sur-Mer, que nous prions d'agréer l'hommage de notre respectueuse gratitude: « ... Lors de la dispersion forcée de notre Communauté, 3^e monastère de Paris, rue du Bac, le 5 septembre 1792, notre chère Sœur Marie-Thérèse Danville se retira dans sa famille, en attendant des jours meilleurs. Là, notre vertueuse Sœur continua sa vie toute de charité que, depuis trente-sept ans déjà, elle menait au sein de sa communauté, la charité ayant été le trait caractéristique de sa longue existence. Elle consacra donc son temps, ses ressources et ses forces au soulagement des malheureux, soignant les pauvres et les malades, les visitant, assistant et consolant en toutes leurs infirmités.

« Elle avait pris avec elle, par pure charité, une de nos sœurs domestiques, Sœur Jeanne-Marie Le Bel, qu'elle savait être sans aucune ressource. Notre charitable sœur Marie-Thérèse ne cessa de lui prodiguer ses soins, veillant à ses besoins avec un généreux dévouement jusqu'à ce que la mort les séparât. Le décès de Sœur Jeanne-Marie Le Bel étant survenu au cours de notre triste dispersion, nous n'en connaissons ni les circonstances ni même la date précise ; seulement, en 1797, son nom ne figure plus sur la liste des survivantes.

« A cette époque, les temps étant relativement un peu moins mauvais, celles de nos sœurs qui avaient échappé presque miraculeusement à la tourmente révolutionnaire, s'empressèrent de se

réunir, et dès l'année 1797, elles improvisèrent un petit couvent dans un pauvre et tout étroit local, rue Notre-Dame-des-Champs, à Paris, la chère maison de la rue du Bac étant à tout jamais perdue.

« Sœur Marie-Thérèse Danville se hâta de les rejoindre, dans toute la joie de son âme, reprenant tous les exercices de sa chère vie religieuse, et tout particulièrement le chant du Saint Office pour lequel elle s'était toujours montrée saintement passionnée ; aussi lorsque son âge avancé, la diminution de ses forces et de sa voix l'obligèrent au repos, notre fervente sœur eut à dire son douloureux fiat.

« Elle rendit paisiblement son âme à Dieu, entourée de l'affection et des prières de sa chère Communauté, le 19 décembre 1815, à l'âge de 82 ans 4 mois, en ayant 60 de profession religieuse.

« Notre chère Sœur Marie-Thérèse Danville avait fait profession le 23 mars de l'année 1755, en notre 3^e monastère rue du Bac.

« Elle est décédée en ce 3^e monastère rétabli en l'année 1803, rue des Postes à Paris ; actuellement à Boulogne-sur-Mer depuis 1841-1842 ». (*Archives de la Visitation de Boulogne-sur-Mer*).

H.-M. LEGROS.

Curé d'Arçonnay.

Gabriel LE VENEUR

EVÊQUE D'EVREUX 1531-1574

ABBÉ COMMENDATAIRE DE SAINT-EVROUL, DE LIRE,

DE SAINT-TAURIN, DE JUMIÈGES,

PRIEUR DE SAINT-YMER

CHANCELIER DE L'ORDRE DE SAINT-MICHEL.

Bien qu'Evêque d'Evreux, et que sa famille résidât principalement dans le bailliage de cette ville, nous nous déterminons à donner quelques notes biographiques sur ce personnage, dans le Bulletin historique et archéologique de l'Orne, parce que tous ses biens et deux des abbayes dont il avait la commende étaient situés dans le ressort du bailliage d'Alençon et qu'il a été mêlé à l'histoire de ce bailliage, comme nous le verrons dans la suite.

Fils aîné de Jean IX le Veneur, chevalier, baron de Tilières, châtelain de Carrouges, de Resné en Lignières-la-Doucelle, etc., et de Gilonne de Montejean ; Gabriel naquit en 1517. Ayant la vocation ecclésiastique dès sa jeunesse et voulant entrer dans les ordres, il céda son droit d'aînesse à son frère Tanneguy.

Comme à l'époque où il vivait il n'y avait pas encore de séminaires (1) pour la formation des jeunes clers, Gabriel fut au début confié aux soins de son grand-oncle Ambroise Le Veneur, évêque d'Evreux, qui, âgé, se démit bientôt de son évêché en faveur de son neveu, 1531.

En vertu du concordat nouvellement intervenu entre le Roi François 1^{er} et le Saint-Siège, ce Prince, incité par les premiers magistrats d'Evreux, écrivit secrètement au Souverain

(1) Les Séminaires ne furent établis dans l'Eglise Universelle que vers 1579 à l'instigation de saint Charles Borromée (*Vie de saint Charles Borromée*, par l'abbé Sylvain) et son continuateur saint Vincent de Paul.

Pontife en faveur de Gabriel le Veneur pour l'évêché d'Evreux, le 31 décembre 1531, et le présenta à l'agrément du Pape Clément VII.

Le jeune présenté n'avait alors que quatorze ans, son âge fut un obstacle pour l'expédition de ses bulles et le Pape écrivit même à cet égard le 15 septembre 1532 au cardinal Jean le Veneur « qu'il avait élevé son petit-neveu à l'épiscopat, malgré son jeune âge et à sa considération, qu'il espérait que la prudence de l'oncle suppléerait à la jeunesse du neveu ».

Voulant exécuter ce qu'il annonçait au Cardinal, le Pape, l'année suivante, chargea plus spécialement Ambroise le Veneur, prédécesseur de Gabriel, d'administrer conjointement avec le cardinal l'église d'Evreux jusqu'à ce que son neveu eût atteint l'âge requis, c'est-à-dire 27 ans.

En cette même année 1532, le 24 décembre, il prêta serment par procureur à l'Église d'Evreux, dans lequel il est appelé jeune clerc d'élite élu pour être administrateur de la dite Église.

Ambroise régit le diocèse comme évêque jusqu'au 24 décembre 1532 et, à partir de cette date jusqu'à sa mort, arrivée le 23 septembre 1536, il prit le titre de vicaire général irrévocable.

Emu par les erreurs que les huguenots répandaient en France au moyen de leurs écrits, François I^{er}, le 17 septembre 1540, érigea à Evreux, dans le couvent des Dominicains, le tribunal de l'Inquisition pour toute la Normandie mais il fut de peu de durée.

Dès avant sa consécration épiscopale, Gabriel le Veneur eut la commende de deux abbayes ; il fut d'abord abbé commendataire de Saint-Evrault, il en prit possession le 28 décembre 1546 et est compris dans la chronologie des abbés comme étant le 39^e ; dans les quelques lignes qui lui sont consacrées à ce titre, la Gallia Christiana ne cite aucun fait particulier qui se soit passé sous son gouvernement ; il en est de même pour l'abbaye de Lire dont il devint le 42^e abbé en 1548 succédant pour la commende à son grand-oncle le Cardinal Jean le Veneur, évêque de Lisieux.

Ayant atteint l'âge de 29 ans, Gabriel obtint le 19 janvier

1549 la permission du vicaire général de Paris de se faire sacrer ; il prit possession par lui-même de son évêché le 2 mars de cette année et fit son entrée solennelle et en grand apparat dans sa ville épiscopale en suivant le cérémonial qui était alors en usage pour l'entrée des évêques d'Evreux.

« La veille de sa prise de possession, l'évêque se rend au monastère de Saint-Taurin, proche la ville, avec sa compagnie et ses chevaux. Les abbé et religieux, parés de leurs plus beaux ornements, le reçoivent à la grande porte de l'église de l'abbaye et le conduisent à un prie-Dieu préparé au bas du maître-autel, paré comme pour les grandes fêtes, sur lequel il se met à genoux ; pendant ce temps on entonne un répons de circonstance, ce répons fini, l'évêque chante le verset et l'oraison de saint Taurin. Alors l'abbé enlève la mitre d'argent qui couvre le chef de saint Taurin, premier évêque d'Evreux, et la met sur la tête de l'évêque, qui, montant aussitôt à l'autel, se détourne vers le peuple et lui donne la bénédiction ; après quoi il va au palais abbatial où il trouve un repas préparé pour lui et ceux qui l'accompagnent ; les cavaliers sont au nombre de cent (1), eux et leurs chevaux sont nourris aux dépens de l'abbaye, de ce fait l'abbé et le couvent sont exempts de payer à l'évêque le droit de débite qu'il doit percevoir pour la visite pendant sa vie. Le prélat et sa suite couchent dans le palais abbatial. Le lendemain tout le clergé ainsi que les communautés régulières viennent sur les neuf heures du matin à l'église Saint-Taurin, où l'évêque se rend aussi. Après qu'il s'est revêtu de ses habits pontificaux on le conduit au maître-autel. Alors le chantage ayant entonné le *Veni Creator*, la procession se forme et sort de Saint-Taurin pour aller à la cathédrale, par la rue des Cordeliers en cet ordre : les frères de la charité vont devant avec le clergé séculier et régulier, suivent ensuite les religieux bénédictins de Saint-Taurin, précédés de la croix et des chandeliers, l'un de ces religieux porte la crosse de l'évêque qui marche le dernier entre les deux plus anciens curés de la ville,

(1) Autrefois les évêques, non seulement en France, mais à peu près partout étaient entourés d'une véritable cour, composée de gentilshommes, familiers, de laquais ; ce personnel souvent très nombreux, selon le luxe de l'évêque, fut réduit au moment des réformes instituées par les réglemens du Concile de Trente à cent membres. (Abbé Sylvain, *Histoire de saint Charles Borromée*).

qui tiennent les devants de sa chape et son aumônier la tient par derrière. Le *Veni Creator* fini, l'on chante le répons *Benedic, Domine urbem*, etc., jusqu'à ce que la procession soit parvenue à une petite maison appelée de la Crosse. Cette maison qui appartient à un bourgeois, doit être préparée proprement. C'est là où l'évêque est déchaussé et sa chaussure appartient au bourgeois propriétaire de la maison.

Quand le prélat sort de cette petite maison, le seigneur de Gauville doit se trouver là, avec beaucoup de pavée (feuilée) si c'est en été et beaucoup de paille si c'est en hiver et la jeter lui-même devant l'évêque qui marche nu-pieds. La pavée ou la paille doit être en telle quantité pour que les pieds du prélat ne touchent pas le sol. Le seigneur de Gauville en jetant la pavée dit : « *Monsieur je suis votre homme de foi, ceci vous dois et autre chose ne vous dois.* » L'évêque marchant nu-pieds de cette maison jusqu'à la porte de la ville appelée de Notre-Dame est accompagné des religieux de Saint-Taurin. Le doyen, le chapitre, et tous ceux qui sont de l'église cathédrale viennent au devant de lui jusqu'au pont, avec la croix, l'eau bénite et le livre des Evangiles, revêtus de chappes comme aux plus grandes fêtes ; et tandis que le prélat est sur le pont avec les religieux de Saint-Taurin et le chapitre au-delà, l'abbé ou le prieur prononce ces paroles : « Messieurs voici votre évêque que nous vous amenons, vif « le vous baillons, et mort nous le rendrez. » Ensuite le doyen ou le dignitaire qui le remplace adresse un compliment fort court au prélat vu qu'il est nu-pieds. Le doyen ou le dignitaire qui le remplace, après l'avoir reçu des religieux le conduit jusqu'à la porte de l'église cathédrale (le seigneur de Gauville jetant toujours la paille ou pavée) où le chapitre est obligé de lui préparer un prie-Dieu avec tapis pour mettre sous ses pieds nus, puis il prête serment.

L'évêque ayant prêté le serment entre dans l'église, on chante pendant ce temps une antienne avec orgues ; ensuite le chapitre gagne promptement le maître-autel de crainte que le prélat qui marche toujours nu-pieds ne soit incommodé, sitôt arrivé au pied de l'autel le prélat se met à genoux, prie devant le Saint-Sacrement. Sa prière terminée il se lève et signe le serment qui le lie avec son diocèse, sur le maître-autel.

Cette formalité remplie il se rend à la sacristie où il se chausse pour célébrer pontificalement la messe. Sitôt après la messe, l'évêque et sa suite vont à l'évêché, où un repas est servi, pendant lequel le seigneur de Gauville lui présente dans une coupe d'argent le premier coup à boire et quand le prélat a bu, la coupe devient la propriété du seigneur de Gauville (1).

La situation de famille de Gabriel le Veneur, l'obligeait de se rendre fréquemment à la Cour du Roi de France, c'est ainsi que le 10 juin 1549 il assista le Cardinal de Bourbon pendant la cérémonie du couronnement de Catherine de Médicis à Saint-Denis, et lors de l'entrée de cette Princesse à Paris le 18 de ce mois il fut chargé d'accompagner l'ambassadeur de Venise durant la cérémonie.

Le mardi deux juillet suivant, Gabriel siégea parmi les évêques importants, au Parlement qu'Henri II et Catherine de Médicis tinrent à Paris.

Lors des démêlés qui durèrent assez longtemps, pendant lesquels le bailliage d'Alençon dût choisir le Parlement d'où il ressortirait, l'évêque d'Evreux intervint voici comment (2).

Ce bailliage d'Alençon, dont l'Échiquier était jaloux à l'excès de son être et de son indépendance, était mal vu du Parlement de Rouen, car cet Échiquier ressortissant, comme les autres, sans moyen à l'Échiquier de la province, dont il voulait s'affranchir, tenait ses assises exprès aux mêmes époques que celui de Rouen ; les gens du Roy portèrent des plaintes, leurs requestes donc furent par le Roy en sa court de l'échiquier accordées comme deues et raisonnables ; le duc d'Alençon n'a aucun échiquier quoique octroyé par Philippe-le-Bel à Charles I, comte d'Alençon.

Après la mort de Marguerite de Navarre, le 21 décembre 1549, le duché d'Alençon fut peu après réuni à la couronne, ce fut une occasion de vives instances de la part du Parlement de Rouen réclamant un bailliage distrait naguère de son ressort ; de leur côté les gens d'Alençon firent vive opposition. L'avocat du Roi Laurent Bigot, homme docte et profond entre ceux de son temps, qui avait été chargé d'étudier la

(1) Opuscules historiques sur la ville d'Evreux, archives de l'Eure, III, 4, 30.

(2) *Histoire du Parlement de Normandie*, par M. Floquet.

question, s'entoura de preuves, il trouva aux Archives de la Chambre des Comptes à Paris, des pièces irréfutables donnant tort aux gens d'Alençon, aussi quand il fut entendu au Conseil, on s'y écria de tous côtés qu'il avait fort bien fait et plaidé fort doctement et sur pièces. Brûlard, procureur général au Parlement de Paris, ainsi que les députés d'Alençon chargés de tout faire pour conserver leur Échiquier, entamèrent des débats devant le Conseil du Roi qui durèrent trois jours. Le Conseil prit une décision qui ne terminait pas le différend, mais permettait aux Etats de ce bailliage de choisir entre le Parlement de Paris et celui de Rouen d'où devrait ressortir leur bailliage et de tenir une assemblée générale à cet effet. Les meneurs d'Alençon, ne voulant pour rien au monde de celui de Normandie à cause de Laurent Bigot qui venait de faire enlever leur Échiquier, se démenèrent pour faire préférer le Parlement de Paris. Mais Laurent Bigot, habile négociateur, chaleureux orateur, arrivé aussi vite à Alençon que les députés, avait fait comprendre aux principaux habitants de la ville les véritables intérêts du pays, leur disant : qu'il valait mieux rester avec les six autres bailliages de même coutume.

Gabriel le Veneur, dont tous les biens ainsi que les deux abbayes dont il avait la commende étaient situés dans le ressort d'Alençon, fut surtout touché par ces raisons; sa situation prépondérante dans le pays l'incita à prendre la parole dans l'assemblée du 19 mai 1550 où on devait définitivement choisir le Parlement d'où ressortirait le bailliage et où les sept vicomtes avaient envoyé leurs représentants des trois Etats; parlant éloquemment et avec conviction, il persuada l'assemblée, tous les représentants à l'exception des ecclésiastiques du vicomté de Domfront qui étaient du Mans et votèrent pour Paris, suivirent l'exemple de l'évêque d'Evreux et choisirent le Parlement de Rouen, ce qui fit dire à M. Floquet dans son Histoire du Parlement de Normandie : « L'Evêque le Veneur fit merveille en développant les raisons de Laurent Bigot et en louant le Parlement de Normandie; bien stylé par l'avocat général il avait si fortement parlé que tous votèrent comme lui (1) ». Le vicomte d'Alençon aussi

(1) Nous avons vainement cherché le texte de ce discours.

avait protesté contre ce qui venait de se passer dans cette assemblée d'Etats et fit renvoyer l'affaire au Roi.

Le Conseil encore une fois entendit l'infatigable Laurent Bigot qui avait voulu venir à chef de cette affaire là, et encore une fois il se fit admirer de tous.

Le vœu de la majorité des députés aux Etats d'Alençon ne permettant guère au Conseil d'hésiter, un arrêt du 20 juin 1550 déclara qu'à l'avenir le bailliage d'Alençon ressortirait au Parlement de Rouen.

Le Roi Henri II, accompagné de la reine Catherine de Médicis, ayant décidé d'aller visiter pour la première fois sa ville de Rouen, voulut en même temps se rendre au Parlement, il y tint séance royale ; assemblée magnifique où tout ce que la France renfermait de plus illustre et de plus grand assistait. Gabriel le Veneur s'y trouva en même temps que Pierre Strozzi, le grand prieur René de Lorraine, Montgomery, Guise le Balafré, le duc d'Aumale, fils de Guise, Anne de Montmorency, Antoine de Bourbon, père d'Henri IV, le Cardinal de Vendôme, le duc de Longueville, etc.

L'année suivante après un voyage en Grande-Bretagne, il se rendit à Joinville aux funérailles de Claude de Lorraine, duc de Guise.

Henri II étant mort des suites de la blessure occasionnée par la lance de Montgomery lorsqu'il joutait avec lui pendant le beau tournoi qu'il fit faire à l'occasion du traité de Cateau-Cambrésis, ses obsèques furent célébrées à Saint-Denis le 13 août 1559. Le Cardinal de Lorraine officiait ; Gabriel remplit les fonctions de sous-diacre.

De 1558 à 1560 il se trouvait à l'assemblée des notables de Paris tenue dans la salle Saint-Louis au Parlement.

De plus en plus en faveur à la Cour, l'Evêque d'Evreux reçoit encore du Roi une marque de sa bonté ; en effet, Charles IX lui donna la commende de l'abbaye de Saint-Taurin à Evreux et il écrivit d'Orléans le 26 janvier 1560 au Présidial d'Evreux de prêter la main à l'exécution des bulles obtenues par Gabriel le Veneur, qui succéda à Jacques d'Annebaut, cardinal de Sainte-Suzanne, évêque de Lisieux et devint ainsi le 45^e abbé de Saint-Taurin.

L'hérésie de Calvin, qui malheureusement s'était intro-

duite en France, chercha à pénétrer dans le diocèse d'Evreux : les calvinistes y semèrent de nombreux écrits et pamphlets contre la religion catholique, mais l'évêque et ses grands vicaires, qui étaient alors Simon Vigor et Christophe Eudes, ainsi que le clergé, faisaient bonne garde, si bien que le 5 février 1562 la ville d'Evreux se trouva merveilleusement délivrée de l'envahissement de ces écrits. Si plus tard l'hérésie de Luther parvint à faire des adeptes, ce ne fut pas sans que Gabriel le Veneur fit des efforts pour l'arrêter, car il visitait souvent de jour et quelquefois de nuit les paroisses de son diocèse pour voir si l'hérésie de Luther n'y était point entrée par quelque endroit. A cette époque fût brûlé vif à Evreux, ayant été deuxement condamné par le bailliage, E. Guillaume Noël, prêtre, religieux Augustin, prévenu et duement convaincu d'hérésie et après avoir été dégradé par Gabriel le Veneur. Ses cendres furent jetées au vent (1).

Au mois de juin 1562, l'évêque d'Evreux assistait, avec beaucoup d'évêques et de cardinaux à la réconciliation de l'église Saint-Médard de Paris qui avait été profanée par les hérétiques.

L'année 1562 vit s'effectuer la reprise du Concile de Trente suspendu depuis quelque temps déjà et dont l'approbation des différents décrets qu'il avait rendus eut lieu en un consistoire solennel tenu par le Pape Pie IV le 26 janvier 1564. Le cardinal de Lorraine plus spécialement représentant de la France au Concile s'y rendit, ce fut son influence, d'abord redoutée par la Cour Pontificale, qui contribua puissamment à en hâter la conclusion. Nombre d'évêques français se rendirent également à Trente et parmi eux Gabriel le Veneur ; il s'était fait accompagner de deux habiles théologiens, Claude de Saintes qui devint son successeur et Simon Vigor, prêtres du diocèse. Gabriel, théologien instruit et orateur, s'y fit remarquer par son éloquence.

Ce fut au moment de son départ d'Evreux pour ce Concile que lui fut dédiée la première traduction française des réflexions politiques de Machiavel sur la première décade de Tite-Live. Le fameux Vargas ayant vu cet ouvrage, dit qu'il

(1) Mémorial historique des évêques d'Evreux, le Bastelier d'Aviron.

était digne de la protection de ce prélat qu'il regardait comme un des plus fins et des plus éclairés politiques d'entre les députés de sa nation. Jean Hucher, docteur, originaire de Verneuil, lui dédia aussi une édition de Saint Jean Chrysostôme traduite sur le grec. Hucher dans sa dédicace relève beaucoup le mérite d'Ambroise le Veneur, évêque d'Evreux et de Jean, évêque de Lisieux (1).

On retrouva en 1567 dans les fossés Saint-Thomas, vis-à-vis la porte de Robert de Claires, comme l'avaient déclaré les voleurs au moment de leur interrogatoire, les reliques de saint Taurin et de saint Laud enveloppées dans un linge blanc, qui avaient été prises dans le trésor de l'abbaye de Saint-Taurin lequel avait été forcé au moyen de fausses clefs, les portes de la sacristie ayant été préalablement défoncées en novembre 1564 : elles furent reportées solennellement par l'évêque-abbé, à l'église abbatiale (2). Les voleurs découverts à la suite de l'enquête menée diligemment par le syndic étaient les nommés Luc Deschamps, Jean le Gouey et Jeanne Bence sa femme, Jacques Lamcembrey, Mathurin Mery, et Claude Blanche dit Bellou ; jugés et convaincus, ils furent condamnés d'abord à faire réparation à l'audience du présidial tenant en séance, en chemise, tête et pieds nus, Jeanne Bence, la tête couverte d'un voile, tenant chacun une torche ardente en leurs mains, demander pardon à Dieu, au Roy et à la Justice ; et de là être conduits par l'exécuteur des sentences criminelles en place publique du Grand Carrefour, pour Deschamps avoir le poing droit coupé et ensuite ce même Deschamps et le Gouey avoir la tête tranchée sur un échafaud, puis leurs corps mis en quartiers et leurs biens confisqués. Jeanne Bence avait en outre été condamnée

(1) Archives de l'Eure, *Histoire des Evêques d'Evreux*, par A. Chassant et M. E. Sauvage, 1846.

(2) Ces reliques existent toujours à l'église aujourd'hui paroissiale de Saint-Taurin, elles sont enfermées dans une chasse en forme de chapelle, incrustée de pierreries, et restaurée à la suite des nombreuses vicissitudes qu'elle a subies. Tout ce qui constitue le bâti de la châsse est d'or martelé de l'époque primitive ainsi qu'une partie des fines ciselures et statuettes remarquables qui l'ornent, la partie moderne a été bien traitée, en somme c'est un joyau de valeur inestimable. Tous les ans on l'expose à la vénération des fidèles pendant la neuvaine de Saint-Taurin qui se termine le 18 août. Nous avons pu l'admirer en 1910.

à assister à l'exécution, à être battue à nud de verges, en faisant le tour de l'échafaud et par les carrefours, en plus à être bannie pendant dix ans du Duché de Normandie (1).

En 1571 il se trouva au couronnement de la reine Elisabeth. Ce prélat fit de nombreux dons à son église entre autres des orgues et une grosse cloche qui fut appelée Gabrielle en son honneur. Cette cloche fut fondue en 1573 par Jehan Buret, fondeur à Rouen. Gabriel le Veneur voulut qu'elle pesa dix mille livres et qu'elle donna une quarte au-dessus du gros Pierre, qui était la cloche la plus grosse de l'ancienne sonnerie, pesait 4.500 et sonnait le fa, ton ordinaire de la chapelle. Le prix du métal fut fixé à deux cent dix livres tournois par mille et celui de la façon à quatre cent livres tournois. Les noms, armes, qualités du seigneur évêque devaient être gravés sur la cloche. La Gabrielle fut fêlée quelque temps avant la révolution et on la sonnait alors très rarement. Brisée pendant la tourmente révolutionnaire, des morceaux pesants 6.779, puis 2.279 furent envoyés à la fonderie de Romilly.

L'année même où il fit cette grande cloche, Gabriel le Veneur voulut donner à sa cathédrale quatre magnifiques parements.

Un incendie ayant consumé en partie la cathédrale, il la fit restaurer à ses frais, il termina et orna le grand portail et le portail septentrional de la cathédrale commencés par son oncle Ambroise et dans lesquels on voit ses insignes, ensuite il fit bâtir une grande partie des chapelles tout à l'entour de la nef.

Sous son administration le prieuré de Saint-Nicolas des Lépreux fut réuni à l'hôpital d'Evreux. Les biens du prieuré de Saint-Jacques de l'Hôpital furent attribués en partie à la rémunération du recteur et des maîtres du collège d'Evreux, partie à subvenir aux frais occasionnés par le soin des pauvres et aussi pour le maintien du service divin.

Le 25 novembre 1549, Gabriel le Veneur, qui avait été nommé abbé commendataire de la célèbre abbaye de Jumièges, dut en prenant possession, prononcer devant le

(1) Le Batellier d'Aviron.

tabellion et les témoins à ce appelés et à la prière des moines assemblés en chapitre le serment dont voici la teneur : « Moi, « Gabriel le Veneur, par la grâce divine, humble abbé et « serviteur de cette église, je jure et promets en face les « Saints Évangiles de défendre et protéger virilement les « personnes et les biens de cette église contre ceux qui se « proposeraient de les usurper et en même temps je jure de « maintenir fidèlement les libertés, usages, statuts, coutumes « approuvées de cette même église ; de plus s'il y a des per- « sonnes qui possédaient des biens après aliénations, je les « revendiquerai ; ainsi le Seigneur me vienne en aide et ce « Saint Evangile (1) ».

Il prit entièrement les intérêts des moines, comme si c'étaient les siens, surtout dans le cours des années 1550, 1553 et 1554, également en 1556 comme le prouve surabondamment l'intercession des usurpateurs, assemblés, des biens du monastère envers le Souverain Pontife Paul IV et l'humble abbé.

En véritable chasseur il tendait des filets ingénieux et délicats à l'amitié, mais la sienne n'était pas sans intérêts. En effet, comme il s'y attendait, il amena en peu de temps les moines à s'en rapporter tacitement à lui en toutes choses. Il eut de fréquentes querelles avec son couvent au sujet de la collation des bénéfices et emplois et des sommes importantes apportées aux soins de la table des étrangers dans ce même monastère. Ces causes furent soumises aux assemblées à Rouen, pour la première fois en 1561, de nouveau le 4 juin 1565 et 1571.

Pendant qu'il était au Concile de Trente, le monastère de Jumièges fut envahi, pillé par les huguenots (2) ; pour leur échapper les pères s'enfuirent et se réunirent à Chezal-Benoît. La tempête apaisée, à la première éclaircie, ils revinrent prendre possession de leurs anciens locaux.

Gabriel mourut âgé de 57 ans le 16 mai 1574, à l'heure de Matines, après quarante ans d'épiscopat, laissant la réputation d'un homme de tête et de grands moyens. Son corps fut

(1) Gallia Christiana T. XI. Province de Normandie.

(2) Ceux-ci s'emparèrent des ornements des églises, prirent les châsses en or et en argent, d'une valeur considérable, entre autres un buste de vermeil qui renfermait le chef de Saint-Valentin.

porté le 4 août à Saint-Taurin et le jour suivant, 5 août, enterré dans le chœur de l'église d'Evreux par Simon Vigor, archevêque de Narbonne(1).

Une relation des obsèques de messire Gabriel le Veneur, extraite d'une chronique contemporaine inédite, publiée dans le *Courrier de l'Eure*, en avril 1841 (Archives de l'Eure), nous donne le détail de ces funérailles.

L'an 1574, le dimanche matin seizième jour de mai, mourût au château de Tillières messire Gabriel le Veneur, évêque d'Evreux, chancelier de l'Ordre du Roi. Cette nouvelle fut presque aussitôt apportée au chapitre de l'église cathédrale, qui célébra le dimanche suivant après vêpres, un service pour le repos de son âme ; la cour ecclésiastique, le siège présidial et les notables y assistèrent ainsi qu'à la messe des trépassés le lendemain. A cette occasion le chœur et l'autel furent tendus de draperies noires, auxquelles on avait attaché les armoiries du défunt : *d'argent à la bande d'azur chargée de trois sautoirs d'or*.

Le corps n'étant point encore inhumé, on plaça le drap mortuaire sur le pavé, et aux quatre coins des chandeliers de cuivre, dans lesquels brûlaient des cierges. Ce service préliminaire avait été longuement sonné pour provoquer le peuple à s'y rendre ; mais ce ne fût que le mercredi 4 août, à midi que les cloches sonnées à toutes volées annoncèrent la prochaine arrivée du corps du prélat.

A l'heure des offices du soir, tout le clergé se réunit en l'église cathédrale pour se rendre en procession au devant du cercueil de son chef ; les paroisses circonvoisines des lieux

(1) La Gallia Christiana et le récit inédit des funérailles de Gabriel le Veneur disent qu'il mourut au château de Tillières; nous n'avons pu vérifier l'exactitude de cette assertion, les archives de Carrouges sont muettes à cet égard. Le Memorial historique des Evêques, ville et comté d'Evreux écrit au xvii^e siècle par le Batelier d'Aviron, publié par M. l'abbé Lebeurier, ouvrage qui fait autorité, s'exprime ainsi, page 157, au sujet du décès de Gabriel le Veneur : « Le décès de Gabriel le Veneur estant adrivé le 16 de may 1574 et ses funérailles faites en l'église Notre-Dame d'Evreux par Simon Vigor archevesque de Narbonne, auparavant pénitencier et chanoine d'Evreux, son corps fut enterré dans le sépulchre d'Ambroise le Veneur son grand-oncle et prédécesseur ». Les mêmes renseignements sont donnés par Le Brasseur, Histoire civile et ecclésiastique du comté d'Evreux, p. 353.

où il passait accompagnaient le char qui le portait depuis Tillières jusqu'à la chapelle de la Madeleine, ce fût son seul cortège.

C'est à cet endroit que le clergé d'Evreux, qui au son de toutes les cloches s'y était rendu en silence, rencontra le cercueil, le premier dignitaire des chanoines le reçut à la tête du chapitre, que suivaient le clergé des huit paroisses, les Jacobins, les Cordeliers et les chapelains et frères laïques de la charité de l'Hôtel-Dieu d'Evreux.

A ce moment après que le corps eut été aspergé d'eau bénite, la procession se retourna, pour suivre le char, par le même chemin qu'elle avait pris en venant ; c'est-à-dire par le cimetière Dieu, les ponts du Moulin de la Planche et de Notre-Dame, pour arriver dans la cour du palais épiscopal.

Les quatre plus anciens chanoines se placèrent alors aux quatre coins du drap mortuaire qui recouvrait le cercueil, et le cortège se dirigea vers l'église Saint-Taurin en repassant sur le pont Notre-Dame et en suivant la rue Saint-Jacques près Saint-Denis.

Le corps au devant duquel les religieux de Saint-Taurin étaient venus jusqu'au cimetière Saint-Gilles, fut alors descendu du char ; et l'officiant s'adressant au prieur (Gabriel le Veneur était abbé de ce monastère) lui dit en lui présentant le cercueil : « Vif vous nous l'avez baillé, mort nous vous le rendons ». Le cercueil fut ensuite remis aux chapelains et frères de charité, qui l'emportèrent dans le chœur de l'église de Saint-Taurin, où les moines en prières veillèrent près de lui toute la nuit.

Puis le cortège s'en alla sans ordre ni chant.

Le lendemain 5 août, avant le jour, les cloches furent de nouveau mises en branle, les messes et offices des morts furent célébrées, et vers huit heures, la procession dans l'ordre qu'elle avait suivi la veille se dirigea vers l'église Saint-Taurin.

Messire Simon Vigor, archevêque de Narbonne, autrefois pénitencier en l'église d'Evreux, vêtu d'ornements noirs et d'une chape aux armoiries du défunt, marchait en tête du chapitre, accompagné d'un chanoine et d'un chapelain qui portait sa crosse.

Les chanoines, pour honorer leur ancien confrère, voulurent en outre qu'il fut suivi de trois diacres et sous-diacres.

Derrière le porte-croix un chapelain tenait la croix d'ivoire cristallin qu'on avait coutume de porter en procession devant le défunt. Venait ensuite l'abbé de l'Estrée, précédé d'un religieux qui portait sa crosse.

Le clergé en cet ordre arriva dans l'église de Saint-Taurin, mais le chapitre pénétra seul dans le chœur.

L'Archevêque de Narbonne ayant entonné le psaume *De profundis* et les oraisons selon le rite, fit les aspersion d'eau bénite, puis les chapelains et frères de la charité enlevèrent le cercueil que recouvrait un drap de velours noir, orné d'une croix de satin blanc, aux armoiries du défunt. Sur ce drap reposait l'effigie du prélat, vêtue d'une chasuble et d'habits pontificaux avec la mitre blanche en tête et les gants aux mains.

Les quatre coins du drap mortuaire étaient tenus par Robert de Quesnel, abbé de Conches et de la Noë; Jean de Trousseauville, prieur de Gournay; François de Canouville, doyen du chapitre et Eudes, chanoine officiel de Rouen.

Le deuil était conduit par Claude le Venoy, sieur de Millembourg, maître des cérémonies, près duquel marchaient en habit de deuil, le maître d'hôtel du défunt, Jacques de Baugard, portant sur les deux bras le sceau de l'Ordre du Roi, dans un clerin, sur un coussin couvert de crêpe noir; le prieur de Maulle, ayant sur ses mains jointes l'aumusse épiscopale et le chapelain qui tenait la crosse.

Immédiatement après le corps marchait le frère du défunt, messire Tanneguy le Veneur, comte de Tillières, chevalier de l'Ordre du Roi, gouverneur de Normandie. Il était vêtu d'une longue robe de deuil traînante et coiffé d'un bonnet rond sans chaperon en raison de sa charge et tenait par la main son fils puiné le seigneur du Houlme (1). Le sieur de Dampierre, son maître d'hôtel, le suivait ainsi qu'un grand nombre de gentilshommes vêtus selon leur façon ordinaire.

La cour ecclésiastique, le siège présidial et les gentilshommes domestiques et serviteurs du défunt, marchaient

(1) Charles le Veneur, seigneur du Homme, mort sans alliance.

entre deux rangs de pauvres vêtus de deuil et portant des torches ardentes aux armes du défunt et du comte de Tillières ; les écoliers conduits par leurs maîtres chantaient des psaumes.

C'est ainsi que le convoi au départ de l'église se dirigea par les rues Saint-Taurin, Saint-Thomas, la porte aux Febvres, la Grande-Rue devant l'Hôtel-Dieu, puis se détournant du grand carrefour à la rue de la Grosse-Horloge marcha droit devant Notre-Dame et tourna le long du cimetière pour entrer dans l'église par le portail des orgues.

Contre chacun des piliers de la nef on avait placé les armoiries du défunt, des cierges allumés étaient attachés à ceux des bas-côtés ; la nef et le chœur ainsi que les galeries supérieures des petites vitres du chœur étaient tendus de drap noir, le grand autel était également tendu de velours noir jusqu'au bas des degrés ; une croix de satin blanc se détachait sur cette draperie, aux coins de laquelle étaient les armoiries de le Veneur. Ces objets ainsi que les rideaux de l'autel et le drap mortuaire furent laissés à la fabrique comme de coutume.

La chapelle ardente était au-dessous de Moïse, près des lampes et du candélabre ; le corps avec l'effigie y furent déposés pendant la messe des obsèques. Les porte-torches étaient placés autour du chœur dans les ailes. Dans l'intérieur et de chaque côté, on avait dressé de longs sièges sur l'un desquels prirent place les gentilshommes, et sur l'autre les membres du présidial et autres gens d'Etat.

Le comte de Tillières, avec les dignitaires qui avaient tenus les coins du drap occupaient les hautes chaires du côté droit. L'abbé de l'Estrée était assis au-dessus des chanoines, son religieux porte-croix en arrière ; le surplus des chaises était occupé par les gentilshommes de la maison du défunt. La Messe fut célébrée par l'archevêque de Narbonne suivi de trois diacres et sous-diacres avec un chanoine et trois chapelains près de lui.

Elle fut chantée en musique, et après les cantiques de l'offertoire, le seigneur du Houlme, suivi d'un gentilhomme vêtu de deuil, sans chaperon, se présenta seul à l'offerte ; il tenait à la main un cierge ardent et une pièce d'or y attachée qui

furent remis pour la fabrique. Cela fait, Monsieur Raoul le Danoys, chanoine théologal, appuyé sur le haut du derrière d'une chaise commune et domestique, couverte d'un drap noir, au-devant de Moïse, fit l'Oraison funèbre « très docte et très sainte » en présence de l'archevêque assis au côté gauche, sur le pas près de Moïse. L'Oraison funèbre prononcée, le prélat retourna à l'autel et termina le Sacrifice de la Messe.

L'absoute donnée, le corps de Gabriel le Veneur fut descendu près de celui de son oncle Ambroise son prédécesseur, évêque d'Evreux, dont la tombe ornée de cuivre était placée du côté droit près de Moïse.

Le service étant terminé vers une heure, le clergé, en proportion de sa dignité, reçut une distribution d'argent, et se rendit dans la haute salle du palais épiscopal, avec le comte de Tillières pour lui offrir le concours de ses prières pour l'âme de son frère ce qu'il accepta, en priant de ne point l'épargner pour toutes choses qu'il pourrait faire. « Voilà comme le tout se comporta pour les obsèques et funérailles de messire Gabriel le Veneur ».

Gabriel le Veneur, comme nous venons de le dire, a, par son épiscopat, eu une page importante dans la chronologie des évêques d'Evreux ; son prédécesseur et grand-oncle Ambroise le Veneur, frère du cardinal Jean le Veneur, a également rendu des services à son église et à son diocèse, prélat modeste tout en ayant rempli plusieurs fois des fonctions importantes à la Cour du Roi de France; pieux, d'un caractère très doux, ennemi de toute contestation, doué d'une grande facilité pour prêcher.

Son élection fut la dernière que firent les chanoines d'Evreux. Guillaume Pépin, de l'ordre de Saint-Dominique, lui dédia un ouvrage intitulé : *Le Rosaire d'or mystique*.

Ambroise fit reconstruire le château de Condé appartenant aux évêques d'Evreux et clore le parc de murailles de briques, augmenta de plusieurs beaux bâtiments la maison du doyen et fit commencer le grand portail et le portail septentrional de la cathédrale.

Il se démit en 1531 de son évêché et mourut le 23 sep-

tembre 1536. Abbé commendataire de Lire, de Saint-Sever, de Caune, il fut inhumé dans le chœur de la cathédrale.

Archidiaque de Lisieux d'Auge des services funèbres furent également célébrés à Lisieux les 10 avril, 10 juin, 23 septembre, à Lire le VII des ides d'Août.

L'obituaire de l'évêché d'Evreux mentionne que son obit se célébrait le 23 janvier et que l'on distribuait cent sous tournois.

Les évêques d'Avranches, Sées, Thessalonique et les abbés de la Croix Saint-Leufroy, la Noë, l'Esfrée accompagnèrent son corps au jour de ses funérailles.

Le 20 octobre suivant, Messieurs ses neveux, à ce que l'on croit, présentèrent au chapitre son testament par lequel il désire être inhumé au pied de la chaire épiscopale, il légua quelques biens à la cathédrale de Lisieux.

Son oraison funèbre fut prononcée le 26 octobre 1536 par un jacobin d'Evreux, frère Thomas Laurence surnommé langue d'or, en présence des Evêques et Abbés sus-nommés, elle tira du cœur de ces prélats des larmes et des sanglots (1).

DE CASTILLA.

(1) Le Bastelier d'Aviron.

Histoire illustrée du Kaolin d'Alençon

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE 1^{er}

La Céramique au XVII^e et au XVIII^e siècle

La Céramique est en raison de ses nombreuses applications un des arts les plus intéressants, et c'est peut-être le plus ancien. Dès que l'homme eut réussi à se fabriquer des armes pour se défendre, et qu'il se fut procuré des vêtements grossiers pour lutter contre le froid, il dût s'occuper de faire des vases pour conserver ses aliments. Platon dit que la céramique doit avoir été un des premiers arts inventés parce qu'on n'avait pas besoin du secours des métaux pour travailler la terre.

Je n'ai pas l'intention de décrire ici toutes les applications de l'*Art de terre*, ni de faire l'histoire de la céramique depuis les temps les plus reculés jusqu'au XVIII^e siècle, je me bornerai seulement à dire un mot de la faïence à cette époque.

On peut affirmer que vers 1750 la faïence par la perfection de ses décors et par l'éclat de son émail, était arrivée à son apogée ; aussi le succès était grand et les nombreuses faïenceries pouvaient à peine suffire aux demandes. Les centres de fabrication les plus importants étaient Rouen, Nevers, et Delft. La première l'emportait certainement sur les autres par le nombre des manufactures, par la quantité des artistes habiles employés et par le choix remarquable des décors. Sa proximité de Paris augmentait encore sa vogue. C'est alors que l'on faisait ces belles pièces en camaïeu bleu, les unes avec décor à réserve, les autres en style rayonnant.

Plus tard, on rehaussa de rouge (couleur difficile à obtenir en faïence grand feu) et l'on arriva peu à peu au décor polychrome et enfin vers 1800 aux imitations chinoises et japonaises.

Le succès s'augmenta encore lorsque des grands seigneurs commandèrent de belles pièces décoratives ou des services ornés de leurs armoiries. Ce mouvement s'était déjà accentué lors de la *mise en faïence* qui demande une courte explication.

A la suite des guerres qu'il avait dû soutenir, Louis XIV se trouva dans une telle pénurie qu'il ne savait où trouver de l'argent. Tous les ennemis de la France triomphaient et notre pauvre pays était épuisé quand arriva la terrible année 1709. Outre les malheurs que je viens de rappeler, un hiver d'une rigueur inaccoutumée acheva de mettre notre malheureuse France au désespoir. Le midi fut particulièrement éprouvé ; les oliviers et les orangers, seules ressources de ces provinces périrent par le froid ; presque tous les arbres fruitiers furent gelés et il n'y eut pas de récoltes ; la famine et la désolation furent universelles. Le roi, touché de compassion par cette misère publique demanda la paix sans pouvoir l'obtenir. Ses ennemis abusèrent de cette déplorable situation, non contents de l'humilier, ils prétendaient l'accabler.

Enfin le 6 juin 1709, le Roi envoya à la monnaie sa vaisselle d'or qui valait 300.000 livres ; il y joignit aussi la balustrade d'argent de son lit. Elle se composait de 17 pilastres, 32 balustres et 20 demi-balustres ; sur les pilastres, il y avait 8 chandeliers aussi d'argent. On ne sait au juste qui donna ce conseil au Roi ; les uns disent Gramont, les autres Boufflers ; ces deux grands seigneurs envoyèrent aussi leur argenterie soit à la monnaie, soit chez Launay (1), l'orfèvre de la cour.

En huit jours cet exemple fut suivi par tous les courtisans ; en cette circonstance, comme il arrive toujours, il y eut des *malins* qui surent adroitement tirer leur épingle du jeu. Les uns vendirent leur argenterie et en touchèrent

(1) Nicolas de Launay naquit en 1647 ; il mourut subitement à 80 ans et 10 mois le 19 août 1727.

le montant, d'autres se contentèrent de la faire disparaître en la plaçant en lieu sûr. C'est alors que pour remplacer toute cette vaisselle plate, qui était ou fondue ou disparue, on se mit en faïence, comme le Roi en avait donné l'exemple. Tout ce qu'il y avait de plus grand et de plus considérable, *épuisèrent les boutiques et mirent le feu à cette marchandise* ; c'est ainsi que s'exprime Saint-Simon, qui ajoute que *tout le médiocre continue seul* à se servir de son argenterie.

En somme cela fit beaucoup de bruit et produisit peu ; trois mois après Louis XIV regretta d'y avoir consenti. Cela profita surtout aux faïenciers et les fabriques de Rouen en bénéficièrent plus que les autres à cause de la proximité de Paris.

Cette prospérité fut cependant fortement menacée par la concurrence étrangère : L'importation des porcelaines orientales, qui allait toujours en augmentant car les Hollandais en firent un grand commerce et introduisirent sur le continent des pièces décorées de couleurs éclatantes qui eurent un grand succès. La Compagnie des Indes organisée par Mazarin en 1685 augmenta encore cette vogue ; c'est alors que les grands seigneurs français commandèrent des services de table avec leurs armoiries. Les porcelaines de Chine et du Japon outre l'éclat de leurs couleurs avaient sur les faïences l'avantage de leur transparence et de leur solidité, tout en étant beaucoup plus minces et plus légères.

Les faïenciers n'eurent donc qu'une idée pour soutenir une concurrence qui menaçait de les ruiner, c'est d'arriver à faire de la porcelaine. Les Chinois et les Japonais faisaient grands mystères de leurs procédés et pour tromper davantage faisaient raconter les légendes les plus fantastiques que l'imagination populaire augmentait encore. Donc l'obscurité la plus complète se faisait autour des céramistes orientaux, et les savants eux-mêmes ne connaissaient aucun des secrets.

Haudicquier de Blancourt affirmait en 1687, qu'il suffisait de mêler, à de la poudre de coquillages, une certaine quantité de chaux pour avoir d'excellente pâte à porcelaine. Il est inutile de dire qu'il n'avait pas essayé, car les résultats eussent été négatifs ; la porcelaine ne se fait pas de toutes

pièces avec un mélange de terres ou de produits chimiques. De même que pour faire de la faïence il faut avoir de l'argile, de même pour faire de la porcelaine il est indispensable d'avoir de la terre spéciale autrement dit du kaolin.

Il fallait donc arriver à trouver du kaolin et partout en Europe, on cherchait à en découvrir pour pouvoir lutter contre les porcelaines qui nous arrivaient de la Chine et du Japon. Leur succès était tellement grand que toute la céramique du continent était complètement délaissée.

CHAPITRE II

Les Origines de la Porcelaine

Avant d'aller plus loin, il me semble indispensable de parler des origines de la porcelaine ; je le ferai le plus brièvement possible en indiquant seulement les faits les plus importants.

Il n'est pas douteux que ce sont les Chinois qui ont inventé la porcelaine ; si l'on en croit certains auteurs cette fabrication remonterait à la plus haute antiquité.

Un savant et pieux jésuite, le Père d'Entrecolles (1), supérieur des missionnaires en Chine, dans une lettre datée de 1712 publiée à Paris en 1717 prétendait que sous les empereurs *Yao* en 2357 et *Chun* (2) en 2255 avant l'ère chrétienne, il existait déjà des porcelaines très estimées. Comme on ne possède pas des renseignements très précis sur une époque aussi reculée, il est à présumer que si la céramique était déjà connue, il s'agissait de poteries sans doute assez grossières et nullement de porcelaines (3).

(1) Né à Lyon en 1664 ; mort à Pékin le 2 juillet 1741.

(2) Chun avait dit-on été potier avant de monter sur le trône.

(3) Les lettres du savant jésuite (le Père d'Entrecolles) furent publiées dans plusieurs ouvrages, savoir :

1° Description géographique et historique de l'Empire de la Chine et de la Tartarie Chinoise par le Père du Halde, de la Compagnie de Jésus ; Paris 1735. 4 vol. gr. in-folio avec figures et cartes par d'Auville.

2° Description générale de la Chine, par le Père Grosier, de la Compagnie de Jésus ; Paris 1785, 1 vol. in-4°.

3° Lettres édifiantes et curieuses des Missions étrangères ; Lyon 1819,

En effet M. Stanislas Julien qui a traduit du chinois un traité complet de l'histoire et de la fabrication de la porcelaine chinoise (1) n'accorde pas une origine aussi ancienne à cette branche de la céramique. Il établit dans sa savante préface (2) qui précède sa traduction, sur des données qui semblent positives que la porcelaine ne commença à paraître que sous la dynastie des *Hang* entre les années 185 avant et 88 après Jésus-Christ. Ces dates sont suffisantes pour montrer l'antiquité de la porcelaine en Chine. La découverte faite il y a quelques années de vases et de flacons dans des tombeaux, fit croire que cette opinion était erronée ; mais un examen sérieux prouva que quelques-uns de ces vases portaient des vers extraits des poètes chinois du VIII^e siècle. D'après M. Stanislas Julien, la porcelaine fit peu de progrès jusqu'au VI^e siècle mais elle dû en faire davantage vers le X^e et atteindre son plus haut degré de perfection du XV^e au XVI^e siècle. A partir de cette époque, on ne signale plus de tentatives d'amélioration et l'on voit les Chinois reproduire

14 vol. in-12.

4^o Traité des couleurs pour la peinture en émail et sur la porcelaine, ouvrage posthume par M. d'Arclais de Montamy; Paris 1765, un vol. in-12.

5^o Dictionnaire universel du Commerce; ouvrage posthume du sieur Jacques Savary des Brûlons, continué par Philémon-Louis Savary; Paris Jacques Estienne 1723, 2 vol. in-folio.

On peut aussi consulter sur ce sujet :

Les voyages en Perse de Josaphat Barbaro, ambassadeur à Assambei depuis 1436 jusqu'en 1475. Imprimé pour la 1^{re} fois par Aldus en 1543. Très rare.

Pigafetta. — Voyages de Magellan, écrit en 1521 (Edition de Milan 1800).

Histoire philosophique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes, par l'abbé Raynal; Amsterdam 1770, 4 vol. in-8^o.

Dictionnaire des Arts et Manufactures, par l'abbé Jaubert. Voir : *Porcelaine*.

(1) Histoire et fabrication de la porcelaine chinoise par M. Stanislas Jullien, accompagné de notes et d'additions par A. Salvétat et augmenté d'un Mémoire sur la porcelaine du Japon, par le Docteur J. Hoffmann; Paris 1856, un vol. in-8^o. L'ouvrage original fut publié en 1815.

Voici les ouvrages chinois dont M. Stanislas Julien s'est servi :

Histoire de Feou-Liang publiée en 1325, la 23^e édition est datée de 1823.

Dissertation sur l'art céramique, 1736-1795.

Histoire de la Porcelaine de King-te-tchin, 1815.

Traité de la Chine par le Dominicain Gaspar de Cruz; dédié à Sébastien, roi de Portugal (1557-1578).

(2) Voyez Greslou. Recherche sur la céramique, Chartres 1863, in-8^o (XV-279 pages).

perpétuellement les mêmes dessins. Il n'entre pas dans mon plan de décrire les diverses porcelaines chinoises : famille verte, famille rose, porcelaine craquelée, truitée etc., etc., plusieurs ouvrages les ont longuement décrits ; je me borne donc à y renvoyer le lecteur. Pour donner une idée de la fabrication chinoise, disons qu'au XVIII^e siècle le centre le plus important était King-te-tching dans la province de Kiang-si. D'après le Père d'Entrecolles ce bourg d'un million d'habitants, qui ne portait pas le nom de ville, parce qu'il n'était pas entouré de murs, possédait trois mille fourneaux pour cuire la porcelaine. Ils étaient tous allumés à la fois et la nuit la ville avait l'air d'être tout en feu. Il y avait peut-être de l'exagération et Balbi est sans doute plus croyable en parlant de 500 fourneaux.

Un mot maintenant du Japon où l'art de la porcelaine ne tarda pas à se propager en passant par la Corée. Pendant longtemps les Japonais restèrent inférieurs aux Chinois, tout en les copiant d'une façon trop servile. Cependant au XVII^e et au XVIII^e siècle leur goût s'épure, leurs dessins sont meilleurs et les effets mieux compris ; de plus leur pâte devient plus blanche et plus translucide et ils surpassent ceux qu'ils ont imité d'abord.

En Chine comme au Japon le dessin est toujours naïf et leur décor se distingue par une absence complète des lois de la perspective ; je dis absence et non ignorance, car je suis persuadé que c'est un parti pris et c'est une des choses qui donnent le plus d'originalité à leurs porcelaines. D'ailleurs les fautes de dessin et de perspectives sont rachetées par des couleurs éclatantes et un effet décoratif très agréable à l'œil.

Ce sont les Portugais, qui les premiers, au retour de leur premier voyage à l'île de Nippon en 1518 introduisirent les premières porcelaines chinoises et japonaises. Plus tard ce furent les Hollandais qui firent le commerce avec l'Inde et le Japon et pendant de longues années, ils répandirent de grandes quantités de porcelaines en Europe. Le succès fut tel que l'on cherche de tous côtés à imiter ces merveilleux produits qui se vendaient fort chers. Toutes les fabriques de faïence ne pouvant faire de porcelaine se mirent à imiter les décors chinois et japonais ; Delft commença d'abord ;

puis Rouen, Nevers et peu à peu les autres faïenceries suivirent l'exemple.

- Le secret de la porcelaine orientale était bien gardé ; on n'avait aucun renseignement précis. Au lieu de cela une foule de légendes et de contes qui étaient loin de mettre les chercheurs sur la voie, étaient répandus partout.

On prétendait (1) que la pâte de porcelaine était composée de gypses, de coques d'œufs écrasées, de carapaces de crevettes et d'autres matériaux, qui bien malaxée était mise en terre et devait y rester 80 à 100 ans avant d'être travaillée. Une propriété merveilleuse de cette porcelaine, c'est que si l'on y mettait une matière vénéneuse immédiatement elle se brisait. Mais j'abrège ; toutes ces légendes sont complètement fausses puisqu'aucune des choses indiquées n'entrent dans la composition de la porcelaine et que, au lieu de se briser lorsqu'on y verse un poison elle peut au contraire contenir les acides les plus violents (sauf l'acide fluorhydrique) sans que son émail en soit altéré. Je ne puis cependant résister à reproduire les vers burlesques de 1716 empruntés aux *Embarras de la foire de Beaucaire* qui résument toutes les histoires merveilleuses que l'on répandait sur les porcelaines orientales :

Allons à cette porcelaine,
La beauté m'invite et m'entraîne ;
Elle vient d'un monde nouveau,
L'on ne peut rien de voir de plus beau.
Qu'elle a d'attraits et qu'elle est fine !
Elle est native de la Chine.
La terre avait au moins cent ans,
Qui fit des vases si galants.
Pourquoi faut-il qu'ils soient fragiles
Comme la vertu dans les villes ?
De tels bijoux en vérité,
S'ils avaient la solidité
De l'or, de l'argent et du cuivre
Jusques chez eux se feraient suivre ;

(1) Pour plus de détails voir : Guidonis Paucirolli J. C. *Claris rerum memorabilium libri duo: ex italico latine redditi et notis illustrati ab Henrico Salmotti*. Imprimé à Anvers en 1612, 2^e édition.

Voici ce que traduisait en 1617 Pierre de la Noue d'après Paucirolli : Les siècles passés n'ont point vu de porcelaines, qui ne sont qu'une certaine masse, composée de plâtre, d'œufs, d'écailles de locustes marines et autres semblables espèces laquelle estant, etc....

Car, outre leur attrait divin
 Ils ne souffrent pas le venin,
 Ils font connaître le mystère
 Des bouillons de la Brinvillière,
 Et semblent s'ouvrir de douleur
 Du crime de l'empoisonneur.

C'est encore au Père d'Entrecolles que l'on dut la connaissance des procédés employés en Chine pour la fabrication de la porcelaine. Très aimé des lettrés et comptant parmi ses néophytes des Chinois travaillant la Porcelaine, son désir d'être utile à sa patrie, le poussa à réunir tous les documents qu'il put recueillir au sujet de cette industrie. Il visita les fabriques et lut les ouvrages chinois et dans une lettre datée de *Yao-tcheou*, le 1^{er} septembre 1712 il fit une longue description du travail de la porcelaine. Il expédia aussi des échantillons des deux principaux éléments employés, le *kao-lin* et le *petun-tse*.

On fut persuadé que ces terres n'existaient pas en France. Seul Réaumur, le célèbre physicien et naturaliste (1683-1757), après avoir analysé les échantillons envoyés par le Père d'Entrecolles affirma que la France recelait dans son sein des terres de même nature et qu'il ne s'agissait que de les découvrir. Il est étonnant qu'un homme de la valeur de Réaumur ne soit pas arrivé à découvrir en France un seul gisement de kaolin.

CHAPITRE III

Les Découvertes des Kaolins

J'ai déjà dit toutes les recherches que faisaient les fabricants de poterie et tous ceux qui s'intéressaient à la céramique pour tâcher de découvrir des gisements de kaolin. Je vais essayer de préciser autant que possible les dates où l'on put trouver ces terres si recherchées.

On verra que presque toujours ces faits sont entourés de légendes : elles ne sont peut-être pas complètement vraies, mais elles sont intéressantes. Je ne puis donc résister à

emprunter à M. L. Duval d'après L. Figuiet la découverte du kaolin qui fut l'origine de la porcelaine de Saxe.

En 1701 le grand maître de la science hermétique, Lascaris archimandrite du couvent de Mitylène, au cours d'un voyage en Allemagne, tomba malade à Berlin ; ayant reconnu dans une élève en pharmacie nommé Botticher (1), qui lui donna ses soins les aptitudes nécessaires, il résolut d'en faire un adepte et lui confia, non pas le secret des secrets, mais deux onces de poudre philosophale en lui recommandant d'en user avec discrétion. Celui-ci oublia vite la recommandation et réussit à convertir en lingots d'or des masses de vil métal.

La réputation de Botticher ne tarda pas à franchir les limites de la Prusse. L'électeur de Saxe s'empessa d'attirer dans son royaume cet homme précieux, le combla d'honneurs, lui donna le titre de baron espérant bien pouvoir se passer de ministre des finances, puisqu'il avait sous la main celui qui se vantait de pouvoir produire à volonté des millions. Cependant la provision de poudre s'épuisait et Botticher, impuissant à découvrir le secret dont Lascaris se servait, se voyait à bout de ressources. Il fut alors dénoncé par ceux qu'il avait comblés de biens et jeté dans une dure prison pour y rester jusqu'à ce qu'il eût réalisé ses promesses.

Heureusement pour Botticher, Lascaris n'avait pas encore quitté l'Allemagne. Il fut informé de la captivité de son imprudent disciple et chargea un adepte, le docteur Pasch, de Berlin, de se rendre auprès de l'Electeur pour lui offrir huit cent mille ducats pour la délivrance du prisonnier. Lascaris se vantait en outre de pouvoir fabriquer une provision de six livres pesant de teinture philosophale, capable, disait-il, de convertir en or trois ou quatre fois son poids de métal commun.

Le Docteur fut ébloui par les monceaux d'or que Lascaris faisait miroiter devant lui, mais en Berlinois avisé, au lieu d'en faire part à l'Electeur il crut prudent de cacher soigneusement cette source merveilleuse de richesses, de la conserver pour la société des alchimistes allemands, nombreux à

(1) Je suis très embarrassé pour savoir comment écrire ce nom : M. Duval donne Botticher ; Marryat Bottcher, Ed. Garnier Bøttger ou Bottger et Boettcher. Quelque soit l'orthographe il est né en 1685 à Sclaiz en Voigtland.

cette époque, et de travailler à la délivrance du confrère malheureux par les moyens ordinaires. Tout aurait été pour le mieux si le projet d'évasion avait réussi, mais il fut découvert et Botticher, au lieu d'être rendu à la liberté fut enfermé dans la forteresse de Kœnigstein, pour y travailler à perpétuité à la recherche du grand œuvre, sous la surveillance du comte de Tschirnaus, qui lui-même passait pour un très savant alchimiste.

L'Electeur de Saxe eut alors une idée de génie. On sait que depuis longtemps les efforts de l'industrie européenne étaient tournés vers la découverte du moyen de fabriquer de la porcelaine dure et réelle. L'Electeur imagina d'utiliser les talents et les connaissances du comte de Tschirnaus et de son prisonnier en donnant une direction moins sublime, mais plus pratique à leurs recherches sur la transmutation métallique, en les limitant à la fabrication des produits céramiques. Botticher était plus à même que qui que ce soit, à cette époque, de résoudre ce problème dans lequel les connaissances chimiques et géologiques étaient les principaux éléments. L'alchimie devait ainsi avant de disparaître de la nomenclature des sciences léguer à l'Europe un art nouveau. Grâce aux études approfondies qu'il avait eu occasion de faire sur la composition chimique des corps, sur la minéralogie, Botticher parvint à fabriquer une sorte de porcelaine rouge ou plutôt de grès cérame qui ne diffère de la vraie porcelaine que par son opacité. Cette découverte eut lieu en 1704.

Ce premier succès, ce premier pas dans l'imitation des porcelaines de la Chine, fut pour Botticher le point de départ d'une situation nouvelle. L'Electeur appréciant le mérite de cette découverte le fit transporter de la forteresse de Kœnigstein dans sa capitale ou plutôt dans les environs, où il lui fit installer un magnifique laboratoire.

Botticher put reprendre alors, et dans des conditions toutes autres, ses essais sur la composition de la porcelaine blanche. En 1709 un heureux hasard lui fit découvrir la matière première propre à la fabrication de ce produit précieux, le kaolin.

Voici comment les historiens racontent cette aventure :

Notre alchimiste, rentré dans les bonnes grâces de l'Electeur

mais toujours étroitement surveillé, avait repris ses habitudes d'élégance qu'il avait adoptées au temps de son ancienne prospérité, et comme tous les *honnêtes gens* de l'époque, il portait une perruque poudrée à frimas. Or un jour Botticher sentit que sa perruque était plus lourde qu'à l'ordinaire. A sa grande surprise il constata qu'à la poudre végétale, on avait substitué une matière minérale à reflets brillants. Il en demanda la cause à son valet, qui lui apprit qu'un certain Schnorr venait de découvrir cette matière et la faisait vendre et qu'on commençait à l'employer en guise de fécule pour blanchir les perruques.

Renseignements pris, il se trouva que ce Schnorr était un maître de forges qui venant à passer près du village d'Aue, dans la Saxe, remarqua sur son chemin une sorte de terre blanche et luisante. Les pieds de son cheval s'y enfonçaient et avaient quelque peine à en sortir. Il eut alors l'idée de faire une provision de cette terre et de la porter chez un maître perruquier. C'est ainsi que cette matière blanche parvint à la connaissance de Botticher et qu'elle passa de sa tête dans son fourneau.

Cette découverte était tellement importante pour la Saxe que l'Electeur prit immédiatement possession du gisement de kaolin. L'usine fut installée dans le château d'Albert (Albrechtsburg) à Meissen, qui devint une forteresse où personne ne pouvait pénétrer. On prit pour assurer le secret de la nouvelle fabrication des précautions inimaginables. La terre de Schnorr dont l'exportation était défendue sous les peines les plus sévères, y était amenée dans des tonnes scellées et conduites par des gens assermentés qu'accompagnaient des soldats ; de plus, tous les ouvriers depuis le premier jusqu'au dernier devaient s'engager par un serment solennel à conserver le secret *jusqu'au tombeau*, sous peine d'être enfermés pour la vie dans la forteresse de Kœnigstein.

Botticher devenu directeur n'apporta plus dans ses travaux la même ardeur que par le passé ; il mena une vie de luxe et de plaisir et mourut à peine âgé de 35 ans en 1719.

Malgré toutes les précautions, plusieurs ouvriers réussirent à s'échapper ; le premier fut Stoebzel qui s'enfuit en 1718. Ringler s'échappa aussi et rejoignit Stoebzel à Vienne, puis

en 1755 il travailla avec Paul Hannong qui fondait la manufacture de Frankentall. Il y resta trois ans, puis se fixa à Munich et y établit la fabrique de Nympheubourg sous la protection du roi de Bavière.

La découverte du kaolin d'Aue n'avait pas été un avantage pour la France ; bien au contraire puisque à la concurrence des porcelaines d'Orient venait encore s'ajouter celle de Saxe. On cherchait donc toujours et ce n'est que 37 ans après, c'est-à-dire en 1746 que le *premier kaolin fut découvert en France*, c'était le *kaolin d'Alençon* et ce fut 22 ans avant la découverte de celui de Saint-Yrieix. Je ne veux ici que fixer l'époque où Guettard trouva le kaolin d'Alençon, je reviendrai plus en détail sur tout ce qui se rapporte à ce produit normand.

C'est accompagné d'une légende que l'imagination des Contemporains a sans doute modifiée que se présente le kaolin de Saint-Yrieix.

La femme d'un médecin, le docteur Darnet, remarqua une terre blanche, onctueuse qui lui semblait savonneuse. Madame Darnet eut l'idée que cette terre pourrait servir à blanchir le linge. Le docteur l'ayant examinée avec soin pensa que cette terre pouvait avoir d'autres propriétés que celle de blanchir la toile, la fit analyser par un chimiste du nom de Villaris qui crut lui trouver les qualités propres à la fabrication de la porcelaine et pour s'en assurer, il en envoya un échantillon au chimiste Macquer qui s'occupait avec ardeur de la recherche du kaolin. Macquer ayant reconnu que c'était un véritable kaolin, vint peu de temps après (au mois d'août de 1768) à Saint-Yrieix. Il découvrit aux environs de cette ville une veine abondante de cette argile si vivement désiré. Il en rapporta à Paris une certaine quantité qui après quelques expériences faites à Sevres, fut reconnu pour être du kaolin de première qualité.

Il me reste à dire un mot d'un gisement très important de kaolin normand, celui des Pieux (Manche). Il a dû être découvert par un enfant du pays, M. Le Masson, qui après

avoir travaillé à Paris vint diriger la manufacture de Porcelaine de Valognes. C'est dans son pays natal (les Pieux), que M. Lemasson découvrit (vers 1790), ce kaolin qui a été employé à Valognes, à Isigny et à Bayeux. Les deux premières manufactures n'existent plus depuis longtemps, mais celle de Bayeux est toujours florissante et le kaolin des Pieux lui permet d'avoir des produits qui résistent au feu et sont très recherchés par tous les chimistes.

On peut se demander ce que faisaient les pouvoirs publics en présence de ces fabricants qui voulaient tous faire de la porcelaine. Les Rois de France ont toujours porté un grand intérêt à la céramique française et je pourrais en donner de nombreuses preuves. Je me contenterai de citer quelques privilèges qui montreront les préoccupations de l'autorité sur cette intéressante question.

Dès 1643 nous voyons Anne d'Autriche donner le privilège de faire de la faïence à Poirel (1) qui était un de ses deux huissiers de Cabinet.

Quelques années après, le Roy, le 21 avril 1664 accorde un privilège à Claude Révérend. — *Signé* Louis et sur le reply Guénégaud.

En 1673, date mémorable dans les fastes de la Céramique française, Poterat invente la porcelaine artificielle ou porcelaine tendre de Rouen. J'ai publié une notice en 1896 sur cette porcelaine.

« Faute de matériaux naturels, dit M. Milet (2) les Poterat en inventèrent d'artificiels ; et il se trouve que le nouveau produit, appartenant à l'art du verrier par ses éléments constitutifs, à celui de la céramique par ses procédés, dépassait son modèle par ses qualités décoratives. La porcelaine des Poterat méritait bien un privilège royal, mais comme elle ne se pouvait fabriquer que concurremment avec la faïence la demande, assez délicate à formuler, à cause de

(1) Celui-ci est appelé tantôt Poirel, Porel, Porel de Granval et Granval Poirel.

(2) Ambroise Milet : *Historique de la Faïence et de la Porcelaine de Rouen au XVII^e siècle* ; Rouen 1898, Imprimerie Léon Gy, successeur de Cagniard, in-8° de 32 pages ; voyez p. 16 et suiv.

Poirel, comprit cette dernière sous forme de faïence violette, peinte de blanc et de bleu, façon de Hollande. Les lettres-patentes délivrées pour 30 ans, sous le nom de Louis Poterat, réservèrent les droits de Poirel de Granval et sont datées du 1^{er} octobre 1673. L'enregistrement se fit sans difficultés et sans retard le 9 décembre suivant. »

Je ne donnerai pas, comme M. Milet, les discussions entre Poirel et Poterat, ni la lettre de M. Phelippeaux de Pontchartrain du 19 juin 1649 et les *éclaircissements* donnés le 30 juillet de la même année par Lefebvre d'Ormesson. Ceci rentrait dans son plan mais n'est pas dans le mien.

Je citerai un *Arrêt du Conseil d'Etat du Roy* portant règlement pour les ouvriers de la manufacture de Porcelaine, façon de Saxe, établie au Château de Vincennes du 19 août 1747.

Sa Majesté accorde à Charles Adam un privilège exclusif pour l'imitation des dites porcelaines en peintures et dorures etc., etc., (1).

Je terminerai par un *arrêt du Conseil* du 15 février que je trouve dans A. Jacquemart et Ec. Le Blant (2), et dont je me vois forcé de donner un long extrait.

Le Roy, y est-il dit, étant informé que plusieurs personnes auraient inféré de quelques dispositions des Arrêts de son Conseil du 19 août 1753 et 17 février 1760 concernant la manufacture royale de porcelaine de France, qu'il était défendu de fabriquer ou faire fabriquer dans le royaume aucune espèce de porcelaine, quoique par l'article VIII de l'arrêt du 17 février 1769, Sa Majesté eût permis aux entrepreneurs des manufactures de porcelaines déjà établies, de continuer la fabrication de leurs porcelaines en blanc, et de les peindre en bleu façon de la Chine ; Sa Majesté aurait jugé à propos d'expliquer plus particulièrement ses intentions à ce sujet, et en maintenant d'une part la manufacture royale de France dans ses privilèges que la supériorité de ses ouvrages lui a mérités, encourager de l'autre cette branche de commerce dans son royaume, où l'abondance des matières

(1) Cet arrêt en 7 pages in-4° signé Louis et plus bas Par le Roy Dauphin, comte de Provence. Signé : Phelypeaux, fait partie de ma collection.

(2) A. Jacquemart et E. Le Blant : *Histoire artistique, industrielle et commerciale de la Porcelaine*; Paris, Techner, 1862.

qui se trouvent propres à cette fabrication semble si favorable à l'industrie de ses sujets. A quoi voulant pourvoir : Vu les dits arrêts du Conseil, ensemble tous les arrêts et Règlements rendus sur le fait de la manufacture royale de Porcelaine de France. Oûi le rapport ; le Roy étant en son Conseil, a permis et permet, dans toute l'étendue de son royaume, de fabriquer ou faire fabriquer des porcelaines à l'imitation de la Chine avec des pâtes composées de telles matières que les Entrepreneurs desdits ouvrages jugeront à propos, tant en Blanc, que peintes en bleu et blanc, et en camayeu d'une seule couleur, à la charge par chaque Entrepreneur, de peindre, graver ou imprimer au revers de chaque pièce de sa porcelaine les lettres initiales de son nom, ou telle autre marque qu'il aura choisie ; et de faire avant d'entreprendre ladite fabrication, sa soumission, savoir à Paris devant le Lieutenant général de Police de la dite ville, et dans les provinces, par devant les Intendants et Commissaires départis pour l'exécution des ordres de Sa Majesté, de se servir uniquement de la marque dont il déposera l'empreinte.

Fait Sa Majesté défense auxdits Entrepreneurs, de peindre sous prétexte de la présente permission, leurs porcelaines en d'autres couleurs qu'en bleu et blanc et en camayeu d'une seule couleur, et d'y employer de l'or appliqué ou incrusté jusqu'à ce que Sa Majesté en ait autrement ordonné ; comme aussi de faire aucunes statues, figures ou ornements de ronde bosse avec de la pâte de porcelaine en biscuit, sans couverte ou avec couverte... etc., etc.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE IV

Le Kaolin d'Alençon

Le kaolin d'Alençon n'est pas un sujet complètement inédit. Outre cinq publications normandes (1) les diverses histoires de la céramique ont dit quelques mots des essais tentés lors de la découverte. Malgré cela il y a encore beaucoup à dire sur cet intéressant sujet et ayant retrouvé des documents nouveaux, j'ai pensé qu'on pourrait les réunir à ce qui a été déjà publié et donner des reproductions des pièces qui ont été faites avec ce kaolin. J'espère donc arriver à faire une étude à peu près complète parce que M. l'abbé Letacq, M. Duval et M. Bigot m'ont autorisé à prendre tout ce que je voudrais dans leurs intéressantes notices. M. de la Sicotière qui ne restait indifférent à rien de ce qui intéressait le pays m'aurait fourni des notes pour mon premier travail.

Il y a dans les environs d'Alençon, disait M. de la Sicotière, trois massifs séparés de granit : le massif d'Alençon, celui de Saint-Cénery et celui de La Lacelle.

Le granit se compose de trois éléments : le *feldspath*, le *quartz* et le *mica* ; le kaolin provenant de la décomposition du feldspath se trouve dans le massif d'Alençon.

Le feldspath orthose, dit M. Letellier, silicate d'alumine et de potasse (s'altérant à la surface), se transforme d'abord en silicate d'alumine et carbonate de potasse ; le carbonate

(1) Letellier : *Etudes géologiques sur les deux cantons d'Alençon* (1888). A. L. Letacq : *Notice sur les travaux scientifiques de Guettard aux environs d'Alençon et de Laigle* (Bulletin de la Société Linnéenne de Normandie, série IV, Tome V, 1891). — L. Duval : *La découverte du Kaolin aux environs d'Alençon* (Revue Normande et Percheronne, Tome I, 1892). — R. de Brébisson : *Le Kaolin des environs d'Alençon* (Annuaire de l'Association Normande) 1895, page 206. — A. Bigot, *Guettard, le Kaolin d'Alençon et la fabrication de la Porcelaine* (Bulletin de la société Liméenne de Normandie, 5^e série, 6^e vol., Caen 1902).

de potasse est dissous par les pluies et emporté, et il reste le silicate d'alumine ou kaolin mêlé au quartz et au mica.

Si maintenant le granit est de décomposition normale et protégé par une couche de terre, la roche décomposée conserve l'apparence du granit dur, mais elle est dépourvue de cohésion et on peut l'exploiter à la pelle comme du sable graveleux. Si le granit est mal recouvert ou baigné par l'eau courante, le kaolin est delayé ou emporté, il reste alors un gravier quartzeux employé comme sable grossier ou formant sous terre la couche aquifère ou vont s'alimenter la plupart des puits du pays. Enfin, si le granit est exceptionnellement riche en feldspath, on a un dépôt de kaolin plus ou moins pur suivant la teneur en quartz. Il y a des couches de kaolin de plusieurs mètres d'épaisseur. La décomposition se fait naturellement de haut en bas, de sorte que la couche décomposée augmente avec le temps.

Les principaux gisements de kaolin se trouvent au village de Montpertuis (commune de Lonray), à Chauvigny et au bois des Aulnays (Saint-Germain-du-Corbéis), au grand et au petit Hertré. On voit encore, disait M. de la Sicotière, dans les taillis de Chauvigny, des excavations de quelques mètres de circonférence provenant de l'extraction du kaolin. Après les orages les flaques d'eau qui restent sur le sol sont blanches comme du lait ; cela vient du lavage du kaolin.

L'extraction de cette terre aux environs d'Alençon est très ancienne. M. l'abbé Letacq prétend que les potiers d'Alençon mélangeaient dès 1503 avec leur argile, une terre blanche qu'ils tiraient du bois des Aulnays (commune de Saint-Germain-du-Corbéis) et qui n'était autre que du kaolin. La couche la plus belle que l'on connaisse dans le pays est celle de Montpertuis. Il est bien certain que le kaolin fut employé à la fabrication de poteries grossières, blanchâtres, micacées, décorées tantôt de figures grimaçantes en reliefs, tantôt de stries, d'étoiles ou d'autres figures en creux qui se trouvent particulièrement dans la commune d'Héloup. Ce fut le siège d'une fabrication très considérable, et on y trouve encore des charretées entières de débris. On l'appelait autrefois *Héloup-le-potier*. Il existe dans une commune voisine, Gesne-le-Gandelain (Sarthe), les restes à

peine visibles d'un village disparu qui devait s'appeler la *Poterie*. A quoi servaient ces vases d'une assez grande capacité, d'une épaisseur considérable, à fond plus étroit que l'orifice, assez semblables à ceux que l'on emploie aujourd'hui pour l'industrie du laitage ou pour le blanchissage. On n'a pu le déterminer encore. A quelle époque remontent-ils ? On les a cru successivement gaulois, mérovingiens, carlovingiens ; il est certain qu'ils sont fort anciens.

J'ai trouvé sur l'emplacement des fours où l'on fabriquait, ajoute M. de la Sicotière, des monceaux de petits grains de quartz, gros comme des jarousses ; j'ai pu en expliquer l'origine, ils provenaient du lavage du kaolin. C'est en effet, à ce mélange de ces sortes de fragments de quartz que l'on a attribué la difficulté d'employer ce kaolin à la fabrication de la porcelaine. Blavier et Boblaye disent que c'est le motif qui a empêché de s'en servir à Sèvres.

Il y a cinquante ans, on s'en servait pour faire des *cazettes* (1) à la faïencerie de Saint-Denis-sur-Sarthon.

Aujourd'hui, comme autrefois, nos potiers mélangent le kaolin à l'argile du pays dans la proportion d'un quart environ pour la poterie commune d'Alençon ; les potiers et les briquetiers, en forçant la production jusqu'aux trois quarts, en font des briques suffisamment réfractaires et d'un bon usage pour les foyers et le pavage des fours. Les uns et les autres emploient encore le kaolin bien sec et réduit en poudre pour empêcher l'adhérence des pièces dans les moules et dans les séchoirs.

Le kaolin d'Alençon, qu'il serait plus exact d'appeler le kaolin des environs d'Alençon, n'a jamais été employé d'une façon sérieuse à la fabrication de la porcelaine ; mais a servi à beaucoup d'expériences.

Le journal *l'Art ornemental* affirma dans son numéro du 5 avril 1884 que la découverte des gisements de kaolin aux environs d'Alençon aurait donné naissance dans le pays à une industrie nouvelle, la fabrication de la porcelaine ; c'est une erreur, puisqu'il n'a jamais été employé que pour faire

(1) On appelle *cazettes* ou *casettes* des boîtes en terre qui contiennent les pièces que l'on soumet à la cuisson dans les fours de faïence et de porcelaine.

de la faïence. Dans une note (1), M. de la Sicotière a répondu à cet article. Ce qui a donné naissance à cette légende, c'est l'illusion qu'on avait eu tout d'abord que ce kaolin put servir à faire de la porcelaine. On a même prétendu qu'on s'en serait servi à Sèvres jusqu'en 1768, époque de la découverte du kaolin de Saint-Yrieix.

Voici l'article que lui consacre M. Brongniart (2) :
 « C'est le premier gîte de vrai kaolin reconnu en France, et c'est celui avec lequel ont été faites les premières tentatives de porcelaine dure de la nature de celles de la Chine et de celles de l'Allemagne. Mais ces premiers essais ne furent pas heureux, et ce n'est que dans l'impureté du kaolin qu'on peut rechercher la cause de ce peu de succès.

« Ici, ce n'est pas une pegmatite, cette roche composée presque uniquement de feldspath et de quartz, mais un granit véritable, c'est-à-dire rempli de mica ; ce sont les parties supérieures du granit, presque immédiatement au-dessous de la terre végétale, qui par leur décomposition ont formé le kaolin. Il renferme comme celui d'Aue, d'assez gros morceaux de quartz grisâtre, faisant voir des cavités qui ont conservé la forme du feldspath transformé en kaolin.

« Une grande partie du plateau présente, presque à la surface du sol, une terre blanchâtre, micacée, kaolinique, provenant très probablement du lavage naturel des granits décomposés. »

CHAPITRE V

Réaumur et Guettard

Après avoir parlé dans le précédent chapitre du kaolin il devient à propos de rechercher qui a pu le découvrir.

Réaumur (René-Antoine-Ferchault de) fut un des hommes les plus savants de son temps. Né à la Rochelle en 1683, il entra à l'Académie des Sciences dès 1708. Il possédait le château de la Bermondière, paroisse de Saint-Julien-du-

(1) Voyez : *Bulletin de la Société Historique et Archéologique de l'Orne*, Tome III (1884), page 150.

(2) Brongniart : *Traité des arts céramiques*, Tome I, page 46.

Terroux (Mayenne). Cette belle habitation (1) est à deux kilomètres du département de l'Orne, et par conséquent n'est qu'à une trentaine de kilomètres des gisements de kaolin. Il est bien étonnant qu'il ne l'ait pas découvert lui qui en était si voisin, lui qui avait analysé des échantillons envoyés de Chine par le Père d'Entrecolles et qui avait affirmé que la France recelait dans son sein des terres de même nature et qu'il ne s'agissait que de les découvrir. On sait qu'il inventa, en 1728, la *Porcelaine de Réaumur*. Ce n'était à proprement parler que du verre de vitrifié. Cette ingénieuse découverte était extrêmement intéressante, mais elle ne put lutter avec les porcelaines (pâte tendre) de Saint-Cloud et ne donna lieu à aucune application commerciale.

Guettard (Jean-Etienne), né le 22 septembre 1715 à Etampes, mourut à Paris le 7 janvier 1786. Il était l'élève et l'ami de Réaumur qui le fit entrer en 1743 à l'Académie des Sciences dans la section de botanique. Il vint souvent à la Bermondière et il profita de ces séjours dans notre pays pour faire des excursions scientifiques. M. l'abbé Letacq, dans son intéressante plaquette nous le montre utilisant les leçons de son ancien maître Bernard de Jussieu en herborisant dans les environs de la Bermondière, près de Laigle et près de la Trappe, puis il étudie les schistes ampéliteux de la Ferrière-Béchet, le kaolin d'Alençon ; les *Encrinites* ou *Encrines* ou *Pierres étoilées* de la Fontaine-aux-Etoiles; les silex de Laigle et les calcaires de Mortagne. Il visite aussi le Guiel qui se perd au Moulin du Chesné et reparaît à 1800 mètres plus loin à la fontaine de Ternant. On voit donc en lui un naturaliste érudit qui s'intéresse à tout ce qui touche à l'histoire naturelle de notre pays. Du reste il explique lui-même le soin qu'il mettait dans ses excursions dans son mémoire de 1746 :

(1) Réaumur venait tous les ans à la Bermondière, il était l'ami de M. et de M^{me} de Jarosson qui était très jolie ; leur fils unique étant mort, M. de Jarosson fit Réaumur son légataire universel. Il l'habita cinq ou six ans et y mourut en 1757 des suites d'une chute de cheval. A cause du mauvais état des chemins un vieillard était bien forcé de monter à cheval. Après la mort de Réaumur à la suite d'un procès entre les héritiers, la Bermondière fut vendue en 1763 à M. de Barberé, trisaïeul du comte du Plessis d'Argentré, propriétaire actuel. Qu'il reçoive ici mes remerciements pour les notes qu'il a bien voulu me donner.

« Je saisis, dit-il, une occasion de voir la Normandie et quelques pays voisins, comme une partie du Maine et du Perche. Je les parcourus donc et je disposai tellement mes petits voyages que le chemin par où j'allais n'était pas celui que je choisissais pour revenir ; par là je voyais plus de pays et me mettais plus en état de m'assurer de la nature de leur terrain. »

Je suis persuadé que Guettard ne mit pas son hôte et son maître Réaumur au courant de sa découverte et de ses expériences, cependant il savait bien combien cela eût intéressé le vieux savant. Ses réticences dans ses communications à l'Académie des Sciences et une lettre d'Odolant-Desnos sembleraient le prouver.

« On trouve (1) assez ordinairement au-dessous des roches et aux environs une terre appelée kaolin, semblable à celui de la Chine. Il semble (dit M. de Bomare) que c'est un mélange de terre blanche argileuse, et à de petits cristaux quartzeux et à du feldspath unie, et à du mica, de sorte qu'elle ne diffère du granit que par la consistance. Le kaolin paraît absolument le granit dont la partie cimenteuse a été détruite par les pluies, par le soleil et par les gelées, idée que je proposai à M. Bernard de Jussieu, dès 1750 dans une lettre où je lui fis connaître que c'était la partie de Normandie que je devais habiter qui renfermait le kaolin, et que



Figure 1
Musée céramique de Sèvres
n° 5179
Manufacture
de Brancas-Lauragais
(année 1759 marqué)
Hauteur 0,14

M. Guettard, membre de l'Académie avait acquis pour feu le Duc d'Orléans, mort à Sainte-Geneviève, une pièce de terre qui en fournissait beaucoup. M. de Jussieu lut ma lettre à l'Académie ; M. de Bomare à qui je fis part de mon idée, dans un voyage qu'il fit à Alençon en 1762, semble l'avoir adoptée, ainsi que M. le Chevalier Turgot ; mais sa blancheur est ordinairement ternie par une terre martiale qui la recouvre

(1) Odolant-Desnos : *Mémoires historiques sur la ville d'Alençon et sur ses seigneurs* ; Alençon 1787, 2 vol. in-8°, T. II, p. 477 et suiv.

et qui nuira toujours à l'usage qu'on a tenté d'en faire dans les nouvelles fabriques de porcelaine. »

Louis Dubois, dans sa *Notice biographique et littéraire sur Odolant-Desnos*, laisse clairement entendre que celui-ci eut lieu de se repentir de la communication qu'il s'était empressé de faire à Jussieu et au Chevalier Turgot de ce qu'il ait appris des recherches faites par Guettard à Maupertuis.

« L'Académicien Guettard venait d'annoncer la découverte de la composition de la porcelaine ; mais il fit une réticence en ne citant pas les lieux où se trouvaient les matières assez rares dont il parlait. Le hasard apprit à Desnos qu'on les tirait des carrières granitiques dont la ville d'Alençon est entourée ; il envoya à ce sujet un mémoire confidentiel à Bernard de Jussieu, dont il avait suivi les cours et conservé l'estime et avec lequel il était en relation. Jussieu communiqua le mémoire à quelques personnes ; le chevalier Turgot était du nombre. Soit par zèle pour la propagation des connaissances, soit par intérêt pour l'auteur, soit peut-être par animosité contre Guettard, Turgot éventa la mine, dévoile le mystère et s'empresse de l'annoncer à Guettard lui-même. Voici ce que Turgot écrivait à Desnos le 14 mai 1761 : « J'ai bien
« des remerciements à vous faire pour votre excellent détail
« au sujet du kaolin et du petunsé. J'en ai fait part à plu-
« sieurs savants, et on l'a même lu à l'Académie des Sciences,
« où on en a été très satisfait. Le secret que vous avez demandé
« n'est pas bien propre à étendre les connaissances. Si
« j'en avais, je chercherais à les communiquer : cela me
« paraît raisonnable. » Cette indiscrétion, qui pouvait être fort indifférente pour l'auteur de la lettre ne l'était pas du tout pour l'auteur du mémoire. »

CHAPITRE VI

Le Comte de Brancas-Lauragais

Sur les confins du Maine près de la Bretagne et de la Normandie existe un château fort remarquable, par son importance et pas sa conservation. J'ai nommé le château de Lassay.

C'est de ce château qu'Armand de Madaillan, marquis de Lassay, écrivait vers 1696, à sa femme, Julie de Bourbon-Condé, dite Mademoiselle de Châteaubriant :

« Je suis ici dans un château, au milieu des bois, qui est si vieux, qu'on dit dans le pays que ce sont les fées qui l'ont bâti. Le jour je me promène sous les hêtres pareils à ceux que Saint-Amand dépeint dans sa solitude ; et depuis six heures que la nuit vient, jusqu'à minuit, qui est l'heure où je me couche, je suis tout seul dans une grosse tour, à plus de deux cents pas d'aucune créature vivante : je crois que vous aurez peur des esprits, en lisant cette peinture de la vie que je mène et vous en mourriez si vous habitiez dans ce château et que vous entendissiez tous les contes que l'on fait de ces fées qui s'y vont promener assez souvent ; je voudrais bien qu'elles me rendissent une visite, car je les crois de bonne compagnie, et j'ai cent questions à leur faire, mais elles ne me feront pas tant d'honneur : je fais pourtant de mon mieux pour les y engager ; car, comme j'ai toujours ouï dire que ces demoiselles n'aiment pas à trouver beaucoup de monde, je demeure tout seul à les attendre ».



Figure 2
Médallion de M. de Caylus
signé Nini
Porcelaine
de Brancas-Lauraguais
(marqué)
Musée de Sèvres n° 6007
Diamètre 0,125

On trouve cette lettre dans le *Recueil de différentes choses* par M. le Marquis de Lassay qu'on prétend avoir été imprimé dans le châ-

teau avec une presse qu'il y avait fait établir. Une seconde édition fut publiée à Lauzanne en 1756.

Ce magnifique château, si l'on en croit l'histoire, n'aurait pas été édifié par les fées, mais en une seule année (1458) et cependant comme le disait dans un aveu en 1769, le petit. fils d'Armand de Madaillan : *le dit Château consiste en huit grosses tours rondes, hautes et machicoulisées, éloignées les unes des autres de quelque distance et jointes ensemble par des courtines aussi machicoulisées, de forme et figure d'une octogone, etc.* La construction n'aurait, dit-on, pas coûté plus de 100.000

livres en monnaie de l'époque. Après plus de quatre siècles et demi d'existence le vieux château de Lassay brave toujours les siècles avec ses beaux hêtres et ses grosses tours féodales. Il appartient actuellement à un érudit, le Marquis de Beauchesne, mon cousin, qui y a fait en sa qualité d'archéologue d'heureuses restaurations et l'entretient avec soin. Il a bien voulu me donner d'intéressantes notes dont je ne tarderai pas à profiter.

Ce petit-fils d'Armand de Madaillan était Louis Félicité, duc de Brancas, marquis de Lassay (1733-1823) qui s'était épris de bonne heure d'une vive passion pour la littérature, puis il se livra avec succès aux sciences et aux arts et fut reçu membre de l'Académie des Sciences à 25 ans (1758). Il eut l'honneur de s'associer aux travaux chimiques de l'illustre chimiste Lavoisier. Il fut son collaborateur à des expériences sur la composition du diamant et arrivèrent à trouver sa vraie nature. Il s'occupa beaucoup de recherches sur la porcelaine dure et fit des expériences avec le kaolin d'Alençon. C'est à cause de ses essais et de ses discussions avec Guettard que j'ai dû parler de ce grand seigneur qui s'intéressait tant aux sciences. Il avait établi un laboratoire dans son château de Lassay et l'on voit encore dans une chambre du premier étage de la tour du sud le fourneau qui servait à ses expériences. Placé dans l'embrasure de l'unique fenêtre de la chambre il se compose, dit le marquis de Beauchesne, d'une espèce de cloche en forme de ruche à miel. Fait avec de petites briques, il a une ouverture en haut et une sur le côté. C'est dans ce laboratoire, à l'aide de ce fourneau, que le comte de Lauragais a dû souvent travailler avec Lavoisier.

Grâce à l'obligeance de M. E. Lefèvre-Pontalis, le savant directeur de la Société Française d'Archéologie, et qui est aussi professeur à l'école des Chartes que j'ai pu donner une belle gravure d'une partie du château de Lassay ; c'est dans la tour du sud qu'est placé le fourneau dont je viens de parler.

Je m'occuperai plus tard des essais du comte de Lauragais, mais je désire auparavant rappeler toutes les discussions auxquelles la découverte de ce kaolin donna lieu.

Il n'y a pas lieu de mettre en doute que ce grand seigneur fut un des premiers à connaître les gisements du kaolin.

Cela n'a rien d'étonnant, car il s'occupait beaucoup de sciences et il s'intéressait surtout à la fabrication de la porcelaine dure. Il n'ignorait pas que la terre à porcelaine est souvent près du granit et il savait que les environs d'Alençon en avaient beaucoup. Du reste il est bon de rappeler que le château de Lassay est à peu près à la même distance du kaolin d'Alençon que le château de la Bermondière.

à suivre.

R. DE BRÉBISSON.

BIBLIOGRAPHIE

Deux Moines célèbres

Raoul MALECOURONNE et le P. DEBREYNE

Je me fais un vrai plaisir de signaler deux intéressantes brochures parues récemment et consacrées à des célébrités médicales ornaïses d'époques très différentes.

Dans l'une M. le Docteur Frédéric Beaudouin rappelle le souvenir d'un *Médecin de Saint-Cénery, Raoul Malecouronne*, qui vivait au 11^e siècle (1).

Ce très vieux confrère, issu des Giroye, seigneurs de Saint-Cénery, après avoir beaucoup bataillé, apprit les sciences, et spécialement la médecine, dans les monastères, et devint célèbre dans son art.

Orderic Vital rend témoignage de sa célébrité qui lui permit de tenir école à Marmoutiers, et d'avoir des disciples qui furent des médecins réputés.

Du monastère de Marmoutiers, où il s'était fait moine, et où il mourut en 1063, Raoul Malecouronne s'était rendu à l'abbaye de Saint-Evrault, où il soigna les malades de la léproserie.

La seconde brochure est consacrée, par MM. l'abbé Letacq et le Docteur F. Beaudouin, au *P. Debreyne, médecin de la Grande-Trappe (Orne)* (2).

Né, en Flandre, le 7 novembre 1786, Pierre Debreyne appartenait à une famille où les études médicales étaient

(1) Dr F. BEAUDOUIN, *Un médecin de Saint-Cénery au XI^e siècle, Raoul Malecouronne*. Caen, imp. G. Poisson, 16, rue Froide, 1912, in-8°, 7 p. — Extrait de l'*Année médicale*, mars 1912.

(2) LETACQ (l'abbé) et Dr F. BEAUDOUIN, *Notice sur le P. Debreyne, médecin de la Grande-Trappe (Orne)*. Bellême, imp. E. Levayer, 1912, in-8°, 52 p. — Extrait du *Bulletin de la Société percheronne d'Histoire et d'Archéologie*, T. X (1911) n° du 15 octobre, p. 167-181 et T. XI (1912), n° du 15 janvier, p. 33-60.

de tradition. Il fut reçu docteur en médecine, par la Faculté de Paris, le 21 juillet 1814, et acquit, à Lille, une grande réputation par sa science et son dévouement inlassable. Peut-être fut-il même professeur à la Faculté de Paris.

Atteint, à trente ans, d'une maladie de poitrine, il n'eut plus qu'une pensée : se préparer à la mort sous l'habit religieux. L'abbé de la Grande-Trappe lui objecta les austérités de la règle. Les moines couchaient sur la planche et jeunaient au pain et à l'eau.

Le médecin insista, fut admis à l'abbaye, vécut cinquante ans de la vie monastique, et mourut à plus de quatre-vingts ans.

Ordonné prêtre à Sées, dans la chapelle de l'évêché, par Mgr Saussol, le P. Debreyne partagea son temps entre les œuvres de religion et la pratique de son art.

Il ouvrit au monastère, indépendamment d'un dispensaire où il donnait ses consultations, et distribuait ses médicaments, une clinique où vinrent se former nombre d'élèves, qui n'avaient plus qu'à prendre à la Faculté de Paris leurs inscriptions et leurs degrés.

Les malades affluaient à la Trappe, et « jamais solitude ne fut plus fréquentée ». Ce qui distinguait surtout le P. Debreyne, c'était son diagnostic véritablement merveilleux : la simple vue du sujet lui suffisait souvent pour déterminer la maladie.

Les exercices religieux, les consultations médicales, les leçons à ses élèves ne suffisaient pas à son infatigable activité ; il écrivit pour continuer son enseignement. Les quinze volumes, qu'il a publiés, témoignent de son travail et de l'excellence de sa science.

MM. l'abbé Letacq et le Docteur Beaudouin analysent ces ouvrages. Debreyne a découvert le traitement de l'épilepsie et des maladies nerveuses, par la *belladone*, popularisé par Trousseau. Le premier, il a préconisé, contre la phtisie, la *cure d'air* et la *suralimentation*. Il a annoncé l'*antisepsie*, dont il a été le précurseur.

Le moine-médecin nous apparaît aussi comme un philosophe chrétien, dont la préoccupation constante fut ce qu'il appelle l'émancipation scientifique du clergé.

Il rappelle ces religieux du Moyen-Age qui étaient des savants et des saints.

Quand ses forces diminuèrent, le P. Debreyne étudia sur lui la vieillesse comme un phénomène, en suivant la détérioration progressive des organes.

Il mourut le 28 août 1867, avec le calme du juste, qui retourne à son Créateur, « emportant, dans la tombe, les regrets de ses confrères et des pauvres ».

Telle est, dans ses grandes lignes, l'œuvre de MM. l'abbé Letacq et le Docteur F. Beaudouin. Elle comble une lacune, en faisant revivre un moine, qui a été la gloire de la Trappe, par ses travaux et la providence du pays, par son inlassable dévouement.

Les auteurs de cette consciencieuse étude méritent d'être remerciés et félicités de leur savante biographie.

Vicomte DE MOTEX.

EXCURSION AU BOCAGE NORMAND

ERRATA

Page 32 — Ligne 16 — *au lieu de* : ils seraient ainsi contemporain
lire : ils seraient ainsi contemporains.

Page 73 — Ligne 4 — *au lieu de* : un tertre assez élevé à la base des vieilles murailles, sur lequel s'échelonnaient...

lire : à la base des vieilles murailles est un tertre assez élevé sur lequel s'échelonnaient...

Page 84 — Ligne 9 — *au lieu de* : les bandes de Charles le Mauvais s'emparent de Saint-Sever et en font leur repaire d'où ils s'élancent...

lire : d'où elles s'élancent...

Le Gérant : F. GRISARD.

VI

Inventaire des Cartons qui intéressent le département de l'Orne dans les Séries Q² et Q³ des Archives nationales de Paris.

Dans la série Q² (Vente des biens nationaux, Comité d'aliénation de l'Assemblée Constituante), un seul carton intéresse le département de l'Orne :

Q² 116

Extraits des soumissions présentées au bureau du Comité par les communes de: Sées, Laigle, Saint-Pierre-de-Montreuil, Lonlay, Sainte-Eugénie, Aubry-le-Panthou, — Le Bois-de-la-Pierre, Champagné ?, Landisacq, Saint-Ouen-le-Brisoult, Mortagne, Cerisy-Belle-Etoile, Méhoudin, Magny-le-Désert, Bonmesnil, Saint-Germain-le-Martigny, Alençon, Glos-la-Ferrière, Montrond, Domfront, Argentan, Bellême, 1790.

Etat des domaines soumissionnés par la ville de Sées (dont l'abbaye de Saint-Martin) et pièces afférentes, 1791 — par la ville de Bellême, 1791 — de Laigle, Notre-Dame-du-Bois (biens de l'abbaye de Saint-Evroult), 1791 — Lonlay, 1791.

Soumissions présentées par les communes de Passais. Notre-Dame-d'Ivrande, Rémalard, Saint-Cornier, Saint-Gervais-de-Messey, Tessé, Notre-Dame-du-Châtelier, La Chapelle-au-Moine, Chanu, Les Ventes-de-Bourse, Essay, Marchemaisons, Ciral-le-Haut, — Laigle (maison de la Magdelaine) — Aubry-le-Panthou — Rouen (biens du district de Laigle).

La série Q³ renferme les rôles de taxes diverses, classés les uns par ordre alphabétique de généralités, les autres par

ordre chronologique. La majeure partie de ces documents provient du Conseil des finances et du bureau pour l'aliénation des domaines réunis (cf. *Etat sommaire... Arch. Nat.*, 1891, col. 395 et 396).

Les cartons suivants intéressent le département de l'Orne :

Q³ 3-6. — Francs-fiefs.

Q³ 81. — Usagistes.

Q³ 92, 96. — Taxes sur les détenteurs de biens ecclésiastiques.

Q³ 97 1-2. — Taxes sur les détenteurs de fossés.

Q³ 172. — Aliénation des biens des Communautés laïques.

Q³ 186 et 192. — Domaines engagés.

Q³ 230, 231, 232. — Domaines en général.

Nous allons les inventorier successivement :

Q³ 3

Rôles des sommes qui doivent être payées avec les deux sols pour livre, en conséquence de la déclaration du roi du 5 juillet 1689, par les ecclésiastiques, communautés séculières et régulières et autres gens de mainmorte de la généralité d'Alençon (1), pour les droits d'amortissement et nouveaux acquêts des immeubles qu'ils possèdent non valablement amortis. Elections de Verneuil, de Mortagne, de Bernay, d'Alençon, Falaise, etc., 1690. — Autres rôles, 1672, 1673, 1674, 1675, 1676 - 159 pièces.

Q³ 4

Rôles de taxes. Elections de Bernay, Lisieux. Conches, Argentan, 1690 — 105 pièces.

(1) La généralité d'Alençon, comprenait les élections d'Alençon, Verneuil, Bernay, Lisieux, Falaise, Argentan, Domfront, Mortagne, Conches. (Cf. *Etat de la Généralité d'Alençon sous Louis XIV*, publié par Louis Duval, Alençon, 1890, in-4°).

Q³ 5

Rôles de taxes. Elections de Lisieux, Conches, Mortagne, Domfront, Argentan, Falaise, Alençon.

Q³ 6

Rôles de taxes. Elections de Conches, Lisieux, Bernay, Mortagne, Verneuil, Alençon, Falaise, Domfront, Argentan, 1692 - 34 cahiers.

Q³ 81

Dans ce carton, deux seules liasses intéressent le département de l'Orne :

Rôle de taxes pour la généralité d'Alençon à être payées par les Communautés laïques pour les droits d'amortissement pour les maisons presbytérales et pour le droit de nouvel acquêt dû pour les usages suivant les déclarations fournies par lesd. Communautés. Elections d'Alençon, Mortagne, Verneuil, Domfront, Argentan, Lisieux, Conches, Bernay, 1699. 331 articles.

Rôle de taxes pour les généralités de Caen et Alençon pour les droits de nouveaux acquêts de biens usagers qu'elles possèdent en commun, 1714 — Art. 367 à 777.

Q³ 95

Rôles de taxes. Rôles des sommes que le roi a ordonné être payées en raison de l'amortissement des droits de tiers et danger sur tous les bois de la province de Normandie, par les possesseurs de bois dépendant de la maîtrise d'Orbec et des vicomtés de Montreuil et de Bernay, 1673.

Généralité d'Alençon : Maitrise d'Alençon, de Valognes, Argentan, Domfront, 1693.

Généralité d'Alençon : Maitrise d'Argentan, 1696

Vicomtés de Falaise et de Bayeux, 1645.

Maitrises de Valognes, Bayeux, Alençon, Verneuil, Argentan, Falaise, Domfront, Orbec, vicomté de Conches, 1673.

Rôle des taxes pour l'extinction et amortissement à perpétuité des droits de tiers et danger sur tous les bois de la province de Normandie. Maitrise d'Argentan, 1673.

Q³ 96

Rôle des sommes à payer par les Communautés ecclésiastiques et autres gens de mainmorte qui possèdent des forêts, bois et buissons. Par diocèses, septembre 1693. Diocèse de Séez (n^{os} 509-522) — de Lisieux (n^{os} 523-536) — de Bayeux (n^{os} 537-550).

Rôle des mêmes taxes, 9 juin 1693. Diocèse de Séez (n^{os} 344-364).

Rôle des mêmes taxes. 18 août 1693. Diocèse de Lisieux (n^{os} 156-161).

Rôle des mêmes taxes. 7 juillet 1693. Diocèse de Bayeux (n^{os} 47-54) — de Séez (n^{os} 104-117) — de Lisieux (n^o 118) (1).

Q³ 97¹

Rôle de taxes à payer par les possesseurs de terrains situés sur les fossés et remparts, etc.

Villes d'Alençon et d'Argentan. 17 juillet 1696. — Alençon, 25 avril 1646.

Q³ 97²

Mêmes taxes pour le même objet :

Généralité d'Alençon : 17 décembre 1697 ; villes de Mortagne (n^{os} 235-353), — de Domfront (n^{os} 354-498), — d'Orbec (n^{os} 499-523), — de Séez (n^{os} 524-557), — d'Exmes (n^{os} 558-577), — de Bernay (n^{os} 578-588), — de Conches (n^{os} 589-736), — d'Essay (n^{os} 737-754).

(1) Dans l'« Estat de Recouvrement des sommes » dues par les gens de mainmorte pour possession de bois, forêts, en exécution de la déclaration du roi du 24 février 1693, je lis, au diocèse de Meaux :

« Led. Bossuet évesque de Meaux pour la quantité de quatorze cens arpens que contient le bois de Meaux dépendant dud. Evesché situé près le parc du chasteau de Mousseaux et le château de Germigny, dans le ressort de la maitrise de Crécy, payera à lad. raison de dix livres pour chacun arpent la somme de quatorze mil livres » (Q³ 96).

Q³ 172

Communautés laïques. Rôle des taxes des possesseurs quelconques de biens communaux, droits, revenus, cens, rentes, offices, maisons, bois, prés, lores, vaines et vagues, vignes, usages, etc., acquis depuis 1555 jusques à présent.

28 décembre 1677. Généralité d'Alençon : Election d'Alençon.

Même rôle. 27 mai 1678. Généralité d'Alençon : élections d'Argentan, Falaise, Lisieux, Bernay.

Même rôle. 7 octobre 1679. Généralité d'Alençon : élections d'Alençon, d'Argentan, Falaise, Domfront, Lisieux, Bernay, Conches.

Même rôle. 24 octobre 1713. Généralités de Châlons et Alençon : Diocèse de Séez : Aunou.

Rôle de modération des taxes d'amortissement des droits de tiers et danger sur tous les bois de Normandie. 8 mai 1683 : Maîtrises de Bayeux, Vire, Alençon, Domfront, Falaise, Argentan, Verneuil, Orbec.

Rôle des taxes à payer par les possesseurs de biens vendus, aliénés, engagés ou baillés à cens par les Communautés laïques. Normandie. 4 octobre 1645 : Elections de Falaise, Argentan, Alençon.

Q³ 186

Généralité d'Alençon. 30 avril 1721. Etat des domaines et justices aliénés tant à titre d'engagement qu'à vie, et de leurs revenus, le tout en exécution de l'édit du mois d'août 1717 et de la déclaration du 5 mars 1718 (1).

Etat des charges assignées sur les domaines engagés de la Généralité d'Alençon pour les années 1698-1703, 1713-1718, 1725-1730.

Requête de Nicolas Joblot, cy-devant sous-fermier des domaines de Normandie, adressée à l'intendant de la Généra-

(1) Dans ce même carton, je trouve un intéressant état très détaillé du domaine du Comté de Blois, exercice 1775, en sept cahiers.

lité d'Alençon, 15 mars 1743, au sujet du rachat de rentes à Falaise. — Ordonnance de l'intendant. 6 mai 1743.

Extraits du papier cueilloir des rentes en deniers, grains et autres espèces dus au domaine d'Alençon, 1721 (Rouperroux, Coulombiers, Saint-Nicolas, Valfrembert, Radon, Le Perron, Le Bouillon, Livaye. — Rouperroux 1738).

Rentes, redevances et albergues réservées au bail Joblot. 31 décembre 1738. — Pièces adjacentes au procès Joblot.

Généralité d'Alençon. Compte du trésor royal, 1695. — Compte de l'épargne, 1618, 1675, 1595, 1616, 1695, 1655 ; — autres comptes de 1595, 1601, 1616, 1618, 1619, 1654, 1695

Q₃ 192

Domaines engagés et aliénés. Généralité d'Alençon : Essay, Bonmoulins, Sainte-Scolasse, 1592. — Châteauneuf-en-Thime-rai 1593 - 1600. — Divers terrains, 1616, 1652, 1695 (1), 1702, 1708, 1717. — Foire de Guibray. — Forêts de Conches, de Breteuil, Falaise, Conches, Gouffert, Verneuil, Alençon, Moulins et Bonmoulins.

Domaines aliénés en vertu de l'édit d'août 1708 dans la généralité d'Alençon.

Liste de domaines engagés. 18 mars 1489-1581. Deux copies avec une « Notice historique d'Alençon » en tête de l'une des deux.

Domaines aliénés. Généralité d'Alençon, 2^e supplément (2).

— Petits domaines.

(1) A cette année : « Du Sr Hélié et consors pour confirmation des bains de Bagnols suivant la quittance de finance du 30 décembre 1699, la somme de 150 l. ». Même mention en 1708.

(2) On y trouve cette mention : « La fontaine des Bains de Bagnolles avec les maisons, prez et terre en dépendants deux arpents de terres vaines et vagues étant près lad^e fontaine, cy devant baillez à ceux de Pierre Guy, deux arpens compris au contrat d'inféodation du 4 janvier 1651, adjugez à Jean Baptiste le Geay et à François de la Loë le 14 août 1691 moy^t la somme de 150 l. de rente annuelle et celle de 150 l. de deniers d'entrée et à la charge de faire construire à leurs frais un bain particulier pour les pauvres et encore a la charge de rembourser à Philippes Guy la somme de 250 l. et de rapporter dans un an le procès-verbal de réception des ouvrages faits et à faire, et d'entretenir le tout en bon état, qu'ils auroient justifiés montés à la somme de 15.600 l. et encore de payer au sieur le Geay une pension annelle de 120 l. et 50 l. à un chapelain »...

Q³ 230 et 231

Discours préliminaire sur les domaines (suivi d'une table alpnabétique). — Le duché de Normandie (historique des domaines), 241 feuillets in-folio (travail très intéressant, avec une courte notice historique en tête de chaque domaine ou commune, d'après les registres de la Chambre des comptes).

On trouve dans le même carton un semblable état des domaines pour la Bretagne, l'Anjou, Beaumont-le-Vicomte, le Sonnois (La Flèche, Souancé, Saint-Suzanne), Tours et Loches, Semblançay, Amboise, Château du-Loir, Poitou, Loudun, Chatellerault, Saintonge, Dreux et le Maine.

Q³ 232

Registre 1526. Papier des extraictz et coppies que maistre Jehan Moynet, conseiller et maistre des requestes de madame la duchesse d'Alençon, et Jean Caiget, aussi conseiller de madame et auditeur en sa chambre des comptes, commissaires, ont faict es abbayes de Perseigne, Saint Martin et Saint Gervais de Sées, l'hostel Dieu et malladrerye de lieu et commanderie de Montlyoust(1). Original. Papier. Couverture parchemin.

Fol. III, v^o Hotel Dieu d'Alençon (3 mentions, 1200, 1202, 1204).

Fol. IIII, r^o Notre Dame de Perseigne (première mention : 1145).

Fol. XXX, v^o Saint Martin de Sées (première mention : 1045).

Fol. LVII, v^o Saint Gervais de Sées (première mention : 1279).

Fol. LXV, v^o Maison de Dieu de Sées (3 mentions, 1200-1236).

Fol. LXVI, r^o Maladrerie de Sées (une mention, s. d.)

Fol. LXVII, r^o Montlyoust (2 mentions, 1303, 1324).

Au nombre des diverses copies, on trouve la transcription complète d'une charte de Philippe II Auguste pour l'abbaye

(1) Paroisse de Bursard.

de Perseigne : « Actum apud Gisortium anno incarnati Verbi mille^o ducentesimo septimo decimo, regni vero anni nostri anno trigesimo nono, astantibus in palatio nostro quorum nomina supposita sunt et signa, dapifero Wilelmo. S. Guid. buticularii. S. Barthol. camerarii. S. Drocon. constabularii. Et au bas est inscript : Data, vacante, avec troys caracteres et impressions de lettres ou sings cancellar. et sceell. à grant sceau de cyre verd sur lacz de soy verdte et rouge ». (Fol. XV) cf. Fleury. *Cartulaire de l'abbaye de Perseigne*. Mamers, 1880, in-4^o qui ne cite pas cet acte, non plus que Léopold Delisle dans le *Catalogue des Actes de Philippe-Auguste*. Paris, 1856, in-8^o. Cet acte doit être rattaché au mois de janvier 1218.

P. UBALD D'ALENÇON.

PROCES-VERBAUX

Séance du Mardi 19 Mars 1912

Présidence de M. Henri Tournouër, Président

L'an 1912, le mardi 19^e jour de mars, la Société Historique et Archéologique de l'Orne a tenu séance dans la salle de sa Bibliothèque, à la Maison d'Ozé, sous la présidence de M. Tournouër, président.

Etaient présents : M^{me} la baronne DE SAINTE-PREUVE, M^{lle} ROBOT ; MM. DE CASTILLA, l'abbé DESVAUX, LEBOUCHER, l'abbé LEGROS, le vicomte DU MOTEY, TOMERET, Tournouër.

Se sont fait excuser : MM. DE BRÉBISSE, Emile BROUARD, l'abbé DESMONTS, le chanoine DUMAINE, DE FRANCE, Paul HAREL, M. et M^{me} LEBOURDAIS, l'abbé LETACQ, Gaston PIQUOT, PRIMOIS, le comte RÆDERER, Paul ROMET, l'abbé TABOURIER.

M. le Président fait part de la mort d'un membre de la Société, décédé depuis la dernière séance : M. le comte Marcel de Fréville de Lorme, conseiller référendaire à la Cour des Comptes, entré dans la Société en 1901, et qui nous avait reçu si aimablement en son château de Livet, au cours de l'excursion de 1909.

Deux autres personnalités ornaïses sont également disparues qui ne faisaient pas partie de notre Société. Elles méritent cependant notre hommage :

M. le général comte d'Aubigny, gendre du maréchal Le Bœuf, nous avait reçu dans sa demeure historique du château d'O, près Mortrée, pendant l'excursion de 1902 ;

M. Hédin, architecte honoraire, auteur du plan de l'église Saint-Pierre de Montsort, à Alençon, qui ne fut exécuté qu'avec des modifications, dont plusieurs sont regrettables. Il est mort à Paris, au mois de mars dernier.

MM. Jules Gaudeau, Emile Brouard, l'abbé Bidard, présentés en dernière séance, sont admis parmi les membres de la Société.

Aujourd'hui, MM. Paul Romet et Leboucher présentent la candidature de M. Benoit Poupet (32 *bis*, rue de Bretagne, à Alençon) ;

MM. Leboucher et Besnard, celle de M. Louis Chenel, (55, rue de Bretagne, à Alençon) ;

MM. Tournouër et Louis Duval, celle de M. le Dr Bouteillier, conseiller général de l'Orne ;

MM. l'abbé Sornin et Dingreville, celles de MM. René Clément et Arsène Lemâtre, verriers de Saint-Evroult-Notre-Dame-du-Bois.

M. le Dr Bouteillier se propose de publier prochainement une monographie du canton de la Ferté-Fresnel.

M. Mouchel a envoyé un travail considérable et très intéressant sur les anciens ferrens du pays. Il veut bien en faire une édition plus considérable pour notre Bulletin.

A cause de l'abondance des travaux qui attendent depuis longtemps leur insertion au Bulletin, Dom Denis se propose de publier dans une autre revue son étude sur le bénédictin ornaï, Dom Bougis.

M. le Président adresse à Madame la Baronne de Sainte-Preuve de nouveaux remerciements pour sa belle réception du 3 février, au manoir de la Dormie.

M^{me} la baronne de Sainte-Preuve offre une photographie de la Dormie telle qu'elle a été restaurée et augmentée sur les plans de notre collègue, M. Mézen, architecte à Alençon. Elle espère pouvoir y joindre une autre photographie de la Dormie, telle qu'elle était au moment de la naissance de M. de La Sicotière.

M. le vicomte du Motey a reçu une monographie de M. Chollet, d'Exmes, sur la paroisse de Survie. Il en demande l'admission au Bulletin.

M. de Castilla signale chez M. Hubert, notaire à Sées, des documents intéressants sur l'histoire de la région et remontant au début du xve siècle.

M. Hubert fait savoir que des travaux ont été exécutés à la vieille église de Notre-Dame-sur-l'Eau, à Domfront. Les pierres tombales, au lieu d'être simplement appuyées le long du mur, y sont maintenant suspendues par de solides crampons de fer, à une hauteur de 0^m10 du sol. Le tombeau que l'on désigne habituellement comme celui de Guillaume de Bellême, a été déplacé et remis à l'endroit qu'il occupait antérieurement et est maintenant protégé par une grille en fer.

M. Hubert, de Domfront, envoie l'empreinte d'un cachet ayant appartenu à M. Galeron. Ce cachet présente un personnage à mi-corps, au-dessus d'un écusson, avec l'exergue : Sigillum Johannis, archiepiscopi. Il a été question de ce cachet dans une séance de la Société des Antiquaires de Normandie, tenue en juillet 1829.

Voici ce qu'en écrivait M. Galeron : « Monsieur Caillebote, auteur d'une *Histoire de Domfront*, nous a cédé quelques objets antiques et des médailles. J'ai entre autres remarqué chez lui un petit cachet de cuivre, découvert il y a quelques années, dans les ruines du château-fort de Domfront. J'en ai fait l'acquisition et je m'empresse de l'offrir à la Société. On voit sur le cachet le buste d'un petit personnage, au-dessus d'un écusson, où sont gravées *trois tours*, emblème de la plupart de nos anciennes villes de guerre et notamment de celle de Domfront. A l'entour, se lisent, en caractères gothiques, les lettres et les mots suivants : S. IOHIS ARCHIP. RES PRIVATA DEFIXA. Je suppose que ce cachet est celui de Jean Courtecuisse, originaire de Domfront, et l'homme probablement le plus célèbre qu'ait produit cette ville (1) ».

(1) Jean Courtecuisse, que d'aucuns disent originaire d'Haleine (canton de Juvigny-sous-Andaines) et non de Domfront, ut évêque de Paris, puis

Au lieu de trois tours, comme dit le rapport, il n'y en a qu'une. L'identification de ce cachet reste à trouver.

Il s'est formé à Paris, sous la présidence de l'archéologue, M. E. Enlart, et avec le titre : *Les amis des Cathédrales*, une Société dont le but est de permettre, non seulement à ses adhérents, mais à tous, d'aller admirer et étudier les œuvres d'art d'inspiration religieuse dans le cadre architectural pour lequel elles furent primitivement conçues. Elle donnera en particulier chaque année deux fêtes artistiques dans les cathédrales et églises de France, des conférences et une Revue superbement éditée. Cette Société tiendra sa première réunion à Chartres, au mois d'août.

La Société des Amis du Mont Saint-Michel nous envoie une circulaire dans le but de provoquer un mouvement d'adhésion en faveur de la question de l'insularité du Mont Saint-Michel et de la conservation de son caractère artistique.

Le Congrès de la Société Française d'Archéologie se tiendra cette année, du 17 au 25 juin, à Angoulême, Saintes et Poitiers.

Le Catalogue d'autographes et documents de la librairie Victor Lemasle (quai Malaquais, à Paris), indique, au N° 10386, un Brevet d'aumônier du Régiment de Dragons de Pen-thièvre, pour M. François-Pierre Le Lièvre Chérubin de Tinchebray. Ce brevet sur parchemin, daté de Versailles, le 3 janvier 1770, porte la signature du roi. Il est coté 7 francs.

Dans le Catalogue de l'Amateur Collectionneur, figure le portrait de Desgenettes, miniature de 185 francs.

L'église Notre-Dame d'Alençon figure, par extension sans doute, dans une collection de tableaux sur les cathédrales de France.

M. le Président a relevé dans un recueil de textes relatifs à l'histoire de l'architecture et à la condition des architectes en France, au moyen-âge, ^{x^{ix}} et ^{x^{ix}} siècles, publié par Victor Martel, bibliothécaire à l'Université de Paris, ce qui a trait à la Normandie. Entre autres :

1024-1093. — Reconstitution de la cathédrale de Genève, mais il ne porta pas le titre d'archevêque, mentionné sur le cachet.
A. D.

Coutances et autres travaux d'architecture religieuse, publique et militaire accomplis par les soins des évêques de Coutances (p. 70).

1049-1093. — Services rendus à la cathédrale de Coutances par un charpentier d'Isigny, nommé Vital, pour la confection des châssis de vitraux (p. 141).

Après 1050. — Fondation faite par les seigneurs d'une même famille du monastère de Saint-Evroul. Etablissements d'ateliers monastiques pour l'exercice des métiers et de différents arts dans l'intérieur dudit couvent (Guillaume de Jumièges et Orderic Vital), p. 149.

1077 — av. 1179. — Travaux de constructions exécutés à l'abbaye du Bec (p. 246).

1079-1110. — Cathédrale de Rouen (p. 249).

1080. — Statuts du Concile de Lillebonne, relatifs aux cimetières des églises rurales (p. 250).

Vers 1080. — Constructions à l'abbaye de Lessay (p. 253).

1088-1123. — Construction de châteaux-forts de la Normandie et du Maine, par Robert de Bellême... Tombeau de Serlon d'Orgères, évêque de Sées. (Orderic Vital), p. 273.

1106-1135. — Travaux au palais ducal de Rouen, aux châteaux de Rouen et de Caen (p. 331).

1126. — Reconstructions de la cathédrale d'Evreux (p. 371).

1128-1184. — Constructions au Prieuré de Sainte-Barbe-en-Auge (p. 372).

M. le Président rend compte des deux réunions tenues à Paris, et présidées par M. Omont, pour étudier le projet d'érection d'un monument à Orderic Vital, en face des ruines de Saint-Evroul. Il ajoute les détails les plus circonstanciés sur la circulaire qui sera envoyée pour recueillir des adhésions et les noms de ceux qui figurent dans les Comités d'honneur et d'action.

La séance est levée à 4 heures.

Le Secrétaire,

A. DESVAUX.

Séance du Mercredi 17 Avril 1912

Présidence de M. TOURNOÛER, Président.

L'an 1912, le mercredi 17^e jour d'avril, la Société Historique et Archéologique de l'Orne a tenu séance dans la salle de sa Bibliothèque, à la Maison d'Ozé, sous la présidence de M. Tournoüer, président.

Etaient présents: M^{lle} ROBOT; MM. DE BEAUREGARD, Roger DE BEAUREGARD, l'abbé DESVAUX, Louis DUVAL, Max FAZY, GATECLOU-MAREST, GILBERT, GUILLAUME, Georges HOMMEY, le Vicomte DU MOTÉY, LÉBOUCHER, l'abbé LEGROS, l'abbé LETACQ, Benoît POUPET, l'abbé SORNIN, TOMERET, TOURNOUER, VALLÉE.

La parole est donnée au secrétaire pour la lecture du procès-verbal de la dernière séance, qui est adopté sans observations.

Se sont fait excuser : MM. ADIGARD, Félix BESNARD, DE BRÉBISSE, DE LA BRETESCHE, Emile BROUARD, DE CASTILLA, Maurice CHOISNARD, Georges CRESTE, l'abbé DESMONTS, le chanoine DUMAINE, Urbain DE FRANCE, le baron Robert DE FRÉVILLE, l'abbé GUERCHAIS, Alfred LEMAITRE, MACAIRE, PRIMOIS, le comte RÖDERER, Paul ROMET, ROULLEAUX-DUGAGE, l'abbé SEVRAY le T. R. P. UBALD D'ALENÇON.

M. le docteur Bouteillier, conseiller général de l'Orne, M. Louis Chesnel, M. René Clément, M. Arsène Lemâtre, M. Benoît Poupet, présentés en dernière séance, sont admis parmi les membres de la Société.

M. le Président adresse un salut de bienvenue à MM. le Dr Bouteillier et Benoît Poupet, présents à la séance.

M. le Dr Bouteillier veut bien se dire très honoré de prendre rang parmi nous. Il se fera un plaisir de nous guider dans le canton dont il est le représentant depuis si nom-

breuses années, lorsque nous passerons par la Ferté-Fresnel et Saint-Evroul pour l'inauguration du monument commémoratif d'Orderic Vital.

Le R. P. Ubald envoie communication d'un article de M. Alphonse Germain sur notre Musée de la Maison d'Ozé, inséré dans la Gazette des Beaux-Arts. Il annonce en même temps que le nouveau volume du supplément à la *Biographie Normande*, de M^{me} Oursel, vient de paraître à la librairie Dumont (rue Barbet-de-Jouy).

M. l'abbé Desvaux dépose sur le bureau le nouvel ouvrage de notre très distingué collègue, M. le chanoine Dumaine, sur *Tourouvre et ses Souvenirs*. De son côté, M. le Président a reçu de M. Dumaine une lettre très aimable lui annonçant cet envoi, en même temps qu'il s'excuse de ne pas assister à la séance.

Avec nos remerciements et nos félicitations pour cet érudit travail, M. le Président est prié de vouloir bien offrir à M. l'abbé Dumaine nos meilleurs vœux pour l'amélioration de sa santé.

M. Tomeret présente à son tour, au nom de M. le Dr Beaudouin, sa notice sur le moine de Saint-Evroul, Raoul Malecouronne, et un travail analogue publié en collaboration avec M. l'abbé Letacq.

M. le Dr Cachet, sénateur de l'Orne, a eu l'honneur de voir adopter par la Haute Chambre sa proposition de loi sur l'imprescriptibilité des objets d'art qui viendraient à être dérobés dans les dépôts publics, musées ou églises.

M. l'abbé Letacq, récemment décoré des palmes académiques pour ses travaux sur les sciences naturelles, est heureux de nous apprendre que l'un de ses émules en la partie, notre collègue, M. l'abbé Olivier, vicaire à Bazoches-en-Houlme, a été l'objet d'une semblable distinction, à la suite du Congrès des Sociétés savantes.

M. le Président annonce la promotion dans la Légion d'Honneur de MM. Eugène Lefèvre-Pontalis et Guesnon.

M. Simil, architecte diocésain, est mis à la retraite et remplacé par M. Malençon.

M. Lellèvre, notre collègue de Saint-Quentin-les-Charonnets, remplace comme bibliothécaire de Vire, M. Butet-Hamel, qui nous avait servi de *cicerone* dans notre excursion en cette ville.

Parmi les lauréats de la *Société des Agriculteurs de France*, nous trouvons au premier rang deux Ornaïs : M. Leroux, de Sainte-Gauburge, et le fils de notre collègue, M. de la Mahérie, sorti premier de l'Ecole d'Agriculture d'Angers. Sa *Mono-graphie d'une Commune rurale : Pervençères*, a été honorée d'une médaille de vermeil. Elle sera analysée dans notre Bulletin.

M. Emile Picot offre à notre musée une médaille de M. Gaston Paris, gravée par Chaplain.

Il est décidé d'accepter l'échange des Bulletins proposé par la *Société archéologique de Montpellier*, et par M. de Brachet, président de la Société *Le Pays de Granville*.

Des conditions spéciales sont déterminées pour les échanges entre la Bibliothèque des Sociétés Savantes, et la direction de la Revue *La Révolution Française*.

M. le Président entretient l'assemblée du projet de monument d'Ordéric Vital. Il a reçu deux adhésions nouvelles pour le Comité d'honneur. Ce sont deux prélats normands d'origine : Mgr de Bonfils, évêque du Mans et Mgr Jourdan de la Passardière, évêque titulaire de Roséa.

Le Conseil général de l'Orne a témoigné de sa haute sympathie pour l'entreprise en s'y associant par le vote d'un crédit de 100 francs. La Société tient à consigner ici l'expression de sa reconnaissance pour ceux qui ont accueilli ce vœu et celui qui a pris l'initiative de le proposer et d'en assurer le succès.

Le volume préparé à l'occasion de cette glorification du chroniqueur normand est en bonne voie d'exécution. La partie iconographique contient des documents inédits : plan de l'é-

glise, d'un autel, trois portraits de commendataires : le cardinal Barberini ; le cardinal de Furstemberg, évêque de Strasbourg ; Charles de Saint-Albin, archevêque et duc de Cambrai. La sigillographie sera particulièrement complète et intéressante. M. Tournouër fait don à la Société de la collection des moulages des sceaux de Saint-Evroul, qui sont aux Archives nationales. L'administration de la Revue *L'Art Chrétien* offre les clichés des châsses de Saint-Evroult.

M. de la Brelesche possède des renseignements et des notes intéressants sur Le Cousturier de Beauval, principal officier civil de l'Abbaye.

M. l'abbé Letacq et **l'abbé Desvaux** à propos du volume en préparation, insistent sur l'intérêt qu'il y aurait à publier le manuscrit de Dom Charles de Rostaing, *Historiæ regalis abbatiæ Sti-Ebrulfi Uticensis compendium*, dont l'original est conservé à la Bibliothèque de Rouen.

Dom Charles-François de Rostaing fut prieur de Saint-Evroul de 1684 à 1687. Son manuscrit contient 125 pages in-4, avec des additions faites par dom Charles-François du Jardin, qui fut également prieur claustral de Saint-Evroul de 1717 à 1723. Ce travail mentionne des particularités intéressantes qui, jusqu'ici, sont restées inédites.

La séance est levée à 4 heures.

Le Secrétaire,

A. DESVAUX.

Séance du Jeudi 30 Mai 1912

Présidence de M. le Vicomte du Motey, Vice-Président.

La Société Historique et Archéologique de l'Orne a tenu séance en son local ordinaire, Maison d'Ozé, le jeudi 30 mai 1912, sous la présidence de M. le Vicomte du Motey, remplaçant M. Tournouër, président, que des raisons de santé ont retenu à Paris.

Étaient présents : M^{lle} L. ROBET ; MM. DE BEAUREGARD, G. CRESTE, l'abbé DESVAUX, L. DUVAL, DE FARCY, Urbain DE FRANCE, GILBERT, G. HOMMEY, l'abbé LEGROS, LE ROY-WHITE, Adh. LECLÈRE, MEZEN, MOUCHEL, P. ROMET, TOMERET.

Se sont fait excuser : M^{me} la BARONNE DE SAINTE-PREUVE ; MM. le D^r BOUTEILLIER, BROUARD, DE BRÉBISSON, le chanoine DUMAINE, le Marquis DE FALANDRE, André DE FRANCE, le baron R. DE FRÉVILLE, M. et M^{me} LEBOURDAIS, l'abbé LETACQ, l'abbé GUERCHAIS, le comte LE MAROIS, MACAIRE, PRIMOIS, WICKERSHEIMER.

M. le vicomte du Motey ouvre la séance à 2 heures, faisant part des regrets de M. Tournouër de ne pouvoir assister à la réunion et exprimant ceux des membres présents, privés de leur très dévoué Président qui leur envoie son meilleur souvenir.

Au nom de M^{me} la baronne de Sainte-Preuve qui l'en a prié, **M. le Président** remercie les membres de la Société qui lui ont donné des marques de sympathie dans le deuil cruel dont elle a été frappée, il y a un mois.

Suit la présentation de nouveaux membres : M. le marquis de Falandre (château de Glatigny), présenté par MM. Roger de Beauregard et Tournouër ; M. le baron Robert de Fréville (Angoulême), par MM. de la Serre et Tournouër ; M. l'abbé Robert, curé de Glos-la-Ferrière, par MM. l'abbé Sornin et Tournouër ; M. Louis de Frileuze (Alençon), par M^{me} la baronne de Sainte-Preuve et M. le Vicomte de la Barre de Nanteuil ; M. Joseph Besnard (Belleville), par le R. P. Ubald et M. Tournouër.

M. Joseph Besnard, dont les premières recherches ont été guidées et encouragées par M. de la Sicotière, a comme lui le goût des recherches et, dans ses fouilles aux Archives, nous donne l'espoir de profiter de ses précieuses découvertes.

M. le Président nous informe qu'il sera fait échange de notre Bulletin avec celui de la *Société de Saint-Jean* et remercie

M. André de France qui fait don à la Société de plusieurs ouvrages.

L'absence de M. Tournouër ne permet pas de donner aujourd'hui le programme définitif des fêtes qui auront lieu à Saint-Evroul en l'honneur du moine bénédictin Orderic Vital. Mais, d'ores et déjà, elles sont fixées au mardi 27 août prochain et l'éclat en sera rehaussé par la présence de Son Eminence le Cardinal Amette, archevêque de Paris.

Les nombreuses souscriptions reçues en faveur du Monument élevé à notre Chroniqueur Normand et dont la série n'est pas close, nous sont un témoignage de la sympathie qu'inspirent ces fêtes commémoratives.

M. le vicomte du Motey nous communique un décret du Président de la République en date du 27 avril dernier, rapporté à l'*Officiel*, relatif au legs de 3.500.000 francs fait à l'Académie des Sciences, par M. Loutreuil, lequel fut membre de notre Société, mais sans lui avoir laissé aucun témoignage testamentaire.

Ce décret qui semblerait n'avoir d'autre intérêt pour nous que celui d'un document se rattachant au nom de notre ancien collègue, en a cependant un véritable si l'on considère la portée très étendue des clauses et conditions énoncées par le testateur, reproduites dans l'art. 1^{er} du décret et dont voici la teneur :

Art. 1^{er} : — Les Secrétaires perpétuels de l'Académie
 « des Sciences de l'Institut de France sont autorisés à accepter
 « au nom de l'Académie des Sciences, aux clauses et con-
 « ditions énoncées dans les codiciles sus-énoncés, le legs
 « d'une somme de 3.500.000 francs faite à la dite Académie
 « par M. Loutreuil, pour le revenu annuel en être consacré à
 « encourager les travaux tendant au progrès des sciences de
 « toute nature qui seront poursuivis tant dans les établis-
 « sements de haute culture de Paris et de province (autres
 « que les Universités), que par les savants et les chercheurs
 « indépendants de ces établissements, ainsi qu'à faciliter la
 « création et le développement des collections, bibliothèques
 « et publications savantes, les recherches et les voyages

« scientifiques, la création de cours d'enseignement, et à
« permettre de donner des allocations pécuniaires à des sa-
« vants attachés ou non à ces établissements.

« L'emploi de ce revenu sera décidé par un Conseil composé
« conformément aux volontés du testateur, du Président
« en exercice de l'Académie des Sciences, président, des
« deux Secrétaires perpétuels et de trois membres de cette
« Académie. La décision de ce Conseil sera préparée par un
« Comité consultatif composé comme il est dit au testament.

« Dans le cas où tel et tel établissement scientifique juge-
« rait immédiatement utile la construction de bâtiments
« destinés à abriter soit une collection, soit l'outillage d'un
« laboratoire et où cette construction ne pourrait pas être
« assurée rapidement par l'Etat ou la ville intéressée, le
« revenu de la fondation pourra être affecté jusqu'à la con-
« currence d'uncinquième à garantir un ou plusieurs emprunts
« destinés à assurer cette construction.

« La somme de 3.500.000 francs provenant de cette libé-
« ralité sera affectée à l'achat d'un titre de rente 3 % sur
« l'Etat français qui sera immatriculé au nom de l'Aca-
« démie des Sciences de l'Institut de France, avec mention
« sur l'inscription de la destination des arrérages. »

Après lecture, il semble bien que notre attention ait été
utilement appelée sur les termes de cet article dont notre
Société pourrait peut-être profiter.

De l'Académie des Sciences, **M. le Président** passe à
l'Académie Française et signale avec éloge les noms des
lauréats nos compatriotes ou membres de notre Société,
dont elle vient de couronner les ouvrages.

Ont obtenu l'honorable distinction : M. le comte C. de
Maleissye pour : *Les Lettres de Jehanne d'Arc* ; M. Frédéric
Duval pour : *Les Livres qui s'imposent* ; M. l'abbé Baloché
pour : *Histoire de la paroisse de Saint-Merry de Paris* ; M^{lle}
Marie Pesnel, d'Argentan, pour : *Marie Edmée intime*. A tous
sont adressées nos plus chaleureuses félicitations.

M. le vicomte du Motey aborde ensuite la liste doulou-
reuse de ceux que la mort nous a enlevés depuis notre dernière

réunion. A l'hommage du plus touchant souvenir rendu à leur mémoire, M. le Président ajoute celui de nos très profonds regrets et replace, en quelques traits, chacun d'eux dans le cadre de leur vie.

M. Joseph Germain-Lacour, mort à Levallois-Perret, le 23 avril 1912, à 51 ans, fut un poète gracieux et délicat, un bon Français, un bon chrétien, un homme d'action et d'esprit, le bras droit de M. le baron de Mackau. La pléiade ornaise perd en lui un de ses plus délicats représentants et la défense religieuse, politique et sociale, un de ses fidèles.

M. le baron Henri de Sainte-Preuve, gendre de feu M. Léon de la Sicotière, décédé subitement en son logis de Boisbulant, le 26 avril 1912, à 66 ans, appartenait à une famille dévouée à la Maison de France. Il eut l'insigne honneur d'être tenu sur les fonts baptismaux par le Comte de Chambord et par Madame la Duchesse d'Angoulême. Il fut élevé à Froshdorf. Il se fixa par la suite à Boisbulant, en Valframbert, où il se livra à l'agriculture et à l'élevage après avoir été dans l'administration des Haras. Il tenait un rang distingué dans les Sociétés hippiques et agricoles. La mort, qui l'a subitement frappé, ne l'a pas surpris; sa vie s'est éteinte dans une prière, celle d'un homme de foi. Nous renouvelons à M^{me} la Baronne de Sainte-Preuve nos respectueuses et profondes condoléances.

Madame Louis de Fromont, née Marie Elisabeth-Cécile Le Myre de Vilers, décédée à Alençon, le 7 mai 1912, à 85 ans, grande chrétienne, qui fut l'âme de toutes nos Œuvres catholiques et charitables, la femme forte de l'Evangile, la femme parfaite suivant le monde.

M. Charles Malo, du journal des *Débats*, né au Pin-le-Haras (Orne), en 1851, était le petit-fils de l'écrivain, Charles Malo. Il est décédé subitement à l'âge de 61 ans. Dès le début de la guerre de 1870, il s'engagea dans l'artillerie, combattit vaillamment à Metz et fut décoré de la médaille militaire. Il entra aux *Débats* en 1880 où il se consacra entièrement aux choses militaires, qu'il traita avec compétence et autorité. Il était le fondateur de la *Revue de la Cavalerie*.

M. le chanoine Métais, secrétaire de l'Evêché de Chartres,

archiviste diocésain, membre de la Société d'Eure-et-Loir, décédé subitement à Châteauneuf le 10 mai 1912, a publié des Cartulaires considérables.

M. Paul Lecorney, fils du Dr Lecorney d'Alençon, dont le souvenir est demeuré si sympathique aux Alençonnais, et frère du R. P. Lecorney, archiviste à Rome.

Enfin M. l'abbé Marie Mesnil, curé de Vingt-Hanaps, décédé à Vingt-Hanaps le 11 mai 1912, à 48 ans. Il fut vicaire à la Chapelle-Moche dont il écrivit l'histoire. Curé de Vingt-Hanaps en 1899, il écrivit l'histoire de la forêt d'Ecouves ; il l'a écrite en archéologue, en poète, en prêtre.

L'article nécrologique qui lui sera consacré dans notre Bulletin est confié à **M. l'abbé Letacq**, qui fut pour lui un ami et un soutien aux heures difficiles de son ministère.

M. le Président, reprend la suite des communications.

Le R. P. Ubald, signale à la sacristie de Fontainebleau (Seine-et-Marne), plusieurs crosses, mitres et autres accessoires épiscopaux ayant appartenu à Monseigneur Mellon-Joly, ancien évêque de Sées, ancien archevêque de Sens, mort retiré à Fontainebleau.

Ces objets sont enfermés en des cadres et placés sous verre. Ces cadres sont appendus à la muraille.

M. le vicomte du Motey nous rappelle que ce jour même, M. Maurice Barrès fera à Caen une conférence sur la question des églises : *Comment sauver nos églises ?*, sous les auspices de la Société Française d'Archéologie.

Cette Société que préside aujourd'hui M. Lefèvre-Pontalis, a précisément pour objet « l'étude des anciens monuments et la lutte contre le vandalisme ».

M. Maurice Barrès, ne pouvant répondre à toutes les invitations qui lui ont été faites pour parler des églises en province, a accepté celle de M. Lefèvre-Pontalis, et a déclaré donner par là un témoignage de déférence et de gratitude aux nombreuses Sociétés archéologiques qui ont apporté un si précieux appui à la campagne des églises et qui ont signé avec la meilleure volonté du monde « *la pétition des artistes* ».

Le discours de M. Maurice Barrès à Caen est un discours inaugural, comme une préparation à la demande qu'il va faire au gouvernement, lors de la prochaine discussion du budget de l'Intérieur, de régler par des dispositions législatives d'ordre général, la question de l'entretien des églises.

Le mouvement donné à cette importante question de nos églises suscite partout des défenseurs de nos vieux monuments. Au Congrès Catholique régional de Mamers, qui aura lieu le 23 et 24 juin prochain, M. Robert Triger fera un rapport sur l'état général des églises de la Sarthe.

M. l'abbé Desvaux fait remarquer que l'Orne paraît être un peu en retard sur ce point. Emettre des vœux en faveur des églises menacées est intéressant, prendre des mesures pratiques pour les sauver est plus utile encore. Il nous rappelle entre autres celle de Douet-Arthus, si curieuse dans son ensemble.

Différentes pièces de son mobilier sont classées, mais la couverture est en ruines et l'église va disparaître.

L'église de la Ventrouze, elle aussi, a un aspect minable mais touchant. Elle a des pièces de mobilier très intéressantes et ce serait grand dommage de la laisser s'écrouler. On pourrait la conserver avec l'aide d'un certain nombre de bonnes volontés, ce serait une relique conservée dans la plus poétique solitude.

Les églises les plus menacées, continue M. l'abbé Desvaux, sont celles qui n'ont plus de curés. Il serait très utile d'en faire la nomenclature et d'essayer d'en sauver quelques-unes. Les brocanteurs ont acheté bien des pièces de leur mobilier : autels, crédences, bas-reliefs, tout disparaît peu à peu ; il faudrait empêcher cette vente et provoquer des arrêtés de classement pour les protéger.

Au passage de la prochaine Excursion, la Société pourrait visiter le Douet-Arthus, mentionné plusieurs fois dans Orderic Vital. Quelques secours bien employés le sauveraient de la ruine.

Et **M. l'abbé Desvaux** observe avec M. André Hallays, dans un remarquable article du *Gaulois* : « *Le sentiment*

« *religieux et l'architecture*, que ces vieilles églises parlent au cœur parce qu'elles sont anciennes, parées de légendes, remplies de tombes et imprégnées de prières... Car ce qui rend une église touchante et vénérable, ce n'est pas tant la structure de ses voûtes que la mémoire de ceux dont elle a entendu la prière, et de ceux dont elle garde les restes. » Cependant certaines de ces petites églises ont une réelle valeur artistique outre leur valeur historique, telles Saint-Cyr-d'Estrancourt, Courthioust, Saint-Quentin-le-Petit, Saint-Mard-de-Coulonges, Saint-Sulpice-de-Nully, Cerisé, et bien d'autres.

M. G. Creste demande alors si l'on ne pourrait pas former une Association des *Amis des églises*. Cette Société se composerait de gens des paroisses dont le sentiment religieux, voire même historique, est élevé à un plus haut degré que l'on ne croit. Ne pourrait-on étudier cette question ? Des conférences faites dans la région par la Société et accessibles à tous donneraient une puissance au mouvement actuel. On intéresserait les paysans à leurs monuments et il semble qu'il serait facile de créer une caisse avec la modeste cotisation de 2 francs où l'on trouverait les secours nécessaires pour consolider l'église qui menace ruine. Il y aurait peu ou point de récalcitrants pour accomplir cet acte de foi religieuse.

Et **M. le Président**, sur les observations de M. l'abbé Desvaux, montrant tout l'intérêt historique et archéologique attaché à la conservation de l'église du Douet-Arthus en particulier, fait émettre le vœu, par la Société, que M. Tournoüer, son Président, veuille bien s'entendre avec M. le Dr Bouteillier, aidé au besoin par M. l'abbé Letacq, M. l'abbé Sornin, M. Gibory, M. Vétel et par tous ceux de cette région que préoccupent ou intéressent les questions d'histoire ou d'archéologie locales, pour sauver l'église en péril et prendre toutes dispositions nécessaires pour la création d'un Comité à cet effet..

M. de Beauregard fait remarquer qu'un Comité semblable pourrait être créé en faveur de l'église de la Ventrouze.

M. l'abbé Desvaux dit, qu'en ce cas, on pourrait faire

appel à l'influence de notre collègue, M. le comte de Charencey et à M. Quesnay de Beaurepaire, qui a écrit, sur les antiquités de ce quartier, des articles extrêmement remarquables.

Ce vœu est adopté à l'unanimité.

M. le vicomte du Motey reprend les communications et informe que M. Jouan, éditeur, demande les Bulletins de la Société de 1901 à ce jour.

Le 22 mai, M. l'abbé Sornin a fait au Luxembourg, à Paris, une remarquable conférence avec projections électriques. Elle avait pour titre : *Les Moines Normands et leurs œuvres. — Les grandes Abbayes Normandes aux XII^e et XIII^e siècles.*

L'auditoire était nombreux. Aux premiers rangs, M. Tournouër, notre Président ; M. Guillot, président de la Société d'Archéologie de la Manche ; M. E. Deville, M. G. Creste et plusieurs autres membres de Sociétés Savantes de Normandie, notabilités ornaïses.

M. l'abbé Sornin a passé en revue les plus célèbres abbayes normandes, s'est étendu longuement sur l'abbaye d'Ouche ou de Saint-Evroul, et a fait éloquemment ressortir la grande figure d'Orderic Vital. Il a été écouté avec un vif intérêt.

Le rapport de cette conférence donne lieu de rappeler que les souscriptions en faveur du monument de Saint-Evroul doivent être remises le plus tôt possible à M. Hommey, banquier, rue du Cours. Présent à la réunion, M. Hommey en reçoit plusieurs pendant la séance et l'on s'entend pour provoquer de nouveau celle des retardataires.

M. Mézen rend compte de sa visite à Saint-Evroul, avec M. Tournouër, et des négociations entamées avec la municipalité en vue des fêtes prochaines. Le monument qui se prépare sera une stèle de granit avec plaques de marbre pour les inscriptions et médaillons de bronze.

M. le vicomte du Motey nous fait part d'une heureuse trouvaille pour les Archives de la Société, celle du premier livre de ses séances.

M. l'abbé Dupont vicaire-administrateur de Montsecret, envoie des armoiries à identifier.

M. Adhémar Leclère nous parle d'une Histoire de France, en 2 volumes de M. de Serres, qu'il a donnée à la Bibliothèque de la Ville d'Alençon. Cet ouvrage porte un *ex-libris* de Mgr Turgot, évêque de Sées. Il parle ensuite d'une séance du Directoire du district d'Alençon qui se serait tenue au n° 36 de la rue aux Sieurs, aujourd'hui le Grand Bazar, construit sur ce groupe de maisons munies de tourelles où jadis, nous dit M. Duval, Godard eut sa résidence. Puis M. Adhémar Leclère réitère ses questions sur quelques vieilles coutumes normandes tombées en désuétude, comme celles de la bénédiction du drap de mariage, du cochelin, de la grand'messe du lendemain de mariage et sur d'autres anciens usages qui n'existent plus guère.

La séance est levée à 4 heures.

Le Secrétaire-adjoint,

L. ROBOT.

Histoire illustrée du Kaolin d'Alençon

(Suite et Fin)

CHAPITRE VII

Les Discussions à propos de la découverte du Kaolin

La Lettre de Darcet

Le Placet sur la Porcelaine

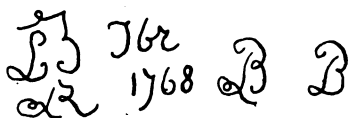
Nous avons vu que Guettard, dans sa première communication à l'Académie des Sciences, avait eu des réticences et n'avait pas dit où il avait trouvé le kaolin ; mais le 13 novembre 1765 il fut beaucoup plus explicite :

« L'endroit, dit Guettard, où je trouvai pour la première fois en France une terre semblable à ce *kaolin*, se nomme Maupertuis, et il est situé près d'Alençon ; on le transporte de ce village dans cette ville, pour en fabriquer de la poterie, avec d'autres terres et du sable qu'on y mêle. Dans le voyage que je fis pour chercher du *kaolin* lorsque feu Mgr le duc d'Orléans voulut employer cette terre en grand : j'appris que l'on en tirait aussi à Chauvigné, et dans quelques autres endroits plus près d'Alençon que n'est le village de Maupertuis ; c'est même d'un de ces endroits qu'on en prit pour faire des essais. »

A l'appui de sa démonstration, Guettard produisit des échantillons de porcelaine (dit M. Duval), fabriqués par lui qui excitèrent l'admiration de l'Académie. En effet il avait dû travailler dans le laboratoire que le duc Louis d'Orléans fit établir d'abord à Sainte-Geneviève, ensuite au château de Bagnolet et se livrer à une série d'essais sur différentes terres propres à faire de la porcelaine et notamment du

kaolin d'Alençon. Une pièce de terre située à Maupertuis fut acquise par le duc d'Orléans pour fournir le kaolin nécessaire aux essais.

Il est assez difficile d'apprécier la valeur des porcelaines de Guettard, car on n'en connaît pas de spécimens. La manufacture de Sèvres conserve une assiette (n° 5927) qu'on lui attribue, mais sans preuve; elle n'est pas marquée et le comte



Marques
du Comte de Brancas-Lauragais

de Lauragais marquait presque toujours.

Après avoir lu son mémoire le 15 novembre 1765 Guettard ne se faisait pas d'illusions et s'attendait bien à être attaqué. Il écrit à son confrère de l'Académie des Sciences, M. LeCamus :

« Vous me fîtes l'honneur de me dire, à la dernière assemblée de l'Académie, que si mon mémoire sur la *porcelaine* paroissoit en public, je n'avois qu'à m'appréter à le défendre. qu'il seroit attaqué. Je m'y attends bien. Je n'ai presque rien fait qui ne l'ait été. J'ai donné des observations sur les glandes des plantes, on a dit que je rendrais aveugles les Botanistes, et ils ont leurs yeux, du moins je n'en connois point qui les aient perdus, en examinant ce que j'avois vu avant eux. Un Naturaliste de la Suisse et M. Linnæus en ont parlé en bien. J'ai fait voir que la France avoit des granits aussi beaux que ceux d'Egypte. On a débité qu'on sçavoit cela avant que je ne l'eusse dit, personne n'en parloit cependant ; et depuis tout le monde se fait honneur de découvrir tous les jours des granits. J'ai donné une carte minéralogique de la France dans laquelle je fais voir qu'il y a un ordre et un arrangement régulier des minéraux dans la terre : on a ridiculisé d'abord ma carte, et je vois maintenant qu'on travaille sur le plan suivant lequel elle a été construite. J'ai fait paroître un Mémoire dans lequel je prouve que plusieurs montagnes de la France avoient des volcans ; un minéralogiste naissant m'a presque persuadé, et à toute l'Académie, ce que j'avois avancé. Il s'en faut peu que je ne croye avoir rêvé d'être entré dans les carrières de Laras et de Volvic, et dans les bouches des montagnes par lesquelles les feux se sont autrefois élancés de ces

montagnes. Cependant ce minéralogiste naissant disoit, en même temps, que ces montagnes avoient brûlé anciennement. J'ai fait un Mémoire sur les paillettes d'or que l'Ariège roule ; un Académicien m'a entrepris à ce sujet ; je lui ai répondu et j'attends la réplique qu'il m'a promise. Je viens de lire un Mémoire sur la porcelaine; on va l'attaquer, j'y consens. » (1).

L'attaque ne se fit pas longtemps attendre. Guettard avait cru devoir avertir à la fin de son mémoire « des efforts que quelques particuliers ont fait depuis que l'annonce a été publiée de la découverte du kao-lin et du pe-tun-tse et prévenir contre plusieurs méprises que ces personnes ont faites et qu'elles ont imprimés. » Il prend alors à partie l'auteur de l'*Oryctologie* (d'Argenville) puis Valmont de Bomare, auteur du *Dictionnaire raisonné d'Histoire naturelle*. Ce personnage assez considérable ne dût pas être flatté de la leçon que lui glissa Guettard : « Quand on veut, dit celui-ci, parler de matières qu'on ne connaît pas exactement, qu'on veut surtout deviner ce que d'autres ont trouvé, et qu'on n'a pas la délicatesse d'attendre qu'ils nous dévoilent ce qu'ils ont apparemment raison de tenir sous le secret, il est assez ordinaire de porter l'obscurité dont l'esprit est offusqué dans les descriptions des objets dont on parle. »

Je n'insisterai pas sur tous les détails de cette longue polémique entre le docteur Guettard et Valmont de Bomare à propos des soi-disants kaolins calcaires ; sans doute le docteur avait raison quand il disoit qu'il n'en existe pas, mais il en profitait pour dire des choses fort dures à son adversaire et à ceux qui voulaient s'en mêler comme Torchet de Saint-Victor et de la Perrière de Roiné.

Il est cependant bon de faire remarquer qu'il peut y avoir du kaolin dans des terrains calcaires, car certaines quantités ont pu être entraînées par les eaux.

J'avais dit, dans ma première notice, d'après les dires d'un savant, que le kaolin se distinguait des autres terres parce qu'il n'avait pas de retrait au feu. Je dois convenir

(1) *Lettre de M. Guettard à M. Le Camus, de l'Académie des Sciences*, (Mém. sur les sciences, T. I, p. 114-115).

que c'est une erreur ; il y en a, mais il n'est pas le même que celui de l'argile des potiers.

Le mémoire présenté par Guettard le 13 novembre 1761, fut vivement attaqué par le comte de Lauraguais qui lui reproche d'avoir tenu cachés les gisements de kaolin et les résultats de ses recherches sur la fabrication de la porcelaine à pâte dure.

Voici la réponse de Guettard :

« J'ai cru qu'il était de mon devoir d'agir ainsi, et je pense que si j'eusse eu l'honneur d'être attaché à la maison de M. le Comte de Lauraguais, si j'eusse eu celui de travailler à la porcelaine avec M. le Duc, son père, lui, M. le Comte de Lauraguais, trouveroit très mauvais que je dévoilasse sans sa permission, une découverte qui aurait fait les amusemens de M. son père. Trouveroit-il bon, lui, M. le Comte de Laura-



Figure 3
Manufacture
de Brancas-Lauraguais
Musée céramique de Sèvres
Diamètre 0,12

guais, que ceux qui ont l'honneur de travailler avec lui, découvrirent au Public, sans qu'il le leur permit, le secret qu'il garde et veut garder sur son travail ? non, sans doute. Eh pourquoi me fait-il donc un crime d'avoir agi comme probablement il voudroit que ces personnes agissent avec lui ? »

Mais M. le Comte de Lauraguais avait, comme nous le verrons, un intérêt majeur à constater que Guettard eut jamais fait de la porcelaine à pâte dure. Poursuivant de son côté, et avec succès, des recherches sur la fabrication de la porcelaine, il lui importait de prouver que Guettard n'avait jamais réussi cette fabrication.

« 1^o Je demande la permission à l'Académie, dit le fougueux comte, de déclarer formellement devant elle que s'il ne se trouve pas dans le dépôt qu'a fait M. Guettard, de la porcelaine qui porte les caractères qui ne laissent aucun

doute que M. Guettard l'ait faite, il me sera impossible de croire qu'il l'a faite ;

« 2^e Mais comme je ne m'en suis pas tenu à demander à M. Guettard de la porcelaine ayant son nom pour croire qu'il en avoit fait, que j'ai cru trouver dans son Mémoire cent faits qui me prouvoient qu'il n'avoit pas une seule idée sur la porcelaine ; qu'enfin une des raisons morales qui contribue à me faire penser qu'il n'avoit point fait de la porcelaine égale en beauté et en bonté à celle de la Chine comme il dit en avoir fait, est que M. de Montamy en m'engageant à travailler la porcelaine, en me donnant les matières sur lesquelles il me dit qu'on n'avoit fait que deux ou trois expériences à Bagnolet, me montra, avec la bonne foi qui est dans son livre les résultats de ses expériences, qui, au lieu de porcelaine semblable à celle que M. Guettard prétend avoir faite, n'étaient que des pâtes très grises, tachées et cor-dées et sur lesquelles on ne pouvait pas mettre une couverte ; ce qui constitue la porcelaine... Je déclare donc que je croirai M. Guettard, l'inventeur, l'Artiste de celle qui sera semblable à celle de la Chine, quand il aura converti ses allégations en preuves en montrant de la porcelaine. »

Pour répondre à ces attaques, Guettard déclara que ses premières expériences sur le kaolin découvert par lui près d'Alençon et dont il fit l'essai sur cinq ou six échantillons eurent lieu deux ans avant la mort du duc Louis d'Orléans. Or le duc d'Orléans étant mort en 1752, c'est donc vers 1750 qu'eurent lieu les expériences en question. Il ajoute que pour les essais de fabrication de la porcelaine dure avec le kaolin, il se servit du fourneau que ce prince avait fait établir dans son habitation, à l'abbaye de Sainte-Geneviève, où il s'était retiré.

« Je partis, dit Guettard, au milieu de l'hiver, avec un ouvrier en porcelaine nommé Le Guay, qui travaille actuellement avec M. le Duc de Lauragais. J'allai vers les endroits que j'avais parcouru quelques années auparavant (vers 1744) et où j'avais trouvé la pierre et la terre que je regardais l'une comme du *petunzé*, l'autre comme du kaolin. »

Quelques mois après, ces essais étaient renouvelés et poursuivis au fourneau que le duc d'Orléans avait fait construire à son château de Bagnolet.

« Feu M. le Duc d'Orléans, ajoute Guettard, pour être maître d'une grande quantité de kaolin avoit acheté un terrain qui en contient beaucoup et qui par là mettait ce grand prince dans le cas d'élever une manufacture dans une de ses terres, comme il était sur le point de le faire quand on l'a perdu. »

Dans toutes ces discussions Guettard était en mauvaise posture pour se défendre. Il affirmait avoir déposé à l'Académie des échantillons de la porcelaine fabriquée dans le Laboratoire du duc d'Orléans. Pressé par le comte de Lauraguais, il fait ouvrir le pli cacheté contenant l'annonce de la



Figure 4

DÉCOR JAPONAIS POLYCHROME

Musée de Sèvres n° 5927

Diamètre 0,235

Cette Assiette n'étant pas marquée
est attribuée à Guettard.

découverte du kaolin en France et de la réussite des essais tentés pour fabriquer de la porcelaine avec ce kaolin ; ce pli est daté du 27 janvier 1751 ; il demande qu'on recherche les échantillons de porcelaine qu'il a déposés à l'appui de sa découverte ; ces recherches sont vaines.

Le comte de Lauraguais triomphe ; M. de Montamy est mort, son témoignage ne peut être invoqué (1) ; Le Guay, qui a aidé Guettard dans ses essais, est aux gages du comte de Lauraguais qui lui fait signer, le 27 janvier 1766, une

(1) Il peut l'être d'autant moins que son livre a paru trois ans après sa mort et qu'on a pu lui faire dire ce que l'on a voulu. Voir : *Traité des couleurs pour la peinture sur émail et sur porcelaine*, par feu M. d'Arclais de Montamy (1762). Mon trisaïeul avait épousé une demoiselle d'Arclais de Montbosq. La famille d'Arclais était divisée en deux branches : les de Montbosq et les de Montamy.

déclaration constatant qu'il a travaillé par ordre de Mgr le Duc d'Orléans, sous les yeux de M. de Montamy, à des expériences sur la porcelaine... que les trois expériences qu'on fit seulement ne donnèrent point de porcelaine. Que n'ayant vu M. Guettard à aucune de ces opérations, M. de Montamy et lui n'ont nulle part aux succès qui ont donné à M. Guettard de la porcelaine égale en bonté et en beauté à celle de la Chine à ce qu'il prétend.

D'après une lettre de Darcet à l'agence des arts et manufactures sur le procédé de Hannong et où il affirme que M. de Lauragais faisait de la porcelaine dure en 1758 avec le kaolin et le petunzé d'Alençon. Je crois donc utile de donner cette lettre *in-extenso* :

Paris, le 3 thermidor, l'an 2^e de la R. franç.

Citoyens,

Vous me demandez les renseignemens que vous présumez que je puis avoir sur le C. Hannong et sur son affaire avec la manufacture de porcelaine de Sèvres. J'ai sçu dans le tems que ce C. ou plutôt son père, avait offert au gouvernement une composition de porcelaine façon de Saxe (?). Il fut accueilli d'abord, ensuite éconduit par le ministre, mais tout cela s'est passé longues années, avant que je ne sois entré à la manufacture. Je n'ai donc pas, par moi-même de renseignemens suffisans sur toute la suite de cette affaire, qui fut peut-être malheureuse et peu méritée pour Hannong. J'ai bien cherché dans les papiers de cette manufacture, dont le dépôt est resté dans mes mains, et je n'y ai rien trouvé directement de relatif à cela, ni traité, ni acte passé, ni secret décrit par Hannong. Mais je trouve dans une suite de papiers, qui parlent indirectement de Hannong, au sujet de l'offre, que fit en 1767 et 1768 de la composition d'une pâte de porcelaine d'Allemagne, un particulier nommé Picot, des renseignemens sur l'affaire de cet artiste ou de son père.

Je vois par ces renseignemens que Hannong avait vendu à la manufacture de Sèvres le secret de la composition de sa porcelaine : mais je vois aussi, qu'on n'en a jamais fait usage, parce que cette porcelaine ne pouvait se faire qu'avec des matières étrangères et fort éloignées, c'eût été une spéculation absurde que de vouloir lever ainsi une manufacture qui ne pourroit s'alimenter qu'à grands frais, qui se ruineroit par le transport, par le prix arbitraire des matières et qui enfin seroit dans le cas de culbuter tout à fait, au premier bruit de guerre : On préféra donc comme

de raison, de faire rechercher en France des matériaux propres à faire cette porcelaine façon de Chine ou de Saxe et d'en faire les essais à Sèvres, plutôt que de la faire venir de l'étranger.

On n'a donc jamais fait usage à Sèvres ni du secret de Hannong, ni de celui de Picot ; et on refusa celui de ce dernier, qui pouvait bien être le même, par les mêmes raisons, qui rendoient inutile celui du premier.

Je trouve aussi dans ces papiers, que l'agence sera maîtresse de consulter, que ce secret fut bien païé ; voici comme s'explique Montigny, en son nom, au nom de Macquer, son collègue, tous deux commissaires, et au nom du directeur, en date du 6 juin 1767 :

« Il en a déjà coûté, dit-il dans un mémoire en réponse adressé
 « au ministre, des sommes considérables à la manufacture de
 « Sèvres, soit pour faire faire des essais en grand par des Alle-
 « mands; soit pour acheter le secret de leur composition ; en
 « dernier lieu, elle a acquis toutes les connaissances, qu'on peut
 « désirer sur ces objets, en se procurant à grande frais la compo-
 « sition de la porcelaine du sieur Hannong, qui par l'événement
 « lui devint inutile, faute de trouver dans le Royaume les maté-
 « riaux dont elle est composée ».

Il résulte clairement de ces renseignemens et d'autres, que la composition de la porcelaine de Hannong avait été achetée fort cher, et l'on sçoit d'ailleurs que le Roi d'alors n'achetoit pas autrement et qu'on n'a pourtant fait, ni pu faire aucun usage de ce secret : 1^o parce que tous les matériaux devoient se tirer de l'étranger, la terre entre autres de Passau en Bavière ; 2^o parce que le four qu'il avait donné, ne pouvait pas être chauffé également, il aurait fallu à chaque fournée trois compositions différentes, relativement aux différens degrés de chaleur.

Voici d'un autre côté ce que j'ai appris ou entendu dire : c'est que Hannong avoit en effet des discussions avec le ministre et avec la manufacture; qu'il quitta prise ou plutôt, qu'il fut renvoyé ; mais qu'ensuite le Directeur d'alors fit le voyage d'Allemagne et fut le trouver à Frankental, où il acheta définitivement son secret, qu'il païa soixante mille livres, et en bonne conscience, le secret fut bien païé, car jamais on n'en a fait usage.

Vers 1769 ou 1770 la porcelaine façon de Chine se fit aussi à Sèvres avec des matières de France, si abondantes chez nous, qu'on pourroit en vendre à toute l'Europe : on s'y servit alors, comme on s'y sert aujourd'hui, du four chinois ; le même dont nous nous servions nous mêmes depuis 1758 chez le cy-devant comte de Lauraguais, chez qui la porcelaine dure de France a vraiment pris naissance. Nous l'y faisons avec un kaolin et un pétunzé qui se trouvent auprès d'Alençon.

Voyez à quoi se réduit la découverte d'Hannong.

Voilà, citoyens, les renseignemens que j'ai pu trouver : il y a quelques années que le C. Hannong fit encore quelques tentatives

auprès du Directeur des Bâtimens, et autant que je puis me le rappeler, il présenta une pâte de sa composition, mais qui ne valait pas mieux, moins même, que ce qu'on avoit : je n'ai point gardé de note de cela ; mais vous devez la retrouver au secrétariat des Bâtimens, département de la Manufacture ; car c'est depuis le commencement de la Révolution (1).

Salut et Fraternité

Signé : DARCET.

Revenons maintenant aux discussions de Guettard et du comte de Lauragais. L'irritation dont ce dernier fait preuve est étonnante et l'on se demande s'il n'a pas un but caché pour essayer de prouver qu'il a été le seul à réussir à faire de la porcelaine avec le kaolin d'Alençon. Il nous est du reste difficile de contredire cette prétention puisque nous ne pouvons trouver aucun spécimen certain des travaux de Guettard. Nous ne pouvons affirmer qu'une chose, c'est qu'il n'est pas douteux que c'est bien Guettard qui a découvert les gisements de kaolin des environs d'Alençon.

Dans ma précédente notice, j'avais parlé d'un placet (2) conservé dans les archives de la manufacture de Sèvres et j'avais dit d'après MM. Jacquemart et Le Blant que l'attitude du duc de Lau-



Figure 5
Assiette de Brancas-Lauragais
(marquée en creux)
Décor bleu, rouge chinois, jaune et vert
Musée de Sèvres n° 9356
Diamètre 0,235

(1) Cette lettre est conservée aux Archives Nationales, F., 12, 1496. Plusieurs auteurs donnent à Darcet le titre de directeur de la Manufacture de Sèvres ; il ne l'a jamais été. Il y fut employé comme chimiste chargé des recherches céramiques de 1782 à 1793.

(2) A. Jacquemart et E. Le Blant : *Histoire artistique, industrielle et commerciale de la porcelaine*, Paris 1862.

raguais fut inspirée, moins peut-être par la déception de s'être laissé devancer par Guettard que par des considérations d'un ordre plus pratique. Dans son placet, le duc de Lauragais offrant en effet au roi de lui révéler le secret des pâtes de porcelaine dure sous la condition qu'on lui réservait la jouissance de toutes les manufactures de porcelaine des types de Chine et des Indes, le roi ne garderait que le bénéfice des porcelaines du type du Japon.

Ces offres étaient trop contraires aux intérêts du roi pour être acceptées et l'on conçoit la déconvenue d'un homme qui poursuivant de longue main des opérations difficiles et touchant au but désiré, se voit rejeté dans la foule des expérimentateurs impuissants.

J'ai voulu avoir la copie de ce placet et M. Papillon, l'aimable conservateur du Musée de Sèvres, a bien voulu me la faire copier *in-extenso* par son secrétaire M. Delavallée, mais j'avoue que je n'y puis trouver les clauses d'un marché aussi net entre le roi et M. de Lauragais; il est néanmoins intéressant et j'ai cru devoir le donner, le lecteur appréciera.

Voici ce document :

Mémoire sur la Porcelaine

Il y a longtemps que l'on cherche à avoir en France une manufacture de vraie porcelaine semblable à celle qui nous vient de la Chine et du Japon. La porcelaine que l'on fabrique à la manufacture royale établie à Sèvres (1) ne laisse rien à désirer du côté des formes et des peintures dont elle est ornée; mais il s'en faut qu'elle soit ce que l'on appelle de la porcelaine et l'on peut assurer qu'elle est inférieure en qualité à celles qui sont fabriquées en différents endroits de l'Europe. Il résulte de la mauvaise qualité de la pâte dont est composée celle de Sèvres que la plupart des pièces se déforment et se fendent à la cuisson, le déchet considérable qui en résulte surhausse le prix de la porcelaine et rendroit la manufacture onéreuse à toute autre personne qu'au Roi. Les sieurs Roux, Darcet et Le Guay peuvent offrir à S. M. la composition de plusieurs espèces de vraies porcelaines, soit par la bonté de leur pâte et la beauté de leur couverte dans lesquelles il n'entreroit aucune frite pour la pâte, ni préparation de plomb pour la couverte.

(1) L'original porte Sève; je n'ai pas cru devoir le laisser.

On appelle frite un mélange de sable et de sel alkali qui est la base de tout verre ; on se sert de cette matière mêlée à une terre argileuse blanche qui lui donne de l'opacité pour fabriquer la porcelaine à Sèvres. La frite que l'on emploie dans la composition de la porcelaine de Sèvres est si fort chargée de sel qu'on le voit fleurir sur la surface des porcelaines, même après la première cuite, l'on est obligé de tremper les pièces dans l'eau pour en enlever la surabondance de sel avant de les mettre en couverte. La couverte ou l'émail de cette porcelaine est faite avec du sable ou du verre meslé avec de la chaux de plomb et d'étain ; il est arrivé fréquemment que ces chaux métalliques se sont revivifiées et ont par conséquent couvert de taches plombées les différentes pièces de porcelaine.

Le sieur Cadet, maître apoticaire à Paris, étoit parvenu il y a trois ans à remédier à cet accident.

La porcelaine dont il est question dans ce mémoire est semblable en tout à celle qui vient des Indes ; elle réuniroit à la solidité l'avantage de pouvoir être donnée à bon marché. On a pensé qu'il serait convenable de joindre ici un aperçu historique des travaux qui ont été faits jusqu'à présent en France, soit pour trouver, soit pour perfectionner la porcelaine. On ne fera point mention de ce qui a été fait aux Manufactures de Saint-Cloud, Chantilly et Villeroy, les tentatives qui ont été faites dans ces établissements n'ayant répondu qu'imparfaitement aux vues qu'on s'étoit proposé, puisque toutes ces porcelaines qui la misse en état de se passer de celle qu'elle tire de l'Inde et de la Chine, chargea M. de Montamy, son premier maître d'hôtel et M. Guettard, médecin, garde de son cabinet, de chercher des matériaux qui pussent remplacer ceux qu'on lui avait envoyé de la Chine. Après un long temps de recherches infructueuses, le sieur Leguay qui avait travaillé à la manufacture de porcelaine de Saint-Cloud, que M. de Montamy avoit employé aux recherches, trouva une pierre, qui lui parut assez semblable au morceau de petuntzé qu'on lui avait montré. Il avoit trouvé précédemment sur des indices qu'on lui a donnés, deux autres matières qui entrent dans la composition de la vraie porcelaine chinoise, le véritable kaolin et une terre très semblable à l'ou-at-ché des Chinois. Avec le secours de ces matériaux, M. de Montamy parvint à faire une véritable porcelaine, mais avec laquelle il n'étoit pas possible d'établir une manufacture pour des raisons qu'il seroit trop long de déduire. Mais il est à présumer qu'il serait parvenu à la fin de faire une bonne porcelaine avec laquelle on aurait pu se passer de la porcelaine des Indes. Mgr le duc d'Orléans étant venu à mourir et le Prince son fils n'ayant pas jugé à propos de continuer ces travaux, ils furent entièrement abandonnés.

M. le Comte de Lauraguais voulant suivre les expériences qu'on avoit commencées au sujet de la porcelaine, s'adressa à M. de

Montamy qui lui donna les matériaux et l'artiste qui les avoit employés (1) (le sieur Leguay). M. de Lauraguais lui joignit le sieur Darcet, qui lui étoit attaché en qualité de médecin et le sieur Roux, actuellement médecin de la faculté de Paris, tous deux excellents chimistes. Ces trois personnes travaillèrent conjointement dans le laboratoire de M. le comte de Lauraguais et firent des expériences qui leur firent connoître la possibilité de faire différentes espèces de porcelaines, mais pas une ne permit de faire un établissement solide.

Persuadés de la nécessité de chercher de nouveaux matériaux, ils en essayèrent un très grand nombre qui lui réussirent plus ou moins. Le sieur Leguay en employa deux en son particulier qui parurent mieux faire que les autres ; mais ils ne donnèrent pas encore une porcelaine qu'on pût faire facilement sans grands frais et qui réussit constamment, ce qui faisait l'objet de leurs recherches et de leurs travaux. Le sieur Roux, qui voyait multiplier les dépenses, et qui craignoit que la chose fut plus difficile qu'on l'avait d'abord imaginé, cessa d'être aussi assidu au laboratoire que par le passé. Mais le chevalier Turgot, qui venoit de faire un voyage, lui donna un échantillon d'une pierre qu'il avoit trouvée (2) et qui ressemblait beaucoup plus au pe-tun-tzé de la Chine que toutes celles qui avoient été employées jusqu'alors. Il proposa d'en faire des essais qui ayant paru plus beaux que tout ce que l'on avait vu l'engagèrent à le proposer à M. de Lauraguais. Celui-ci peut-être lassé de tant de tentatives infructueuses, renvoya au chevalier Turgot les morceaux de pierre qu'il avoit donné pour lui aux sieurs Darcet et Roux, et il refusa de s'en servir. Ces deux hommes persuadés que s'il y avait quelque espérance de faire jamais de bonne porcelaine en France, ce n'étoit qu'en employant la matière trouvée par le chevalier Turgot. Ils résolurent d'attendre que M. le Comte de Lauraguais se lassât de ses travaux pour les continuer à leurs frais. Celui-ci enfin convaincu de la nécessité de cette pierre et très fâché du refus qu'on en avait fait, fit parler au chevalier Turgot pour se la procurer par M. de Bougainville le cadet, auquel le chevalier Turgot répondit qu'au refus de M. de Lauraguais il avait confié son secret à MM. Roux et Darcet et qu'il ne pouvait le communiquer sans leur consentement. Les sieurs Darcet, Leguay et Roux lui offrirent de le lui obtenir ; mais voulant le mettre dans l'impossibilité de faire des dépenses superflues et onéreuses et s'assurer du juste salaire de leurs travaux, ils proposèrent à M. le Comte de Lauraguais pour leur sûreté réciproque de signer un traité chez M. le Comte de Cailus,

(1) M. de Montamy a chez lui plusieurs pièces faites avec la pâte qu'il a composée.

(2) Cette pierre avait été aussi trouvée par une autre personne, mais qui en avait gardé le secret.

par lequel il s'engageoient à faire toutes les expériences nécessaires pour parvenir à fabriquer une composition qui put permettre d'établir sans le bon plaisir du gouvernement, une manufacture de porcelaine d'un usage commun. M. le Comte de Lauraguais de son côté, s'engagea à faire les frais des expériences et les fonds nécessaires pour l'établissement d'une manufacture aux conditions que les sieurs Darcet, Leguay et Roux auroient seuls l'administration et la manutention de la dite manufacture, dont le produit net appartiendrait pour la moitié à mondit sieur de Lauraguais et pour l'autre moitié aux sieurs Darcet, Roux et Leguay qui la partageroient entre eux.

En conséquence de cet arrangement, les sieurs Darcet, Roux et Leguay ont fait leurs expériences dont le résultat a été qu'ils ont couvert avec la matière trouvée par M. le chevalier Turgot une des espèces de porcelaine que M. le Comte de Lauraguais avoit faite précédemment, qu'il étoit parvenu à couvrir qu'avec peine et d'une manière moins sûre et moins belle, ce qui les met en état d'établir dès à présent une manufacture. Ils ont de plus composé deux pâtes nouvelles, dont l'une qui est de la plus grande beauté, promet de pouvoir servir à faire des choses très précieuses, et une troisième pâte qui pourroit servir à faire une porcelaine commune, l'objet du désir des contractants. Ils avouent qu'il leur reste encore quelque chose à corriger dans ces deux dernières espèces de porcelaine. Ils auroient même continué leurs expériences pour y parvenir si M. le Comte de Lauraguais, qui paroît avoir changé de vues, ne les mettoit pas dans l'impossibilité de compléter leurs recherches.

MM. Roux, Darcet et Leguay seroient très capables de perfectionner plusieurs manufactures dans lesquelles on emploie différentes espèces de terre. Ils seroient en état d'enrichir la chimie de vaisseaux capables de résister au feu le plus violent et de fournir aux monnayes et à tous les artistes qui fondent les métaux des creusets supérieurs à ceux qui viennent du pays de Hesse, dont il entre tous les ans en France pour des sommes considérables. Ils pourroient également travailler avec succès à la perfection de l'art de la verrerie, art qui est encore pour ainsi dire dans son enfance.

CHAPITRE VIII

Les Demandes de Kaolin

Je crois avoir déjà dit que le gouvernement s'étoit toujours intéressé à la fabrication de la porcelaine dure ; les preuves sont bien faciles à donner.

Vers le milieu du XVIII^e siècle, on en était encore aux tâtonnements, aux essais, et la science géologique elle-même, il faut bien le dire, était encore dans l'enfance. Les savants, pour être compris, ne désignaient pas autrement les échantillons qu'ils étudiaient et classaient déjà méthodiquement, que sous les noms peu scientifiques de *curiosités naturelles*, de *gamahès*, de *pierres figurées*, de *marcassites*.

C'est dans ces termes que, dans une lettre officielle adressée à l'intendant de la généralité d'Alençon, M. de Montigny, fils

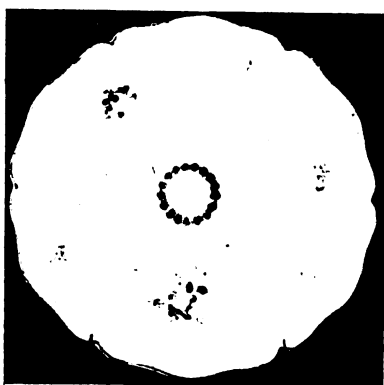


Figure 6
Porcelaine de Brancas-Lauraguais
(marquée)
Décor polychrome dans le goût français
Musée de Sèvres n° 13940
Diamètre 0,245

de M. de Trudaine, et comme lui membre de l'Académie des Sciences, faisait inviter les ingénieurs et sous-ingénieurs (15 avril 1758), par l'intermédiaire de M. de la Roche, à profiter des travaux d'excavation, de déblaiement ou d'extraction de pierres dans les carrières, qu'ils étaient appelés à diriger ou à surveiller pour recueillir les pétrifications, coquillages et objets remarquables

que les fouilles pourraient faire découvrir et les lui envoyer. Le 13 mai 1758, M. de Montigny adressa ses remerciements à l'ingénieur d'Alençon, du zèle avec lequel il s'était occupé à faire recueillir des échantillons des minéraux et des fossiles qu'on rencontrait dans les carrières du pays et le pria de continuer ses recherches et ses envois.

On voit par une lettre de M. de Montigny, du 9 janvier 1759, que les envois de l'ingénieur d'Alençon continuèrent à être appréciés.

C'est dans ce même mois de janvier 1759 que les associés de la manufacture royale de Sèvres ayant eu connaissance des essais obtenus par M. de Lauraguais, firent demander à

l'ingénieur de la généralité d'Alençon, Chollet de Belle-Isle, successeur de Perronet, membre de l'Académie des Sciences « deux sortes de matières propres pour la manufacture de porcelaine de France, établie à Sèvres, près Paris » à laquelle le roi prenait un intérêt particulier, le kaolin et le petuntzé. Les échantillons devaient être adressés à M. Roussel, fermier général, par la voie des voitures publiques.

Huit échantillons, dont l'un tiré du village de Maupertuis, furent expédiés par le carrosse partant d'Alençon le 15 mars au matin. Chacun d'eux était accompagné d'une notice explicative. Il est dit que l'échantillon tiré de Maupertuis avait été indiqué par M. Ruel de Belle-Isle, directeur de la faïencerie de Saint-Denis-sur-Sarthon (1) qui en avait même fait l'essai et qu'après avoir subi l'action du feu, la pâte devenait des plus blanches.

Cependant, il ne paraît pas que la manufacture de Sèvres ait pu réussir, avec les échantillons qui lui furent envoyés d'Alençon, à fabriquer de la porcelaine à pâte dure, comme l'avait fait le comte de Lauraguais, car le 8 août 1760, M. de Trudaine envoya à l'ingénieur de la généralité un échantillon avec prière de l'examiner et de charger les sous-ingénieurs et entrepreneurs des ponts et chaussées, de voir si l'on n'en trouverait pas de semblable dans le pays :

« Ce serait, dit M. de Trudaine, un grand avantage et vous me ferez plaisir de donner vos soins à cette recherche. Cette terre se trouve ordinairement dans les lieux où il y a des mines de fer ; la meilleure est celle qui se trouve sous un petit banc de terre de même qualité et de couleur rougeâtre. Si vous en découvrez, vous me le manderez et m'en enverrez un échantillon. »

Une correspondance intéressante, celle de M. de Martené, inspecteur des milices, garde-côte de Normandie, conservée aux Archives de la Sarthe (liasse 7, série E), montre les demandes réitérées de kaolin pour faire des expériences. C'est M. L. Duval qui m'a signalé l'existence de ces lettres et j'avoue qu'elles sont cause que je me suis décidé à faire

(1) Archives de l'Orne; C. 1333.

un travail complet sur ce sujet, car je ne pensais nullement à entreprendre cette tâche.

Aller voir ces documents m'eût été bien facile pendant que j'habitais le Mans, mais malheureusement, je venais de quitter cette ville et j'avais à cette époque des occupations qui me retenaient à la campagne. J'eus donc recours à l'obligeance d'un jeune ami, M. Jacques Fournier, qui malgré la préparation de sa thèse de doctorat en droit, a bien voulu aller aux Archives examiner un dossier de 330 pièces. Je vais donc donner copie des lettres qui intéressent notre kaolin et adresser tous mes remerciements à M. Jacques Fournier.

A Rouen, le 6 octobre 1769.

J'ai reçu, Monsieur, la boîte (1) de terres blanche que vous avez bien voulu m'envoyer à la recommandation de M. l'abbé Boulié. Je vous en fais mes sincères remerciements ainsi que des détails que vous avez bien voulu me donner. Ce n'est pour moy qu'un objet de curiosité et d'expérience comme amateur de chimie et satisfaire un amy de Paris qui m'avait prié de lui en envoyer au même titre.

J'ai écrit à M. l'abbé Boulié pour le remercier de son souvenir à cette occasion. Si je pouvais vous être icy de quelque utilité, vous pouvez disposer de mes services. Je serais charmé de vous prouver que j'ay l'honneur d'être avec un très sincère et très parfait attachement :

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,
GODDE.

A Monsieur

Monsieur Martené, Inspecteur des milices,
garde-cotte de la Normandie.

A Alençon.

A Rouen, le 8 mars 1770.

Vous vous êtes prêté si obligeamment, Monsieur, à me procurer à la recommandation de M. l'abbé Boulié, une boîte de terre d'Alençon que j'ai encore recours à vous pour cet objet ; je vous prie donc de vouloir bien m'en procurer une centaine de livres, plus ou moins, sèche si vous le pouvez, ou de celle en pierre préparé pour envoyer à Paris. Si on voulait bien en céder quelques pierres vous la feriez mettre à votre choix, ou dans un

(1) Je respecte l'orthographe.

barril ou en sac, le moins dispendieux de préférence et en chargerez un roulier pour Rouen.

.....

GODDE,
Commissaire des guerres,
Rue des Arsins, à Rouen.

A Rouen, le 11 avril 1770.

Je n'ai rien tant à cœur.... etc.....

La terre dont vous voulez bien vous charger de me faire l'envoi est pour rester à Rouen, ainsi, je vous prie de me la faire parvenir par l'occasion que vous jugerez à propos. Un de mes amis à qui j'ai donné un échantillon de cette terre désirerait bien en avoir un morceau des différentes couches de terre ou pierre qui sont au-dessus de cette argile, que chaque paquet soit numéroté et marqué de la hauteur de chaque couche. Je lui ai déjà mandé que le détail qu'il souhaitait exigeait trop d'embarras....

GODDE, rue des Arsins.

A Rouen, le 6 mai 1770.

Je vous remercie des soins que vous voulez bien vous donner pour me procurer de votre argille ainsi que quelque échantillon des lits supérieurs. Je souhaite que ce baril que vous m'annoncez arrive à Rouen vers le milieu du mois prochain. Cette terre pourra sans doute être assez sèche ; ne serait-il pas même possible de la faire passer par un crible ou gros tamis pour en otter du moins une bonne partie des pierres que cette terre contient, mais je crains avec raison que cela ne vous donne trop d'embarras. Pardonnez, Monsieur, de mon importunité.

GODDE.

A Rouen, le 30 août 1770.

Je suis on ne saurait plus reconnaissant, Monsieur, des peines et soins que vous vous estes donné pour me procurer ce baril de terre d'Alençon qui ne m'est parvenu qu'à la fin de juillet, au lieu du 10 que vous me l'aviez annoncé. Mon absence ne m'a pas permis de vous faire passer mes sincères remerciements. Le tout était bien arrangé et est arrivé à bon port, quoique cette terre, au premier aspect ne m'ait pas paru aussi blanche que la première que vous m'avez envoyée, elle me donne cependant lieu d'espérer qu'elle la deviendra au feu, jusqu'ici elles m'ont paru toutes deux être parfaitement semblables, quoique tirées de deux endroits différents. Quand vous trouverez occasion de m'en faire parvenir quelques morceaux de la plus blanche lavée et séchée, telle qu'on

l'envoi à Paris, vous m'obligerez bien agréablement, ainsi que de me mander la note de vos déboursés pour cet objet.

.....

.....

Vous m'obligerez, Monsieur, de me mander, à la première occasion quelques vos pierres en Grenard (1) dit d'Alençon, je ne les connais point et désirerais que vous ayez la bonté de m'en procurer un échantillon, telle qu'on les trouve, c'est-à-dire brutes, sans avoir passé par les mains du lapidaire.

GODDE.

A Rouen, 4 octobre 1770.

A mon retour de la campagne, j'ai trouvé votre lettre du 13 du passé. Les vacances du palais ne m'ont pas permis de vous donner la note des frais pour Mademoiselle du Coudray, il faut attendre la rentrée. Si les déboursés que vous avez faits pour me procurer de la terre d'Alençon sont de peu de chose, ma reconnaissance en est bien plus grande que les soins ou les embarras que cela vous a occasionnés. Adressez-vous à moi pour toutes vos commissions : elles pourraient sans doute être exécutées par d'autres avec plus d'intelligence, mais certainement pas avec plus de zèle. J'accepte avec la plus vive reconnaissance le morceau de curiosité que vous m'annoncez ; il me paraît très intéressant d'après les détails que vous voulez bien m'en donner. M. Debry, secrétaire de M. Marachon, fermier général qui sera en tourné à Alençon vers le 15 de ce mois m'a promis de me le rapporter à Rouen. Vous serez sans doute instruit de l'arrivée du fermier. Quant à la terre blanche, je désirerais avoir quelques pierres lavées et séchées telle qu'on l'envoie à Paris. Je n'en suis pas pressé : vous me la ferez parvenir à votre commodité où quand il se trouvera un roulier qui voudra bien s'en charger d'environ un cent pesant.

.....

.....

GODDE.

A Rouen, le 23 novembre 1770.

A mon retour d'un voyage que j'ai fait en Picardie, Monsieur, j'ai trouvé votre lettre où vous me faites l'amitié de me mander que vous avez bien voulu faire remettre chez M. Casting (2), receveur des tailles à Alençon, le morceau d'histoire naturelle

(1) Ce mot est illisible ; peut-être serait-ce Chenard.

(2) On pourrait voir Castiny, mais je pense que c'est Casting qu'il faut lire.

qui devait me parvenir par l'occasion du fermier général. Comme il n'a pas quitté Caen et que son voyage à Alençon n'a pas eu lieu, ce morceau est encore chez M. de Casting. Je ne prévois pas à présent d'occasion qui puisse me le procurer, ainsi je vous prie de faire remettre ce morceau au carosse dans une boëtte avec de la mousse pour que les cristreaux qui sortent de la pierre ne se cassent point dans la routte, au défaut de mousse, on peut prendre des rognures de papier chez les relieurs. Je ne suis pas fort pressé de la terre d'Alençon la plus blanche que je vous prie de me faire parvenir par un roullié, soit en pierres comme on l'envoie à Paris, soit en un barril comme vous me l'avez déjà envoyé, pourvu que cette terre me parvienne aux environs de Pâques, il sera assez tôt, l'hiver n'est pas propre à m'occuper des expériences que je méditte.

Vous m'avez fait beaucoup de plaisir de me mander que vous vous étiez entretenu de moy avec le très aimable abbé Boulié et que vous étiez en relation avec mon cher ami Charlot, qui est un des hommes les plus obligeants que je connaisse.

.....

GODDE.

A Alençon, ce 22 may 1771.

Si vous n'avez pas entendu parler de moy, Monsieur, je ne me suis pas moins occupé de la commission que vous m'avez donnée pour de la terre blanche et si vous ne l'avez pas plus tôt, c'est qu'il n'a pas été possible d'en tirer par les tems qu'il a fait tout l'hivert : j'en ai fait partir un baril lundy 18 du courant, par Jean Rocher, roulier, auquel j'ai fait une lettre de voiture et qui doit arriver cette semaine à Rouen, et sur ce petit baril est votre adresse sur une carte. J'ai fait mettre une pierre carrée lavée dans le milieu, en entier. Les autres étaient pareilles mais comme elles se seraient cassées en route les unes contre les autres, et qu'il en aurait contenu très peu dans le petit baril, je les ay fait rompre pour garnir celle du milieu et j'espère que le tout vous arrivera bien conditionné, n'ayant pas voulu que je le fîs passer au crible comme la dernière que je vous ai envoyé, vous y trouverez les grains, nos potiers ne se servent point de ce grain, mais on m'a dit que l'on en faisait usage à Paris après les avoir broyés. On leur envoie cette terre sortant de la carrière pareille à celle que vous aurez. J'ai un ami qui se mesle de faire les expériences que j'ai consulté, il m'a donné sur cela un petit mémoire que vous trouverez ci-joint ; j'ay vous envoie en conséquence quelques pierres de Chenard qu'on prétend le petumzé de la Chine, que vous trouverez dans le dessus du baril, lequel se trouve en assez

petite quantité comme des veines mêlées de pierre grise, ainsi le diamant d'Alençon. De plus, vous trouverez un morceau comme un quartier de fert de notre mine de fer.

Signé : MARTENÉ.

A Monsieur Godde.

La lecture de ces lettres prouvent que de nombreuses expériences ont été faites et que l'on a, à plusieurs reprises, envoyé du kaolin à Rouen et à Paris. Je regrette beaucoup de ne pas retrouver des détails sur ces essais et sur ce qu'ils ont produit. Il n'est pas étonnant de voir Rouen s'en occuper ; il y avait de nombreuses fabriques de faïence et les belles pièces que nous voyons dans les musées et les collections prouvent à quel degré de perfection, tant au point de vue décoratif qu'au point de vue artistique, on était parvenu. Malgré cela, vers le milieu du XVIII^e siècle, les faïences se trouvèrent délaissées. Les porcelaines de Chine et du Japon et celles de Saxe qui commençaient à arriver en France, eurent tous les succès. Les faïenciers cherchèrent donc à faire de la porcelaine pour lutter contre les produits qui arrivaient de l'étranger. Mais pour faire de la porcelaine, il fallait du kaolin et l'on n'en avait pas encore trouvé en France. C'est donc avec celui d'Alençon, le premier découvert, que se firent les premières tentatives.

Actuellement, il reste à étudier, d'une façon assez incomplète, les divers personnages que les lettres nous ont fait connaître.

Je commencerai donc par M. Godde ou de Goddes ; nous savons qu'il était écuyer, conseiller du Roi, commissaire ordinaire des guerres près le bailliage de Rouen de 1769 à 1784. Cette dernière année doit être celle de sa mort ou de sa retraite ; on sait que les fonctions qu'il remplissait sont à peu près semblables à celles de nos intendants militaires. M. Lorient, bibliothécaire de Rouen, a bien voulu, sur ma demande, faire des recherches sur ce Commissaire des guerres ; il n'a rien trouvé aux Archives ; à la Bibliothèque, Godde n'est cité que dans les Almanachs royaux et les almanachs de Normandie. On voit qu'il a habité successivement à Rouen la rue des Arsins et la rue Etoupée et qu'avant de venir en cette ville, il avait rempli les mêmes fonctions à Longwy

en 1766-1767-1768 et au commencement de 1769. Il devait appartenir à la famille Goddes de Varennes qui porte : *d'argent à la fasce de gueules, accompagnée en chef de deux étoiles de sable et en pointe d'une hure de sanglier du champ.*

L'abbé Boulier ou Boulié devait être un homme influent et occupant une situation importante. Je n'ai pas pu trouver rien sur lui. Nous ne savons rien sur son compte que ce qu'en dit M. Godde. Il dit qu'il *est assez puissant à la Cour* ; parfois il fait son éloge en parlant de sa bonté et de son obligeance, parfois il s'en plaint d'après M. de Beschard

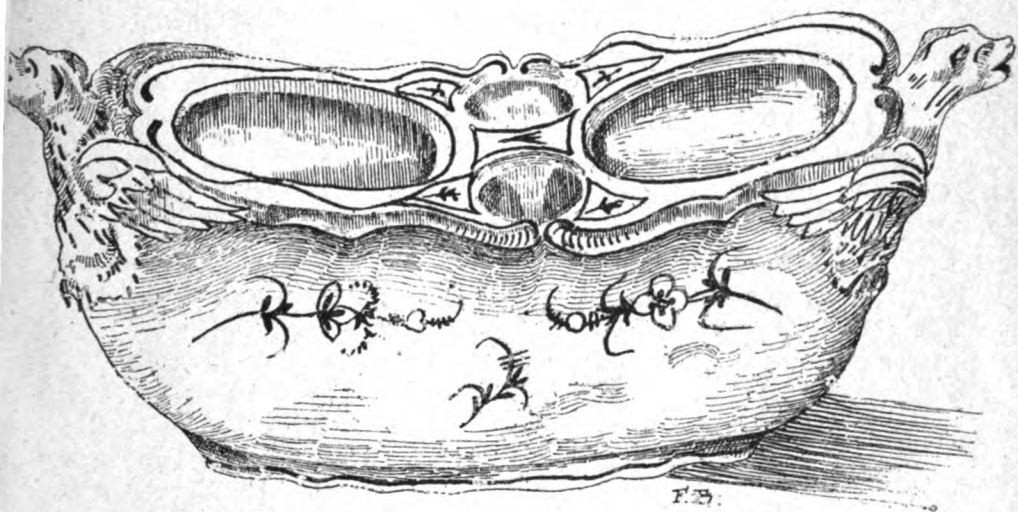


Figure 7

Longueur 0,24. — Hauteur 0,07.

DESSOUS D'HUILIER
Décor Chantilly

Dessin de M. Félix Besnard.

(encore un inconnu pour nous) en disant qu'il a un petit défaut. Il le formule dans le *post-scriptum* d'une lettre écrite le 22 juillet 1779 à M. de Martené : « M. l'abbé Boulier est gascon s'il n'est pas normand ; ce qu'il vous a promis en faveur de mon père est encore au bout de sa plume. » Je dois avouer que je ne sais rien ni sur Mademoiselle du Coudray, ni sur l'ami Charlot.

Quant à M. de Martené, il était inspecteur des milices gardes-côtes de la Normandie à Alençon ; ses fonctions le

mettaient constamment en rapport avec les Commissaires des guerres.

M. Poulain de Martené avait une propriété dans la rue de la Juiverie. En 1778, les Carmélites qui en devinrent propriétaires reçurent l'hospitalité de l'Union Chrétienne en attendant que leurs nouvelles constructions de la rue de la Juiverie fussent terminées. Elles s'y installèrent le 30 décembre 1780.

Messire Pineau de Viennay possédait le château de Saint-Paterne, situé à trois kilomètres d'Alençon. Il est bâti sur l'emplacement de l'ancien château-fort d'Ozé que la guerre avait détruit. M. Thomas-René Poulain de Martené, brigadier des armées du Roy, ancien inspecteur d'infanterie, en devint acquéreur en 1773. J'ai connu son dernier descendant, le Comte de Saint-Paterne (*d'argent à deux lions léopardés de gueules*) qui avait épousé Mademoiselle de Liesville ; il est mort sans postérité. Son beau-frère, M. Alfred de Liesville, l'un des fondateurs du Musée Carnavalet, a légué à la ville d'Alençon une partie de sa riche bibliothèque.

CHAPITRE IX .

Les Porcelaines de Lauragais

J'avais eu d'abord la pensée d'intituler ce chapitre : *Porcelaines d'Alençon*, pour indiquer qu'elles ont été faites avec le kaolin trouvé près de cette ville. Si je ne l'ai pas fait c'est que presque toutes sont évidemment de la fabrication du comte de Lauragais et il n'est pas prouvé que celle qui n'est pas signée ne soit pas aussi de lui.

M. Jacquemart signale un médaillon ovale fait, dit-il, au mois d'octobre 1764 ; il est ovale et porte à mi-corps un paysan dans le genre de Téniers, tenant une pipe et un pot de bière ; de longs cheveux entourant sa figure riante, vue de trois quarts et coiffée d'un chapeau mou orné d'une plume. Cette pièce faisait partie de la Collection Gasnault ; qu'est-elle devenue ? Je l'ignore.

Le Musée céramique de Rouen possède un médaillon

circulaire en porcelaine dure représentant Louis XV exécuté d'après un médaillon de Nini ; il porte la date de 1768, et le chiffre enlacé (L. B.) de Brancas-Lauraguais.

Le Musée céramique de la Manufacture nationale de Porcelaine de Sèvres est plus riche et possède des pièces dont voici la description :

Fig. 1. Médaillon avec un profil de tête de Minerve (n° 5119). Porcelaine de Brancas-Lauraguais (1759). Hauteur, 0^m14.

Fig. 2. Médaillon du Comte de Caylus, signé : Nini (n° 6007). Diamètre, 0^m125.

Fig. 3. Médaillon (n° 13598), septembre 1763. Diamètre, 0^m12.

Fig. 4. Assiette décor Japonais polychrome (n° 5927) sans marque. Diamètre 0^m235. Attribué, mais sans pouvoir l'affirmer, au Docteur Guettard.

Fig. 5. Assiette décor bleu, rouge chinois, jaune et vert (n° 9356). Diamètre 0^m235. Marque L. B. en creux.

Fig. 6. Assiette décor polychrome dans le goût français (n° 13940). Diamètre 0^m245. Marque L. B.

Je puis, grâce aux belles photographies que le conservateur du Musée de Sèvres, M. Papillon, a bien voulu faire faire pour moi par son secrétaire, M. Delavallée, donner des reproductions de ces intéressantes porcelaines. Je tiens à exprimer à ces Messieurs mes bien sincères remerciements.

On croit généralement que M. Ruel de Belle-Isle, *directeur de la faïencerie de Saint-Denis-sur-Sarthon*, aurait essayé en 1759 de faire de la porcelaine dure. M. G. Despierres est de cet avis et dans le bel ouvrage sur cette faïence, il a donné une gravure d'un dessous d'huilier en camaïeu bleu, décor de Chantilly, qu'il considère comme étant en porcelaine. Du reste, il diffère complètement des autres produits céramiques de Saint-Denis-sur-Sarthon. Notre jeune confrère, M. Félix Besnard, a bien voulu me faire un excellent croquis qui a servi au graveur. (Voyez fig. 7).

M. Paul Romet, un autre aimable confrère, m'a dit avoir dans sa collection de faïence de Saint-Denis, une tasse et deux soucoupes. Elles sont en une sorte de porcelaine et avec

le même décor que le dessous d'huilier et il est probable qu'elles ont été fabriquées par Ruel de Belle-Isle. Il m'en a donné une photographie, dont je donne une reproduction (fig. 8).

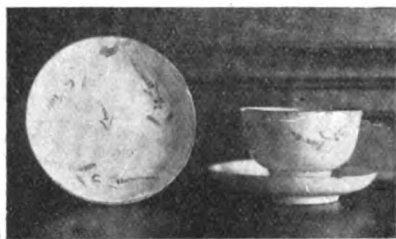


Figure 8

DÉCOR CHANTILLY

Manufacture de Saint-Denis-sur-Sarthon
Collection de M. Paul Romet

La porcelaine de Lauragais, dit M. Jacquemart, n'était pas seulement connue en France ; le catalogue d'Horace Walpole en mentionne une pièce ; c'est la copie du Bacchus de Michel Ange.

Avant d'être placée à Strawberry-hill, cette figure avait appartenu au comte de Caylus.

Voilà tout ce que l'on connaît fait avec le kaolin d'Alençon, et l'on voit que cela n'est pas nombreux.

CHAPITRE X

Conclusions

La tâche qui me reste à remplir m'est assez facile, bien qu'il s'agisse de faire la part de chacun des deux antagonistes.

Pour moi, il n'est pas douteux que l'honneur d'avoir trouvé le kaolin d'Alençon, LE PREMIER DÉCOUVERT EN FRANCE, je le répète, ne peut être contesté au docteur Guettard. Du reste, la première fois qu'il en parle à l'Académie des Sciences, c'est en 1746 et, à cette époque, le Comte de Brancas-Lauragais n'était qu'un enfant puisqu'il est né en 1733.

Une autre question qui se présente. Guettard a-t-il réellement fait de la porcelaine ? C'est fort douteux. Il aura, je pense, fait quelques essais comme un chimiste peut en faire, mais les circonstances furent contre lui : Les morts du duc

d'Orléans et de M. de Montamy et le départ de Leguay, qui passe à l'ennemi, si je puis m'exprimer ainsi, puisqu'il se fait enrôler par le comte de Lauraguais. Leguay, qui savait faire de la porcelaine, lui était indispensable pour mener ses essais à bonne fin.

Ce qu'il faut blâmer chez les deux concurrents, c'est leur manque de courtoisie dans leurs discussions. Guettard tout en étant moins acerbe est cependant très violent. Quand à son adversaire, sa naissance et sa situation devaient lui imposer plus de modération.

Tout en rendant justice à Guettard comme savant, je n'approuve pas son caractère. Il manque de franchise et peut être même de loyauté. Il trouve le kaolin pendant un séjour à la Bermondière et il n'est pas douteux qu'il ne le dit pas à son maître et ami, Réaumur, qui pourtant y aurait pris grand intérêt. Il craignait probablement que ce savant n'arrivât avant lui à en faire de la porcelaine dure.

Il fait part à l'Académie de sa découverte, mais se garde bien d'indiquer où sont les gisements. Enfin un point que l'on ne peut expliquer, c'est la disparition de son pli cacheté et des spécimens qu'il avait dû montrer à l'Académie des Sciences. Une lettre à Le Camus montrera qu'il n'avait pas un caractère franc. Malgré tout le soin qu'il prend à le dissimuler, son dépit se laisse voir :

« Je ne demande rien à personne, écrit-il à M. Le Camus. J'ai mis à ce que je crois, tout le monde à même de faire de la porcelaine aussi bonne que celle de la Chine. Je souhaite que nos compatriotes en tirent le parti qu'ils pourront pour leur fortune. Je m'en réjouis d'avance, si la fortune leur rit. Elle s'est montrée à moi ; elle m'a fui aussitôt, j'en suis consolé. Elle est capricieuse ; je n'aime pas les caprices, encore moins les tracasseries. On veut m'en faire, m'avez vous dit, Monsieur ; assurez je vous prie ces tracassiers qu'ils n'effleureront pas seulement mon âme ; elle est devenue de diamant, à force d'avoir souffert de leurs semblables. Leurs peines seront perdues. Je leur conseille de faire de la porcelaine, d'en élever s'ils le peuvent des manufactures, de faire multiplier au centuple leur talent, j'achèterai de

leurs tasses à café, et en prenant du café, je leur souhaiterai une bonne santé » (1).

Quant à la phrase suivante, je pense qu'elle est adressée au comte de Lauraguais. Plus que jamais on s'aperçoit, et c'est encore Guettard qui parle, que « les hommes savent si peu de choses que de les accuser d'être ignorants ce n'est presque pas les insulter ; il est bon qu'on rappelle, même au plus sçavant des hommes qu'il ignore beaucoup de choses » (2).

J'emprunte encore à M. Bigot les reflexions suivantes :

« Que faut-il penser toutefois des revendications de Guettard au sujet de la fabrication de la porcelaine. Les documents qu'il a réunis dans le *Cinquième Mémoire sur différentes parties des Sciences et des Arts*, ses protestations, ses arguments ne permettent pas d'affirmer avec certitude qu'il ait trouvé en 1750 le secret de la fabrication de la porcelaine à pâte dure. Il est très fâcheux qu'on n'ait pas retrouvé en 1706 les échantillons de cette porcelaine que Guettard affirme avoir déposés avec son pli cacheté le 27 janvier 1751, qu'il ne soit pas fait mention de ce dépôt sur les registres de l'Académie des Sciences, et on peut se demander comment Le Guay, qui devait être dans le secret de la fabrication, a attendu 15 années avant de profiter d'une découverte qui pouvait faire sa fortune.

« Evidemment cela ne suffit pas pour suspecter la parole de Guettard, mais nous estimons qu'il n'a pas fait la preuve que, dès 1750, il avait réussi à fabriquer des porcelaines façon de Chine. »

Je ne puis mieux faire que de terminer par ces quelques lignes parce qu'elles sont d'accord avec ce que je pense :

« Lauraguais (3) serait donc le premier metteur en œuvre

(1) *Lettre à M. Le Camus*. (Mém. sur les sciences, 1^{er} vol., p. 115).

(2) Guettard, *Mém. sur les Sciences*, 1^{er} vol., 5^e mém., p. 197.

(3) *Histoire des manufactures françaises de Porcelaine*, par le comte de Chavagnac et le marquis de Grollier.

d'une découverte qui n'était pas sienne, mais qu'il aurait voulu faire croire telle ; d'où les discussions entre ces deux savants.

« Tous les deux auraient droit à l'hommage que nous devons rendre ici aux chercheurs qui ont fait avancer la science céramique.

« Les produits du laboratoire Brancas-Lauraguais (car il n'eut pas de fabriques) ne sont pas d'une très belle qualité. La pâte est bise et contient des petits granules gris. L'exécution n'est pas mauvaise et les défauts que nous constatons sont causés par l'impureté ou par la préparation insuffisante de la matière première. »

Comme on le voit dans les lignes qui précèdent, on n'est pas encore bien fixé sur la véritable valeur du kaolin d'Alençon. Les imperfections dans les porcelaines du comte de Lauraguais sont-elles dues à la mauvaise qualité de la matière employée ou à la défectueuse préparation de cette terre.

M. Duval nous apprend qu'en 1880, un échantillon provenant de la propriété de M. Clérambault, située à Lonray, fut envoyé à Limoges chez M. J. Pouyat. Ce kaolin fut reconnu comme assez blanc, un peu maigre, après avoir été décanté dans un tamis à fils serrés, de manière à ne laisser subsister que le moins possible de matières étrangères. Sa teinte est légèrement rosée, ce qui tient aux principes ferrugineux qui s'y rencontrent.

La grande question, dit M. Pouyat, serait de connaître le prix du transport et le rendement de la matière première après décantation complète. Il faudrait obtenir au moins vingt-cinq à trente pour cent de cette opération.

On n'est donc pas encore fixé sur la véritable valeur du kaolin d'Alençon. Nous n'avons pour en juger que les essais du comte de Lauraguais qui ne sont pas parfaits, mais on peut se demander s'ils ont été faits dans les meilleures conditions possibles. Depuis cette époque la fabrication de la porcelaine a fait de très grands progrès. Des machines très puissantes préparent les terres bien mieux qu'autrefois et ne laissent plus les impuretés que l'on ne pouvait jamais enlever. La cuisson se fait bien mieux grâce à des fours

très perfectionnés. De plus il n'est nullement prouvé que parmi les nombreux gisements des environs d'Alençon, ce soit la meilleure terre qui a servi aux expériences.

Il serait donc à désirer qu'une série d'essais très sérieux soient entrepris, car il serait fort intéressant de savoir les résultats que l'on pourrait obtenir avec ce kaolin.

Je ne sais s'il y aurait des chances, quand même les porcelaines faites dans ces conditions seraient très belles, si l'on arriverait à en tirer un parti avantageux.

Ce serait, je crois, se faire de grandes illusions de penser que Limoges et Bayeux puissent jamais songer à s'approvisionner à Alençon. L'une a Saint-Yriex à sa porte et l'autre a son kaolin des Pieux (Manche) qui lui permet de produire des vases qui résistent à une température très élevée. Cette propriété de pouvoir aller au feu fait rechercher cette porcelaine par les chimistes.

Il faudrait donc construire une manufacture, ce qui serait une entreprise très coûteuse et peut-être peu lucrative.

Les fabriques de porcelaines souffrent beaucoup actuellement à cause de l'élévation de la main-d'œuvre et à cause de la concurrence qui empêche de majorer les prix de vente d'une façon rémunératrice.

Non content de donner des reproductions des porcelaines faites avec le kaolin d'Alençon et la vue du château de Lassay, j'aurais voulu donner les portraits des personnages dont j'ai eu occasion de parler. Malgré toutes les recherches faites au Louvre et à la Bibliothèque nationale et à la Bibliothèque de l'Institut par un de mes amis, le lieutenant-colonel de la Fresnaye, et moi, on n'a pu trouver les portraits gravés du comte de Lauraguais et du docteur Guettard ; ils ne doivent pas exister. Donner les autres me semblerait vouloir remplacer dans une notice le portrait du biographié par ceux de ses parents ou amis. Cette raison m'a empêché de publier cette collection de gravures qui n'eût été intéressante que si elle eût été complète.

R. DE BRÉBISSON.

LE MARQUISAT DE COURTOMER

(Suite)

BRANCHE CADETTE

DES SAINT-SIMON-COURTOMER

I. *Jacques-Antoine* DE SAINT-SIMON, chevalier, comte de Courtomer, seigneur et patron de Sainte-Mère-Eglise, Chef-du-Pont, Bouhons, la Piteboudière et autres lieux, deuxième fils de Léonor-Antoine, marquis de Courtomer, et de Marie de la Noue, naquit à Courtomer le 8 juin 1657 et mourut à Paris le 29 octobre 1728, longtemps après avoir abjuré le calvinisme.

Femme : *Marthe* CHARDON (1), mariée par contrat à Paris du 27 septembre 1683, fille de feu Jean et de feu Esther Hamonnet (2). La bénédiction nuptiale lui fut donnée au temple protestant de Charenton.

Enfants :

1° *Raoul-Antoine de Saint-Simon*, qui suit ;

2° *Jean-Antoine-François*, chevalier de Courtomer, comte de la Noue, seigneur de Chef-du-Pont, Bouhons, la Piteboudière et autres lieux, brigadier des armées du Roi, capitaine de grenadiers au régiment des gardes françaises, chevalier de

(1) *Chardon*: d'azur, à trois chardons d'or joints ensemble (Arm. Gen. de 1696).

(2) La Comtesse de Courtomer avait une sœur et deux frères : 1° *Esther* Chardon, mariée par contrat du 27 mars 1690 à *Raoul de Couvert*, chevalier, gouverneur du château de Bayeux ; elle mourut le 26 janvier 1757 à l'âge de 94 ans et demi ; 2° *Jean*, capitaine au régiment des gardes françaises, chevalier de Saint-Louis ; 3° *Daniel*, avocat au Parlement, marié à *Mari e* Caillard.

Saint-Louis, marié à M^{lle} de Casteret, issue d'une famille anglaise qui avait suivi Jacques II en France. Il mourut sans postérité le 5 novembre 1755 au château de Mézy, en Basse-Normandie, dans la 57^e année de son âge (1) ;

3^o *Robert-Jacques-Antoine*, chevalier de Saint-Simon, qualifié en 1722 d'*abbé de Courtomer*. Il devint plus tard officier d'infanterie et fut tué le 24 octobre 1744, en signalant son courage militaire au siège de Fribourg ;

4^o *Louise-Henriette*, née le 28 juillet 1693, mariée le 2 juillet 1722 à Claude de Thianges, fils de Joseph, seigneur de Bord-Péchin en Bourbonnais, et de Marie de Montagnac. De cette union est issu Aimable-Gaspard de Thianges, maréchal des camps et armées du Roi, premier valet de chambre du feu Roi de Pologne et de Lorraine, marié le 26 novembre 1747 à Marie-Anne-Janne Bernard, fille de Simon-Charles Bernard, écuyer, seigneur de Boullainvilliers, et de Marie-Madeleine Labbé ;

5^o *Marie-Marthe*, née le 27 mars 1695, femme d'Alexandre, marquis de Mauléon, brigadier des armées du Roi.

II. *Raoul-Antoine* DE SAINT-SIMON, comte de Courtomer, seigneur et patron de Sainte-Mère-Eglise, Bascheville, Mureaux, Flins et autres lieux, entra en 1708 dans le régiment des gardes françaises, où il devint successivement enseigne, sous-lieutenant, lieutenant en 1711, chevalier de Saint-Louis, et capitaine par commission du 22 décembre 1719. Nous le retrouvons brigadier d'infanterie en 1734, maréchal des camps et armées du Roi le 15 mars 1740, lieutenant-général le 31 octobre 1745, lieutenant-colonel des gardes françaises en 1746, commandeur de Saint-Louis et enfin, par provisions du 25 août 1753, gouverneur de Thionville, où il mourut le 13 mai 1761, à l'âge de 69 ans.

Femmes :

A) Marguerite FERRANT DE SAINT-DIZANT, mariée en l'église de Flins, près Meulan, le 17 juillet 1719, fille d'Etienne, écuyer, seigneur de Saint-Dizant, Flins, la Motte, Bécheville,

(1) *Gazette de France*.

les Mureaux et autres lieux, conseiller du Roi en ses conseils, intendant et contrôleur-général des menus plaisirs et affaires de la Chambre de Sa Majesté (1), et d'Anne Besset de la Chapelle-Milon (2). Cette dame mourut le 28 juillet 1744, à l'âge de 46 ans, et fut inhumée le 30 du même mois dans l'église de Flins.

B) Marie-Elisabeth DE BEAUMONT DE GIBAUT, mariée à Saint-Sulpice de Paris le 6 février 1750, fille du seigneur de Sceaux, et de Marie-Angélique Guinot de Boiron. Elle mourut sans postérité.

Enfants :

1^o *Jacques-Etienne-Antoine de Saint-Simon*, qui suit ;
 2^o *Etienne-Eléonore-Antoine*, né à Paris le 1^{er} août 1722 ;
 3^o *Antoine-Jean-François*, né à Paris le 6 avril 1729, nommé à Saint-Sulpice par Jean-Antoine-François de Saint-Simon, son oncle ;

4^o *Marguerite-Marthe-Henriette* (3), dame de Saint-Dizant, baptisée le 23 juillet 1723, mariée à Saint-Cloud de Flins le 15 juillet 1750, à Pierre-François de Cussy, chevalier, seigneur et patron de Vouilly près Bayeux, fils de Thomas, aussi seigneur et patron de Vouilly, et de Geneviève-Françoise Denis, dame du fief de la Motte-Saint-Clair (4). Tous deux sont décédés à Vouilly : M. de Cussy, le 14 novembre 1795 ; M^{me} de Cussy-Courtomer, le 25 mars 1794. Ils avaient vendu le 22 août 1752 à Renaud de Courbon de Blénac, la terre et seigneurie de Saint-Dizant-du-Bois, en Saintonge, moyennant le prix de 80.000 livres.

(1) Etienne Ferrant, inhumé à Flins le 3 décembre 1735, était fils de Daniel, écuyer, seigneur de Saint-Dizant, conseiller du Roi maison couronne de France, et petit-fils de Gabriel, procureur en la Chambre des Comptes de Blois. Le 16 février 1733, le dit Etienne acquit du Marquis de Coigny, les terres et seigneuries de Villerey, Montigny, Croisilles et autres, situées près de Caen.

(2) Elle était fille d'Henri de Bessé, écuyer, seigneur de la Chapelle-Milon, contrôleur général des bâtiments du Roi.

(3) L'acte de baptême portait les prénoms d'*Adelaïde-Marthe-Henriette* au lieu de *Marguerite-Marthe-Henriette*, comme on le voit dans une pièce rectificative en date du 6 avril 1746.

(4) *De Cussy* : d'azur, à la fasce d'argent, accompagnée en chef de 2 roses du même et en pointe d'une molette aussi d'argent.

De ce mariage étaient nés trois enfants : a) *Antoine-Raoul de Cussy* ; b) *François-Thomas-Alexandre de Cussy*, évêque de Troyes, né à Vouilly le 27 septembre 1759, mort à Bayeux le 2 décembre 1835 ; c) *François-Augustin de Cussy*, né le 29 septembre 1763, mort le 8 juin 1849, marié le 3 mars 1792 à *Caroline-Agathe de Steinhausen*, dont le vicomte Fritz de Cussy, né le 21 janvier 1793 à Manheim, mort le 27 janvier 1867, marié en 1829 à *Clara Midleton*, née en 1793, morte en 1879, dont une fille.

Le dit Antoine-Raoul de Cussy, marquis de Vouilly, né à Vouilly le 8 novembre 1752, mourut au même lieu le 28 janvier 1827. Il avait eu de son mariage avec *Armande-Marie Bignon*, née à Paris le 9 octobre 1765, laquelle mourut le 7 avril 1809 : a) *Raoul-Armand de Cussy* ; b) *Louis-Achille de Cussy*, marié à M^{lle} de Molandé, dont 4 enfants ; c) *Richard de Cussy*, marié à M^{lle} Le Valois de la Porte, dont sept enfants ; d) *Bernardine de Cussy*, épouse de M. Tanneguy du Châtel ; e) *Pauline-Eugénie de Cussy*, femme d'Hyacinthe de Cussy ; f) *Julienne-Olivia de Cussy*, épouse : 1^o de M. de Bracquès, 2^o de M. Costrel, dont 4 enfants.

Le dit Raoul-Armand de Cussy, né à Vouilly le 14 septembre 1785 mort au même lieu le 21 novembre 1863, avait épousé en avril 1807 *Marie-Françoise Melitte Blanchard de Crennes*, née le 19 février 1787, décédée au château de Crennes le 16 février 1864. Trois enfants étaient sortis de cette union : a) *Raoul-Marie de Cussy* ; b) *Maria-Hippolyte de Cussy*, mariée à *Louis de Tesson* (1), licencié en droit, écrivain moraliste, dont M^{me} Desaignemonts, Paul de Tesson, Alfred-Jean de Tesson, Raoul de Tesson et M^{me} Abraham Dubois. Le dit Alfred-Jean de Tesson, officier supérieur de la Marine, ancien chef du secrétariat de la Majorité générale de la flotte à Brest, chevalier de la Légion d'honneur, s'est illustré au Mexique dans sa défense héroïque de Tuspan (2). Après une campagne de quatre ans autour du monde sur la frégate la *Vénus*, il prit part au siège de Paris, à la tête de compagnies de matelots cannonniers et de marins fusiliers. Secrétaire et aide-de-camp de six généraux, il s'est retiré de bonne heure du service. Actuellement, et depuis de longues années, il est président de la Société d'Archéologie d'Avranches et Mortain. Il a épousé *Nathalie Langlois de la Roussière*, dont trois enfants ; c) *Xavier-Stanislas de Cussy*, mort à Vouilly le 21 mars 1902 ; d) *Céline-Marie-Angélique de Cussy*,

(1) *De Tesson* : fascé de six pièces d'argent et de sinople, les fascées d'argent chargées de 12 mouchetures d'hermine de sable, posées 5, 4 et 3 ; les fascées de sinople chargées d'une chaîne d'or.

(2) Pour cette action d'éclat et les autres faits d'armes de M. Alfred-Jean de Tesson, voir : *Revue des Deux-Mondes* de 1881, 1^{er} volume, pages 205 à 208 ; — *La Marine française au Mexique*, par le Commandant Henri Rivière ; — *La Marine au siège de Paris*, par le Vice-Amiral baron de la Roncière-le-Noury ; — *La Revue de l'Avranchin*, T. III, pages 164 à 173.

femme de Marie-Joseph de la Valleinerie, dont : Joseph de la Valleinerie et M^{me} de Lancesseur.

Le dit Raoul-Marie de Cussy, né à Vouilly le 23 janvier 1809, a épousé le 30 janvier 1833, au château de Caenchy, Louise-Bonne-Ernestine Conseil, dont il a eu : a) *Marie-Raoul-Emmanuel de Cussy* ; b) Albert de Cussy, marié à M^{lle} Duval ; c) Marie de Cussy, femme de M. Berthier de Sauvigny, dont trois fils.

Le dit Marie-Raoul-Emmanuel de Cussy, né à Bayeux le 10 janvier 1834, est mort dans cette ville le 7 mai 1902. Il s'était marié deux fois : 1^o avec M^{lle} Guinet de Juzancourt, dont une fille, Alice de Cussy, morte à Paris le 31 mai 1901 ; 2^o le 5 janvier 1888 avec Marie-Pauline Dragon de Gomiécourt, de laquelle il a eu : a) Raoul de Cussy, né à Bayeux le 26 décembre 1888 ; b) Yvonne de Cussy, décédée à Bayeux le 8 mai 1890, le lendemain de sa naissance ; c) Pierre-Louis-Joseph de Cussy, né à Bayeux le 20 février 1893.

III. *Jacques-Etienne-Antoine DE SAINT-SIMON*, chevalier comte de Courtomer, seigneur et patron de Sainte-Mère-Eglise, Bouhons, Flins, les Mureaux, Bécheville et autres lieux, né à Paris le 27 avril 1721, fut successivement capitaine-lieutenant des chevau-légers de Berry le 24 décembre 1745, capitaine-lieutenant des gendarmes anglais, maréchal des camps et armées du Roi, chevalier de Saint-Louis. Il mourut à Saint-Germain-en-Laye, le 7 décembre 1738 et fut inhumé dans l'église de cette paroisse (1).

Femme :

Elisabeth-Olive-Louise BERNARD, née le 26 février 1725, mariée par contrat des 7 et 30 juillet 1741, fille de Samuel-Jacques Bernard, chevalier, comte de Coubert (2), conseiller

(1) Arch. Nat. P. 2452, fol. 48. T. 539-P. 2455, fol. 74, 73. *Gazette de France*, N^o du 2 janvier 1769. — Etat civil de Saint-Germain-en-Laye. (Communication de M. O'Kelly de Galway).

(2) *Bernard de Coubert* : d'azur, à l'ancre d'argent, senestrée en chef d'une étoile du même, rayonnante d'or.

L'histoire de cette famille, dont nous possédons une généalogie complète et inédite, est des plus curieuses. Elle a pour auteur, Noël Bernard, artiste peintre, qui fut père de Samuel I Bernard, né en 1623, peintre et professeur à l'Académie royale. L'un des fils de ce dernier, Samuel II, né le 28 novembre 1651, fut négociant en dentelles d'or et d'argent, et acquit sous le ministère Chamillard une fortune immense qu'on évalue à 33 millions. Anobli au mois d'août 1699, il obtint en 1720 l'érection en comté de sa seigneurie de Coubert-en-Brie. Créé conseiller d'Etat en 1730, il mourut le 18 janvier 1739. Samuel-Jacques Bernard, l'un de ses fils, eut sept enfants, notamment la Comtesse de Courtomer et Jacques-Samuel-Olivier Bernard, comte

du Roi en ses conseils, maître des requêtes ordinaires de son hôtel, grand'croix, grand prévôt, maître des cérémonies de l'Ordre royal civil et militaire de Saint-Louis, surintendant des domaines, maison et finances de la Reine, et de Louise-Olive Frotier de la Coste-Messelière. — M^{lle} de Coubert mourut à Saint-Germain-en-Laye, le 23 décembre 1791.

Enfants :

1^o *Antoinette-Olive de Saint-Simon*, née le 11 octobre 1744 ;

2^o *Jacques-Mathieu-Olivier*, né le 3 septembre 1746, décédé sans alliance le 18 juillet 1764, après avoir servi dans le régiment du Roi-cavalerie ;

3^o *Adelaïde-Olive*, née le 10 août 1748 ;

4^o *Antoine-Olivier*, né le 25 septembre 1749, mort à Paris le 18 juillet 1754 ;

5^o *Antoinette-Louise-Olive*, née le 25 août 1753.

Au décès de Jacques-Etienne-Antoine de Saint-Simon, dernier comte de Courtomer, un seul de ses enfants était vivant : Adelaïde-Olive de Saint-Simon, née, comme nous venons de le voir, le 10 août 1748. Cette demoiselle épousa, à Saint-Germain-en-Laye, le 15 mars 1769, Léon-Marguerite *Le Clerc*, chevalier, baron de Juigné (1), né à Paris le 4 janvier 1733, successivement lieutenant de vaisseau, capitaine de cavalerie en 1758, colonel aux grenadiers de France en 1762, brigadier des armées du Roi le 3 janvier 1770, maréchal de camp le 10 mars 1780, admis aux honneurs de la Cour en 1783, fils de feu Samuel-Jacques, marquis de Juigné, colonel du régiment d'Orléans-Infanterie et de Marie-Gabrielle Le Cirier de Neufchelles.

La cérémonie religieuse eut lieu en présence d'Antoine-Eléonor-Louis Le Clerc de Juigné, évêque comte de Châlons, plus tard archevêque de Paris et duc de Saint-Cloud, frère de

de Coubert, dont la postérité s'est éteinte dans la famille des Villavicencio, comtes de la Constancia, qui s'est fixée en Autriche et se trouve aujourd'hui représentée par sept enfants nés à Trieste et à Gorie, de 1854 à 1866.

(1) *Le Clerc de Juigné* : d'argent, à la croix de gueules, engrêlée de sable, cantonnée de 4 aiglettes du même, becquées et onglées de gueules. Cimier : un coq essorant. Devise : *ad alta*. Cri : *Battons et abattions*.

l'époux : Antoine-Guy, marquis de Pertuis, ancien lieutenant et colonel du régiment de Lusignan, seigneur de Villebon beau-frère de l'époux ; Jacques-Louis-Gabriel Le Clerc, marquis de Juigné, maréchal des camps et armées du Roi, frère de l'époux ; Aimable-Gaspard, comte de Thianges, maréchal des camps et armées du Roi, premier gentilhomme du feu Roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar, grand bailli d'épée de Remirecourt, cousin-germain du père de l'épouse : Samuel-Jacques Bernard, comte de Coubert, oncle et tuteur de l'épouse.

De ce mariage sortirent neuf enfants :

A) Jacques-Gabriel-Olivier Le Clerc de Juigné, né le 19 novembre 1769, marié en avril 1795 à Etienne-Aulède-Sophie Fèvret de Saint-Mesmin, fille de Charles-Bénigne, et d'Octavie de Montcaut, dont Raoul-Léon-Victor, né en 1796, capitaine d'état-major, mort à Dijon le 5 mai 1866, époux de Reine-Marie de Brétignière, auteurs de Mathilde Le Clerc de Juigné, marié, à Dijon le 11 février 1850 à Paul-Marie, baron de Damas-Cormailon, fils d'Ange-Hyacinthe-Maxence, lieutenant-gouverneur du Duc de Bordeaux ;

B) Elisabeth-Olive-Eléonore, née le 14 février 1772, chanoinesse de Bourbourg, morte le 19 mai 1803 ;

C) Charles-Etienne-Olivier, né le 30 juillet 1776, chevalier de Malte de minorité, qui vivait encore en 1826. Il épousa Andrée-Louise-Aimée de Thiboutot, fille de Jean-Baptiste-Léon de Thiboutot d'Elvemont et de Jeanne-Françoise-Rose de Thieuville, dont Elisabeth Le Clerc de Juigné, première femme en 1832 d'Alfred-Julien-Philippe, marquis de Beauffort, fils d'Ernest, marquis de Beauffort et de Jeanne de Wignacourt. Elle est décédée en 1836.

D) Charlotte-Justine-Louise, née le 8 septembre 1777 ;

E) Pauline-Jeanne-Henriette, née le 15 octobre 1778, mariée le 12 avril 1812, à Edouard-Victorien-Charles-René-Colbert comte de Maulévrier, maréchal de camp, veuf d'Anne-Marie-Louise de Quengo de Crenolle et fils de René-Edouard Colbert, marquis de Maulévrier, sous-lieutenant des gendarmes anglais, et de Charlotte-Françoise de Manneville ;

D) Charlotte-Louise, née le 9 septembre 1781 ;

E) Antoine-Éléonore-Victor, né le 17 août 1783, maître des requêtes en 1822, sous-préfet de Blois et d'Autun, mort à Blois le 14 novembre 1871. Il avait épousé Nathalie de Beaumont-Brison, fille de Nicolas de Beaumont, vicomte de Brison et de Denise Grimoard de Beauvoir du Roure.

Elle est aussi décédée à Blois en Avril 1858 à l'âge de 67 ans. Leur postérité existe.

F) Elisabeth-Olive-Félicité, née le 9 septembre 1784, mariée le 14 avril 1806 à Auguste-François-Louis-Scipion de Beaumont-Brison, fille de Nicolas et de Denise Grimoard de Beauvoir du Roure.

G) Etiennette-Justine-Paule, née le 6 juin 1786, morte sans alliance le 2 mars 1804.

Il ne reste pas de vestiges de l'ancien manoir de Sainte-Mère-Église.

LE MARQUISAT DE COURTOMER

en 1789

Au moment de la Révolution, le domaine non fief de Courtomer comprenait une quinzaine de fermes, plusieurs grands herbages, dix moulins à eau et à vent, les bois d'Ecuennes, trois étangs, la jouissance des droits de foires et marchés, le notariat, etc.

Nous nous occuperons plus loin de l'origine et de l'histoire de ces différentes propriétés, et ultérieurement des sept fiefs de haubert qui, avec les seigneuries dont ils étaient suzerains, composaient le marquisat de Courtomer en 1789. Voici, en attendant, le tableau de cette organisation féodale(1).

I. COURTOMER

1^o * Courtomer ;

2^o La Barre, en Saint-Agnan-sur-Sarthe ;

(1) Les seigneuries réunies au marquisat sont précédées d'une astérisque ; les autres étaient seulement placées sous sa mouvance.

3^o La Brière, en Ferrières-la-Verrerie, fief suzerain de la seigneurie des Landes :

4^o Fay ;

5^o Monteilles, en Saint-Agnan-sur-Sarthe :

6^o * Les Moutis, en Courtomer ;

7^o * Thoriel, en Courtomer ;

5^o * Bource, en Ferrières-la-Verrerie ;

9^o * Brullemail (seigneurie principale).

II. LE COUDRAY

1^o * Le Coudray, au Plantis ;

2^o Le Plessis, en Tellières ;

3^o Le Plessis, en Fay ;

4^o * La Motte, en Courtomer.

III. LE MARIAGE

1^o * Le Mariage ;

2^o * La Vigne ou la Garenne ;

3^o Tanches ou les Hayes-Médavid ;

4^o * La Motte ;

5^o * La Beaumonderie.

Ces cinq seigneuries avaient leurs chefs-lieux dans la paroisse de Trémont.

IV. LA BOULLAYE

* La Boullaye, en le Challenge.

V. LES HAYES-HEURTEAUX

1^o * Les Hayes-Heurteaux, en Courtomer ;

2^o Le Bois-Gaultier, en Fai ;

3^o Launay-Hallier, en Courtomer ;

4^o Le Chesnay, en Tellières ;

5^o * Pesnel, en Courtomer.

VI. SAINT-VANDRILLE (1)

- 1^o * Saint-Vandrilie ;
- 2^o Le Vau-David ou la Bizière, en Mahéru ;
- 3^o * Roumallard, en Brullemail, et son arrière-fief de Bois-Hubert.

VII. GÂPRÉE

- 1^o * Seigneurie et haute-justice de Gâprée ;
- 2^o Cherville ;
- 3^o Boishardrey ;
- 4^o Le Mesnil ;
- 5^o La Rosière, en partie ;
- 6^o Les Mottes, et ses arrières-fiefs de la Mussoire, des Fourmenteries et de la Rosière en partie.

Le Marquis de Courtomer possédait encore les seigneuries de Planches et des Portes, relevant de la baronnie du Merlerault (2).

SÉNÉCHAUX

du Marquisat de Courtomer.

Avant l'érection de la baronnie de Courtomer en marquisat, chacune des seigneuries qui s'y trouvaient réunies possédait un Sénéchal pour en tenir les plaids et gages-plèges. Mais après cette érection, qui eut lieu en 1620, il n'y eut plus pour la plupart d'abord et pour toutes ensuite, qu'un seul Sénéchal pour tous les fiefs incorporés. Il nous semble intéressant de donner ici quelques notes biographiques sur ces magistrats féodaux :

(1) Ancienne paroisse réunie à Planches par décision du 7 avril 1840.

(2) Sur ces deux seigneuries, voir notre Notice sur Nonant-le-Pin. Bull. de la Société Historique et Archéologique de l'Orne, T. xxii, p. 275 ; xxiii, p. 124. — Édition spéciale, p. 130 et 177.

I. 1620-1643 (1). Paul DUFRICHE, sieur de la Pilière, avocat au bailliage d'Alençon. Il était sénéchal de plusieurs seigneuries relevant de la baronnie de Courtomer depuis 1602 au moins et habitait la ville de Sées. Il épousa Marie Caget, dont il eut plusieurs enfants, notamment : 1^o Louis Dufriche, marié le 26 novembre 1640 à Marguerite le Rouilly, fille de Pierre, conseiller du Roi, son avocat au bailliage et siège présidial d'Alençon ; 2^o Renée, mariée le 7 novembre 1641 à René Got, fils de Robert, écuyer, sieur de la Bouverie.

II. 1643-1676. René BAHUET, avocat au bailliage d'Alençon, issu d'une vieille famille de cette ville. Un Bertrand Bahuet était trésorier de la confrérie de Saint-Nicolas en l'église Notre-Dame d'Alençon en 1531, huissier de la Chambre des Comptes de l'Echiquier en 1548. A Sées, le 18 novembre 1695, eut lieu l'inhumation de François Bahuet, chanoine d'Eraines, et l'on trouve encore un Georges Bahuet, sieur des Vallées, qui eut d'Anne Dufriche : Philippe Bahuet, mariée le 27 juin 1638 à François Séguin.

III. 1677-1700. Jacques BOUGIS, sieur de Courteilles, licencié es lois, avocat au bailliage d'Alençon. Il épousa Marie-Marthe Lepeintre et fut inhumé à Sées le 23 juin 1700. Nous aurons occasion de parler plus longuement de cette famille Bougis dans la notice que nous consacrerons plus tard aux vassaux de la seigneurie de Gâprée.

IV. 1700-1725. Jacques LE FRÈRE, sieur de Leulignière. Il était fils de François Le Frère, sieur du même lieu, docteur en médecine, officier de la duchesse d'Orléans, et de Françoise Got. Il épousa : 1^o le 6 février 1707, Marie Meunier, qui fut inhumée le 27 juillet 1710 ; 2^o le 2 septembre 1711, Andrée-Perrine Thiévin, fille de Philippe, receveur des décimes, conseiller du Roi, son procureur au grenier à sel de Sées, et de Marie de Hersent. — Jacques Le Frère était en même temps bailli vicomtal de la commanderie de Villedieu-sous-Montchevreil.

(1) Comme sénéchaux de l'ancienne baronnie de Courtomer, on trouve : Paul Malart (1457 à 1467) ; Philippe Patrice (1514) ; Louis Perdriel, licencié es lois (1552) ; Jean de Fontaines (1595).

V. 1726-1728. Jacques-Richard DES MOUTIS, écuyer, licencié ès lois, avocat au bailliage d'Alençon, dont on trouvera l'ascendance et la descendance au chapitre qui sera ultérieurement consacré à la seigneurie des Moutis.

VI. 1729-1768. Charles-Marie DE PUYSAYE, écuyer, licencié ès lois, avocat au bailliage d'Alençon, fils de Charles, seigneur de Beaufossé, des Genettes et autres lieux, et de Marie de Vaillant. Il mourut sans postérité légitime, laissant pour héritier son petit-neveu, Louis-Charles-Antoine, marquis de Puyssaye, baptisé à Sées le 26 mars 1779, mort à Paris le 10 août 1824, époux d'Aline-Julie de Puyssaye, dont : 1^o Charles-Gabriel, marquis de Puyssaye, né à Paris le 20 mars 1816, marié le 6 mars 1847 à Philippine Barré et décédé à Paris le 7 août 1876, sans postérité ; 2^o Aline-Louise-Anselme de Puyssaye, née à Paris le 15 mars 1814, mariée le 28 septembre 1837 à François-Ignace-Eugène Roberty, docteur en médecine, officier de la Légion d'honneur, demeurant à Marseille. De ce mariage est sortie Marie-Louise-Eugénie Roberty, née à Marseille le 16 janvier 1844, mariée dans cette ville le 9 février 1861 à Sauveur-Barthélémy Caune, dont Henry-Eugène-Marcel Caune, officier de cavalerie, né à Marseille le 12 décembre 1861, lequel a obtenu l'autorisation de joindre à son nom patronymique celui de *Puyssaye*, par décret du Président de la République, en date du 23 novembre 1877. M. Caune de Puyssaye, qui s'est retiré de très bonne heure du service, habite actuellement la villa Valavieille, à la Palasse, près Toulon.

VII. 1771-1789. Jean-René COLLET DU HAMEL. Il fut le dernier sénéchal du marquisat de Courtomer, fonction qu'il conserva jusqu'en 1789, malgré qu'il eût été s'établir à Sées, où il avait acquis en 1777 un office de notaire.

DOMAINE NON FIEFFÉ

du Marquisat de Courtomer en 1789

FERMES

1^o *La Basse-Cour du Château de Courtomer.*

Contenance : 26 arpents 37 perches en pâtures, 6 arpents 50 perches en prés fauchables, et 29 arpents 60 perches en labour. Location : 1.350 francs.

2^o *La Motte, en Courtomer.*

Cette ferme contenait 71 arpents 20 perches en pâtures, 45 arpents et 60 perches en prés fauchables et 84 arpents 80 perches en labour. Location : 4.750 francs.

3^o *Les Hayes-Heurteaux, en Courtomer.*

Domaine du fief de haubert de ce nom, acquis en 1720 par Jacques-Antoine de Saint-Simon, marquis de Courtomer. Location : 1.400 francs.

4^o *Le Loutre, en Brullemail.*

Domaine non fiefé de la seigneurie de Brullemail-en-chef, acquise en 1627 par Jean-Antoine de Saint-Simon, marquis de Courtomer. La maison du fermier (l'ancien manoir) fut démolie en 1776 et ses pierres employées pour la plus grande partie à la construction de l'orangerie de Courtomer. La ferme du Loutre comprenait 50 arpents et 40 perches de terre. Location : 800 francs.

5^o *Les Champs-Retus (autrefois Champs-Artus), en Brullemail.*

Domaine, pour partie, de la seigneurie de Roumallard. Cette ferme fut aliénée le 24 juin 1598 par Pierre Dubourg à François Perdriel, écuyer, seigneur de Roumallard et revendue,

en totalité, le 20 mai 1627 au marquis de Courtomer par Auguste Perdriel, seigneur de Roumallard, et Marie de Château-thierry, sa mère. Elle comprenait l'ancien manoir seigneurial composé de sept aîtres de maisons, 78 arpents 60 perches de terre, plus 1.200 arpents de bruyères, nommées les Bruyères de Roumallard. L'une des pièces de terre portait le nom significatif de Champ-du-Gibet. Location : 1.250 livres.

6° *Saint-Vandrille.*

Domaine de la seigneurie de ce nom, lequel était composé de l'ancien manoir seigneurial, de 150 arpents 24 perches de terre, dont 40 arpents en bruyères, 15 arpents en bois-taillis et de l'ancien étang du Gué-Barbot (6 arpents 50 perches) converti en prairie. Une terre, nommée la *Petite ferme de Saint-Vandrille*, avait été réunie à la grande ferme à partir du 1^{er} mars 1738. Location : 1.200 livres.

7° *Le Grand-Coudray*, au Plantis.

Le domaine de cette seigneurie comptait 84 arpents et 30 perches, y compris le petit herbage de la Verrerie (5 arpents), tant en pâtures, labour, ouches à filasse et bois-taillis. Location 1.400 livres.

8° *Le Coudray-Lancelin*, aussi appelé le Petit-Coudray, au Plantis.

Une partie de cette terre formait le domaine non fief de la seigneurie de ce nom, acquise en 1409 par Jean II Le Beauvoisien, baron de Courtomer. L'autre partie, la plus grande, fut vendue le 10 mai 1616 par Charles de Glapion, écuyer, seigneur du lieu, à Nicolas du Chesnay, seigneur du Chesnay en Tellières, pour le prix de 1.200 livres tournois et retirée à droit féodal le 22 mai 1617 par Léonore Le Beauvoisien, baronne de Courtomer. Le Petit-Coudray comprenait 24 arpents et 54 perches et sa location annuelle était de 1.100 livres.

9° *La Godardière*, en Saint-Lomer et Tellières.

Cette propriété, chef-lieu d'une aînesse relevant de la sei-

gneurie du Coudray, fut vendue le 30 septembre 1609 à Sébastien de Breville, écuyer, demeurant à Carqueleu, vicomté de Carentan, par Louise Le Gris, de la maison d'Echauffour, femme de Louis de Proisy, chevalier, gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi, seigneur et baron de la Bove et de Proisy, châtelain de Montchaalon, seigneur de Bouconville, demeurant au château de la Bove, paroisse de Bouconville, près Laon. Le prix de vente fut de 6.000 livres tournois pour la Godardière, 5.700 livres pour le pré d'Orgueil et 300 livres de vin. L'année suivante, le 8 juin 1610, cet acquêt fut retiré, à droit féodal, par Léonore Le Beauvoisien, baronne de Courtomer, dont le sieur de Breville n'avait été, du reste, que le prête-nom. Location : 1.600 livres.

10° *Loisellière, en Courtomer*

Contenance : 109 arpents 60 perches en labour, près fauchables et pâtures. Location : 1.700 livres.

Cette belle terre, qui appartenait depuis plusieurs siècles à la famille Froger, fut cédée le 24 avril 1644 par Jean de Vicquemont, époux de Marie Froger, à Léonor-Antoine de Saint-Simon, marquis de Courtomer, en échange d'héritages de même valeur situés à Sainte-Mère-Eglise.

11° *Losier et la Sellière.*

Ces deux terres réunies en 1760 pour la location, comprenaient 33 arpents 50 perches en pâtures, 5 arpents 25 perches en prés fauchables, 23 arpents 45 perches en labour et 50 perches en bois-taillis. Le chef-lieu de la ferme de Losier, anciennement appelé le *Bois-Riolley* et présentement la *Maison-aux-Lorieux*, fut vendue par Pierre Lorieul, demeurant à Coulonges, à Léonor-Antoine de Saint-Simon-Courtomer (29 mai 1648), et augmentée le 28 mars 1650 par un autre acquêt que le même seigneur fit de Jacques et Gilles Septier, père et fils, de la paroisse de Sainte-Scolasse, et par plusieurs pièces de terres vendues par les Lorieul, notamment Geffroy et Etienne Lorieul.

En 1738, une partie de la terre de Losier appartenait encore à Marie-Françoise Lorieul, fille unique de feu Pierre, sieur du

Soupré et de feue Marie Meslé ; elle était la femme de Pierre Dupont, écuyer, sieur de la Barre, garde du corps de feu le duc d'Orléans, demeurant à Goulet. — Quant à la terre de la Sellière, elle avait été vendue le 24 août 1610 à Jean Scott des Noës par Jacques et Etienne Septier, fils de Jean Septier, écuyer, sieur de la Sellière, et retirée à droit féodal le 13 juin 1611 par Léonor-Antoine de Saint-Simon, marquis de Courtomer. Location des deux terres : 1650 livres.

12° *Vaudons*, en Trémont.

Cette ferme comptait 16 arpents 40 perches en pâtures et bruyères, 5 arpents 23 perches en prés fauchables et 30 arpents 80 perches en labour. Elle fut vendue le 16 mai 1626 par Denis Provost à Jean-Antoine de Saint-Simon-Courtomer, lequel y ajouta pour la location le petit domaine du fief de la Vigne, situé au village des Brossettes. Location : 800 livres.

13° *Le Bois-Hubert*.

Le chef-lieu de cette terre était borné d'un bout par le ruisseau du moulin de Courtomer et d'un côté par Nicolas Blanchard, écuyer, seigneur de Bois-Hubert. Il ne faut pas confondre cette ferme avec le domaine non fiefé de la seigneurie de ce nom, puisque la terre dont il s'agit relevait de la seigneurie du Coudray, alors que le domaine de Bois-Hubert mouvait du fief de ce nom sous la seigneurie de Roumallard. La ferme de Bois-Hubert, qui en 1678, contenait environ 30 acres avait été acquise d'une famille Revel, entre 1627 et 1657, par le marquis de Courtomer. A partir de 1758, le revenu de la ferme de Bois-Hubert ne figure plus dans la comptabilité du marquisat.

14° *La Lipommerie*, en Gasprée.

Seule propriété non fiefée en 1678 de la seigneurie et haute justice de Gasprée. Elle consistait en 6 aïtres de maisons, cour, jardin, herbages, pré, terre en labour d'une contenance de 25 acres, plus un grand nombre de pièces de terre. Elle appartient successivement aux Feugoux, aux Pelet, aux

Le Beauvoisien, aux d'Angennes, puis enfin aux marquis de Courtomer. Cette ferme fut vendue 15.300 livres, le 2 mars 1727, par Guy-Antoine de Saint-Simon, à Jean Brard, marchand à Gasprée.

15° *Ferme de Saint-Lomer* (autrement appelée l'Hôtel du Cheval Blanc).

En 1678, cette propriété comprenait 6 aîtres de maisons et une fuie à pigeons, édifiés sur une pièce de terre en cour, jardin et ouche à filasse contenant demi-acre, le tout joignant d'un côté le presbytère de Saint-Lomer et d'un bout le cimetière de l'église. Cette maison avec ses dépendances fut fieffée par le marquis de Courtomer le 11 mars 1729 à Joseph Levesque, chirurgien, lequel fut inhumé dans l'église de Saint-Lomer le 16 avril 1741. Son gendre, Jacques-François Huripeaux, bourgeois de Gemosac en Saintonge, rendit aveu de l'hôtel du Cheval-Blanc le 6 juillet 1773 et céda la fief le 24 novembre 1778 à Michel Bourdon.

16° *La Robichaire*, au Plantis.

Cette ferme se composait en 1678 de six aîtres de maison, cour, jardin de deux arpents, avec un grand nombre de pièces de terre situées paroisses du Plantis et de Sainte-Scolasse. Le chef-lieu était borné d'un côté par le chemin du Pont-du-Chêne au Plantis et d'un bout par le chemin de la Robichaire aux Noellès. La Robichaire fut vendue 10.000 livres le 9 avril 1727, par Guy-Antoine de Saint-Simon à Pierre d'Escorches de Moulines, conseiller du Roi, lieutenant général d'épée au bailliage du Perche.

17° *La Forge de Courtomer*.

Fieffée par contrat du 21 juillet 1723 à François Fromont, maréchal.

18° *Herbages* :

A) L'herbage de la Chienne, avec les Grands-Près, le Petit-Pré et le Pré aux Lapins. Location : 3.100 livres.

b) Le Breuil (45 arpents). Location : 1.200 livres.

c) Le Pré de la Bichard (40 perches) ; les Petites-Riaudières (5 arpents) ; le Fré-Duval (1 arpent 60) ; l'Acre à la Bichard, le Champ de la Foire Saint-Hilaire (72 perches). Location : 336 livres.

d) Le Champ de la Carrière de Saint-Lomer (30 perches)

MOULINS

1^o et 2^o Moulins de Courtomer.

Le premier de ces moulins, édifié près d'un étang qui le faisait tourner, et à côté des jardins du château de Courtomer, possédait pour dépendances trois acres vingt perches de terre. Il était banal pour les vassaux de la seigneurie de Courtomer habitant les paroisses de Courtomer, Tellières et Ferrières ; ils devaient, par conséquent, en curer les lieux, en amener les meules (1), et y faire moudre leurs grains.

Le second moulin, nommé le moulin à vent des *Grouas* et situé sur le chemin de Sées à Moulins, n'avait pour dépendances que 40 perches de terre seulement.

Ces deux moulins furent constamment loués à la même personne pendant les deux derniers siècles. (900 livres).

3^o Moulin moyen du *Haut-de-Losier*, à Courtomer.

Elevé sur un terrain d'une contenance totale d'un arpent vingt perches, il fut acquis le 27 août 1583 de Guillaume et Robert Debleuves, par Pierre de Molitard, seigneur du Courdray, du Mariage et de la Boullaye, affectation que ses successeurs, les seigneurs de Courtomer, lui ont conservée jusqu'à la fin du régime féodal. Location : 150 livres.

Le moulin à eau du *Haut-de-Losier* fut vendu en 1802 par le marquis de Courtomer aux Levillain, fermiers de la Maison-aux-Lorieux.

Quant au moulin du *Bas-de-Losier*, situé à Courtomer et appelé anciennement le *Moulin-Berrier*, il n'appartenait plus

(1) Au XVIII^e siècle, ces meules venaient presque toutes de Houlbec (Eure).

au marquisat de Courtomer, bien qu'il eût été acheté en 1373 de Durand de Fresnay, par Robin Haudry, seigneur du Coudray. Il devint, en effet, plus tard, le moulin banal de la seigneurie du Croc en Montchevrel, et l'un des propriétaires de ce fief, le comte de Médavy, le céda avant 1761 à Louis Belin, écuyer, conseiller secrétaire du Roi.

4^o et 5^o *Moulins à eau du Plantis.*

Le moulin du Girouard, situé sur la Sarthe, fut cédé par échange le 8 juillet 1467, par Macé Dugirouard, à Guillaume Le Beauvoisien, baron de Courtomer, lequel en fit le moulin banal des vassaux de la seigneurie de Courtomer, habitant les paroisses du Plantis, Saint-Agnan et Tellières.

Le moulin de Guerne, de temps immémorial moulin banal de la seigneurie du Coudray, pour ses vassaux du Plantis et de Saint-Lomer, était établi sur le ruisseau qui coule du moulin de Courtomer par le Gué de Tellières.

A partir de 1660 ces deux moulins furent constamment affermés à la même personne (location : 1.300 livres) et vendus en 1791 à Pierre et Louis Lefèvre, frères, moyennant 21.000 livres.

6^o *Moulin banal de la seigneurie de Saint-Vandrilie.*

La chaussée de ce moulin fut établie après l'achat d'un pré que Jean de la Vove, écuyer, seigneur de Saint-Vandrilie, fit le 15 mai 1493 des religieuses de Chaise-Dieu, propriétaires du fief de la Chesnaye. En ce temps le moulin était situé au devant de deux étangs contenant ensemble 8 arpents. En 1788, la location (1.000 livres) comprenait le moulin avec ses dépendances, qui étaient de 4 arpents 20 perches et de l'étang du Gué-Barbot, converti en herbe, et réuni l'année suivante à la grande ferme de Saint-Vandrilie.

Léonard Barillet prit la fieffe de ce moulin, à compter du 1^{er} mars 1782.

7^o *Moulin foulon de la Lande, à Saint-Vandrilie.*

Ce moulin, avec ses dépendances (1 arpent 20 perches) fut vendu par échange, le 26 septembre 1601 par Jean Brière à

René de Langan, seigneur de Boisfévrier, baron de Pescoux et de Montgermont et à Marie de la Vove, dame de Saint-Vandrille, son épouse. Il devint ensuite (1655) la propriété du marquis de Courtomer.

Jean Marre d'Echauffour, avec le consentement du marquis de Courtomer, avait transformé à ses frais le moulin-foulon de la Lande en moulin à blé, à condition qu'il en jouirait pendant 18 ans à compter du 1^{er} mars 1774.

Par acte du 2 mars 1792, le marquis de Courtomer vendit le moulin de la Lande à Pierre Barillet, meunier, pour le prix de 6.500 livres.

8^o et 9^o *Moulins de Brullemail.*

Deux moulins existaient à Brullemail (1) :

A) Le moulin à eau de *Venaisous*, auquel étaient sujets les vassaux de la seigneurie de Roumallard, joignant d'un côté le chemin des Champs-Retus à l'église de Brullemail. Sa construction très ancienne est prouvée par une fiefte sur Perrin Le Mirault, à la date du 16 mai 1499, moyennant cinq sols et une poule, et la liberté de prendre de la terre « pour la réparation de la chaussée de l'étang faisant tourner la meule du moulin ».

B) Le moulin à vent des *Monts d'Amain*.

Ces deux moulins, presque constamment loués à la même personne (180 livres), étaient en 1789 d'une contenance totale de 2 arpents et 40 perches. Ils furent fiefés en 1783 à Antoine Lebrec, moyennant 12 boisseaux de froment, mesure de Courtomer.

10^o *Moulin de Cruchet*, en Trémont.

Situé sur le chemin du Ménéil-Guyon, le moulin à vent de Cruchet ne possédait qu'un arpent de terre pour toutes dépendances.

Il fut fiefé en 1781 à Joseph Lepron.

(1) Brullemail possédait autrefois un moulin nommé les *Botteries* situé près un étang qui fut converti en pré avant 1770.

BOIS

Lorsqu'au mois d'août 1669 parut l'édit de Louis XIV, qui prescrivait « que tous les bois situés en Normandie non soumis aux dîmes, et hors ceux plantés à la main et les morts-bois, exceptés par la Charte aux Normands, seraient sujets aux droits de tiers et danger », les propriétaires considérèrent comme abusif le rétablissement de cet impôt et refusèrent généralement de l'acquitter. Les coupes furent alors saisies et vendues judiciairement jusqu'à concurrence des sommes auxquelles les protestataires avaient été taxés.

Ce fut en cette circonstance que Charles Morand, mandataire de Léonor-Antoine de Saint-Simon fit, le 2 novembre 1673, la déclaration des bois appartenant au marquis de Courtomer.

« Dans la paroisse de Courtomer, écrit-il, le seigneur marquis possède 70 arpents de bois de moyenne taille (1), en la plus grande part qui n'a jamais été coupée, qui a été plantée de main d'homme, de commencement et semence desquels il est encore mémoire et dont on peut faire le rapport par les anciens du pays qui l'ont vu planter et semer, du compris desquels 70 arpents, il y en a 20 arpents ou environ qui ne portent grosseur que de bois taillis, quoiqu'il n'ait jamais été coupé. Et du même compris des 70 arpents sont aussi dix arpents de bois taillis payant dîmes (2), parmi lesquels il y en a 4 arpents qui ne produisent rien que du mort bois, comme housseaux et autres bois semblables, et la plupart est en places vides, vaines et vagues.

« Dans la paroisse de Saint-Lomer, le dit sieur marquis possède un autre bois taillis, nommé le bois de la Godardière, contenant

(1) Il s'agit des bois d'Ecuennes, dont les principales coupes portaient les noms du Bois-Mallet, de la Sablonnière et des Bois-Martelet. C'est dans ces taillis que se trouve le célèbre *Chêne-au-Loup*, qui ne mesure pas moins de 5^m50 de tour et se voit presque en bordure du chemin de Courtomer au Plantis.

(2) A ce moment il y avait procès entre le seigneur de Courtomer et l'abbaye de Saint-Martin de Sées, décimatrice de Courtomer, pour la dime des bois d'Ecuennes et du Breuil. Le 27 novembre 1674, les religieux obtinrent gain de cause au bailliage d'Essai. Léonor-Antoine de Saint-Simon fit appel à la Cour de Parlement, mais, sans attendre le jugement, il consentit une transaction par laquelle il se reconnaissait redevable, pour le passé, de la dime de 400 cordes de petit bois réduit en charbon, de 62 cordes de grand bois de chauffage et de 50.000 lattes.

12 arpents ou environ, qui est parsemé de quelques arbres de grosseur assez considérable, qui fait juger que ce sont d'anciens baliveaux qui ont été laissés quand on a coupé le dessous et le bois taillis, et qui sont à la succession des années parvenus à la grosseur qu'ils portent à présent, et est le dit bois sujet à dîme que les curés des deux paroisses (1) en ont toujours exigé de toute ancienneté dont la preuve est facile à faire par leurs acquêts (2).

« Dans la même paroisse de Courtomer, le dit sieur marquis possède deux troches de bois qui sont à la vue du château du dit lieu de Courtomer et qui ont été apparemment plantés et élevés pour la décoration de la maison, de laquelle elles ne sont séparées que par la prairie du dit lieu de Courtomer, qui règne jusques au pied du jardin ; l'un se nomme *le bois de la Chienne*, qui contient six arpents ou environ, et l'autre se nomme *la Garenne du Breuil* et contient un arpent ou environ, et sont tous les deux plantés de bois de haute futaie.

« Le dit sieur possède encore dans la paroisse de Saint-Vandrille 80 arpents de bois taillis qui ont été mis en coupe il y a trois ans ou environ par ordonnance de justice et dont la coupe a été adjudgée par Messieurs les officiers de la maîtrise particulière du siège d'Essai, dont le 13^e vient d'être payé et n'en reste plus à présent à couper que le nombre de 20 arpents ou environ, desquels le tiers et danger a été payé, comme du reste à quoi Monsieur le Grand-Maitre et Nosseigneurs du Conseil d'Etat du Roy auront égard, s'il leur plaît, en procédant aux taxes s'il plaît au Roi de lever des taxes pour l'amortissement du tiers et danger (3).

« Dans la même paroisse de Saint-Vandrille et en celle de Fay, qui est adjacente, le dit sieur de Courtomer possède deux portions de bois taillis, l'une nommée *la Vente-Chasle*, l'autre nommée *la Vieille-Chaise*, qui sont des bois sujets à dîmes et qui n'ont jamais payé de tiers et danger, mais bien la dîme aux curés.

« Dans la paroisse de Trémont, sous le fief du Mariage, le dit sieur possède 3 arpents de terre plantés en bois, âgés de 30 ans ou environ, qui n'a jamais été coupé et de la naissance et semence

(1) Courtomer et Tellières.

(2) Le marquis de Courtomer eut un procès avec le curé de Saint-Lomer qui prétendait percevoir la dîme des bois de la Godardière, mais ce dernier y renonça par acte du 5 décembre 1681.

Les bruyères de la Godardière contenaient une trentaine d'arpents, mais en 1783, on en défricha environ 24 arpents : 16 sur Saint-Lômer et 8 sur Tellières. Une maison de garde a été construite en 1804 sur l'emplacement.

(3) Le plus grand des bois de Saint-Vandrille (55 arpents), successivement appelé les Challenges et le Parc-Clos, vit ses coupes saisies en 1553 et 1563, le droit de tiers et danger n'ayant pas été acquitté. En 1649, la coupe fut vendue à Samson Bréval, maître des grosses forges de Champ-secret, et en 1670 à Jacques de Brossard, écuyer, sieur de Saint-Clair, propriétaire de la verrerie de Ferrières, demeurant à Saint-Vandrille.

desquels il est facile de faire la preuve parce que son commencement n'excède point la mémoire des hommes.

En l'année 1790, le marquis de Courtomer fit commencer le défrichement des bruyères de Saint-Vandrille, qui comprenaient environ 40 arpents. Elles étaient bornées par les Longs-Près de la ferme de Saint-Vandrille, le chemin du Gué-Barbot à la Chesnaye, le chemin de la Chesnaye aux gués et planche de Saint-Vandrille et l'étang du Carabinier. Les douze premiers arpents, défrichés à raison de 60 livres l'un, furent ensemencés la même année et produisirent 1.470 gerbes de seigle, dont la valeur était de 460 livres, et encore on estimait que les gelées de juin avaient fait perdre au moins 50 boisseaux. L'année suivante, deux autres arpents, nouvellement défrichés, donnèrent 36 boisseaux.

PÊCHERIES (1)

1^o *Étang du Gué-Barbot*, aussi appelé *Grand Étang de Saint-Vandrille*.

Cet étang, d'une contenance de 16 arpents 50 perches, appartenait de temps immémorial aux seigneurs de Saint-Vandrille et la dîme de la pêche en était perçue par le curé de cette paroisse, comme on le voit dans une sentence rendue au bailliage d'Essai le 12 mai 1568, à la requête de François des Moutis, curé de Saint-Vandrille, à l'encontre de Christophe de Trousseauville, tuteur de Marie de la Vove, dame de Saint-Vandrille. Au ^{xviii}^e siècle la pêche de l'étang du Gué-Barbot se faisait environ tous les trois ans et son produit, en espèces, variait entre 1.000 et 1.500 livres. En 1748, on y trouva 2.267 carpes, 319 livres de brochets, perches et tanches, 71 anguilles, 80 mères-carpes. Le tout fut vendu 1.491 livres 13 sols. Pour le repeupler, on y mit 2.275 de peuple et 400 tanches, tirés du petit étang du Carabinier, des mares de Breuil, de la Chienne et de la Godardière, 2 paniers de *bordailles* et 20 mères-carpes.

(1) Le marquis de Courtomer avait droit de pêche dans les rivières faisant tourner ses moulins.

L'étang du Gué-Barbot fut desséché en 1783, converti en prairie et réuni, pour la location, d'abord au moulin et ensuite à la grande ferme de Saint-Vandrille.

2^e Etang du Carabinier, ou Petit Etang de Saint-Vandrille.

La pêche de cette pièce d'eau était d'un faible rapport ; en 1787 la vente des poissons atteignit seulement la somme de 134 livres 7 sols pour tomber en 1784 à 5 carpes, 15 tanches, 9 brochetons, et en 1792 à 7 brochets et 4 tanches.

3^e Etang d'Ecuennes.

Placé aux limites des paroisses de Saint-Lomer et du Plantis et contenant 5 arpents, le produit de sa pêche flottait entre 150 à 360 livres en argent.

4^e Fossés du Château de Courtomer.

Leurs pêches produisirent en argent : 277 livres en 1741 et 26 livres en 1767.

FOIRES ET MARCHÉS

Nous avons vu dans l'aveu rendu le 1^{er} octobre 1467 par Guillaume Le Beauvoisien, que le baron de Courtomer avait droit, de toute ancienneté, à une foire « le jour Monsieur Saint-Hilaire », et que par lettres de février 1588, Artus Simon avait obtenu l'autorisation d'établir une nouvelle foire, le jour sainte Anne (26 juillet), et un marché tous les vendredis. C'est en cette dernière année, qu'aux frais du baron de Courtomer, furent construites deux halles, l'une réservée aux céréales, et l'autre, la plus petite, à la boucherie. Quelques boutiques furent aménagées plus tard sous les halles et louées à différents marchands.

Au mois de février 1696, un édit du Roi confirma les droits de foires et marchés aux seigneurs qui en étaient déjà pourvus, à la condition qu'ils paieraient au Trésor une année de revenu. De ce chef, le marquis de Courtomer fut taxé à 800 livres, ce qui montre qu'à cette époque le marché et les foires

de Courtomer étaient importants. En 1737, le revenu de la foire Saint-Hilaire était de 110 livres. L'on payait 5 sols par cheval, 4 sols par bœuf, vache et porc. Mais ces droits furent considérablement abaissés par la déclaration royale du 12 mars 1752 : le cheval ne paya plus que 16 deniers ; le bœuf, la vache et le porc six deniers et le mouton deux deniers. Cette mesure réduisit le revenu de la coutume à 61 l. en 1757, 52 l. en 1765, 33 l. en 1765, 22 l. en 1766, pour tomber à 13 l. 10 sols de 1784 à 1786.

A partir de 1787, la coutume des foires Saint-Hilaire et Sainte-Anne et celle du marché furent louées 200 livres à André Morière.

Outre ce prix, le fermier devait battre le tambour à toute réquisition du seigneur, entretenir les halles en bon état, et exonérer de tous droits de coutume non seulement le bailleur mais encore ses domestiques domiciliés au château.

Dans sa délibération du 17 février 1793, l'administration municipale forma le projet de profiter de la loi du 7 mars 1790, qui accordait aux communes le droit d'exproprier les halles construites dans leur enceinte, sauf à en verser le prix aux propriétaires. Saint-Simon, pressenti par la commune, fit répondre à cette dernière le 19 novembre par Jacques Poirier, son mandataire, qu'il était prêt à céder les deux halles avec le fond sur lequel elles étaient construites. L'administration, nous ne savons pour quelles raisons, ne donna pas suite à son dessein, car nous voyons le marquis relouer les halles pour 4 ans, à compter du 1^{er} janvier 1797, à André Morière, moyennant 500 livres, plus les impôts et les réparations.

Les halles de Courtomer ont été démolies en 1894.

DROIT DE MASSACRE

Ce droit consistait dans le prélèvement, au profit du seigneur de Courtomer, des langues de tous les animaux abattus le vendredi qui précédait le carnaval. En 1750, le cuisinier du château reçut six langues de bœuf et douze langues de porc ; en 1758, 24 langues. Mais, presque toujours, les unes comme les autres étaient vendues au public à raison d'un prix moyen

de 12 sols pour une langue de bœuf et de 8 sols pour une langue de porc. De 1739 à 1746 le produit de cette vente s'élevait à environ 4 livres 10 sols pour ariver en 1784 à 16 livres 10 sols.

NOTARIAT DE COURTOMER (1)

Par un édit du mois de juillet 1617, le Roi supprima les tabellions établis en Normandie et les remplaça par des notaires garde-notes ; puis par un autre édit de juin 1685 il retira ces offices de la ferme générale des domaines et en détermina le nombre par un troisième édit du mois de mai 1686.

En 1688, Saint-Simon acheta l'office de notaire royal de Courtomer et en fit pourvoir successivement plusieurs personnes tout en s'en réservant, bien entendu, la propriété.

Locataires :

I. Philippe *Havard*, sieur des Boulets, né à Saint-Lomer le 14 juillet 1654, époux de Marie Portier, fut nommé notaire royal à Courtomer par lettres patentes du 31 mai 1688. Voici le texte de ses provisions :

Louis, par la grâce de Dieu, Roy de France et de Navarre.

Scavoir faisons que pour le bon et louable rapport qui nous a esté fait de la personne de nostre Maistre Philippe Havard et de ses sens, sufisance, loiauté, prudhomie et expérience au faict de pratique, pour ces causes nous luy avons donné et octroyé, donnons et octroyons par ces présentes l'office de notaire garde-notte héréditaire pour résider à Aulnou (2), comme chef-lieu, ou à Neuville, Monrond, Courtomer ou Saint-Lomer, Trémond, Saint-Vandril, Mesnil-Guion, Tellières, Fay, Ferrière, Le Plantis, Saint-Aignan-sur-Sarthe (3), qui sont les paroisses y enexées et employés

(1) Plusieurs volumes de minutes des notariats de l'Orne sont conservés aux Archives Nationales : Essai (1625 à 1657) ; Mêle-sur-Sarthe (1600 à 1605) ; Mortagne (1539 à 1592) ; Sainte-Gauburge (1561) ; Ventes-de-Bourse (1620 à 1636) ; Vimoutiers (1576 à 1577).

(2) Aunou-sur-Orne, canton de Sées.

(3) Le notariat de Sainte-Scolasse comprenait les paroisses de Sainte-Scolasse, Bures, Montchevreil et le Chalenge, et le notariat de Gasprée, les paroisses de Gasprée et de Saint-Germain-le-Vieux, plus, en partie seu-

dans le roole des modifications qui en a esté aresté, en nostre conseil, le huitiesme février mil six cent quatre vingt sept, et conformément à ic luy et à la quittance definance ci-attachée avec les dits, soubz le contresel de nostre chancellerie, lequel office auroit esté levé de nos revenus et casuels par M^{re} Claude-Antoine de Saint-Simon qui ne désirant s'en faire pourvoir s'en seroit vollontairement demis au profit du dit Havard. »

Le 15 février 1697, le marquis et son locataire, cédèrent à Germain Lefèvre et Pierre Lefrou, notaires à Sées, les trois paroisses d'Aunou, Neuville et Montrond, à cause de leur éloignement de Courtomer, et ce moyennant le prix de 800 livres, avec jouissance de la Saint-Jean 1697. Un arrêt du Conseil d'Etat, en date du 18 juin de la même année, vint autoriser cette aliénation.

Philippe Havard fut inhumé dans l'église de Saint-Lomer, le 9 mai 1728, laissant une fille unique : Madeleine Havard, propriétaire de la terre de la Gravelle et en partie de celle de Vaumorin, laquelle avait épousé, par contrat du 18 novembre 1717, Jacques Renoust, officier brigadier à la Monnaie, gendarmerie et maréchaussée de France, originaire de Saint-Lomer. M^{lle} Havard mourut sans postérité, en l'année 1753.

II. François-René *Dupont* devint locataire du notariat de Courtomer par bail du 15 avril 1716, mais il ne fut réellement pourvu de l'office que par lettres royales du 9 août 1719.

Il était fils de René Dupont, sieur de Cernay, archer, et de Gratienne Havard (de la Gravelle). Il laissa une fille unique : Philippe-Louise Dupont, qui épousa par contrat du 22 janvier 1744 Louis Blanchon, sieur des Coutures à Fay, frère de Jean-François, curé de cette paroisse.

III. Jacques *Renoust*, locataire du notariat par acte du 19 Avril 1737, moyennant le prix de 400 livres, ne put tout

lement, celles de Saint-Léonard, Sainte-Colombe-la-Petite et la Mussoire, en un mot tout le territoire ressortissant du bailliage de Conches ; l'autre partie de ces derniers relevait du notariat du Merlerault.

Quant à la paroisse de Ferrières-la-Verrerie, elle dépendait en partie du bailliage d'Essai et en partie de celui de Moulins-la-Marche. Cette situation donnait souvent lieu à des difficultés entre les notaires, d'autant plus que Ferrières, qui figurait déjà en entier sur les lettres de provision du notaire de Courtomer, avait encore été porté en entier sur celles du notariat de Moulins, créé seulement au mois de mai 1702.

d'abord se faire pourvoir officiellement de l'office, et en voici la raison. Le marquis faisait toujours signer à ses locataires un acte dans lequel ils reconnaissaient que le notariat était sa propriété et s'engageaient même à lui remettre une procuration *ad resignandum* « toutes fois et quantes ». Mais, cette restriction ne fut pas reconnue en 1737 par la Chancellerie et le notariat de Courtomer retomba aux parties casuelles, ce qui obligea Guy-Antoine de Saint-Simon à lever l'office une seconde fois. Il en reçut les provisions du Roi le 7 février 1738 : mais comme à son décès, survenu la même année, il ne laissait pas d'enfants majeurs, le bail consenti à Renoust se trouva considéré comme non avenu. La famille de Courtomer choisit alors Jean Collet, intendant du marquisat pour être pourvu *pendant sa vie* de la propriété du notariat de Courtomer, mais, à la date du 15 août 1740, ce dernier donnait à bail le dit office au même Renoust moyennant le prix annuel de 150 livres.

IV. Jean Collet régit lui-même le notariat de Courtomer, dont il était le propriétaire viager, à compter de l'année 1747, moment où Jacques Renoust cessa ses fonctions, et obtint en 1748 le tabellionage de Gasprée, qu'il fit aussitôt ériger en notariat royal.

Il descendait de René Collet, avocat au siège présidial d'Alençon, lequel avait été pourvu par le Roi, le 23 novembre 1672, de deux offices de greffier du bureau des finances de la Généralité d'Alençon et d'un office de maître-clerc du greffe du dit bureau en remplacement de Thomas Duval. Le notaire de Courtomer avait quatre frères, dont entr'autres : René, prêtre, curé de Saint-Patrice-du-Désert le 16 juin 1739, mort en 1773, et Charles, de la paroisse des Ventes-de-Bourse, père de Jean-René Collet, curé de Trémont. — Jean Collet mourut à l'âge de 75 ans, le 22 juillet 1776, laissant à ses héritiers une petite fortune foncière comprenant notamment les fermes du Hamel et de la Vignonnaire en Courtomer. Quatre fils et une fille étaient nés de son mariage avec Madeleine Loyssel :

A) Jean-René Collet du Hamel, dont il sera parlé ci-après :

B) Guy-Antoine, bachelier en droit, contrôleur au bureau de Carrouges : il démissionna en 1771, vint aider son père dans

ses différentes charges, devint receveur des domaines du Roi et enfin intendant du marquisat. Il cessa d'exercer ce dernier emploi en 1783 et fut maire de Courtomer du 16 décembre 1792 au 11 août 1793. Il mourut à Nonant le 6 décembre 1794, chez sa fille unique, Marie-Victoire, mariée en 1794 à Jean-François-Frédéric Le François de la Couture, chirurgien.

c) Gabriel Collet, sieur de la Vignonnaire, qui semble avoir épousé une demoiselle Rouillon, d'Alençon ;

d) Marie-Louise Collet, baptisée à Courtomer le 11 janvier 1748.

V. Jean *Serrey* devint notaire de Courtomer et de Gasprée après son mariage contracté le 21 mai 1765 avec la dite Marie-Louise Collet, fille de son prédécesseur, et mourut en 1769 laissant deux filles, qui partagèrent ses biens consistant en une petite métairie située à la Pitoudière et en un bois-taillis près la Sablonnière, au Plantis.

VI. Jean-René *Collet du Hamel*, fils de Jean Collet et beau-frère de Jean Serrey, était gendarme de la Reine quand il épousa, par contrat du 9 janvier 1766, Charlotte Legrand, fille de Pierre, commandant la maréchaussée de Saint-Pierre-le-Moutier en Nivernais. Comme il était bachelier en droit, il se fit agréer comme avocat d'abord au Parlement de Paris, puis en la vicomté d'Essay, et habita le château de Montchevrel en qualité de mandataire de Pierre Oursin, écuyer, seigneur de Divoville, patron de Montchevrel, Bures et autres lieux, receveur des finances de la Généralité de Rouen. Au mois de novembre 1769, Collet du Hamel obtint la location des notariats de Courtomer et de Gasprée ; il conserva le premier de ces offices jusqu'au décès de son père et devint alors notaire à Sées, tout en gardant le notariat de Gasprée, qui était un bien patrimonial.

VII. Jacques-Michel *Billiard*.

Le 20 mars 1776, le marquis de Courtomer avait vendu le notariat établi dans cette paroisse à Jean-Michel Billiard, huissier au bailliage d'Evreux, pour en jouir seulement après

le décès de Jean Collet, usufruitier. Le prix de l'étude était de 14.000 livres, payables en partie à la réception des lettres de provision et le surplus en quatre annuités. Après la signature de cette convention, Billiard allait se fixer à Bures, en qualité de feudiste, mais quand, quatre mois plus tard, survint le décès de Jean Collet, il ne put effectuer le premier versement convenu, de sorte que le contrat de vente fut résilié le 31 octobre 1776 et remplacé par un bail de neuf ans, moyennant 700 livres de location, plus la gratuité habituelle pour tous les actes concernant le château de Courtomer, sauf les droits de contrôle, le papier et le parchemin. La location fut réduite à 600 livres à partir de 1786 et enfin à 250 livres quand l'Assemblée Nationale eut, en septembre 1791, supprimé une partie d'exercice.

APPENDICE

Par jugement sur surenchère rendu par le tribunal civil d'Alençon, le 22 octobre 1903, la terre de Courtomer et les Bois d'Ecuennes, formant un total de 370 hectares, sont passés de la famille de Turenne d'Aynac à Louis-Marie Durand, banquier à Segré (Maine-et-Loire), lequel les a revendus, le 24 mai 1905, à M. le Vicomte de Brimont.

La famille Ruinart de Brimont appartient à l'ancienne noblesse du Dauphiné, où elle a donné plusieurs chevaliers de Malte (1). Une branche cadette s'établit au ^{xiii}^e siècle en Champagne ; elle y occupa des charges importantes. En 1359, un Ruinart fut envoyé en députation par les Rémois près d'Edouard III, Roi d'Angleterre, et au ^{xvii}^e siècle, le savant bénédictin Ruinart s'illustra comme collaborateur de Mabillon.

Claude Ruinart, seigneur de Brimont, conseiller secrétaire du Roi Louis XV et contrôleur des guerres en 1760, épousa Hélène Tronson du Coudray, sœur du défenseur de la Reine Marie-Antoinette.

(1) *Ruinart de Brimont* : d'azur, au chevron d'or, accompagné de 2 étoiles d'argent et en pointe d'un cœur du même, au chef d'or, chargé d'une rose de gueules. Supports : 2 lions ; l'écu timbré d'une couronne de vicomte. Devise : *Deo-Fide-Patria*.

Leur fils, François-Irénée, vicomte de Brimont, gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi, maire de Reims lors du sacre de Charles X, puis député de la Marne, fut marié à M^{lle} O'Garvey, d'une noble famille irlandaise venue en France avec Jacques II.

L'aîné de leurs fils, Thierry, vicomte de Brimont, devint l'époux en 1813 d'Appolline Turgot, petite-fille de François Turgot, gouverneur de la Guyane, frère de la duchesse de Bauvilliers-Saint-Aignan, et d'Anne-Robert Turgot, ministre d'Etat et contrôleur général des finances sous Louis XVI.

De cette union est sorti Sosthènes, vicomte de Brimont, qui de son mariage avec Henriette de Bengy, a laissé Marie-Thierry-Camille, vicomte de Brimont, propriétaire actuel du château de Courtomer, né à Bourges le 24 août 1854.

M. le Vicomte de Brimont a fait paraître successivement plusieurs ouvrages très estimés sur le Berry :

— *Saint-Ursin, son apostolat et son culte*. Bourges, 1881.

— *Les Seigneurs de Jussy et de Quincampoix*. Bourges, 1887.

— *M. de Puysegur et l'Eglise de Bourges pendant la Révolution*. Bourges, 1897. Ouvrage couronné par l'Académie française (prix Bordin).

— *Le xvi^e siècle et les Guerres religieuses du Berry*. Bourges, 1905, 2 volumes in-8°. Couronné par l'Académie française (prix Théroutanne).

— *L'Eglise primatiale de Bourges et ses cryptes*, 1906.

M. le vicomte de Brimont a épousé à Orléans, le 7 juin 1882, Marie-Thérèse, fille de Othon, baron de Fingerlin-Bischingen, ancien officier de cavalerie au service de l'Autriche, et de Léonie de Laage de Bellefaye.

De ce mariage sont issus :

1^o Marie-Joseph-Pierre-Thierry de Brimont, né à Orléans, le 27 février 1883 ;

2^e Marie-Josèphe-Anne-Solange-Henriette de Brimont, née à Orléans le 3 avril 1885, mariée au château d'Aunay-les-Bois (Orne), le 5 octobre 1904, à Albert, comte de Pelet-Chimancourt (1), lieutenant au 6^e régiment de hussards.

(A suivre).

CH. VÈREL.

(1) *De Pelet de Chimancourt* : d'azur, à une fleur de lys d'or.

BIOGRAPHIE

Auguste LE RAT

Instituteur à Nouméa, Explorateur-Naturaliste
de la Nouvelle-Calédonie

Par M. l'Abbé LETACQ

AUGUSTE-JOSEPH LE RAT naquit à Lonray le 16 Janvier 1872.

Son instruction commença dans le jardin et le parc du château, qui furent durant plusieurs années confiés aux soins intelligents de son père, et où il fit ses premiers pas. Tout jeune encore il portait son attention sur les belles fleurs, qui ornent les serres et les jardins, et sur les arbres séculaires, qui font du parc un des plus intéressants du pays.

M. Le Rat père, jardinier au château de Lonray jusqu'en 1881 et depuis lors à l'Asile départemental de l'Orne, développa chez son fils le goût de l'Histoire naturelle par ses leçons et son exemple. Il s'occupait, en effet, avec beaucoup de zèle de Botanique et d'Entomologie ; dans les loisirs que lui laissaient ses devoirs professionnels, il avait trouvé le temps de former un bel herbier et de réunir une importante collection d'insectes, entre autres de papillons. A Lonray, le sol varié, le voisinage des bois de Chaumont et de la forêt d'Ecouvres favorisent beaucoup ces recherches.

Entré le 1^{er} octobre 1888 à l'École normale d'Alençon, Auguste Le Rat en sortait au mois de juillet 1891 muni de

son brevet supérieur et le 7 septembre suivant recevait sa nomination d'instituteur stagiaire à Rémalard. Là il s'adonna à l'étude de la flore en lui consacrant tous ses jours de congé. La vallée de l'Huisne, les bois de Voré, les côteaux formés par les sables du Perche superposés à la craie de Rouen, lui offrirent nombre d'espèces intéressantes; il commença son herbier.

Après son service militaire (1893-1894) il fut nommé à Alençon (École Notre-Dame), toujours en qualité d'instituteur stagiaire, et prit possession de son poste le 1^{er} octobre 1894. Peu après il épousait M^{lle} Louise Duplain, d'Alençon, à laquelle il ne tarda pas à faire partager ses goûts pour l'étude des plantes; c'était un véritable ménage botanique.

Lors du séjour de Le Rat à Alençon, nous fîmes ensemble autour de la ville un certain nombre d'herborisations, qui me permirent d'apprécier non seulement ses connaissances en botanique et son érudition variée, mais aussi sa droiture et son obligeance, et de goûter sa conversation pleine d'intérêt; c'était un des plus agréables compagnons d'excursion que j'aie rencontrés. Je me réjouissais déjà de posséder cette nouvelle recrue pour l'étude de nos richesses végétales, quand, au mois de septembre 1899, il vint m'annoncer son projet de départ pour Nouméa. Il sollicitait une place d'instituteur, qui, en assurant son pain quotidien, lui laisserait du temps libre pour étudier l'Histoire naturelle de la Nouvelle-Calédonie. La pensée de visiter une région lointaine encore inexplorée, de faire connaissance avec la végétation tropicale, de récolter des espèces nouvelles excitait son zèle et enflammait son ardeur; il n'avait d'autre ambition que celle d'enrichir la science.

M^{me} Louise Le Rat partageait son enthousiasme et elle a prouvé par des recherches faites dans les conditions les plus difficiles que cet enthousiasme n'était pas plus factice que celui de son mari.

Nommé instituteur à Nouméa le 1^{er} janvier 1900, Le Rat ne tarda pas à rejoindre son poste et « prit tout de suite contact avec cette faune et cette flore calédoniennes si particulières », qui avaient déjà séduit deux de nos compatriotes, Labillardière et Deplanche.

Dès la fin du XVIII^e siècle, notre illustre Labillardière, qui accompagna d'Entrecasteaux dans son voyage à la recherche de la Pérouse, réunit sur la végétation de la Nouvelle-Calédonie des matériaux suffisants pour publier un mémoire très important (1).

A une époque plus rapprochée, Deplanche, d'Argentan, chirurgien de marine, étudia l'Histoire naturelle de notre colonie pendant un séjour de près de dix années, et recueillit de belles collections ethnographiques, qui sont aujourd'hui l'une des richesses des Musées de Caen et d'Alençon (2).

Le Rat, quoique dans une situation beaucoup plus modeste, réduit à son traitement d'instituteur, n'ayant obtenu du Ministère des Colonies que de maigres subsides et à de rares intervalles, ne pouvant disposer que du temps des vacances, est arrivé à des résultats très importants au point de vue scientifique, et son nom figure honorablement à côté de celui de ses devanciers.

(1) Cfr. *Discours prononcés par MM. Flourens et Auguste de Saint-Hilaire aux funérailles de M. Labillardière*, Paris, Didot, in-4°, 6 p.; — P. FLOURENS, *Eloge de J.-J. de Labillardière*, dans la seconde série des *Éloges Historiques*, lus aux séances de l'Académie des Sciences, Paris, Garnier, 1857, in-8°, p. 207-224.

L'ouvrage de Labillardière a pour titre : *Sertum austro-caledonium*, Parisiis. Ex typographiâ Domini Huzard, 1824, in-8°. Pars prior, 39 p. et 30 Pl.; pars posterior sive ultima, p. 41-83, et 39 Pl.

L'auteur donne la description et la figure de 141 plantes, dont 14 fougères. Voici le début de la préface : « Nova Caledonia sive Caledonia australis, montosa prœlongaque insula, a Novâ Hollandiâ Orientem versus leucis trecentis disjuncta, Botanicis forsan gratum aliquid acceptumque ostendet. Tribus ibi septimanis immoratus, viribus commissus sum omnibus ut vegetabilia quam potui accurate servarem. Non absque periculo fuit in feræ gentis incolæ sylvas penetrare, ut in itinere sub titulo « *Voyage à la recherche de la Pérouse*, p. 183-248, t. 2, in-4°, enarravi. »

(2) M. LETELLIER. *Sur le don fait au Musée d'Alençon, par M. Deplanche, d'Argentan, chirurgien de la marine, d'objets divers à l'usage des naturels des Îles Marquises, des Nouvelles-Hébrides, de la Nouvelle-Calédonie, et de la Guyane*. Le Nouvelliste Alençonnais, n° du 6 juillet 1861; — REY et BERGER, *Répertoire bibliographique des travaux des médecins et des pharmaciens de la marine navale*, Annales de médecine navale, t. XXI, p. 193; — E. VIEILLARD. *Notice sur la vie et les travaux d'Emile Deplanche*, B. S. L. N., 1875-76, p. 341-350; — E. DESLONCHAMPS, *Note sur la collection ethnographique du Musée de Caen*, B. S. L. N., 1880-81, p. 62; — A.-L. LETACQ. *Deplanche, d'Argentan, sa vie, ses travaux scientifiques*. Annuaire d'Argentan pour 1889, p. LV-LIX.

Parmi les explorateurs scientifiques de la Nouvelle-Calédonie on pourrait encore citer un autre normand, Vieillard, originaire de Périers (Manche), qui fut le collaborateur de Deplanche et plus tard son biographe, Balansa et surtout le P. Montrouzier, religieux mariste.

A peine arrivé en Nouvelle-Calédonie, Le Rat explore les environs de Nouméa, visite les points les plus intéressants de cette région et commence à réunir des collections. Une lettre qu'il m'écrivit le 10 décembre 1900, va nous initier à sa vie d'instituteur et nous faire connaître les résultats obtenus par ses premières recherches malgré l'exiguité de son budget et le prix élevé des déplacements. « Depuis près d'une année que je suis en Calédonie, j'ai pensé bien des fois à vous donner de mes nouvelles, mais comme pour d'autres amis j'ai toujours été obligé de différer. Il faut dire qu'à l'École communale de Nouméa, ce n'est pas le travail qui manque. Contrairement à ce qu'on est en droit de penser, il y a beaucoup plus à faire qu'en France. A Alençon après mes trois heures de classe le matin et le soir j'étais libre ; ici, sous un climat assez sain, mais très chaud et plus épuisant, je fais la classe de 7 h. à 10 h. 1/2 et le soir de 1 h. à 3 h. 1/2. Ajoutez à cela une préparation journalière de la classe, et une correction de cahiers de 30 élèves, et vous verrez que ma journée est bien remplie. Bref, je n'ai que le jeudi soir et le dimanche pour me livrer à mon étude favorite, l'Histoire naturelle.

« J'ai déjà visité, autant que mes moyens me l'ont permis les environs de Nouméa à 20 kilomètres à la ronde. C'est peu, il est vrai, mais pour ce pays c'est beaucoup, car à peine sorti de Nouméa le voyageur se trouve dans la brousse, s'il s'écarte tant soit peu de l'unique route, qui part de cette ville et fait le tour de l'île en se continuant à partir de Bourail par un sentier de muletier.

« De plus toute promenade est très dispendieuse, la plus longue excursion que j'aie faite est celle de Païta, joli site au pied du mont Moa (1220 m. d'alt.) et situé à 29 kilomètres de Nouméa : coût 24 fr. de voiture et 15 fr. d'hôtel, dîner et coucher pour ma femme et pour moi. Il est donc bien difficile, du moins avec mes seules ressources, de faire des excursions un peu fructueuses dans la *chaîne centrale* où vallées, gorges et montagnes étalent une exubérante végétation tropicale, où chaque localité révèle aux naturalistes quelque nouveauté digne d'intérêt.

« Lorsque j'étais en France, je me disais à l'inspection de la carte de la colonie : de tel endroit à tel autre, il doit y avoir

15 à 20 kilomètres, et comme je suis bon marcheur, ce sera pour moi l'affaire d'un jour. Ma déduction faite à 6.000 lieues du pays était complètement fausse. Ici pour peu qu'on s'éloigne des sentiers muletiers ou canaques, on s'enfonce dans une brousse impénétrable de lantanas, de cassias, de lianes, qui ne cèdent que sous les coups redoublés du sabre d'abatis, et qui réduisent à faire comme on dit vulgairement 14 lieues en 15 jours ».

La lettre de Le Rat se continue par le récit de ses excursions aux environs de Nouméa. On voit que dès sa première année, malgré la difficulté d'explorer la région avec ses seules ressources il a visité un grand nombre de points, recueillant des coquilles, des minéraux, des plantes surtout, des Fougères si curieuses et si abondantes en Nouvelle-Calédonie, et commençant une collection des bois de l'île.

Cette lettre se termine ainsi : « Les vacances vont bientôt arriver (15 décembre) et je me propose de passer un mois à l'île des Pins, séjour exceptionnellement enchanteur, dit-on. Le climat est plus doux qu'à Nouméa, chose appréciable à cette époque de l'année (été austral) où le soleil vous darde sans pitié de ses rayons perpendiculaires.....

« Je ne vous dirai rien des Canaques, si ce n'est qu'ils n'ont plus le goût de la chaire humaine, du moins ceux des environs de Nouméa.....

« Quant à Nouméa, c'est une ville bien cosmopolite : on y rencontre des gens de toutes couleurs et de toutes races.....

« La vie y est chère et les traitements beaucoup plus élevés qu'en France sont juste proportionnés à la situation. Les 80 fr. de loyer, que je paie par mois, montrent bien ce qu'il en coûte pour vivre ici..... » (1).

Le Rat, comme on le voit, était obligé de limiter ses recherches scientifiques aux alentours de Nouméa. Il sollicita du gouvernement français un secours pour lui permettre un voyage à l'intérieur du pays, mais ne put tout d'abord l'obtenir.

Aux grandes vacances de 1902, il eut la bonne fortune de rencontrer le Dr Schlechter envoyé par le Musée de Berlin

(1) *Lettre à M. l'abbé Letacq sur l'Histoire naturelle de la Nouvelle-Calédonie. Journal d'Alençon*, n^{os} des 10, 17 et 26 janvier 1901.

pour étudier la flore canaque, particulièrement les plantes à caoutchouc et les orchidées. Il l'accompagna dans un certain nombre d'herborisations, se lia d'amitié avec lui, et resta toujours son correspondant très assidu.

Cependant le service des Missions au Ministère des Colonies se décida à lui donner une légère subvention ; elle permit à Le Rat de pousser plus loin ses explorations et d'expédier au Jardin colonial de Nogent-sur-Marne des Herbières de Phanérogames, des Cryptogames, des Insectes, des Coquilles, etc. Il était aussi en relations avec le Prince Roland Bonaparte, auquel il fit des envois importants.

« En 1906 il profite de ses vacances pour visiter l'Île des Pins avec M^{me} Louise Le Rat et parcourir la chaîne centrale jusqu'au col d'Amieu. »

L'année suivante du 5 au 12 février, M. et M^{me} Le Rat reprennent l'étude de la chaîne centrale, faisant un trajet de 130 kilomètres jusqu'à Coindé et Canala, « non sans avoir exploré méthodiquement le Pic des Sources, le mont Dzumac et les environs de la Foa » (1).

« En 1908 il visite encore une fois les environs de Nouméa, de la vallée de Caricouyé à Plum, et escalade à nouveau le mont Dzumac, tandis que M^{me} Louise Le Rat explorait l'Île des Pins.

« En 1909 pendant que son mari restait à Nouméa à remplir ses fonctions d'instituteur, cette dernière accompagnée seulement de quatre porteurs canaques, s'enfonça dans la brousse, fit l'ascension de la Dent de Saint-Vincent, et par Farino gagna le plateau de Dogny, le village de la Sarraméa et atteignit la Table Unio, l'objectif que son mari s'était fixé dès leur arrivée en Nouvelle-Calédonie.

« A la suite de cette exploration, le Muséum voulut témoigner à M. et M^{me} Le Rat sa reconnaissance pour le don des collections qu'ils avaient si courageusement recueillies. »

« Par une aimable attention, ils furent tous les deux en même temps, nommés correspondants du Muséum le 10 février 1910 ; peu de temps auparavant Le Rat avait reçu les palmes académiques.

(1) M^{me} Le Rat a écrit le récit de cette exploration.

« Enfin en 1910, grâce à une subvention, peu avant de venir prendre en France un repos bien mérité. Le Rat dépassa les limites des régions explorées l'année précédente par sa femme et visita successivement Panié, Hienghène et Poininié dans l'arrondissement de Touho : en dix ans, profitant seulement de ses vacances, il avait parcouru presque toute la Nouvelle-Calédonie, sauf les massifs miniers du Nord et du Nord-Ouest.

« Malheureusement il n'a pu réaliser un autre désir qui lui était bien cher : explorer les Nouvelles-Hébrides. A force de démarches il avait obtenu le passage sur le navire de guerre stationnant dans ces régions, mais au dernier moment on s'y opposa parce que ses moyens ne lui permettaient pas de payer la table ! Voilà comment on a su reconnaître le dévouement à la Science d'un homme, qui a recueilli près de 5.000 échantillons de Phanérogames, plusieurs milliers de Cryptogames vasculaires, de Mousses et de Champignons, un grand nombre de Mollusques, de Crustacés, d'Insectes, voire même d'Oiseaux et de Minéraux, sans parler de très nombreuses graines expédiées au Jardin colonial de Nogent-sur-Marne(1). »

Le Rat revint en France au mois de juin 1910 plein de santé en apparence, mais quelques semaines après son retour à Alençon, il fut atteint de la poitrine et dès lors il ne fit plus que languir ; il s'éteignit le 23 octobre à l'âge de 38 ans.

**Liste des Publications, qui mentionnent les observations
de Le Rat**

INSECTES

E. FLEUTIAUX, *Coléoptères recueillis en Nouvelle-Calédonie : L'Agriculture pratique des pays chauds* (Bull. du Jardin colonial) 1904, n° 16, p. 502; — 1905, n° 24, p. 263; — 1906, n° 39, p. 512 et 519; — 1908, n° 60, p. 260; — 1908, n° 67, p. 338.

(1) Cette dernière page est extraite à peu près textuellement de la Notice publiée par M. Guillaumin, docteur ès-sciences, préparateur de Botanique au Muséum, sous le titre de : *Auguste Le Rat correspondant du Muséum* (1872-1910), Bulletin du Muséum d'Histoire naturelle, 1911. — Je dois aux obligeantes communications de M. Guillaumin la majeure partie des indications bibliographiques sur les travaux de Le Rat.

— *Contribution à la faune entomologique de la Nouvelle-Calédonie*, Bull. Soc. Entomol. de France, 1911, séance du 26 Avril, p. 161-165.

A. FAUVEL, *Faune analytique des Coléoptères de Nouvelle-Calédonie*. Revue d'Entomologie, 1903, p. 203; — 1904, 1905, etc.

PLANTES PHANÉROGAMES

Dr SCHLECHTER, *Beiträge zur Kenntnis der Flora von Neu-Calédonien*, (Engler, Botanische Jahrbücher xli. beiblatt, n° 92, p. 20. (Diagnoses d'espèces du musée de Berlin, nouvelles pour la Science, — contient en outre des plantes recueillies par Franc, Cribs, etc.

DUBAUD et VIGNIER, *Nouvelles notes sur les Araliacées Néo-Calédoniennes*, Agriculture pratique des pays chauds, 1908, 2^e semestre, p. 519.

A. GUILLAUMIN. *Plantes recueillies par M. et M^{me} Le Rat, de 1900 à 1910*. Bulletin du Muséum, n° de juin, novembre, décembre 1911, janvier et février 1912. (Collection de l'Herbier du Muséum).

FOUGÈRES

ROSENSTOCK. *Filices novæ annis 1909-1910 a Franc et Le Rat in Nova Caledonia lectæ*. Repertorium specierum novarum regni vegetalis, ix, p. 71. (Contient les nouveautés de l'Herbier Roland Bonaparte).

JEANPERT, *Fougères recueillies par M. et M^{me} Le Rat de 1900 à 1910*. Bulletin du Muséum, décembre 1911. (Enumération avec descriptions des variétés nouvelles des Fougères de l'Herbier du Muséum).

MUSCINÉES

V.-F. BROTHERUS. *Contribution à la flore bryologique de la Nouvelle-Calédonie*, Öfversigt af Finska Vetenskaps-Societätens Forhandlingar, XLVIII, 1905-1906, n° 15. (Brochure de 26 p. avec 1 pl). — *Seconde Contribution à la flore de la Nouvelle-Calédonie* II. Ibid. LI, 1908-09. Afd. A. n° 17. (Brochure de 31 p).

STEPHANI, *Hépatiques de la Nouvelle-Calédonie et du Tonkin*. Revue bryologique de M. Husnot, Cahan (Orne). xxxv^e année, p. 28.

Général PARIS. *Florule bryologique et hépaticologique de l'Île des Pins*. Ibid, xxxvii, p. 34.

— *Hépatiques de la Nouvelle-Calédonie*. Ibid, id. p. 128. — Ces deux notes du Général Paris sont de simples listes; les espèces nouvelles seront décrites, les Mousses par Brotherus (2^e fascicule) et les Hépatiques par Stephani dans *Species Hepaticarum*.

LICHENS

D^r BOULY de LESDAIN. *Notes lichénologiques*; XII et XIII. Bull. Soc. Bot. de France, 1910, p. 236 et 460.

CHAMPIGNONS

N. PATOUILLARD. *Champignons de la Nouvelle-Calédonie*. L'Agriculture pratique des pays chauds. 1905, 2^e trimestre. p. 522. (Collection du Jardin Colonial).

— *Le Ratia*, nouveau genre de la série des *Cauloglossum*. Bull. Soc. mycologique de France. T. XXIII. 1^{er} fascicule. 1907, 3 p.

— *Champignons de la Nouvelle-Calédonie* (*Stereum campaniforme*, *Spongipellis stramineus*, *Crinipellis elatus*). Ibid. T. XXIV, 3^e fascicule, 1908, 4 p.

Il existe un genre *Le Ratia* (mousse). un assez grand nombre d'espèces qualifiées *Leratiana* ou *Lerati* et une espèce *Ludovicæ*, cette dernière dédiée à M^{me} Louise Le Rat. Enfin beaucoup de plantes recueillies par Le Rat et sa femme sont signalées de çà de là dans des monographies de genres ou de familles, *Légumineuses* par M. Harms, *Nominales* par M^{lle} Perkins, etc.

En outre de la *Notice* publiée par M. Guillaumin, je dois encore indiquer celle de M. Bertau, *Agriculture pratique des Pays chauds*, 2^e semestre 1911, p. 423, et M^{me} Oursel, *Nouvelle Biographie Normande*, 2^e suppl., Appendice, 1912.

BIBLIOGRAPHIE

Un Héros de la Grande-Armée. — JEAN-GASPARD HULOT DE COLLART, Officier supérieur d'Artillerie (1780-1854), par le Vicomte du MOTÉY, Lauréat de l'Institut. (Paris, Alph. Picard, 1911. — In-8° de 585 p.).

A l'heure actuelle, l'intérêt et la curiosité se portent volontiers vers les personnages, les mémoires, l'art, les souvenirs, les modes de la période impériale. On dit que les politiciens eux-mêmes orientent prudemment leur boussole vers ce pôle, dont le magnétisme s'imposerait à eux sans rencontrer de résistances excessives. Il ne viendra pourtant à l'idée de personne, que M. le Vicomte du Motey, en publiant ce nouvel ouvrage, ait voulu prendre part à ce mouvement.

Le lauréat du prix Marcellin Guérin, chercheur avisé, a découvert, en fouillant un sac volumineux de vieux papiers, une liasse de documents de tout premier intérêt sur la famille Hulot, originaire de Normandie, transportée dans les Ardennes et fixée particulièrement à Charleville.

« Le nom de Hulot, écrit M. du Motey, est inscrit sur l'Arc de Triomphe de l'Etoile ». Il fut porté simultanément par trois généraux distingués : le maréchal de camp d'artillerie, Jacques-Louis, baron Hulot, auteur de *Souvenirs Militaires* estimés ; le lieutenant général d'infanterie Etienne, également baron Hulot, dit de Mazerny, cousin du précédent ; enfin le général de cavalerie, Etienne-Constant Hulot, dit d'Osery, frère de la maréchale Moreau. Ce n'est d'aucun de ces trois que s'occupe M. du Motey, mais seulement du plus jeune frère du premier, de Jean-Gaspard Hulot, né en 1780, entré à l'école Polytechnique en 1796, capitaine d'artillerie en 1807, chef de bataillon en 1813, enfin, sur sa demande, en 1830, admis à la retraite avec le grade de lieutenant-colonel.

La précieuse trouvaille, mise en œuvre par M. du Motey, se compose d'un stock énorme de lettres et de notes de service,

observations personnelles, écrites sans préoccupation d'effet, au jour le jour, depuis la Révolution jusqu'au règne de Louis-Philippe.

En face de ces documents, deux méthodes s'offraient à l'auteur du livre. « Celle, écrit-il, très facile d'un recueil de documents, ou bien la tâche plus laborieuse d'une biographie. Nous avons préféré la dernière, qui classera ces documents, nous l'espérons, suivant le vœu de Taine, les demandant « abondants, caractéristiques et bien classés », et fera aussi avec plus de vérité, revivre l'homme et le soldat. Ce travail n'est le plus souvent d'ailleurs que le texte et le simple enchaînement des documents originaux ».

De 1805 à 1811, J.-Gaspard Hulot prend part active à la marche de la Grande Armée. Presque toujours attaché, en sa qualité d'ancien polytechnicien à la direction d'un parc d'artillerie, il suit l'Empereur en Autriche, en Prusse, en Dalmatie. Il opère en Espagne, en Portugal, où il est fait prisonnier et envoyé sur les pontons de la Corogne. Sa captivité lui fournit l'occasion de nous donner de poignants détails sur la façon dont nos amis de l'Entente cordiale traitaient les prisonniers français. Il dut sa délivrance en 1809, à son cousin, le colonel Etienne Hulot, lors de la conquête de la Galice, par le maréchal Soult.

A la déchéance de l'Empereur, au retour de l'île d'Elbe et dans la période des Cent-Jours, sa conscience de soldat et de patriote est mise à une douloureuse épreuve. Après 1815, il remplit avec un zèle scrupuleux diverses missions à Bourges, Douai, Cherbourg. Le voilà reprenant le service actif dans l'expédition d'Espagne en 1823, délégué à la Martinique comme directeur de l'artillerie de 1826 à 1830, rentrant enfin à ce moment en France, et prenant à Charleville, après la révolution de juillet, une retraite bien méritée.

M. du Motey nous dit la pensée inspiratrice du monument qu'il a élevé à la mémoire de Jean-Gaspard Hulot. « Les nombreuses et rudes expéditions auxquelles il prit part sans la moindre interruption, la noblesse et l'excessive modestie de son caractère, l'abus révoltant qu'il en fut fait, lors de la dispensation des récompenses, à l'issue de cette lutte de

géants, nous permettent de considérer ce travail comme un acte d'équitable et lointaine réparation ».

Ce noble but a été de beaucoup dépassé. Ce travail, écrit M. Gailly de Taurines, paraît être une sorte d'annuaire de toute une époque, où revivent des centaines de figures militaires, parents, camarades d'enfance et d'école, amis, chefs, compagnons d'armes. M. le Vicomte du Motey a pris au reste la peine de résumer en note la carrière de près de trois cents d'entre eux.

Il faut louer « la manière » de l'écrivain, qui, sous l'impression directe de textes abondants et divers, a su, à chaque moment, rattacher avec discrétion et justesse les faits particuliers aux événements généraux, faisant en somme moins une biographie, que l'histoire de la France pendant vingt années tragiques.

« Nous aurons fait œuvre utile aux Français de notre temps, ajoute M. du Motey, si le rayonnement de cette noble figure éveille la sympathie et force l'admiration ». Ce résultat est obtenu.

Naguère, on le lui a fait savoir d'Amérique, en un article très serré publié dans le *The American historical Review*, sous la signature de M. George Matthew Dutcher, que notre collègue et ami M. Le Roy-White a bien voulu traduire. En voici la conclusion : « Ce volume représente un travail consciencieux et digne d'éloge, ayant pour but de raconter la vie d'un officier digne et recommandable qui, comme des centaines d'autres, servit longtemps et fidèlement sans obtenir promotion ou renommée ».

Une telle citation prouve que, dans les deux mondes, il y a complet accord sur le mérite et l'intérêt de ce livre.

L'Abbé A. DESVAUX.

Voici la liste des Compte-rendus et Mentions bibliographiques d'« Un Héros de la Grande-Armée » :

La Dépêche des Ardennes, signé : Ch. Gailly de Taurines.

L'Indépendant de l'Orne, 10 Décembre 1911, signé : Ch. Gailly de Taurines, et 7 Janvier 1912, signé : Roger de Beauregard.

Journal d'Alençon, 14 Décembre 1911, signé : Gaston Delahaye et Louis Duval.

Avenir de Lot-et-Garonne, 19 Décembre 1911, signé : Ch. Gailly de Taurines.

La Croix de Paris, 19 Décembre 1911, anonyme.

Le Petit Patriote de Normandie et du Maine, 28 Décembre 1911, signé : Roger de Beauregard.

Soleil, 13 Janvier 1912, signé : R. de Rivasso, et 4 Avril 1912, signé : Oscar Havard.

Polybiblion, Février 1912, signé : Comte de Sérignan.

Bulletin de l'Union Bas-Normande et Percheronne, Janvier-Février 1912, signé : Baron Angot des Rotours.

Bulletin de l'Association des Chevaliers Pontificaux, Décembre 1911, Janvier 1912, signé : Gaston Bernos.

Le Mois Littéraire et Pittoresque, Février 1912, signé : X Z.

Journal des Débats, 24 Décembre 1911.

Le Temps, 26 Décembre 1911.

Bibliographie de la France, 22 Décembre 1911.

Mémorial de la Librairie Française, 28 Décembre 1911.

Télégramme Toulouse, 1^{er} Janvier 1912.

Le Figaro, 20 Janvier 1912, signé : Emmanuel Glaser.

Revue Historique, Mai 1912, signé : A. D.

Bibliographie de la France, Mai 1912.

Echo Littéraire du Boulevard, 15 Janvier 1912.

Annales Révolutionnaires, Mars 1912.

Bibliographie Nouvelle, Mars 1912.

Echo de Paris, 11 Janvier 1912.

Journal des Sciences militaires, 15 Janvier 1912.

Revue de l'Histoire moderne, Février 1912.

Revue de l'Agenais, Janvier-Février 1912, signé : Philippe Lauzun.

Revue étrangères :

Englisch Historical Review.

Historisches zeitschrift.

Litteraturblatt für Armée und Marine.

Litterarisches Rundschau.

Musée Belge.

The American Historical Review, Avril 1912, volume xvii, pp. 661 et 662, signé : George Matthew Dutcher.

FÊTES DE SAINT-EVROUL

A l'occasion de l'Inauguration
du Monument élevé à

Orderic Vital

27 Août 1912

PAR LA « SOCIÉTÉ HISTORIQUE
ET ARCHÉOLOGIQUE DE L'ORNE »

27 Août 1912

9 HEURES ET DEMIE RÉCEPTION AU CALVAIRE

par le Maire et la Municipalité de Saint-Evroul, la
« Société Historique de l'Orne », les Sociétés Savantes
de Normandie, de

S. E. le Cardinal AMETTE,
Archevêque de Paris
et de **LL. GG. MM. SS. les Evêques de Séez,
Evreux, Orléans et Saint-Flour**

PROCESSION DES RELIQUES
et Cortège Episcopal
escorté de toutes les Paroisses de la Région

10 HEURES, DEVANT L'ABBATIALE MESSE PONTIFICALE

avec le concours de la **Schola Cantorum de
l'Orne** et de la **Musique de la Verrerie**,
de Saint-Evroul

PANÉGYRIQUE
D'ORDERIC VITAL
par **Monseigneur TOUCHET**,
Evêque d'Orléans

MIDI
Banquet des Sociétés Savantes
Sous la Présidence de Son Eminence

2 HEURES INAUGURATION SOLENNELLE DU MONUMENT

MUSIQUE DE LA VERRERIE

DISCOURS par : **M. OMONT**, de l'Institut, Président d'Honneur
Monseigneur BARDEL, Evêque de Séez

REMISE DU MONUMENT à la **MUNICIPALITÉ** de **SAINT-EVROUL**
par **M. TOURNOUER**, Président de la « Société Historique et Archéologique de l'Orne »
Réponse de M. le Maire de Saint-Evroul

Cantate en l'honneur d'Orderic Vital et de l'Abbaye de St-Evroul
exécutée par la **Schola** — Paroles de **M. Paul HAREL** — Musique de **M. de la TOMBELLE**

DISCOURS par :

Le **R. P. Dom Germain MORIN**, O. S. B., de l'Abbaye de Maredsous
M. Charles H. HASKINS, Professeur à l'Université de Harvard (Etats-Unis), au nom des Etrangers
M. LE VERDIER, Conseiller Général de la Seine-Inférieure, Vice-Président de la « Société
de l'Histoire de Normandie », au nom de la Haute-Normandie
M. de LONGUEMARE, Conseiller Général du Calvados, Directeur de l'« Association Normande », au nom
de la Basse-Normandie

ALLOCUTION de S. E. le Cardinal AMETTE

BÉNEDICTION DES EVÊQUES — ALLELUIA DU MESSIE, d'Haendel, par la **Schola**

Les souscripteurs au Monument et au Volume sont toujours reçus par M. TOURNOUER, château de
Saint-Bilaire-des-Nevers, par Nece, Orne, et par M. HOMMEY, banquier, 44, rue du Coeur, à Alençon
Nous rappelons que le versement est de 50 francs au moins

HORAIRE DES TRAINS

Depart Saint-Gerbourg	10 h. 28	Arrivee Saint-Evroul	11 h. 2
Depart Saint-Gerbourg	11 h. 28	Arrivee Saint-Evroul	12 h. 22
Depart Saint-Evroul	12 h. 33	Arrivee Saint-Evroul	13 h. 23
Depart Saint-Evroul	13 h. 38	Arrivee Saint-Gerbourg	14 h. 28
Depart Saint-Evroul	20 h. 1	Arrivee Saint-Gerbourg	20 h. 51
Depart Saint-Evroul	19 h. 1	Arrivee Beaucourt	19 h. 41

En outre des Trains spéciaux sont assurés :

1° Le matin de Saint-Gerbourg à Saint-Evroul à l'arrivée des trains de Paris (7 h. 20, de Granville 8 h. 32) et de
Beaucourt 8 h. 30.
2° Le matin de Saint-Evroul à Saint-Gerbourg et l'arrivée des trains de Paris (8 h. 30, de Granville 9 h. 42) et de
Beaucourt 10 h. 42.
3° Le soir de Saint-Evroul à Saint-Gerbourg pour correspondre avec les trains de Paris (18 h. 5, de Granville 20 h. 11)

Affiche placardée à l'occasion des Fêtes

SOCIÉTÉS SAVANTES

qui ont adhéré

à l'initiative de la Société Historique et Archéologique de l'Orne

et leurs Délégués

aux Fêtes de Saint-Évroul

CALVADOS

L'Association Normande.

M. DE LONGUEMARE, directeur.

• *L'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen.*

M. René SAUVAGE.

La Société des Antiquaires de Normandie.

MM. le Marquis DE TOUCHET, président.

René SAUVAGE, vice-secrétaire.

Émile BOISSAIS, membre.

Le Comte Guy DE VALORI, membre.

Georges HUARD, membre.

La Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de Bayeux.

M. ANQUETIL, président.

La Société historique de Lisieux.

MM. Alexandre MOISY, vice-président.

Ch. PUCHOT, secrétaire.

EURE

La Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Eure.

MM. LERENARD-LAVALLÉE, président.

Albert DOUCERAIN, secrétaire perpétuel.

GUILLEMARE, secrétaire.

La Société d'études diverses de l'arrondissement de Louviers.

M. ANGÉRARD, président.

MANCHE

La Société d'agriculture, d'archéologie et d'histoire naturelle de la Manche.

MM. Gaëtan GUILLOT, président.

DE LA CONTÉ, membre.

La Société d'archéologie, littéraire, sciences et arts des arrondissements d'Avranches et de Mortain.

La Société archéologique, artistique, littéraire et scientifique de Valognes.

MM. l'abbé ADAM, vice-président.

DE BEAUSSE, membre.

La Société d'études historiques et économiques « le Pays de Granville ».

La Société nationale académique de Cherbourg.

ORNE

La Société historique, archéologique, littéraire, artistique et scientifique « le Pays Bas-Normand ».

M. SURVILLE, secrétaire-archiviste.

SEINE-INFÉRIEURE

L'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen.

M. LE VERDIER, remplaçant M. H. VERMONT, président, empêché.

La Société de l'Histoire de Normandie.

M. LE VERDIER, vice-président.

La Société rouennaise des Bibliophiles.

La Société des Bibliophiles normands.

M. LE VERDIER, président.

La Société normande de géographie.

La Société havraise d'études diverses.

Association des Amis du Vieux-Fécamp.

PARIS

La Pomme.

MM. ADIGARD, président honoraire,
LATOCHE, secrétaire général.

Les Normands de Paris.

M. SALLES, président.

L'Association amicale de l'Orne à Paris.

L'Union bas-normande et percheronne, à Paris.

La Société française d'archéologie.

M. E. LEFÈVRE-PONTALIS, directeur.

La Société de l'Art Chrétien.

M. André RAMET, administrateur.

AUTRES DÉPARTEMENTS

La Société historique et archéologique du Maine.

M. Robert TRIGER, président.

La Société Dunoise.

La Commission historique et archéologique de la Mayenne.

La Société historique de la Creuse.

ÉTRANGER

The royal archæological Institute of Great Britain and Ireland.



Cliché de M. Clebrier.
Un groupe de Normandes devant les ruines

FÊTES DE SAINT-EVROUL

COMPTE-RENDU & DISCOURS



Cliché de M. Chabrier.

S. E. le Cardinal AMETTE

LL. GG. NN. SS. les Evêques de St-Flour, d'Orléans, de Séez et d'Évreux
Le Baron DE MACKAU

Le 27 août de l'an 1912 restera une date célèbre dans les fastes historiques de l'abbaye de Saint-Evroul. Ce jour-là, en effet, la Société historique et archéologique de l'Orne réalisait un grand acte de reconnaissance filiale et de justice tardive en rendant hommage au moine historien de l'abbaye d'Ouche, à l'immortel auteur de l'*Histoire ecclésiastique*, Orderic Vital.

Huit siècles ont passé depuis que le laborieux écrivain s'est endormi dans la paix du Seigneur (1) ; depuis que son ouvrage

(1) Corpora ipsorum in pace sepulta sunt. *Ecclesiastic.* XLIV, 14).

demeuré longtemps manuscrit dans les bibliothèques monastiques après avoir attiré l'attention des savants des ^{xvi}e et ^{xvii}e siècles (1), jusqu'au jour où la Société de l'Histoire de France chargea notre compatriote, Auguste Le Prevost, un des membres les plus illustres de cette savante compagnie, d'éditer, de mettre au jour, l'œuvre historique du moine du ^{xii}e siècle (2). Le ^{xix}e siècle rendit à Orderic Vital le plus éclatant hommage : un des maîtres de l'érudition française, Léopold Delisle, se fit l'historiographe du religieux d'Ouche avec une perfection telle que depuis la publication de sa docte *Notice* (3), aucune biographie nouvelle ne fut tentée.

La publication de l'Histoire ecclésiastique d'Orderic Vital constituait assurément un témoignage de reconnaissance et d'admiration, mais combien rares sont ceux qui ont feuilleté ces volumes dont le latin dérouta nos modernes curieux.

Peu nombreux aussi sont les lecteurs de la traduction de Louis Dubois, publiée par M. Guizot (4) qui aurait pourtant dû populariser l'œuvre de l'historien.

Il a été donné au ^{xx}e siècle de parfaire cette vulgarisation, de faire revivre cette figure de moine longtemps oubliée en rappelant, d'une manière tangible au lieu où il vécut, son nom, son œuvre.

Le voyageur que la curiosité amenait à Saint-Evroul, après avoir admiré les ruines solitaires de l'antique abbatale, pouvait se demander quels étaient leur histoire, leurs souvenirs, leur passé. Rien ne rappelait à notre génération, indifférente et frivole, que là, à l'ombre de ces pierres séculaires envahies par les ronces et le lierre, avait vécu, à l'aurore du ^{xii}e siècle, un homme épris

(1) Au ^{xvi}e siècle, Guillaume Vallin avait préparé une édition d'Orderic Vital, dont le manuscrit, comprenant les livres I et II, est aujourd'hui conservé à la Bibliothèque Nationale, ms. lat. 12713.

La première édition de l'*Histoire ecclésiastique* ne fut publiée qu'en 1619 par André Duchesne, *Historiæ Normannorum Scriptores antiqui*. Paris 1619, p. 321-925.

(2) *Orderici Vitalis anglicanæ, canobii Ulicensis monachi, Historiæ ecclesiasticæ libri tredecim; ex veteris codicis Ulicensis collatione emendavit, et suas animadversiones adiecit Augustus Le Prevost*. Paris, Société de l'Histoire de France, 1838-1855, 5 vol. in-8.

(3) *Notice sur Orderic Vital*, tome V de l'édition de la Société de l'Histoire de France, p. I-CVI.

(4) *Histoire de Normandie par Orderic Vital, moine de Saint-Evroul, publiée pour la première fois en français*. Caen, 1826, 4 vol. in-8.

des souvenirs du passé, fidèle à la mémoire de ses maîtres et de ses chefs (1), reconnaissant des bienfaits qu'il avait reçus, se plaisant à en célébrer les auteurs (2). Rien ne rappelait le souvenir d'une activité littéraire dont il suffit de rappeler quelques noms : Thierry de Mathonville, Guimond, Renaud le Grand, Bérenger, Geoffroi d'Orléans, Robert de Prunelai, Jean de Reims, Guillaume du Merlerault, Eude de Montreuil, Guérin de Sées, Roger du Sap, Guérin des Essarts !

Le ^{xx}e siècle qui venait de célébrer si dignement le Millénaire de la Normandie, ne pouvait demeurer indifférent à la mémoire d'un de ses plus illustres historiens. Ce fut de Saint-Evroul même que vint la pensée de rendre à Orderic Vital l'hommage public d'une glorification longtemps attendue. C'est en effet à M. l'abbé Sornin, le pasteur zélé de la paroisse qui porte encore aujourd'hui le nom de l'abbaye, que revient cet honneur. Se souvenant de la pensée de nos saints Livres, qui veulent que les hommes glorieux soient loués, eux que le Seigneur a magnifiés dès le commencement ; que leur nom demeure à jamais et que les peuples publient leurs louanges (3) ; il s'en ouvrit à la Société historique et archéologique de l'Orne qui ne pouvait qu'applaudir à une telle proposition. La formation d'un Comité d'honneur et d'un Comité d'organisation fut chose relativement facile, la Société possédait dans son sein des personnes de bonne volonté toujours désireuses de faire triompher la bonne cause, toujours prêtes à s'associer à une œuvre de réparation et de justice. L'activité, le zèle et le dévouement du président, M. H. Tournouër, aplanirent toutes les difficultés et l'œuvre fut rapidement menée à bien. De tous les côtés de la Normandie, de l'Angleterre, de l'Amérique et d'ailleurs, l'entreprise rencontra le plus bienveillant accueil, les plus chaleureux applaudissements et, bientôt, la persévérante tenacité du Comité se traduisit par l'inoubliable journée du 27 août, à laquelle prirent

(1) *Uticenses cœnobitæ didascalis et rectoribus suis semper fidi.* (Lib. XIII, t. v, p. 87).

(2) *Inde mihi quæso non indignentur lectores, si, beneficii accepti memor, recolo nostros benefactores.* (Lib. VI, t. III, p. 47).

(3) *Laudemus viros gloriosos.... Multam gloriam fecit Dominus magnificentia sua a sæculo. Nomen eorum vivit in generationem et generationem. Sapientiam ipsorum narrent populi et laudem eorum nuntiet Ecclesia.* (*Ecclesiastic.* XLIV, 1, 2, 14, 15).

part les prélats de Normandie, les représentants de l'ordre bénédictin, des membres du Parlement, le Conseil municipal de Saint-Evroul, l'élite historique et archéologique de la province et de l'étranger (1).

Le 27 août 1912, la coquette bourgade de Saint-Evroul était en liesse ; les habitants, stimulés par la parole et l'exemple de leur pasteur, en avaient orné les rues d'une décoration simple et rustique comme il le convenait en la circonstance (2). La vieille forêt, celle qu'Orderic Vital nous représente avec l'épaisseur de ses ombrages, exposée aux fréquentes incursions des brigands, servant de repaire aux bêtes féroces (3), mais offrant

(1) La presse parisienne et normande qui envoya à Saint-Evroul quelques-uns de ses délégués, rendit compte de cette journée avec un enthousiasme unanime. Voir notamment :

Le Journal de Rouen, 28 et 29 août, art. sig. Etienne Deville ; *le Moniteur du Calvados*, 29 août, art. sig. L. ; *l'Avenir de l'Orne*, 29 août, art. sig. Bernard et 6 octobre ; *l'Echo de Paris*, 29 août, art. sig. Henri Clouard ; *la Croix*, 30 août ; *l'Action française*, 30 août ; *l'Autorité*, 30 août, art. sig. de Margerie ; *la Démocratie*, 30 août, art. sig. E. G. ; *la Semaine Catholique du diocèse de Séez*, 30 août et 4 octobre ; *le Courrier de l'Eure*, 31 août ; *le Lexovien*, 31 août ; *le Journal de Coutances*, 31 août ; *l'Echo de la Ferté-Macé*, art. sig. L. ; *le Journal de l'Orne*, 31 août et 7 septembre ; *la Terre de France*, 1^{er} et 15 septembre, art. sig. de Margerie ; *Havre-Eclair*, 1^{er} septembre, art. sig. J. Raoul-Duval ; *le Normand de Paris*, 1^{er} septembre ; *l'Indépendant de l'Orne*, 1^{er} septembre, art. sig. L. Robet, et 13 octobre ; *le Nogentais*, 1^{er} septembre, art. sig. Georges Fauquet ; *le Journal d'Orbec*, 1^{er} septembre ; *le Réveil de Flers*, 1^{er} septembre, art. sig. F. P. ; *le Petit Patriote de Normandie et du Maine*, 1^{er} septembre, art. sig. Roger de Beauregard ; *la Croix de l'Orne et la Croix du Perche*, 1^{er} septembre, art. sig. F. P. ; *le Journal de Fécamp*, 3 septembre ; *la Vigie de Dieppe*, 3 septembre, art. sig. J. Raoul-Duval ; *l'Avenir de Bernay*, 4 septembre ; *le Journal de Montivilliers*, 5 septembre, art. sig. J. Raoul-Duval ; *la Semaine religieuse de Paris*, 7 septembre ; *la Liberté normande*, 7 septembre ; *l'Echo de Rome*, 7 septembre ; *la Semaine religieuse du diocèse d'Evreux*, 7 septembre ; *le Messager normand*, 7 septembre, art. sig. J. Raoul-Duval ; *Le Progrès de Lillebonne*, 7 septembre, art. sig. J. Raoul-Duval ; *le Journal de Bolbec*, 7 septembre, art. sig. J. Raoul-Duval ; *le Journal du Sap*, 8 septembre ; *le Nouvelliste de l'Orne*, 8 septembre ; *le Mortagnais*, 8 septembre, art. sig. Georges Creste ; *le Bellémois*, 12 septembre, art. sig. René Gobillot ; *la Revue catholique de Normandie*, 15 septembre, art. sig. ab. Guéry ; *la Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, mai-août, p. 407, art. de M. H. Omont ; *le Bulletin des Normands de Paris*, 3^e année, n° 8 ; *la Semaine religieuse de Bayeux*, 29 septembre ; *La Pomme*, octobre, p. 169, art. de M. Latouche.

(2) Il convient de remercier Mlle Laignier et la sœur Pauline ; M^{lles} Lemaitre, Duperron, Jeanne Lanoë, Hirel, Leroyer, Lebec, Desmonts, Pottier, Pernollet et M^{lles} Georges Creste, Raoul Esnault, de Brébisson, de Cénival, de La Bretèche, qui apportèrent bénévolement leur concours pour la décoration, les quêtes, l'organisation et le bon ordre.

(3) Silvam... quam Uticum protestantur incolæ. Quæ silva densitate arborum horribilis, crebris latronum frequentata discursibus. (Lib. VI, t. III, p. 56).

pourtant des fontaines très propres à servir de breuvage et qui, se rassemblant peu à peu dans leur cours, formaient un grand étang (1) ; cette vieille forêt qui s'élève sur le sommet du mont et reçoit le souffle des vents sous ses épais ombrages (2), avait apporté son tribut de feuillages et de bruyères ; des arcs de triomphe ornés des initiales d'Orderic Vital et des guirlandes fleuries avaient transformé, d'une parure de fête, l'antique capitale du pays d'Ouche. Des festons de bruyère couraient le long des rues en feuillées de bouleaux. On eut dit que la brise qui les secouait voulait écarter les nuages et découvrir l'azur obscurci du ciel que l'éclat d'un soleil matinal s'efforçait d'irradier. Il faut rendre justice à l'entrain de la population qui rehaussa, par son empressement et son zèle, l'éclat de cette journée mémorable.

Dès neuf heures du matin, tout était en branle dans la petite cité ; une animation inusitée régnait dans les rues qui se remplissaient à vue d'œil d'une foule bigarrée et impatiente s'agitant(3), scrutant avec anxiété les profondeurs du ciel qui commençait à s'assombrir.

Cependant, de gentilles vendeuses, costumées en normandes d'antan, offraient à la foule un souvenir de la fête qui rencontra le meilleur accueil. C'était un insigne, très artistique ma foi, consistant en un écusson surmonté d'une couronne murale ; sur l'écusson, une vue du monument et une banderole portant le nom d'Orderic Vital. Le blason s'enlevait sur un fond de feuilles de laurier qu'entourait un phylactère sur lequel on



Insigne

(1) Fontes habilissimos ad potandum qui paululum dirivati colligebantur in magnum stagnum. (*Ibid*).

(2) In cacumine vero montis silva crebris frondibus ventorum flabra suscipit. (Lib. III, t. II, p. 71).

(3) Grâce à la bienveillance de la Compagnie de l'Etat, qui avait bien voulu organiser des trains spéciaux, grâce à l'obligeance de l'ingénieur, M. Noël, qui se chargea de cette laborieuse mission ; grâce au zèle et à l'activité de M. Guillin, chef de gare à Saint-Evroul, le service fut parfaitement assuré.

lisait : *Saint-Evroult-Notre-Dame-du-Bois. Au premier historien normand 27 août 1912.*

Par une délicate attention, qui mérite d'être retenue, M. l'abbé Sornin voulut, lui aussi, laisser un témoignage durable que chacun put conserver en souvenir de ce beau jour, dans une élégante plaquette (1) où l'on trouve une très attachante biographie d'Orderic Vital, suivie de cinq morceaux historiques empruntés à l'*Histoire ecclésiastique*, véritables tableaux brossés de main de maître, empreints de pittoresque et d'évidente sincérité. Et ces quatre légendes qui terminent le petit recueil : *La légende de la Croix du Miracle, la légende du Mont de Reine, la légende du Diable d'Echauffour, la légende de la Chasse Hennequin*, comme elles sont fraîches, parfumées, touchantes dans leur naïve simplicité !

Poussé, attiré par une légitime curiosité, le flot humain convergeait vers la place, devant l'entrée de l'antique abbatale qui devait servir de cadre à la grandiose manifestation. Sur cette place, devant une estrade élevée par les soins de MM. les abbés Marcé, curé de Villers-en-Ouche ; Pottier, curé de Bouquencé ; Plouze, curé de Couvains ; Lefavrais, curé de la Trinité-des-Lettiers, aidés du généreux concours de M. Élie Pichot, entrepreneur de scierie à Saint-Evroul, qui mit à la disposition des dévoués ecclésiastiques, son temps, son travail, ses ouvriers et son matériel, s'élevait le monument, obélisque élégant en granit d'Alençon, dressé sur un soubassement carré au-dessus de trois marches (2). Des plaques de marbre blanc, placées sur les quatre faces de la base, rappelant la mémoire du héros de la fête et des promoteurs de son triomphe. Sur la face tournée vers l'abbaye, on lit :

(1) Orderic Vital. *Récits d'histoire et Légendes du pays d'Ouche, extraits de son Histoire de Normandie et précédés d'un abrégé de la Vie de l'auteur.* Argentan, impr. Emile Langlois, in-8 de 51 pages.

(2) Les travaux de nivellement de la place autour du monument furent l'œuvre des excellents patrons de la Verrerie, MM. Lemâtre et Clément, charrois et matières ayant été fournis en grande partie par leur personnel de l'usine. D'autres concours aussi précieux furent apportés par les ouvriers du pays : MM. Pernollet, Répichon, Léon Hubert, Thieulin, Lebec, Gervais Lebègue, Besson, Vital Hain, ainsi que les ouvriers de MM. Henri Blard et Delieuvain. (Note de M. l'abbé Sornin).

ORDERICI VITALIS
ANGLIGENÆ
CENOBII UTICENSIS
SÆCULO XII MONACHI
NORMANNICÆ HISTORIÆ
SOLERTISSIMI INDAGATORIS
MEMORIÆ SACRUM
MCMXII

Au dessous, en plus petits caractères :

A. MÉZEN, Architecte, Alençon.
PASTOUREAU ET FLEURY, Granitiers, Alençon.

Au-dessus de l'inscription principale, un médaillon de bronze reproduit un contre-sceau de l'abbaye d'Ouche, du XIII^e siècle, représentant trois moines devant un abbé tenant sa crosse. Autour, se lit l'inscription : *Secretum conventus Sancti Ebrulphi*.

Sur la face de droite :

CE MONUMENT
DU A DES LIBÉRALITÉS
NORMANDES ET ÉTRANGÈRES
A ÉTÉ ÉLEVÉ
PAR LA SOCIÉTÉ
HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE
DE L'ORNE
AVEC LE CONCOURS
DE LA MUNICIPALITÉ
DE SAINT-ÉVROUL

Sur la face de gauche :

CE MONUMENT
A ÉTÉ INAUGURÉ
LE MARDI XXVII AOUT MCMXII
EN PRÉSENCE DE
S. E. LE CARDINAL AMETTE, ARCH. DE PARIS
S. G. M^{GR} BARDEL, ÉV. DE SÉEZ
S. G. M^{GR} TOUCHET, ÉV. D'ORLÉANS
S. G. M^{GR} MEUNIER, ÉV. D'ÉVREUX
S. G. M^{GR} LECŒUR, ÉV. DE SAINT-FOUR
M. H. OMONT, DE L'INSTITUT, PRÉS. D'HONNEUR,
M. TOURNOUER, PRÉS. DE LA SOCIÉTÉ
HIST. ET ARCH. DE L'ORNE,
M. DINGREVILLE, MAIRE,
M. L'ABBÉ SORNIN, CURÉ.

Enfin, sur la plaque opposée à l'abbaye, vers la grande place :

A LA MÉMOIRE
D'ORDÉRIC VITAL
MOINE DE SAINT-ÉVROUL
HISTORIEN DE LA NORMANDIE
NÉ A ATCHAM (ANGLETERRE) EN 1075
MORT A SAINT-ÉVROUL VERS 1143
1912

Au-dessus de cette inscription, un autre médaillon de bronze reproduit les armes de l'abbaye : *Fascé d'or et d'azur, à l'escarboucle d'or brochant sur le tout*, qui sont celles des Grandmesnil, restaurateurs du monastère au XI^e siècle, entourées de cette légende : *Audite filii praecepta mea. Pax* (1).

(1) On sait que le mot *Pax* figure dans les armoiries de la Congrégation de Saint-Maur ; quant au texte de la légende, qui se lit sur le sceau de l'abbaye au XIII^e siècle, on peut le rapprocher de ces paroles de saint Benoît : *Ausculta o fili praecepta magistri. (Regula S. Benedicti. Prologus, incipit).*

C'est la sobriété et la force dans l'élégance; le monument sera durable comme la gloire qu'il perpétue. Il est bien à sa place devant les bâtiments qui restent de l'abbaye, tout près des ruines de la magnifique église élevée jadis par les moines de Saint-Evrout, ruines qu'on pourrait croire mortes depuis longtemps, « mais qui continuent de vivre parce que nous y contemplons « le berceau de beautés impérissables et que tout ce qu'elles « ont engendré brille toujours par le monde. Sur toute l'étendue « de la terre de France, ça et là, au creux d'un vallon, elles « surprennent et enchantent le voyageur par l'humanité « qu'elles distribuent au paysage et par leur calme élan de vie « spirituelle. Ruines glorieuses des abbayes ! Introductrices en « France de la civilisation, n'en semblent-elles pas encore les « protectrices ? (1)

Une foule de cinq mille personnes avait envahi la paisible bourgade que le souvenir de ses moines et de son abbaye enveloppe d'une mélancolique auréole. Un peu avant dix heures, malgré la pluie qui tombe en gouttes fines et serrées, le cortège se forme pour la réception des prélats et des délégués des Sociétés savantes qui ont répondu à l'appel du Comité. On remarque de gracieux enfants revêtus, pour un jour, des traditionnels costumes normands : les coiffes altières, les châles d'indienne et les jupons rayés des jeunes filles, les bonnets de coton, les blouses de Flandre et les foulards rouges des garçons font assister le spectateur à une éphémère résurrection de la vieille Normandie. Un essaim de jeunes normandes, portant allègrement ces pittoresques costumes d'antan, les mains pleines de fleurs, le cœur animé, marche joyeusement à la rencontre de son Éminence le Cardinal Amette, archevêque de Paris, qui tint à rehausser de sa présence l'éclat de la cérémonie. Les paroisses voisines sont là, avec leurs pasteurs, le personnel de leur église et leurs croix processionnelles. Les saints eux-mêmes, ces vieux saints dont les reliques vénérables reposent dans des châsses élevées par la piété, s'unissent au cortège des fidèles qui s'avance religieusement.

Le mauvais temps arrête cette marche triomphale qui revient bien vite près de la rustique chapelle où doit se célébrer le divin

(1) H. CLOUARD. Les Ruines vivantes. (*Echo de Paris* du 29 août 1912).

sacrifice. « Ah ! cette procession des douze paroisses de la
« région, avec le superbe trésor de nos reliques, encadrée de
« plus de deux cents prêtres, et le gracieux défilé de nos cin-
« quantes petites normandes en costumes authentiques, précé-
« dant le majestueux cortège des Évêques et du Cardinal et
« suivis du flot imposant des membres du Comité, du Conseil
« municipal et des représentants des Sociétés savantes, c'eût
« été là incontestablement le plus beau spectacle de la
« journée » (1).

C'est alors que M. Dingreville, maire de Saint-Évroul, souhaite la bienvenue à son Éminence et aux évêques qui l'accompagnaient ; il s'exprima ainsi :

EMINENCE,
MESSEIGNEURS,

Comment répondre au grand honneur qui nous est fait aujourd'hui ?

Le premier Pontife de France, venant visiter notre humble cité, et consacrer, par son auguste présence, l'inauguration d'un monument qui sera la gloire de notre région ?

Autour de Votre Eminence et de notre vénérable Evêque, je vois le majestueux cortège des Prélats de Normandie qui ont bien voulu s'associer à cette grandiose manifestation.

Des savants, initiateurs de l'œuvre entreprise, des membres du Parlement, des artistes éminents viennent rehausser du prestige de leur science et de leurs talents la solennité de la fête.

Que Votre Eminence daigne me permettre de lui en témoigner, au nom de notre commune, tous nos sentiments de profonde reconnaissance, avec l'hommage de notre respectueuse gratitude.

La commune de Saint-Evroul conservera longtemps dans ses annales le souvenir impérissable de cette solennelle journée et ses fastes rediront aux âges futurs qu'à cette date du 27 août 1912 S. E. le cardinal Amette, entouré de Nos Seigneurs les Evêques de Séez, Orléans, Evreux et Saint-Flour, est venu nous honorer de Son auguste visite et nous apporter avec ses meilleures bénédictions, que nous lui demandons aujourd'hui, la consécration des glorieux souvenirs de notre pays d'Ouche et de son vieil historien Orderic Vital.

(1) Note de M. l'abbé Sornin.

Puis s'adressant à M. H. Tournouer, Président de la Société historique et archéologique de l'Orne :

CHER MONSIEUR LE PRÉSIDENT.

Permettez-moi, en ma qualité de maire de la commune de Saint-Evroul, aussi bien qu'en ma qualité de membre de notre excellente *Société Historique et Archéologique de l'Orne*, de vous souhaiter la bienvenue et de vous offrir, au nom de tous les habitants de notre région, l'hommage de notre admiration pour la grande œuvre que vous avez si généreusement et si courageusement réalisée .

Les prélats, bravant la pluie, gagnent l'estrade coquettement décorée de pourpre et de verdure sur laquelle un autel était dressé. Il avait quelque chose de grand et de majestueux dans sa simplicité toute primitive rappelant ces grandes manifestations du Moyen-Age où la foi et l'enthousiasme tenaient lieu de l'appareil pompeux auquel la liturgie est maintenant obligée de recourir pour satisfaire les exigences d'une génération indifférente et sceptique.

Au pied de l'estrade, les petites normandes attendaient Son Éminence le Cardinal pour lui offrir des fleurs et lui souhaiter la bienvenue. M^{lle} Rose Hirel, au nom de ses compagnes, lui adressa ce quatrain :

Des enfants du pays d'Ouche
Daignez accepter ces fleurs ;
Elles vous disent par ma bouche
Tout le bonheur de nos cœurs !

Les prélats prennent place sur l'estrade, déjà remplie en grande partie par les membres et invités de la Société historique et archéologique de l'Orne ; on perçoit alors la haute silhouette du Cardinal-Archevêque de Paris, le fin profil de l'Évêque de Séez, l'énergique figure de l'Évêque d'Orléans, les Évêques d'Évreux et de Saint-Flour, encadrés de Chanoines en rochet et de Prêtres en surplis.

A 10 heures, le Révérend Père dom Bernard, abbé de la Grande-Trappe, revêt les ornements pontificaux et la messe commence. Elle se poursuit, calme et silencieuse ; tous les re-

gards se concentrent vers le vénérable abbé au visage ascétique, qui offre au Très-Haut le sacrifice pacifique et les actions de grâce de toute cette foule recueillie. Soudain, les chœurs et l'orchestre de la *Schola Cantorum de l'Orne*, sous l'habile direction de M. l'abbé Marais, exécutent la *Gloire au Seigneur*, d'Haendel et le *Sanctus* de la *Messe du Pape Marcel*, de Palestrina. Puis le calme renaît, le moment solennel est arrivé : le Prélat élève dans ses mains vénérables la divine hostie devant



Messe pontificale

Cliché de M. Chabrier.

laquelle toutes les têtes s'inclinent. Il semble qu'alors une communion intime s'établit entre le ciel et la terre, la terre qui prie et le ciel qui exauce ! Au-dessus de la foule, la colonne de granit s'élève majestueuse, portant bien haut l'expression de reconnaissance huit fois séculaire des générations successives que nous représentons.

La messe est terminée ; dans la foule le silence se fait plus profond. Toutes les oreilles deviennent attentives et tous les

yeux convergent spontanément vers l'orateur qui, sur le bord de l'estrade, vient d'apparaître. Celui-ci est en effet une de nos célébrités normandes et une des gloires de la chaire française : Mgr Touchet, l'évêque d'Orléans, l'évêque de la ville de Jeanne d'Arc. Dans un discours, plusieurs fois interrompu par les bravos de l'assistance, il prononça le panégyrique d'Orderic Vital, empruntant aux témoignages mêmes du moine historien le sujet de son propre éloge. Il est, en effet, dans les treize livres du religieux d'Ouche, des pages admirables de simplicité, bien faites pour inspirer l'éloquence d'un orateur comme l'évêque d'Orléans (1). L'accent, l'émotion vivifient ce discours : Mgr Touchet est véritablement un grand semeur d'idées et sa parole, soulignée par le « geste auguste » dont parle le poète, se répand largement sur ceux qui l'écoutent.

Ce que fut le ^{xii}^e siècle, littérairement parlant en France, ce qu'il fut en Normandie, la place qu'y tint Orderic Vital, tel est le thème que l'orateur a magistralement développé.

Les arts sont renouvelés au ^{xii}^e siècle et l'inspiration qui les anime alors n'a rien, au ^{xx}^e siècle, qui puisse lui être comparé. Le ^{xii}^e siècle n'est-il pas le père de l'architecture ogivale qui devait, au siècle suivant, produire tant de merveilles ? Quant à la Normandie elle occupe entre toutes les provinces de France, à cette époque, une place privilégiée. Ses théologiens, comme saint Anselme ; ses philosophes, comme Rotrou de Rouen, Richard Lévêque et Guillaume de Conches ; ses mathématiciens, ses médecins, ses juristes, ses architectes la placent au premier rang. Dans cette pléiade française et normande, Orderic Vital fut un moine, un historien ; cet écrivain, cet annaliste est un saint et ses œuvres sont autant une prédication qu'une histoire.

* * *

A midi, un banquet de plus de cinq cents couverts réunissait, en de fraternelles agapes, à l'hôtel du Perron, tous les admirateurs d'Orderic Vital. Prélats, prêtres, moines, laïques se pres-

(1) Voir T. II, lib. III, p. 161 ; IV, p. 220, 268, 289 ; V, p. 300, 416, 438. — T. III, lib. VI, p. 45 ; VIII, p. 287 ; IX, p. 623. — T. IV, lib. XI, p. 215, 272. — T. V, lib. XIII, p. 29, 39, 133 de l'édition de la Société de l'Histoire de France.

saient autour du Prince de l'Église dont la pourpre mettait une note gaie au milieu de ces toilettes plutôt sombres que l'inclemence du temps justifiait (1).

Il faut rendre hommage au zèle et à la bonne organisation de M. Denis qui répondit aux désirs de la Société avec un succès qu'on n'eût pas attendu dans une localité peu habituée à de telles réunions. Le menu fut parfait et le service enlevé avec une rapidité à laquelle tous ont rendu hommage.

(1) La table d'honneur était ainsi composée :

A droite de son Eminence : Mgr Touchet, évêque d'Orléans, le Baron de Mackau, député de l'Orne ; Dom Germain Morin, religieux bénédictin de Maredsous ; le docteur Bouteillier, conseiller général ; le Comte de Lévis-Mirepoix, ancien député de l'Orne ; M. Lerenard-Lavallée, prés. de la Société libre de l'Eure ; M. Gaëtan Guillot, prés. de la Société d'archéologie de la Manche ; M. Mezen, architecte du monument ; M. Moisy, vice-président de la Société Historique de Lisieux. *A sa gauche* : Mgr Meunier, évêque d'Évreux, M. H. Omont, président d'honneur, membre de l'Institut ; M. l'abbé Sornin, curé de Saint-Evroul ; M. de Longuemare, directeur de l'Association Normande ; Dom Vautier, religieux bénédictin de Saint-Wandrille ; M. Le Verdier, vice-président de la Société de l'Histoire de Normandie ; le docteur Gibory, conseiller d'arrondissement ; M. l'abbé Chenu, ancien curé de Saint-Evroul ; M. Anquetil, prés. de la Soc. des Sciences Belles-Lettres et Arts de Bayeux ; M. Latouche, secrétaire général de *la Pomme* ; M. Barillet, auteur du médaillon du monument.

A droite de M. Tournouër : Mgr Lecœur, évêque de Saint-Flour, M. Dingreville, maire de Saint-Evroul ; Dom Gadard, prieur de l'abbaye de Farnborough ; M. Adigard, député de l'Orne ; Dom Lohier, religieux bénédictin de Saint-Wandrille, le Colonel de Maussion, conseiller municipal de Saint-Evroul ; M. Le Roy White ; M. l'abbé Marie, curé-doyen de la Ferté-Fresnel ; M. Angerard, prés. de la Société d'études diverses de Louviers ; M. Triger, prés. de la Soc. Hist. et Arch. du Maine ; M. Paul Lacombe, trésorier de la Soc. de l'Histoire de Paris. *A sa gauche* : Mgr Bardel, évêque de Séez, le Rév. Dom Bernard, abbé de la Grande Trappe ; M. Charles Haskins, professeur à l'Université de Harvard ; M. Emile Picot, membre de l'Institut, M. Paul Harel ; M. Salles, président des Normands de Paris ; M. René Sauvage, archiviste-adjoint du Calvados ; M. l'abbé Adam, vice-prés. de la Soc. arch. de Valognes.

Les Membres du Conseil municipal et du Conseil curial de Saint-Evroul.

SAINT-ÉVROUL-NOTRE-DAME-DU-BOIS

INAUGURATION DU MONUMENT

A

ORDERIC VITAL

BANQUET DU 27 AOUT 1912

MELON CANTALOUPE
SAUMON SAUCE MAYONNAISE
POULETS A L'ESTRAGON
HARICOTS VERTS
PRÉ-SALÉ ROTI
SALADE

*

ANANAS AU KIRSCH
FRUITS ET GÂTEAUX

*

POMEROL, GRAVE, SAINT-ÉMILION
CHAMPAGNE
CAFÉ

P. Denis, Hôtel du Perron.

Il fut servi par de charmantes jeunes filles portant avec grâce le costume et la coiffe pittoresques et gracieux de l'ancien pays d'Ouche. Qui sait, si à faire sortir plus souvent des armoires les coiffes des grand'mères, on ne provoquerait pas un retour aux anciennes modes, qui n'ont rien à envier à notre mauvais goût moderne.

Pendant le repas, nous eûmes de nouveau le plaisir d'entendre la *Schola Cantorum de l'Orne* qui exécuta, avec beaucoup de maîtrise et de brio, l'admirable *Marche du Tannhauser*, de Richard Wagner. L'orchestre et les chœurs, dirigés par M. l'abbé Marais, un artiste doublé d'un fin connaisseur, donnèrent à cette page, étant donné leurs moyens d'action, le maximum d'intensité et de puissance.

Le moment des toasts venu, M. Henri Tournouër, conseiller général, président de la Société historique et archéologique de l'Orne, prit le premier la parole. Au nom des Sociétés Savantes, il remercia son Éminence d'avoir bien voulu interrompre sa mission de charité dans la grande ville dont Elle a la charge spirituelle pour venir s'associer aux hommages rendus en ce jour au bon moine de Saint-Évroul. Il dit également merci au chef du diocèse près duquel la Société historique et archéologique de l'Orne a toujours trouvé appui et direction dans la tâche ardue qu'elle avait entreprise ; aux Prélats qui ont répondu à son appel et en particulier à l'éloquent glorificateur de la Normandie et de Jeanne d'Arc, aux Délégués du grand Ordre bénédictin ; à M. Ch. Haskins, à MM. le baron de Mackau, Adigard ; à M. le Maire de Saint-Évroul ; à M. l'abbé Sornin, qui fut l'initiateur et la cheville ouvrière de la grandiose manifestation à laquelle nous assistons ; au colonel de Maussion, le héros de nos guerres coloniales ; à Paul Harel, le chantre ému de nos paysages et de nos souvenirs normands ; au maître de La Tombelle ; à l'excellente fanfare de la Verrerie ; à la presse et en particulier à l'Association ouvrière d'Alençon, représentée au banquet par M. Grisard, l'éditeur du beau volume consacré par la Société historique et archéologique de l'Orne à Orderic Vital ; à tous.

Toast de M. TOURNOUER

EMINENCE,

Les Sociétés savantes de Normandie, dont les représentants ont tenu à répondre avec tant d'empressement et d'amabilité à notre appel, et aussi les compatriotes et les amis d'Outre-Mer, qui, tous, vous entourent en ce moment de leurs hommages les plus respectueux et de leur vénération, me confient l'insigne privilège de vous souhaiter la bienvenue sur la terre bénie de Saint-Evroul.

C'est une joie profonde pour nos populations qui ont si intimement au cœur le culte de leur passé et le respect de leurs traditions les plus chères, c'est une fierté légitime et un grand honneur pour nos académies et nos associations provinciales de saluer la présence d'un prince de l'Eglise normand aux cérémonies importantes qui se déroulent aujourd'hui à la mémoire d'un moine

historien dont la plume n'a cessé de glorifier sa patrie d'adoption, la nôtre.

Nous remercions Votre Eminence d'avoir daigné interrompre un instant sa vie toute de charité et de dévouement dans la grande ville dont elle a la lourde charge spirituelle, et où plus d'un d'entre nous se réjouit d'être son diocésain, pour nous apporter la plus précieuse des approbations et le meilleur gage de son attachement au sol natal.

Lorsque notre Comité sollicitait la faveur de placer son entreprise sous votre haut patronage, il n'imaginait pas que le jour où le monument de granit s'élèverait sur la place de Saint-Evroul en l'honneur d'Orderic Vital, la pourpre cardinalice, escortée de membres de l'épiscopat normand et de fils de Saint-Benoist, passerait dans les rues du bourg et ferait revivre les cortèges d'autrefois près des murs vénérables du monastère d'Ouche.

Vous nous permettrez, Eminence, de dire aussi notre gratitude au chef aimé de ce diocèse, auprès duquel la Société Historique de l'Orne a trouvé si souvent appui et direction dans la poursuite de son œuvre et dont la parole autorisée nous retracera tout à l'heure la grande épopée monastique qui se lit encore sur les ruines d'abbayes et de prieurés amoncelées, hélas ! autour de nous.

Vous nous permettrez d'exprimer les mêmes sentiments reconnaissants à ces prélats qui nous tiennent par tant de liens et qui sont venus, l'éloquent Evêque de la cité de Jeanne d'Arc à leur tête, dans le pays du duc d'Alençon, le gentil et féal compagnon de la libératrice, pour honorer un écrivain qui se fut fait son chroniqueur s'il eût vécu de son temps.

Soyez-en, Messeigneurs, sincèrement remerciés.

Vous nous permettez encore de nous réjouir de voir près de Votre Eminence, les Délégués, normands aussi, du grand Ordre auquel notre histoire nationale doit tant, dont les membres, travailleurs infatigables dans le passé comme dans le présent, ont été les gardiens vigilants de nos archives, faisant de leurs maisons des foyers d'études et des écoles d'art et de science. Dispersés maintenant loin de la patrie, ils souffrent cruellement de cet exil forcé, mais leur cœur est toujours en deçà de nos frontières et ils nous le prouvent en s'associant aux hommages rendus à l'un des leurs, non des moindres.

En l'auteur de l'histoire ecclésiastique, c'est d'ailleurs votre ordre tout entier, mes Révérends Pères, que nous voulons honorer.

MESSIEURS,

Je viens de traduire fidèlement, j'en suis sûr, votre pensée à tous en disant à nos hôtes éminents du clergé combien leur présence ici rehausse l'éclat de notre belle manifestation, mais vous-

mêmes, que vous veniez du vieux pays de Neustrie, je veux dire de ces cinq départements féconds en historiens et archéologues, que vous nous apportiez d'au-delà du détroit voisin ou de rives lointaines le souvenir de compatriotes chez lesquels le sang normand coule toujours, vous accentuez par votre participation le caractère de cette journée et vous resserrez par un rapprochement heureux les liens qui unissent entre elles nos grandes familles de laborieux.

La célèbre Université de Harward a parmi nous l'un de ses professeurs les plus attachés à notre vieille France, M. Ch. Haskins. Sa vaste érudition vient puiser presque chaque année aux sources intarissables, nous pouvons le dire, de nos chartriers, et c'est ainsi qu'il nous est donné de pouvoir par lui tendre la main aux savants du nouveau monde. Sa venue parmi nous en de telles circonstances est pour notre assemblée un plaisir et un honneur. Nous unissons son nom à celui (1) qui bien souvent est prononcé avec reconnaissance dans notre Société et nous les prions tous deux de porter notre salut amical à ceux qui, là-bas, pensent à la terre normande.

Que ne pouvons-nous aussi accueillir ici tant d'amis du Canada, de l'Angleterre, de Suède, de Danemark, retenus loin de nous contre leur gré, tels Monseigneur Archambault, évêque de Joliette, le très révérend doyen de Wells qui avait tant l'espoir d'être des nôtres, Sir Howorth, président de l'Institut royal archéologique à Londres, les professeurs Dr James et Reginald Poole, des collègues de Cambridge et d'Oxford, Monsieur Steenstrup, le comte de Montgomery et bien d'autres ; mais du moins, présidents et membres de la plupart des Sociétés savantes de notre province, de celle du Maine et des Normands de Paris, héritiers des Caumont, des Léopold Delisle, des La Sicotière, se groupent et se pressent autour de ces tables, et près d'eux nous voyons des élus de l'Institut, dont le concours actif et éclairé n'a pas peu contribué à la réalisation de notre initiative.

Nous voyons de nombreux représentants de nos assemblées départementales et d'arrondissement qui, avec une parfaite bonne grâce, nous donnent des témoignages de sympathie auxquels nous sommes particulièrement sensibles, et parmi eux, deux parlementaires de l'Orne, fidèles associés de nos travaux. Vous me reprocheriez, Messieurs, de ne pas être l'interprète de vos sentiments de déférence pour celui (2) qui, depuis longtemps, avec une si haute autorité et un attachement si absolu à son pays, que n'ont jamais cessé de reconnaître ses concitoyens, avec une ardeur merveilleuse en dépit des années et des épreuves, est le conseiller toujours écouté et vénéré. Vous avez voulu, mon cher et très honoré collègue, ajouter un lien de plus entre vous et les confrères

(1) M. Le Roy-White.

(2) M. le Baron de Mackau.

qui furent vos hôtes, il y a deux ans, en répondant non seulement à leur désir, mais au vœu de tous vos amis normands. Ils ne l'oublieront pas.

Enfin, Messieurs, sans attendre la remise que nous allons faire tout à l'heure de notre monument à la Municipalité, il me semble que je manquerais à tous mes devoirs si, au nom de la Société que je préside, et en votre nom à tous, je ne confondais en cet instant dans une même gratitude les noms que vous avez sur les lèvres, de M. l'abbé Sornin, curé de cette paroisse, et de M. Dingreville, maire de cette commune. C'est à eux surtout que nous devons d'avoir pu mener à bien notre tâche. Tous deux, aidés des conseillers, parmi lesquels je suis heureux de saluer le vaillant colonel de Maussion, l'honneur de notre armée coloniale, ont aplani le chemin et résolu les difficultés par une action aussi intelligente que persévérante et par l'une de ces ententes très cordiales qui mènent à des amitiés solides.

J'unis à eux dans ma pensée ces collaborateurs dévoués qui se sont attachés à l'œuvre, en rassemblant si heureusement les éléments du volume réservé à nos généreux souscripteurs, sous la direction de leur président d'honneur (1) chez lequel nous retrouvons l'érudition sûre et les qualités aimables du maître que nous pleurons.

J'unis encore les propagateurs zélés de la presse qui ont mis leur plume si gracieusement au service de nos comités, l'*Association ouvrière d'Alençon* qui a assumé la lourde charge des publications et su remplir ses engagements avec tant de conscience et d'exactitude, et les braves musiciens de la Verrerie qui contribuent aujourd'hui par leur entrain et leurs notes joyeuses à l'éclat des cérémonies.

En terminant, Messieurs, laissez-moi prononcer un nom qui nous est très cher, à nous Ornais, celui du grand poète de chez nous, le chantre puissant de nos herbages et de nos champs, l'évocauteur mélodieux de nos cloîtres et de nos sanctuaires, Paul Harel. Ses accents ont dépassé depuis longtemps les limites de cette région ; aujourd'hui, traduits par l'une des plus heureuses inspirations musicales et interprétés par l'élite de nos amateurs et de nos artistes (2), ils vont retentir en face de la vieille abbaye, comme un chant de résurrection.

EMINENCE,

Vous voyez ainsi réunis autour de vous, depuis les plus humbles jusqu'aux plus élevées, toutes les bonnes volontés qui se sont unies dans un admirable élan pour rendre un hommage sincère et mérité

(1) M. Omont, de l'Institut.

(2) La *Schola Cantorum de l'Orne* et son président M. de la Tombelle.

à celui qui fut nommé très justement *le bon Orderic*. Bientôt, on dira ce que fut cette nature privilégiée, cette âme d'une délicatesse et d'un charme exquis, ce modeste dont la vie s'écoula sans bruit dans cette solitude, uniquement occupé de Dieu et de l'œuvre qui demeurera comme le monument le plus durable de notre histoire provinciale.

Vous aurez consacré cette mémoire chère à nos cœurs normands et votre visite ici, en de telles circonstances, restera inoubliable chez ceux qui ont applaudi au choix que Sa Sainteté, en son dernier Consistoire, a fait de votre personne pour honorer la France, le diocèse de Paris et la Normandie.

Je lève mon verre à Votre Eminence, à vous, Messieurs et mes Révérends Pères, je le lève à vous tous, Mesdames et Messieurs, du fond du cœur.

Puis, M. le baron de Mackau, député de l'Orne, en quelques paroles empreintes de simplicité et de cordialité, se fit l'interprète des sentiments de toute l'assemblée.

Toast de M. le Baron de MACKAU

MONSEIGNEUR,

Votre Eminence connaît mon ancien et fidèle attachement à sa personne, scellé par les plus précieux souvenirs de famille.

Aussi, devant m'absenter quelques semaines, je n'ai voulu cependant céder à personne l'honneur de souhaiter la bienvenue à Votre Eminence et aux augustes Prélats qui l'accompagnent au nom de ce cher, grand et bel arrondissement d'Argentan.

Recevoir un Prince de l'Eglise qui occupe le premier siège épiscopal de France, j'allais dire du Monde, est un honneur envié de tous.

Je me félicite que cet honneur soit aujourd'hui échu à la commune de Saint-Evroult-Notre-Dame-du-Bois.

Au milieu des richesses agricoles qui l'entourent, la commune de Saint-Evroult-Notre-Dame-du-Bois possède de vieille date une verrerie où une population de braves gens prête de père en fils le concours le plus loyal à des patrons véritablement dignes de ce nom.

La présence de Votre Eminence et de vos Seigneuries sera une bénédiction pour ces braves gens et leurs familles.

Si l'arrondissement d'Argentan, Eminence, est riche par son agriculture et par la splendeur de son élevage, il l'est aussi par ses souvenirs historiques : titres de noblesse d'un pays.

Au premier rang de ses souvenirs, il peut placer l'abbaye de Saint-Evroult.

La Société Historique et Archéologique de l'Orne, que mon collègue et ami, M. Tournouër, dirige avec tant de compétence et de succès, s'est donné la noble mission de relever et de fixer ces souvenirs.

Une voix plus éloquente et plus autorisée que la mienne vous a magnifiquement parlé de ces souvenirs.

Ma tâche est plus modeste, elle se borne aujourd'hui à remercier Votre Eminence et vos Seigneuries du lustre que leur présence a apporté à cette fête et aussi la Société Historique de l'Orne de nous avoir procuré cet honneur.

La poésie fit une brillante apparition avec M. l'abbé Thuillier, curé de La Neuve-Lyre, qui salua en majestueux alexandrins la mémoire d'Orderic Vital.

Poésie de M. l'Abbé THUILLIER

A ORDERIC VITAL

Au nom de ces grands bois, dont la sève farouche
Imprégna de vigueur tes candides récits ;
Au nom de ces vieux murs du monastère d'Ouche,
Au pied desquels, si jeune encore, tu t'assis,

Où tu fus, cinquante ans, penché sur l'écritoire,
Brisant tes reins, usant tes doigts, brûlant tes yeux,
Pour ajouter ta feuille au Livre de l'Histoire,
Pour léguer aux enfants les portraits des aïeux ;

Au nom de ces aïeux, dont nos âmes sont pleines :
Robustes laboureurs, moines portant la croix,
Humbles femmes de Serfs ou nobles Châtelaines,
Pèlerins, troubadours, abbés, évêques, rois ;

Au nom des blonds normands, curieux de mystère,
Affamés d'idéale et divine Beauté,
Qui, dans l'écrin des bois, posaient le Monastère,
Comme la Cathédrale au cœur de la cité :

Ils créèrent ici l'une de leurs merveilles :
Saint-Evroul, vaste Ruche au sublime dessin,
Où travaillait le peuple harmonieux d'abeilles,
Dont Lyre eut la faveur de son premier essaim ;

Au nom des Saints Normands, hôtes de ces collines,
Où le chant des oiseaux, le parfum des gazons,
La tranquille gaieté des sources cristallines
S'élevaient dans l'azur avec leurs oraisons ;

Au nom des preux Normands, dont tu nous dis les gestes,
Et qu'ils ne pliaient pas sous la Loi du plus fort,
Et que, pour maintenir leurs droits les plus modestes,
Ils n'épargnaient jamais ni le temps ni l'effort,

Et qu'ils donnaient leur vie à la Patrie aimée,
— (Oh ! comme on sent vibrer la Normandie en toi,
Orderic !) — et parfois, que l'on vit une armée
Pâlir devant un seul Normand, gardant son toit ;

Et que les Fitz-Osbern, les Guiscard, les Guillaume,
Héritiers de l'élan et du bon sens romain,
N'étaient pas moins experts à régir un royaume,
Qu'à se le subjuguier, les armes à la main :

Et qu'un jour le Teuton, qui profanait le Tibre.
S'étant enfui soudain vers son Rhin allemand,
Le Pape — de nouveau libre dans Rome libre. —
Rendit grâce à Dieu du courage normand :

Pour tous ces fiers récits, au nom de tous ces braves,
Dont nous devons à ton zèle de Chroniqueur
De retrouver vivants les traits joyeux ou graves,
Comme on retrouverait leur sang dans notre cœur ;

Au nom enfin de tout l'amour qui t'environne,
Au nom du Souvenir, de l'Avenir aussi,
Au nom de ce pays, que ta gloire couronne,
Je te salue, ô Moine, et je te dis : MERCI !

M. Adigard, député, se leva à son tour et, dans une brillante improvisation conquit les suffrages des auditeurs, apporta les hommages des Normands et des Bretons de la grande association « *La Pomme* », regrettant de n'avoir pas la voix de son ami Barrès pour dire ce qu'il faut, et de ceux qui avaient bâti l'abbaye et de ceux qui l'ont détruite.

Toast de M. ADIGARD

Les Normands et les Bretons, que la plus vieille des Sociétés provinciales de Paris réunit sous l'emblème du plus beau fruit des deux provinces, *la Pomme*, dédaignent la politique et ne prétendent point aux questions religieuses. Mais ils ont apporté dans la grande Ville et ils gardent l'amour passionné de leur sol natal : rien de ce qui le touche ne saurait les laisser indifférents ou sceptiques.

Je le rappelle pour en donner un seul exemple, ils ont été les initiateurs de la campagne qui va peut-être sauver les remparts et l'aspect du Mont Saint-Michel. Aujourd'hui, après avoir contribué, dans la mesure de leurs très faibles ressources — car une Société de littérateurs et d'artistes ne saurait être vouée qu'à la pauvreté — après avoir contribué, dis-je, au monument que vous élevez, ils ont voulu joindre leur hommage au vôtre : pour cela, ils ont délégué ici, avec leur secrétaire général, un de leurs présidents honoraires, le plus effacé, qui voudrait remplir sa tâche en quelques mots.

MESSIEURS,

Il y a plus de neuf cents ans, ici même, dans ce nid humain que les premiers semeurs d'évangile avaient caché sous les ombrages de la forêt d'Ouche — *in campis sylvae* — des moines vivaient, sous de grands Abbés, tels que Serlon, qui fut l'homme le plus savant et le plus éloquent de Normandie et devint ainsi évêque de Sées. Pour la plus grande gloire de leur Dieu, et tout en le priant, les uns défrichaient ou bâtissaient, les autres étudiaient ou écrivaient.

L'œuvre des premiers, l'œuvre superbe des bâtisseurs, bien qu'elle ait été durant des siècles défendue, reprise, restaurée, conservée, a fini par disparaître dans la grande tempête, à tel point que nous en sommes réduits à chercher ses ruines, j'allais dire les miettes de ses ruines. Et j'aurais voulu entendre aujourd'hui, devant ce spectacle, la voix singulière, au charme prenant, de Maurice Barrès, poser cette question : Quels furent donc les vrais barbares de ceux qui avaient élevé une merveille ou de ceux qui l'ont laissé périr ?

Mais voici que, par une sorte de revanche de l'esprit qui demeure sur la matière qui s'effrite, les manuscrits quasi-millénaires des autres moines, de ceux qui avaient donné leur vie à l'étude, ont duré plus que la pierre et le marbre. L'œuvre d'Orderic est debout, entière, et, par elle, les profondeurs lointaines de nos origines — car notre histoire, comme nos paysages, a ses brumes — sont éclairées, illuminées comme par un phare.

Quand il mourut, on consigna simplement, avec une humilité toute monastique, sur l'obituaire de l'abbaye, le nom de frère Vital.

Et voici que ce nom surgit et s'éveille enquelque sorte à la gloire. Vous l'acclamez, et c'est justice : car, en vérité, ce fils d'Angleterre fut un grand normand, puisqu'il écrivit, le premier, les fastes de notre province et immortalisa les Gestes de nos aïeux.

A ce titre, et au nom de plusieurs centaines de Bretons et de Normands, unis sans distinction de croyances ou d'opinions pour la plus grande gloire de leurs deux provinces, je suis venu, sur les ruines mêmes de son vieux moutier, apporter un hommage un peu profane peut-être, mais sincère et que nous avons voulu public, au grand moine historien de Saint-Evroult !

M. l'abbé Sornin, curé de Saint-Evroul, celui auquel nous sommes redevables de cette manifestation dont nous garderons longtemps le souvenir, prit à son tour la parole. Il fit preuve, en la circonstance, d'une finesse toute normande agrémentée d'un esprit bien français, qui furent très appréciés.

[Toast de M. l'Abbé SORNIN

EMINENCE,
MESSEIGNEURS,
MESDAMES,
MESSIEURS,

Est-ce un rêve que nous vivons en ce moment ? Ou bien notre pays d'Ouche voit-il renaître de leurs cendres, pour jeter un dernier reflet, toutes les gloires de son antique abbaye ?

Des hauteurs de la grande capitale, un prince de l'Eglise, dans sa condescendante bonté, vient rehausser de tout l'éclat de la pourpre romaine l'hommage rendu à nos grands souvenirs monastiques et à leur premier historien.

Répondant à l'invitation de notre vénérable Evêque, d'illustres pontifes, l'honneur de notre Normandie, lui font un glorieux cortège. Des maîtres de l'Archéologie et de l'Histoire, des membres de nos Académies, des délégations de nombreuses Sociétés savantes, françaises et étrangères, des membres du Parlement lui apportent le concours de leurs talents et de leur célébrité. Un maître de la Musique et un poète à la Muse fleurie s'unissent pour le chanter en un merveilleux concert. Et par dessus tout, voici qu'une grande voix épiscopale veut bien y ajouter la consécration décisive d'un magnifique discours.

Ah ! ici, Monseigneur l'Evêque d'Orléans, que Votre Grandeur

me permette de lui dire la satisfaction toute spéciale, j'allais dire le soulagement, que nous avons éprouvé à l'entendre. C'est, en effet, une réparation que Votre Grandeur nous apporte aujourd'hui.

Orderic Vital nous raconte en son *Histoire ecclésiastique de Normandie* qu'en l'année 946, une troupe de soudards gallo-francs, détachée de l'armée de Hugues le Grand, duc d'Orléans, et conduite par Raoul de Dracy et Herluin le Chancelier, s'en vint à Ouche et livra au pillage et à la dévastation les biens de l'Abbaye, chassa les moines et emporta, avec leurs dépouilles, les précieux restes de leur fondateur et de ses compagnons.

Et ce furent des Orléanais, Monseigneur, et non pas des Normands, qui commirent ces horribles forfaits, et c'est d'Orléans qu'à travers les siècles nous revinrent péniblement les précieuses reliques de notre Saint Patron, que nous avons vénérées ce matin.

N'avais-je pas raison de dire que les Orléanais nous devaient bien une réparation ?

Vous nous l'avez apportée, Monseigneur, tardive, sans doute, mais combien solennelle, magnifique, immortelle !

Que votre Grandeur veuille bien porter à ses diocésains, pour notre Normandie et pour notre pays d'Ouche, un fraternel baiser de réconciliation, et agréer, pour Elle, l'hommage de notre reconnaissance et de notre profonde admiration.

Mais, que d'honneur, Messieurs, pour notre humble pays, et à qui donc, après Dieu, doit aller l'expression de notre gratitude ?

Messieurs, c'est tout d'abord à notre chère et excellente Société Historique et Archéologique de l'Orne et à son distingué président, M. Henri Tournouer.

Ah ! celui-là, Messieurs, je vous le dénonce hardiment. Il a été, quoiqu'il en ait dit, la cheville ouvrière de notre œuvre et le grand artisan de cette inoubliable journée. C'est lui qui nous a conduits peu à peu, de développements en développements, à cette colossale manifestation. Avec lui nous allions de projet en projet, de devis en devis.

Ce devait être d'abord une simple plaque commémorative ; puis, ce fut je ne sais quelle figure hypothétique de moine moyen-âgeux. Enfin l'image se précisa, l'idée avait pris corps ; mais, en même temps, avec de précieux concours, les difficultés surgirent.

N'avait-on pas essayé, entre temps, de nous ravir notre idée et d'accaparer notre projet ?

Ce n'était pas, disait-on, dans la modeste bourgade de Saint-Evrault, mais dans une grande capitale Normande, que devait s'élever le monument à la gloire du premier historien de la Normandie. Et il fallut, Messieurs, toute la persévérante énergie de notre cher président, pour résister à ces assauts, et toute son intelligente activité, aidée du talent artistique de notre excellent architecte, pour réaliser ce superbe mausolée de granit, qui peut défier les siècles et braver les ravages du temps.

Aussi, Messieurs, au nom de ma paroisse, au nom de notre pays d'Ouche et de ses souvenirs séculaires, je vous demande d'acclamer d'une ardente salve d'applaudissements la Société Historique et Archéologique de l'Orne et son président M. Henri Tournouër !

Et maintenant, il ne nous reste plus qu'à rendre grâces à Dieu pour le triomphe de ce jour et à saluer d'un reconnaissant hommage les vaillants collaborateurs qui nous ont prêté leur concours pour l'organisation et le décor de cette fête.

Au premier historien de la Normandie !

Aux gloires monastiques de notre belle province !

Au pays d'Ouche et à sa modeste et antique capitale Saint-Evroult !

Aux éminents personnages qui sont venus l'illustrer de l'éclat de leur présence et de leur parole !

Et aux savants qui l'ont exhumée de la poussière des siècles !

Les Normands de Paris ne pouvaient demeurer indifférents. Aussi avaient-ils délégué leur dévoué président, M. Salles, qui, avec l'humour que nous lui connaissons, apporta l'hommage des Normands exilés de notre province, souhaita que quelqu'un, à l'aide de nos anciennes chroniques, écrivit une grande Histoire de Normandie, et leva son verre à l'Orderic Vital de demain.

Toast de M. SALLES

Au nom des 2.500 Normands de Paris, qui ont au cœur, vivace et profond, l'amour de la petite Patrie et le culte de toutes nos gloires normandes, je lève mon verre à la Société historique et archéologique de l'Orne et à son très distingué président, qui, avec une ardeur et une tenacité où il nous est doux de reconnaître des vertus coutumières de notre race, ont imaginé, préparé de longue main, réglé dans l'infini détail et mené à bien l'inoubliable fête d'aujourd'hui.

Je ne vous parlerai pas d'Orderic Vital, dont on a loué ce matin, dont on redira tout à l'heure les rares et insignes qualités. Je voudrais simplement, si vous le permettez, tirer de ces fêtes un enseignement, et sous les auspices d'Orderic Vital, proposer le grand œuvre de demain, celui qui serait la conclusion naturelle et comme l'aboutissement de cette fête historique.

Le Millénaire de la Normandie, que nous avons l'an dernier célébré dans un bel élan de fidélité et de reconnaissance, nous a permis de mettre en pleine lumière et de faire revivre à nos yeux

les dix siècles de notre glorieuse histoire, et la suite merveilleuse des hauts faits de nos pères et des services que la Normandie a rendus à la France et au monde entier.

Mais, Messieurs, cette histoire, qui par moments et à certaines époques prend toutes les allures d'une épopée, elle reste à faire. D'autres provinces, la Bretagne, le Languedoc, ont leur histoire : nous n'avons pas la nôtre, ou plutôt nous ne l'avons que par bribes fragmentées, éparses en de doctes et innombrables publications.

Elle mériterait, n'est-il pas vrai ? d'être contée d'un bout à l'autre, longuement, pleinement, dans la belle ordonnance qui sied aux œuvres faites pour durer. Elle serait digne de tenter toute une pléiade d'historiens, comme on en a toujours trouvé et comme on en trouve encore, dans notre province, éternellement féconde en hommes.

Je bois, Messieurs, à l'Orderic Vital de demain.

Tous ces toasts, où les orateurs firent assaut d'esprit, furent, est-il besoin de le dire, chaleureusement applaudis.

Son Éminence ne voulut pas ajouter de discours ; Elle tint seulement à remercier les organisateurs de la fête pour la joie qu'ils lui avaient ménagée en l'invitant à cette belle manifestation. Elle s'excusa de n'avoir pu choisir une autre date que celle du 27 août, qu'Elle ne pouvait prévoir aussi pluvieuse ; le mauvais temps rend plus méritoire le concours de toutes les bonnes volontés.

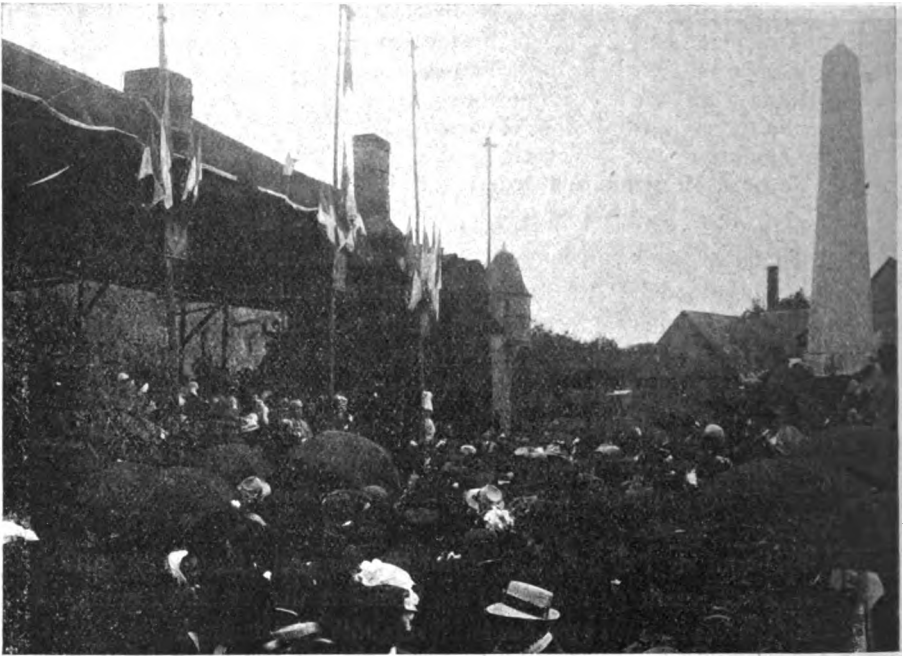
Au nom de l'Église, Son Éminence remercia tous ceux qui rendirent hommage à l'un de ses meilleurs fils, et Elle résuma tous ses vœux d'un mot : A la Normandie chrétienne !

* * *

Il était près de trois heures lorsque commença la dernière partie du programme, celle que nous appellerons la séance académique.

Le président d'honneur du Comité, M. Henri Omont, membre de l'Institut, prit le premier la parole et, avec la modestie qui le caractérise, s'excusa d'avoir été appelé à s'exprimer le premier, rappelant que cet honneur eût été la suprême consolation du maître vénéré, du savant qui avait si bien dégagé l'attachante figure d'Orderic Vital, Léopold Delisle. Le disciple dût

remplacer le maître, c'était justice : n'est-il pas le dépositaire, le continuateur de l'œuvre du grand savant dont nous pleurons la perte ? N'était-il pas devenu son collègue dans cette Académie des Inscriptions où la communauté d'idées et de travaux devait les réunir ! L'Institut ne pouvait être mieux représenté et la gloire d'Orderic Vital n'en fut pas amoindrie.



Cliché de M. Chabrier.

Inauguration du Monument. — Discours.

M. Omont le connaît parfaitement notre bon moine d'Ouche, aussi avec quelle autorité nous fit-il apprécier le caractère distinctif de l'*Histoire ecclésiastique de Normandie* : Indépendance, sincérité sont les caractéristiques de l'œuvre du moine historien que M. Omont n'a pas craint, toutes proportions gardées, de rapprocher de son illustre prédécesseur, Grégoire de Tours.

Il appartenait au chef du diocèse de célébrer à son tour une de ses plus nobles illustrations ; il n'a pas failli à sa tâche. Dans

une étude très documentée, il nous traça le tableau de l'œuvre des moines aux ^x^e et ^{xii}^e siècles. Orderic Vital fut, chez nous, à sa manière, un ouvrier de la civilisation chrétienne. Avant le ^{xii}^e siècle, les premiers temps du Moyen-Age avaient été assombrés par toutes sortes de désastres. Les Normands avaient longtemps désolé nos contrées, et, lorsqu'au ^x^e siècle ils s'y établirent pacifiquement, leur domination se ressentit longtemps encore de la barbarie de leur origine.

D'ailleurs, partout en Europe, au « *siècle de fer* », même à Rome, une féodalité remuante, batailleuse et ambitieuse, semait le désordre et faisait régner la violence. L'Église eût fort à faire pour reprendre le dessus, pour dominer les farouches barons et restaurer la piété, l'ordre et la discipline. Cette œuvre qui s'accomplit pourtant aux ^x^e et ^{xii}^e siècles fut en grande partie celle des moines, de ces moines dont l'un fut Orderic Vital. La vie de ces religieux nous offre un double idéal au point de vue intellectuel et moral, par leur savoir et leur sainteté.

M. H. Tournouër fit ensuite la remise officielle du monument à la Municipalité de Saint-Évroul, dont l'aimable concours fut si précieux au Comité. Il en profita pour rendre hommage au pasteur de la paroisse, qui fut à la peine, et à qui revient l'idée première de ce monument. Le Président de la Société Historique et Archéologique de l'Orne associa, dans son hommage, les admirateurs passés et présents d'Orderic Vital : Léopold Delisle, Léon de la Sicotière, Jules Lair, H. Omont. Il n'oublia pas non plus les auteurs du monument : M. Mézen, l'habile architecte et M. Barillet, l'auteur des deux médaillons qui se détachent si bien sur la couleur mate du granit.

M. le colonel de Maussion, se faisant l'interprète du maire, M. Dingreville, au nom du Conseil municipal de Saint-Évroul, remercia, en la personne de M. Tournouër, la Société Historique et Archéologique de l'Orne et tous les généreux souscripteurs, français et étrangers, dont la contribution permit l'édification de ce monument de granit pieusement transmis aux générations futures, qui restera un souvenir glorieux, un sujet d'instruction et de curiosité pour les étrangers, un attrait d'embellissement pour tous.

Un bénédictin devait nous parler d'Orderic Vital en face du monument destiné à éterniser sa mémoire ; ce fut à l'un des

représentants les plus illustres de l'Ordre que cette tâche fût dévolue, à dom Germain Morin, moine bénédictin de l'abbaye de Maredsous. Dom Morin n'est pas un étranger pour nous ; bien des liens le rattachent à notre terre de France, à notre terre normande ! Originaire de cette vieille cité de Caen à l'Université célèbre, *celeberrima Cadomensis universitas*, dont un chanoine poète, André de Chaligny de Plaine, a pu dire :

Ambitiosus adest undis crescentibus orna
 Nam Cadomi vastos irrigat ille sinus
 Huc ruit effusus semper Normanniæ campis (1).

Dom Morin s'est fait une réputation par ses doctes travaux de patristique qui l'ont placé au premier rang des célébrités bénédictines, dont notre pays peut et doit être fier. D'une voix émue et vibrante, qui domine le remous de la foule, il nous traça d'Orderic Vital, le plus réel et magnifique portrait moral que l'on puisse imaginer, saluant ses grandes qualités d'homme, sa simplicité, la beauté de son âme aussi transparente que la limpidité de son style. Il nous l'a montré tel qu'il se laisse deviner à travers les feuillets jaunis du parchemin sur lequel il écrivait et où il a laissé, malgré tout, un peu de lui-même. C'est un Orderic Vital intime qu'il nous a présenté, un homme, non exempt de faiblesses, mais auréolé de toutes les vertus que saint Benoît réclame de celui qui veut être son disciple. C'est une page glorieuse de l'histoire de l'abbaye d'Ouche qu'il nous a lue, page toute embaumée de vieux textes si bien coordonnés, si bien appropriés, que son discours semble extrait de quelque antique légendaire échappé jusqu'alors à la sagace curiosité des hagiographes.

Après le discours de dom Morin, l'orchestre et les chœurs attaquèrent les premières mesures de la *Cantate* versifiée par le poète d'Échauffour, Paul Harel, et musicalement traduite par le maître de La Tombelle. Il faudrait en citer tout entier le texte pour exprimer le charme de cette poésie qui évoque, en

(1) *Selecti Normanniæ flores*, fol. 5. Bibliothèque Sainte-Geneviève, Ms. n° 2.417.

quelques strophes, toute la vie de l'abbaye depuis son origine lointaine jusqu'à sa ruine où la prière

Reste vivante au cœur de Dieu !

Il faudrait reproduire la partition dans laquelle le musicien l'a si bien enchassée pour en savourer les harmonies douces et suaves, empreintes d'un mysticisme tout monacal qui impressionna fort l'auditoire groupé autour du vieux moustier, dont la poésie et la musique racontaient et chantaient les gloires séculaires !

Hélas ! le charme dura peu, la pluie ne laissa pas aux artistes le temps de terminer cette belle œuvre qui avait été exécutée dans l'église devant un public restreint.

Il ne faut pas oublier non plus la vaillante musique de la Verrerie laquelle, sous l'habile direction de M. Ulysse Moulin, fit entendre les meilleurs morceaux de son répertoire, avec une perfection qu'on ne rencontre pas toujours dans ces Sociétés provinciales où, bien souvent, la bonne volonté tient lieu de tout.

Reprenant la série des discours, M. Ch. Haskins, professeur à l'Université de Harward (États-Unis) apporta à Orderic Vital, dans un français clair et élégant, l'hommage de l'étranger et particulièrement de la libre Amérique. L'histoire des Normands, dit-il, n'intéresse pas que les Normands, car ce qu'elle a de plus attrayant, c'est l'histoire des Normands en dehors de la Normandie.

La haute Normandie était représentée par M. P. Le Verdier, conseiller général de la Seine-Inférieure, président de la Société des Bibliophiles normands, vice-président de la Société de l'Histoire de Normandie. Il vint s'associer, au nom de cette dernière Société, à l'hommage rendu à la mémoire du très humble et en même temps très célèbre Orderic Vital. Il redit la beauté et la noblesse de la Normandie, notre mère, rappela la grâce de ses vallées, la majesté de ses plaines, le religieux mystère de ses hautes forêts, la multitude de ses abbayes, la science et la piété de leurs cloîtres. Rappeler les grandeurs de la Normandie, n'était-ce pas louer l'auteur de ses annales, celui qui, sa tâche accomplie, a voulu rester ignoré (1). Comme corollaire de cette

(1) Nullius remunerationis expetens honorificentiam. (Lib. III, t. II, p. 161).

manifestation, qu'un peu de l'histoire de la Normandie pénètre dans tous les foyers et que, malgré son abolition légale, la Normandie demeure !

La basse Normandie lui répondit en la personne de M. Paul de Longuemare, conseiller général du Calvados, directeur de l'Association normande; il montra que le mouvement intellectuel, toujours si vivace dans l'Université et dans la province n'est, en somme, que la résultante du labeur des érudits normands des siècles passés, et, en particulier d'Orderic Vital, comme d'une foule de moines inconnus dont les travaux patients nous ont conservé l'acquis des civilisations passées.

Son Éminence clôtura cette brillante suite de discours, trouvant que « nos prés sont assez arrosés et nos discours assez abreuvés d'éloquence ». Elle rendit un dernier hommage à la mémoire d'Orderic Vital, célébré aujourd'hui par les Deux-Mondes et, à la façon du grand moine, demanda au Ciel, pour Elle et ses amis... le Paradis !

La brumeuse pluie, qui avait jusqu'alors envahi la vallée, se dissipait lentement alors que d'un geste large et majestueux les prélats traçaient sur la foule les triples signes de croix et de bénédiction.

* * *

De là, son Éminence se rendit, par un chemin tout enguirlandé, vers la Verrerie où Elle fut reçue par tout le personnel. Elle y bénit un nouveau four et adressa aux ouvriers, ravis, une allocution sur la dignité du travail. Cette démarche, faite en toute simplicité par un Prince de l'Église, toucha vivement le cœur de la population.

Le programme comportait en outre une visite archéologique des ruines, sous la conduite de notre dévoué collègue et ami, M. René Gobillot ; nul mieux que lui ne pouvait nous entretenir de ces ruines imposantes qu'il a si laborieusement étudiées et si savamment décrites. Malheureusement le mauvais temps arrêta, même les plus intrépides, et cette partie du programme qui eût été fort intéressante ne fut qu'imparfaitement exécutée.

La pyramide de granit détachant son profil harmonieux et simple sur le fond sombre de la vieille abbaye, n'est pas le seul monument élevé à la mémoire d'Orderic Vital. Tous ceux

qui ont répondu à l'appel du Comité conserveront le beau volume (1) que la Société historique et archéologique de l'Orne distribua le jour même de la fête. Le choix des travaux, l'abondance des illustrations le recommandent tout spécialement à l'attention des lettrés et des amateurs de notre vieille histoire monastique normande. C'est le meilleur souvenir qu'ils ont emporté de l'inauguration du monument puisque, non seulement ils y retrouveront l'image de l'œuvre d'art qui perpétuera désormais la mémoire du moine historien, mais encore des travaux consacrés à un sujet unique, la plus belle gerbe de fleurs que la reconnaissance et la piété puissent déposer au pied des ruines de l'antique abbaye d'Ouche.

Et maintenant que ce grand acte de justice a été accompli, la mémoire d'Orderic Vital ne périra pas, mais demeurera éternellement (2). La Société historique et archéologique de l'Orne a acquitté sa dette de gratitude et a rendu un grand service car, à notre époque travaillée d'un immense malaise sous lequel personne n'est plus content de la place qu'il occupe, c'est faire œuvre utile que d'attacher à ses foyers l'habitant des campagnes en lui montrant que sur cette terre qu'il foule et qu'il arrose de ses sueurs, il s'est passé de grandes choses et qu'il s'y est trouvé des hommes vertueux, bienfaisants, laborieux qui ont prouvé dans le passé, qui prouvent dans le présent et qui prouveront dans l'avenir ce que peut le génie fécondé par la religion !

Paris, 9 Octobre 1912, (en la fête de saint Denis).

ÉTIENNE DEVILLE

(1) *Société Historique et Archéologique de l'Orne. Orderic Vital et l'abbaye de Saint-Evroul. Notices et travaux publiés en l'honneur de l'historien normand moine de cette abbaye. Fêtes du 27 août 1912. Alençon, 1912, in-8 de XX, 212 pages et 23 planches. Ce volume comprend : Notice sur Orderic Vital, par M. Léopold Delisle ; Liste des abbés de Saint-Evroul, par M. Emile Picot ; Notes d'histoire et d'archéologie sur l'abbaye de Saint-Evroul, par M. René Gobillot ; Les objets d'art de Saint-Evroul, par M. Gaëtan Guillet ; Iconographie et sigillographie de Saint-Evroul, par M. Henri Tournouër ; Essai de Bibliographie de l'abbaye de Saint-Evroul, par M. Etienne Deville ; Cantate à Saint-Evroul, par M. Paul Harel.*

(2) *Justus in æternum non commovebitur. (Prov. X. 30). Justi autem in perpetuum vivent. (Sap. V. 16).*

PANÉGYRIQUE D'ORDERIC VITAL

par S. G. Monseigneur TOUCHET

Evêque d'Orléans

EMINENTISSIME SEIGNEUR (1),
MESSEIGNEURS (2),
MESDAMES,
MESSIEURS,

Vous avez bien voulu, Monseigneur l'Evêque de Séez, et vous aussi Monsieur le Président de la Société Historique et Archéologique de l'Orne (3), me confier la tâche de présenter à cette assemblée, après les liturgies de la messe, notre vieil historien, anglais d'origine, moine bénédictin de vocation, Orderic Vital.

Vous me fîtes ainsi un honneur duquel je ne saurais me trouver digne. Mêlé par nécessité aux batailles d'idées d'un temps fort troublé, au moins pour l'Eglise, j'eus peu d'occasions d'étudier les monuments pacifiques de l'antiquité littéraire. Raison de plus, pour que je vous sois reconnaissant d'avoir amicalement passé par dessus ce que, sans violer l'équité, vous auriez pu estimer mon incompétence.

Aussi bien, ne dissimulerai-je pas (et puisse mon aveu décider au même genre d'études ceux qui en auraient le loisir), qu'ayant ouvert, en vue de me renseigner, soit l'*Histoire littéraire* de Dom Rivet (4), soit la belle étude de notre illustre Léopold Delisle, que vous avez, Messieurs de la Société Historique et Archéologique de l'Orne (5), si opportunément rééditée, soit enfin les cinq volumes d'Orderic Vital (6), j'ai été saisi d'une profonde admiration, tellement profonde, que je me suis demandé plus d'une fois si je réussirais à la traduire ainsi qu'il s'ierait.

Il s'agit, en effet, non de vous apprendre, mais de vous rappeler brièvement, ce que fut le XII^e siècle, littérairement parlant,

(1) S. Em. le cardinal Amette, archevêque de Paris.

(2) NN. SS. Bardel, évêque de Séez ; Meunier, évêque d'Evreux ; Lecœur, évêque de Saint-Flour.

(3) M. Tournouër.

(4) *Hist. littéraire de la France*, particulièrement T. IX et T. XII.

(5) *Notice sur Orderic Vital*, parue en 1855.

(6) *Orderici Vitalis Historie Ecclesiasticæ libri tredecim*.

en France ; puis ce qu'il fut en Normandie ; enfin, la place qu'y tint Orderic Vital.

J'espère que par le développement de ces pensées, nous serons instruits, édifiés, et attachés plus intimement à l'Église, qui mérita si bien, alors comme toujours, — nous le verrons — du pays.

I

Dom Rivet commence ainsi le ix^e volume de son *Histoire littéraire* : Depuis le renouvellement des sciences sous Charlemagne, la littérature n'eut point, en France, de siècle plus heureux, plus brillant, plus fertile en beaux esprits que le xii^e. Les gens de lettres s'y multiplièrent à l'infini, et l'on y vit éclore un nombre prodigieux d'écrits sur toutes sortes de matières souvent très intéressantes.

Le xii^e siècle en effet est celui des belles semailles. Il n'a pas assurément les épanouissements du xiii^e. Celui-ci verra s'élever en une forêt de pierre ces mille monuments gothiques dont la Sainte Chapelle est la plus suave fleur. Il admirera le chevaleresque saint Louis et cet impétueux Cœur de Lion, dont l'arabe fait mémoire lorsqu'à son cheval butant, il dit : As-tu vu Cœur de Lion ? Il s'assiéra devant la chaire de Thomas d'Aquin. Il assistera, tandis que les alouettes chanteront éperdument et que les anges joueront de la viole, à la mort quasi divine de François d'Assise. Il entendra le *Dies iræ*, le *Stabat Mater*, les sirventes de Bertrand de Born, la Divine Comédie de l'immense Alighieri. Il est le siècle d'or du moyen âge, son siècle de Périclès, d'Auguste, de Léon X, de Louis XIV.

Mais le xii^e est vraiment son père, père un peu fruste, un peu rude, père cependant qui le présage et le porte dans son flanc.

En architecture, le xii^e siècle brise l'arceau roman et dessine l'ogive qu'amenuisera, qu'enrichira, qu'élèvera le xiii^e.

En peinture et en sculpture, il assouplit un peu — et ce peu est quelque chose d'infini — la formule By antine. Il s'achemine vers Guido de Sienne, le grave Cimabué, et le doux Giotto.

En droit, Yves de Chartres et Gratien coordonnent des législations disparates.

Notre roi Louis le Gros aime les lettres : on l'appelle *vir facundus, litteratissimus theologus* (1). La culture de Louis le Jeune ne fut pas étrangère à son accession au trône (2).

(1) Ord. Vit. cité par D. Rivet Hist. T. ix, 6.

(2) On ne peut douter que Louis le Jeune n'eût aussi étudié puisqu'à la mort de Philippe, son frère aîné, couronné du vivant de son père, qui le survécut (*sic*) il fut préféré au prince Robert, second fils de Louis le Gros, que son père et les grands exclurent de la couronne à raison de son ignorance. Dom Rivet. *ibid.*

La poésie est fort à la mode. Les épitaphes en vers abondent (1), et aussi les éloges à la manière de Thomas (2), quoique infiniment plus brefs, ce qui n'est pas pour les gêner. Les empereurs ne dédaignent point de lutter, en cet art, avec les clercs. Celui qui se vante dans les *Burgraves* d'avoir

...quarante ans, avec ses doigts d'airain
Pierre à pierre émietté des donjons dans le Rhin (3),

passait des heures à ruminer les dactyles et les spondées d'un hexamètre.

Les romans, les vaudevilles, les satires se multiplient (4). Les Boileau d'alors, il est vrai, paient parfois cher un mot trop aigu contre un homme trop puissant (5). Des fils, des oncles de souverains se font écolâtres (6).

La philosophie audacieuse et folle est représentée par Abélard et Roscelin ; sage, traditionnelle, quelquefois repentie, par Guillaume de Conches.

L'éloquence se couronne des suavités et des énergies de Bernard « le roi des moines », des impétuosités (7) de Foulques, curé de Neuilly, des innovations de Raoul Ardent, de la piété de B. Robert d'Arbrisselles.

La théologie compte des maîtres innombrables. Il suffira de citer le grand S. Anselme de Cantorbéry, que son œuvre, aiguë parfois (8), pieuse et humble toujours (9), place pas trop loin de Thomas d'Aquin et de Scott.

On ne demeure étranger ni à la médecine (10), ni à la géogra-

(1) On connaît l'épitaphe de la seconde Mathilde, fille du roi Henri I^{er}, femme de Henri V, empereur d'Allemagne, mère de Henri II :

*Ortu magna, viro major, sed maxima prole,
Hic jacet Henrici filia, sponsa, parens.*

(2) Marbode Scolastique du chapitre d'Angers a laissé un éloge de saint Anselme, Orderic lui-même en a écrit un du roi Henri, etc., etc.

(3) Hugo, les *Burgraves*.

(4) Roman de sainte Geneviève ; roman écrit par Guillaume au court-nez ; roman du géant Bohémond ; historiette du curé qui rencontre une caravane de damnés et de damnées chevauchant de fantastiques montures, et les contemple appuyé sur son bâton, *baculo appodiatu*s.

(5) Luc de la Barre avait écrit une satire contre Henri I^{er} d'Angleterre. Il se laissa prendre à la bataille de Baumont en Auge. Henri le traita de *choraula facetus* puis le condamna à avoir les yeux crevés. Le pauvre Luc voyant les bourreaux arriver se précipita tête baissée contre la muraille de son cachot et se brisa le crâne. (Ord. Vit lib. III).

(6) Henri de France et Guillaume de Champagne.

(7) Il prêcha non seulement en latin, mais en langue vulgaire.

(8) Cf. « Les monologues » qui sont un traité de métaphysique.

(9) Cf. Spécialement lettres à la reine Mathilde (la 2^e Mathilde).

(10) Foucher de Chartres est le premier de nos auteurs qui parle de la

phie (1), ni à l'astronomie (2), quoique naturellement, ces deux dernières sciences restent fort petites.

L'histoire est très florissante (3).

Les copistes élégants se font une réputation qui les pousse près des Abbés, des Evêques, des Rois, des Papes. On pose l'axiome : *claustrum sine armario, castrum sine armamentario*. Un cloître sans bibliothèque, château-fort sans salle d'armes. On conte couramment que copier un manuscrit c'est effacer devant Dieu autant de péchés qu'on a transcrit de lettres. Il s'établit jusqu'à des soupers académiques assez peu dévots, mais fort recherchés (4).

Bref, les lettrés du xii^e siècle me semblent n'être pas éloignés de l'admiration un peu ébaubie de ceux du xv^e. Ils imaginent et laissent candidement deviner que leurs connaissances du latin, du grec, voire de l'hébreu (5), doit les mener à tout, sans oublier le Paradis.

La soif de savoir, de tout savoir, n'est pas moins ardente que naïve ; et c'est la France qui tient la coupe où le monde se désaltère.

Vous l'entendez bien, Messieurs, je vous épargnerai, sachant à qui je m'adresse, cette observation de lieu commun, qu'ils sont singuliers les docteurs, d'après lesquels l'effort pour l'acquisition des connaissances humaines, serait à peu près notre contemporain. Notre contemporain !... Le travail (je n'ose dire la science, tant notre esprit est incertain) ; le travail est de tous les siècles. Affirmons seulement que nous en savons plus long que nos devanciers ; ajoutons que nous aimons assez l'humanité, et croyons assez au progrès, pour espérer que nos arrière-neveux en sauront plus long que nous !

Thériaque. Hist. litt. T. x, 66.

Le zèle pour la médecine va si loin, que le concile de Reims, 1131, défendit aux moines et aux chanoines réguliers de se faire médecins. Hist. litt. T. ix, 617.

(1) Otto de Fresinguen s'acquit de la renommée comme géographe.

(2) Le B. Odon d'Orléans qui devint évêque de Cambrai et reçut alors de ses disciples un anneau sur lequel ils avaient gravé :

Annulus Odonem decet aureus Aureliensem

donnait des leçons de dialectique et d'astronomie ; celles-ci, le soir, à la porte de l'église. Hist. litt. T. ix, 585. Le B. Odon mourut exilé à l'abbaye d'Anchin, pour avoir noblement refusé l'investiture de son évêché par l'anneau et la crosse des mains d'Henri V. On lui fit cette épitaphe :

Hic tegitur Odo præsul

Qui perspectus omni mundo

Fuit exul, Des fidus,

Fulget celo quasi sidus.

Adelart de Barthe et Rodolphe de Bruges publient de même quelques ouvrages d'astronomie. Hist. litt. T. ix, 616.

(3) Eadmer ; Baudri de Meung ; Sigebert de Gembloux ; etc., etc., etc.

(4) Un de ces cercles fut constitué par Hugues de Chaumont.

(5) Hugues de Rouen savait l'hébreu. Hist. litt. T. ix, 156.

II

Orderic avait soixante-six ans. Il venait de mettre la dernière main au livre XIII^e de son Histoire ecclésiastique. Les mélancolies du soir descendaient sur lui.

Les temps d'ailleurs n'étaient pas bons au pauvre chroniqueur. Il ne voyait autour de soi que sujets de tristesse. Aucune page joyeuse à enregistrer.

Etienne d'Angleterre, son roi d'origine, était en prison. Le roi de France, son suzerain d'adoption, avait de gros soucis du fait de sa guerre avec les Gascons. L'Evêque de Lisieux, son évêque, était mort. Le siège vaquait depuis longtemps ; et Dieu seul savait quand il serait rempli.

Le présent lui étant lourd, Orderic se retournait vers le passé. Il se revoyait près de son père à Schrewsbury. Il évoquait le jour où tous deux s'étaient dit adieu en pleurant. Puis ç'avait été la traversée de la Manche, le plus souvent pénible ; puis son arrivée à Saint-Evrout. Le vénérable abbé Mainier avait été bon, et ses frères aussi. Cependant le pauvre petit s'était trouvé bien seul, bien contraint, ignorant qu'il était de tout, même de la langue de sa nouvelle famille.

Lentement l'enfant timide s'était transformé. Il avait été tonsuré, promu au diaconat, enfin, à l'âge de trente-deux ans, il avait été ordonné prêtre par Guillaume, archevêque de Rouen, en même temps que cent-vingt autres prêtres et deux cent cinquante-quatre diacres.

Depuis lors, obéissant au vœu de ses abbés, il avait écrit, beaucoup écrit. La vieillesse était venue, silencieusement, à pas lents ; elle l'avait saisi ; et maintenant, même à Saint-Evrout il se sentait en exil ; il regardait du côté de l'Angleterre. Le cerf, quand il peut, retourne au lancé pour y mourir.

Il y a là (1). Messieurs, trois ou quatre pages qui ne sont pas uniques dans l'œuvre d'Orderic, mais qui sont particulièrement sincères et pénétrantes.

Et elles sont si vraies ! Plus nous avançons vers la fin, plus en nos repliements d'âme nous retrouvons le petit coin de nos premières années ; plus il nous paraît désirable ; plus il nous hante, nous poursuit, supposé que nous ayons dû le quitter. Du Bellay, à Rome, regrettait son petit Lyré et la douceur de la terre angevine (2).

(1) Order. Vit., *Hist. eccl.* Lib. XIII, *ad finem*. T. v, p. 133-137.

(2) Quand reverrai-je, hélas, de mon pauvre village
Fumer la cheminée, et en quelle saison
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison,
Qui m'est une province et beaucoup d'avantage ?

Il y a cinquante ans nous chantions :

J'ai vu les monts de l'Helvétie,
Et ces châteaux et ses glaciers ;
J'ai vu le ciel de l'Italie,
Venise et ses gondoliers.
En saluant chaque patrie,
Je me disais : aucun séjour
N'est plus beau que ma Normandie ;
C'est le pays qui m'a donné le jour.

Et le reste que vous n'ignorez point.

Nous chantions alors pour chanter. Aujourd'hui, après avoir beaucoup marché, beaucoup vu, beaucoup travaillé, un peu souffert probablement, si nous chantions, ce serait pour exprimer avec exactitude un sentiment sincère.

La petite patrie, quittée il y a trente ans, se fait de plus en plus chère à celui qui s'en éloigna. Tout d'elle, ses blés, ses sainfoins, ses troupeaux, ses horizons mesurés, son ciel ni trop ardent ni trop froid, ses labours et ses pommiers, sa vie industrielle, commerciale, artistique, littéraire, sa Manche plaintive et communément vêtue de gris, me parlent très haut ; son avenir et son passé me touchent à la chair du cœur.

Aussi ai-je éprouvé une joie singulière à recueillir pour vous les noms de quelques-uns au moins de nos ancêtres d'il y a huit cents ans. Tout le monde les trouvera, parmi beaucoup d'autres, où je les ai trouvés moi-même, aux tomes IX^e, X^e, XI^e, XII^e de la grande Histoire littéraire des Bénédictins. Ce ne sont que des noms, pensera-t-on ; et qu'est-ce qu'un nom ? Je sais que Shakespeare a posé ce point d'interrogation assez impertinent.

Un nom, c'est dans le cas présent un passé lointain, et une civilisation qui se lèvent ; c'est l'esprit humain en marche ; c'est quelque chose comme une aube. Connaissez-vous rien de plus charmant qu'une aube ?

Pardonnez-moi donc, Messieurs, quelques noms de la Normandie du XII^e siècle.

• Voyons les Mécènes d'abord. Ils sont indispensables aux époques d'efflorescence primitive. Ils admirent, ils soutiennent, et en admirant, et en aidant, ils provoquent.

Robert Blouet (1), Alexandre de Lincoln (2), Richard de Bayeux, Guillaume Bonne-Ame, Hugues d'Amiens, Gautier le Magnifique (3) ; les premiers Plantagenets, Philippe d'Harcourt

(1) Gilbert et Nicolas Crispin, deux Normands, lui dédient leur *Dispute avec un juif*.

(2) Henri Hugtington lui dédie son histoire d'Angleterre et Geoffroy de Montmouth sa traduction de la prophétie de Merlin.

(3) Tous les trois furent archevêques de Rouen.

qui légua une bibliothèque admirable à l'abbaye du Bec, se piquent de susciter de beaux esprits chez nous et de les protéger.

Or, vous savez tous ce qu'on appelle de beaux esprits alors. Ce n'est pas à vous, Messieurs, qu'il est nécessaire d'expliquer les arcanes du Trivium et du Quadrivium. Que si cependant, on voulait dépouiller ces mots de leur écorce désuète et plus qu'à demi-pédante on dirait simplement que nous eûmes en Normandie :

De bons grammairiens et de bons rhétoriciens : Gilbert Mami-not (1) et Jean de Lisieux, Audouen d'Evreux, Raoul, exécuteur testamentaire de Thibault de Cantorbéry, Serlon de Séz, Bernard de Saint-David, Saint-Vital, premier abbé de Savigny, Robert de Noyon, surnommé « le fleuve de l'éloquence » ;

De bons théologiens : le grand Anselme de Cantorbéry, prudent et courageux, est nôtre

De bons philosophes : Rotrou de Rouen, qui avait étudié sous Gilbert de la Poirée, Richard Lévesque qui possédait Aristote plus qu'homme de son siècle, et surtout Gauthier de Conches, qui donna des exemples de l'orthodoxie la plus scrupuleuse, au-dessus d'eux tous enfin celui que j'ai déjà nommé, car il fut autant philosophe que théologien, Anselme de Cantorbéry ;

De bons mathématiciens : Adelart de Bath ;

De bons médecins : Mauger, que Richard I^{er} fit évêque de Worcester (2) ; Goisbert de Chartres ; Raoul Malcouronne, moines de Saint-Evroult tous les deux (3) ;

Des maçons de génie : témoins, nos monuments par centaines ;

De bons juristes, et peut-être plus encore de ceux-ci que d'autres, s'il est vrai ainsi que d'aucuns le prétendent que nous avons le droit... et la plaidoirie dans le sang : Guillaume Giffard qui fut chancelier de trois rois et devint évêque de Winchester, Gilbert de Glanville « profondément versé dans l'un et l'autre droit », Roger, doyen de l'église de Rouen, et l'Ulpien d'alors, Arnoul de Lisieux. Celui-ci fut mêlé à la plus terrible tragédie politico-ecclésiastique du siècle puisqu'il défendit Henri d'Angleterre devant Rome, après l'assassinat horrible de Thomas Becket. Que pensait-il, tout au fond, de son roi ? C'est son secret. Quoiqu'il en soit, son éloquence et sa souplesse firent des merveilles auprès d'Alexandre III. Conseiller et modérateur, autant qu'il put, du plus violent des souverains, il apparaît en définitive comme un homme d'église distingué et un véritable homme d'Etat.

Je pourrais allonger cette liste : j'en ai eu la pensée ; je ne le ferai point. Telle qu'elle est, elle semble suffire à prouver que si les fils du vieux Rou ne cessèrent jamais de faire rude figure sur les champs de bataille, ils apprirent vite à se distinguer dans les écoles.

(1) Adelart de Bath lui dédie son Euclide traduit de l'arabe.

(2) Orderic, T. iv, 13 et seq.

(3) Cf. Dom Rivet, *Hist. litt.*, *passim* dans les volumes ci-dessus indiqués

La couronne qui ceint, éblouissante, le front de la France, n'est pas ornée d'une seule pierre. Toutes les provinces y ont mis des bijoux. Toutefois, parmi la multitude de ces gemmes, celles que la Normandie tailla et sertit pour la vieille mère, n'ont été ni les moins riches, ni les moins nombreuses, ni les moins durables. C'est, Messieurs, notre juste fierté.

* * *

Dans cette pléiade française et normande, que fit et quel fut Orderic Vital ?

Il fit de l'histoire, et il fut moine.

Il fit de l'histoire... Comment s'en étonner ?

On rencontre dans la vie des peuples des périodes mornes et plates qui n'excitent personne à garder leur mémoire. Des hommes médiocres proportionnés à un rôle médiocre occupent la scène. Pas de desseins conçus fortement et virilement exécutés. Une politique au jour le jour, parfois ingénieuse, rarement fort digne. L'histoire, muse grave et fière, se désintéresse de ces choses : Elle les abandonne aux feuilles quotidiennes, rapidement composées, rapidement oubliées. Tacite et Bossuet, même Orderic Vital, n'eussent probablement pas asservi leur plume à enregistrer des descriptions de soirées, des « courriers » de théâtre, des spéculations de bourse, des intrigues parlementaires.

Les temps d'Orderic avaient de l'allure. Son père Odeliri d'Orléans avait pris part à la conquête de l'Angleterre parmi les hommes de Roger de Montgomery. Lui-même avait connu Guillaume. De sa cellule il avait suivi par delà la Manche la rédaction du Domesday-Book, les révoltes des *Deshérités*, et leur répression par les barons impitoyables. Il connaissait les fils de ce Napoléon du moyen-âge : Robert Courte-Heuse, dissipateur prodigieux qui manquait de pain pour manger et de chausses pour aller à la messe, après avoir gorgé d'or ses favorites et donné des villes à ses favoris ; Henri 1^{er}, intrépide, rusé, débauché, impitoyable dans ses rancunes, auquel Orderic pardonna trop parce qu'il avait beaucoup aimé Saint-Evroult (1)... et l'avait doté.

Plus loin de lui, mais pas si loin qu'il n'en reçût les échos (2), l'épopée des Hauteville se continuait. Il avait appris comment leur père Tancrede avait eu de deux femmes légitimes douze fils et plusieurs filles ; comment il avait donné son bien à l'aîné et avait mis les autres hors de chez soi, les confiant à la Providence et à leur épée ; comment ils étaient partis pour l'Italie du Sud, rêvant de

(1) Ord. Lib. VIII.

(2) Renaud d'Echauffour la lui avait contée en partie et il avait eu entre les mains les lettres de Guillaume Malterre. Ord. Lib. VIII.

l'exploit des quarante Normands qui avaient défait là-bas une armée de sarrasins et exploité, pour le moins, un pays de merveille ; comment Drogon, Onfroy, et ce sublime Guiscard, « *sublimior Wiscardus* », et Roger, le grand Comte, roux comme un lionceau, beau comme saint Georges, avaient pillé, puis protégé les papes ; retaillé à leur profit l'empire de Constantinople et accompli de fabuleuses prouesses.

Orderic avait entendu encore le cri de Pierre l'Ermite et d'Urbain II appelant les chevaliers à la croisade. Il avait vu, spectacle de folie, de grandeur et de foi, l'Europe se déraciner pour se précipiter sur l'Asie.

Par delà ce monde laïque prodigieux, l'Eglise apparaissait plus prodigieuse. C'est l'ère des Papes géants. Grégoire VII, le fils du charpentier Toscan, celui qui dompta l'Empereur allemand, se survit dans ses héritiers les Urbain II, et les Calixte II ; bientôt de sa cendre féconde sortira le Pape de rêve, Innocent III. Plusieurs Evêques aussi sont de haute taille : Thomas Becket !

Tout s'organise dans le bercaïl du Christ. Orderic donne des nouvelles de plusieurs conciles provinciaux (1), de conciles nationaux (2), de deux conciles généraux (3). Papes et évêques y jugent philosophes, théologiens, comtes, rois. La force morale met à la raison la force brutale : c'est superbe !

Puis, que ce temps est fertile en miracles ! Que de saints hommes Orderic a connus ; que de saintes reliques il a vénérées !

Est-ce que de pareils souvenirs seront perdus pour la postérité ? Non. Orderic les écrira. Il se fera le chantre de cet univers en formation où les peuples se lèvent comme des vagues d'océan déchaîné. Il en décrira les tempêtes. Sa langue sera, de temps en temps, un peu relâchée ; sa latinité ne sera point parfaite ; mais elle coulera, si facile, si expressive ! Il saisira si joliment les traits d'une physiologie morale, le stupéfiant d'une situation. Quel tableau que celui de Guillaume expirant, et celui de ses funérailles. Cet homme, le plus riche du monde, arrêté sur le bord de sa fosse parce qu'il doit soixante sous à Asselin, le bourgeois de Caen ; et la rupture de ses entrailles et la fuite des moines et des évêques précipitant la fin de l'office ; quelles extrémités de grandeur et quelles extrémités de misères ! Orderic s'en émeut : Ce n'est ni une tragédie, dit-il, tirée de mon cerveau que je débite, ni une comédie bonne à amuser des gens en gaité, ce sont des faits certains. Instruisez-vous, lecteurs,

(1) Celui de Rouen, par exemple, qui édicte entre autres canons que le baptême sera conféré à jeun ; celui de Soissons où fut condamné Abélard.

(2) Celui de Londres, sous la présidence de saint Anselme, 1102, et celui de Reims, sous la présidence du Pape Calixte II. L'histoire de ce dernier concile (Liv. XII) est souverainement intéressante pour qui veut se rendre compte de ce qu'était le pouvoir du Pontificat à cette époque. Calixte II y apparaît planant en vérité sur la catholicité.

(3) Les deux conciles de Latran.

sur ce que vaut la prospérité, faites un retour sérieux sur vous-mêmes.

J'ai voulu relire, messieurs, après le récit de la mort de Guillaume le Conquérant dans Orderic, celui de la mort de Néron dans Suétone ; je serais bien empêché de décider lequel des deux historiens est plus riche d'émotion contenue, de pittoresque et d'évidente sincérité.

Notre Orderic a des défauts, c'est entendu. Mais il compte assez de belles pages et il renferme assez de documents pour racheter ses défauts.

Laissez-moi enfin, Messieurs, vous dire d'un mot qu'il est autant moins qu'historien.

Ne l'en plaignez pas.

En ces âges troublés, violents, les abbayes sont les seuls lieux de paix. Saint Bernard s'écriait dans sa reconnaissance : Bon Dieu que de bonheur tu assures à tes pauvres ! (1) Pierre de Blois, quittant l'abbaye de Croiland, — cette même abbaye dont Orderic nous a laissé l'histoire (2) — ne pouvait en détacher ses yeux, et sept fois il se retourna pour contempler ce lieu béni où il avait été tant heureux. « O ma cellule, s'écrie Alcuin (3), au moment de partir pour la cour de Charlemagne, ô ma cellule, douce et bien aimée demeure, adieu, à jamais. Je n'entendrai plus les oiseaux qui chantaient alentour leur cantique matinal au Créateur... Je ne verrai plus cette troupe de religieux qui jour et nuit livre, parmi des labeurs saints, les combats du Christ. O ma cellule, adieu ! »

La règle de Saint Benoît, admirablement intelligente, disposait pour le plus grand bien privé et le plus grand bien commun le temps de chaque frère.

Sous les hautes voûtes de leurs magnifiques Eglises abbatiales les moines font d'admirables liturgies. Ceux qui lisent bien et chantent bien laissent un nom et sont recherchés des plus hauts personnages (4). On a toujours l'œil ouvert pour découvrir des morceaux inconnus. Apprend-on qu'un maître de chœur a trouvé quelque belle inspiration, on lui députe les plus belles voix du monastère afin qu'il les instruisse ; et c'est une fête lorsque le soir à complies, ou dès l'aube à matines, les pèlerins de la musique religieuse livrent devant Dieu et leurs frères le secret jusqu'à ce moment bien gardé de ce qu'ils ont appris.

(1) *Bone Deus ! Quantæ pauperibus procuras bona.*

(2) Orderic. Liv. IV. T. II, p. 268-290.

(3) *O mea cella.....
Semper in æternum o mea cella vale.
Omnē genus volucrum matutina personnat alas...
Militat pie christo noctuque diuque labori
Indulget sancto, religiosa cohors.*

(4) *Berengarium filium Ernaldi filii Helgovis Uticensem monachum elegit .. (Wiscardus..) bene canentem et legentem.*

A la bibliothèque, on lit (1) des manuscrits ; on les échange ; on les transcrit ; on imagine des lettres merveilleuses d'or et de pourpre, des rinceaux déliés, des oiseaux de paradis, des animaux fantastiques.

Dans les champs on défriche. Chaque année on gagne quelque chose sur le marais malsain, sur la forêt sauvage. On étend les cultures et on multiplie les troupeaux. On sème du blé, on plante des arbres fruitiers, on cultive des légumes. On crée à la place des ajones, « des Val-d'or, des Val-fleuri, des Val-béni » (2). Le jardinier, l'« hortulanus » du monastère, n'est pas moins estimé que le copiste ou le chantre. Les pauvres gens du voisinage, les ex-brigands des bois de l'Ouche viennent voir. En regardant, ils apprennent ; ils se civilisent ; ils vivent mieux, parce qu'on leur a donné des graines et des outils ; ils se sauvent mieux. O ces moines ! ces moines ! quels services ils ont rendus au pauvre peuple.

La discipline est austère il est vrai. La vie n'a pas beaucoup d'imprévu. Il faut dompter la méchante nature dans la pauvreté, la chasteté, l'obéissance. Mais les frères ont sous les yeux de beaux modèles. Les habitudes féodales, si funestes aux moines avant que la commende leur portât le second coup, n'ont pas eu le temps encore d'énervier leur vie primitive. Les abbés sont des hommes « vénérables ». Le vénérable Mainier reçoit Orderic. Et le « vénérable Thierry », quelle aimable et haute figure ! Bon aux novices, compatissant aux frères, dur à soi seul, il ne portait jamais de manteau, quoique le froid mordit. Or, l'enfant Jésus qui avait eu froid lors de sa nativité et savait bien que c'est là une souffrance très pénible eut pitié de son serviteur. Une nuit donc de Noël que le bon vieillard, grelottant, se préparait à chanter l'office sur l'autel du monastère, il trouva une pelisse toute blanche, si blanche que la neige même à côté d'elle n'était presque plus blanche. Thierry pas plus que ses moines ne douta point qu'elle fût venue du ciel. Il s'en vêtit désormais pour célébrer la messe. Que vouliez-vous que la cohorte, pour parler le langage d'Alcuin, la cohorte qui militait sous ses ordres, afin de glorifier le Christ, refusât à un pareil capitaine (3) ?

Moine fidèle Orderic écrivit, à la demande de Roger du Sap, « le vieillard saint (4) », les origines, la restauration et la chronique de l'abbaye de Saint-Evroult. Il offrit ce travail à Guérin,

(1) *Hic peritia legendi et canendi optimeque scribendi floruit*. Voyez la liste des ouvrages consultés par Orderic dans la notice de M. Léopold Delisle, 41, 42, etc.

(2) Noms fort communs aux plaines dans lesquelles s'élevaient des abbayes.

(3) Lib. III. T. II, p. 19.

(4) Lib. I. *Prolog.* T. I, p. 3.

successeur de Roger, et le lui soumit afin qu'il le réformât et le corrigéât à son gré (1).

Les obligations du cloître pesèrent-elles quelquefois à Orderic ? Peut-être : les chaînes sont toujours des chaînes. A certains mots brefs, mais expressifs, on le croirait (2). Mais il est fier de ses chaînes. Il les porta librement et ne les écarta jamais. Sa volonté se dressa ferme et inébranlable contre l'instinct. Il soutint en soi la belle lutte de la Grâce contre la Nature, de l'esprit contre la chair. *Ex proprio voto cogor irrevocabiliter ferre monachilem observantiam* (3). Historien, il nous lègue d'utiles documents ; moine, un haut enseignement moral.

Messieurs, celui que Léopold Delisle appelle « mon savant maître », dont il serait plus qu'injuste à moi de n'avoir pas prononcé le nom en cette solennité, Auguste Leprévost, écrivait justement à son élève :

« Ce que notre auteur excelle à peindre, ce sont les inspirations de la foi religieuse, d'une foi ardente, pure et même souvent éclairée telles qu'elles existaient dans son propre cœur. Je ne pense pas qu'aucun de ses devanciers, de ses contemporains, de ses successeurs même, ait mieux senti que lui le véritable chrétien... (4)

L'appréciation n'est pas contestable.

N'est-ce pas Orderic qui a voulu mettre en tête de ses deux premiers livres, afin que son histoire ne fût pas simplement profane, la vie de Notre-Seigneur et celles des apôtres ? Chrétien écrivant pour des chrétiens, il songe plus à l'édification des lecteurs qu'à l'ordonnance de sa composition.

N'est-ce pas lui encore qui termine tous ses livres par de belles moralités tantôt sur l'humilité (5), tantôt sur le mépris des richesses, tantôt sur l'instabilité des choses humaines (6) ?

Mais surtout n'est-ce pas lui qui jette, avec une tendresse si passionnée, ses misères dans le cœur de Jésus, quand il lui dit : « O mon roi sacré, o bon Jésus ! O souverain prêtre, arrachez-nous au mal ! O que l'antique serpent ne nous tire pas en ses abîmes. Purifiez-nous de nos péchés. Gardez-nous parmi les dangers du monde, plus terribles que ceux de l'Océan et enfin associez-nous à la gloire de vos saints (7) ».

(1) *Tibi pater, Guarine, qui secundum Ecclesiæ ritum ei (Rogirio) legitime succedis exhibeo (librum) ut superflua deleas, incompressa corrigas, et emendata vestræ auctoritate sagacitatis munsias.* (Lib. I, Prolog. T. I. p. 4).

(2) *Claustralis caenobita non possum itinerare.*

(3) Ord. Lib. II^e.

(4) Notice. p. 71.

(5) Lib. VI, p. 255. T. III. p. 135.

(6) Lib. X. T. IV. p. 158.

(7) *Pex sacer, audi nos, etc..., bone Jesu, summe sacerdos.* Ord. Lib. XI. T. IV. p. 161.

Messieurs, vous êtes des savants et des historiens. Je vous offre respectueusement le vœu qu'Orderic Vital formulait pour lui-même. Pour venir du fond des âges, il n'en est pas moins impressionnant.

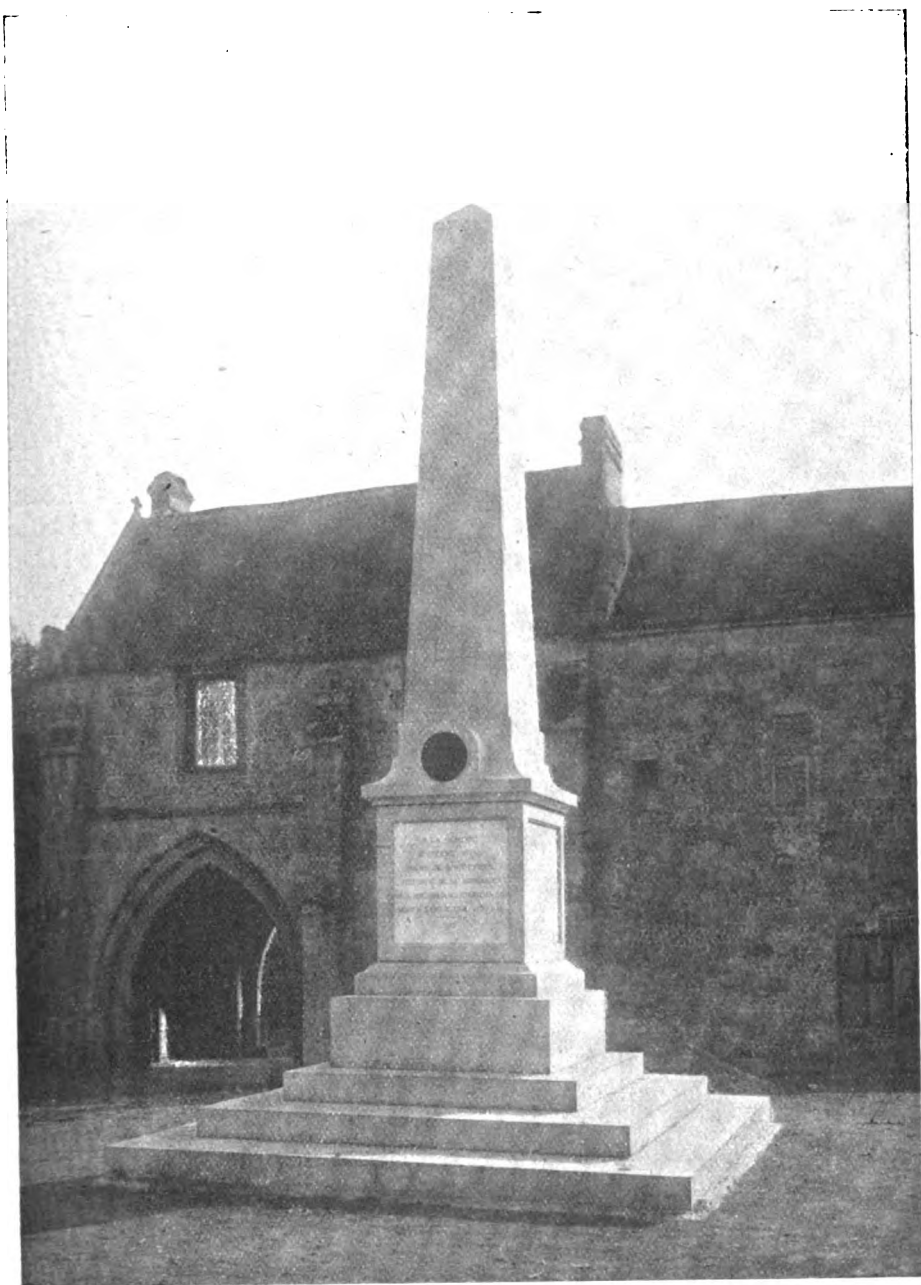
Oui, puissions-nous tous être associés à Jésus-Christ dans la gloire des saints. Plus on étudie l'histoire, plus on reconnaît que Jésus-Christ seul, demeure ; Jésus-Christ, dont le nom domine l'histoire, dont la croix domine le monde, dont la figure domine l'humanité !

Amen !

INAUGURATION DU MONUMENT

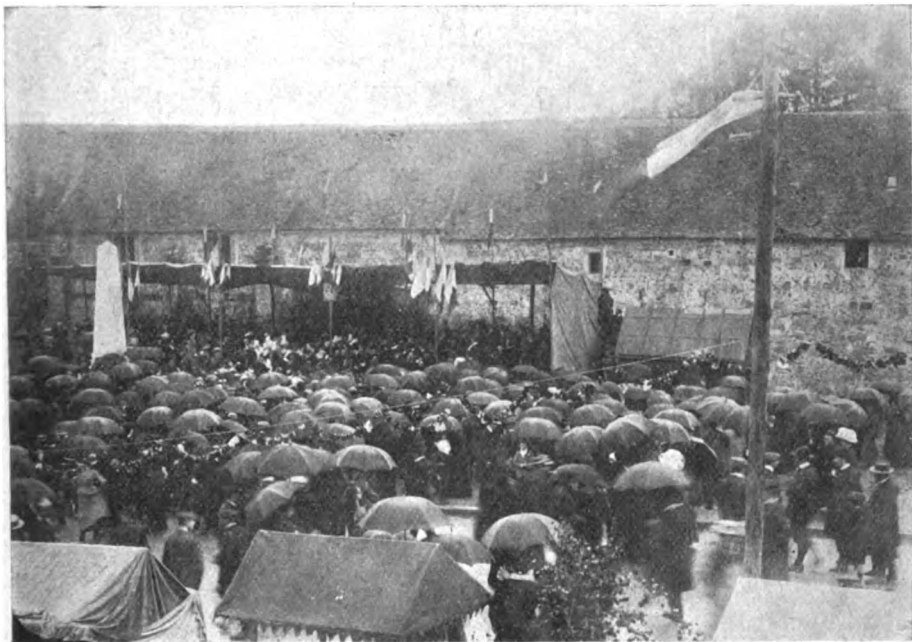
ET

DISCOURS



Le Monument à Orderic Vital

Gliche de M. Chabrier.



Inauguration du Monument

Cliché de M. Chubrier.

Discours de M. OMONT

Membre de l'Institut, Président d'honneur

EMINENCE,
MESSEIGNEURS,
MESDAMES,
MESSIEURS,

Un monument devait s'élever ici, non loin des restes de l'antique et célèbre abbaye de Saint-Evroul, pour rappeler la mémoire d'Orderic Vital, le plus grand historien de la Normandie aux temps héroïques de Guillaume le Conquérant et de ses fils. Il faut remercier la Société historique et archéologique de l'Orne et son dévoué président d'en avoir pris l'initiative, ainsi que les Sociétés savantes de Normandie et leurs éminents représentants, qui, dès l'origine, se sont unanimement associés à ce projet, maintenant heureusement réalisé. Et si la mémoire d'Orderic Vital n'a pas été plus tôt commémorée aux lieux mêmes où s'est écoulée sa studieuse

et paisible existence, ses compatriotes n'ont rien ménagé pour rehausser l'éclat du juste et solennel hommage qui lui est aujourd'hui rendu.

Ce n'est pas à moi que devait revenir le privilège de parler ici et je tiens bien imparfaitement la place du maître regretté, dont je m'honore d'avoir été le disciple ; j'ai nommé Léopold Delisle. C'eût été la joie suprême de ce grand savant, auquel nous sommes redevables de l'achèvement de la belle édition d'Orderic Vital, entreprise pour la Société de l'histoire de France par Auguste Le Prevost et Benjamin Guérard, de rappeler devant ses compatriotes, en ravivant des souvenirs de jeunesse, le rare mérite de l'œuvre d'Orderic Vital et tout ce que lui doit l'histoire de notre vieille et chère province.

Après l'éloquent panégyrique qu'il vous a été donné d'entendre il y a quelques heures, il serait présomptueux de retracer à nouveau la vie d'Orderic Vital, aussi me permettrez-vous de vous rappeler seulement en quelques mots — car la liste est longue des orateurs que nous aurons plaisir à entendre tout à l'heure — le caractère principal qui distingue l'Histoire ecclésiastique de Normandie.

Orderic Vital, à la différence de plusieurs de ses contemporains et successeurs, n'a pas été un annaliste sec et impersonnel, recueillant les faits qui se présentaient à lui sans en rechercher les causes, sans essayer de les relier les uns aux autres. Il a fait œuvre de véritable historien, et il n'est pas téméraire de le rapprocher, toutes proportions gardées, de son illustre prédécesseur Grégoire de Tours. Ce n'est point cependant que son récit ne soit quelquefois un peu confus, que son désir de ne rien omettre lui ait fait souvent rassembler des matériaux assez disparates, sans toujours tenir compte des lieux et des temps ; mais, sous cette confusion apparente, se cache une véritable richesse, et, comme l'a déjà et très justement remarqué Guizot, aucun livre ne contient sur l'histoire des ^x^e et ^{xii}^e siècles, sur l'état politique, civil et religieux de la société en Occident, sur les mœurs féodales, monastiques et populaires, autant et de si précieux renseignements.

C'est en cela, et aussi pour son indépendance et sa sincérité, qu'il est bien supérieur à trois autres de nos vieux historiens, Dudon de Saint-Quentin, Guillaume de Jumièges et Robert de Torigny. Et cependant ceux-ci, auprès de leurs contemporains et des siècles suivants, ont joui d'une réputation beaucoup plus grande, si non plus méritée, qu'Orderic Vital. Il n'en est pas besoin d'autre preuve que les nombreuses copies qui ont été exécutées de leurs œuvres et dont plusieurs sont arrivées jusqu'à nous. Tandis que, pendant près de quatre siècles, l'unique manuscrit de l'Histoire ecclésiastique paraît être resté ignoré, tout près d'ici, parmi les livres de l'abbaye d'Ouche, inscrit dès le temps d'Orderic Vital sous ce titre sommaire : *Quatuor volumina Vitalis*,

à la fin d'un catalogue, qui nous a été conservé, des cent cinquante volumes et plus que possédait alors l'abbaye. Bibliothèque considérable pour l'époque et qui rivalisait avec celles du Bec, de Fécamp, de Fontenelle, de Jumièges, de Lyre, du Mont-Saint-Michel, de Savigny, témoignant de l'importance attachée aux études dans nos vieux monastères normands.

De l'abbaye de Saint-Evrout, si fameuse et si riche au moyen-âge, il ne reste plus aujourd'hui que des ruines, tandis que l'œuvre d'Orderic Vital a survécu. Nous possédons heureusement encore, et nous gardons précieusement parmi les trésors de notre Bibliothèque nationale, trois petits volumes de parchemin, sur les feuillets desquels Orderic Vital, dans la première moitié du ^{xii}^e siècle, a tracé, de son écriture nette et élégante, les récits qu'il avait recueillis de la bouche de chevaliers qui avaient pris part aux Croisades, aux expéditions normandes en Italie et en Sicile, aux guerres de Guillaume le Conquérant et de ses descendants en Angleterre et en France.

Souhaitons aussi longue durée à ce monument de granit, élevé aujourd'hui par vos soins aux lieux mêmes où, il y a plus de sept siècles, Orderic Vital écrivait son Histoire ecclésiastique de Normandie, et qui rappellera ici le souvenir de ce normand d'adoption, auquel nous devons de mieux connaître les faits de nos ancêtres et de mieux aimer notre pays.

Discours de S. G. Monseigneur BARDEL

Évêque de Séez

EMINENCE,
MESSEIGNEURS,
MESDAMES,
MESSIEURS,

On pourrait s'étonner peut-être de voir réunis ici, sur cette place, dans cette modeste bourgade, au pied de ces ruines, débris informes d'antiques splendeurs, une foule immense, des Sociétés savantes, des Evêques éminents, un Cardinal dont la Normandie s'honore, pour y glorifier la mémoire d'un moine qui vécut dans des temps à demi barbares.

Et l'étonnement augmenterait sans doute à la pensée que cette glorification éclatante se fait à une époque de civilisation avancée et sous un régime qui parle de liberté pour dépouiller et chasser les frères de ce vieux moine.

Mais, rechercher les motifs de cette surprise serait côtoyer des rives dangereuses. Aussi, nous semble-t-il préférable, et c'est douce vengeance, d'emprunter à l'histoire de la Normandie d'Orderic Vital les documents qui font connaître l'état social et religieux du monde d'alors, de la Normandie en particulier, et nous permettent de constater, par des faits éloquents et irrécusables, les services rendus par les moines à la fin du XI^e siècle et au commencement du XII^e.

Dans l'histoire de la civilisation comme de la religion, la période du moyen-âge où vécut Orderic Vital, marque un puissant réveil, brille d'un incomparable éclat. Activité intellectuelle immense, mouvement prodigieux des idées, grand nombre et juste célébrité des écoles, des maîtres et des écrivains, il y a tout cela, et tout cela presque subitement et à ce seul moment. Avant, c'est la barbarie. Avant, ce sont les invasions normandes, les hordes de pillards se ruant sur la France, tuant, brûlant, ravageant villes, villages et monastères, puis fuyant sur leurs barques légères chargées de butin. Avant, ce sont les bandes Gallo-Franques achevant l'œuvre de destruction des pirates, les populations abandonnant leurs maisons en ruines, les moines emportant les reliques de leurs saints. Avant, c'est le Siège Pontifical lui-même dominé, humilié, asservi par les factions et les grandes familles romaines. Puis, les invasions cessent, le Normand colonise, les chevauchées des Croisades ouvrent à l'Occident les perspectives riantes et ensoleillées

de l'Orient. Aristote trace des voies nouvelles à la pensée humaine. La Papauté, et par elle, l'Eglise, brise ses chaînes, son cœur bat librement, son sang généreux circule et réchauffe jusqu'aux extrémités de son vaste corps. C'est l'heure où Hildebrand formule le programme général qui rendra à l'Eglise sa liberté en face de l'Empire, au Clergé la sainteté, le respect et l'influence, aux intelligences la lumière dans l'accord de la raison et de la foi, au monde la paix par l'harmonieuse distinction des pouvoirs politiques et religieux qui le dirigent.

Et Dieu qui menait ces temps héroïques, suscite, pour accomplir ses desseins, des hommes de première valeur ; dans l'ordre politique et religieux, des papes comme Grégoire VII, Victor II, Innocent III ; dans l'ordre intellectuel, des esprits éminents comme Lanfranc et Anselme, des génies comme Albert le Grand, saint Thomas ; dans l'ordre de la sainteté, Bruno, Etienne, Malachie, Norbert, Pierre le Vénérable et avec eux, cette légion d'âmes qui leur fait un cortège si splendide que l'humanité, quand elle veut voir la Sainteté réalisée, se tourne encore vers ces siècles méconnus.

Mais ce qui ressort de l'étude de cette grande époque, c'est la place prépondérante occupée par les moines. Moines, les papes les plus illustres ; moines, les grands Evêques ; moines, les savants ; moines, les ouvriers les plus humbles de cet édifice grandiose qui domine l'histoire, fixe l'admiration des siècles en montrant la religion plus forte que le fer et victorieuse, malgré la faiblesse de ses moyens, des puissances de la terre conduites par le génie ou poussées par la haine et la perversité.

C'est à cette conclusion que nous conduit la lecture attentive de l'histoire de la Normandie par Orderic Vital.

Le milieu dans lequel les moines normands devaient exercer leur influence n'était pas meilleur que le reste de l'Europe. La corruption régnait partout et très ouvertement. Si les Germains conquis à l'Evangile aux ^v^e et ^{vi}^e siècle étaient encore mal dégrossis, mal domptés, les Normands, chrétiens de date beaucoup plus récente, avaient les mêmes défauts. En dépit des récits qui font de la Normandie, sous Rollon, le paradis terrestre de la probité, il faut bien reconnaître que l'Evangile n'avait pas eu le temps de la transformer. La religion et les moines se trouvaient en présence d'une race violente et batailleuse, violente dans ses passions, batailleuse jusque dans ses plaisirs.

La Normandie, en effet, dit Orderic Vital, n'échappa pas aux convulsions qui agiterent la fin du ^x^e siècle. Sans doute, nous sommes fiers de Tancrède de Hauteville. Ce seigneur a 12 fils. A l'aîné il donne toutes ses terres, aux autres il montre le monde. Et ils partent avec leur épée pour toute fortune. Ils se taillent un domaine dans la Pouille. Ils bataillent en terre sainte et le nom de Tancrède, chanté par le poète, devient synonyme de vaillance

indomptable. Sans doute nous sommes plus fiers encore de Guillaume le Conquérant, mais la brillante conquête d'Angleterre a ses ombres. Et le cœur se serre quand on parcourt la noire et interminable série de luttes qui l'accompagnèrent et la suivirent. Elles sont engagées sous les plus futiles prétextes : Un château, une ville, une terre, une mesquine vengeance, une insulte, l'avidité cupidity, poussent les seigneurs les uns contre les autres. Et alors, villes et châteaux : Gacé, Exmes, Laigle, Séez, Saint-Cénery, Domfront, Ballon, sont pris, repris, saccagés, brûlés et toujours rebâties.

Aux guerres privées entre seigneurs de second rang, s'ajoutent les révoltes des fils de Guillaume le Conquérant contre leur père, leurs luttes fraternelles, les intrigues des rois de France habitués à profiter des dissensions, à les susciter au besoin. Ce sont enfin les violences de ces puissants ducs reprenant par la force des armes ce que la politique de leur suzerain leur a ravi.

On le devine aisément, ces guerres incessantes provoquent le crime en assurant son impunité, introduisent dans les mœurs des désordres sans nom, livrent les monastères, les églises à la brutalité sauvage du vainqueur. C'est le beau temps de la loi du plus fort.

Cependant les habitants des villes et des campagnes ne sont pas, en face de la féodalité, la vile poussière que l'on peut impunément fouler aux pieds. Plus avancée que beaucoup d'autres provinces, la Normandie est déjà garantie contre l'arbitraire des seigneurs par des coutumes comme celles de Verneuil ou celles du domaine de Breteuil qu'Orderic Vital appelle la loi de Cormeilles.

Mais si l'organisation des communes existe déjà en Normandie, si notre province n'a pas connu les luttes sanglantes qui bouleversaient d'autres provinces, si les habitants constitués en associations paroissiales sous l'autorité de leur curé se lèvent à sa suite contre les perturbateurs de la paix publique et les contraignent à l'observation de la Trêve de Dieu, si le Concile de Rouen en 1096 exige de tous les chrétiens, âgés de 12 ans, le serment de prendre les armes à la première réquisition de l'Evêque ou de l'Archidiacre, et de marcher à la suite du Prélat contre tous ceux qui n'observeraient pas la trêve, la terre de Normandie, néanmoins, subit la loi générale créée par l'état d'une société désorganisée. Là, comme ailleurs, le seigneur ne relève que de son épée et dans son âpre ardeur à revendiquer des droits prétendus, ou à satisfaire des passions ardentes, il ne recule ni devant la guerre, ni devant la trahison, ni devant l'assassinat.

Il faut remarquer cependant que ces demi-barbares ont conservé la foi, une piété tendre et naïve, un instinctif besoin de satisfaire ou d'apaiser leur conscience par des œuvres de religion. Orderic Vital nous les montre aimant leurs églises, leurs moines, heureux de s'illustrer par des fondations. Les ducs de Normandie donnent l'exemple. Juniéges, Fécamp, Le Mont-Tombe (Mont Saint-Michel),

Saint-Ouen, Saint-Vandrille, Cerisy-la-Forêt, sont les fruits de leurs largesses. — « Les barons de Normandie, ajoute notre historien, voyant la grande ferveur qui animait leurs princes, s'attachaient à les imiter. Il n'était pas un homme puissant qui ne se crût digne de la dérision s'il n'entretenait convenablement dans ses domaines des clercs ou des moines pour former la milice de Dieu ». (II, 10-11).

Et Orderic Vital se plaît, dans de longues énumérations, à citer pour les livrer à la mémoire des siècles, les noms et les générosités de ces bienfaiteurs.

Mais à côté des fondations inspirées par la piété, il en est d'autres, et elles sont nombreuses, qu'impose le besoin de l'expiation. Car, ces batailleurs, ces hommes de désordre et de rapines, ne sont pas sourds aux cris de la conscience. Le remords parle haut dans leur cœur, s'élève plus violent que le mal. Semblables à de grands enfants victimes de leurs impressions, ils se laissent emporter à tous les excès. Mais, lorsque l'ivresse de la colère ou du plaisir tombe, ils se troublent, ils tremblent écrasés sous le poids de leurs fautes et des accusations de la conscience. La voix de l'Eglise, de cette Eglise qu'ils ont bravée, peut se faire entendre, la foi s'éveille, il pensent à la mort, au salut, à Madame Marie, à Monseigneur Jésus, ils fondent ou dotent des monastères où la prière criera sans cesse merci, pour le salut de leur âme.

Ainsi s'explique la multitude de monastères qui couvrirent à cette époque le sol normand. Ainsi s'explique comment, de ces monastères fondés, restaurés par des seigneurs souvent coupables, sortit une réaction salutaire contre la violence, les guerres, l'ignorance et la barbarie qui régnaient alors.

Car la vie que mènent ces moines dans la pureté, la pauvreté et l'obéissance est une protestation permanente contre les faiblesses humaines, une aspiration vers tout ce qui plane au-dessus de la vie terrestre. C'est le triomphe des forces les plus pures, des instincts les plus généreux de la nature humaine sur les sens et les passions. C'est le sacrifice de l'être tout entier dans les sublimes vertus d'humilité et de charité; car le moine prie et la prière est la grande charité du cloître aux misères d'un siècle égoïste et jouisseur.

Le moine fait l'aumône, et l'aumône qui rend le moine et les biens de l'abbaye tributaires de toute indigence, de quelque pays qu'elle vienne, est un vivant reproche à l'amour insatiable de la richesse et de la jouissance.

Le moine travaille les champs, et le travail manuel ennobli par la loi divine est la vraie charte acceptée, glorifiée en face du seigneur, dédaigneux de la terre et du manant.

Le moine est savant. L'école monastique est la seule école d'alors. Là, comme à Saint-Evroult, la vaste bibliothèque est le sanctuaire de l'abbaye, le second après celui où réside le corps

vivant et sacré du Verbe fait chair pour nous sauver ; là sur d'interminables rayons s'entassent chaque jour les manuscrits aux lanières de cuir, gonflés de feuillets, de parchemins, que couvrent des caractères aux initiales bleues, vertes ou écarlates, les lourds volumes patiemment copiés, peints avec amour, enluminés avec une touchante et naïve piété, reliés d'or, d'argent et de pierres précieuses. Là, et Orderic Vital en parle avec une reconnaissance émue, sous la paternelle et ferme autorité de savants abbés et de prieurs laborieux, dans ces dépôts de science libérale et de lectures sacrées, comme il les appelle (II. 237), se forment des Maîtres éminents dans toutes les branches du savoir humain, latinistes distingués comme Jean de Reims, le maître d'Orderic Vital, fins littérateurs, poètes harmonieux, savants grammairiens, historiens, comme Orderic Vital, curieux de tous les événements que la renommée, les voyageurs, les pèlerins leur apportent, chantres habiles, peintres, sculpteurs, et pour compléter la série des Maîtres illustres, médecins comme Mâle-Couronne, renommés jusque dans la fameuse école de Salerne.

Et les demi-barbares regardent. Ils ont fondé ces asiles de la sainteté et de la science, ils les visitent, ils y séjournent volontiers. L'atmosphère de calme, de paix qu'ils respirent et qui les enveloppe contraste si fortement avec leur vie d'agitation, qu'ils sont saisis d'admiration et de respect. Et eux qui ont donné leurs biens, leurs enfants, se donnent eux-mêmes. Troquer l'armure du chevalier contre la bure du moine, mourir dans l'habit de la pénitence, en couvrir sa vie, ses forfaits, n'est-ce pas s'ouvrir le Ciel ? Et on les voit, dans les monastères, se soumettre, comme le bœuf sauvage, au joug de l'Evangile, adoucir leurs instincts, courber leur orgueil, s'initier à la grande loi du sacrifice personnel dans la chasteté, l'obéissance, la vie austère et pénitente.

Et cette influence locale ne tardait pas à passer les frontières de la province. Orderic Vital ne nous raconte-t-il pas, en parlant des moines du Bec, qu'ils furent des docteurs modèles, des nochers prévoyants, des cochers spirituels auxquels on confia les rênes de l'Empire.

En effet, la réputation de sainteté, de science et de sagesse des moines normands était telle que les ducs et les rois firent souvent appel aux plus illustres pour gouverner les églises, fonder et réformer les monastères dans les pays conquis.

Que la politique ait inspiré quelques choix, que même elle ait parfois placé, surtout au temps de Guillaume le Roux, à la tête des abbayes anglaises des hommes plus recommandables par leurs services que par leur sainteté, on ne saurait le nier. Mais, le plus souvent, la valeur intellectuelle et morale s'imposait seule aux souverains d'alors. Lanfranc, Anselme en sont d'éclatants exemples. Lanfranc qui refuse l'archevêché de Rouen, et n'accepte celui de Cantorbéry que sur les instances des légats du Pape.

Lanfranc qui sait gagner à la fois l'estime du peuple et la confiance du Roi, sans négliger les devoirs de sa charge ou laisser fouler aux pieds les droits de l'Eglise.

Quant à Anselme, l'histoire honore l'énergie, s'incline devant les malheurs de ce grand Evêque, son opiniâtre résistance au roi brutal et débauché qu'est Guillaume Le Roux, ses indomptables revendications pour l'indépendance des élections épiscopales. Ses luttes contre Henri Beauclerc, politique fin et avisé, toujours dominé par le désir d'asservir l'Eglise, font de lui un des plus ardents disciples du grand réformateur Grégoire VII. Aussi, ne tardait-il pas à prendre la route autrefois suivie par Wilfrid, et bientôt reprise par Thomas Becket et allait-il chercher aide et protection près de la Cour de Rome.

Mais pendant ce temps, et à la lumière de ces exemples, les peuples anglais et normand apprenaient qu'il y a quelque chose de supérieur à la force brutale, de plus sacré que la volonté tyrannique des rois, le domaine de la conscience. Ils commençaient à soupçonner que les foudres de l'Eglise étaient plus redoutables que la lourde épée de leurs princes, car partout où ils allaient, les moines portaient sans doute leur règle, leur science, leurs vertus, mais ils jetaient aussi à pleines mains, sur leurs pas, les semences qui lèvent toujours, parce qu'elles trouvent en toute âme pour y germer, les réserves inviolables et indestructibles du droit et du devoir.

— « Il y a des choses, dit l'un d'eux pour lesquelles tout homme doit résister jusqu'à la mort : la justice et la liberté ». Et ils résistaient tous, du grand au petit, d'Hildebrand à Anselme, d'Anselme jusqu'au plus obscur prieur, jusqu'à notre historien dont il faut citer les fières paroles. — « Je parlerai, dit-il du roi Guillaume, et je rapporterai les changements fâcheux qui s'opérèrent en Angleterre ; écrivant sans adulation, je n'attends ni du vainqueur ni du vaincu les honneurs d'une récompense ». (II. p. 153).

Nous pouvons donc conclure avec Montalembert : « Jamais hommes ne connurent moins que les moines la crainte du plus fort, ni les lâches complaisances envers le pouvoir ». Au sein de la paix et de l'obéissance du cloître il se formait chaque jour des cœurs trempés pour la guerre contre l'injustice, d'indomptables champions du droit et de la vérité. Il y avait là, et en foule, des âmes calmes et fières, droites et hautes autant qu'humbles et ferventes, de ces âmes que Pascal appelle parfaitement héroïques.

Il faudrait maintenant, pour achever cette rapide esquisse, grouper les forces qui jaillissent abondantes des monastères, les montrer marchant à la suite d'Hildebrand à la conquête des grandes réformes ; il faudrait suivre l'évolution des idées, des mœurs, leur transformation lente, progressive et continue sous cette immense poussée de vertu et de sainteté. Il faudrait, dans un tableau digne de l'œuvre accomplie, peindre la richesse et

l'éclat des progrès obtenus par ce travail gigantesque, et peut-être ajouter qu'à l'exemple de leur chef, Grégoire VII, les moines eux-mêmes durent souvent laisser tomber de leurs lèvres la fameuse et trop juste condamnation d'une société ingrate et persécutrice : « J'ai aimé la justice et haï l'impunité, c'est pour cela que je meurs en exil ».

J'aime mieux terminer par le vœu d'un grand religieux demandant pour faire le bien : l'aumône d'un peu de liberté dans la pauvreté. — « Qu'on nous laisse, disait-il, quand ce ne serait qu'un point pour poser le pied sur la terre, il nous suffira. Nous serons comme le pin, nous n'aurons que du sable pour vivre, mais nous aurons le Ciel pour fleurir. Le pin deviendra la forêt, et il vous donnera de l'ombre à vous autres que le poids du jour accablait et que les huit heures de travail trouveront peut-être encore lassés, quand le soleil sera trop chaud et la vie trop accablante. »

Remise du Monument par M. TOURNOUER

Président de la Société historique et archéologique de l'Orne

EMINENCE,
MESSEIGNEURS,
MESDAMES,
MESSIEURS,

La pensée qui nous réunit aujourd'hui près des restes du fameux monastère d'Ouche n'appartient pas à la Société qui eut le grand honneur de la mettre à exécution. Si, mes confrères et moi, avons pris l'initiative d'élever un monument destiné à consacrer la mémoire d'un historien qui fut un patriote ardent et aussi un moine très humble et très épris de sa règle, l'idée première revient au pasteur de cette paroisse duquel nous recevions ici même, il y a trois ans, l'accueil le plus empressé et le plus cordial.

Au cours de l'une de ces réunions intimes d'où naissent souvent les meilleures inspirations, Monsieur l'abbé Sornin, en nous entretenant des souvenirs monastiques de Saint-Evroul, évoqua son chroniqueur et, s'étonnant que depuis tant d'années, pour ne pas dire tant de siècles, son nom n'ait pas été gravé sur les murs encore debout de l'abbaye, il émit le vœu d'une réparation solennelle à laquelle serait associée non seulement cette région, mais la Normandie tout entière intéressée à pareil hommage.

Je tiens donc, avant la remise de ce monument, à acquitter la dette de reconnaissance que nous devons tous au véritable initiateur et à le remercier d'avoir provoqué ce noble geste, complétant ainsi l'œuvre magistrale entreprise il y a plus de cinquante ans déjà, et poursuivie, on peut le dire, durant toute sa longue carrière, par Léopold Delisle.

Car, Messieurs, c'est bien ce maître au labeur fécond, passionné de recherches, avide de découvertes capables d'éclairer d'un jour nouveau quelque point d'histoire, ce travailleur à la méthode rigoureuse et précise, ce compatriote fidèle et bon qui nous a fait comprendre Orderic Vital et aimer son œuvre. C'est lui qui nous a dévoilé toute la poésie de son âme, tout le charme de son esprit. Observateur attentif, l'auteur de l'histoire ecclésiastique enregistrait les faits avec une scrupuleuse exactitude, mais il savait les présenter sous la forme la plus séduisante et c'est ce qui rend sa narration aussi précieuse pour les historiens qu'attrayante pour les simples lecteurs. Sans lui, bien des choses seraient ignorées de nos origines et il semble, tant les détails sont bien consignés sous

sa plume, qu'il eut le souci de laisser à ses successeurs une abondante et riche moisson à récolter.

Tout cela Léopold Delisle nous l'a fait toucher du doigt, avec la sûreté de jugement qui donnait une haute valeur à ses travaux. Orderic Vital fut l'objet de ses premières études : absorbé par d'autres, il ne cessa de revenir à lui et, peu de temps avant sa mort, il achevait le recueil de ses manuscrits autographes en souvenir d'un autre érudit, Jules Lair, un vrai normand aussi et un grand ami du moine de Saint-Evroul. Puisque je prononce ce nom, comment ne pas y associer celui de Léon de La Sicotière, le fondateur de la Société historique de l'Orne qui fêtait pieusement son centenaire il y a quelques mois ? Il fut l'un des confidentes de Léopold Delisle quand se préparait la remarquable notice que nous venons de rééditer et ces chercheurs étaient bien faits pour se comprendre.

Ainsi se préparait l'hommage que nous rendons aujourd'hui. Il eut comblé de joie Léopold Delisle ; nous en avons eu l'assurance le jour où l'entretenions de nos projets et où nous recevions de lui l'approbation la plus entière.

Plus que jamais en cet instant nous sentons la perte que nous avons faite, car Orderic et lui, malgré les siècles qui les séparent ont, entre eux, une affinité si frappante qu'il est difficile de ne pas les confondre tous deux dans notre pensée. C'est pourquoi cette fête est mêlée de regrets sincères et profonds que vous partagerez avec moi, Messieurs, vous tous surtout qui avez été à l'école d'un tel laborieux et d'un tel modèle.

Vous êtes de ceux-là, mon cher confrère (1), et nul ne pouvait mieux occuper que vous cette place restée vide à la tête de nos comités. Héritier des dons précieux de notre maître vénéré, vous les avez mis à notre service avec la même amabilité et la même compétence que nous trouvions en lui et vous avez su donner à notre entreprise une impulsion telle que de toutes parts, à l'étranger comme en France, les concours les plus encourageants nous sont venus et les meilleurs gages de sympathie nous ont été donnés.

Ce monument est en effet l'œuvre d'un grand nombre. En même temps qu'il perpétuera la fidélité du souvenir, il attestera d'âge en âge la forte et puissante confraternité qui unit entre eux tous les Normands, d'où qu'ils viennent, et dont, tout récemment, les grandes journées du millénaire ont apporté des marques si éclatantes.

Et, n'en voyons-nous pas sous nos yeux le plus beau témoignage ; des délégations autorisées de nos cinq départements et des sociétés normandes de Paris, des représentants éminents des Universités étrangères, des membres de l'Institut de France, des compatriotes en foule accourus à notre appel comme à un rendez-vous familial ;

(1) M. Omont.

et, dominant cette assemblée bien normande, des prélats de notre sol, des compagnons d'Orderic, venus de loin pour le fêter ; bien plus, un prince de l'église devant lequel nous nous inclinons très respectueusement, consacrent de leur présence et de leur haute autorité le tribut d'hommages que nous déposons devant le monastère de Saint-Evroul.

MONSIEUR LE MAIRE,

Au nom de la Société Historique et Archéologique de l'Orne, au nom aussi de tous nos généreux souscripteurs, je remets à votre municipalité ce monument de souvenir. Il est en bonnes mains et nous ne doutons pas que votre population, respectueuse des traditions, ne le garde avec fierté et reconnaissance. Simple et harmonieux, il convient bien à notre historien. Il a été heureusement conçu par l'un des nôtres dont le grand talent est toujours au service des nobles causes, et un autre ami, dont votre Eminence a pu apprécier récemment le burin délicat, s'est inspiré du sceau et des armes de l'abbaye pour ciseler les médaillons qui ornent le granit d'Alençon.

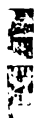
A Monsieur Mezen et à Monsieur Barillet va notre gratitude très sincère et nous l'étendons à ceux qui, avec tant de soins et d'habileté ont assuré l'exécution et la mise en place.

Si le bon moine de Saint-Evroul revenait dans sa solitude d'autrefois, il serait assurément surpris du bruit fait autour de son nom, lui qui vécut loin de l'ostentation et des éloges, mais il comprendrait que nous voulons honorer en lui le grand foyer de lumière que fut sa maison et les services que ses frères, pionniers de la civilisation, n'ont cessé de rendre à notre pays et à la terre de Rollon.

Il lirait aussi sur le socle du monument le mot *Pax*, devise de son monastère, et ce seul mot le rassurerait sur le but de notre initiative. Quand finira cette journée mémorable, quand, seule, la pyramide se dressera sur la place délaissée, la paix, qui régnait jadis dans le cloître voisin, s'étendra sur le bourg comme une rosée bienfaisante.

Elle vous est apportée, habitants de Saint-Evroul, par Orderic Vital.

**Réponse de M. le Colonel de MAUSSION
à la remise du Monument par M. TOURNOUER**



MONSIEUR LE PRÉSIDENT,
MESSIEURS LES MEMBRES de la Société Historique et
Archéologique de l'Orne.

Mes collègues du Conseil municipal de Saint-Evroul m'ont fait le très grand honneur de me déléguer, pour vous exprimer, au nom de notre commune, nos sentiments de profonde reconnaissance pour la remise que vous lui faites du monument érigé à la mémoire de notre Orderic Vital. Il appartenait à notre savante Société Historique de l'Orne, de rendre un témoignage tangible de renommée au célèbre moine qui consacra sa vie passée dans les cloîtres de cette ancienne abbaye, à écrire l'histoire de notre belle province, à relater les événements les plus importants du moyen-âge avec une science incomparable. De là et par vos soins, l'érection de ce monument aux nobles proportions qui se montre aujourd'hui à nos yeux et qui fait le plus grand honneur à ceux qui l'ont conçu et exécuté. Cette résolution d'honorer votre grand prédécesseur, vous avez su la réaliser avec le concours des savants français et étrangers que nous voyons réunis autour de notre éminent Président d'honneur, M. Henri Omont. Votre voix, Monsieur le Président, aura plus d'autorité que la mienne pour les remercier d'avoir réussi à mener à bien cette inauguration couronnée aujourd'hui avec un plein succès, succès pour lequel vous avez déployé toutes les ressources de votre généreuse activité.

Messieurs, nous sommes une population d'agriculteurs et d'ouvriers, mais aucun de nous n'ignore que notre pays a été, pendant plusieurs siècles, le siège d'une célèbre abbaye qui a tenu une grande place parmi ces monastères d'Occident dont notre Montalembert a dit qu'ils furent l'asile de la tendre charité, le foyer des sciences et des lettres et le canal par lequel refluaient sur notre France les bienfaits de la chrétienté et de la civilisation. Grâce à vous, Messieurs, grâce aux conférences faites par notre très érudit et très dévoué pasteur, M. l'abbé Sornin, le nom d'Orderic Vital connu seulement, parmi nous, sous la vague désignation de *grand savant*, apparaît à tous, même les moins éclairés, comme celui d'un des grands ouvriers de l'œuvre civilisatrice accomplie dans nos abbayes.

Merci aussi, Monsieur le Président, de l'éclat dont vous entourez l'inauguration de ce monument et la remise que vous en faites

à notre municipalité. Sous la très haute influence de notre très vénéré évêque de Séez, Mgr Bardel, vous avez fait revivre pour un jour l'époque où notre monastère recevait la visite d'illustres personnages. C'est ainsi que notre modeste paroisse peut adresser son plus respectueux hommage à S. E. le Cardinal de Paris, le chef de notre admirable clergé français, à Mgr de Séez, qui est ici plus particulièrement chez lui, et auquel nous demanderons, en cette qualité, de vouloir bien transmettre notre reconnaissance aux prélats qui sont ses hôtes et aussi les nôtres : Mgr d'Evreux, dont les prédécesseurs avaient juridiction sur la partie de notre bourg qui s'appelle toujours N.-D.-du-Bois ; le Réverendissime Abbé de la Trappe, NN. SS. d'Orléans et de Saint-Flour, que nous avons la très légitime fierté de compter parmi nos plus éminents compatriotes normands.

Nous saluerons spécialement les représentants des deux grandes nations anglaise et américaine, dont les travaux sont une mine féconde et inappréciable pour tout ce qui se rattache à l'époque de leurs grands ancêtres, les compagnons de Guillaume le Conquérant.

Messieurs, les ruines de notre antique abbaye que j'ai encore vues si imposantes dans mon enfance, s'effritent chaque hiver sous l'action inexorable du temps, mais vous les remplacez par ce beau monument, indestructible, celui-là, comme le granit dont il est formé ! Nous le transmettrons pieusement à nos enfants ; il sera un souvenir glorieux pour les nôtres, un sujet d'instruction et de curiosité pour les étrangers, un attrait d'embellissement pour tous. Il redira aux générations futures le nom de notre grand moine historien, il témoignera aussi comment nos savants français surent honorer celui qui fût pour eux, comme un précurseur, dans leurs belles études sur le passé de notre vieille France. Merci encore, Monsieur le Président, à vous et à cette belle et nombreuse assemblée, qui veut bien nous accorder sa sympathie dans cette journée du 27 août, inoubliable pour nous.

Discours de Dom Germain MORIN, S. O. B.

Religieux de Maredsous

EMINENCE,
MESSEIGNEURS,
MESSIEURS,

L'hommage rendu en ce jour à la mémoire d'Orderic Vital constitue de votre part un geste noble et généreux. A qui s'adresse-t-il, en effet ? A celui qu'un critique sévère (1) a pu appeler « le meilleur historien français du xii^e siècle » ? Sans doute : Mais cette qualité même ne suffirait pas à expliquer l'éclat exceptionnel de cette manifestation d'un caractère si peu officiel, et à laquelle pourtant ont voulu s'associer, venus de pays divers, tant de représentants distingués des idées qui honorent le plus l'humanité. Après tout, ce n'est pas chose si rare, en France, que de voir ériger un monument à un écrivain ou à une célébrité quelconque. Et d'ailleurs, les mérites d'Orderic comme historien ne sont pas de ceux que perçoit aisément le vulgaire : sept cents ans se sont écoulés, avant qu'ils fussent mis en pleine lumière par le grand érudit normand dont depuis deux années nous déplorons la perte, dont la figure sereine semble planer, invisible, au-dessus de cette assistance d'élite. Quant au titre de Français, vous savez aussi bien que moi que le moine de Saint-Évroult n'a jamais songé à s'en glorifier indûment. Né en Angleterre, quoique d'un père orléanais, il considéra jusqu'à la fin comme une terre d'exil cette Normandie où il s'était vu amené dès sa plus tendre enfance : *in Normanniam tenellus exsul* (2). Sans doute, il aime à constater l'aimable accueil et la douce familiarité dont il fut l'objet de la part des « étrangers » (3) ; mais, en toute occasion, il se prévaudra, comme d'un titre d'honneur, de son origine anglaise ; sa signature invariable, en tête de son principal ouvrage, comme à propos de chaque pièce de vers, de telle ou telle anecdote, sera : *Vitalis Angligena*. Et même en-deçà du canal, il lui arrivera plus d'une fois d'opposer aux *Franci*, aux *Francigenae*, ces Normands devenus ses compatriotes d'adoption. Il eût compris, et probablement

(1) Aug. Molinier, *Sources de l'hist. de France*, t. II, p. 220.

(2) *Hist. eccles.* lib. 5. Migne 188, 375 A. Cf. 426 A « me... pro amore Creatoris pepulit in exsilium » ; lib. 13, 982 B « pro amore tuo in exsilium destinavit » ; 982 C « exsul in Normanniam veni ».

(3) Lib. 13, 982 C « inter exteros omnem mansuetudinem et familiaritatem reperi ».

partagé, le sentiment de l'écrivain (1) qui n'a pas craint de se vanter, à notre époque de centralisation triomphante, de ce qu'il se sentait « encore plus Normand que Français ». Ce n'est pas qu'il fût dépourvu de patriotisme, loin de là : mais, pour lui, ce patriotisme trouvait plutôt son expression dans l'attachement au sol natal, à Atcham, avec son église de Saint-Eata, et son « grand fleuve », la Severn (2), ainsi qu'à cette école de Shrewsbury où, tout petit homme de cinq ans, il avait été initié aux rudiments de la grammaire. Pour le reste, il avait l'âme trop cultivée et trop chrétienne pour que son patriotisme pût impliquer quoi que ce soit d'exclusif. Comme lettré, il a su s'inspirer de cette maxime toujours vraie, que « la science a pour patrie l'univers entier (3) » ; à combien plus forte raison s'est-il souvenu, comme « fils de l'Église », de cette sentence des saints Livres : « La terre est au Seigneur, avec tous ceux qui l'habitent (4) » ? Aussi bien, il vivait dans un temps où le lombard Lanfranc, où le savoyard Anselme, étaient faits, l'un après l'autre, et presque de force, abbés en Normandie, primats en Angleterre, sans qu'on ait paru beaucoup s'inquiéter de ce que portait leur acte de naissance.

Si ce n'est ni à l'écrivain ni au compatriote que vont principalement vos hommages en ce jour, à qui donc, Messieurs ? A l'homme lui-même, et au caractère de cet homme, et aux trésors de simplicité et de grandeur, de sincérité et de délicatesse, que nous révèle ce caractère.

* * *

La simplicité, c'est bien elle qui frappe en lui tout d'abord : elle, qui se trahit d'un bout à l'autre de son œuvre ; elle, qui se manifeste surtout dans chacun des traits de sa personnalité. Car il semble n'avoir jamais soupçonné qu'il fût du devoir de l'historien de se tenir constamment dans une sorte de lointain solennel et glacial ; on ne peut le lire sans se sentir tout proche de lui, initié à ses préoccupations intimes, à ses aspirations, à ses manières de voir, à ses préférences comme à ses aversions, aux détails journaliers de son existence monacale. Son âme est transparente, comme son style est limpide.

Rien de moins ambitieux que son but : à l'origine, il n'avait en vue que d'arracher à l'oubli le souvenir des événements qui inté-

(1) Barbey d'Aurevilly : parole citée dans le *Journal des Débats* du 9 mars 1907, p. 2.

(2) Lib. 5, 375 A « apud Ettingesham in ecclesia sancti Eattae confessoris » ; lib. 13, 981 D « qui viciis in Anglia situs est super Sabrinam ingentem fluvium ».

(3) « Τῆς ἐπιστημῆς πατρὶς ἐνὲ πᾶσι ἴσῃ ». S. P. Lampros, à propos de la mort de K. Krumbacher, dans l'ΕΣΤΙΑ du 1/14 déc. 1909.

(4) Psai. 23, 1.

ressaient spécialement son monastère, son *Uticensis ecclesia*, et d'en transmettre une relation fidèle aux frères qui viendraient après lui (1) ; c'est là qu'il revient, comme à son lit de repos, lorsque, vieux déjà et fatigué, il a terminé son envolée à travers la vaste étendue des royaumes de la terre (2). Mais au prix de quel labeur, au milieu de quelles privations, il est parvenu à ce but ! Que de fois il nous confie naïvement ce qu'il a eu à souffrir du froid, s'excusant d'interrompre son récit jusqu'à ce que vienne le réconforter l'atmosphère plus clémente du printemps (3) ! Ses doigts sont tout gelés, et il n'a personne pour lui servir de secrétaire ; puis, c'est la vieillesse qui commence à faire sentir son poids (4), c'est la tristesse des événements qu'il aurait à raconter : bref, il est désormais incapable d'entreprendre de trop grands travaux. Une chose seulement le console : tandis que les chefs des nations se livrent entre eux des luttes fratricides, que le roi Étienne d'Angleterre gémit au fond de sa prison, que les autres monarques tremblent de voir à chaque instant sceptre et couronne leur échapper, il trouve, lui, sa sécurité dans son état de dépendance et de pauvreté ; et cette dépendance, cette pauvreté, deviennent pour lui un sujet d'allégresse : *securitate subiectionis et paupertatis tripudio* (5).

Qu'on n'aille pas croire cependant que cet homme si modeste, si dénué de toute prétention mondaine, se soit fait illusion sur l'utilité de son travail, et n'ait pas su envisager un idéal élevé. Il proteste lui-même que, durant tout le cours de sa carrière, il a tenu à appliquer son talent à quelque chose d'utile, *semper ad aliquid utile ingenium applicavi* (6) ; il fait remarquer, non sans une pointe de malice, qu'il fallait qu'un Anglais vînt du fin fond de la Mercie écrire pour les Normands les hauts faits des Normands, *Normanorum gesta Normannis promere* (7). Aussi, en terminant son œuvre, se sent-il le droit de la léguer avec une légitime fierté aux généra-

(1) Lib. 5, 450 A « in sequenti opusculo veraciter colligentur, et notitiae fratrum, qui nobis ad laborandum in agro dominico succedent, liquido penduntur. »

(2) Lib. 8, 645 A. B « Materiam scribendi nuper ab Uticensi ecclesia coepi, sed ampla terrarum regna velut in exstasim raptus prospexi, longe lateque oratione volitavi... Nunc autem stratum meum, quod est Utici, fessus repetam »

(3) Lib. 4, 372 C « Nunc hiemali frigore rigens, aliis occupationibus vacabo, praesentemque libellum hic terminare fatigatus decerno. Redeunte vero placidi veris sereno... » ; lib. 6, 452 B « brumale gelu me prohibebat scribere » ; lib. 13, 982 D « aestus et frigora pondusque diei perpessus in vinea Sorech inter tuos laboravi ».

(4) Lib. 9, 648 B « Praeceptor senio utpote sexagenarius... Magnum vero scribendi laborem amodo perpeti nequeo. Notarios autem, qui mea nunc excerpant dicta, non habeo ».

(5) Lib. 13, 981 C. Comparer lib. 4, 347 sq.

(6) Lib. 5, 375 B.

(7) Ibid., 374 B.

tions futures, *laborem meum aetati futurae offero* (1). Il avait conscience d'avoir fixé par l'écriture une portion considérable de l'œuvre de Dieu à travers les âges : car, comme il le dit quelque part, même à travers le désordre apparent des événements terrestres, le Père qui est aux cieux ne laisse jamais de faire sentir son action, et de mettre sa gloire à veiller sur l'Église de son Christ (2). A ce point de vue, l'histoire elle-même réalise pour Orderic un but essentiel de la vie du moine, elle devient véritablement une louange du Créateur : *ad laudem Creatoris chronographia est* (3)... ; *ad laudem Dei novae res scripto tradantur* (4).

* *

Certains esprits pourraient se figurer qu'entreprise dans de semblables dispositions l'œuvre du bénédictin de Saint-Evroult manque de la première qualité requise de la part de tout historien, la sincérité. C'est tout juste le contraire : le trait le plus saillant de cette franche physionomie, c'est, sans conteste possible, l'amour sincère et la recherche désintéressée du vrai ; il tenait déjà cela en lui, comme Anglais. Or, précisément parce qu'il veut écrire « avec la simplicité qui convient à un fils de l'Église », l'auteur de l'Histoire ecclésiastique de Normandie professe dès le début qu'il entend faire avant tout œuvre de sincérité : *De rebus ecclesiasticis, ut simplex Ecclesiae filius, sincere fari dispono* (5). La même protestation revient sans cesse, et sous toutes les formes, au cours de ses treize livres : *simpliciter et veraciter...*, *veraciter enucleare...*, *liquido pandere...*, *veraci calamo*. Chacune de ses expressions pourrait lui servir de devise.

Et ce ne sont pas là de vains mots : Orderic Vital est sincère au fond de l'âme, et critique autant qu'on pouvait l'être à son époque et dans son milieu. Naturellement, il est le premier à en convenir, les moyens lui ont fait défaut pour contrôler les récits relatifs à certains événements profanes ou religieux du passé (6); de là vient qu'il admet et résume, comme parfaitement authentiques (7), les

(1) Lib. 12, 884 A.

(2) Lib. 5, 415 A « Aeternus dispositor rerum... ecclesiam suam inter bellicosos tumultus et militares strepitus provide dirigit » ; lib. 6, 451 A « Aeternus enim Conditor usque modo operatur, et omnia mire disponit : de cuius gloriosis actibus quisque pro suo libitu et posse pie promat quod ei divinitus inspiratum fuerit. »

(3) Lib. 6, 451 A.

(4) Prolog., 15 B.

(5) Ibid., 16 A.

(6) Ibid. « Quamvis enim res Alexandrinas seu Graecas vel Romanas aliasque relatu dignas indagare nequeam..., ea tamen, quae nostro tempore vidi, vel in vicinis regionibus accidisse comperi, elaboro... simpliciter et veraciter enucleare posterorum indagini. »

(7) Lib. 2, 185 B « veraci stilo et diligenti cura seriatim enarrat. »

Actes fabuleux de saint Martial et autres documents de pareil acabit. Mais, toutes les fois qu'il s'agit d'événements accomplis sous ses yeux, ou à une distance assez rapprochée, il n'est pas de ressort qu'il ne mette en jeu pour s'outiller convenablement, de façon à pouvoir tracer un récit exact des faits venus à sa connaissance. C'est ainsi qu'il s'enquiert avec soin, auprès des derniers vieillards survivants, de tout ce qui a trait aux origines et à la restauration de Saint-Évroult, *ab annosis senioribus exquisivi* (1); ainsi encore, qu'ayant à rédiger la biographie du premier abbé, Thierry, il recourt au témoignage des vénérables religieux que ce personnage avait eu jadis, à Jumièges, comme compagnons de sa vie monastique (2). A la fin du récit des circonstances qui accompagnèrent la mort et les funérailles de Guillaume le Conquérant, il nous assure qu'il s'est livré sur ce point, à de minutieuses recherches: *Ecce subtiliter investigavi*; et il ajoute incontinent: « Il n'y a rien ici qui ressemble, soit aux fantaisies que se permettent les auteurs de tragédies, soit aux bavardages auxquels les comiques recourent pour provoquer le rire: je n'ai eu qu'un but, raconter en toute véracité les événements, à l'intention des lecteurs sérieux (3) ».

Cet amour de la vérité historique le porte à profiter de toutes les occasions qui s'offrent à lui de s'informer, de recueillir des renseignements. Fait-il quelque courte échappée à Worcester, à Cambrai, à Cluni, un de ses premiers soucis est de transcrire les inscriptions, de résumer les manuscrits, qui présentent pour ses recherches un intérêt particulier; il en prend note, en signale la rareté, invite les lecteurs à s'en procurer des exemplaires (4). A plus forte raison ne laisse-t-il passer, sans l'interroger, aucun des ecclésiastiques instruits, des chevaliers, des pèlerins, des jongleurs mêmes, qui viennent journellement solliciter l'hospitalité de son abbaye: tous sont obligés de payer à la curiosité du moine historien un tribut dont profitera largement la postérité.

Je ne dissimulerai pas qu'il y avait, dans la tournure d'âme d'Orderic, un élément génial et poétique qu'il lui aura été parfois pénible, peut-être, de sacrifier aux exigences austères de la vérité: en lui vibrerait sûrement quelque chose de ce qui a inspiré cette

(1) Lib. 5, 374 B; comp. lib. 4, 348 B « prout a senioribus didici »; lib 6, 484 B « conabor litteris mandare, quae a senioribus audivi. »

(2) Lib. 3, 236 B « Hoc ita gestum fuisse in Gemmeticensi ecclesia, dum adhuc claustralis esset monachus, a monachis veracibus, qui tunc in supradicto monasterio morabantur, audivimus. »

(3) Lib. 7, 554 C « Non fictilem tragoediam venumdo, non loquaci comœdia cachinnantibus parasitis faveo, sed studiosis lectoribus varios eventus veraciter intimo. »

(4) Lib. 3, 303 A « istos codices avidi lectores inquirant sibi quia magnum sapientiae fructum ferunt, et vix inveniri possunt. A modernis enim editi sunt, et adhuc passim per orbem diffusi non sunt. Unum eorum vidi Wigornae in Anglia, et alterum Cameraco in Lotharingia. »

Chanson de Roland, dont l'auteur semble enfin sur le point de se départir de son incognito, pour se révéler à nous comme Turolud du Bec, ancien prétendant à l'évêché de Bayeux, contemporain, confrère et tout voisin d'Orderic (1). Que celui-ci ait eu lui aussi le sentiment du beau épique, c'est ce dont on peut se rendre compte, lorsque, sur le point d'entamer le récit des exploits des croisés, il ne peut refréner l'expression enthousiaste de son admiration : « Du coup, s'écrie-t-il, voilà une glorieuse matière à traiter ; jamais le Seigneur Dieu n'en a procuré jusqu'ici de pareille aux poètes et aux faiseurs de livres. Et moi aussi je chéris ces vaillants lutteurs du Christ. Je suis déjà vieux, c'est vrai ; mais comment laisser passer, sans l'aborder, un aussi noble sujet (2) ? » Ailleurs, il nous confie qu'il aimerait à narrer les vertus et prodiges des pontifes et des nobles, plutôt que leurs méfaits et leurs démêlés sans fin : que ne font-ils de ces beaux miracles comme en faisaient à foison les héros du vieux temps ? « Après tout, se hâte-t-il de conclure, je ne puis les contraindre à devenir des saints ; il faut donc bien me contenter de raconter leurs actions en pleine sincérité (3) ».

De la sorte, finalement, son bon sens le met en garde contre les tendances souvent périlleuses du tempérament poétique. En général, quand il ne sait rien, il ne sait rien, et ne se fait point faute de le déclarer. Voilà un frère, voleur de fémoraux, qu'on a dû chasser de l'abbaye : la tentation serait toute naturelle, de raconter, ou du moins d'insinuer, quelque châtement providentiel survenu au malheureux. Orderic n'invente pas, même dans un but d'édifica-

(1) C'est ce qui résulte déjà clairement des importants « Beitræge zur Rolandforschung » publiés récemment par le Dr Wilh. Tavernier dans la *Zeitschr. für französ. Sprache u. Litteratur*, vol. xxxvii-xxxix (1911-1912). Tous les efforts en vue de nier que le Turoludus du dernier vers désigne réellement l'auteur de la Chanson me paraissent de plus en plus avoir manqué leur but.

(2) Lib. 9, 647 C. « Nulla, ut reor, umquam sophistis in bellicis rebus gloriosior materia prodiit, quam nostris nunc Dominus poetis atque librariis tradidit » ; 648 B « Ego quoque... strenuos Christi agonothetas diligo. et eorum probos actus attollere gestio... qualiter intactum tam nobile thema practeream, nescio. »

(3) Lib. 5, 375 B. C. « Si pontifices nostri aliqui rectores orbis tantæ sanctitatis essent, ut pro illis et per illos miracula divinitus fierent, sicut olim ab antiquis patribus crebro facta sunt, me ipsum excrerem, et digna relatu notitiæ posterorum avide scripto transmitterem. Verum quia nunc... historiographis ad scribendum uberius thema dant præsulum litigia et cruenta principum praelia... » ; lib. 6, 450 C. « De miraculis vero prodigiisque sanctorum, quia nimis nunc in terris est penuria eorum, modo scriptoribus in referendo non est insudandum » ; lib. 8, 588 C « De sanctitate et miraculis sanctorum mallem scribere multo libentius, quam de nugis infruntorum frivolisque nepotationibus, si principes nostri et antistites sanctis perfecte instarent carismatibus, et prodigiis pollerent sanctitatem præconantibus. Ast ego vim illis, ut sanctificentur, inferre nequeo. Unde his omissis super rebus, quæ fiunt, veracem dictatum facio. »

tion ; il écrit seulement ceci : « On dit que ce frère s'en est allé à Jérusalem, mais nous ne savons point du tout de quelle façon il a fini, *omnino nescimus* (1) ». De même pour l'histoire de Saint-Evroult durant les quatre siècles qui précédèrent la restauration du monastère ; il avoue bonnement son ignorance, et qu'il n'a pu trouver sur ce sujet aucun document écrit : *penitus ignoro..., nihil scriptum reperire potui* (2).

Car, ce moine si pieux, si croyant, enclin même de sa nature au culte des héroïques légendes, se rend compte pourtant du droit et du devoir qu'il a, comme historien, de ne rien affirmer qu'avec documents à la base, et des documents de bon aloi. Il circule, au sujet de saint Guillaume de Gellone, des chansons que les jongleurs ont rendues populaires ; mais, remarque Orderic, on a raison de préférer à tout cela un récit authentique, *iure praeferenda est relatio authentica* (3). Ailleurs, il s'exprime en ces termes, à propos d'une « Translation de saint Évroult » que lisaient à l'office ses confrères de Rebais : « Je ne puis l'approuver, dit-il, il est clair l'auteur était un ignorant, peu au courant de la chronologie (4) ». Notez que l'affaire se compliquait d'un de ces cas où le culte et l'authenticité de certaines reliques étaient en jeu, cas fréquents au moyen-âge comme de nos jours, qui ont toujours eu le don d'émouvoir à un très haut point les intéressés. Donc, les dits moines de Rebais avaient chez eux le corps d'un saint Ansbert ; cet Ansbert, bien entendu, ils n'avaient pas manqué de l'identifier avec l'archevêque de ce nom qui succéda à saint Ouen sur le siège de Rouen au VII^e siècle. L'historien normand conçoit l'erreur et l'excuse charitablement ; il n'y a rien en cela de malicieux, l'habitude constante des étrangers étant de faire mousser ainsi les personnages dont le hasard a fait échouer chez eux les reliques (5). Mais il a, lui, Orderic, fait sur ce sujet de très amples recherches, et c'est en pleine connaissance de cause qu'il ose se prononcer ouvertement contre la prétention des Resbaciens : l'Ansbert en question n'est pas l'archevêque de Rouen, mais bien un tout jeune moine dont la mort est racontée dans la « Vie de saint Évroult ». *Audacter assevero, quod plurima investigatione edidici.*

Un tel ton d'assurance, ce sens des devoirs et des droits de la

(1) Lib. 3, 246 D.

(2) Lib. 6, 483 B. 484 B.

(3) Lib. 6, 452 B.

(4) Ibid. 484 B « Lectiuncula siquidem reperitur apud Resbacum, quam on satis approbo, edita nimirum ab auctore ignaro, cui non plene, ut opinor, patuit rerum et temporum certitudo. »

(5) Ibid., 470 D « In huiusmodi permutationibus exteri cultores falluntur ; sed benevolentia pleni facilem veniam non malitiosi erroris consequuntur. Nactas quippe fortuito reliquias pro posse suo sublimant, sed de peregrino in sua indagatione Ansberto errant ; quem plus iusto promoventes archiepiscopum Rotomagensem autumant. »

critique, même en matière d'histoire religieuse, qui s'accroît toujours plus à mesure qu'Orderic avance en âge, n'auront pas été, cela va sans dire, du goût de tout le monde : comme c'est la coutume parmi la gent humaine, ceux qui n'approuvaient pas sa méthode critique en pratiquaient une autre, d'un genre tout différent. Plus d'une fois, sûrement, on a dû lui lancer l'épithète d'« esprit chagrin » ; plus d'une fois aussi, peut-être, on l'aura accusé de saper, par son amour du document, les bases de la tradition. Il ne laisse paraître nulle part que la chose l'ait impressionné outre mesure. En un seul endroit, on le voit faire allusion à ces sortes d'ennuis, suscités de tout temps aux meilleurs travailleurs par ceux qui, incapables d'écrire eux-mêmes avec la compétence voulue, prennent leur revanche en exhalant leur mauvaise humeur à l'endroit des productions d'autrui. « Qu'ils apprennent donc ce qu'ils ignorent, s'écrie l'historien, cette fois visiblement piqué, et s'ils ne veulent pas prendre la peine de se mettre au courant, qu'ils laissent du moins les autres exprimer leur sentiment. *Discant ea, quae nesciunt !* (1) »

* * *

C'est peut-être là l'unique trace d'impatience, facilement excusable d'ailleurs, qu'il y ait à relever dans l'œuvre entière d'Orderic : car il était avant tout disciple de Benoît, c'est-à-dire, ami de la paix, plein des délicatesses, prêt à tous les sacrifices, qu'implique nécessairement ici-bas le vrai amour de la paix. S'il savait dire même aux grands leur vérité, jamais il ne s'est posé en censeur téméraire, jamais il ne dépasse la mesure requise de juste sévérité. Et quand il y a moyen de se taire, ou du moins de mettre à côté du blâme quelque bonne parole, combien volontiers il adopte cette attitude indulgente ! Voyez-le en train de nous tracer le portrait de l'évêque de Lisieux, l'ex-médecin de la cour, Gilbert Maminot. Certes, le début est peu flatteur, encore que véridique. Mais soudain l'écrivain s'arrête : il se rappelle que le vieux pontife, quelque indolent, jouisseur et cupide qu'il ait pu être, lui a pourtant autrefois conféré le sous-diaconat. A ce souvenir, il réprime le cours satirique de sa plume, *Sed reprimo calamum*, et il s'évertue à découvrir dans le caractère du prélat d'autres traits qui méritent d'être proposés à la louange et à l'imitation du lecteur (2). N'a-t-il pas raison, après cela, de se ranger parmi ceux qui prennent la

(1) Lib. 6, 650 B « Conticescant, obsecro, et quiescant, qui nec sua edunt, nec aliena benigne suscipiunt, nec si quid eis displicet, pacifice corrigunt. Discant ea quae nesciunt, et, si discere nequeunt, patiantur saltem symmatites suos edere quae sentiunt. »

(2) Lib. 5, 380 A « Unde sicut quaedam de illo protuli reprehensibilia, sic decet ut laudabilia promam et imitabilia. »

bienveillance comme compagne et inspiratrice de leurs travaux littéraires, *ex benevolentia laborant* (1) ?

De même, vis-à-vis des six abbés qu'il a tour à tour révévés « comme ses pères et ses maîtres (2) » au cours de sa longue carrière monastique. Il n'est pas à croire que tous aient également répondu à son idéal, et qu'aucun de leurs actes n'ait jamais pu fournir matière à la critique : il n'en laisse rien paraître. Si, pourtant, une fois au moins, il a dû être choqué de la résolution prise par l'abbé Serlon, de réduire certaine fondation quotidienne d'un de ses prédécesseurs en faveur de sept lépreux : car le bon moine a l'âme tendre à l'égard des infortunés, on le reconnaît au soin qu'il met à enregistrer les largesses des riches envers les pauvres et les infirmes. Donc, on sent déjà presque poindre en lui le murmure, à la pensée d'une mesure restrictive des charités antérieures, quand presque aussitôt il se ressaisit, et formule son regret dans cette innocente constatation, que « la volonté des mortels est vraiment bien changeante ! (3). »

Cette tendresse de cœur, il ne cherche point à s'en cacher comme d'une faiblesse : loin de là, elle déborde librement, en maintes occasions, sur tous ceux qui ont eu avec lui des rapports plus intimes. Quoi de plus exquis que ces lignes où il demande pardon au « bon lecteur » de n'avoir pu s'empêcher de rappeler le souvenir de son père (4) : ce père qui, un demi-siècle auparavant, avait remis, les larmes aux yeux — *plorans plorantem*, — entre les mains du moine Renaud son Orderic, à peine âgé de dix ans, lui promettant au nom de Dieu que, s'il se faisait moine lui aussi, il irait un jour en paradis avec les Innocents ? Et le petit s'était laissé faire ; et, depuis lors, il ne l'avait plus jamais revu, ce père en apparence dénaturé, mais qui ne s'était résigné lui-même à pareil sacrifice que pour aimer davantage et mieux servir le Christ (5). Quelle touchante description que celle de la mort de ce premier abbé du monastère restauré de Saint-Évroult, le doux et patient Thierry, expirant tout seul, enveloppé de sa

(1) Lib. 6, 449 A.

(2) Lib. 13, 982 D « Sex abbates, quia tui fuerunt vicarii, ut patres et magistros reveritus sum. »

(3) Lib. 3, 276 B « Sed hanc a Serlone successore eorum, prout voluntas hominum variatur, constitutio postea mutata est. »

(4) Lib. 5, 426 A « Parce, quaeso, bone lector, nec molestum tibi sit, precor, si de patre meo aliquid memoriae tradiderim litterarum ; quem non vidi, ex quo me ut exosum sibi privignum et pro amore Creatoris pepulit in exsilium. »

(5) Lib. 13, 982 B « Rainaldo igitur monacho plorans plorantem me tradidit, et pro amore tuo in exsilium destinavit, nec me umquam postea vidit. Paternis namque votis tenellus puer obviare non praesumpsi, sed in omnibus illi ultro adquevi ; quia ipse mihi spopondit ex parte tua, si monachus fierem, quod post mortem meam paradisum cum innocentibus possiderem. »

modestie et du silence de l'aurore, sur les rivages de l'île de Chypre, devant les degrés de l'autel d'une basilique solitaire (1) ! Puis, c'est le vieux maître Jean de Saint-Évroult, qui s'en va pareillement dans son éternité ; le jour même de cette mort, l'enterrement terminé, Orderic tout en larmes — *inter lacrimas* — répand sa douleur dans un chant funèbre de sa composition (2). Ce sont enfin, comme je l'ai dit, ses différents abbés, toujours considérés par lui comme tenant la place du Christ ; ce sont ses frères, ses compagnons de milice, qui l'ont tous, à l'en croire, aimé et honoré beaucoup plus qu'il ne le méritait (3). Même en dehors du monastère, partout où la Providence a dirigé ses pas, les amis de Dieu se sont montré ses amis : amitié toute chrétienne, à laquelle il proteste n'avoir eu aucun droit, mais dont néanmoins il ne sait comment assez témoigner sa gratitude (4). Et c'est par ces accents d'affection et de reconnaissance qu'il voudra terminer l'œuvre de toute sa vie

Messieurs, Orderic Vital était de la trempe de ces hommes qui savent développer leurs facultés et se rendre utiles à leurs semblables, en quelque situation que les place leur destinée : cependant, je ne crois pas trop présumer, en affirmant que les qualités qui le caractérisent, et que nous venons d'admirer en lui, ce mélange de simplicité et de hauteur de vues, de sincérité et de délicate tendresse, l'atmosphère du cloître bénédictin n'a pas peu contribué à les produire, à les développer, à leur faire porter des fruits. Ce sont là choses de moins en moins prisées, semble-t-il, parmi cette « génération singulière d'hommes nouveaux qui couvre aujourd'hui le sol (5) ». Heureusement, il se trouve encore sur notre terre de France, il se rencontre dans tous les pays et à toutes les latitudes, d'autres hommes qui savent d'autant mieux les apprécier qu'elles se font de jour en jour plus rares. Encore une fois, Mes-

(1) Lib. 3, 258 B « Theodericus ad altare accessit, ibique diu Deum, cui ab infantia fideliter servierat, oravit. Deinde coram altari se ad orientem prostravit, pannos circa se honeste composuit, super dextrum latus recubans, quasi dormire volens, caput suum super marmoreum gradum reclinauit, manusque super pectus in modum crucis aptavit, sicque kal. Augusti fidelem spiritum Deo creatori reddidit ».

(2) Lib. 5, 432 D « Et quia multos ipse versus edidit, Vitalis Angligena discipulus eius super illo versificavit, et inter lacrimas in die dormitionis eius tumulatione peracta carmen huiusmodi composuit. »

(3) Lib. 13, 982 D « A cunctis fratribus et contubernalibus multo plus quam merui amatus et honoratus sum. »

(4) Ibid. 983 B « In omnibus locis, ad quae iam dudum me duxisti, a tuis amari, non meritis meis, sed munere tuo me fecisti. Pro universis beneficiis tuis, benigne Pater, tibi gratias ago, toto corde laudo et benedico. »

(5) Félix Dupanloup, *Mandement de prise de possession*, cité dans sa *Vie*, t. II, p. 9.

sieurs, ce sera pour vous un honneur que d'avoir su les discerner et leur rendre hommage en la personne d'Orderic Vital ; je vous en félicite et vous en remercie, au nom du moine de Saint-Évroult, au nom du vieil Ordre bénédictin, dont il restera à jamais l'une des plus sympathiques figures.

Discours de M. Ch. HASKINS

Professeur à l'Université de Harvard

EMINENCE,
MESSEIGNEURS,
MESDAMES,
MESSIEURS,

Venu de si loin, je n'ose pas parler au nom de tous les étrangers qui voudraient rendre hommage à l'illustre historien de Saint-Evroul et au pays qui l'honore aujourd'hui. Cependant, j'ai l'honneur de venir d'un continent qui doit à la colonisation normande un des plus anciens éléments de sa population, d'un pays qui reste toujours reconnaissant à la France de l'appui qu'elle nous a donné aux débuts difficiles de notre vie nationale, et d'une université qui, tout récemment, par un échange de professeurs avec l'Université de Paris, a voulu faire son possible pour resserrer encore plus les liens de sympathie intellectuelle qui unissent les Etats-Unis et la France. Je suis heureux, aussi, de parler au nom de ces peuples de race anglo-normande dont les origines communes remontent précisément à l'époque d'Orderic Vital, et dont les institutions portent encore les traces de leur dérivation ultérieure de ce beau pays d'où tant de noms célèbres se sont répandus à travers l'Europe et l'Amérique. Mais j'aime mieux me trouver ici en modeste étudiant de l'histoire de Normandie qui a eu l'occasion de lire avec attention l'*Historia Ecclesiastica* et d'y trouver des renseignements précieux sur une époque obscure mais toujours importante de l'évolution de la civilisation moderne.

Ce n'est pas à moi de faire l'éloge du grand historien bénédictin. Nous avons entendu les discours éloquents qu'on vient de prononcer, et grâce à l'heureuse initiative de la Société Historique et Archéologique de l'Orne, nous avons maintenant à notre disposition, sous une forme commode, les pages magistrales que lui a consacrées le prince des érudits normands, Léopold Delisle.

Je voudrais seulement souligner une caractéristique de l'œuvre d'Orderic qui a un intérêt spécial pour les étrangers, c'est-à-dire le grand cas qu'il fait des événements normands qui ont eu lieu en dehors de la Normandie. Jamais Orderic ne s'est borné à raconter les annales de son monastère ou de son pays. L'histoire locale y est dans tous ses détails précieux, mais toujours mêlée à l'histoire générale de l'époque. Il y a plus : On peut dire qu'Orderic est par excellence l'historien de l'expansion normande. De ce

magna Normannia qui s'est formé au XI^e siècle en Angleterre, en Sicile, en Syrie même, le vrai historien n'est ni Guillaume de Jumièges, ni Florent de Worcester, ni Aimé de Mont Cassin, dont chacun se borne à son pays, c'est Orderic, qui seul saisit le sujet dans toute son amplitude. Il est pour ainsi dire non seulement Normand, mais *pan*-Normand.

On lui reproche, quelquefois, la forme un peu confuse sous laquelle il a narré des faits si divers, mais on n'a pas rendu justice à l'idée large et généreuse qui a présidé à son ouvrage. Ces détails d'événements anglais et italiens, il les doit en partie au monastère de Saint-Evroul même, qui possédait des biens importants en Angleterre et qui avait des relations avec les établissements italiens de Venosa, S. Eufemia et Mileto, tous fondés par des moines de Saint-Evroul et où le *Cantus U'licensis* se faisait entendre jusqu'à l'époque de notre historien. Mais l'idée de son histoire lui est personnelle, et il est permis de supposer qu'il avait un peu le sentiment de l'importance historique des exploits lointains des ducs et des chevaliers normands qu'il raconte avec tant de verve et de fierté. En tout cas, on doit lui en savoir gré, et le sentiment de reconnaissance devrait être d'autant plus fort parmi les peuples dont les origines nationales remontent à l'âge héroïque des conquêtes normandes.

L'histoire de Normandie n'intéresse pas seulement les Français, et c'est comme héritiers des anciens Normands que nous autres étrangers portons notre hommage au grand historien anglo-normand qui a su si bien raconter l'histoire des Normands en dehors de la Normandie.

Discours de M. LE VERDIER

Vice-Président de la Société de l'Histoire de Normandie

ÉMINENCE,
MESSIEIGNEURS,
MESDAMES,
MESSIEURS,

Les Sociétés savantes de la Haute-Normandie n'ont pu rester indifférentes à la glorification du moine de Saint-Evroul, et je viens, en leur nom, spécialement en celui de la Société de l'Histoire de Normandie, m'associer à l'hommage que votre Comité a décidé de rendre à la mémoire du très humble et en même temps très célèbre Orderic Vital.

Ce n'est pas Rouen, en effet, qui a le moins applaudi à l'heureuse initiative de la Société Historique et Archéologique de l'Orne, Rouen, la vaste cité, populeuse, et de haut négoce, *civitas populis ac negotiorum commerciis opulentissima* ; Rouen, au port encombré de navires, au fleuve bordé de gras pâturages, *portus quoque confluentia ac pratorum amœnitate jocundissima* ; Rouen, riche de l'abondance de ses produits, *cunctarum rerum exuberantia ditissima* ; gracieusement cerclée de collines et de frondaisons, *montibus et sylvis undique circumdata* ; parée de la beauté de ses édifices, églises, palais, opulentes maisons *mœniis et ædificiis domorum ac basilicarum pulcherrima* (1) ; Rouen, fidèle à elle-même, gardant aujourd'hui les traits dont la peignait Orderic Vital il y a huit siècles, Rouen, pour tout dire, qui met tout son orgueil à présider à la patrie normande.

Dans cette journée consacrée à notre vieil et national historien, je voudrais redire la beauté et la noblesse de la Normandie, notre mère, parée de toutes les richesses aux pays de la généralité d'Alençon, comme à ceux des généralités de Caen et de Rouen. Je voudrais rappeler la grâce de ses vallées, la majesté de ses plaines fermées de grands arbres, le religieux mystère de ses hautes forêts, l'abondance de ses moissons et de ses troupeaux ; la multitude de ses abbayes, avec la science et la piété de leurs cloîtres ; l'énergie de ses fils, la sagesse de leurs institutions, leur prudence et leur hardiesse réfléchie dans leurs entreprises, leurs exploits à travers le monde, au Nord, au Midi et par delà les mers, l'activité de leur négoce et l'éclat de leur industrie ; la splendeur

(1) *Orderici Vitalis hist. eccles.*, édit. Le Prevost, II, p. 324.

de nos villes et de nos architectures ; la sublimité de nos poètes, artistes, penseurs, historiens ; le génie de notre race enfin, née pour le travail et la prévoyance, pour la liberté et l'indépendance, pétrie de bon sens, de ce bon sens normand, observateur et pondéré, perspicace, avisé, ouvert au juste et au vrai.

Remémorer les grandeurs de la Normandie, n'est-ce pas louer l'auteur de ses annales ? Ces grandeurs, elles éclatent à tous les feuillets des manuscrits d'Orderic Vital, et n'est-il pas permis de mêler aux honneurs que nous lui rendons une part d'honneurs pour sa province adoptive ? Raconter aux Normands les gestes de leurs pères, n'était-ce pas toute son ambition ? *Inspirante Deo Normannorum gesta et eventus Normannis promere scripto sum conatus* (1). Et n'a-t-il pas voulu, sa tâche accomplie, rester ignoré ? *Nullius remunerationis expetens honorificentiam* (2). Honorons-le, malgré lui, mais aussi prouvons-lui notre gratitude par un constant attachement à cette patrie qu'il a chantée, par une persévérante application à la faire toujours plus grande et mieux connue, par un culte tous les jours plus actif de ses souvenirs et de ses traditions. Qu'un peu de l'histoire de la Normandie pénètre dans tous les foyers ; que, malgré son abolition légale, la Normandie demeure, et qu'au pays normand, chez les grands et chez les humbles, la nation se sente toujours la nation normande !

N'avons-nous pas un peu le droit de gémir de nous appeler Seine-Inférieure, Orne, Eure, Calvados ou Manche ? Notre vrai nom, c'est Normandie. Qu'est-ce donc que ces barrières, ces cloisons établies au cœur de la province ? Qui donc s'est senti jamais ému aux noms de nos artificiels départements ? C'est à la Normandie que vont nos dévotions. C'est d'elle que nous sommes les fils, et non pas de l'Orne ou de l'Eure.

Serait-ce donc vrai que la province va réapparaître, officiellement reconnue, officiellement restaurée aux frontons des préfectures, aux titres et qualités de nos gouverneurs ? Sous la pression de l'opinion, sous la poussée de la décentralisation, la circonscription administrative va-t-elle enfin s'élargir ? Le département trop petit, encombré de directeurs et de bureaux trop nombreux, doit, dans ce siècle du chemin de fer et du téléphone, s'agrandir et faire place à de nouvelles divisions. Les budgets nous y convient ; les facilités des communications, la rapidité des affaires le réclament. Tout le monde en est d'accord, et depuis longtemps. Le moment n'approche-t-il pas où la vie provinciale va renaître ? Déjà l'Université normande, rendue à l'autonomie, a repris la place perdue il y a un siècle : la *celeberrima cadomensis universitas*, redevenue une réalité, ne se lit plus seulement au frontispice des vieux livres et des anciens diplômes. Il s'en est fallu de peu, naguère,

(1) *Ibid.*, II, p. 301.

(2) *Ibid.*, II, p. 161.

que la formation politique elle-même se soit étendue, renouvelant presque la Haute et la Basse-Normandie. Quand partout se scellent les Unions et les Fédérations normandes, il est de toute nécessité que les limites adoptées par la volonté populaire pour leurs groupements passent aussi dans les institutions publiques. Voilà les vœux que me suggère la brillante manifestation de ce jour, comme sa conclusion naturelle, et comme l'enseignement qu'il en faut tirer.

Messieurs, dans la ville que j'habite, on la nomme quelquefois la ville aux cent clochers, à la base de l'un d'eux, une galerie courant autour des nefs, reproduit en méandres ajourés la consonnante maxime *Post tenebras lucem*. La Révolution a voulu tuer la province, la rayer, la jeter dans l'ombre et la nuit. Le peuple ne s'est pas soumis, et, cédant au flot populaire, il semble que nos maîtres aient quelque velléité de revenir à la tradition, d'accomplir, comme ils disent, la réforme administrative et de nous rendre en des départements agrandis quelque chose de la Normandie. *Post tenebras lucem*. Aidons plus que jamais ce mouvement de tous nos efforts. Montrons-nous en tout et partout peuple normand, issu d'une Normandie qui ne périt pas. Après les fêtes du millénaire de l'an 911, où nous avons célébré Rollon et le trône ducal de la Normandie, nous avons bien fait de glorifier aujourd'hui l'historien de Saint-Evroul : ici, comme à Rouen, c'est à la Normandie que vont nos hommages. Et comme à Rollon, comme à Guillaume ont été dressées ou se dressent des statues, il était bon, dût-on faire violence au pauvre moine, d'élever en face de cette abbaye un monument à l'historien du siècle de Guillaume le Conquérant, à Orderic Vital.

Discours de M. de LONGUEMARE

Directeur de l'Association Normande

EMINENCE,
MESSEIGNEURS,
MESSIEURS,

D'après les anciennes divisions administratives, l'abbaye d'Ouche paraît appartenir à la Haute-Normandie. Il me semble, cependant, qu'elle est aussi quelque peu bas-normande puisqu'elle dépendait de l'ancien diocèse de Lisieux et que celui dont elle prit le nom : Saint Evroul, est originaire de Bayeux. Aussi, suis-je heureux, à mon tour, au nom de la Basse-Normandie, de saluer ici son souvenir et celui d'un de ses plus illustres enfants : d'Orderic Vital, du moine pieux et érudit, personnification de la foi et de la science, c'est à dire du génie même de la province normande, terre de foi et de sapience.

Terre de foi et de sapience, la Normandie le fut dès l'origine et toujours dans la suite, elle conservera cette foi et cette culture intellectuelle qui ont fait son honneur, sa prospérité, son renom.

A peine a-t-elle senti sur elle le souffle vivifiant du christianisme, qu'elle devient par excellence la terre de foi, la terre des églises et des abbayes. Les incursions de nos rudes aïeux étendent sur elle un voile, mais dès que le pouvoir royal a fait une part aux Normands, dès que ceux qui étaient hier les envahisseurs sont devenus les légitimes propriétaires du sol et s'en sont constitués les plus ardents défenseurs, dès que le duché a été organisé, que Rollon est devenu le Robert chrétien, les abbayes se relèvent, les fondations pieuses se multiplient avec une étonnante rapidité.

Ainsi la terre normande s'imprègne de foi et en même temps de sapience. Ces abbayes, en effet, sont des lieux de travail aussi bien que des lieux de prière.

La vie des moines, Orderic Vital la fait connaître toute entière en nous retraçant sa vie à lui-même, en ces lignes naïves et touchantes qui terminent son Histoire de Normandie. On peut sourire parfois de la crédulité de l'auteur qui relate avec conviction les événements les plus merveilleux et croit aux sorcières ; ce sourire se mêle d'une émotion profonde lorsque l'on voit avec quelle simplicité, quelle abnégation, l'enfant rompt ses liens de famille, se consacre à Dieu, se voue sans un regret, sans un regard en arrière, à une vie de silence, de prière, de labeur. Cette vie là,

elle est celle de tous les religieux qui remplissent les abbayes normandes et Dieu sait si au ^x^e siècle elles sont nombreuses !

Rien que pour la Basse-Normandie, c'est au diocèse de Bayeux : Cerisy, Fontenay, Troarn, Saint-Etienne et Sainte-Trinité de Caen, Saint-Vigor ; au diocèse de Séez : Saint-Martin et Saint-Pierre-sur-Dives ; au diocèse de Coutances : Saint-Sever, Lessay, Saint-Sauveur-le-Vicomte, Montebourg ; au diocèse de Lisieux : Bernay, Saint-Pierre et Saint-Léger de Préaux, Grestain, Cormeilles, les prieurés de Beaumont et de Sainte-Barbe-en-Auge, Saint-Désir de Lisieux, sans oublier l'abbaye d'Ouche ; et cette liste est incomplète.

Tous ces monastères, la piété des ducs et des seigneurs les enrichit sans cesse.

Ce qui ne veut pas dire qu'à cette piété ne se mêle encore des mœurs peu affinées ; les mariages « à la danoise » se pratiquent de temps à autre ; parfois la force prime le droit et cependant cette piété est sincère, ardente.

Le fils même de Rollon, Guillaume Longue-Epée, veut prendre l'habit monacal et entrer à Jumièges ; Richard sans Peur, l'ami des trouvères, des musiciens, des érudits, est connu pour sa générosité envers les monastères. Il n'est pas jusqu'à Robert le Diable, ce soudard redoutable, qui ne nous apparaisse comme un dévot pèlerin.

Viennent les croisades, les expéditions d'outre-mer ; la Normandie, merveilleuse d'expansion, marquera les terres lointaines de son sceau ; c'est-à-dire les imprènera de foi et de sagesse.

Le souvenir de Bohemond et de Tancred est bien effacé ; le royaume normand des deux Siciles ne subsista guère et cependant la vieille basilique de Messine a duré sept siècles, ce n'est qu'hier qu'un cataclysme sans précédent l'a engloutie et la cathédrale de Palerme reste debout pour attester la foi des Normands.

Cette foi a rapidement opéré des merveilles ; la province est transformée ; une civilisation plus douce est née, le servage n'existe plus, les trouvères multiplient leurs chants ; les églises s'affinent et s'élancent. A peine la conquête d'Angleterre est-elle terminée que le génie de nos pères réalise un prodige, il crée la gracieuse ogive et bâtit la cathédrale de Durham.

Aux monuments de pierre du ^x^e siècle, succèdent ceux du ^{xii}^e et du ^{xiii}^e, ils sont innombrables en Basse-Normandie et s'affirment de plus en plus merveilleux. « De telles œuvres, écrit Hanotaux, indiquent dans les générations qui les ont élevées, la portée d'esprit, le sérieux, le sens de l'achevé et du durable qui caractérisent les grandes civilisations ».

Grande civilisation, en effet, que la civilisation normande ; grande et féconde, parce qu'elle s'appuie sur la foi. Le pays pourra être parcouru par des bandes armées, de sanglantes batailles en changer pour quelque temps les maîtres, les habitants souffrir

la ruine et la désolation, n'importe, la civilisation progressera toujours, parce que toujours reste en elle le principe de vie, le principe de foi.

La foi et la sapience. C'est là aussi ce qui maintient l'Université de Caen à travers les destins les plus divers. Fondée par un roi d'Angleterre, elle progresse malgré les changements de souverain. Les guerres, les querelles, les divisions intestines l'atteindront, elles la laisseront intacte ; parce que, en elle, demeure foi et sapience.

Une épreuve plus dangereuse l'attend ; la Réforme a de nombreux adeptes en Basse-Normandie ; l'Université semble un moment accueillir avec faveur les idées nouvelles ; le *xvii^e* siècle la trouve bienveillante pour les novateurs. Sapé, l'édifice va-t-il s'écrouler ? Nullement ; le principe de foi subsiste il est sa sauvegarde. Ce qui eût pu amener des ruines n'a qu'un effet heureux. L'Université a acquis une certaine liberté de penser, la tolérance rayonne autour d'elle. Nous en constatons les heureux effets aux heures de crises. La Saint-Barthelemy n'exista pour ainsi dire pas en Basse-Normandie.

Tout astre a ses satellites. Autour de l'Université s'organisèrent de nombreux petits collèges à discipline presque claustrale et aussi des groupements intellectuels qui bientôt, au *xviii^e* siècle, se développèrent nombreux et prospères. Citerai-je l'Académie de Caen, contemporaine de l'Académie française. Huet, l'érudite évêque d'Avranches, critique assez peu bienveillant d'ordinaire, la disait « composée de personnages si éminents qu'il serait malaisé d'en trouver dans aucune Académie du royaume et celles d'Italie de plus illustres ». Le compliment peut paraître excessif ; ce qui est certain, c'est que les Sociétés de notre province sont tenues en grande estime en France comme à l'étranger et *M^{me}* de Sévigné, en affirmant que la Normandie est la « source de nos plus beaux esprits » n'est que l'écho d'une opinion généralement répandue.

A la fin du *xviii^e* siècle, les Sociétés savantes se sont notablement développées. Après la tourmente révolutionnaire, elles renaissent plus nombreuses encore. L'influence de l'illustre archéologue de Caumont les multiplie. Un peu partout, elles essaient de l'Association Normande qui parcourt la Province.

Il n'est pas de ville d'une certaine importance qui n'ait sa Société s'appliquant à cultiver les Belles-Lettres, à encourager les Sciences, les Arts, l'Agriculture. Certaines acquièrent rapidement une juste notoriété ; telle la Société Historique de l'Orne que préside avec tant d'autorité M. Tournouer. Ainsi, la semence déposée au Moyen-Age par les moines a germé de toutes parts.

Cette relation peut échapper à certains ; elle est cependant indiscutable, c'est la relation de cause à effet. Combien serait intéressante l'étude, qui nous permettrait de suivre, siècle par siècle, le

mouvement intellectuel normand. Depuis l'abbaye silencieuse, depuis les moines qui ont défriché, construit, prié, gardé, transmis, accru la science des civilisations passées jusqu'à notre Université, jusqu'à nos multiples Sociétés savantes ; depuis Orderic Vital jusqu'aux maîtres de nos jours. On verrait que ce mouvement intellectuel, dont nous sommes justement fiers, est sorti en entier des vieux cloîtres maintenant ruinés.

Ainsi tout s'enchaîne, dans la vie matérielle comme dans la vie intellectuelle et morale.

La Société Historique et Archéologique de l'Orne l'a compris. Elle a été bien inspirée en conviant les Sociétés Savantes de la Province à honorer Orderic Vital.

Le vieux moine de Saint-Evroul, dont la vie laborieuse s'est écoulée en ces lieux, le collecteur des légendes d'antan, l'historien de nos ducs normands, est l'ancêtre commun ; son patrimoine a été simplement cultivé et agrandi. Je suis heureux et honoré de lui apporter l'hommage des Sociétés bas-normandes.

Cet honneur est singulièrement accru par les présences des distingués prélats qui président à la destinée de diocèses normands, ou sont d'origine normande ; par la présence de l'éminent évêque qui a conservé une prédilection toute particulière pour le sol natal, pour cette plaine de Caen dont il a si bien compris la poésie et si éloquemment retracé le charme ; le charme de la terre féconde, du pays des grands blés, des grands blés ondoyant au souffle du vent.

Cet honneur est accru surtout par la présence du prince de l'Eglise, de l'Eminentissime Cardinal qui gouverne maintenant le plus important et le plus illustre diocèse de France. Lui aussi veut bien ne pas oublier son origine deux fois normande, puisque, Normand de naissance, il était devenu Bas-Normand d'adoption.

Les fêtes qui viennent de se dérouler dans le diocèse de Bayeux, l'enthousiasme ému des foules qui s'y pressaient, heureuses d'acclamer le Cardinal-Archevêque de Paris, autrefois leur évêque, ont permis à Votre Eminence de voir de quel filial respect l'entourent les populations bas-normandes. Cet empressement, cet enthousiasme, comme la cérémonie d'aujourd'hui, prouvent que la Normandie, terre de foi et terre de sagesse, reste aussi la terre du fidèle souvenir.

CANTATE de M. Paul HAREL

SAINT - ÉVROUL

LES MOINES

Songeant au lumineux visage
Du saint homme qui les conduit,
Les moines descendent sans bruit
Au fond d'une forêt sauvage.

LA FORÊT — L'ÉTANG

Nul outil ne pèse à leurs mains !
Arrachant l'arbre, ouvrant la terre,
Ils se sont frayé des chemins
A travers l'ombre et le mystère.
Puis, sur le frisson des roseaux,
Bravant la fièvre et la fatigue,
Dans la couronne de la digue,
Ils ont emprisonné les eaux.

L'étang bleuit, le vallon fume,
Le chœur des moines disparaît ;
Sous le voile lourd de la brume
Il s'enfonce dans la forêt....

L'ÉGLISE

Pendant qu'au doux lit qu'elle creuse
Fuyait la rivière peureuse,
Ils ont sur le coteau charmant
Bâti l'église,
Élevé le portail roman
Et la tour grise.
Alors les monts et les ravins
Des pays proches
Ont écouté vos chants divins,
Premières cloches !

LE CLOITRE

Dans le cloître envahi par le soir anxieux,
Joignant les mains, baissant les yeux,
Vous passez lentement, moines mystérieux....

LES RAMIERS

Légende

Ce lieu est agréable et très-propre à la
vie solitaire; sur le sommet d'un mont
s'élève une forêt qui reçoit le souffle des
vents.

(Orderic Vital. Hist. eccl. Liv. III).

Quand le moine Orderic, ennemi des voyages,
Se penchait dans les bois sur de vieux manuscrits,
Ses oiseaux familiers jetaient de petits cris
Dans le vent qui faisait bruire les feuillages.

Évoquant notre histoire ou les siècles premiers,
Le long des parchemins courait sa plume agile.
Quand Orderic citait quelque tendre évangile,
On entendait là-haut soupirer les ramiers.

Pendant que sur l'étang passait la libellule
Et qu'au loin le soleil miroitait sous les joncs,
Orderic s'en allait, suivi par les pigeons
Qui tournoyaient nombreux autour de sa cellule.

Partout dans l'Abbaye un calme universel,
Des ouvriers, puissants et doux, taillaient la pierre.
Et le moine voyait, en baissant la paupière,
L'auréole grandir aux marges du missel.

Mais le soir, à l'appel des cloches argentines,
Les ramiers dans les pins ouvraient l'œil à demi;
Des souffles les berçaient comme un peuple endormi.
Et puis, en des clartés d'aurore, après matines,

Quand les laudes disaient les merveilles de Dieu,
La grâce de la Vierge et la force des Anges,
Les beaux ramiers, chargés de toutes ces louanges,
Partaient d'un vol immense, à travers le ciel bleu !

LA BASILIQUE ET LES MOINES

Ils se sont rassemblés encore
Près des colonnes aux grands fûts,
Et la basilique sonore
S'emplit d'un murmure confus.

Et pendant que des harmonies,
Seigneur, indiquent ta maison,
Les tours aux trois flèches unies
La révèlent à l'horizon.

LES RUINES

Voici l'herbe haute et le lierre.
Les tours, les tombeaux, le Saint Lieu,
Tout est détruit, mais la prière
Reste vivante au cœur de Dieu !

Qu'importe l'humaine mémoire !
Il n'est qu'une immortalité :
Dieu, c'est la gloire,
Dieu, c'est l'Eternité !

Les CLOCHES et l'HORLOGE

de l'Hôtel de Ville d'Alençon

I

LA GROSSE CLOCHE, DITE DU TOCSIN

Montez-vous facilement à l'échelle, êtes-vous amateur de beaux sites, avez-vous la passion des antiquités ?

Oh ! alors, heureux et privilégié mortel qu'une fée généreuse et bienfaisante aurait libéralement gratifié de ce triple don, n'hésitez pas à nous accompagner en montant à « la campanile » de l'Hôtel de Ville d'Alençon.

Arrivé tout là-haut, vous serez amplement récompensé de votre peine, par la beauté majestueuse d'un vaste horizon terminé par les forêts d'Ecouvès et de Perseigne, les buttes Chaumont et les riantes prairies du Maine.

Puis, après vous avoir fait jouir amplement de cette ravissante perspective, ce « campanile à l'Attique » vous réservera encore de douces émotions en retenant votre attention.

Une grosse cloche, en effet, assez imposante puisqu'elle ne mesure pas moins de 90 centimètres de diamètre, attirera vite vos regards.

C'est la cloche du *Tocsin*, ainsi appelée parce que, au dire de personnes dignes de foi, on la sonnait, en cas d'incendie, au moyen d'un appareil électrique qui, nous l'avons vu personnellement, existe encore aujourd'hui (1).

(1) La Cloche des Flambarts à l'Hôtel de Ville de Dreux, qui jouit d'une notoriété particulière auprès des campanographes, à cause de la décoration d'un goût bien Renaissance, qui se déroule au-dessous de l'inscription du vase supérieur et représente une procession licencieuse dite des Flambarts et qui est une véritable priapée, se nomme aussi le *Tocsin*. Cette *famense procession des Flambarts* est composée de 74 personnages, enfants, femmes et

Et si anxieux vous l'interrogez, à défaut de sa voix grave et sonore autant qu'harmonieuse, les lettres fleuries qui émaillent sa belle robe de bronze vous répondront, dans leur énigmatique langage :

Je suis Anne Mère (de) Marie
 Qui en sonnant poinct ne varie
 Et fus faicte sans plus en querre
 Lan et le jour ou fut faict Pierre
 Te Deum laudamus

Très bien. Mais, quel est donc ce Pierre ?

A notre avis, Pierre, frère jumeau (1) sans doute de la trop normande Anne, serait le nom d'une autre cloche accompagnant cette dernière, plus importante qu'elle, et devant alors porter, avec le millésime, les noms du fondeur, des parrains et marraines, etc...

Ne sait-on pas, en effet, que souvent, dans un carillon ou dans une série de cloches, la tonique seule était signée et accompagnée de dates (2).

Mais, quoique plausible, cette explication est loin de donner la clef de l'énigme ; par ailleurs, il y a peu de chance ni d'espoir de rencontrer jamais *Pierre*, ni par conséquent de savoir « l'an et le jour où il fut fait » ; aussi sera-t-il sage de continuer nos

hommes, ces derniers complètement nus et dans une position plutôt singulière, portant tous sur leurs épaules des flambarts allumés, certains même les allument en marchant. (*Ephemeris Campanographica*, par Jos. Berthélé, archiviste de l'Hérault. Librairie Louis Valat, Montpellier, juin 1912, fascicule VIII).

(1) Dans sa remarquable *Epigraphie de la Mayenne*, 1907, Laval, V^e Goupil, éditeur ; et Paris, 82, rue Bonaparte, Picard, éditeur, 2 vol. in-4° ; M. l'abbé Angot cite l'exemple, T. II, p. 316, de deux cloches jumelles qui se trouvaient autrefois à Saint-Martin-de Connée (Mayenne) :

« La cloche, dit-il, où se lisait récemment l'inscription suivante :

† lan m v^e lxxi nous fumes faictes pour servir dieu
 et qui eut une sœur jumelle, comme l'indique le pluriel : *nous fumes faictes*, existait encore en 1888 ; j'en relevai alors l'inscription ; elle a été fondue depuis, ainsi que le timbre de l'horloge, de cent ans plus jeune, sur lequel était gravée une invocation du patron de la paroisse : SANCTE MARTINE
 ORA PRO NOBIS, 1674. »

(2) On trouvera des exemples de cette manière de procéder cités dans notre note sur « La Cloche de Béthon », Revue hist. et arch. du Maine, t. LXXI, 1912, ou tir. à part, 8 p. in-8°. Imprimerie Fleury, Mamers.

recherches et d'examiner si *Anne* ne porterait pas en elle-même d'autres signes révélateurs moins sibyllins et plus clairs.

Voici tout d'abord un *Calvaire* avec sa *Croix* svelte et fleurie, au pied duquel se détachent, cités à nouveau, les mots gothiques inscrits plus haut : **Te Deum laudamus**; plus loin *la Vierge portant le divin Enfant*; puis deux petits bas-reliefs carrés, surmontés de dais gothiques, sur l'un d'eux un *Ecce homo* à mi-corps, accompagné des instruments de la Passion et, sur l'autre, le monogramme du Christ **IHS** au centre, au bas **Ave Maria**, et en exergue : **Sil nomen Domini benedictum. Deo gias**, et enfin, un saint Michel enchaînant le dragon absolument extraordinaire d'intérêt (1).

On peut donc conclure, dès maintenant, à la vue de toutes ces empreintes religieuses (2), de ces pieux emblèmes et de ces devises chrétiennes (3), que cette cloche primitivement fut sûrement destinée à un monument religieux, église ou chapelle, et qu'elle ne fut pas faite pour l'usage civil et profane qui lui incombe aujourd'hui.

Et qu'on ne vienne pas objecter que, n'ayant point de battant, cette cloche n'a pas été faite pour être mise en branle ni sonnée à toute volée.

Sa bélière, en effet, prouve qu'elle a été certes autrefois pourvue d'un battant qui, du reste, s'acquittait au mieux de sa fonction; à défaut de la parole d'Anne... qui en sonnant *point ne varie*... les nombreuses échancrures dont est gratifiée sa robe sont un argument frappant de l'existence de ce battant, qui a laissé des traces très sensibles de ses caresses trop violentes sur les flancs de sa compagne. Et enfin, si l'on en doutait encore, plus d'un vieil Alençonnais peut-être pourrait-il nous rappeler, comme

(1) Au dire de M. Jos. Berthelé qui n'a jamais vu un aussi ample et aussi curieux saint Michel sur aucune cloche.

(2) Cette cloche, par ses motifs, a beaucoup d'analogie avec la cloche des Augustins d'Avignon, de 1520 et celle d'Ax-les-Thermes (Ariège) de 1513, toutes deux citées par M. Jos. Berthelé, p. 244 et 263 dans son *Ephemeris Campanographica*, fascicule VIII. Librairie Louis Valat, Montpellier, juin 1912.

(3) Nous voulons sans tarder adresser nos plus sincères remerciements à un amateur d'antiquités, M. L. Boisseau, qui, de la meilleure grâce s'est mis à notre disposition et n'a pas hésité à quitter plusieurs fois son travail pour prendre l'empreinte des diverses ornementsations de cette cloche, empreintes qu'a bien voulu mouler en plâtre notre dévoué trésorier honoraire de la Société Hist. et Arch. de l'Orne, M. A. Gilbert.

un curieux et lointain souvenir de son enfance, qu'il entendit, **il y a quelque chose comme 80 ans et plus, cette cloche sonner le glas, lors du décès du maire de l'époque (1) !**

Mais si toutes ces devises et interprétations nous renseignent sur les pieuses attributions d'*Anne*, elles ne nous dévoilent ni son âge ni sa naissance.

Sans nous lasser, continuons donc nos investigations.

O bonheur ! Voilà encore d'autres motifs d'ornementation, et non des moindres sans doute, autant du moins qu'on en peut juger au premier coup d'œil.

Ici, un premier écu aux armes d'Alençon avec les besants et les trois lys traditionnels ; là, un autre écu mi-parti aux armes susdites, mi-parti à la bande de gueules avec trois alérions d'argent.

Sans aucun doute. *All right !*

Enfin, dernier détail qui a bien son importance, voici tout d'abord échappée à nos regards une pièce de monnaie qui, bien étudiée, sera peut-être, avec l'écusson de Marguerite de Lorraine, la clef qui nous aidera à déchiffrer l'énigme angoissante de cette cloche et à préciser, *sans plus en querre* ou quérir, c'est-à-dire sans en chercher plus long, sinon exactement *l'an et le jour ou fut fait Pierre*, du moins l'âge approximatif d'*Anne*.

Or, que représente donc cette pièce de monnaie que, tout d'abord, nous avons crue en argent et soudée à la cloche (2), mais qui, après un examen attentif, n'est qu'une simple empreinte imprimée dans le moule comme les autres motifs (3) ?

(1) Nous tenons ce renseignement de M. Despierres dans une lettre qu'il nous écrivait le 18 juin 1912... « Contrairement à ce que j'espérais, M. Loison ne peut, à son grand regret, vous renseigner au sujet de la grosse cloche de l'Hôtel de Ville. Il se souvient seulement que M. Gaultier, comme lui ancien chef de bureau à la Mairie d'Alençon, lui a dit, il y a fort longtemps de cela, que la *grosse cloche* du campanile fut encore *sonnée* à l'occasion du décès de M. Millet, maire de ladite ville, vers 1828 à 1829... »

(2) Au dire de M. Jos. Berthélé, archiviste de l'Hérault dont le nom fait autorité dans l'art campanaire, le fait d'une pièce soudée à une cloche eût eu son importance et aurait mérité d'être signalée. D'après lui, l'emploi des pièces de monnaie sur les cloches, fait assez rare, n'est qu'une pure décoration. On nous signale, à Assé-le-Boisne (Sarthe), une clochette ainsi pourvue d'une pièce que nous comptons étudier.

(3) Nous ne saurions trop remercier notre confrère M. Paul de Farcy qui, avec son beau talent de dessinateur, a bien voulu exécuter dans le prochain article les gravures qui feront tout l'intérêt de cette petite étude. On sait que M. de Farcy après avoir si scrupuleusement illustré la savante *Épigraphie de la Mayenne* de M. l'abbé Angot vient d'achever les dessins de l'*Armorial lapidaire de la Mayenne*.

Cette pièce, dans la partie du moins qu'elle nous révèle, c'est-à-dire son revers, représente, une croix couronnée aux extrémités, avec un lys entre chaque branche, et en exergue en caractères gothiques : SIT NOMEN DOMINI BENEDICTVM.

C'est donc un blanc au K couronné, depuis appelé *Carolus*, de Charles VIII, valant 10 deniers tournois en 1488, et ainsi décrit par du Cange : « *Cum cruce, quae in 4 coronulas desinit (inter 4 lilia) et inscript : SIT NOMEN DOMINI BENEDICTUM ; et in postica : cum K coronato inter bina lilia et inscript : KAROLUS FRANC. REX* ». (Diploma dato Stampiis (Etampes), 11 nov. 1488).

Cette description, en effet, pour la face connue, correspond bien à notre monnaie. Quant à l'avvers, il doit porter : un grand K couronné, accosté de 2 fleurs de lys avec la légende : KAROLUS FRANC. REX (1).

Avec toutes ces données, mais à défaut de la pièce principale, « l'an et le jour où fut faict Pierre », nous allons essayer d'identifier cette cloche et de lui assigner une date tout au moins approximative.

Procédons par élimination.

Evidemment, cette cloche ne provient pas, comme le voudraient plusieurs de nos collègues, de l'ancien monastère de l'*Ave Maria*. Nous savons en effet que les cloches de cette abbaye furent détruites au milieu du xvi^e siècle (2) ; pas davantage d'un autre établissement religieux, aucune communauté d'Alençon ne re-

(1) Aimable communication de M. le Vicomte Menjot d'Elbenne qui ajoute : « Cette monnaie que j'espérais découvrir dans ma collection n'y figure pas. Je ne connais que deux autres monnaies qui portent cette croix à extrémités couronnées : l'une est un Karolus de Charles VIII, breton, avec la même légende, mais la croix est cantonnée de 2 fleurs de lys et de 2 hermines, au lieu de 4 fleurs de lys, — l'autre est un dizain de Bretagne à fer de pique de François I^{er}, croix couronnée aux extrémités, mais aussi cantonnée de 2 lys et de 2 hermines ».

Opinion partagée par les distingués numismates : M. Julien Chappée et M. Paul de Farcy, ainsi que par M. Emile Bonnet, de Montpellier : « La monnaie dont vous m'avez envoyé le moulage, écrit ce dernier à M. Jos. Berthelé, est le revers du Carolus de Charles VIII. Il n'y a aucun doute sur cette attribution. J'aurais voulu pouvoir vous indiquer l'atelier d'émission, mais je n'ai pu découvrir le point secret de la légende, il faudrait une empreinte plus précise ». Et M. Berthelé d'ajouter : « L'Orne, la Sarthe et l'Hérault sont d'accord. Vous pouvez partir en campagne, sans crainte d'être désarçonné ».

(2) En juillet 1562, les Huguenots qui avaient débuté par troubler l'office des religieuses de l'*Ave Maria*, briser les portes et les cloches, finirent par

montant au-delà de la moitié du ^{xvii}e siècle, et notre cloche étant visiblement antérieure à cette époque ; pas non plus de la chapelle Saint-Louis (1), pillée elle aussi, dans les troubles du Calvinisme.

Elle ne provient pas de l'église de Notre-Dame (2) ni de la chapelle de Saint-Blaise (3) non plus que de l'église de Saint-Léonard (4) ou de celle de Montsort (5).

Alors, d'où viendrait-elle donc ?

piller la maison, en sorte qu'il ne demeura rien aux dites religieuses que les habits qu'elles avaient sur elles.... (*Antiquaire de la Ville d'Alençon*, par Lorphelin Champfaily, 1685, p. 9, réédité par M. de La Sicotière en 1868. *Journal d'Alençon*, Jean Brière).

(1) Construite par Charles, comte de Valois et d'Alençon, en l'honneur de saint Louis, roi de France, son grand-père; cette chapelle devenait en 1138 la chapelle de l'Hôtel-Dieu. Presque ruinée en 1393, restaurée grâce à une quête faite dans le diocèse du Mans, avec l'agrément de l'Evêque du lieu, Pierre de Savoisi, elle était pillée pendant les premiers troubles du calvinisme. On en fit un corps-de-garde pendant la guerre et un jeu de boules en temps de paix. Rétablie, cette chapelle fut interdite en 1677 et commencée à démolir en 1690. Avec les vieux matériaux, et ceux de l'ancien temple des Protestants et de la chapelle de Saint-Lazare, Madame de Guise faisait bâtir en 1693 une nouvelle chapelle de l'Hôtel-Dieu, bénite en 1741. Depuis, elle a été changée de place et construite là où elle se trouve actuellement.

(2) Des cinq cloches de Notre-Dame, fondues par l'incendie du 2 au 3 août 1744, aucune ne portait les motifs et ornements de notre cloche. Les écussons de ces cloches nous sont connues par les comptes de fabrique de Notre-Dame en 1739.

.... Plus 40 livres donnés au sieur Mallet, sculpteur, pour sept écussons des armoiries de Nosseigneurs levesque de Sees, d'Angervilliers, de la dame son épouse, Dorrii controollleur général des finances de France, de Levignen, de la dame son épouse, de Messieurs Saint-Amaranth et la dame son épouse, de Thoynard et la dame son épouse, ensemble lescusson des armes de cette ville, pour estre les dites armoiries imprimées sur les cloches de cette église.

(3) La cloche de la chapelle de Saint-Blaise qui pesait 113 l. et n'avait aucune ornementation fut refondue en 1744, en même temps que celles de Notre-Dame et ne pesa plus que 107 l. 3/4. Elle avait été descendue et défairée, puis remontée et rajustée, le battant avait été reforge et réduit suivant ses règles par Veron, serrurier. (*Comptes de fabrique de Notre-Dame d'Alençon*, 1745).

(4) Le vendredy 8 nov. 1720, les cloches de l'église S. Léonard furent manquées d'être fondues. Le mercredy 25 décembre lesdites cloches furent manquées à 7 heures du matin. Le dimanche 18^e jour de may, à deux heures après minuit, lesdites cloches furent refondues. Le mercredy, 21^e jour de may, la cérémonie de la bénédiction desdites cloches se fit par Messire Pierre Belard, curé d'Alençon, et les habitants du district de S. Léonard en firent les réjouissances. La refonte desdites cloches cousta auxdits habitants plus de 2.500 livres. Et fut aussi augmenté d'un timbre à l'orloge avec les deux demies qui sont au clocher. *Histoire d'Alençon*, m. s. de Jean Brière, cité dans l'*Inventaire des titres de la cure d'Alençon*, par Pierre Belard, n° 37.

(5) L'an 1712, au mois de septembre, furent fondues les cloches de *Montsort*, avec celles de Damigny, de Cerisey, de S. Germain et de l'hospice

D'abord, en plus de ses caractères gothiques, indiquant qu'elle est du commencement du ^{xvi}e siècle, la pièce de monnaie dont elle est ornée indique qu'elle est postérieure au règne de Charles VIII (1483-1498).

Puis, le double écu du duc d'Alençon et de Marguerite de Lorraine, n'indiquerait-il pas que ce sont ces deux personnages, ou plus vraisemblablement Marguerite qui, après le décès de son ducal époux, durant son veuvage, aurait fait fondre cette cloche pour sa chapelle du Parc qu'elle venait de faire construire (1).

Et plus tard, quand cette chapelle de Saint-Joseph fut, en 1700, réunie à celle des Jésuites (aujourd'hui Bibliothèque de la Ville), cette cloche aura été transportée dans le campanile (2) de ce nouvel oratoire.

Soixante-deux ans plus tard, les Jésuites sont chassés.

d'Alençon... Le nommé Hamon, hoste de S. Christophe, de la ville d'Alençon, ayant été trésorier de l'église de S. Pierre de Montsort, et ayant pris intérêt pour refondre lesdites cloches de Montsort, il voulut que son nom y fust gravé, et le dit hoste ayant été pris et mis prisonnier dans la prison de ville comme ayant volé la recette générale des finances de la généralité d'Alençon avec le nommé Guillaume Lavollé, paveur de ville et autres, pour ce fait son nom fut dégravé de dessus lesdites cloches et pareillement le nom de Lavollé dégravé dessus la croix du cimetière de Montsort qui venait destre érigée par led. Lavollé et qui y avait gravez son nom. (*Histoire d'Alençon*, m. s. de Jean Brière, jam. cit).

(1) Marguerite de Lorraine, à l'occasion d'une maladie qu'eut le prince son fils en 1490, avait fait vœu de fonder, en l'honneur de saint Joseph, une chapelle à l'extrémité du parc d'Alençon, ce qu'elle exécuta par contrat du 10 juillet 1504. Cette chapelle Saint-Joseph, réunie en 1700 à la chapelle des Jésuites, était placée à l'endroit où se trouve aujourd'hui les massifs du haut des Promenades. Il paraît qu'elle aurait remplacé la chapelle Saint-Denis. L'enclos de la chapelle Saint-Joseph devint lui-même le cimetière de l'Hospice et de la paroisse Saint-Léonard et n'a été réuni au reste des Promenades que vers 1812. (*Mém. hist. d'Odolant-Desnos, annotés par de La Sicotière*, p. 163).

Cette chapelle étant d'une certaine importance, il est possible qu'elle eût été dotée de deux cloches, *Pierre* et *Anne*. Cette dernière seule nous sera parvenue ; l'autre aura été brisée.

(2) Il nous plaît de signaler ici, bien que ce détail puisse paraître un hors-d'œuvre aux yeux de plusieurs, que c'est du haut de ce clocher que M. Robert Triger, alors jeune humaniste, considérait en 1870 le combat d'Alençon qui se livrait aux portes de cette ville, dans la plaine de Saint-Gilles. Écoutons-le raconter lui-même, 40 ans plus tard, avec sa verve et son entrain toujours juvéniles, cet épisode dans son beau livre : *Un Maire d'Alençon pendant l'Invasion allemande*. M. Eugène Lecoindre 1826-1902, par Robert Triger, Alençon, Imp. Lecoq et Mathorel, 1904, p. 72)... Nous-même, du clocher de l'ancienne chapelle du collège où nous nous étions glissé avec l'insouciance de nos quatorze ans, et à l'insu de nos maîtres, nous pouvions voir très distinctement les lignes de feu des tirailleurs avançant et reculant tour à tour

La vieille cloche reste dans leur chapelle où elle échappe, oubliée, au vandalisme révolutionnaire.

Enfin quand, plus de trente ans après cette tourmente de sanglante mémoire, la municipalité alençonnaise décida d'avoir un timbre (1) plus fort pour la nouvelle horloge de l'Hôtel de Ville, on se sera alors rappelé l'existence de cette vieille cloche trop longtemps inutilisée, et on l'aura aménagée là où elle se trouve aujourd'hui.

Evidemment, ce ne sont là que conjectures, mais qui, appuyées sur les données plus haut relatées, ne nous semblent pas dénuées de fondement.

Nous serions d'ailleurs fort aise de voir un vrai campanographe, mieux documenté, s'occuper de cette question, la mettre au point et la trancher en nous donnant définitivement, avec l'origine de *Pierre*, l'âge de sa sœur *Anne*, mère de Marie (2).

(à suivre).

H.-M. LEGROS.

Curé d'Arçonnay.

dans la plaine. L'observatoire était excellent, mais bien peu sûr : les obus prussiens commençaient à tomber sur la ville !... Qu'on nous permette d'ajouter que ce ne fut pas la peur des obus qui nous fit quitter notre observatoire, avec nos jeunes camarades, nous n'y songions nullement tant le spectacle nous paraissait intéressant, mais bien une effroyable semonce d'un de nos surveillants, consterné en nous apercevant à un poste si élevé. Le plus grand danger que nous courûmes tous fut de nous rompre le cou en dégringolant l'escalier sous le feu de la semonce...

(1) *Registre des délibérations municipales d'Alençon*. Séance du 19 août 1826... Un membre obtient la parole et fait observer que la nouvelle horloge dont le mécanisme paraît très bon ne remplit pas complètement le but qu'on s'est proposé ; que le timbre des heures n'est point assez fort et qu'il en résulte qu'on n'entend pas la sonnerie des heures dans toutes les parties de la ville, que cette nouvelle horloge devenant par sa bonté le régulateur des horloges de la ville, il convient de remédier à l'inconvénient dont on vient de parler, qu'il ne s'agirait pour cela que d'augmenter le poids du timbre actuel, ou de le faire *remplacer par un plus fort*. Cette dernière motion est adoptée à l'unanimité... Nous reviendrons plus loin sur cette décision, dont jusqu'ici nous n'avons pu trouver trace de sa réalisation.

(2) Cette trouvaille, nous la transcrivons avec empressement dans le prochain article que nous comptons consacrer à l'étude des deux petites cloches et de l'horloge de l'Hôtel-de-Ville, étude qui nous amènera forcément à dire un mot des autres cloches et horloges d'Alençon.

LE MARQUISAT DE COURTOMER

(Suite et Fin)

PRIEURÉ DE COURTOMER

Sur le fief de Courtomer, et à côté de l'église paroissiale, au bord du chemin qui conduisait de la dite église à l'Étre-Pelley, existait un prieuré concédé le 13 juin 1409, par Jean III, évêque de Séez, à l'abbaye de Saint-Martin de Séez, ruinée par la guerre. En 1419, André de Brément, abbé de Saint-Martin, en fit don à son couvent, à condition qu'on lui célébrerait indéfiniment un anniversaire (1).

Le bail consenti, le 18 juin 1566, à Jacques Le Beauvoisien, curé de Courtomer, indique exactement ce que ce prieuré possédait dans la paroisse.

« Par devant Richard Hervey et Jean Chesnel, tabellions royaux jurez commis et établis dans la châtellenie d'Essay au siège de Courthomer, fut présente vénérable et religieuse personne, frère Jean du Pont, cédier de l'abbaye et monastère de Saint-Martin de Séez, et comme stipulant le droit du frère Mathieu Le Sieur, prieur du prieuré de Courthomer, membre despendant d'icelle abbaye et comme procureur d'icelluy prieur de Courtomer et des autres religieux d'icelle abbaye, lequel en la dite qualité a baillé et par ce présent baille à tiltre de ferme, muable pour le temps et terme de trois ans, trois cueillettes entières et parfaites, à noble et discrète personne M^{rs} Jacques Beauvoisien, à ce présent acceptant et prend audit tiltre pour luy et ses hoirs ayant cause, c'est à savoir : tout et tel droit de dixme que la dite abbaye a droit et a accoustumé de prendre et persevoir, et que les fermiers, tant le dit sieur que les autres précédens ont accoustumé prendre au droit de la dite abbaye en la paroisse de Courthomer, sçavoir est : les deux parts de toutes et chacunes les dixmes de la dite

(1) *Histoire générale du diocèse de Séez*, par M. l'abbé Hommey. Tome II, p. 392; Tome III, p. 241.

paroisse tant de bled, sègle, orge, avoines, pois, febvres, lentilles, que des prémisses comme de veaux, aigneaux, cochons, oysons, chevreaux, laignes, pommes, poires, chenuevières et généralement toutes choses qui doibvent dixmes, ensemble les deux parts des oblations totalles provenantes tant en l'église du dit lieu de Courthomer que chapelle d'icelle que les dits religieux ont droit de prendre au dit tiltre dans la dite paroisse.

« Item a baillé le dit cellérier au dit sieur, à semblable tiltre de ferme muable pour le temps de trois ans, tous et tels droits que la dite abbaye a droit de prendre au fief Danguy, scitué en la paroisse de Saint-Lhomer, sçavoir est : la moitié de la dixme des gros bledz du dit fief Danguy ; ensemble a baillé au dit sieur les terres et maisons, vergers, cours et jardins du dit prieuré pour le dit temps de trois ans du dit bail et puissance d'icelluy, commenceant le jour Saint-Jean-Baptiste prochainement venant et finissant à semblable jour, les dits trois ans avec trois cueillettes révolues et accomplies. Et fut ce présent bail faict pour en payer par ledit sieur preneur en la dite abbaye la somme de six vingt livres tournois, payables en deux termes et paymens esgaux, sçavoir est : Noël et Saint-Jean prochainement venant, premier terme à payer à Noël prochainement venant et le second à la Saint-Jean-Baptiste prochain, après et suivant, et ainsy par après de terme en terme et d'an en an jusques au parfaict payment des dits trois ans, et apportera ou fera apporter le dit sieur preneur le payment par chacun terme à la dite abbaye un mois après le terme escheu. Aussi sera tenu le dit preneur recevoir deux fois l'an ledit prieur du dit lieu, ou autre religieux à ses despens, quatre hommes et trois chevaux. Sera tenu faire dire et célébrer le divin service à la descharge du dit prieur et des dits de Saint-Martin aux festes que les dits de Saint-Martin ont accoustumé dire et sélét rer en l'église du dit lieu de Courthomer, et de les en acquitter ou faire acquitter bien et deument en toutes choses. Aussi, le dit sieur preneur est sujet d'entretenir les clestures bien et deument, tant des jardins que vergers, en bonne et deue réparation et n'intenter à procès au préjudice des dits de Saint-Martin sans leurs en communiquer et faire premièrement à sçavoir. Pareillement les dits de Saint-Martin ont faict retenue de la dixme des taillis en vente du seigneur des Hayes-Heurteaux en ce qui leur en apartiendrait, pourveu que la coupe et la tonture en appartient au dit des Hayes ».

Selon la déclaration faite le 10 février 1790, au nom de Noël-Nicolas Bourdon, prêtre, religieux profès de la Congrégation de Saint-Maur, ordre de Saint-Benoit, titulaire du prieuré simple et régulier de Saint-Étienne de Courtomer, le dit prieuré comprenait alors :

1^o Deux corps de bâtiments, dont un à usage de maison manable, composé d'une salle ou cuisine, un petit cabinet à côté, une chambre haute et cabinet à côté ; une étable ou écurie avec un cellier, et des greniers sur le tout ; un autre bâtiment à usage de grange ; le tout assis et situé sur une pièce de terre en cour, jardin et pâture, plantée de quelques arbres fruitiers, de la contenance d'environ trois vergées ;

2^o Une pièce de terre en labour et pré, nommé Lécilsson, close en partie en haies vives, avec quelques arbres non fruitiers, de la contenance d'environ trois vergées ;

3^o Une autre pièce de terre en labour au bout de laquelle est un petit pré nommé le Parc-au-Prieur, planté de quelques arbres fruitiers et contenant environ une acre ;

4^o Les deux tiers des dîmes de Courtomer ; la dîme des bois de haute futaie de la forêt d'Écuennes.

Le tout était alors affermé moyennant 1500 livres argent et 18 livres de sucre à la charge, en outre, par les preneurs :

« 1^o De livrer au curé de Courtomer, par chacun an, par forme de préciput sur les deux tiers de la dîme, la quantité de 12 boisseaux de blé, 12 boisseaux d'orge et 12 boisseaux d'avoine, mesure de Sées, avec deux cents d'étrain ou paille ; le tout tel qu'il sera recueilli ;

« 2^o En cas de procès pour la conservation des propriété et possession du dit prieuré, de les poursuivre en première instance à leurs frais ;

« 3^o D'entretenir les maisons et édifices du dit prieuré de toutes réparations, d'entretenir pareillement le chancel de l'église de la dite paroisse et menues réparations pour les deux tiers ; de fournir deux journées de maçon par chaque an pour les réparations des murailles ; de la chaux, pierre et sable à proportion ;

« 4^o De fournir par chaque an, le jour de Pâques, deux pots de vin pour la communion des habitants de Courtomer ;

« 5^o D'acquitter à la décharge du titulaire le service qu'il est tenu de célébrer ou faire célébrer en la dite église paroissiale de Courtomer aux quatre fêtes solennelles de l'année, qui sont Pâques, la Pentecôte, etc. et le jour de Saint-Étienne (1), ou,

(1) Voir plus haut l'aveu rendu le 1^{er} octobre 1467 par le baron de Courtomer.

s'il plaisait au dit titulaire de desservir par lui-même ou faire desservir par quelque autre dans les dits jours, de lui fournir ou à celui qu'il commettrait pour lui, un logement et la nourriture convenable ;

« 6^o Enfin, de donner un logement convenable à un arpenteur, de fournir à celui-ci, à leurs frais, un porte-perche et un indicateur dans le cas où le dit titulaire jugerait à propos de faire le plan géométrique des tenures du dit prieuré » (1).

ÉGLISE DE COURTOMER

Le seigneur n'était que patron honoraire de l'église de Courtomer, ses ancêtres ayant fait don du patronage et des deux tiers de la dîme aux religieux de Saint-Martin de Séez.

Le revenu de la cure consistait donc dans le tiers de toutes les dîmes de Courtomer, mais le curé levait sur leur ensemble, par préciput, 15 boisseaux d'orge et 15 boisseaux d'avoine, mesure de Courtomer, avec trois cents de grosse paille. Cependant, par une transaction du 29 avril 1765, les 15 boisseaux furent portés à 18, pour chaque espèce de grains, novales confondues, et les religieux de Saint-Martin de Séez renonçaient à dîmer seuls l'ainesse Danguy, dont ils en abandonnaient le tiers au curé. Nous avons vu que ces quantités furent encore modifiées avant 1790, date à laquelle le revenu de la cure s'élevait à 1150 livres, savoir :

Le tiers de la dîme, 750 livres.

Le préciput, 250 livres.

Le temporel, 150 livres.

Sur ce revenu, le curé devait prélever environ 800 livres pour les frais de gestion :

1^o Réparations du chœur, chancel, grange dîmeresse, 20 livres.

2^o Entretien du presbytère et bâtiments contigus, 40 livres.

3^o Impositions royales, 100 livres.

4^o Un cheval, 120 livres.

(1) Felix Mourlot : *Recueil des documents d'ordre économique*, 1780-an IV, Tome II p. 3.

5^o Un domestique, 120 livres.

6^o Un vicaire, 400 livres.

Dans sa déclaration du 28 février 1790, l'abbé Hommey, curé de Courtomer, expose que « si les dîmes étaient restituées aux églises, on pourrait avoir dans la paroisse un maître d'école, une maîtresse d'école et une sage-femme. »

Le temporel de la cure se composait de 8 pièces de terre contenant quatre arpents et demi, louées 150 livres comme on l'a vu, et du presbytère consistant en deux salles, un caveau, un cellier, cinq chambres, greniers, fournil, écurie, étable, pressoir, cour, jardin, verger, le tout d'une contenance de 3 vergées, borné d'un côté par le chemin de la Fontaine-Billard, d'autre par le chemin du village des Moutis, d'un bout par le chemin du village Demorre. Le temporel de la cure fut adjugé, le 26 mars 1791, à Jacques Yver, moyennant le prix de 3.925 livres.

Quant à la fabrique de l'église de Courtomer, elle possédait en 1789, douze pièces de terre d'une contenance totale de 7 arpents 35 perches, louées 370 livres, lesquels biens furent vendus 9.360 livres le 21 germinal an III par le Directoire du district d'Alençon.

CURÉS DE COURTOMER (1)

I. *Jacques Le Beauvoisien*, fils de Guillaume III, baron de Courtomer et de Catherine de Montberon, était curé de Courtomer dès l'an 1554, date à laquelle il fit une transaction avec Roger Gallois, abbé de Saint-Martin de Séez, au sujet des dîmes et novalles (2). Il résigna sa cure en 1573.

II. 13 mars 1573. *Blaise Chevalier*.

III. *Mathieu Bruneau*.

IV. 7 juin 1600. *Jacques Alix*, par permutation avec Mathieu Bruneau.

(1) En 1483, on trouve comme curé de Courtomer l'abbé Martin Froger, fondateur de la Confrérie de l'Annonciation établie dans l'église de cette paroisse.

(2) Arch. de l'Orne. Serie H, liasse 992.

V. 22 octobre 1605. *Nicolas Chevalier*, en remplacement de Jacques Alix, décédé. Le nouveau curé n'ayant pas l'âge requis, fut suppléé le 6 mai 1606 par un prêtre nommé Robert Egasse.

VI. 23 Avril 1639. *Gabriel Pelpoir*, en remplacement de Nicolas Chevalier, décédé.

VII. 7 mai 1642 et 16 janvier 1643. *Léon des Ormes*, par la résignation de Gabriel Pelpoir. Il était, depuis le 3 mai 1638, chapelain de la chapelle de l'Annonciation érigée dans l'église de Courtomer.

VIII. 23 octobre 1649. *Jacques Billy*, en remplacement de Léon des Ormes, décédé. Il était fils d'Etienne Billy et de Gratienne Chevalier et frère de Jérôme Billy, receveur des décimes au diocèse de Séez, lequel eut de son mariage avec Marie Brunet, au moins deux filles : la première, Louise Billy, mariée à N. Chevalier ; la seconde, Marie Billy, mariée par contrat de l'an 1664 à Alexandre Gautier, sieur de Roullard, avocat au bailliage d'Alençon, demeurant à Essai.

Ce fut ce prêtre qui, le premier, consigna quelques faits historiques aux registres paroissiaux de Courtomer, notes que nous aurons soin d'insérer, à la fin de chacune des notices consacrées aux curés.

Jacques Billy, doyen de la Marche depuis le 22 décembre 1667, fut inhumé dans le chancel de l'église de Courtomer le 25 octobre 1677, laissant ses biens à deux petits-neveux : Jean Chevalier, sieur de de la Forêt, conseiller du Roi, garde-sel au grenier à sel de Sées et Jérôme Chevalier, curé de Surdon.

Il avait eu pour vicaires : Safray (1675), Gaultier (1677).

Notes de Jacques Billy. « Le 15 mars 1671, l'église paroissiale de Courthomer a été polluée par batterie avec effusion de sang et fut rétablie le 21 mars au dit an par ordre de Messieurs les grands Vicaires, par moy. curé de Courthomer, doyen de Moullins ».

IX. 25 octobre 1677. *Marquis-Jacques Le Frère*, fils de Jacques, sieur de Launay, conseiller du Roi, receveur des décimes du diocèse de Séez et d'Elisabeth Binet, était le frère

d'Elisabeth Le Frère, née à Sées le 19 septembre 1670, mariée à Courtomer le 3 mai 1710 avec Jacques Bourgoïn, portemanteau du feu prince de Condé, fils de feu Jean et Marie Lullier, de la paroisse du Chalenge.

L'abbé Le Frère fut inhumé, à l'âge de 79 ans, dans l'église de Courtomer le 18 octobre 1727, « avec la consolation, dit Calimas, de ne laisser aucun calviniste sans l'avoir remis au sein de l'Église catholique ». Il avait eu pour vicaires : Martin (1680) ; Le Frère (1680-1705) ; Gaultier (1680) ; Boissière (1695) ; Le Roux (1701) ; Coulbeuf et Berthelot (1705-1706) ; Marchand (1705-1724) ; Goullard (1725) ; Hommey et Chevalier (1726) ; Picard (1726).

Notes de Marquis-Jacques Le Frère. — 1690 à 1701. Mariages : 116 ; naissances : garçons, 135 ; filles, 166. — Décès : hommes, 88 ; femmes 122.

— 1702. Confirmation donnée à Courtomer par Louis d'Aquin, évêque de Sées, à plus de 200 personnes âgées de 12... à 75 ans.

— « Le 23 octobre 1712, les deux grosses cloches ont été bénites par le R. P. Dom Claude Dupré, abbé de Saint-Martin de Séez. La grosse a été nommée *Jeanne*. Le parrain : Anonyme de Saint-Simon, marquis de Courtomer, patron honoraire de cette église ; la marraine : haute et puissante dame Jeanne de Caumont-la-Force, mère du dit seigneur. La seconde a été nommée *Marie-Louise*. Parrain : Guy-Antoine de Saint-Simon, chevalier de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem ; la marraine : Marie-Louise de Saint-Simon, marquise de Sainte-Marie » (1).

— Réunion du général des habitants « pour la distribution de 50 livres donnés par feu M^e Jacques Billy, curé de Courtomer et sur l'avis qui leur a été donné que les frères de la Charité ont dessein de faire bâtir dans le cimetière une chapelle ou sacristie pour s'y habiller, celle qu'ils occupent dans le bas de l'église étant incommode au service et aux paroissiens ».

X. 17 octobre 1726. *Jacques Chevallier*, par la résignation de l'abbé Le Frère.

Ce prêtre, qui était frère de Jean-Robert Chevallier, bour-

(1) On trouve cette note à la couverture des registres paroissiaux de 1690 « Il y a règlements chez Messieurs de Saint-Martin à Séez, par lequel le sieur Baron de Courthomer a esté obligé de faire son banc de chanceau de largeur modique, et autres que lui et son fils n'y peuvent prendre séance, les femmes en étant exclues ».

geois de Sées, mourut en 1738, après avoir eu comme vicaires : Picard (1726-1737) ; Collet (1737) ; Letellier (1738).

XI. 19 mai 1738. *Thomas Calimas*, ne prit possession de la cure de Courtomer qu'au mois d'avril 1740.

Il avait un frère, Christophe Calimas, marchand à Falaise, qui, de son mariage avec Marie-Françoise Thomas, eut deux enfants, lesquels vinrent s'établir à Courtomer auprès de leur oncle : 1^o Jean-François Calimas, chapelier, qui épousa le 22 septembre 1778 à Saint-Lomer, Marie-Jeanne Baudoire, dont trois enfants nés à Courtomer en 1779, 1782 et 1785 (1). Il fut arrêté au mois d'octobre 1793, écroué à Alençon, puis relaxé quelque temps après sur la demande même du Comité révolutionnaire de Courtomer, et il remplissait les fonctions d'instituteur lorsqu'il mourut, à l'âge de 53 ans, le 11 octobre 1808. 2^o Marie-Isaïe Calimas, qui épousa le 26 novembre 1764, à Courtomer, Etienne-Pierre Martin, huissier, et mourut au même lieu à l'âge de 85 ans, le 8 août 1825.

Pendant son séjour à Courtomer, l'abbé Calimas avait écrit un *Mémoire pour servir à l'histoire des villes, abbayes, communautés et paroisses du diocèse de Séez*. Ce travail considérable, demeuré manuscrit, est conservé au château de Coulonges-sur-Sarthe.

Thomas Calimas mourut le 11 février 1759, à sept heures du soir, laissant une succession chargée de dettes assez importantes, surtout envers les Religieux de Saint-Martin de Séez dont il était le fermier pour les dîmes de Courtomer, et dont il avait négligé d'acquitter la location depuis plusieurs années.

Voici la reproduction in-extenso de son acte de décès.

« Maître Thomas Calimas, âgé de 49 ans (2), curé de Saint-Etienne de Courtomer, après avoir été muni de tous les sacrements a été inhumé dans le chœur de cette église par nous, Doyen de la Marche, ce douzième febvrier mil sept cent cinquante neuf, en présence de M^e Gabriel Leclerc, vicaire

(1) L'un de ces enfants épousa le 28 novembre 1821 à Courtomer, Jacques-Michel Barier, meunier.

(2) Nous n'avons pu savoir le lieu de naissance de l'abbé Calimas, si connu pourtant des historiens normands. De Falaise, où nous nous étions adressé, il nous fut répondu qu'aucun acte d'état-civil ne le concernait.

de cette paroisse et M^e Jean Amesland, vicaire de Ferrières. Lesquels ont signé avec nous les dits jour et an que dessus ».

Il avait eu pour vicaires : Jacques-François Jacquelin de la Roche (1739-1743) ; Alexandre-Gabriel-Toussaint Le Tellier (1743-1749) ; François Blanchon (1748-1755) ; Gabriel Leclerc (1755-1759) ; Lemoust (1751-1755) ; Claude Rolland, chapelain des chapelles de Bures et de Glapion (1756) ; Toussaint-Charles Beuzelin (1756-1759) ; Picard, desservant (1759).

Notes de l'abbé Calimas :

— Le deuxième, le troisième, le quatrième jour de may mil sept cents quarante et un, Mgr Louis-François Néel de Cristot, évêque de Séz, a confirmé dans l'église de Courtomer, les paroisses de Courtomer, de Saint-Laumer, Gaprée, La Mussoire, Brulmail, Ferrières, Tellières, Le Plantis, le Challenge, Saint-Germain-le-Vieux.

— En 1747 et 1748, il a régné dans les paroisses circonvoisines de Courtomer, c'est-à-dire Brullemail et au-delà, la Mussoire, Gaprée, Montchevreuil, Sainte-Scolasse et au-delà, Saint-Agnan-sur-Sarthe, une maladie épidémique sur les bêtes à cornes, qu'on a crû être une petite vérole. On s'est servi de plusieurs remèdes qui n'ont point réussi ; ceux qui ont eu du succès ont été ceux qui pouvaient occasionner beaucoup la transpiration dans ces bêtes.

— 1750. « Par ordre de M. l'Intendant d'Alençon, les habitants de cette paroisse ont fait cent quatre-vingt toises du chemin du Merlerault à Laigle, depuis environ un quart de lieue au-dessus de Sainte-Colombe, en allant au Merlerault ».

— Lorsque je suis entré en possession de la cure de Courtomer en 1740, il n'y avait dans le bourg de Courtomer que treize maisons habitées ; en 1750, M. le Marquis de Courtomer a fleffé le terrain sur lequel des maisons ont été bâties vers le Nord.

— En 1750, le clocher de cette paroisse a été recouvert en ardoises, aux frais du Trésor.

— En cette année 1751, l'été a été fort pluvieux et orageux, ce qui a rendu la récolte mauvaise, et on n'a recueilli les blés qu'au commencement de septembre ; les orges, les avoines, les pois ont eu bien de la peine à meurir.

En cette même année, on a eu le jubilé de l'année sainte, accordé par le pape Benoist XIV. Il a commencé le 29 juin et fini le 29 octobre.

Les pluies ont été si grandes au commencement de l'année 1752, qu'on ne se souvient pas les avoir veues si hautes en ce temps.

— En 1753, l'été a été très sec, il n'a presque point plu, en sorte

que les mares, dans les herbages, étaient presque sans eau. Cependant, il y a eu peu de maladies dans cette paroisse.

Le bled a continué d'estre à un haut prix jusqu'après Noël.

Le trois et quatre febvrier 1754, il tomba tant de neiges qu'elles furent jusqu'à la hauteur de plus de trois pieds dans des endroits ; elle a duré huit jours. La gelée a été forte pendant trois jours.

Le beurre a valu pendant le mois de février 1754, douze, quatorze sols ; les œufs, huit sols la douzaine ; le lard, neuf sols la livre.

— En 1754, l'hiver a été très rude et très long. Depuis 1709 on n'avait pas vu les neiges si hautes, elles étaient de trois pieds de haut. L'été suivant a été très sec. Le beurre valoit au mois d'aoust douze à quatorze sols. Il a fait des chaleurs presque insupportables à la mi-août.

L'avenue, depuis le château de Courtomer jusqu'au chemin de Saint-Lhomer, a été plantée en cette année 1754.

Le 6 janvier 1755 le froid a été plus grand d'un degré qu'en 1709.

— La nouvelle avenue du château a été plantée en 1751 et 1757.

Le froid en 1757 a été pendant l'hiver, d'un degré moins qu'en 1709, surtout le 6 janvier.

XII. 3 février 1759. *Michel Poupart.*

Il mourut le 30 janvier 1773, à l'âge de 73 ans, et fut inhumé le lendemain dans le chœur de l'église.

Vicaires : Picard et Beuzelin (1759) ; Rault (1759-1763) ; Anquetin (1765) ; Broudin (1766-1773).

Notes de l'abbé Poupart :

— En 1760, les gros livres nouveaux, sçavoir : L'*Antiphonier* et le *Graduel* furent achetés et payés aux frais du Trésor. Alors, M. Poupart étoit curé, J. F. Rault étoit vicaire, M. Hartier étoit trésorier.

— Etat des naissances, mariages et décès de 1752 à 1763 : Naissance : garçons, 198 ; filles, 184. Mariages : 192. Décès : hommes, 135 ; femmes, 130.

— Le dimanche, cinquième jour de juin mil sept cent soixante trois, par permission de M. de Brest, vicaire général de ce diocèse, nous, curé soussigné, avons donné la bénédiction solennelle à une croix plantée, sous l'invocation de Saint-Jacques, par André-Jacques Morière, pèlerin de Saint-Jacques, au haut d'une pièce de terre nommée la *Mare-Racine*, proche le bourg de cette paroisse. La dite croix plantée sur un fonds appartenant au dit Morière, et dans notre paroisse, au croix chemin tendant de la dite *Mare-*

Racine au bourg de Courtomer. En présence de Maître Jean-Charles Rault, vicaire de cette paroisse, de la charité de ce lieu, dudit Morière, de filles Desprez et d'une grande multitude de personnes.

— En décembre 1764 et dans les premiers jours de janvier 1765, le curé de Courtomer a fait semer du gland et planter du bouleau dans toute l'étendue du terrain appartenant à la cure, dit lieu d'aumône, situé dans le canton de la dite paroisse, nommé les *Trois-Acres*, lequel terrain contient environ trois acres et demi.

— Le samedi vingt-huit septembre mil sept cent soixante cinq, on a placé un nouveau tableau de l'Assomption à l'autel de la Sainte-Vierge, fait par le sieur Guiard, peintre à Alençon. Il a coûté cinquante livres provenues en partie de quêtes faites dans l'église dimanches et fêtes et du fil que les nouvelles mariées, à qui on a eu soin de remettre la quenouille, a produit, et qui a été vendu. Le tableau précédent était tout à fait pourri et en morceaux ; il semblait être plus fin ; le bois n'était cependant qu'un barbouillage qui n'avait pas les grâces de celui-cy.

— Le jeudi dixième jour de juillet, mil sept cent soixante six, a été bénie par nous, prêtre curé soussigné, la grosse et principale cloche de notre église, pesant mil cinquante quatre livres, et nommée *Louise-Rose* par le sieur Jean Collet, receveur des domaines du Roy à Courtomer et régisseur du Marquisat du dit lieu, au nom et comme porteur d'une procuration en forme de haut et puissant seigneur Messire Antoine-Léon-Pierre de Saint-Simon, chevalier, seigneur marquis de Courtomer, patron honoraire de la dite paroisse, seigneur haut justicier de Gâprée, comte de Montreuil-le-Bonin, en Poitou et autres lieux, terres et seigneuries, mineur de seize ans, conduit par haute et puissante dame Louise-Rose de Thiboutot, sa mère et tutrice, veuve de haut et puissant seigneur Messire Antoine-Philippe-Nicolas de Saint-Simon, chevalier, marquis de Courtomer, seigneur comte de Montreuil-le-Bonin en Poitou, capitaine au régiment des cuirassiers du Roy ; la dite procuration passée par devant les conseillers du Roy, notaires au Châtelet de Paris, au domicile des dits seigneur et dame Marquis et Marquise de Courtomer, à Paris, rue des Tournelles, paroisse Saint-Paul, le vingt-quatrième jour de mars dernier.

— Cette année 1767, le clocher de l'église paroissiale a été entièrement latté à neuf et couvert d'ardoises, aux frais du Trésor. On peut voir ce qu'il en a coûté dans les comptes du sieur Jean Goupil, trésorier.

— Cette même année a été très sèche et il a presque toujours gelé au moins pendant les nuits. Au commencement de janvier 1768, le manquement d'eau et des gelées des plus vives qui ont formé des glaces fort épaisses, joint qu'il ne faisoit pas de vent, jettèrent dans un grand embarras pour moudre les bleds et se procurer du pain. On renvoya chez eux les jeunes gens qui étoient dans les

pensions et dans les séminaires, faute de vivres. Le 11 janvier, le dégel a apporté quelque adoucissement à ces maux, mais les eaux sont rares et il fait peu de vent.

— Les arbres ont produit peu de fruits, tant ceux des jardins que ceux des campagnes, et comme l'année précédente n'avoit pas été abondante, les cidres et les eaux-de-vie ont été très chers. On a vendu 20 et même 24 livres la pipe de pommes, communément 18 livres. On pense bien que les vins ont dû être chers et que ceux de l'année, outre que les vignes en ont peu produit, ne devront pas être bons.

— 11 août 1768. Bénédiction de 3 cloches mises d'accord pour rendre les trois notes *la, sol, fa*. Même parrainage qu'en 1766. Ces trois cloches furent nommées *Antoinette, Louise, Rose*.

— L'année 1768 a été remarquable par les pluies fréquentes, mai non abondantes, qui ont duré presque tous les jours depuis la Trinité jusques à la fin de la dite année ; à peine a-t-on trouvé deux ou trois jours continus de beau tems. Il s'en est trouvé néanmoins, trois ou quatre fois au plus, 4 ou 5 jours, une fois 7 ou 8. Toutes ces pluies ont été occasionnées par des orages non violents mais très fréquents, quelquefois trois orages consécutifs dans un même jour, venant tous du côté de Sées, de la partie où se couche le soleil en hyver. Les foins ont été fort gâtés. La récolte des grains a été fort tardive ; parce que les chaleurs n'ont pas été vives dans l'été, beaucoup de grains ont germé, des avoines surtout étaient toutes en herbes, longues de la longueur des doigts. Les chemins ont été affreux. L'embarras pour fumer, labourer et ensemercer les terres a été extrême. On n'a pu transférer en des endroits les fumiers dans les terres que sur des chevaux, les plus forts harnois ne pouvant s'en tirer ; on a été contraint de réserver pour y semer des mars, certaines terres où on n'a pu ensemercer du froment. Les terres n'étant que boue, on a été obligé de semer en plus grande abondance le bled, aux risques même de ne pas faire une abondante récolte. Il est à craindre qu'après les deux années 1767 et 1768 que les vivres, je dis le bled dont on fait du pain, ont été très chers, on éprouve encore la même cherté et peut-être plus grande en 1769.

Il n'y a pas eu de vin en 1768. Il était cher en 1767, mais présentement il l'est beaucoup plus par sa rareté. On veut vendre un poinçon de vin de Baujenci 180 livres et même 200 livres. J'en ai achepté un quart en octobre 80 livres ; si j'avais différé, il m'auroit coûté davantage, quoique moins bon que celui de l'année dernière.

Les pommes à cidre ont dû être vendues 9 et 10 livres la pippe.

Le pain qui coûtait 3 sols et 1 liard au plus haut prix pendant un tems, est présentement en janvier 1769 à 2 sols 6 deniers. L'année 1768 eut été très bonne si les pluyes eussent été moins fréquentes. Jamais on n'a vu plus de menus grains dits de mars.

On doit ajouter à ce malheur causé par les pluies, qu'il a presque gelé les nuits toute l'année. Ces gelées ont gâté en particulier les pois de mai ou petites fèves, et ceux qui ont résisté en quelque sorte à ces gelées ont en partie été pourris par les pluies. Il n'y a point eu de melons ; les graines d'oignon, de porette, etc..., ont à peine meuri en partie. On en a recueilli grande partie en mauvais état sans qu'elles paroissent meures ni propres à produire. Les meuniers ont gagné cette année.

— Le dimanche, jour d'Octave de Pâques, le 26 avril 1772, a été placé le tableau de la *Nativité de N. S. J. C.* au grand autel qui a été fait par le sieur Guyard, peintre d'Alençon et a coûté 40 livres de façon, sous le sieur Gilles Desprez, trésorier de notre église.

XIII. 12 mai 1773. *Nicolas-Etienne Fortin*, du diocèse de Coutances.

Il devint doyen de la Marche, mourut le 2 mars 1786, à l'âge de 40 ans, et fut inhumé le lendemain dans le cimetière.

Vicaires : J.-B. Filleul (1774) ; Sellos (1776-1782) ; Morel (1783) ; Médavid (1784-1787) ; Michel (1786) ; Le Chef (1788).

Notes de l'abbé Fortin :

— En la présente année, mil sept cents quatrevingt, l'église de ce lieu fut décorée de peinture et dorure tant aux autels qu'aux lambris, façade du chœur vers la nef, etc..., par le sieur Lair, peintre de Tourouvre, aux dépens des R.R. P.P. Bénédictins de l'abbaye de Saint-Martin de Séez, du sieur Curé et de la fabrique.

Le jour de la Pentecôte de la même année, se fit en la même église l'ouverture d'une mission qui dura cinq semaines, pendant lesquelles se firent plusieurs cérémonies qui attirèrent sur le lieu jusqu'à cinq à six mille personnes des environs toutes à la fois ; ce qui obligeoit de prêcher hors de l'église dans les avenues. Plusieurs concoururent aux frais de cette mission faite par le sieur Credo, prêtre missionnaire, demeurant à Paris, qui s'associa plusieurs autres ecclésiastiques avec un succès qui rendra les missions recommandables à tous ceux qui auront le zèle de la gloire de Dieu et le salut des âmes.

La plantation de la croix du Calvaire, élevée par la charité publique, datte de cette même année et fut une des plus touchantes de la Mission. La croix fut portée par les frères des Charités de ce lieu, de Ferrières et du Plantis, au nombre de quarante-deux, tous pieds nus, ainsi que les ecclésiastiques d'office. Tout le peuple tenait de petites croix à la main.

XIV. 5 avril 1786. *François - Mathieu - Thomas Hommey*, curé de Courtomer, fut maire de sa paroisse du 31 janvier 1790 à juin 1791. Sous son administration, le 28 mars 1790, la municipalité vota 72 livres « à une maîtresse d'école, à charge de tenir exactement les petites écoles, d'aller visiter les malades et de se conduire de la même manière que doivent se conduire les maîtresses d'école connues sous le nom de *Sœurs de la Providence* ». L'enseignement était gratuit pour les pauvres et la rétribution scolaire ne pouvait, pour les autres enfants, dépasser 5 sols par mois.

L'abbé Hommey prêta serment avec restrictions, le 20 février 1791 et refusa d'accepter la constitution civile du clergé. Il dut, par conséquent, cesser ses fonctions curiales au mois de juin de la même année et rendre le 31 juillet les clefs du presbytère, par ordre de la municipalité. Il partit au mois d'août pour l'émigration, ainsi que son vicaire, l'abbé Michel, également insermenté.

XV. *René Cadeau*, vicaire à Assé-le-Boisne, élu curé constitutionnel de Courtomer le 16 juin 1791, par 38 voix sur 39, fut nommé le 23 juillet suivant par l'évêque constitutionnel de Séez. Son installation, qui eut lieu dès le lendemain, ne laissa pas de soulever dans la commune des troubles assez graves, si l'on en juge par cette lettre adressée le 28 juillet, par René Cadeau, aux administrateurs du Directoire du département de l'Orne :

MESSIEURS.

Dimanche, 24 du courant, je fus installé dans la cure de Courtomer. La délibération de MM. les Officiers municipaux m'a paru un peu longue ; ils ne se constituèrent pas en frals pour me recevoir. Je fus grièvement insulté, on fit des menaces atroces contre moi, et un particulier, qui devrait penser, donna de mauvais conseils qui furent suivis. M. le Curé (l'abbé Hommey) avait dit la première messe ; il avait fait une récapitulation des discours incendiaires qu'il avait prononcés devant son peuple. Il confessa jusqu'à la grand'messe ; elle était avancée lorsqu'il sortit de son confessionnal ; le vicaire en fit à peu près autant. Je ne trouvai aucune hostie dans le ciboire. Ce même jour, je fus encore insulté. Aujourd'hui, des complots, dont je crains les suites, se sont formés dans le marché de Saint-Lhomer. Mes jours ne seraient pas en sûreté

si je me présentais dimanche à Courtomer, pour célébrer la messe, n'étant pas accompagné d'une garde suffisante. Je m'en rapporte à votre prudence, messieurs, et si vous ne jugez pas à propos de me soutenir, je prendrai le parti de me retirer.

La messe du curé constitutionnel avait été en effet fortement troublée. Plusieurs hommes s'y étaient présentés avec des bâtons, alors qu'une vieille fille, Anne Léger (1), paraissait à la table de communion avec une serpe à la main. Puis à la fin de l'office, le fils du sacristain, Jacques Desforges, présentait à René Cadeau un bouquet d'orties et de chardons, et un moment après, une servante enfermait ce dernier, à double tour, dans la sacristie.

Le dimanche suivant, l'abbé Hommey, qui était soutenu par la municipalité, ne craignait pas de célébrer une grand-messe, dans l'église de Courtomer, le jour même où des gendarmes arrivaient sur les lieux pour protéger le curé constitutionnel. René Cadeau rend ainsi compte de cette journée du 31 juillet :

Courtomer, 4 août 1791.

MONSIEUR,

Sept à huit hommes de la gendarmerie de France se rendirent dimanche dernier à Courtomer : ils n'y furent pas inutiles. Le sieur Beaudoire, procureur de la commune, les vit ; il ne daigna pas les accompagner. S'ils m'avaient communiqué le certificat que la municipalité dut leur donner, j'y aurais fait quelques annotations. Les circonstances dans lesquelles je me trouve me réduisent à la cure nécessaire de solliciter encore auprès de vous la même force ou une supérieure pour dimanche 7 du courant. Je suis trop menacé pour me rendre seul à Courtomer. Si de bons citoyens qui passent près l'église sont insultés à cause de moi, que n'ai-je pas à craindre ? M. le curé de Saint-Lomer veut bien me donner l'hospitalité (2). Une information peut seule mettre fin aux troubles qui agitent cette paroisse. La municipalité menée et corrompue par M. Hommey, curé et maire, et Beaudoire, huissier, greffier

(1) Cette demoiselle, complice d'un nommé René Demorre, qui avait caché des subsistances, fut arrêtée et conduite à la prison d'Alençon le 8 avril 1794. Elle fut relaxée après le décret du 9 juillet de la même année.

(2) Le curé et le vicaire insermentés n'avaient pas encore tout à fait quitté le presbytère de Courtomer. En attendant leur départ, René Cadeau logeait chez le curé constitutionnel de Saint-Lomer.

du juge de paix et procureur de la commune, ne promet rien de bon : j'improuve absolument la conduite de MM. Hommey et Michel, je vous demande bonne et prompte justice des fonctions curiales qu'ils ont indûment exercées. Ils vont se retirer dans les bâtiments de l'ancien prieuré. Ils catéchisent les femmes et les filles de quelques maisons voisines de l'église et de la maison curiale de Courtomer. Il est temps d'arrêter leur zèle, de les exporter. Il n'y aura point de paix à attendre, tant que ces messieurs seront dans la paroisse. Il est absolument nécessaire de retirer ces tisons du feu. M. Levêque, curé de Gaspree, nous donna dimanche un excellent discours constitutionnel. Sans la garde, il aurait été forcé de descendre de chaire. De mauvais sujets avaient affecté de se présenter couverts lorsque nous fîmes la procession et, pendant la messe, des hommes et des femmes firent un vacarme affreux aux portes de l'église. Des femmes et des filles, vraies mégères, se sont vantées qu'elles me jetteraient dans une mare voisine de l'église. Elles s'assemblent chaque fois que je vais à Courtomer, m'insultent, et il est des hommes derrière le rideau qui font jouer ces marionnettes (1) ».

Le Directoire de l'Orne n'ayant pas, cette fois, jugé nécessaire d'envoyer la maréchaussée à Courtomer, René Cadeau quitta la paroisse sans que l'on puisse savoir ce qu'il était devenu. Sur la demande de la municipalité, l'abbé Locard, curé constitutionnel de Ferrières-la-Verrerie, fut chargé de l'intérim.

XVI. *Nicolas Aguinet*, vicaire à Bazoches, fut élu curé constitutionnel de Courtomer le 18 septembre 1791 et installé le 18 décembre. Il remplit, sans difficulté, ses fonctions pastorales jusqu'à la fermeture des églises.

XVII. Au rétablissement du culte, *Jean-Michel Desprez*, ancien curé de Trémont, âgé de 46 ans, amnistié pour le fait d'émigration le 12 octobre 1802 par le ministre de la Justice, fut nommé curé-doyen de Courtomer le 10 décembre 1802 et installé le 27 mars 1803 par l'abbé René-Nicolas Dufriche-Desgenettes.

(1) Ces deux lettres sont conservées aux Archives de l'Orne.

CHAPELLE DE L'ANNONCIATION

Érigée dans l'église de Courtomer

Cette chapelle fut fondée le 13 février 1483 par Jacques Froger, curé de Courtomer ; elle était à la présentation des trésoriers ou, à leur défaut, du grand archidiacre. Cependant, lors de la vente du fief des Moutis au marquis de Courtomer, le cédant s'en disait le présentateur.

Au commencement du XVII^e siècle, l'autel de cette chapelle « situé à l'entrée de l'église souz le jubé était très mal en ordre et fort négligé ». Il fut, pour cette cause, rattaché à l'autel de la Vierge, le 12 juin 1713.

Le temporel de ce petit bénéfice se composait de 2 pièces de terre, la première de 3 arpents et la seconde d'un arpent. Elles furent vendues, 835 et 225 livres, le 21 germinal an III, par le Directoire d'Alençon.

Le *Pouillé du diocèse de Séez* donne la liste des chapelains depuis 1514 jusqu'à la Révolution.

CHAPELLE SAINT-JEAN-BAPTISTE

Annexée au château de Courloner

Anciennement cette chapelle était établie dans les dépendances du manoir du Coudray comme on le voit dans la déclaration qui en fut faite le 15 décembre 1571 :

Déclaration de la chapelle de Saint-Jean, fondée au manoir de la seigneurie du Coudray en la paroisse du Plantis et dont est chapelain et pacifique possesseur, Guillaume Froger, clerc.

La dite chapelle est à la présentation du seigneur du dit lieu du Coudray. Il n'y a de domaine que la suite de la dite chapelle et à raison de la dite chapelle, le dit chapelain a droit de prendre la cinquième gerbe d'une petite paroisse appelée Sainte-Scolasse et peut valoir de revenu annuel au dit chapelain trente livres et sur quoy il faut déduire les charges ordinaires et extraordinaires, comme décimes, etc., même le dit chapelain sujet à raison de la dite chapelle faire dire deux messes par chacune semaine et aussi est sujet en la réparation du chancel de l'église du dit lieu de

Sainte-Scolasse en cinquième partie, même en réparation totale de la dite chapelle (1).

Bien que les chapelains du Coudray fussent chargés des réparations, la chapelle était si délaissée en 1727 que le marquis de Courtomer, en même temps seigneur du Coudray, sollicita de l'Evêque de Séez l'autorisation de la faire démolir, et d'en construire une nouvelle, sous le même vocable, non au Coudray mais dans la cour du château de Courtomer.

Mgr Turgot ayant chargé Jacques Le Tourneur, curé de Bures et doyen de la Marche, de faire une enquête sur les avantages ou les inconvénients qui pourraient résulter du déplacement de la chapelle, ce prêtre se rendit au Plantis, le 1^{er} juillet 1727, et rédigea comme il suit le rapport de sa visite :

Nous sommes entré dans la dite chapelle, où il n'y a pas même une porte qui puisse fermer, ni tenir contre les bestiaux qui peuvent l'enfoncer, ni la mettre à couvert de voler ce qui pourrait être dedans. Nous avons trouvé l'autel de la dite chapelle sans aucune décoration, orné seulement d'une pierre et d'une nappe par dessus, et un devant d'autel de peinture sur toile, un gradin, et deux mauvais chandeliers de bois ; et en face de l'autel, une image de saint Jean-Baptiste en bosse, fort antique et difforme dans une niche de la muraille. La dite chapelle sans marchepied ni apparence d'avoir été pavée ; la couverture fort en ruines au haut de laquelle il y a une petite clochette pesant viron quatre ou cinq livres, en sorte que la pluie, en plus de vingt endroits, tombe tant sur les murailles que sur les charpentes et dans la place, ainsi que le côté de la muraille, où est la porte, qui menace ruine depuis un bout jusqu'à l'autre. Le tout ainsi fait et arrêté dans la dite chapelle le même jour et an que dessus.

Au vu de ce rapport, l'évêque de Séez donna, le 7 juillet 1727, l'autorisation de démolir la chapelle du Coudray et dès le 22 novembre suivant, l'abbé Le Tourneur procédait à la bénédiction de la nouvelle chapelle édiflée dans la cour du château de Courtomer.

L'année suivante, le 2 novembre 1728, M^{lle} Louise de

(1) Voir la liste des chapelains, que nous avons donnée dans notre notice sur le Plantis, depuis l'origine jusqu'au transfert de la chapelle à Courtomer. (Bull. de la Soc. Hist. et Arch. de l'Orne).

Boutevillain, fille majeure, demeurant à Alençon, paroisse Notre-Dame (1), « mue de piété et de dévotion et de confiance aux suffrages du bienheureux saint Jean-Baptiste, de son gré et sans aucune contrainte, donna et aumosna à toujours et à perpétuité à la chapelle de la Cour du château de Courtomer, fondée sous le titre du dit Jean-Baptiste, représenté par M^e Jacques de Récalde, sieur du Boisgautier (2), titulaire d'icelle chapelle (3), savoir est : la somme de 2.000 livres en capital à prendre immédiatement après le décès de la dite demoiselle, tant sur les biens propres appartenant à la dite demoiselle, situés en la province du Maine, paroisses de Cherisay et d'Arçonnai, suivant les lots faits soubz signature privée entre elle et demoiselle Renée Bouttevillain, sa sœur, le 1^{er} mars 1712 que sur les deniers que le seigneur marquis de Courtomer pourra devoir alors pour raison d'une somme de 100 livres de rentes au capital de 2.000 francs qui estoit actuellement faite à la demoiselle donatrice. »

Cette donation était faite à la condition que « le titulaire de la chapelle dira et célébrera par chacune semaine deux messes basses à l'intention de la donatrice et pour le repos de son âme et de ses parents trépassés, savoir : une qui sera dite soubz l'invocation du Saint-Esprit le lundy, et la seconde le samedi, soubz l'invocation de la Très-Sainte-Vierge, à la fin desquelles sera dit un de profundis. »

Pendant l'exercice de Charles-Etienne Housset, successeur en 1731 de l'abbé de Récalde, Mgr Néel de Christot, évêque de Séez, visita la chapelle Saint-Jean-Baptiste (2 mai 1741) ; il la trouva « bien décorée, bien éclairée et bien garnie d'ornements ». A cette époque, il était dit trois messes par semaine dans la dite chapelle.

Mathieu Moulin, docteur de Sorbonne, chanoine de Séez, successeur en 1756 de l'abbé Housset, fut remplacé en 1763 par l'abbé Marquis Dufosse, clerc tonsuré, plus tard chanoine

(1) Fille de Jean de Bouttevillain, écuyer, sieur de la Gilberdière en Gasprée, conseiller du Roi, maître des requestes ordinaires de la Reine et avocat de S. M. au bailliage et siège royal de Sonnois et aux eaux et forêts de Mamers, et de Marie Doudieux.

(2) Boisgautier, arrondissement de Domfront.

(3) Il avait succédé à Charles Le Marchand, qui avait donné sa démission au moment du transfert à Courtomer de la chapelle du Coudray.

de la cathédrale de Séez, licencié de Sorbonne, de la Maison et Société royale de Navarre (1), comme il est établi par cette lettre adressée à la marquise de Courtomer :

A Compiègne, le 9 juillet 1763.

J'ai l'honneur de vous envoyer, Madame, ainsi que vous le désirez, les provisions de la chapelle de Saint-Jean du Coudray, en faveur de M. le Marquis de Fossey (*sic*) et de vous assurer que je suis avec respect, Madame, votre très humble et très dévoué serviteur.

DUMOURIEZ.

Au commencement de l'année 1787, le marquis de Courtomer écrivit à l'évêque de Séez, « qu'étant forcé de faire reconstruire son château, la position de la chapelle qui se trouve dans l'extrémité du dit château et y tenante, s'oppose au changement qu'il est nécessaire de faire dans la nouvelle construction. En conséquence, il le prie de lui permettre de la faire démolir et d'en construire une autre, promettant d'y observer la décence convenable, en ne mettant point d'appartement où l'on puisse coucher ni dessus ni dessous ».

Les conclusions de l'enquête confiée à l'abbé Hiron, curé de Saint-Lomer, se montrant favorables à la demande formée par le marquis, la chapelle fut démolie, rétablie dans l'une des salles du nouveau château, et décorée par Gosse, sculpteur de Paris.

L'abbé Dufossey continua ses fonctions de chapelain jusqu'à la Révolution et son nom se trouve porté sur la liste des émigrés de Séez, arrêtée le 26 juin 1792.

CONFRÉRIE DE CHARITÉ DE COURTOMER

Cette Association, qui existe encore aujourd'hui, fut fondée le 5 octobre 1707, « grâce au zèle et à la générosité du sieur marquis de Courtomer », mais elle ne fut reconnue qu'en 1775

(1) Ce fut ce prêtre qui enseigna le latin au célèbre Conté.

par lettres royales (1). Cette existence illégale n'avait pas empêché la Charité de recevoir quelques legs, car au moment de la Révolution, elle possédait outre quelques rentes sur particuliers, cinq pièces de terre qui furent vendues 2.480 livres par le district d'Alençon.

Autrefois les confrères qui appartenaient en majeure partie à la noblesse ou aux principales familles du pays, vivaient le plus souvent en mauvaise intelligence avec leurs curés dont ils méconnaissaient volontiers l'autorité. Nous en trouvons une preuve dans cette lettre écrite en 1727 par les Frères de la Charité de Courtomer.

A Monseigneur l'illustrissime et révérendissime l'Evesque de Séez.

Supplient humblement les frères de la Charité de la paroisse de Courthommer et vous remontrent que depuis que Mr Jacques Chevallier, prestre, est venu desservir et qu'il a esté pourveu à la cure de la dite paroisse, il a fait son principal estude de troubler les dits frères et, pour prévenir l'esprit de votre grandeur, a tâché de les noircir en les accusans de commettre mille abus, par un esprit de révolte et d'indépendance.

L'humilité estant la marque particulière quy doit faire cognoistre des frères, ils seroient beaucoup plus coupables que les autres s'ils violoient les loix de la subordination et que, par un esprit de vanité, ils refussâsent d'obéir pour se soustraire de la règle de leurs statuts.

Aussi, Monseigneur, n'a ce pas esté dans cet esprit qu'ils se sont conduits, instruits de leurs obligations ils ont long temps sollicité le sieur Chevallier de leur donner la paix, ils ne l'ont pas obtenue et ils ont trouvé le dit sieur Chevallier inflexible à leurs prières et à leurs déférences, la dûreté de son cœur qu'il; n'ont pu toucher ny amolir les réduit malgré eux dans la fâcheuse nécessité de l'expliquer de cette manière d'agir pour représenter à vostre grandeur leurs sujets de plainte, estans fâcheux que des frères, quy ne sont animez que du zèle de leurs fonctions et de l'exécution de leurs règles, soient l'objet du mépris et de la calomenie qu'on leur faict, ce qu'ils souffriroient sans murmure sy, de pareils bruits en décréditant la Charité, ne refroidissoient pas l'amour et le zèle du public, qu'ils ont en cette considération inthérest de détromper et de se justifier auprès de vostre grandeur.....

(1) Minutes du notariat de Courtomer : Acte du 26 février 1775; inventaire des titres de la Charité à la requête de Guillaume-Charles Levesque de la Heberderie, ci-devant prévôt, 23 avril 1757.

La suite de ce long factum, que nous renonçons à reproduire, explique les points du litige :

1^o Les Frères ont de la peine à se rendre à des inhumations un peu matinales. M. le Curé les en blâme.

2^o Les Frères ont la prétention, pour acquitter les fondations à leur charge de faire chanter, le dimanche, l'office des morts. M. le Curé s'y oppose absolument.

3^o Les Frères se plaignent de ce que leurs titres et papiers sont au presbytère et qu'ils ne peuvent les voir. M. le Curé, président-né de la Confrérie, à la prétention de s'en constituer le gardien, afin d'éviter la circulation de ces titres dans la paroisse (1).

4^o Les Frères sont tenus, par leurs statuts, de s'approcher souvent des sacrements. M. le Curé se plaint que la plupart du temps, ils se font remplacer par leurs commis.

5^o La Charité est tenue de posséder une bannière noire. M. le Curé regrette « qu'elle n'en eût qu'une qui est de couleur ».

Etc..., etc...

Supprimée au moment de la Révolution (2), la Confrérie se reconstitua lors du rétablissement du culte catholique, mais elle ne fut officiellement reconnue que le 24 avril 1841 ; elle fonctionne d'après les règlements donnés par Mgr Mellon-Jolly, le 30 octobre 1840 et 17 septembre 1843.

CHAPELLE SAINT-JACQUES

Établie dans les Bois d'Écuennes, à Courtomer.

Cette chapelle, connue dans tout le diocèse de Séez, doit son origine à deux Cordeliers que le baron Enguerrand de Courtomer, ambassadeur du Roi de France à Rome, obtint de saint François d'Assise et amena d'Italie en l'an 1218, et auxquels il donna un ermitage dans les bois d'Ecuennes à Courtomer (3). L'un s'appe-

(1) Ces titres, prêtés pour apprendre à lire aux enfants, ne tardaient pas à s'égarer.

(2) A cette époque la Charité possédait un revenu de 356 livres 15 sols.

(3) Selon quelques documents reproduits par M. l'abbé Sevray, le nombre des religieux amenés d'Italie était de quatre. (*Le Couvent des Cordeliers*. Bull. de la Soc. Hist. et Arch. de l'Orne, T. V, p. 377-406).

lait le Frère Gilles, l'autre le Frère Grégoire (1). Celui-ci fonda le couvent de Bayeux ; celui-là, après être resté quelque temps à Ecuennes, s'établit à Sées où un généreux bienfaiteur, Othon Bonnet, chevalier, lui fournit les moyens de bâtir une communauté (1226) (2).

Les Cordeliers de Sées n'oublièrent jamais la chapelle d'Ecuennes, qu'ils avaient dédiée à Saint-Jacques : chaque année, l'un d'eux venait y prêcher, comme on le voit dans un grand nombre de pièces du chartrier de Courtomer et notamment dans l'aveu rendu le 1^{er} octobre 1467 au duc d'Alençon par Guillaume Le Beauvoisien, baron de Courtomer.

Le revenu de la chapelle consistait en la location de cinq acres de terre et quinze ou seize boisseaux tant en blé, orge, froment que méteil, à prendre sur les dîmes de Ferrières, Montchevrel et Trémont. Le desservant devait célébrer deux messes par semaine, payer les décimes et faire à ses frais les réparations de la chapelle (3).

Voici la liste des chapelains, telle que nous avons pu la dresser d'après le *Pouillé* et surtout d'après les documents du chartrier de Courtomer.

I. *Jean Thory.*

II. 1^{er} février 1467. *Pierre Bonnery*, en remplacement de Jean Thory, décédé.

III. 1^{er} août 1506. *Guillaume Payen*, successeur de Pierre Bonnery, décédé. Il eut en 1508 un procès avec l'abbé de Tiron, décimateur de Montchevrel.

IV. 21 juillet 1515. *Jean Friquet*, par la résignation de Guillaume Payen.

V. 24 décembre 1526. *Jacques Le Beauvoisien*, par la résigna-

(1) *Mémoires pour servir à l'histoire des villes, abbayes, communautés et paroisses du diocèse de Sées*, par l'abbé Calimas, curé de Courtomer.

(2) *Généalogie de la Maison de Bonnet*, petit in-4°, 4 pages, anonyme, sans date (présupposé du xvii^e siècle) et sans nom d'imprimeur. (De notre collection). Les Bonnet, barons de Sainte-Foy de Montgomery descendaient de cette opulente famille.

(3) *Etat du revenu des bénéfices ecclésiastiques du diocèse de Sées*. Ms. Bibliothèque d'Alençon.

tion de Jean Friquet, sur la présentation de la duchesse d'Alençon, en raison de la garde-noble des enfants de feu Guillaume Le Beauvoisien, baron de Courtomer.

VI. 10 avril 1539. *Guillaume Froger*, successeur de Jacques Le Beauvoisien, démissionnaire en sa faveur.

VII. *Marin Dubourg*. Il obtint le 9 mars 1598 une sentence condamnant M^e Robert Lorel, official et chanoine en l'église cathédrale de Séez, possédant les deux tiers de la dîme de Trémont, à verser chaque année, au chapelain de Saint-Jacques, quatre boisseaux d'orge et à payer les arrérages échus, avec dépens. Le bénéfice d'Ecuennes ayant été vacant pendant une quarantaine d'années, Robert Lorel avait fait de grandes difficultés pour reconnaître la rente que sa prébende devait servir à la chapelle d'Ecuennes.

VIII. 7 juin 1600. *Robert Egasse*, en remplacement de Marin Dubourg, décédé.

Les seigneurs de Courtomer ayant embrassé la religion réformée ne présentèrent pas de chapelain après la résignation ou le décès de Robert Egasse, de sorte que le bénéfice d'Ecuennes fut encore vacant pendant environ soixante ans et que ses revenus ne firent l'objet d'aucun recouvrement. La dernière quittance de perception qui soit dans nos collections porte la date du 8 avril 1613 et fut délivrée au nom du chapelain par la baronne de Courtomer ; elle concerne les « sept boisseaux de blé, deux de froment, et quatre de méteil » qui étaient dûs annuellement par l'abbé de Tiron sur la grosse dîme de Montchevreil.

IX. 26 septembre 1675. *Philippe Martin*, « per vacationem a longo tempore », dit avec raison le *Pouillé du diocèse de Séez*.

Cette même année, Jacques Billy, curé de Courtomer, fit des quêtes pour la restauration de la chapelle d'Ecuennes, qui menaçait ruine, et lorsqu'il mourut, en 1677, il chargea ses héritiers d'employer les sommes qu'il avait reçues selon leur destination. Mais l'auteur du *Pouillé* doute que les dernières intentions du curé de Courtomer aient été remplies

X. 8 août 1678. *Jérôme Chevallier*, curé de Surdon, en remplacement de Philippe Martin, démissionnaire en sa faveur.

XI. *Louis Bunel*, titulaire de la chapelle de Saint-Christophe, établie au manoir de Martel, paroisse du Château-d'Almenêches.

Il n'était plus chapelain d'Ecuennes en 1690, car, en cette année, Pierre Beaudoire, marchand à Courtomer, reçut une sommation à la requête du Procureur général de la Chambre des Comptes de Normandie « ordonnant au dit Beaudoire, fermier du revenu temporel de la dite chapelle, de payer 50 livres jusqu'à ce que le chapelain d'Ecuennes eut baillé aveu du temporel de la dite chapelle ». Le 13 décembre Beaudoire donna pouvoir au sieur Chandebois, procureur en Cour des Comptes, de représenter au Procureur général « qu'il n'avait jamais été fermier ni jouissait d'aucuns bien ni revenus temporels appartenant à la dite chapelle de St-Jacques d'Ecuennes et n'en cognoist aucuns, ayant seulement appris par tradition commune et immémoriale que cette chapelle n'est qu'un simple oratoire établi au dit lieu dès le temps de saint François, sans aucuns fonds, glèbe ni revenu, sur deux ou trois perches de terre seulement, dans laquelle on n'y fait célébrer aucuns services attendu qu'elle est entièrement en ruines ». Le 14 mars 1692, la Chambre des Comptes rendit un arrêt qui annulait l'exploit signifié au sieur Beaudoire.

XII. Le *Pouillé du diocèse de Séez* rapporte qu'un chapelain d'Ecuennes, dont il ne donne pas le nom, fit une déclaration du revenu de la chapelle, déclaration insinuée le 5 janvier 1693.

XIII. 12 décembre 1712. *Jean-Philippe de Saint-Simon*, clerc, âgé de 14 ans, fils de Claude-Antoine, marquis de Courtomer, et de Jeanne de Caumont-la-Force. On sait que cet enfant ne persista pas dans son dessein d'entrer dans les Ordres et qu'il obtint une lieutenance dans les gardes françaises.

XIV. *Magny Le Berceur de Fontenay*.

Le 31 mai 1739, peu de temps après le décès de ce chapelain,

la famille de Courtomer prit le parti de faire reconstruire la chapelle d'Ecuennes, comme on le voit dans la pièce suivante :

Les avocats consulaires distribués par justice à dame Marie-Madeleine de Saint-Rémy, veuve de Messire Guy-Antoine de Saint-Simon, en son vivant chevalier, seigneur marquis de Courtomer, tutrice des enfants mineurs issus de leur mariage auxquels a été remontré par la dite dame marquise tutrice que feu le seigneur marquis, son mari, ayant trouvé dans son chartrier, parmi les papiers, un acte sous signature privée portant la date du 19 avril 1714 en forme d'accord fait entre feu la dame marquise de Courtomer, sa mère, pour et au nom de feu M^r Jean-Philippe de Saint-Simon, abbé de Courtomer, son fils, titulaire alors de la chapelle de Saint-Jacques d'Ecuennes, dont la présentation appartiendrait à la maison de Courtomer, et Jean Chevalier, conseiller du Roi, garde-sel au grenier de Sées, frère et héritier de feu Jérôme Chevalier, prêtre, en son vivant titulaire de la même chapelle, au sujet des réparations et réfections qui étoient à faire à cette chapelle, par lequel la dite dame marquise mère, au dit nom, s'étoit bien voulu contenter de la somme de quatre cens cinquante livres, payable en deux termes égaux, au paiement de quoi le dit Chevalier s'étoit obligé et à cet effet l'action contre lui intentée demeurait éteinte ; qu'au dos de cet accord il y aurait un reçu du 11 mai de la dite année 1714, de deux cent vingt-cinq livres ; qu'à l'égard du surplus, montant à pareille somme, le dit seigneur marquis de Courtomer se seroit persuadé qu'il auroit été également payé, parce qu'il n'étoit pas présumable que la feue dame marquise, sa mère, et depuis le seigneur marquis, son frère aîné, avec les gens d'affaires, surtout M^e François Bouvier, homme très attentif aux intérêts de la maison de Courtomer, eussent négligé à faire satisfaire entièrement à l'obligation du sieur Chevalier, raison pour laquelle ayant vu que loin d'avoir employé cette somme destinée aux réparations, auroit été si fort négligée qu'elle seroit tombée dans une ruine totale, que par scrupule il eut formé le dessein et déclaré à la dite dame marquise, son épouse, de rétablir cette chapelle, de sorte que le titulaire put y acquitter les fondations qui y sont attachées, ce qui n'auroit pas été exécuté par le décès qui est arrivé de lui, qu'ainsi désirant la dite dame marquise remplir toutes les intentions du seigneur marquis, son mari, et encore avec plus d'exactitude celles qui ont un objet aussi pieux et aussi raisonnable que celui-ci, elle auroit demandé une autorisation pour cet effet.

Sont d'avis, les dits sieurs consulaires, sur le témoignage de la dite dame marquise, vu le billet en forme d'accord qu'en sa qualité de tutrice elle emploie la somme de quatre cens cinquante livres,

reçue du dit sieur Chevalier, au rétablissement de la dite chapelle, à quoy ils l'ont autorisée.

Délibéré à Essay, le 31 may mil sept cens trente neuf.

Signé : de Saint-Rémy, marquise de Courtomer; Puisaye, avocat consulaire; Longuenos des Douits, avocat consulaire.

Dès que la tutrice des enfants de Courtomer eut obtenu cette consultation, elle fit reconstruire la chapelle sur l'emplacement de l'ancienne (été 1739), à quelques mètres de la fontaine Saint-Jacques.

Voici les noms des ouvriers qui concoururent à l'édification de la nouvelle chapelle :

Maçon : Charles Chesnel, entrepreneur à Tellières ;

Charpentier : Jean Levillain, dit Pernau, de Ferrières ;

Couvreur : Sorieul ;

Vitrier : Bunel.

Un sieur Turgeot (1) reçut 40 livres « pour avoir fait et peint une figure de saint Jacques »; et une somme de 3 livres 10 sols fut remise à un sieur Vautier, receveur de la noble Charité de Notre-Dame de Vivier à Sées (2) « pour une pierre bénite à mettre à la chapelle d'Ecuennes ».

XV. 6 octobre 1739. *Guy-Alexandre Le Mercier* fut nommé chapelain d'Ecuennes, après le décès de Magny Le Berceur de Fontenay, sur la présentation du Roi, garde-noble.

La nouvelle chapelle, celle qui existe encore aujourd'hui, fut bénite en 1740 et les habitants de Courtomer y vinrent aussitôt en procession, comme le rapporte l'abbé Calimas : « En 1740, je, curé pour lors, commence d'aller le premier may en procession à la chapelle de Saint-Jacques d'Ecuennes, rebâtie depuis un an aux dépens de M^{me} Marie-Madeleine de Saint-Rémy, marquise de Courtomer. J'ai entendu dire, qu'avant la destruction de cette chapelle, on y alloit en procession et qu'il y avoit une grande assemblée. Dieu veuille que ce soit pour sa gloire » (3).

(1) Turgeot habitait la paroisse de Mortrée.

(2) Eglise depuis longtemps désaffectée et dans laquelle on a établi les abattoirs.

(3) Registres paroissiaux.

L'abbé Le Mercier éprouva de grandes difficultés quand il s'agit de reconstituer le revenu de la Chapelle d'Ecuennes ; il se trouva même dans la nécessité de faire saisir la grange dimeresse de Trémont, le bénéficiaire invoquant la prescription. On plaida pendant quelques années mais, à la date du 14 septembre 1743, une transaction intervint entre le chapelain d'Ecuennes et Pierre-Nicolas-François d'Orvalle, licencié de Sorbonne, théologal, gros décimateur de Trémont. Ce dernier reconnaissait enfin qu'en raison de sa prébende « il était tenu et obligé envers le chapelain de Saint-Jacques à la faisance et continuation de 4 boisseaux d'orge, payable le 1^{er} janvier de chaque année ».

XVI. 2 octobre 1782. *François-Michel Sello*s, vicaire de Courtomer, nommé chapelain en remplacement de Guy-Alexandre Le Mercier.

XVII. 13 octobre 1783. *Jean-Michel Desprez*, vicaire du Plantis, en remplacement de l'abbé Sellos, démissionnaire.

La petite chapelle ne fut pas épargnée par les Sans-Culottes de Courtomer, encore bien qu'ils n'eussent pu trouver la statue de saint Jacques qui dominait l'autel ; un fidèle en effet l'avait emportée nuitamment sur son dos, cachée dans son grenier, et remise en place lors du rétablissement du culte catholique. Cet ami de saint Jacques habitait une maison située au Petit-Parc, maison détruite plus tard par un incendie.

La chapelle d'Ecuennes est trop ancienne pour n'avoir pas sa légende. On raconte qu'à une époque éloignée, un jeune domestique, qui affectait les allures d'un brave chevalier, fit le pari de se rendre pendant la nuit dans le bois et de *fusiller* la statue de saint Jacques, à travers la grille qui fermait sa chapelle. Le pari accepté, le gars mit son projet à exécution et cassa l'un des bras du grand saint. Mais il fut saisi d'épouvante ; à peine avait-il commis son forfait que la statue venant à s'animer, prononçait ces redoutables paroles : « Malheureux impie ! Pour punir ta mauvaise action envers celui qui protège ton pays, tu erreras dans les bois d'Ecuennes jusqu'à ce qu'une femme t'ait donné la fessée ». Dure punition pour un brave !

L'aventure fut bientôt ébruitée par des bûcherons auxquels le domestique avait rapporté l'arrêt de saint Jacques, les femmes ne pénétraient qu'avec crainte dans les bois et ne manquaient pas de s'enfuir à toutes jambes, si par hasard elles apercevaient le maudit. Aussi le pauvre garçon, après avoir déambulé pendant de longs mois, sans pouvoir obtenir la fessée qu'il méritait si bien, mit fin à ses jours en se précipitant dans l'étang d'Ecuennes.

Chaque année, le premier dimanche de mai, une charmante assemblée se tient autour de la chapelle, à cette époque où les muguetts répandent leur odeur discrète, et chacun va boire à la fontaine de saint Jacques, qui a le privilège de prévenir et de guérir les fièvres.

LA VERRERIE DE L'ERMITAGE

(Bois d'Ecuennes)

Jacques de Brossard, écuyer, sieur de Saint-Clair (1), passa le 4 juin 1677 avec le marquis de Courtomer, un traité par lequel ce dernier lui vendait les coupes de ses bois d'Ecuennes et lui donnait l'autorisation de construire sur place une verrerie pour la consommation des ventes concédées. L'établissement fut édifié très rapidement, car dans l'aveu du marquisat, en date de 1678, il est fait mention de cette verrerie « nouvellement édifiée ».

Le verrier d'Ecuennes, époux d'Anne de Larhoette, mourut très peu de temps après son installation, et sa veuve se remaria, avant 1683, à Isaac de Brossard, écuyer, sieur du lieu, fils de feu René de Brossard, aussi écuyer, et de Marie ou Marthe de Mésange (2). Isaac était le frère de Pierre de Brossard, sieur de Varannes, et de Françoise de Brossard, originaire de Bellou près Domfront, laquelle épousa par contrat à Courtomer du 15 août 1684 Claude de Louis, écuyer, sieur du

(1) Sur la famille de Brossard, voir notre notice sur le Marquisat de Nonant, nouvelle édition, p. 85.

(2) 14 juillet 1681. Baptême à Courtomer d'une fille naturelle d'Isaac de Brossard, gentilhomme verrier

lieu, demeurant à Sainte-Marguerite-des-Loges, fils de François, écuyer, sieur du Taillis, et de feu Bonne du Val.

Pierre de Brossard et les époux de Louis habitèrent Courtomer pendant plusieurs années, ainsi que Marie Vivien, épouse de Salomon de Brossard, écuyer, sieur de Boismallet, demeurant à Rouperroux en 1666, auteurs de Salomon-Elie de Brossard, écuyer, sieur de Marcilly, marié à Catherine de Brossard. Ce dernier qui avait suivi sa mère à Courtomer, fut père d'Isaac de Brossard, baptisé à Courtomer le 8 mars 1686, inhumé à Montchevrel le 17 juin de la même année, et de Louis de Brossard, baptisé à Alençon le 3 décembre 1684.

Du mariage d'Isaac de Brossard et d'Anne de Larhoette vint un fils, né en 1685, inhumé à Courtomer le 12 février 1686. C'est le seul acte que nous ayons trouvé aux registres paroissiaux de Courtomer, concernant la postérité du second et dernier verrier d'Ecuennes.

Le 19 juin 1690, Claude-Antoine de Saint-Simon « reçut un commandement de faire registrer en la Chambre des Comptes de Normandie les tiltres et contrats en vertu desquels il jouissait de la verrerie du dit lieu de Courtomer, autrement et faute d'y satisfaire dans le mois, il serait contrainct au paiement de cinquante livres par chacun semestre ».

A cette injonction, Saint-Simon répondit à la Chambre : 1^o qu'il n'avait aucun droit de verrerie à Courtomer ; 2^o « que Jacques de Brossard, escuier, sieur de Saint-Clair, lui ayant cy devant achepté partie des bois dépendant de sa dite terre de Courtomer, il y fist bastir une verrerie pour faciliter la consommation des dits bois, laquelle estant finie en l'année mil six cent quatre vingt et sept, le bastiment de la dite verrerie fut entièrement démoly, en sorte qu'il n'en restait plus aucuns vestiges ».

Acte de cette déclaration lui fut donné par la Chambre des Comptes le 8 août 1690.

La verrerie d'Ecuennes avait donc existé pendant dix années seulement, de 1677 à 1687.

ÉGLISE DE SAINT-LOMER

L'église de Saint-Lomer, à la présentation du seigneur du Coudray, au Plantis, percevait toutes les dîmes, à l'exception d'un petit territoire qui appartenait au Trésor de cette paroisse. Elle possédait, en outre, cinq arpents de terre labourable et un demi-acre de pré, sans charges.

En 1419, Henri V, roi d'Angleterre, donna cette église à un sieur Pattard, mais la succession ininterrompue des curés de Saint-Lomer commence à Jean Pineau.

I. *Jean Pineau*, démissionnaire en 1505.

II. 18 octobre 1505. *Jacques de Herse*, décédé en 1523.

III. 7 octobre 1523. *Jean Friquet*.

IV. 13 avril 1524. *Guillaume Brosset*, prieur de Planches, par permutation avec Jean Friquet.

V. 27 août 1546. *Gilles de Saint-Clair*, mort en 1556.

VI. 27 mars 1556. *Pierre Mauduit*, démissionnaire en 1573.

VII. 27 avril 1573. *François des Moutis*, décédé en 1594.

VIII. 17 décembre 1594. *Pierre Michel*, aliàs : *Pierre Chartel*, mort en 1611.

IX. 13 juin 1611. *Fleury Gaultier*, décédé en 1624.

X. 4 juillet 1624. *Jean Le Vavasseur*, inhumé dans l'église de Saint-Lomer le 6 septembre 1673.

Le 10 septembre, *Antoine de Montholon*, clerc du diocèse de Paris, fut nommé curé de Saint-Lomer, mais il refusa ce bénéfice le 10 décembre.

XI. 22 décembre 1673. *François de Louans*, prêtre du diocèse de Paris.

Son passage à la cure de Saint-Lomer est signalé par la conversion d'un grand nombre de protestants (1685-1688). Il fut inhumé dans l'église le 22 novembre 1694, trois ans après s'être démis de son bénéfice en faveur de Charles de Séronne.

XII. 25 novembre 1691. *Charles de Séronne*, écuyer, fit enregistrer en 1696 ses armoiries qui étaient : de gueules, à un chevron d'argent, accompagné de trois merlettes du même, deux en chef et une en pointe, et fut inhumé dans l'église de Saint-Lomer le 12 mars 1702.

XIII. 11 avril 1702. *François Havard*. Il mourut le 4 mai 1707 et fut inhumé dans l'église.

XIV. 20 août 1707. *Michel Aubert*, frère de Gabriel Aubert, sieur de Valemourt. Inhumé dans l'église de Saint-Lomer, le 12 novembre 1719.

XV. 11 mai 1720. *Nicolas Le Frère*, nommé par l'Evêque de Séez, *jure devoluto per negligentiam patroni loci*. Il fut inhumé dans l'église, le 7 novembre 1748 à l'âge de 73 ans et demi.

XVI. 9 décembre 1748. *Charles-Etienne Housset*, baptisé à Thubœuf le 30 septembre 1699, fils d'Etienne, conseiller du Roi, receveur de grenier à sel de L'Aigle et de Catherine de Laumosne. Il avait été précédemment et successivement chapelain du Coudray au Plantis, et de Sainte-Catherine de Montgoubert en St-Julien-sur-Sarthe. En 1767, il se démit de sa cure, sous réserve d'une pension par son successeur, et fut enterré dans le chœur de l'église de Saint-Lomer le 15 avril 1772.

Ce fut pendant la durée de son ministère, et au début de celui de son successeur, que saint Labre vint prier dans l'église de Saint-Lomer, lors de deux voyages qu'il fit inutilement en 1767 et 1769 pour être admis parmi les religieux de la Trappe.

XVII. 22 février 1768. *Jean-Baptiste-Nicolas Hiron*.

Ce prêtre était frère de Hiron, sieur du Parc, et oncle de Charles Férét, maître en chirurgie au Merlerault (1).

Nommé maire de Saint-Lomer le 8 février 1790, il n'en prêta pas moins, avec restrictions, le serment exigé des fonctionnaires publics. Le 13 février 1791, à l'issue de la grand'messe, il jugea bon d'expliquer son serment. « Messieurs, dit-il, l'inutilité de prêter avec restrictions le serment civique

(1) Charles Férét épousa, le 17 mai 1774, Marie-Henriette Grudé de Lozé, fille de Jacques, chirurgien et de Marie-Jeanne d'Herbigny.

exigé de tous les fonctionnaires publics par le décret du 27 novembre dernier, un subséquent rendu le 4 janvier dernier nous défend toutes explications et restrictions, je jurerais en vain, Dieu nous le défend. Après avoir imploré les lumières de l'esprit saint et être entré en compte avec ma conscience, elle me reprocherait, ce me semble, le reste de ma vie, de jurer purement et simplement. Je demande en grâce qu'on veuille bien m'accorder le temps de connoître la réponse du Chef de l'Eglise, dont je ne veux jamais me séparer, moyennant la grâce de Dieu ».

Mais l'abbé Hiron, ayant refusé le 20 mai 1791 de donner lecture au prône de la lettre pastorale de Le Fessier, évêque constitutionnel de l'Orne, fut remplacé le 13 juin par un curé assermenté ; il continua néanmoins de remplir les fonctions de maire jusqu'au mois de novembre, époque où il fut remplacé par Joseph Deshayes.

Le 12 septembre 1793, l'abbé Hiron, Jean-Michel Després, âgé de 36 ans, ci-devant curé de Trémont, et Jean-François-Nicolas Besnard, âgé de 49 ans, ci-devant vicaire d'Igé, demandèrent à la municipalité de Saint-Lomer des passeports pour se rendre en Angleterre, en passant par Bernai, Rouen et Dieppe. Puis, le 24 novembre, on inscrivit aux biens des émigrés les meubles de l'abbé Hiron, de son vicaire, Hiron dit de l'Aitre, d'Etienne Leclerc, curé de Bures et d'Antoine Fauvel, curé de Coulonces.

XVIII. *François-Louis-Alexandre Barbot*, né à Alençon le 8 février 1765, fils d'un procureur au bailliage et siège présidial de cette ville. Il était vicaire à Feings quand, le 13 juin 1791, il fut élu curé de Saint-Lomer par l'assemblée du district d'Alençon, pourvu le 12 juin par l'évêque constitutionnel et installé le 26 du même mois, comme nous l'apprend le registre des délibérations de la municipalité : « Avons requis, écrit le maire, le dit sieur Barbot d'entrer dans l'église, ce qu'il a fait en prenant de l'eau bénite, ensuite est entré dans le chœur et a fait sa prière au pied de l'autel, est monté dans la chaire et a fait son compliment analogue à la circonstance ». Ce prêtre exerça le ministère, sans aucune

difficulté, jusqu'au décret du 10 novembre 1793 supprimant l'exercice du culte (1).

L'abbé Barbot, que ses paroissiens avaient élu maire le 16 décembre 1792, fut révoqué par Garnier, de Saintes, représentant du Peuple, lors de ses opérations à Alençon, en janvier 1794, et remplacé le 4 février par François-Michel Bourdon. Néanmoins il occupa les fonctions d'officier de l'état-civil jusqu'au 9 juin de la même année.

LE PETIT CURÉ DE SAINT-LOMER

Charles - Guillaume - Nicolas Dufriche des Genettes (2), président du tribunal de Dreux, avait donné sa démission dans les premières années de la Révolution. Ses opinions lui avaient valu l'emprisonnement et le sequestre de ses biens. Il fut élargi après la chute de Robespierre, grâce à l'énergie de Charles des Genettes, qui alla au club, y parla et obtint la mise en liberté des détenus de la prison de Dreux. Peu de temps après, il vint se fixer à Saint-Lomer, où il possédait quelques immeubles. Le 11 Juillet 1795, en effet, « Charles-Guillaume-Nicolas Dufriche-Desgenettes, homme de loi » se présentait devant la municipalité pour déclarer « qu'il voulait faire sa résidence en cette commune, ainsi que la citoyenne Marie-Louise Bourdon, son épouse, le citoyen Charles-Eléonor Dufriche-Desgenettes, leur fils, Louise-Bernardine-Claire Dufriche-Desgenettes, leur fille (3), et Renée Aubry, leur cuisinière ».

Peu de jours après son arrivée à Saint-Lomer, le jeune fils Dufriche-Desgenettes, né à Alençon le 10 août 1778, ancien

(1) Le 20 avril 1794, le Comité de surveillance s'empare du presbytère et le 3 juin de la même année, un serrurier de Saint-Lomer s'engage à faire disparaître à bref délai « le dernier vestige du fanatisme », c'est-à-dire la croix qui surmonte le clocher.

(2) Fils de Nicolas, sieur des Genettes, avocat au Parlement, et de Françoise Le Sergent, et frère de Charles-Eléonor Dufriche de Valazé, député à la Convention. Ce dernier, entendant la sentence de mort prononcée contre lui le 30 octobre 1793, se plongea un poignard dans le cœur.

(3) Née à Alençon, le 18 septembre 1782, elle épousa M. Roger, dont un fils fut percepteur à Saint-Germain-d'Aulnay et au Ménéilbroult en 1836.

élève du collège de Chartres, fut élu sous-lieutenant de la garde nationale (26 juillet), fonction qu'il occupa jusqu'au 10 avril 1796. Son activité devait, au surplus, s'exercer sur un point plus conforme à ses goûts :

« Charles Desgenettes se livra dans cette paroisse à toutes les ardeurs de son zèle religieux. Il prit à bail l'église même de la paroisse et fut autorisé par le Vicaire général à y faire le catéchisme en public, à lire l'Evangile, à réciter des prières et à faire chanter des psaumes et des cantiques, de sorte qu'on vint à l'appeler couramment : le Petit-Curé de Saint-Lomer(1).

Pour compléter son œuvre, le jeune Dufriche résolut d'enseigner aux enfants les éléments de la langue française et du calcul ; il sollicita et l'obtint l'autorisation d'ouvrir une école publique et gratuite à Saint-Lomer. Voici le texte intégral des serments qu'il dût prononcer en qualité d'instituteur (2) :

1) « Le huit ventôse an cinq, devant nous Pierre Plet, agent municipal de cette commune, est comparu Charles-Eléonor Dufriche-Desgenettes fils, habitant à Saint-Lomer, lequel a fait la déclaration dont la teneur suit : Je reconnais que l'universalité des citoyens français est le souverain, et je promets soumission et obéissance aux lois de la République.

« Nous lui avons donné acte de cette déclaration et il a signé avec nous.

« Signé : PLET. D. DESGENETTES ».

11) « Aujourd'hui, vingt neuf messidor an neuf de la République française une et indivisible (18 juillet 1801), s'est présenté devant moi, maire de la commune de Saint-Lomer, le citoyen Charles-Eléonor Dufriche-Desgenettes fils, de cette commune, pour prêter le serment de fidélité à la Constitution en qualité d'instituteur gratis, lequel l'a souscrite ainsi qu'il suit : Je, soussigné, Charles-Eléonor Dufriche Desgenettes fils, demeurant commune de Saint-Lomer,

(1) *Le Centenaire de la naissance de M. l'abbé Dufriche des Genettes*, par J. Rombault ; *Les serviteurs de Dieu au XIX^e siècle*, par L. Aubineau.

(2) Registre des délibérations de la Municipalité de Saint-Lomer.

voulant comme par le passé m'occuper gratuitement et par désir du bien public à l'éducation de la jeunesse, voulant aussi donner au gouvernement actuel un gage assuré de mon attachement, conformément à l'explication contenue dans la note officielle insérée dans le Moniteur du 10 nivôse an VIII, je promets fidélité à la Constitution de l'an VIII.

« Signé : C.-E. DUFRICHE-DESGENETTES (1).
PERDRIEL, maire (2) ».

Au rétablissement du culte catholique, Charles Desgenettes entra au grand séminaire de Sées (24 juin 1803), fut ordonné prêtre le 8 juin 1806, nommé vicaire à Courtomer et présenté au Conseil municipal de cette commune le 23 septembre 1806 par l'abbé Després. Après avoir occupé différents postes ecclésiastiques à Sées, Argentan, Laigle et Alençon il fut attaché en 1819 à la paroisse des Missions étrangères, dite Saint-François-Xavier, à Paris, dont il devint le curé le 27 décembre 1819, et fonda vers 1824 la maison des Orphelins de la Providence, établie aujourd'hui rue Oudinot (3).

Au moment de la Révolution de 1830, il s'exila de lui-même à Fribourg, d'où il revint en août 1832, avec sa nomination de curé de Notre-Dame des Victoires à Paris, paroisse où il fonda, le 11 décembre 1836, une grande archiconfrérie qui, au moment de son décès survenu le 25 avril 1860, comptait plus de vingt millions d'associés, répandus sur toute la terre et quinze mille confréries agrégées (4).

L'épithaphe de l'ancien *petit curé de Saint-Lomer*, placée sur son tombeau, au pied même de l'autel de Notre-Dame des Victoires, a été composée à Rome par le célèbre chevalier de Rossi et par Monseigneur Lacroix, clerc national de la France auprès du Saint-Siège et protonotaire apostolique.

(1) Cette pièce est entièrement écrite de la main de C.-E. Dufriche-Desgenettes.

(2) Pierre-Charles Perdriel, né à Saint-Lomer, ci-devant prêtre, agrégé comme instituteur le 7 septembre 1794, fut élu agent militaire le 9 mars 1796 et nommé maire par arrêté préfectoral du 27 juillet 1800.

(3) *Le Pèlerin à N.-D. des Victoires*, par l'abbé Duinax. Paris, 1867, in-12, N11-280 p.

(4) *L'abbé Desgenettes, curé de N.-D. des Victoires et l'Archiconfrérie du Très Saint Cœur de Marie*, par M. L.-F. Guérin. Paris, 1860, in-16, 122 p.

RÉUNION DE SAINT-LOMER A COURTOMER

Cent-seize petites communes du département de l'Orne furent, de 1811 à 1840 (1), supprimées et rattachées à des communes voisines plus importantes, savoir :

Arrondissement d'Alençon, 17 communes.

Arrondissement d'Argentan, 71 communes (2).

Arrondissement de Domfront, 8 communes (3).

Arrondissement de Mortagne, 20 communes.

Lorsqu'en 1810, il fut question de réunir à Courtomer la commune de Saint-Lomer, le Conseil de cette dernière municipalité protesta vivement contre ce projet, alléguant que ses habitants avaient constamment vécu dans la plus parfaite union, même pendant les plus mauvais jours de la Terreur :

« Considérant, ajoute-t-il dans sa délibération du 23 novembre, que les habitants de Courtomer sont bien éloignés du même bonheur, vu les maux qui y ont toujours subsisté, (Monsieur le Préfet lui-même en est malheureusement que trop mémoratif, puisqu'enfin il a connaissance de tout ce qu'y s'y passe; il sait également qu'elle a toujours été le théâtre de troubles encore tout récents) ;

« Considérant qu'il ne peut y avoir qu'une audacieuse ambition qui a pu porter le Conseil municipal de Courtomer à demander la réunion de l'administration de Saint-Lomer à celle de Courtomer, pour plonger les habitants de cette commune dans le précipice des désagréments qui a toujours existé chez eux depuis le commencement de la Révolution ;

« M. le Préfet est trop juste pour ordonner une pareille réunion ».

(1) En 1840, 8 communes sur 16 du canton de Courtomer possédaient une école primaire : Courtomer, Bures, Ferrières-la-Verrerie, Godisson, Le Menil-Guyon, Montchevrel, Le Plantis et Sainte-Scolasse

(2) Une de ces communes supprimées, Les Essarts, passait dans le département de l'Eure.

(3) Sept de ces communes, Madré, Raines-en-Grenouilles, Sainte-Marie-des-Bois, Le Housseau, Bretignolles, Mellerai et le Bois-en-Passais, étaient rattachées à des communes du département de la Mayenne.

La réunion de Saint-Lomer à Courtomer ne laissait pas, à première vue, de paraître assez surprenante, car si Courtomer avait un territoire plus étendu et plus peuplé dans son ensemble, l'agglomération de son chef-lieu n'excédait guère celle d'un petit village, tandis que Saint-Lomer constituait un bourg d'une certaine importance, avec ses halles, foires et marchés. Aussi ne fallait-il pas moins que la main toute puissante de Saint-Simon, marquis de Courtomer et chambellan de l'Impératrice, pour obtenir le décret, dont suit le texte, en date au Palais de Trianon, du 14 juillet 1811.

NAPOLÉON, Empereur des Français, Roi d'Italie, Protecteur de la Confédération du Rhin, Médiateur de la Confédération Suisse, etc.

Sur le rapport de notre Ministre de l'Intérieur,

Notre Conseil d'État entendu,

Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

ART. 1. La commune de Saint-Lomer, département de l'Orne, est réunie à celle de Courtomer, sous la réserve des droits de propriété, usage et autres dont chacune des dites communes pourrait jouir séparément.

ART. 2. La municipalité de Saint-Lomer est supprimée. Ses registres et papiers seront transférés aux archives de la mairie de Courtomer (1).

ART. 3. Nos ministres de l'Intérieur et des Finances sont chargés de l'exécution du présent décret.

NAPOLÉON.

Par l'Empereur,
Le Ministre, secrétaire d'État,
C. DARU.

Pour ampliation,
Le Ministre de l'Intérieur,
comte de l'Empire,
MONTALIVET.

Dès lors l'ambition de Courtomer ne connaît plus de bornes. Non content d'avoir obtenu l'administration de la commune voisine, il veut encore obliger ses habitants à se rendre, malgré la distance, aux offices de son curé-doyen. A cet effet, le Conseil prend, le 1^{er} décembre 1811, une délibération demandant la démolition de l'église de Saint-Lomer, mais la Préfecture estime, après enquête, le moyen trop radical et refuse d'entrer dans les vues de la municipalité. Plus tard, le 14 mai

(1) La dernière délibération du Conseil municipal de Saint-Lomer porte la date du 14 mai 1811.

1813, on revient à la charge ; il ne s'agit plus, cette fois, d'abattre l'église, mais de la désaffecter en y installant différents services municipaux. Ce nouveau projet n'est pas mieux accueilli que le précédent et même, devant l'énergique résistance de Saint-Lomer, le Conseil revient à de meilleurs sentiments : les 26 décembre 1814 et 15 septembre 1819, il émet des vœux favorables à la conservation de l'église (1). Enfin, de guerre las, sentant bien que Saint-Lomer ne viendrait jamais à Courtomer, le Conseil prend le parti de transférer son centre à Saint-Lomer, devenu Courtomer, en y construisant une mairie en l'année 1865 et une église en 1878-1881.

NOUVELLE ÉGLISE DE COURTOMER

Sur l'invitation de M. l'abbé Foucault, curé-doyen de Courtomer depuis le 13 novembre 1877, Monseigneur Charles-Frédéric Rousselet, évêque de Séez, posa la première pierre d'une nouvelle église, le mardi de Pâques, 15 avril 1879, en présence d'un grand nombre de personnes, parmi lesquelles on remarquait un missionnaire, élevé à Courtomer, le P. Frichot, pro-vicaire apostolique du Tonkin méridional (2).

Terminée en 1881, l'église fut bénite le 16 juin par le même prélat.

« A la fin de la messe on amena par la main, au pied du trône de Monseigneur, un aveugle de vénérable figure (3). C'était le généreux donateur du terrain sur lequel s'élevait l'église (4).

(1) A partir de cette époque et jusqu'en 1871, un prêtre de Séez vint dire une première messe à Saint-Lomer tous les dimanches. Le dernier célébrant fut l'abbé Lucas, professeur de philosophie au petit séminaire. Après la guerre le clergé de Courtomer se chargea exclusivement des offices de l'église de Saint-Lomer ; le vicaire y célébrait une messe basse tous les vendredis (au lieu des dimanches) le jour Saint-Marc et le jour des Rogations. Ce service s'est continué jusqu'en 1878, date à laquelle l'église de Saint-Lomer fut démolie et ses matériaux utilisés à la construction de la nouvelle église.

(2) Le P. Frichot est mort en 1898.

(3) M. Galand.

(4) De l'ancienne église de Courtomer, démolie pour la plus grande partie en 1883, il ne reste aujourd'hui que le chœur où furent inhumés plusieurs membres de la maison de Saint-Simon. Elle était du style de transition et ornée d'un élégant cordon faisant, en partie seulement, le tour de l'édifice à la hauteur des grandes fenêtres. Les moulures du portail et des fenêtres offraient quelques détails assez soignés.

Il assistait à la cérémonie sans en voir l'éclat, mais heureux de l'offrande qu'il avait faite. Un dialogue s'engagea entre les deux vieillards : le fidèle remerciant Dieu d'avoir accepté son champ pour s'y bâtir une demeure et se résignant à l'épreuve qu'il lui avait envoyée ; le pontife louant son interlocuteur, le consolant et lui montrant le ciel où l'on contemple Dieu d'un regard qui ne s'éteint pas. Le soir, Monseigneur Rousselet rentrait à Séez... Il ne devait plus en sortir » (1).

Monseigneur Trégaro, évêque de Séez, accompagné de l'abbé de la Trappe, consacra, le mardi 23 août 1883, la nouvelle église de Courtomer, sur laquelle le *Journal d'Alençon* donnait quelques détails intéressants :

« Commencée il y a quatre ans, dit-il, et construite sur les dessins et sous la direction de l'architecte, M. Prempain, la nouvelle église de Courtomer, la première du département qui soit vouée au Sacré-Cœur, est inspirée du style roman du XII^e siècle.

« Avec son portail, ses trois nefs, son transept, ses travées, son sanctuaire, ses fenêtres décorées de vitraux superbes donnés par les habitants de la commune, la richesse de la sculpture des chapiteaux et ses voûtes élancées, cet édifice est un modèle de bon goût qui fait honneur à son auteur.

« Le maître-autel qui décore le sanctuaire est élevé sur trois degrés en pierre dure ; au milieu des parements du tombeau est sculptée la Cène dont le modèle figurait au Salon de Paris de 1882. Dans les autres parties les figures assises de saint Jean et de saint Jacques ; ces sujets sont encadrés par des ornements moulurés supportés par des colonnettes.

« Sur le retable, terminé aux extrémités par un groupe de colonnes, nous remarquons des peintures historiques sur cuivre incrustées au milieu d'arcatures richement ornementées de sculpture. La composition et l'exécution de ces scènes sont dues au pinceau et au talent du peintre bien connu, M. Penodin, élève d'Hippolyte Flandrin ; au-dessus des arcatures une frise formée d'une suite de trente-quatre

(1) En effet, Monseigneur Rousselet tomba malade peu de temps après et mourut le 1^{er} décembre 1881 (*Vie de Monseigneur Rousselet*, par J. Rombault, p. 270).

médailleurs, où sont fouillées en relief des têtes nimbées de saints et de saintes.

« En arrière de l'autel un grand rétable à pignon, terminé par des tourelles, des fleurons et une sorte de lanterne avec flèche ardoisée. Au-dessus du tympan, orné de riches peintures, s'élèvent trois arcades qui abritent les statues (grandeur nature) du Sacré-Cœur, de saint Etienne et de saint Lomer.

« Tout cet ensemble, exécuté en pierre de Quilly, d'un fini vigoureux, est complété par une décoration sobre, avec festons d'or d'une grande richesse et d'un goût parfait.

« L'œuvre, d'un effet absolument remarquable, est dû à l'habile ciseau de deux artistes d'élite, MM. Francis et Aimé Jacquier, de Caen ; à l'Exposition de Caen, dont elle était l'un des plus beaux ornements, elle a valu à ses auteurs un diplôme d'honneur. »

Un calvaire en granit, sorti des ateliers de M. Hernot, de Lannion, édifié au chevet de l'église de Courtomer, a été béni le 23 septembre 1894 par M. l'abbé Marais, vicaire général.

CH. VÉREL.

TABLE DES GRAVURES

	Pages
Abbaye de Cerisy-Belle-Étoile. — Ancien Cloître	23
Lecture à l'Abbaye de Cerisy-Belle-Étoile.....	25
Eglise de Flers en construction.....	36
Eglise de la Graverie.....	47
Eglise de Sainte-Marie-Laumont.	49
Vire. — Porte de l'Horloge.. . . .	58
Vire. — Tour de l'ancienne Porte Saint-Sauveur.....	69
Vire. — La Croix des Monts.....	72
Vire. — Eglise Notre-Dame.....	74
Vire. — Hôtel du Rocher, 20, rue du Neufbourg.....	78
Manoir de la Cour de Coulonces.....	81
Manoir de la Cour de Coulonces	82
Saint-Sever. — Ancienne Abbaye	84
Tinchebray. — Eglise Saint-Rémy.....	92
Tinchebray. — Emplacement de l'ancien Château.	96
Médailion (fig. 1).....	376
Médailion (fig. 2).....	378
Marques du comte de Brancas-Lauraguais.....	404
Médailion (fig. 3).....	406
Assiette (fig. 4).....	408
Assiette (fig. 5).....	411
Assiette (fig. 6).....	416
Dessous d'huilier (fig. 7).....	423
Tasse et soucoupes (fig. 8).....	426
S. E. le Cardinal AMETTE, LL. GG. NN. SS. les Evêques de Saint-Flour, d'Orléans, de Séez, d'Évreux et M. le Baron DE MACKAU	481
Insigne.....	485
Messe pontificale	492
Inauguration du Monument à Orderic Vital. — Discours.....	508
Inauguration du Monument à Orderic Vital.....	529

HORS TEXTES

Château de Flers.....	44
Vire. — Porte de l'Horloge	58

	Pages
Vire. — Le Donjon vers 1780....	64
Vire. — Plan de la ville au xvi ^e siècle....	66
Vire. — Le Donjon et le Calvaire en 1793....	72
Ancienne Abbaye de Cerisy-Belle-Etoile....	112
La Dormie....	284
Affiche placardée à l'occasion des Fêtes de Saint-Évroul....	477
Un groupe de Normandes devant les ruines de Saint-Évroul.	481
Le Monument à Orderic Vital.....	529

TABLE DES MATIÈRES

PREMIER BULLETIN

	Pages
Bureau et Commissions de Publications et Musée	v
Liste des Membres de la Société	vii
Sociétés savantes et Établissements publics	xxiii
Sociétés Étrangères	xxv
Procès-Verbaux des Séances de la Société	1
Excursion archéologique dans le Bocage Normand, par M. Georges CRESTE	21
Première Journée	22
Deuxième Journée	34
Troisième Journée	57
Quatrième Journée	91
L'Abbaye de Belle-Étoile, par M. SURVILLE	113
Le Mont de Cerisy, par M. SURVILLE	141
Liste des Excursionnistes	157
La Défense de nos Églises, par M. Tournouër	159
Rapport annuel sur les Travaux de la Société, par M. le Baron ANGOT DES ROTOIRS	166
Un Poète oublié. — L'Abbé Jean-François Clinchamps, par M. J. LECHEVREL	173
Napoléon I ^{er} en Basse-Normandie, par M. le Baron ANGOT DES ROTOIRS	189
Mœurs et Coutumes d'autrefois. — Jeux et Divertissements dans la région de Tinchebray, par M. SURVILLE	209
Un peu d'Archéologie poétique à Vire en 1911, par M. DE BRÉ- BISSE	230
L'Industrie du Fer à Tinchebray, par M. LE MARDELEY	241
Promenade Archéologique en 1911, poésie par M. H. DE BROU	249
Chronique Ornaise, par M. René GOBILLOT	252
Bibliographie : <i>Un Homme d'aujourd'hui, le Baron Amaury de la Barre de Nanteuil</i> , par M. le Vicomte du Motey, Compte-Rendu par M. l'Abbé DESVAUX	272

DEUXIÈME BULLETIN

Documents : IV. <i>Lettres de Missionnaires intéressant le départe- ment de l'Orne</i> , par le R. P. UBALD D'ALENÇON	LVII
— V. <i>Curieux Voyage d'une Abbessse d'Almenesches au XVIII^e siècle</i> , par M. l'Abbé Ch. GUÉRY	LXVII

	Pages
Procès-Verbaux des Séances de la Société	275
Centenaire de Léon de La Sicotière, par M. René GOBILLOT..	284
Les Bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur, originaires de l'ancien diocèse de Séez (<i>fin</i>), par Dom P. DENIS.....	293
Petits côtés de l'Histoire ou Épisodes à Arçonnay et aux envi- rons pendant la Révolution, par M. l'Abbé LEGROS	319
Gabriel Le Veneur, par M. DE CASTILLA	339
Histoire illustrée du Kaolin d'Alençon, par M. DE BRÉBIS- SON	356
Bibliographie : <i>Deux Moines célèbres</i> , par M. le V ^{te} DU MOTÉY.	381
Errata.	383

TROISIÈME BULLETIN

Documents : VI. <i>Inventaire des Cartons qui intéressent le département de l'Orne dans les séries Q2 et Q3 des Archives Nationales de Paris</i> , par le R. P. UBALD D'ALENÇON.....	LXXIII
Procès-Verbaux des Séances de la Société.....	385
Histoire illustrée du Kaolin d'Alençon (<i>fin</i>), par M. DE BRÉ- BISSON	403
Le Marquisat de Courtomer (<i>suite</i>), par M. Ch. VÉREL.....	431
Biographie : <i>Auguste Le Rat, Instituteur à Nouméa, Explo- rateur-Naturaliste de la Nouvelle-Calédonie</i> , par M. l'Abbé LETACQ.....	463
Bibliographie : <i>Un Héros de la Grande-Armée, Jean-Gaspard Hulot de Collart</i> , par M. le Vicomte du Motéy, Compte- Rendu par M. l'Abbé DESVAUX.....	472

QUATRIÈME BULLETIN

Sociétés savantes et leurs Délégués aux Fêtes de St-Évroul..	477
Compte-Rendu des Fêtes de Saint-Évroul, par M. E. DEVILLE.	481
Toast de M. TOURNOUER	496
Toast de M. le Baron DE MACKAU.....	500
Poésie de M. l'Abbé THUILLIER.....	501
Toast de M. ADIGARD	503
Toast de M. l'Abbé SORNIN.....	504
Toast de M. SALLES	506
Panégyrique d'Orderic Vital, par Mgr TOUCHET.	514
Inauguration du Monument et Discours.....	527
Discours de M. OMONT	529
Discours de Mgr BARDEL.....	532
Remise du Monument par M. TOURNOUER.....	539
Réponse du Colonel DE MAUSSION	542
Discours de Dom MORIN.....	544
Discours de M. HASKINS	555
Discours de M. LE VERDIER.	557
Discours de M. DE LONGUEMARE.....	560
Cantate de M. Paul HAREL	564
Les Cloches et l'Horloge de l'Hôtel de Ville d'Alençon, par M. l'Abbé LEGROS.....	567
Marquisat de Courtomer (<i>fin</i>), par M. Ch. VÉREL	575

Alençon. — Imp. Alençonnaise (Ass. Ouv.), 11, rue des Marcheries.



The image shows the front cover of an old book. The cover is decorated with a marbled paper pattern featuring dark brown, cream, and blue veins. A rectangular piece of aged, light brown paper is pasted onto the right side of the cover. In the top left corner of this paper label, there is a purple ink stamp that reads "DUE NOV 2 1916".

DUE NOV 2 1916

